

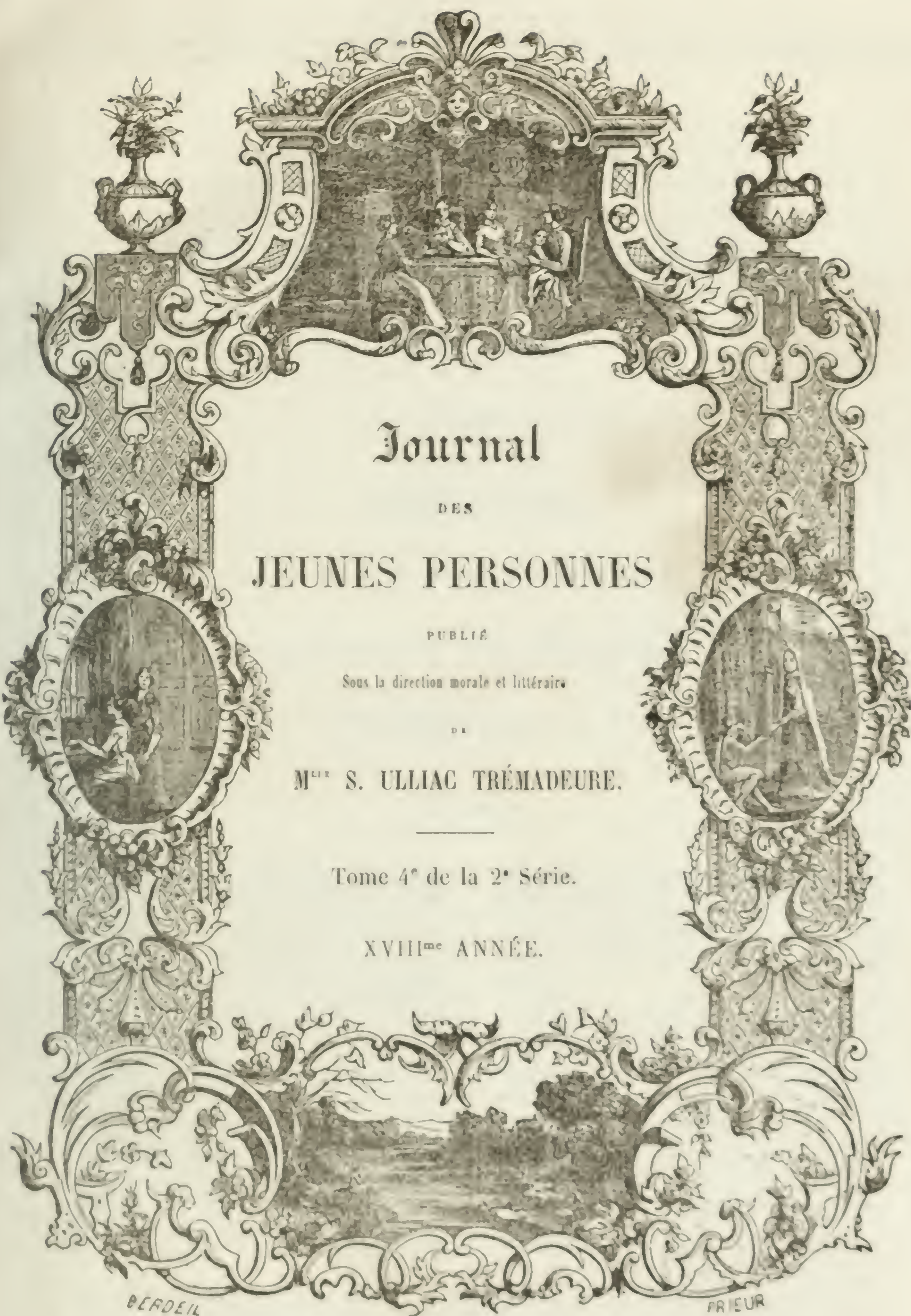


JOURNAL

DES

JEUNES PERSONNES.

IMPRIMERIE DE BEAU,
A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.



Journal

DES

JEUNES PERSONNES

PUBLIÉ

Sous la direction morale et littéraire

DE

Mlle S. ULLIAC TRÉMADEURE.

Tome 4e de la 2e Série.

XVIIIme ANNÉE.

PARIS,
AU BUREAU DU JOURNAL,
88, RUE RICHELIEU.
1850



JOURNAL

DES JEUNES PERSONNES

XVIIIe ANNÉE.

EDUCATION.

RELIGION ET MORALE.

LES HEURES DE SOLITUDE (1).

LA JALOUSIE.

Une propension naturelle à nous faire valoir, nous porte trop souvent, mes filles aimées, à vouloir transformer nos défauts, sinon en qualités, du moins en *preuves évidentes* de celles de ces qualités que nous prétendons posséder. Entre tous les exemples de ce genre qui se présenteront à votre souvenir, bornons-nous pour le moment à celui que nous a offert la *vivacité d'imagination* (2) ; vous n'accepterez plus maintenant, n'est-ce pas, comme *preuve évidente* d'une *extrême sensibilité*, ce qui n'est au fond que la *preuve évidente* des désordres moraux produits par *l'égoïsme*? Eh bien ! mes chères amies, il en est de même du penchant, si prompt à dégénérer en passion terrible, qu'on désigne par le nom de *jalousie*.

Personne ne saurait se croire tout-à-fait exempt de jalousie, c'est-à-dire de ce sentiment personnel qui prend ombrage de la préférence accordée à un autre.

Timide d'abord, le jaloux souffre sans se plaindre ; mais peu à peu il arrive à regarder comme un vol la tendresse, l'admiration, la pensée même dont il n'est pas l'unique objet ; quiconque obtient la plus petite part de cette tendresse, de cette admiration qu'il veut posséder ou exciter seul ; quiconque est *prévenu* du *crime* d'occuper la pensée de la personne aimée, est considéré par le jaloux comme un *ennemi* ; mais, en

(1) V. les tom. II et III de la 2e série.

(2) Voir t. III de la 2e série, p. 225.

même temps, la personne aimée devient la victime de soupçons de tous les instants. Le jaloux la poursuit, sans se lasser jamais, de ses doutes outrageants ; il la fatigue de ses plaintes, de ses reproches, de ses humeurs, de ses colères, et plus il se rend détestable, plus grandit en lui la prétention d'être *uniquement* aimé !

Quant à l'*ennemi* qui excite sa jalousie, il se croit en droit de lui prêter tous les défauts, de l'accuser même des vices les plus odieux. Suivant son caprice, il le couvre de ridicule, ou bien il en médit, et, de la médisance, il passe rapidement à la calomnie. Rien ne lui coûte, rien ne lui répugne pour perdre son ennemi dans l'esprit de la personne aimée, puis dans l'opinion particulière ou publique de chacun des membres de la société au sein de laquelle ils vivent tous les deux.

L'envie, la hideuse et ignoble envie agirait-elle autrement? Et cependant, si nous ne nous *vantons* pas *positivement* d'être jaloux, très-volontiers laissons-nous entrevoir que nous serions disposés à le devenir ; c'est *prouver* que loin d'être *insensibles,* nous sommes doués, au contraire, d'une *exquise* sensibilité !

La jalousie d'*affection* acceptée, je ne vois pas pourquoi nous nous refuserions à admettre plus tard celle du pouvoir qu'assurent aux hommes le savoir, l'intelligence; aux femmes, la beauté, l'esprit, la grâce, les talents ! Je ne vois pas non plus pourquoi nous hésiterions à poursuivre de nos sarcasmes, à ruiner par la médisance et la calomnie la réputation de tous ceux qui obtiennent quelques-uns des succès auxquels nous croyons avoir *seuls* des droits.

L'*équité* exige que nous admettions aussi les jalousies de rang, de prérogatives, de fortune. L'épouse, la sœur, croira n'être pas digne de ces titres si elle ne se montre pas jalouse des droits de son époux, de son frère ; si elle n'emploie pas tous les moyens pour écarter de leur chemin les rivaux qui lui font ombrage ; elle regardera comme un devoir de perdre ceux-ci auprès des personnes haut placées, desquelles dépend l'avancement qui fait l'espoir de l'époux ou du frère.... Mes filles chéries, la voie où nous entraînent nos passions est glissante et rapide ! Nous ne leur faisons pas une seule concession, sans que cette voie ne devienne plus rapide et plus glissante encore.... Dieu seul peut nous donner la force de ne point la suivre jusqu'au bout; mais ne serait-il pas sage de réunir tous nos efforts pour nous en détourner dès l'entrée?

Comme médecin, j'ai vu, dans ma longue pratique, de pauvres jeunes gens, de malheureuses jeunes filles mourir victimes de leur jalousie. Le mal moral, s'il est profond, engendre le mal physique. Comment ce mal moral avait-il grandi au point de troubler si gravement les fonctions animales qui entretiennent le phénomène appelé *la vie*, que le mal physique était devenu sans remède?

Il faut vous le dire, vous le répéter, à vous, mes bien chères amies, qui êtes destinées par les lois divines et humaines, à développer dans l'âme des enfants au berceau de bons ou de mauvais germes ; ce mal moral prend trop souvent sa source dans la tendresse excessive de la jeune mère, de la sœur aînée ou mère adoptive qui aimant *uniquement*, éprouve une joie inexprimable à se voir *uniquement* aimée par ce petit être dont toutes les pensées, toute la tendresse lui appartiennent. Si, plus tard, elle devient mère une seconde fois; si, plus tard, la mère adoptive accorde ses affections ou seulement sa protection à un autre enfant ; si la sœur aînée se marie; si enfin l'objet unique, jusqu'alors, de leur tendresse, de leurs

soins, doit les partager désormais avec un autre, la jalousie dont le germe a été nourri par une affection exclusive, se développe avec une effrayante rapidité.

La jalousie, ai-je dit ! mais ne voyez-vous pas bien que c'est l'égoïsme ! Vous avez appris à ce petit être à s'aimer avant *tout* ; vous l'avez aidé à rapporter *tout* à lui ; à se regarder comme le point important auquel *tout* vient aboutir ; comme le pivot unique de votre vie, de la vie de *tout* ce qui vous entoure, et vous voulez que maintenant il se soumette à ne tenir que le second rang ?

Notre religion divine vous montre que les torts de cette jeune âme, qui n'a besoin que d'être éclairée pour s'amender, sont en partie les vôtres. Faites-lui comprendre comment vous êtes vous-même victime malheureuse de son malheur ; faites-lui comprendre, par ce double exemple, qu'on ne manque pas impunément à la loi de Dieu qui ordonne tout ensemble l'amour du prochain et l'oubli ou plutôt le sacrifice de soi-même à autrui !

Non-seulement l'amour du prochain doit s'étendre à tous et à chacun des membres de la grande famille humaine, mais il défend encore toute tendresse exclusive ; la tendresse exclusive, donnée ou reçue, n'est au fond que l'amour de soi-même déguisé sous de trompeurs dehors, et, de l'amour de soi-même, résultent des sentiments que Dieu réprouve, l'injustice envers l'objet aimé, la haine envers ceux qui l'approchent.

Que faites-vous donc en ouvrant votre âme à tant de troubles honteux, vous à qui il a été dit : « *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient* (1) ! » Vous faites le malheur de qui vous aime ; vous persécutez, vous calomniez le prochain, vous *haïssez*... et vous vous dites chrétiennes !

Les philosophes ont beaucoup écrit, sans conclure, sur cette passion terrible, née de l'égoïsme ; oui, sans conclure. Que dit le vieux Montaigne en parlant de la jalousie : « *Quant aux femmes, il n'y a point de conseil contre ce mal, car leur nature est toute confite en soupçons, vanité et curiosité* (1). » Acceptez-vous, mes filles aimées, cette conclusion ? Croirez-vous, vous qui avez été élevées dans la loi de l'Evangile, qu'il n'y a point de remède contre la vivacité d'imagination, cause première du soupçon, contre la curiosité vaine, et contre la vanité ?

Un autre philosophe, Charron, nous dit : « *Le seul moyen de l'eviter est de se rendre digne de ce qu'on desire.* » Ceci est plus juste et plus vrai ; mais il ajoute : « *car la jalousie n'est qu'une deffiance de soy-mesme, et un témoignage de notre peu de mérite* (2). » Ceci n'est point complétement vrai. Quelques âmes douées d'une délicatesse, d'une sensibilité, d'une modestie réelle, conservent, dans la jalousie, sentiment tout personnel, les qualités qui leur sont propres ; elles se jugent peu dignes d'affection ; elles souffrent, elles pleurent, mais en secret : la personnalité ne l'emporte pas entièrement sur la délicatesse de leur âme, sur leur modestie vraie, et quelques-unes meurent du mal qui les ronge et qu'elles n'ont jamais fait connaître : ce sont là des exceptions. Chez le plus grand nombre, au contraire, la jalousie peut bien être un témoignage du peu de mérite que notre conscience nous force de reconnaître en nous ; mais l'orgueil irrité repousse cette accusation, et bientôt il nous persuade que *seul* nous méritons d'être aimé ; que *seul* nous avons droit à l'admiration, au rang, à la fortune, aux distinctions de toutes les

(1) *Evangile selon saint Matthieu*, chap. v, vers. 44.

(1) *Essais*, liv. II, chap. v.
(2) *De la Sagesse*, liv. III, chap. xxxiv.

espèces ; que quiconque peut être soupçonné de nous faire obstacle, que quiconque nous porte ombrage est un ennemi, et que nous sommes en droit de le traiter sans aucun ménagement.

Mes filles chéries, de la jalousie à l'envie, il n'y a qu'un pas, ne l'avez-vous point déjà compris? Toutes deux sont sœurs ; toutes deux remplissent de trouble et de déchirements l'âme qu'elles possèdent; toutes deux lui font une souffrance des joies du prochain. L'une éveille et nourrit la personnalité qui donne la soif inextinguible d'une affection sans partage ; l'autre nous ronge sans repos, sans trève, comme le vautour ronge Prométhée !

« *Jalousie est maladie d'une âme faible, sotte et ingrate*, » dit encore le philosophe Charron dans son livre *De la Sagesse*.

« *La jalousie est la mère du meurtre !* » dit l'admirable Bossuet.

A cette parole, vous voyez couler le sang d'Abel, versé par la main d'un frère !

Qu'il y a loin d'une âme jalouse à une âme chrétienne ! aussi loin que de ce misérable globe à la voûte étoilée ! L'âme jalouse rapporte tout à elle-même ; l'âme chrétienne rapporte tout à Dieu. L'âme jalouse ignore ou méconnaît la charité ; l'âme chrétienne la met en pratique. L'âme jalouse n'aime au fond qu'elle-même ; l'âme chrétienne aime son prochain plus qu'elle même. L'âme jalouse s'abreuve de fiel et en abreuve tout ce qui l'entoure ; l'âme chrétienne fait pour autrui tout ce qu'elle voudrait qui fût fait pour elle, et si elle reçoit le mal pour le bien, elle s'élève vers celui dont l'Apôtre a dit : *Ne rendez pas le mal pour le mal, ni outrage pour outrage* (1) ; et elle continue de faire le bien sous l'œil de de Dieu ; et les pleurs qu'elle verse sur ses déceptions n'ont rien d'amer, car elle a pardonné !

Mes filles aimées, pénétrez-vous profondément des lumières de notre religion divine. Pratiquez envers tous les êtres créés la charité que vous enseigne l'Évangile, et, si parfois vous vous sentez troublées par les excitations d'une jalousie naissante, recourez à la prière, à la méditation : vous y puiserez la force de cacher ce qui se passe en vous, et ce mauvais penchant, encore en germe, sera à moitié dompté.

Sachez le bien ; une première victoire qui a pour résultat de cacher des sentiments coupables, est bientôt suivie d'autres victoires plus grandes, plus complètes. La répression d'un premier mouvement obtenue, vous sentirez se développer en vous une puissance morale encore inconnue, et une sorte de bien-être mêlé de cette noble souffrance de l'âme dont s'accompagne souvent l'accomplissement du devoir. « *C'est en mortifiant ses passions, et non pas en les contentant, que se trouve la vraie paix du cœur* (2). »

Oui, « *le premier effet de la vertu est de causer une noble peine par les sacrifices qu'elle exige* (3).» Mais que de jouissances inexprimables deviennent la récompense de l'âme vertueuse! La voix de Dieu s'y fait entendre; la conscience satisfaite se tait ; tout est calme, tout est repos, tout est bonheur !

S. Ulliac Trémadeure.

(1) Saint Pierre.
(2) *Imitation*, livre I, chap. VI.
(3) Kant.

UN MARIAGE DANS LE GRAND MONDE.

TRADITION (1).

Les pensionnaires ne jouaient pas dans le préau du couvent des dames Ursulines de Pontivy ; elles étaient réunies par groupes et causaient entre elles avec beaucoup de vivacité, les grandes surtout. On entendait ici et là ces mots : « Ce n'est pas un mari, c'est une poupée qu'il lui faudrait !

— Elle sera marquise !

— J'ai vu le futur au parloir ; il est fort bien.

— Mais Reine n'est qu'une enfant.

— Marquise à douze ans !

— Les cadeaux seront magnifiques !

— Elle ira à la cour.

— Elle aura des perles et des diamants !

— Et un bien beau château !

— Le marquis de Porzinis est de la plus haute noblesse !

— Reine de Kervallan aussi.

— On dit que ce mariage ne s'est pas arrangé sans difficultés.

— Oui, à cause de l'âge de Reine.

— Mais le Marquis a signifié à M. de Kervallan qu'il n'attendrait pas.

— Il veut acheter, avec la dot, une charge à la cour.

— Ce n'est pas à Versailles que Reine pourra finir son éducation !

— Il ne l'emmènera pas, ma chère !

— Au fait, que ferait-il là-bas de cette petite fille ?

— Alors elle rentrera au couvent comme dame pensionnaire.

— Et elle nous donnera des fêtes !

— J'espère bien qu'elle nous invitera toutes à son château de Kernao.

— J'ai dans l'idée que le Marquis donnera une gouvernante à *madame la Marquise*.

— C'est la dot qu'il épouse.

— Personne n'en doute.

— Reine n'est pas du tout jolie.

— Mais elle a de beaux yeux et une petite bouche ; on n'est pas laide avec cela !

— Elle est maigre et brune à faire peur !

— Elle deviendra *invisible* entre sa haute coiffure et ses paniers.

— Elle m'a invitée à sa noce.

— Et moi aussi, moi aussi ! crièrent presque toutes les voix.

— Son invitation et rien c'est tout un.

— Mon père en recevra une en forme de M. de Kervallan.

— M. de Kervallan ne nous oubliera pas non plus ! dirent plusieurs jeunes personnes d'un air supérieur.

— Mesdemoiselles, convenons que celles qui seront des fêtes les raconteront aux autres ?

— Oui, oui, sans rien omettre.

— C'est dit. — Mesdemoiselles, la rentrée en classe va bientôt sonner !

— Jouons ! » s'écrièrent les petites, et elles s'élancèrent en joyeux tourbillons dans le milieu du préau, tandis que les *grandes*, se divisant trois par trois, se mirent à marcher gravement sous les allées de beaux tilleuls, en se communi-

(1) Par l'effet d'un sentiment de convenance que, sans doute, on appréciera, nous avons substitué aux noms propres des noms *supposés* ; mais les faits principaux qui forment la base de ce récit, sont *tous vrais* ; dans les lieux qui en furent témoins, quelques vieillards prononceront sans nul doute le *véritable nom de l'héroïne*.

quant mutuellement les réflexions que ce mariage faisait naître.

A cette époque (vers la fin du règne de Louis XV), il n'était point rare de voir des pères du grand monde marier leurs filles bien avant l'âge où la loi le permet aujourd'hui ; les convenances de familles, le désir de former une alliance sur laquelle on ne pouvait pas compter pour plus tard, l'intérêt, l'ambition décidaient du sort d'une enfant. M. de Kervallan ne faisait donc qu'une chose fort ordinaire en donnant sa fille, âgée de douze ans, au marquis de Porzinis; quant au Marquis, en la prenant pour femme, il n'avait en vue que de s'assurer la fortune que cette enfant apportait en se mariant et celle dont elle devait hériter.

Pendant la récréation, Reine, appelée dans le petit salon de madame la Supérieure, apprenait que, son sort étant décidé, elle serait dans quinze jours la femme du marquis de Porzinis. Elle ne l'avait vu qu'une fois; mais elle conservait de cette entrevue un souvenir agréable. Le marquis était jeune, assez bien de sa personne, et il avait ce ton d'exquise politesse qui distinguait les grands seigneurs : Reine n'éprouvait donc aucune répugnance à devenir la femme du Marquis; elle le dit ingénument à madame la Supérieure, dans laquelle elle avait trouvé une seconde mère ; car la pauvre enfant n'avait jamais reçu les caresses maternelles, Mme de Kervallan était morte en lui donnant le jour.

Cependant, à mesure que madame la Supérieure parlait, Reine devenait plus sérieuse ; c'est que, pour la première fois, on attirait son attention sur les devoirs si graves, si importants que le mariage impose ; elle commençait à comprendre qu'il ne s'agissait pas seulement du droit de porter de riches parures, d'être appelée *madame la Marquise*, et que la jouissance d'une liberté illimitée résultant du mariage, d'après ce qu'elle avait entendu dire à ses compagnes, n'était qu'un rêve, qu'une illusion. En effet, les mots de *soumission*, d'*obéissance*, d'*abnégation*, de *devoir*, résonnaient sans cesse à son oreille. Aussi avait-elle plus envie de pleurer que de sourire lorsqu'elle alla rejoindre dans son appartement de pensionnaire *en chambre*, dame Eurielle, la vieille femme de charge de sa mère, que M. de Kervallan avait placée auprès d'elle.

Les quinze jours suivants furent remplis par les fréquentes visites du Marquis au parloir, par l'arrivée d'un trousseau magnifique, et par l'envoi de bouquets et de riches cadeaux, hommages du futur époux. Reine s'accoutumait peu à peu à le voir; elle le trouvait aimable, et la gaieté naturelle à son âge renaissait dès qu'il n'était plus là ; mais, en sa présence, la jeune fille, naturellement très-timide, était plus timide encore. Les manières du Marquis avaient une telle élégance, il disait avec tant de grâce les choses les plus ordinaires, que Reine, pénétrée du sentiment de son infériorité, osait à peine répondre par monosyllabes, prononcés bien bas, à des discours si fleuris.

Le grand jour arriva. La robe de la mariée, en brocard d'argent et garnie à profusion de riches dentelles, s'étendait en larges plis sur d'énormes paniers. Ses cheveux, crêpés et poudrés, étincelaient du feu des diamants ; une rivière de diamants entourait son cou frêle; des pendants d'oreille magnifiques, des bracelets de toute beauté, des bagues complétaient l'éblouissante parure, objet d'envie pour un grand nombre de ses compagnes.

Par l'effet d'une faveur toute spéciale, la bénédiction nuptiale fut donnée dans la chapelle du couvent, puis la noce somptueuse se rendit au château de

M. de Kervallan, où, pendant deux semaines, les fêtes succédèrent aux fêtes sans aucune interruption. Les vassaux, les pauvres, venus de dix lieues à la ronde, en prenaient leur part ; en Bretagne, alors comme aujourd'hui, on tenait à honneur de se montrer hospitalier jusques envers les plus humbles.

La nouvelle mariée, tout étourdie d'une existence si différente de la vie paisible du couvent, et sans cesse préoccupée de la crainte de manquer aux lois de l'étiquette, aux exigences du cérémonial, soupirait quelquefois après le moment où, dans son beau château de Kernao, il lui serait permis de se reposer de tant d'agitations, de toilettes à faire, et de fatigues.

Mais, à son grand chagrin, le Marquis, peu désireux de s'enfermer tête-à-tête avec une pensionnaire presque muette, entraîna sur leurs pas la foule des conviés, et Reine se vit appelée à jouer le rôle de maîtresse de maison sans avoir eu le temps de s'y préparer ; aussi l'agitation et les fatigues grandirent-elles dans une proportion effrayante.

Lorsque, quelquefois, Reine se trouvait seule, elle sentait peser sur son cœur une amertume inexprimable ; c'est qu'elle avait bientôt compris que son mari, incapable de manquer aux égards dus à *madame la Marquise de Porzeas*, n'éprouvait pour elle que la plus parfaite indifférence. Que tous les deux fussent en tête-à-tête, chose rare, ou qu'ils fussent entourés de leurs hôtes nombreux, ses manières, son ton respiraient la plus exquise politesse, et Reine se sentait déconcertée, glacée.

Le Marquis faisait, en général, fort peu de cas des femmes ; s'il l'avait osé, il leur aurait refusé une âme : il leur refusait du moins le bon sens, la raison et surtout l'esprit de conduite. A son avis, le mariage n'était qu'une affaire de convenance : on se mariait pour ne pas laisser mourir son nom. Le fils aîné était tenu d'en soutenir l'éclat ; les cadets, fils et filles, appartenaient de droit à l'église et au couvent. Quant à l'épouse, si elle était jolie, si elle avait du savoir-vivre, elle servait d'ornement à son salon, mais elle ne devait s'immiscer en rien dans la direction de sa maison, confiée aux soins d'un intendant et de ses gens.

Passionné pour la chasse et pour le jeu, le Marquis vivait dans un tourbillon perpétuel ; sa femme s'y trouvait entraînée lorsqu'il invitait chez lui ; mais lorsqu'il répondait seul aux invitations de ses amis, il la laissait, pendant des mois entiers, livrée à elle-même.

Ce n'était point là ce que Reine avait rêvé pendant le petit nombre de jours qui avaient précédé son mariage. Triste, abattue, elle se surprenait à regretter le couvent, les bonnes religieuses si affectueuses pour les jeunes filles confiées à leurs soins, ses compagnes, dont la gaieté communicative l'avaient fait sortir plus d'une fois de son caractère naturellement réfléchi et sérieux. Toutes enviaient probablement les plaisirs que goûtait *Madame la Marquise* dans son magnifique manoir... Et cette somptueuse demeure, les nombreux domestiques dont Reine était entourée, l'étiquette qui réglait ses moindres actions, chaînes bien lourdes imposées par le rang et la richesse, tout semblait concourir pour lui faire mieux sentir son complet isolement! Il fallait à toute heure et toujours se souvenir qu'elle était *Madame la Marquise*.

Dame Enmelle, que le Marquis lui avait permis de placer au nombre de ses femmes, recevait la confidence des ennuis, des regrets de la jeune épouse presqu'abandonnée. Elle écoutait avec respect les plaintes naïves de sa maîtresse; mais chaque fois elle répétait : « Madame

la Marquise s'y fera. Toutes les dames de haut parage ne vivent pas autrement que Mme la Marquise, et tous les jeunes seigneurs passent leur temps à la chasse et dans les plaisirs comme M. le Marquis. Lorsque M. le Marquis reviendra, les grands dîners et les fêtes recommenceront. »

Reine soupirait et faisait signe de la tête que ce n'était point à cela qu'elle aspirait.

Son unique joie était de répandre autour d'elle les bienfaits; mais il fallait mettre des bornes à sa générosité. L'intendant osait parler d'économie, alors que la profusion régnait dans le château; alors que trente domestiques, hommes et femmes, passaient dans l'oisiveté les jours, les semaines; et cependant les villages dépendants du manoir offraient l'aspect de la misère; les pauvres journaliers gagnaient à peine dans une longue journée, commencée à deux heures du matin, été comme hiver, tant que duraient les travaux, de quoi empêcher leurs femmes, leurs enfants de mourir de faim et de froid! Oui, l'intendant parlait d'économie à celle qui savait que le maître dépensait en chiens, en chevaux, et perdait journellement au jeu des sommes dont la centième partie aurait suffi pour nourrir dix familles pendant une année entière!

Reine cherchait un refuge contre ses pensées, une consolation à ses peines dans la prière, dans le travail, et une distraction dans les lectures que le Chapelain faisait à haute voix pour abréger les veillées déjà longues. Du petit nombre de livres répandus alors dans le pays, où ne régnait pas encore la *manie* des bibliothèques, celui que Reine préférait c'était l'*Histoire de Bretagne* par dom Lobineau. Cet ouvrage ouvrait à sa pensée, à ses réflexions, des voies nouvelles. Souvent Reine interrompait la lecture pour demander des explications, et ses questions montraient une justesse d'esprit fort remarquable dans un âge si tendre. Elle revenait avec insistance sur certains chapitres, sur l'origine de la noblesse, sur ses droits, sur ses devoirs, sur le rang qu'avaient tenus jadis les femmes en Bretagne, sur l'autorité qu'elles y avaient exercée; elle voulait apprendre encore l'origine des corvées, celle des priviléges, et le Chapelain s'étonnait des réflexions judicieuses qui sortaient de cette bouche enfantine, des conclusions que la jeune Marquise tirait de certains faits auxquels il n'avait pas songé à s'arrêter jusqu'alors : mais ce qui dominait, c'était un esprit de charité vraiment évangélique; cet esprit se montrait dans les actions autant que dans les paroles. Ainsi, au grand étonnement de dame Eurielle, la jeune Marquise avait ordonné que, pendant trois jours de la semaine, ses femmes travailleraient à des layettes et à des vêtements pour les pauvres. « Jamais cela ne s'est vu! » disaient les chambrières entre elles. Mais la Marquise prêchait d'exemple; elle taillait et faisait tailler dans les pièces de toile dont regorgeait la lingerie, et qui avaient été filées au château, des trousseaux tout entiers; pendant trois jours, les métiers à tapisserie, les petits ouvrages à la navette, en vogue à cette époque et qui servaient aux grandes dames à amuser leurs loisirs, étaient abandonnés; les chambrières, comme leur maîtresse, cousaient et ourlaient à l'envi de la grosse toile de chanvre.

Le retour imprévu du Marquis vint suspendre ces travaux, à la grande joie des femmes de la Marquise, et les fêtes recommencèrent.

L'hiver entier se passa ainsi. Toute la journée, Reine, richement parée et le sourire sur les lèvres, faisait les honneurs de chez elle à ceux qui arrivaient,

après les avoir faits à ceux qui partaient; mais le soir, à genoux dans son oratoire, elle priait et pleurait, demandant à Dieu la résignation dont elle avait besoin pour accepter sans révolte la cruelle indifférence de l'époux qu'elle aimait.

Au printemps, le Marquis radieux annonça que ses amis de Versailles l'engageaient à venir les rejoindre, assurant que le roi, prévenu en sa faveur, le verrait volontiers à la Cour.

Sans retard, on s'occupa des préparatifs de ce long voyage, et les hôtes du Marquis promirent avec empressement de prolonger leur séjour à Kernao, afin de distraire la Marquise de la douleur que devait lui causer une séparation peut-être de longue durée.

La veille de son départ, le Marquis, après être resté enfermé une partie de la matinée avec son intendant, fit demander à sa femme de vouloir bien lui accorder la faveur de quelques minutes d'entretien.

Les portes de l'appartement de la Marquise s'ouvrirent dès qu'il parut, et un valet annonça : « Monsieur le Marquis! »

Il salua avec courtoisie, présenta la main à sa femme pour la ramener au fauteuil qu'elle occupait au moment où il était arrivé, et s'asseyant dans celui que le valet avait avancé, il dit, d'un air poli mais froid : « J'ai souhaité, Madame, d'avoir l'honneur de vous voir un instant pour vous faire connaître mes intentions. Mon séjour à la Cour nécessitera sans doute quelques sacrifices; cependant, je désire ne vous en imposer aucun. Ma maison restera donc montée sur le même pied, et mon intendant prendra vos ordres pour les réformes intérieures qui pourront vous paraître nécessaires. Je tiens positivement à ce que ces réformes restent inaperçues. Il ne faut pas qu'on puisse me supposer capable d'exiger de vous, Madame, la moindre privation.

— Pardon, monsieur le Marquis, mais une si nombreuse livrée...

— Telle est ma volonté, Madame. Il doit être aussi bien avéré pour tout le monde que la retraite où vous vivez est de votre choix, que je ne vous l'impose pas. Je n'ai pas, vous le savez, le ridicule d'être jaloux, et j'entends ne point passer pour un tyran. Vous aurez donc l'obligeance d'aller de temps en temps visiter Mesdames de Ménec, de Lanténac, de Rosmadec et de Hirvaen; je vous prie, en outre, de donner des repas aux fêtes principales de l'année; vous y inviterez les dames et les seigneurs du voisinage.

— Monsieur le Marquis, dit Reine en balbutiant, serons-nous privés... pour longtemps... de la joie... de votre présence?

— Moi-même, Madame, je l'ignore. J'ose espérer que vous me ferez la grâce de m'écrire quelquefois.

— Ah! monsieur le Marquis, pouvez vous douter du bonheur que j'éprouverai en recevant de vos nouvelles!... Et puisque vous me permettez....

— C'est une faveur que je sollicite, Madame. »

Ayant dit ces mots, il se leva, salua et disparut.

Reine pleura longtemps. Peu à peu cependant ses larmes se tarirent.

« Je ne serai pas toujours une enfant! se disait-elle. Et je me conduirai de telle sorte que, malgré lui, il finira par m'aimer! »

Elle sonna ses femmes pour se faire habiller, car il y avait ce jour-là grand dîner et bal.

Le Marquis prit, à minuit, congé de ses hôtes, et les jours suivants il fallut que Reine, cachant sa douleur, s'occupât des plaisirs de ces *excellents* amis, qui

prolongèrent le plus possible leur séjour au château de Kernao.

Enfin elle respira!... elle était seule.

Quinze jours se passèrent en méditations sérieuses et en conférences avec le Chapelain; la jeune femme avait compris que le moment était venu de remplir les devoirs de maîtresse de maison, ayant *charge d'âmes*, qui lui étaient imposés.

La Marquise fit mander l'intendant; elle voulait connaître le chiffre des revenus, celui auquel s'élevaient les dépenses de la maison, et elle ressentit une vive terreur en apprenant qu'une partie de ces revenus, si considérables pourtant, était 'engagée.

Bouleversée par cette découverte, elle demeurait muette, tandis que l'intendant, tout en riant en lui-même des prétentions de cette enfant à se poser comme maîtresse, lui donnait des explications qu'elle ne pouvait très-clairement comprendre.

A qui demander conseil? quelles réformes opérer dans une maison où les valets, hommes et femmes, aidaient sans aucun doute l'intendant à entretenir un désordre dont tous profitaient?

D'un geste elle congédia cet homme qu'elle savait être tout dévoué à son mari, et elle courut s'enfermer dans son oratoire. Là, à genoux au pied du crucifix, elle demanda, les yeux baignés de larmes et les mains jointes, des lumières pour la guider, des forces pour la soutenir!

Devait-elle faire connaître à son père les désordres de son époux?... Non, elle ne le devait pas.

Après plusieurs nuits d'insomnies, après avoir senti que personne, pas même le Chapelain, ne devait être instruit de ses angoisses et surtout du sujet qui les causait, une idée soudaine vint illuminer son esprit. Elle avait près d'elle le conseiller le plus utile à ses projets de réforme, et l'instrument docile dont elle pouvait se servir pour les exécuter, sans mettre qui que ce fût dans sa confidence: c'était Hélon, le valet de chambre que lui avait donné son père.

Hélon appartenait à cette race, aujourd'hui perdue, de serviteurs fidèles, dévoués, de générations en générations, à la maison de leurs maîtres, et se faisant un point d'honneur d'en soutenir le lustre en ce qui dépendait d'eux. Reine n'hésita pas un instant à se servir de Hélon et à demander son aide.

Il écouta dans un silence respectueux ce que sa jeune maîtresse jugea à propos de lui dire sur la nécessité d'occuper un nombreux domestique que M. le Marquis ne voulait pas congédier, et dont l'oisiveté, pendant l'absence du maître, pouvait avoir des inconvénients graves; puis elle parla du désir qu'elle éprouvait de donner du travail aux hommes, aux femmes des villages environnants, surtout pendant la saison où les travaux des champs se trouvent forcément suspendus.

« Madame la Marquise a bien raison, dit Hélon, le salaire vaut mieux que l'aumône. Les vassaux seraient moins pauvres s'il y avait dans le pays quelques métiers pour tisser le fil, le coton et la laine que les femmes filent toute l'année.

— Pourquoi n'aurait-on pas de ces métiers, Hélon?

— Madame la Marquise, il faudrait en même temps faire venir quelques bons ouvriers pour enseigner à monter et à tisser.

— Est-ce que ce serait impossible?

— Non, Madame la Marquise, mais un emplacement pour les mettre?

— Il me semble que les grandes salles du rez-de chaussée des communs pourraient servir à cet usage?

— Oh! si Madame la Marquise per-

met que des métiers soient établis au château, cela lèvera bien des difficultés.

— Je le permettrai, Hélon. Mais quelle serait à peu près la dépense?

— Dans un jour ou deux, je pourrai le dire à Madame la Marquise, et aussi les idées qui me seront venues d'ici là.

— Prenez le temps nécessaire, Hélon. Je serai bien aise moi-même de réfléchir..... Croyez-vous que la livrée irait travailler dans les ateliers, si j'en établissais au château?

— Madame la Marquise, il y aurait un moyen de l'y décider.

— Lequel?

— Ce serait de payer le travail en dehors des gages.

— Et ce ne serait que justice, dit Reine vivement. Mais, ajouta-t-elle aussitôt, je ne dois pas m'engager étourdiment dans des dépenses au-dessus de celles que je veux faire.

— Oh! Madame la Marquise n'a rien à craindre de ce côté. L'achat, l'établissement des métiers, l'engagement et le voyage de quelques bons ouvriers coûteront sans doute un peu cher; mais si Madame la Marquise me le permet, je lui prouverai par des chiffres que ces dépenses une fois couvertes, il y aura une grande économie, même en payant un salaire aux gens à gages, à faire tisser au château les toiles de chanvre et de lin qu'on fait faire chez les tisserands du dehors, et les draps, les toiles de coton ordinaire.

— Vous croyez? demanda Reine avec un mouvement de joie.

— J'en suis sûr, Madame la Marquise, une économie notable, sans compter tout le bien que cela fera dans le pays.

— Oh! je voudrais que les métiers fussent déjà ici avec les bons ouvriers dont vous parlez!.. Hélon, il faut m'apporter le plus tôt possible un aperçu de ce que cela coûtera. Je parle très-sérieusement, au moins! Malheureusement M. le Marquis est absent pour longtemps! le Chapelain se plaint de voir les laquais, les valets de pied passer des journées entières à jouer aux cartes; nos pauvres vassaux sont bien malheureux!... Tout cela me tourmente, me chagrine... Allez, allez vite, commencer vos calculs, et dès qu'ils seront prêts, il faudra me les apporter. »

Trois mois après, des métiers à tisser le fil de chanvre, de lin et de coton, et d'autres métiers à tisser la laine filée, étaient établis dans les salles basses des communs sous la direction des ouvriers que Hélon, d'après les ordres de sa maîtresse, avait fait venir de Laval pour les toiles de fil, de Cholet pour les toiles de coton, de Jousselin pour les draps, de Malestroit pour les grosses étoffes de laine. Hélon, premier contre-maître, avait su décider la livrée à partager des travaux bien rétribués; quant aux femmes des villages environnants elles voyaient venir l'hiver sans inquiétude, car elles étaient certaines de ne plus manquer de *filage*, et leurs maris, leurs enfants seraient assurément employés pendant toute la mauvaise saison.

Cet établissement s'était fait sans bruit, et sans que la jeune Marquise manquât aux devoirs de bon voisinage que lui avait imposés son mari. Elle allait en grand apparat rendre des visites, elle en recevait, elle donnait de grands repas aux jours consacrés par l'usage, puis, avec un bonheur inexprimable, elle rentrait dans le cercle des occupations journalières qu'elle avait su se créer et qui remplissaient si complétement sa vie que l'ennui n'approchait jamais d'elle, bien qu'elle vécût le plus souvent dans une solitude complète.

L'intendant avait laissé faire, parfaitement assuré, si ce *caprice* durait à son gré trop longtemps, qu'un mot de lui à son maître suffirait pour que les au-

liers fondés par la Marquise fussent à l'instant fermés. Reine poursuivait donc sans obstacle la tâche qu'elle s'était imposée. Avec la vivacité d'imagination qui est le partage de la jeunesse, elle formait une foule de projets; tous avaient pour but d'arriver à dégager les revenus de son mari; et elle se disait avec une joie enfantine : « Il aimera la *petite pensionnaire*, quand il verra ce qu'elle a été capable de faire! »

Les longues rêveries, qui n'avaient servi qu'à la rendre bien malheureuse, n'étaient plus possibles : tout son temps, toutes ses pensées appartenaient à son œuvre naissante. Elle se sentait joyeuse et fière d'avoir deviné que Hélon était l'aide actif qu'il lui fallait; dans un autre temps Hélon se serait facilement élevé à la fortune par l'industrie, car il en avait le génie, et il le prouvait. Un mot de sa jeune maîtresse suffisait pour développer dans sa tête les idées fécondes qui s'y trouvaient en germe; la réflexion les mûrissait, et, souvent, de lui-même, il allait au-delà de ce que la Marquise avait pu imaginer.

Mais lorsqu'une lettre bien froide du Marquis arrivait, l'espèce d'enivrement qui résulte d'une vie active et occupée disparaissait pour faire place à ce découragement amer qu'éprouve un cœur aimant, ramené soudain au sentiment de son abandon. Plusieurs jours se passaient pour la jeune épouse méconnue et délaissée, dans un abattement inexprimable. Elle ne comprenait plus comment elle avait pu perdre le souvenir de ce qui faisait le malheur de sa vie; elle voyait s'évanouir d'un seul coup toutes ses espérances. L'avenir, qu'elle avait paré des plus riantes couleurs, s'assombrissait de nouveau, et ses pleurs coulaient.

Peu habile, comme toutes les femmes de son temps, dans l'art d'écrire, et bien moins habile encore à cacher sa pensée, elle recommençait vingt et vingt fois la réponse qu'elle croyait devoir au marquis, et que celui-ci ne lisait jamais. N'osant pas lui parler de ce qu'elle avait eu la hardiesse d'entreprendre sans avoir demandé son autorisation, et renfermant avec soin en elle-même une tendresse qui n'était point partagée, Reine se bornait à tracer quelques lignes insignifiantes et dont elle rougissait, car elle sentait qu'écrire ainsi c'était se montrer digne de la froideur du Marquis; que c'était conserver les traits d'une pensionnaire gauche, timide, et privée des facultés intellectuelles les plus ordinaires. Le mécontentement d'elle-même, quand la lettre était partie, le regret d'avoir fourni une preuve nouvelle d'incapacité, venaient se joindre à une douleur profonde, et bien des jours passaient avant que la pauvre Reine pût reprendre son activité et surtout quelque gaîté.

La droiture de son caractère, les sages conseils du Chapelain lui avaient fait éviter toute apparence de mystère dans l'entreprise qu'elle poursuivait avec persévérance; Reine n'avait caché soigneusement que le motif qui l'avait inspirée et qui la dirigeait; aussi, elle rougissait d'une sorte de honte lorsque les dames du voisinage louaient son active charité, en mêlant, comme de coutume, quelques sarcasmes à leurs louanges. On plaisantait, mais tout bas, de l'établissement de métiers de tisserands au château; on y voyait la preuve que la *petite Marquise* n'avait pas le sentiment de son rang, de sa dignité; et l'intendant ayant fait malicieusement circuler le bruit que la Marquise, économe *par nature*, c'est-à-dire avare, faisait vendre au loin les toiles, les draps fabriqués par ses gens, on répandait complaisamment cette calomnie. Devant la jeune femme, il y avait

admiration, flatteries plus ou moins outrées, et elle s'accusait au tribunal de la pénitence d'avoir reçu, sans oser les repousser, des louanges qu'elle ne méritait pas.

« Ma fille, répondait le vénérable prêtre, qui avait aisément pénétré dans cette âme ingénue, et qui n'ignorait pas les embarras créés par les dettes du Marquis, si un motif purement humain vous a fait commettre cette faute, humiliez-vous devant les hommes par un aveu public, après vous être humiliée devant Dieu. Si, au contraire, le silence que vous gardez est, pour vous, l'accomplissement d'un devoir, offrez à Dieu les souffrances que vous font subir les reproches de votre conscience; demandez à sa bonté de les faire fructifier et d'éloigner de vous le démon de l'orgueil! »

Reine se taisait et priait mentalement avec ferveur, tandis que le Chapelain appelait les bénédictions du Ciel sur cette jeune âme si dévouée, si courageuse.

M. de Kervallan, qui était venu aux fêtes de la Toussaint, de Noël et des premiers jours de l'année, prêter à sa fille l'appui de sa présence pendant les *galas* donnés au château de Kernao à ces différentes époques, d'après l'ordre du Marquis et suivant l'usage du pays, avait vu avec étonnement les ateliers naissants. Reine s'était bornée à exposer à son père qu'ayant trouvé qu'il y avait économie à faire fabriquer au château la toile, le drap ordinaire, et que, désirant occuper les loisirs d'un nombreux domestique dont l'oisiveté donnait naissance à bien des abus, elle avait cru pouvoir tenter un essai, non sans avoir pris les avis du Chapelain.

Mais M. de Kervallan était mieux instruit des désordres de son gendre que Reine ne le pensait; il avait donc compris le mobile qui faisait agir sa fille, et respectant le secret qu'elle voulait garder, il s'était borné à donner son assentiment aux généreux efforts et au dévouement de cette jeune femme encore enfant.

Ainsi encouragée, Reine, secondée par Hélon, étendit l'année suivante la fabrication de ses ateliers; on y tissait jusqu'à la mousseline pour les tentures, que ses femmes brodaient ensuite. La jeune marquise avait fait venir d'Alençon et de Carentan des ouvrières en dentelles, de Rennes des passementières et des frangeuses; l'année suivante, ouvriers maîtres et ouvrières maîtresses purent être remerciés; car les gens du château, les femmes, les enfants des villages environnants donnaient assez de travailleurs et de travailleuses habiles pour suffire au besoin d'une grande maison.

Portant son attention sur tout, Reine faisait entretenir à moins de frais et d'une manière plus intelligente l'immense potager, le parterre, le parc; les aumônes en vêtements, en fruits, en légumes, en bois, pouvaient maintenant être distribuées avec plus de largesse. Les bénédictions du Ciel étaient chaque jour appelées par des cœurs reconnaissants sur la tête de cet ange envoyé par le Ciel pour soulager tant de malheureux, jusqu'alors en butte aux injustices et à la rapacité d'un intendant qui faisait mieux ses affaires que celles de son maître, et qui fondait sa fortune aux dépens de celle d'un dissipateur.

Les demandes d'argent devenaient fréquentes de la part du Marquis; l'intendant devait y satisfaire sans aucun délai et à tout prix; parfois, obéissant à sa méchanceté naturelle, Moisant donnait à entendre à madame la Marquise que bientôt ce ne seraient plus seulement les revenus, que ce seraient les terres qu'il faudrait engager, que le moment

viendrait où M. le Marquis se verrait dans la nécessité de lui demander sa signature.

« M. le Marquis est le maître! » répondait la Marquise d'un air sérieux, et elle congédiait Moisant; il se retirait joyeux, car il ne doutait pas d'avoir éveillé dans l'âme de sa jeune maîtresse de graves inquiétudes, seule manière qu'il eût de se venger de la faveur dont jouissait Hélon, objet de sa jalouse haine.

S. Ulliac Trémadeure.

(La fin au prochain Numéro.)

INSTRUCTION.

POÉSIE.

MES PÉNATES.

Petits Dieux avec qui j'habite,
Compagnons de ma pauvreté,
Vous dont l'œil voit avec bonté
Mon fauteuil, mes chenets d'ermite,
Mon lit couleur de carmélite,
Et mon armoire de noyer :
O mes Pénates, mes dieux Lares,
Chers protecteurs de mon foyer !
Si mes mains, pour vous festoyer,
De gâteaux ne sont point avares ;
Si j'ai souvent versé pour vous
Le vin, le miel, un lait si doux,
Oh ! veillez bien sur notre porte,
Sur nos gonds et sur nos verroux !
Non point par la peur des filous,
Car, que voulez-vous qu'on m'emporte?
Je n'ai ni trésors ni bijoux;
Je peux voyager sans escorte.
Mes vœux sont courts, les voici tous :
Qu'un peu d'aisance entre chez nous;
Que jamais la vertu n'en sorte.
Mais n'en laissez point approcher
Tout front qui devrait se cacher :
Ces échappés de l'indigence,
Ces fils de leurs heureux forfaits,
Si durs avec tant d'opulence,
Si bas avec tant d'arrogance,
Si petits dans leurs grands palais.
Oh ! que j'honore en sa misère
Cet aveugle errant sur la terre,
Sous le fardeau des ans pressé,
Jadis si grand par la victoire,
Maintenant puni de sa gloire,
Qu'un pauvre enfant déjà lassé,
Quand le jour est presque effacé,
Conduit, pieds nus, pendant l'orage,
Quêtant pour lui, sur son passage,
Dans son casque ou sa faible main,
Avec les grâces de son âge,
De quoi ne pas mourir de faim !
O mes doux pénates d'argile,
Attirez-les sous mon asile!
S'il est des cœurs faux, dangereux,
Soyez de fer, d'acier pour eux.
Mais qu'un sot vienne à m'apparaître,
Exaucez ma prière, ô Dieux !
Fermez vite et porte et fenêtre !
Après m'avoir sauvé du traître,
Défendez-moi de l'ennuyeux !

Ducis.

LITTÉRATURE.

LA LOTERIE DE FRANCFORT,

OU

L'OCCASION FAIT LE LARRON.

PERSONNAGES :

FÉLICITÉ HOFFEN, *aubergiste au village de [illegible], près de Haguenau.*

Vingt-cinq ans, air capable, parlant avec une certaine emphase; personne qui a la plus haute opinion d'elle-même. — Costume de demoiselle de village.

ROSETTE, *cousine de Félicité.*

Seize ans; jeune fille gaie et naïve. — Costume plus campagnard que celui de Félicité.

PÉRINE, *vieille servante, autrefois nourrice de Félicité.*

Parlant peu et d'un ton simple; ayant le bon sens de l'expérience. — Costume de paysanne, une quenouille et un fuseau.

Madame GODARD D'OBERSTADT.

Quarante ans; d'une élégance extravagante; voulant prendre le ton du grand monde. — Caricature.

AMANDA, *femme de chambre de madame Godard.*

Vingt-quatre ans; très-élégante et l'air très-impertinent.

La scène se passe au village de [illegible]; le théâtre représente une salle d'auberge, au rez-de-chaussée. Au fond, une porte et une fenêtre; à droite, une porte conduisant dans une chambre, et une cheminée sur laquelle se dresse une glace, à gauche un buffet, et sur ce buffet un petit miroir suspendu au mur; chaises et guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE (1).

FÉLICITÉ lisant, ROSETTE cousant, assise sur une chaise basse, PÉRINE filant au fond, près de la fenêtre.

FÉLICITÉ *lisant haut, d'un ton sentencieux :* « L'homme philosophe ne dépend que de ses principes : il ne se laisse pas plus maîtriser par la bonne ou par la mauvaise fortune que le rocher par la vague retentissante de l'Océan. » Que cela est vrai et bien dit !

ROSETTE. Ah ! ma cousine, êtes-vous heureuse d'avoir été instruite par le vieux professeur qui logeait chez votre tante, et

(1) Les noms des personnages sont inscrits, en tête de chaque scène, dans l'ordre où les personnages eux-mêmes doivent être placés relativement au spectateur. Le premier inscrit est à la gauche du spectateur, le second vient ensuite, et les changements de position sont indiqués par des notes. Toutes les indications de mise en scène sont données de la place où se trouvent les spectateurs.

d'avoir appris à vous amuser en lisant ces gros livres qui me font bâiller, moi, rien qu'à les regarder!

Félicité. Ce n'est pas seulement du plaisir que j'y trouve, ma chère, c'est le moyen de me mettre au-dessus des faiblesses humaines, d'être toujours juste, sage, raisonnable, modérée, dans mon humble position.

Rosette. Ah! ma cousine, il me semble que vous n'avez pas à vous plaindre de votre position! être propriétaire de la meilleure auberge de Molbron...

Périne. Je crois bien que c'est la meilleure! il n'y en a pas d'autre, et, comme on dit, *dans le royaume des aveugles*...

Félicité *l'interrompant*. Ah! ma chère Périne, vous voilà encore avec vos proverbes.

Perine. Dame! mam'zelle, ce sont mes gros livres à moi.

Rosette. Si M. Toffer était ici, il vous appellerait encore la filleule de Sancho-Pança.

Périne. Je m'en embarrasse bien de votre M. Toffer! un commis-voyageur en loterie... qui veut toujours vous faire acheter des billets... et qui a forcé Mademoiselle à en prendre un.

Rosette. Ah! à propos, ma cousine, je l'ai retrouvé; le voici. (*Elle prend dans sa corbeille à ouvrage un billet qu'elle apporte à Félicité.*)

Félicité, *prenant le billet.* Merci, Rosette.

Rosette *souriant*. Si vous alliez pourtant avec ça gagner le gros lot, la baronnie de Cracofmann! devenir une grande dame!

Félicité. Cela ne changerait rien à ce que je suis, ma chère; riches ou pauvres, les hommes sont égaux; et quand on a des principes...

Périne. Oui, oui; mais il y a un proverbe qui dit que quand le veau a fait fortune, il veut qu'on l'appelle M. le bœuf.

Félicité. Et vous en concluez que mon caractère changerait avec ma position?

Périne. Dame! mam'zelle, c'est dans la nature..... moi-même, voyez-vous, quand je vas à la ville sur le vieil âne Grison, je veux qu'on me fasse place, et je regarde les piétons comme rien du tout, tandis que quand je suis à pied je bougonne tout bas contre ceux qui se font porter. C'est dans notre pauvre nature d'être fier avec ceux qui sont plus bas, et de jalouser ceux qui se trouvent plus haut: *Faut pas*, comme on dit, *que le toit du voisin dépasse notre grenier.*

Félicité. Parlez pour vous, Périne, et non pour ceux qui ont des principes! Quant à moi, je déclare que je n'ai ni jalousie, ni fierté. J'estime les gens à leur valeur et non d'après leur fortune ou leurs titres!

Rosette, *qui est allée à la porte du fond.* Ah! ma cousine, voilà un équipage qui s'arrête devant la cour.

Félicité *se levant vivement.* Un équipage! Il nous arriverait des voyageurs en équipage?

Rosette. Il en descend une belle dame en dentelles et en falbalas!

Félicité. Vite, vite, rangez tout ici... (*Elle range la chaise sur laquelle elle était assise.*)

Rosette *toujours à la porte du fond.* On vient de l'appeler Madame la Marquise.

Félicité. Une marquise! je vais à sa rencontre.

Périne *à part, ironiquement.* Pour prouver qu'elle ne fait attention ni aux titres, ni à la fortune. Oh! pauvre espèce humaine; c'est toujours la même chose! Comme dit le proverbe: *D'un sac à charbon on ne peut pas tirer de farine.* (*Elle sort par la droite*).

SCENE II.

FÉLICITÉ, LA MARQUISE, ROSETTE.

La Marquise. Ah ! quelle horreur ! de la boue, des ornières !... mais on ne balaie donc jamais vos grandes routes, il n'y a donc point de police dans ce pays ?

Félicité. Pardon, Madame, nous sommes ici à la campagne.

La Marquise. Mais cela n'empêche pas d'avoir des trottoirs; à Paris, il y en a dans les lieux les plus champêtres.

Félicité. Ah ! Madame arrive de Paris?... Donnez donc une chaise, Rosette. *(Rosette va chercher une chaise)*. Et Madame se rend...

La Marquise. Au chateau d'Oberstadt, un ancien marquisat que je viens d'acheter.

Félicité. Quoi ! Madame serait la nouvelle propriétaire ? *(A Rosette qui apporte une chaise)* : Un fauteuil, Rosette, donnez un fauteuil. *(Rosette donne un fauteuil; Félicité remonte vers la porte du fond)*.

Rosette. Voilà, madame la Marquise.

La Marquise. Fort bien. *(S'asseyant.)* Ah ! Dieu, que c'est dur !

Rosette. Dur, notre grand fauteuil ? il a été fait pour les malades.

La Marquise. Pour les malades de votre classe, ma chère; mais moi je suis d'une sensibilité. *(Elle se retourne sur le fauteuil)*. Oh !... on n'emploie donc point les élastiques dans votre département ?

Rosette. Pardonnez-moi, madame la Marquise, pour faire des jarretières !

La Marquise *étonnée*. Des jarretières en ressorts de fauteuil ! mais c'est alors un pays de sauvages. *(Elle se lève : Félicité, à qui Périne est venue parler du dehors, redescend vivement vers la Marquise.*

Félicité. Ah ! mon Dieu ! Quel contre-temps (1).

La Marquise. Qu'y a-t-il?

Félicité. On vient de s'apercevoir que l'avant-train de la voiture de madame la Marquise est brisé.

La Marquise. Brisé ?

Félicité. Madame la Marquise sera forcée d'attendre qu'on l'ait réparé.

La Marquise. Mais c'est impossible ; il faut que j'arrive ce soir à mon château d'Oberstadt. L'intendant est parti en avant pour préparer la réception qu'on doit me faire: feu d'artifice, arc de triomphe, illuminations. J'ai réglé moi-même toutes les surprises ; si je reste ici, tout est manqué. *(A Félicité :)* Déclarez au postillon que je veux partir, Mademoiselle, que je le lui ordonne.

(Rosette qui est allée à la porte du fond et qui a parlé à son tour à Périne, revient vers la Marquise.)

Rosette. Pardon, madame la Marquise, il dit que la voiture est en trop mauvais état.

La Marquise. L'impertinent! une berline qui m'a coûté cinq mille francs ; ce sont vos routes qui l'ont anéantie.

Félicité. Je ferai observer à madame la Marquise....

La Marquise *l'interrompant et s'animant à mesure*. Je vous répète, Mademoiselle, qu'elles sont affreuses.

Rosette. Mais, madame la Marquise...

La Marquise *l'interrompant*. Que ce sont des routes faites pour des paysans.

Félicité. Cependant, madame la Marquise...

La Marquise *l'interrompant*. Et que des gens comme il faut ne sauraient s'y hasarder.

Rosette. Alors, madame la Marquise...

La Marquise *l'interrompant*. Et que je

(1) La Marquise, Félicité, Rosette.

vous trouve bien hardie, ma chère, de les défendre contre moi.

Rosette *reculant déconcertée.* Ah! si les grandes routes ont eu des torts envers madame la Marquise, c'est bien différent!

Félicité *ironiquement.* Maintenant que le pays aura le bonheur de posséder une personne comme il faut, le Gouvernement s'empressera, sans doute, d'améliorer les voies de communication.

La Marquise. Je l'espère bien; mais, en attendant, comment me rendre à Oberstadt, car il faut que j'y sois avant deux heures.

Rosette. Oh! c'est bien facile; par la petite route de traverse, il n'y a pas plus d'une lieue. Madame la Marquise pourrait la faire en se promenant.

La Marquise *scandalisée.* Comment, à pied! Vous voulez que j'aille à mon château à pied?

Rosette. Dame! ça m'est arrivé bien des fois.

Félicité *ironiquement.* A vous, Rosette, parce que vous êtes une petite paysanne; mais apprenez que les gens bien nés ne marchent pas.

Rosette. Alors Madame la Marquise pourrait monter notre vieil âne.

La Marquise *avec indignation.* Hein! pour qui me prenez-vous? Faire une entrée à âne dans l'antique marquisat d'Oberstadt!

Félicité *ironiquement.* Fi donc! c'était bon pour le Fils de Dieu, entrant à Jérusalem; mais Madame la Marquise est de trop bonne maison...

La Marquise. J'aime encore mieux prendre patience; seulement qu'on se hâte de tout remettre en état.

Félicité. Le charron s'en occupe, Madame.

La Marquise. Fort bien; en attendant, veuillez me donner une chambre où l'on puisse se reposer.

Rosette *allant vers la droite.* Il y a là la chambre jaune...

La Marquise. Oh! le jaune, je l'ai en horreur, il me prend sur les nerfs... C'est peuple! Chez moi tout est blanc, rose ou bleu céleste! Les couleurs tendres reposent l'âme et avantagent le teint.... Mais à propos, que devient donc ma caméristе?

Rosette, *qui ne comprend pas.* La ca... mé... riste... c'est quelque bagage?

Félicité *souriant.* Et non; Madame la Marquise veut parler de sa femme de chambre.

La Marquise. Oui, Amanda; où est donc restée Amanda.

Félicité. La voici. (*Félicité retourne à la gauche et reprend sa lecture.*)

SCÈNE III.

Les mêmes, AMANDA et PÉRINE portant des cartons (1).

La Marquise, *aigrement à Amanda.* Et arrivez donc, Mademoiselle; où restez-vous? pourquoi ne venez-vous point recevoir mes ordres?

Amanda. Parce qu'il fallait d'abord exécuter ceux que Madame m'avait donnés et retirer ces cartons...

La Marquise *s'apercevant qu'un des cartons porté par Périne est écrasé.* Ah! grand Dieu! Voyez, voyez, Mademoiselle.

Amanda. Quoi donc?

La Marquise. Le carton...

Périne. Y avait trois malles pardessus.

La Marquise, *qui a ouvert le carton en retire un chapeau complètement aplati.* Ciel! mon dernier chapeau d'Alexandrine.

Périne. Il a l'air d'une crêpe!

(1) Félicité, Amanda, la Marquise, Périne, Rosette.

ROSETTE, *qui s'est approchée et qui regarde le chapeau.* Oh! et ce petit coq qu'était là en guise de plumet!

LA MARQUISE. Un oiseau du Paradis de trois louis; voyez, Mademoiselle, dans quel état...

PÉRINE. Il n'a plus que la moitié de sa queue.

AMANDA. Mon Dieu, Madame, ce sont les cahots.

LA MARQUISE. Du tout, c'est votre négligence, Mademoiselle, c'est votre maladresse.

AMANDA *blessée.* Je n'ai jamais passé pour maladroite jusqu'ici, Madame.

LA MARQUISE. Probablement parceque vous n'aviez rien à gâter.

AMANDA *aigrement.* Madame oublie qui j'ai servi.

LA MARQUISE. Mon Dieu! vous devez avoir servi quelque boutiquière de la rue Saint-Denis.

AMANDA *plus aigrement.* Pas avant d'être entrée chez Madame.

LA MARQUISE. Que voulez-vous dire, Mademoiselle?

AMANDA. Je veux dire, que quand on a pu satisfaire madame la vicomtesse d'Arvilliers, mademoiselle de Beaumont, et madame la duchesse de Mortain, on ne doit pas être trop maladroite pour servir des bourgeoises.

LA MARQUISE. Savez-vous que vous êtes d'une remarquable impertinence?

AMANDA. Alors, c'est que c'est un défaut qui se gagne, Madame.

LA MARQUISE. Encore! Ah! c'en est trop, prenez garde de pousser ma patience à bout...

AMANDA. Madame n'a qu'à supposer qu'elle y est.

LA MARQUISE. Vous voulez donc que je vous donne votre congé?

AMANDA. A moins que Madame n'aime mieux que je le prenne.

LA MARQUISE *très en colère.* Eh bien! Mademoiselle, je vous chasse!

AMANDA. Depuis un mois que je subis les caprices de Madame, voilà la première bonne parole qu'elle m'adresse.

LA MARQUISE *de plus en plus irritée.* C'est bien! vous me paierez cette insolence. Allez, allez; mais surtout gardez-vous de jamais envoyer vers moi aux informations, ou j'en donnerai de détestables.

AMANDA. Madame est trop bonne; je me garderai bien de dire que j'ai eu l'honneur de la servir, cela me fermerait toutes les bonnes maisons.

LA MARQUISE. Et pourquoi cela, Mademoiselle?

AMANDA. Parce que les grandes dames ne voudraient pas prendre la femme de chambre de madame Godard, l'ancienne marchande à la toilette du marché Saint-Germain.

Félicité, Rosette et Périne poussent une exclamation de surprise en regardant la Marquise.

LA MARQUISE *hors d'elle.* Malheureuse! sortez, sortez!

AMANDA. Madame oublie que je ne suis plus à son service.

LA MARQUISE. Alors, c'est moi qui sors, pour n'avoir pas à supporter votre présence. (*Elle entre à droite.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté la Marquise (1).

ROSETTE *éclatant de rire.* Ah! ah! ah! la Marquise qui a été marchande à la toilette!

AMANDA. Fort heureusement pour elle; car ce sont les vieilles guipures, les soies reteintes et les manchons démodés, qui l'ont rendue millionnaire.

(1) Amanda, Félicité, Rosette, Périne au fond.

Félicité. Et qui lui ont permis d'acheter le domaine d'Oberstadt.

Amanda. Ce qui lui a donné en même temps un titre, un nom...

Félicité. Et des ridicules.

Rosette. Oh! en fait de ridicules, par exemple, on peut dire qu'elle est plus que millionnaire! l'avez-vous entendue parler de son horreur pour le jaune?

Amanda. Ce qui ne l'empêche pas d'aimer son teint.

Rosette. Et quand je lui ai parlé tout-à-l'heure de se rendre au château, sans attendre sa voiture, avez-vous entendu? (*Elle imite le ton de la Marquise.*) « Pour qui me prenez-vous, ma chère! une femme comme moi, aller à pied! » On aurait dit qu'elle était venue au monde en équipage.

Félicité. Et avec cela, d'un dédain pour les autres... d'une dureté. Comme elle a congédié Mademoiselle!

Amanda. Oh! pour cela, je ne m'en inquiète pas; elle a trop besoin de moi pour me renvoyer sérieusement. Je suis la seule qui sache lui faire des sourcils et teindre ses cheveux.

Rosette. N'importe, je ne comprends pas, quand on a été soi-même parmi les petits, que de grandir ça vous tourne la tête.

Périne, *qui est allée s'asseoir au fond et s'est remise à filer.* Oui, oui, comme dit le proverbe : *Ceux qui regardent du haut d'une tour, prennent tous les hommes pour des fourmis.*

Félicité, *d'un ton sentencieux.* Parce qu'ils n'ont pas de principes! Mère Périne, avec un peu de philosophie, on reste au-dessus des chances heureuses ou funestes de la fortune.

A tout événement le sage est préparé.

Rosette. Ainsi, ma cousine, vous pourriez devenir riche comme le roi, ou pauvre comme notre bedeau, sans changer de caractère?

Félicité, *d'un ton sentencieux.* Pourquoi en changerais je, ma chère? La richesse est quelque chose de passager et de secondaire comme la pauvreté : l'homme a sa véritable destinée en lui-même.

Amanda. Ah bien oui! mais, pour mon compte, je ne serais pas fâchée de la changer *cette destinée que j'ai en moi-même*, vu qu'elle m'a toujours fait servir les autres et que je m'arrangerais bien d'être servie à mon tour.

Félicité *souriant.* Malheureusement on ne peut plus compter sur les héritages des oncles d'Amérique.

Amanda. Non; mais il n'y en a pas moins des coups de fortune pour certaines gens. Mademoiselle de Beaumont avait un cousin qui a gagné, dans une soirée, deux mille louis au lansquenet.

Rosette. Deux mille louis! oh! moi j'en serais devenue folle!

Félicité. Toujours faute de principes, ma bonne.

Amanda. Et ceux qui ont gagné des domaines à la loterie de Francfort! c'est bien autre chose ma foi! Pendant la route, Mme Godard m'a fait lui lire le Journal, et j'ai vu la liste des lots. Il y a une baronnie, avec des moutons et des paysans!

Rosette. La Baronnie de Gracofman?

Amanda. Précisément.

Rosette. La loterie a donc été tirée?

Amanda. Les numéros sortants étaient dans le Journal.

Félicité. *très-vivement.* Vous les avez lus?

Amanda. Certainement. Je les ai là.

Félicité *très-vivement.* Ah voyons! (*Amanda va chercher le Journal dans un des cartons.*)

Rosette. Dites-donc, ma cousine, si vous aviez gagné quelque chose par hasard?

FÉLICITÉ. Moi? quelle folie! je n'y pense même pas. (*A Amanda, avec impatience.*) Vous ne trouvez pas le Journal?

AMANDA *revenant avec le Journal.* Voici (1).

ROSETTE. Ah! Dieu! ma cousine, le cœur doit vous battre!

FÉLICITÉ. Fi donc, ma chère, quand on a des principes... (*Vivement à Amanda.*) Voyons, de grâce, Mademoiselle.

AMANDA *qui a cherché dans le Journal.* J'y suis, tenez! (*Elle lit.*) La maison de Francfort gagnée par le nº 1073.

ROSETTE. C'est pas ça.

AMANDA *lisant.* Le moulin de Kœnig gagné par le nº 2151.

ROSETTE *avec impatience.* C'est pas encore ça.

AMANDA. Les bois de Roslen gagnés par le nº 1602.

ROSETTE. Mais après, après... dites seulement les chiffres.

AMANDA. Eh! bien voici : les numéros gagnants sont 912, — 6034, — 51, — 979.

FÉLICITÉ *très-vivement.* C'est tout?

AMANDA. Oui.

ROSETTE *en joignant les mains.* Ah! ma cousine, vous n'avez rien.

FÉLICITÉ *avec effort.* Eh bien! ma chère, m'en voyez-vous troublée? Je vous répète que, quand on a de la philosophie, la bonne ou la mauvaise chance ne peut vous faire sortir de votre tranquillité; et si j'avais gagné la baronnie ..

AMANDA. La baronnie... ah! mais je l'ai oubliée, moi, elle appartient au nº 66.

FÉLICITÉ *avec un cri.* Soixante-six!

ROSETTE. C'est le numéro de ma cousine!

AMANDA et PÉRINE. Est-ce possible?

(1) Rosette, Félicité, Amanda, Périne.

FÉLICITÉ *tirant le billet de son fichu.* Oui, le voilà, regardez.

TOUTES *regardant le billet.* Soixante-six!

FÉLICITÉ *hors d'elle.* Je suis baronne!.. (*Elle chancelle.*) Rosette, soutenez-moi!

ROSETTE. Dieu! ma cousine se trouve mal. (*Elle la soutient et l'aide à s'asseoir.*)

PÉRINE. J'en étais sûre! (*Elle s'empresse auprès de Félicité.*) (1)

AMANDA. Ah! par exemple!

PÉRINE *à Rosette.* Vite de l'eau! (*Rosette va chercher un verre d'eau sur le buffet à gauche.*)

AMANDA *ironiquement.* Mais rappelez-lui donc ses principes.

PÉRINE. Vaut mieux apporter du vinaigre.

AMANDA. Voici. (*Elle présente un flacon de sels, et le fait respirer à Félicité qui rouvre les yeux.*)

ROSETTE. Ça la ranime.

FÉLICITÉ *revenant à elle.* Ah! merci, je suis mieux... c'était seulement la surprise... Mais, dites-moi, vous êtes certaine que c'est bien le numéro 66?

AMANDA *donnant le Journal.* Voyez vous-même.

FÉLICITÉ *lisant.* Oui, c'est écrit en toutes lettres.

PÉRINE. Le buraliste de la poste doit le savoir, lui qui était chargé de la souscription.

FÉLICITÉ *se levant.* Vous avez raison! Courez chez lui, Périne, pour vous assurer...

PÉRINE. Faudrait peut-être lui montrer le billet?

FÉLICITÉ. Soit; mais songez bien que vous m'en répondez!

PÉRINE. Craignez rien!

FÉLICITÉ. Au reste il est enregistré... Vite, Périne, je vous attends. (*Périne sort par le fond en emportant le billet.*) Il faut que je sache quelles sont les formа-

(1) Rosette, Félicité, Périne, Amanda.

lités à remplir pour faire valoir mes droits.

AMANDA. Il me semble qu'il y a quelque chose à ce sujet dans le journal.

FELICITÉ. Voyons. (*Elle lit.*) « Les gagnants sont invités à se faire connaître sans retard aux bureaux de direction dont ils relèvent. » — Pour moi, c'est celui d'Haguenau ; je partirai aujourd'hui même.

ROSETTE. Aujourd'hui ! alors faut que j'aille retenir la carriole de Baptiste.

FELICITÉ *se récriant*. Une carriole ! à quoi pensez-vous, ma chère ? me prenez-vous pour une marchande de volailles.

ROSETTE. Cependant, ma cousine...

FELICITÉ. Cependant il y a des convenances qu'il faut respecter ! Vous devriez comprendre que quand on va s'appeler madame la baronne de Cracofman...

AMANDA *ironiquement*. Et quand on a des principes...

FÉLICITÉ. On ne peut voyager qu'en chaise de poste.

ROSETTE *stupéfaite*. Vous, en chaise de poste !

FÉLICITÉ *sèchement*. Et pourquoi pas, ma chère ?

ROSETTE. Ah ! grand Dieu ! et quand je pense qu'avant-hier encore vous avez fait la route sur Grison.

FELICITÉ *impatientée*. Il ne s'agit pas d'avant-hier ! veuillez passer chez maître Landof pour l'avertir.

ROSETTE. Tout de suite, tout de suite ! (*Elle va prendre son châle.*) Ah ! Jésus ! quel changement ! me voilà la cousine d'une baronne.

FELICITÉ. Mon Dieu ! vous l'avez déjà dit vingt fois.

ROSETTE. Ah ! ce n'est pas assez, je le dirai mille, je le répéterai à tout le monde... ici et là-bas ; car vous m'emmènerez avec vous, n'est-ce pas, ma cousine ?

FÉLICITÉ. Nous verrons, nous verrons.

ROSETTE. C'est donc pas sûr ?

FÉLICITÉ. Mon Dieu ! ma chère, la vie que je vais être forcée de mener est tellement en dehors de vos habitudes, si étrangère à votre éducation et à vos goûts...

ROSETTE. Mais, ma cousine.....

FELICITÉ. Songez que je vais être forcée de recevoir à mon château de Cracofman toute la noblesse du pays ! Vous concevez qu'au milieu de cette société distinguée...

AMANDA *ironiquement*. La famille de madame la Baronne serait déplacée.

ROSETTE. Comment ?

FÉLICITÉ. Et puis c'est toujours un malheur de sortir de sa classe, ma chère ; croyez-moi, gardez votre humble position, vos goûts modestes... et allez me chercher la chaise de poste.

AMANDA. D'autant plus que voici l'ex-revendeuse qui arrive.

FÉLICITÉ *avec empressement*. Madame la marquise d'Oberstadt, ah ! fort bien ! (*Avec un geste superbe.*) Qu'on nous laisse.

Rosette paraît stupéfaite, Amanda s'approche d'elle en souriant, lui prend le bras et l'emmène par le fond en lui parlant bas.

SCÈNE V.

FÉLICITÉ, LA MARQUISE.

LA MARQUISE. Ce que je viens d'apprendre serait-il possible, Mademoiselle ? la baronnie de Cracofman vous serait échue en partage ?

FÉLICITÉ *avec une dignité comique*. C'est la vérité, Madame.

LA MARQUISE *saluant avec exagération*. Ah ! mademoiselle la Baronne !

FÉLICITÉ *saluant de la même manière*. Madame la Marquise.

LA MARQUISE *saluant*. Le hasard de cette rencontre est pour moi un honneur !

Félicité *saluant.* Et pour moi un bonheur!

La Marquise *saluant.* Je puis enfin parler à une personne née.

Félicité *saluant.* Moins née que vous!

La Marquise. Et Mademoiselle la Baronne part pour son domaine?

Félicité. J'attends la chaise de poste, Madame la Marquise.

La Marquise. Une chaise de poste! vous voyagez en chaise de poste! mais vous allez être brisée de fatigue!

Félicité. Il est certain qu'il faut du courage!

La Marquise. Surtout quand on a des nerfs comme nous! car vous devez avoir des nerfs, Mademoiselle la Baronne?

Félicité. Énormément, Madame la Marquise.

La Marquise. J'admire toujours nos paysans, qui peuvent rester exposés au froid et au chaud, au soleil et à la poussière!.....

Félicité. Mon Dieu! ces gens-là ne sentent pas!

La Marquise. J'espère que, quand Mademoiselle la baronne repassera le Rhin, elle ne refusera pas de venir visiter Oberstadt.

Félicité. A la condition que madame la Marquise voudra bien embellir Cracofman de sa présence.

La Marquise *saluant avec exagération.* Ah! Mademoiselle!

Félicité *saluant de même.* Madame!

La Marquise. Mais j'empêche Mademoiselle la Baronne de faire ses préparatifs.

Félicité. Nullement.

La Marquise. Cependant pour sa toilette de voyage?

Félicité *embarrassée.* Mon Dieu! Madame la Marquise me voit prise au dépourvu....

La Marquise. Est-ce possible?

Félicité. Et je compte partir comme je suis là.

La Marquise. Ah! fi! je ne le souffrirai pas! J'apporte de Paris les modes les plus nouvelles; je veux que Mademoiselle la Baronne choisisse..

Félicité. Moi! oh! Madame la Marquise, je ne me permettrai pas.....

La Marquise *qui est allée à un carton, d'où elle tire un chapeau ridicule.* Allons, allons, pas de résistance : que pensez-vous de ce chapeau (1)!

Félicité. Je le trouve... foudroyant!

La Marquise. C'est moi qui l'ai inventé! il est le seul de son espèce! Une femme d'un certain rang doit se distinguer de loin, rien qu'à la coiffure. (*Elle a mis le chapeau à Félicité.*)

Félicité. Il est certain que celle-ci donne un très-grand air.

La Marquise *prenant dans un autre carton un par-dessus ridicule.* Et que dites-vous de ce camail! il a toutes les couleurs du prisme. (*Elle le pose sur les épaules de Félicité.*)

Félicité *riant.* J'ai l'air d'être vêtue d'un arc-en-ciel.

La Marquise. Maintenant, Mademoiselle la Baronne de Cracofman peut faire son entrée dans ses domaines.

Félicité *se mirant à droite.* Je vous semble donc présentable, Madame la Marquise?

La Marquise, *qui se mire à gauche, sans regarder Félicité.* Adorable, Mademoiselle la Baronne. (*Se retournant.*) Mais moi-même, comment me trouvez-vous avec ce bonnet?

Félicité. Effroyablement distinguée. (*Elle se promène en prenant des attitudes extravagantes.*) Que dites-vous de ma tournure, Marquise (2)?

La Marquise, *qui se promène en sens inverse en s'éventant d'une façon ridicule.*

(1) La Marquise, Félicité.
(2) La Marquise, Félicité.

Étourdissante! Que vous semble de ces manières?

FÉLICITÉ. Pyramidales (1)!

LA MARQUISE *embrassant Félicité.* Chère belle! qu'elle a de goût!

FÉLICITÉ *l'embrassant.* Excellente Marquise! Que de jugement!

LA MARQUISE *lui prenant la main.* Il n'y a que les gens de notre classe pour savoir ainsi se comprendre.

FÉLICITÉ *avec sentiment.* Nous voilà amies!

LA MARQUISE *de même.* Pour la vie!

FÉLICITÉ. Ah! voici l'impertinente caméristе que vous avez chassée.

LA MARQUISE. Oh! mon Dieu! je n'y pense déjà plus; les sottises de ces espèces ne vous touchent pas; c'est même du meilleur ton; une caméristе polie sent sa bourgeoise d'une lieue.

FÉLICITÉ. Alors vous garderez Mademoiselle Amanda?

LA MARQUISE. Dans l'intérêt des bonnes traditions... et puis elle coiffe comme un ange! Vous concevez que ce sont des considérations morales....

SCÈNE VI.

LES MÊMES, AMANDA, puis ROSETTE et PÉRINE (2).

AMANDA *à la Marquise, d'un ton de grande déférence.* Madame, la berline est réparée, je viens de la voir atteler.

LA MARQUISE. Fort bien; nous aurons à revenir, Mademoiselle, sur vos insolences de tout-à-l'heure.

AMANDA. Que Madame la Marquise m'excuse; ce sont des habitudes prises dans les grandes maisons.

LA MARQUISE. Il suffit; vous me suivrez au château.

(1) Félicité, la Marquise.
(2) Félicité, la Marquise, Amanda.

PÉRINE *au dehors.* Mademoiselle Félicité! où est Mademoiselle Félicité?

ROSETTE *au dehors.* Par ici, mère Périne. (*Elle paraît à la porte du fond avec Périne et lui montre Félicité.*) Par ici.

FÉLICITÉ *allant vivement vers Rosette et Périne.* Eh bien! amenez-vous la chaise de poste (1)?

ROSETTE. Ah! bien oui, des chaises de poste! il n'y en a plus besoin.

FÉLICITÉ. Que voulez-vous dire? Le numero 66 n'aurait-il pas gagné la baronnie?

PÉRINE. Faites excuse.

FÉLICITÉ. Alors elle est à moi. (*Elle prend le billet que Périne tient à la main.*) Voyez mon billet... il y a bien deux 6.

PÉRINE. Voilà l'erreur.

FÉLICITÉ. Comment?

PÉRINE. Ce sont deux 9.

TOUTES. Ah!

FÉLICITÉ *saisie.* Deux 9! Qui vous a dit?...

PÉRINE. Le buraliste.

FÉLICITÉ. Mais comment sait-il lui-même?...

PÉRINE. Parce qu'il y a un point, et qu'il assure que ces choses-là ne se mettent jamais avant les chiffres, que ça se met toujours après!

FÉLICITÉ *regardant le billet.* Ciel! il a raison! J'ai lu le billet à l'envers. (*Elle se laisse tomber sur une chaise.*)

LA MARQUISE. A l'envers!

ROSETTE, *qui a pris le billet et qui le montre.* Certainement; en regardant comme ça, il y a 66.... et un château; mais en regardant comme ceci, il y a 99... et rien du tout.

LA MARQUISE. Mais alors, Mademoiselle n'est point baronne?...

(1) Rosette, Félicité, Périne, la Marquise, Amanda.

ROSETTE *avec intention.* Pour le moment, ma cousine reste aubergiste.

LA MARQUISE. Aubergiste! Ah! grand Dieu! et moi qui lui ai parlé comme à une égale!

FÉLICITÉ *se levant avec fierté.* Je ferai observer à Mme Godard...

LA MARQUISE *l'interrompant.* Assez, Mademoiselle!... Amanda, remettez en place mon chapeau et mon camail (1).

FÉLICITÉ *se dépouillant de l'un et de l'autre.* Ah! en effet, j'allais oublier que Madame doit en avoir besoin..... nous approchons du carnaval!

LA MARQUISE. Adieu, ma chère. Tâchez de vous consoler de ne pas être baronne.

FÉLICITÉ. Pour cela, Madame, je n'aurai qu'à me rappeler ce que sont certaines marquises. (*La Marquise sort avec Amanda.*)

ROSETTE *la regardant sortir en riant.* Est-elle en colère, est-elle en colère! Ah! bien, ma cousine, vous l'avez joliment remise à sa place.

FÉLICITÉ. J'ai en horreur la vanité!

ROSETTE *finement.* Oh! je le vois bien... maintenant! Aussi faut dire que vous avez reçu un fier coup! Perdre comme ça une baronnie... faute d'un point!

FÉLICITÉ *reprenant son ton sentencieux.* Qu'importe, Rosette, quand on a des principes? Avec de la philosophie on trouve toujours sa force en soi même!

PÉRINE, *qui s'est remise à filer.* Oui, oui, mais faut pas trop s'y fier! La philosophie, c'est comme toutes les choses de ce monde, ça se déchire à l'user; faut toujours que Dieu nous aide, en nous épargnant les tentations, vu que comme dit le proverbe : *L'occasion fait le larron.*

ÉMILE SOUVESTRE.

(1) Rosette, Félicité, Amanda, la Marquise, Périne au fond.

MODES.

TRAVAUX A L'AIGUILLE.

Toilettes de bal. — Toilettes de ville pour les jeunes personnes, les femmes et les enfants. — Col, façon du point de Bruxelles. — Col, étoiles en mousseline. — Coussin oriental. — Dessous de lampes. — Magasin des Trois Sœurs. — Verrière. — Bouts rimés. — Musique nouvelle. — Pâte d'amandes au miel. — Recette pour la conservation de la tapisserie et velours de laine. — Gâteau de pommes de terre. — Génoise. — Marrons glacés. — Broderies diverses. — Patrons grandeur nature. — Tapisserie coloriée.

Que dis-tu, chère amie, de ces deux toilettes de bal si fraîches, si jolies? La jeune fille tout en rose porte la coiffure en fleurs un peu *échevelée*, qu'on appelle *guirlande Nérilha*. Cette guirlande se compose de liseron rose avec branches de feuilles et boutons, retombant de partout; les tirebouchons sont relevés de chaque côté *à la polka*. Les coiffures, dans le genre de celle de la jeune personne tout en blanc, sont en général préférées, et avec raison, par quiconque n'a *plus seize ans*. Ces roses du Bengale légères et fraîches siéent à tous les visages.

et les bandeaux plats se conservent mieux au bal que les bandeaux bouffants, quoiqu'on ait imaginé de faire des peignes appropriés pour les soutenir. A propos de peignes, celui qui retient les cheveux par derrière doit être en écaille avec galerie à jour.

Veux-tu varier ces charmantes toilettes? Habille de tulle rose, avec dessous en satin rose, la jeune fille en blanc, et relève avec des nœuds de ruban la jupe de dessus, garnie alternativement de ruches de tulle rose et de rubans de satin de même couleur, posés à plat.

Habille de blanc la jeune fille en rose, et borde chacune des jupes avec l'un de ces charmants rubans découpés et façonnés qui jouent la broderie ; ce même ruban formera les *échelles* du devant de la jupe et du corsage ; la coiffure sera composée de petites fleurs d'aloès, en chenille, entremêlées de feuilles d'eau.

La grosse chenille est beaucoup employée pour coiffure, pour effilés bordant les robes ; il en est ainsi du velours découpé en feuillage ; on en fait des applications charmantes sur le tulle, sur la dentelle même. Je t'indique ces divers genres d'ornements parce qu'ils sont plus vite faits que la broderie en soie ou en chenille brodeuse de couleurs vives, également à la mode. Aimes-tu mieux quelque chose de plus simple encore et de très-élégant? Fais ta robe en crêpe lisse, deux jupes, et garnis le bas de chacune d'un ou de trois bouillonnés de satin de même couleur.

Quelques jeunes personnes se coiffent à *la Valois;* les cheveux, dans cette coiffure, montrent toutes leurs racines, comme dans la *coiffure Médicis* adoptée par beaucoup de femmes ; ils doivent *bouffer* de chaque côté ; à la torsade de derrière se mêlent des fleurs et des rubans, retombant en grappes autour du cou. A te dire vrai, il faut être bien jolie pour *risquer* cette coiffure, et il faut encore avoir un excellent coiffeur. Je ne la conseille donc pas, je l'indique seulement comme étant à la mode. Que je n'oublie pas de t'avertir que les bas de soie doivent être brodés au plumetis en soie.

Ce n'est pas tout qu'une toilette de bal, il faut encore une *frileuse*, ou *pélerine Fontange* ou *Pompadour* pour *sortie* de bal. Ces pélerines longues et amples se font en satin de nuances claires et se *ruchent* en ruban pareil. Aimes-tu mieux quelque chose de plus chaud que cela? Coupe une sortie de bal sur le patron de caraco que je t'ai envoyé au mois de novembre ; tu choisiras, pour le dessus, du cachemire blanc ou rose ; tu oueteras et doubleras de même couleur. La *sortie de bal*, comme la *jacquette*, descend seulement un peu au-dessous des hanches ; le dos se coupe tout droit, d'une seule pièce, sans couture cambrée dans le milieu ; les manches doivent être larges. Tu l'orneras de galons posés à plat ou de passementeries, et tu y attacheras un petit capuchon pointu, avec un long gland, comme ceux des burnous, ou bien froncé à la façon des *Thérésiennes* de nos grand'mères.

Veux-tu, et tu le voudras sans aucun doute, pouvoir ganter *sans danger* les gants les plus justes? Aie soin, avant de terminer ta toilette de bal, de te frotter les mains et les bras avec de la pâte d'amandes au miel, et remercie-moi de t'envoyer, à la fin de ma lettre, la recette de ce précieux cosmétique.

Les confections pour femmes, pour jeunes filles, pour enfants, ne s'ajustent pas rigoureusement à la taille, elles la dessinent légèrement. Le noir doublé de noir est ce qu'il y a de plus distingué. Le manteau *Talma*, énorme rotonde sans ouverture pour les bras, dont le devant est orné de brandebourgs terminés par des olives ou par des *grelots ségoviens*, est

la confection la plus distinguée ; mais il faut un certain *savoir* pour la bien porter ; aussi en voit-on très-peu, même dans le monde élégant. Tu diras à ma cousine, qui veut absolument être une vieille femme, que les pardessus en soie ouatée, à grande pélerine, sont ce qui convient le mieux aux femmes d'un certain âge. Les couleurs en vogue, sont le noir, le grenat-marron, le vert-foncé.

La passementerie a des *inventions* sans nombre ; ce que j'ai remarqué de plus nouveau, ce sont des galons *veloutés* pour orner les étoffes de soie. Mais les fantaisies pour pardessus, paletot, caracos de petites filles et de petits garçons, m'ont paru être plus nombreuses encore. Formes, ornements, tout est varié à l'infini. Le feutre pour chapeau est très employé pour les enfants, les jeunes personnes et les femmes. On double la passe des chapeaux qui nous sont destinés, en satin blanc ou en vert Isly plissé comme pour les capotes ; quelques coques en ruban de couleur pareille garnissent chaque côté, et deux longues brides blanches ou vert Isly forment le nœud sous le menton.

Les paletots pour petites filles qui m'ont paru être les plus jolis, sont très-cambrés ; le satin à la reine, le gros d'Écosse obtiennent la préférence. On les garnit de dentelle de laine qui a l'avantage de ne point se chiffonner ; capotes de satin très-évasées, ornées de petites touffes de plumes avec choux sous la passe.

Blouses de toutes les sortes pour les petits garçons, paletot court à grande pélerine, chapeau en feutre orné d'un seul galon, pantalon long en étoffe pareille à la blouse. Les blouses dites *François Ier*, sont très-courtes et se boutonnent à la taille, avec une large ceinture en cuir verni.

Les *sous-manches* que nous portons sont tantôt bouffants, tantôt avec des volants *retombant* en entonnoir ; la sous-manche est alors plus large d'en bas que d'en haut ; tantôt ce sont des volants *remontants* comme ceux dont je t'ai envoyé le dessin, et un dernier volant se rabattant sur la main. Le jaconas et la broderie anglaise conviennent pour *tous les jours* ; en demi-toilette, les *sous-manches* se font en mousseline brodée, volants pareils et brodés ; mais pour les toilettes *habillées*, le *tulle dentelle* uni, terminé par trois bouillons dans lesquels on passe des rubans, est ce qu'il y a de plus convenable.

Les berthes sont toujours de mode pour les robes décolletées ; on porte aussi, des corsages en V, et des corsages en *cœur, lacés*, comme celui que représente notre gravure ; cette dernière forme est souvent accompagnée d'un ou de deux revers garnis de même que la robe. Par derrière, le dos ajusté est, dans le bas, légèrement busqué. Je ne te parlerai pas de fourrure ; ce *luxe* n'est pas de notre âge ; je t'avertirai seulement que les manchons se portent petits. Quant aux bracelets, ceux en velours étroits à longs bouts flottants, fermés par des boucles plus ou moins riches, ont toujours la vogue ; mais il nous est *permis* d'en porter d'autres plus élégants.

Je terminerai en te citant une très-jolie fantaisie. Ce sont des *fileuses* ou *fanchons* en tulle noir brodé en petite chenille, au passé, de couleurs vives. Cela sied fort bien sur les cheveux. Je t'ai envoyé un charmant patron ; cherche dans tes nombreux dessins un *semé* pour le fond et une *guirlande* pour le bord.

Voyons maintenant de quelle façon il faut nous y prendre pour exécuter notre beau col n° 1.

La broderie en lacet et points de dentelle n'a plus la vogue, mais celle qui l'a remplacée, et qui imite à s'y méprendre le point de Bruxelles, occupe bien des mains habiles.

Commence par doubler ton dessin avec un morceau de soie.

Tu as acheté chez Guyot, rue de Bussy, deux poignées de fil d'Irlande, l'une du n° 600, l'autre du n° 1200.

Prends *dix* brins de fil n° 600, tords-les un peu entre tes doigts et attache-les, comme tu attacherais le lacet, sur le contour du dessin, par des points placés de centimètre en centimètre, pour les lignes droites; dans les lignes courbes, tu rapprocheras davantage ces points. Aie bien soin de ne pas cesser de tordre ensemble tes dix fils n° 600 pendant ce travail préparatoire, qui doit être fait avec attention.

Ton dessin étant ainsi tout tracé, prends une aiguillée du fil n° 1200 et recouvre tous tes fils cousus d'un point de feston un peu lâche; ne serre pas, si tu veux conserver la souplesse à ton travail. C'est dans ce point de feston que viendront se rattacher les points de dentelle; tu les varieras suivant le besoin: le fond, *point de tulle;* les fleurs et feuilles, *point mat.* Tu peux abréger le travail et le rendre plus régulier en piquant ton aiguille, la tête vers toi, comme pour commencer une reprise; tu entoures une ou deux fois de fil la pointe de ton aiguille, te guidant en cela sur le genre de point que tu veux faire, puis tu la tires doucement par la pointe. Faits ainsi, les points de dentelle sont plus réguliers.

Le col terminé, il faut le border d'un picot. Fais quatre points de feston sur le fil du bord, en partant de l'encolure. Tu t'es muni d'un crin blanc; fais un point de feston en y prenant ce crin; place ensuite ton aiguille comme je te l'ai indiqué tout-à-l'heure, entoure-la une fois de fil et tire-la; fais ensuite quatre points de feston sans y prendre le crin; prends celui-ci au cinquième point, arrête le picot comme je viens de te l'enseigner, et toujours ainsi jusqu'à la fin. Tu retires le crin à mesure; il ne sert qu'à donner une dimension égale à tous les picots.

Tu auras soin, pour détacher le col du dessin, de couper, du côté de la soie qui le double, tous les points que tu as faits pour maintenir ton *tracé.* Tu couperas le plus près possible de ton travail, ceux de ces fils que tu ne pourrais pas retirer sans compromettre cet élégant ouvrage.

Veux-tu exécuter quelque chose de plus facile? Arrête-toi au n° 2; prends de la mousseline claire et coupe (ne déchire pas) des bandes larges de 22 millimètres. Tu les plies de chaque côté de cinq millimètres environ, puis en deux, les bords en dedans. Prends une aiguillée de fil d'Irlande n° 140 et fais, en traversant les quatre doubles de mousseline, des points devant en zigzag; A te montre le tracé que doit former ton fil; B est la bande de mousseline pliée. Il te faut *huit doubles zigzags.* Tire ton fil doucement. Tu as huit dents. Coupe la bande de mousseline, et réunis ces huit dents, à l'envers, par un surjet fin; voilà une *étoile* terminée. Fais-en d'autres, et quand tu en auras assez pour former un col, attache-les les unes aux autres et remplis-les par des moulinets ou par des points à jour.

C'est pour toi que j'ai copié, sur *l'original* même, le coussin *véritablement oriental* dont je te donne le quart, n° 3.

Achète 40 centimètres de toile verte, 18 mètres de soutache de soie jaune ou de soutache d'or, et des rognures de drap fin de toutes les couleurs indiquées sur le dessin.

Tu tailles la toile verte de forme carrée ou ronde, suivant que tu veux faire le coussin rond ou carré; tu ponces sur cette toile, avec du blanc d'argent en poudre mêlé de sandaraque, par parties égales, ton dessin que tu as piqué; tu

fixes le poncis avec un fer chaud, puis tu te mets à l'ouvrage.

Bâtis sur la toile les fragments de drap découpés, en les faisant croiser l'un sur l'autre d'un millimètre environ. Tu les assembles par un point arrière peu rapproché, et tu couvres les coutures avec ta soutache.

Quand ce travail est terminé, tu l'assembles avec un dessous en percaline, et tu remplis de crin bien étiré. Cache le surjet du tour avec une ganse en laine de couleurs vives, et si le coussin est carré, orne-le de quatre glands assortis, également en laine.

Si tu préfères le velours, tu es bien la maîtresse de remplacer ainsi le drap. Aimes-tu mieux de la tapisserie? transporte ce dessin sur du canevas nº 14, et exécute-le au point carré ; mais, même alors, il faut *dessiner* avec de la soutache de soie ou d'or, le contour de tous les arabesques.

Je t'ai envoyé une serviette carrée pour marrons ; en voici une ronde nº 4, que nous devons à l'une de nos aimables amies. Celle-ci assure qu'il vaut mieux faire ces serviettes en coton blanc qu'en laine de couleur, parce que c'est *plus appétissant*. Le nº 5 est la dentelle destinée à la garnir.

Ce dessin peut encore te servir pour faire en laine, au crochet carré, un dessous de lampe ; feuillage vert vif sur fond brun : le nº 6 peut aussi être employé aux mêmes usages, ou bien encore à augmenter le nombre des *damiers* de ton couvre-pied.

A propos de dessous de lampe, je vais t'indiquer la manière d'en faire un, peu coûteux, et qui exige peu de travail.

Prends une pelote de *vraie* ficelle, fine et bien unie ; forme un nœud et entoure ce nœud d'un point de feston en laine. Tourne autour du nœud avec la ficelle que tu recouvres à mesure de ce même point de feston en *mordant* dans le premier tour déjà fait. Tu continues ainsi jusqu'à ce que ton dessous de lampe ait atteint la grandeur que tu désires. Il faut avoir grand soin de ne pas serrer la ficelle, autrement tu donnerais naissance à un chapeau pointu, et de ne pas la laisser lâche, ou bien l'ensemble formerait des plis comme un éventail ; là gît toute la difficulté. Tu comprends qu'on peut changer de laine de deux en deux rangées, *ombrer*, *nuancer*, en un mot *brillanter* ce gentil travail ; tu le termines par deux rangées de filet simple, ou par la dentelle que je t'ai dernièrement indiquée pour orner ta *liseuse*.

Le nº 7 t'offre un bouquet de pensées destiné à un dessus de pelotte. Tu le broderas en soies de couleur, sur cachemire gris, ou sur casimir, à ton choix. Une ganse violette et verte, formant boucle à chacun des quatre coins de la pelotte, complètera cet élégant travail. Tu peux te servir aussi de ce joli dessin pour le milieu d'un porte-montre ; tu monteras celui-ci de la manière que je t'ai expliquée le mois dernier.

Vois pour le reste à la fin de ma lettre. Je suis pressée d'arriver à te parler du magasin des *Trois Sœurs*, rue de Lafayette, près l'église Saint-Vincent de Paul, que je t'ai déjà recommandé et qui devient chaque jour plus recommandable, car mesdemoiselles Lechifre sont d'une adresse merveilleuse pour tous les ouvrages de fantaisie. Elles donnent des leçons chez elles et en ville, à des prix bien modérés, et avec elles on apprend à faire admirablement les fleurs en laine, en papier, tous les points de crochets, de tricots, de filets, etc., etc. Elles ont des échantillons charmants à montrer. On peut s'adresser à elles pour les envois dans les départements de toute sorte d'échantillons avec les explications nécessaires. Recommande-les de ton côté à tes

amies, et sois assurée que de toute part tu ne recevras que des remercîments.

Que je n'oublie pas de te parler de deux *spécialités* pour la dentelle : l'une, dans le beau quartier, mademoiselle Bette, 12, rue Vivienne ; l'autre, dans le *pays* des études, madame Planche, 34, rue des Postes. Madame Planche a un talent bien précieux : elle transporte avec tant d'adresse sur des réseaux neufs les anciennes dentelles, que celles-ci reprennent tout leur éclat, toute leur valeur ; rien de plus important dans un temps où la dentelle a plus que jamais la vogue.

Eugène nous a parlé l'autre jour avec une grande admiration d'une *verrière* exécutée par M. Louis de Mozan, d'après les cartons originaux de M. Auguste Calinard ; c'est la représentation de la légende de saint Landry. L'autre jour mon oncle et moi, en passant place Saint-André-des-Arts, 30, nous sommes entrés à la librairie archéologique de Victor Dideron et nous avons admiré la copie de cette verrière qui ornerait admirablement la chapelle d'un château ou l'humble église gothique d'un village, si quelque âme pieuse et amie des arts voulait faire ce cadeau à sa paroisse. Les belles étrennes à offrir !... Que ne suis-je riche ? *La verrière de saint Landry* irait étaler ses tons si brillants, son dessin si pur, aux longues et étroites fenêtres en ogives de la jolie église où j'ai été baptisée !

Puisque j'ai nommé Eugène, il faut bien te dire qu'il est mécontent de voir M. de Lastoure le remplacer dans le rôle de *Sphinx* qu'il s'était attribué pendant quelque temps. Nous n'avons fait que rire de ses dolentes plaintes, et nous lui avons promis qu'il aura le *monopole* des bouts rimés, s'il en donne d'acceptables. Voici ceux qu'il a présentés à mon oncle.

.... Créance.
.... Bal.
.... Absence.
.... Annibal.
.... Sourire.
.... Toujours.
.... Malheur.
.... Jours.

Au premier de l'an, Eugène, reconnaissant du porte-cigarres en épingles à têtes et chenille que je lui ai donné, m'a apporté de la musique nouvelle charmante ; paroles et mélodies sont composées par Mme Clémentine de Poli. — *Fleurs des montagnes*, morceau très-facile et très-moral. — *L'Ange au berceau*, très-joli. — *Le Pater*, beau chant religieux. — *J'aime le soir!* douce rêverie pleine de poésie. — *Cantique à Marie*, pour deux voix. — *Le Fou de la vallée.* — *Que deviendrait ma mère?* morceau touchant et plein de sensibilité. — *La Charité*, dédié à Mme Lefébure Wely, qui le chante admirablement, comme elle chante toujours, et qui trouve cette mélodie d'un genre tout-à-fait en dehors de ce qu'on a publié jusqu'ici ; enfin *le Retour*, grande walse facile et brillante. Nos jeunes amies pourront se procurer cette jolie musique, chez Boïeldieu, 34, passage Choiseul, et chez notre éditeur Mayaud, 7, boulevard des Italiens.

Il paraît aussi chez Brandus, 97, rue de Richelieu, un *Album de Mme Viardot*, que je n'ai pas encore vu. Je t'en parlerai plus tard. Ainsi, tu es charmée d'avoir comme moi la *Gazette musicale!* je le savais d'avance.

Léonie suit en ce moment deux cours : celui que fait M. Lourmand à l'Hôtel-de-Ville, pour les jeunes personnes et les femmes qui se destinent à l'enseignement, cours *gratuit* professé depuis dix-sept ans avec un zèle admirable, et qui a lieu tous les dimanches, de une heure à trois, à la Mairie du neuvième arrondissement, rue Geoffroy-Lasnier ; et le cours *payé* de solfége et de chant de Mlle Blanche Maricot, 32, rue Neuve-Saint-Augustin. Mlle Blanche Maricot est élève de

M. Montanino, de Turin : c'est chez lui que le cours se professe. Un autre cours pour le piano a lieu chez Mlle Maricot, 46, rue de Verneuil. Ces cours, peu nombreux chacun, sont fréquentés par la bonne compagnie.

Notre Claire Berton a un succès *étourdissant*. Émile Prudent lui-même admire son génie musical ; Mme Pauline Viardot lui a demandé une mélodie, et Mme Lefébure Wely a promis de chanter une de ses jolies romances.

Caroline m'a envoyé pour toi et pour nos amies les recettes que je mets en *post-scriptum*.

Au revoir, chère Adèle.

ANNICA BRICOGNE.

Cosmétique.

Pâte d'amandes au miel.

1/2 kilo d'amandes amères pelées.

125 grammes de *pignons* (amandes du pin).

Il faut piler le tout dans un mortier, et réduire en une pâte très-fine.

Tu ajoutes alors :

Sucre blanc râpé fin.............	32 grammes.
Miel blanc........................	32 —
Bonne eau-de-vie..................	64 —

Mêle bien pendant une bonne demi-heure. Tu parfumes ensuite avec une ou deux gouttes d'essence de rose, et tu mêles encore. Mets en pots.

Recette pour la conservation de la tapisserie et du velours de laine.

Fais bouillir pendant une demi-heure dans trois quarts de litre d'eau une coloquinte de moyenne grosseur. Mesure un demi-litre de cette eau, et jettes-y 5 grammes de gomme adragante.

Quand le mélange est froid, tu y trempes un gros pinceau, et tu en enduis *l'envers* de la tapisserie ou du velours *avant* de les faire monter en meubles. Les mites ne s'y attaqueront jamais.

Gâteau de pommes de terre.

Entremets.

Fais cuire sous la cendre douze pommes de terre jaunes ; épluche-les, et mets-les dans une casserole avec un peu de sel, la moitié d'une écorce de citron râpé, et tout en remuant sur le fourneau, jette dans cette pâte un morceau de beurre frais, puis un peu de crème, sans cesser de mêler, du sucre en poudre suivant ton goût. Retire du feu, laisse un peu refroidir. Parfume avec une bonne cuillerée d'eau de fleurs d'oranger. Casse huit œufs, quatre avec leurs blancs ; des quatre autres, tu ne prends que les jaunes. Bats-les bien ensemble, et mêle à la pâte.

Beurre un moule. Enduis-le également partout de mie de pain réduite en poudre fine. Verse la pâte dans le moule ; pose celui-ci sur des cendres rouges, le four de campagne par-dessus ; en trois-quarts d'heure le gâteau est cuit à point. *Servez chaud.*

Genoise.

Entremets.

Une de nos amies m'a demandé de donner de nouveau une recette déjà publiée par le Journal pour faire un *Sandtkuch*, ou gâteau de sable. Je vais lui offrir mieux que cela, en ce sens que le gâteau de sable exige une préparation de *deux longues heures*, tandis que la *genoise*, tout aussi bonne, a mérité le surnom de *tôt fait*.

Prends des balances. Place dans l'un des plateaux trois œufs frais, dans l'autre leur *poids* en sucre blanc râpé. Ôte les œufs, mets à la place de la farine, et fais le même poids que le sucre, ôte celui-ci, et pèse de même le même poids de beurre fin et frais.

Râpe le zeste d'une *demi*-écorce de citron ; ajoute un *soupçon* de noix muscade râpée, quelques grains de sel blanc.

Tu as fait fondre le beurre dans un plat creux, sans le laisser bouillir. Jettes-y le sucre, le citron, la muscade, le sel, et mêle bien. Ajoute la farine. Mêle, mêle. Ajoute les jaunes des trois œufs dont tu as retiré les blancs. Mêle pendant un bon quart d'heure.

On a beurré soigneusement une tourtière, on a fait chauffer le four de campagne, on a battu les blancs d'œufs en neige.

Tout étant prêt, mêle les blancs d'œufs en neige à la pâte. Bats le tout vivement pendant quelques minutes. Verse alors dans la tourtière, pose celle-ci sur des cendres rouges, le four de campagne par-dessus, en trois quarts d'heure la genoise est cuite. Comme le gâteau de sable, elle est meilleure encore le *lendemain*, le *surlendemain*, que le jour même où elle a été faite.

Marrons glacés.

Dessert.

Je t'engage à tenter un essai en petit, avant d'opérer en grand.

Commence par faire du sirop clarifié. Fais-le cuire au petit [illegible] [illegible]. Lorsqu'en le tournant aux parois de la bassine avec la fourchette, tu vois le sirop [illegible], il est temps d'y rouler un à un, et soigneusement, les marrons

Tu as commencé par torréfier ceux-ci jusqu'à *demi* cuisson, et par les dépouiller de toutes leurs pellicules; peu d'instants suffisent pour achever de les cuire dans le sirop.

S'ils doivent être servis le soir, retire-les, et fais-les égoutter sur une claie dans un lieu bien chaud, puis mets-les dans une armoire bien sèche. Si tu les prépares plusieurs jours d'avance, verse-les dans un pot de grès avec le sirop; lorsque tu voudras les servir, fais-les égoutter comme je viens de te le dire, et dresse sur une assiette.

Explication de la planche de Broderies.

(PETITE ÉDITION.)

N° 1. — Dessin de col, façon *point de Bruxelles.*
N° 2. — Etoiles en mousseline pour faire un col.
N° 3. — Coussin oriental.
N° 4. — Serviette à marrons ou dessous de lampe.
N° 5. — Dentelle à exécuter au point de crochet.
N° 6. — Dessous de lampe.
N° 7. — Broderie au passé pour dessus de pelotte.

(GRANDE ÉDITION.)

N° 8. — Coin de mouchoir. Tu peux, à ton choix, exécuter ce dessin au plumetis avec du coton blanc, on bien au point de chainette avec des soies de diverses couleurs, genre fort joli et à la mode.

N° 9. — Dessin pour un porte-monnaie. Tu le broderas au petit point sur canevas de soie, avec au moins trois nuances de soies jaunes. Ton goût te guidera pour placer ces nuances.

N° 10. — Riche dessin de canezou. Ceci est l'un des devants du canezou. Calque-le à l'envers, et tu auras l'autre devant. Le mois prochain, je t'enverrai le dos de ce joli canezou. Si tu trouves ce modèle trop grand pour le garnir autour d'une dentelle haute de 12 à 15 millimètres, supprime la bordure de fleurs, et remplace-la par la double dent de feston n° 11. — Tu peux à ton gré employer le plumetis sur mousseline, ou la broderie en application sur tulle.

N°s 12 et 13. — Entredeux et volant en broderie anglaise.

Patrons grandeur nature.

Tu trouveras au revers de notre belle planche le patron de la robe ouverte en taffetas bleu glacé de blanc que t'a portée la gravure de modes du mois dernier. Ce patron sort des ateliers de Mme Besson. — Sur la même planche est un magnifique dessin pour nappe d'autel que tu exécuteras en application sur tulle. Le milieu est indiqué. Tu reproduiras de l'autre côté la grande dent de gauche, et de même ainsi dans toute la longueur de la nappe d'autel.

Tapisserie coloriée.

Voici le pendant du beau bouquet de pavots que je t'ai envoyé en 1847. Ce dessin n'est-il pas charmant et brillant de fraicheur? Tu peux en faire une *miniature* en l'exécutant au petit point pour un buvard sur canevas de soie, ou le grandir en l'exécutant sur de gros canevas pour tapis.

LES JEUX DU SPHINX.

CHARADE.

En vous mettant en mon premier,
Bien dispos, bien joyeux, et rempli d'espérance,
Vous êtes assuré d'avance
Qu'au bout d'un certain temps vous serez mon dernier.
Mais quoi ! ce résultat ne vous importe guère,
Tant le plaisir pour vous a des attraits puissants !
En cherchant le repos sur un lit de fougère,
Le jus de mon entier rafraîchira vos sens.

GUERNU.

ÉDUCATION.

RELIGION ET MORALE.

SUJETS DE MÉDITATIONS.

LA VÉRITABLE PIÉTÉ.

La piété véritable est l'ordre de la société, laisse chacun à sa place, fait de l'état où Dieu nous a placés l'unique voie de notre salut, ne met pas une perfection chimérique dans les œuvres que Dieu ne demande pas de nous, ne sort pas de l'ordre de ses devoirs pour s'en faire d'étrangers, et regarde comme des vices les vertus qui ne sont pas de notre état.

Tout ce qui trouble l'harmonie publique est un excès de l'homme, et non un zèle et une perfection de la vertu. La religion désavoue les œuvres les plus saintes qu'on substitue aux devoirs, et l'on n'est rien devant Dieu quand on n'est pas ce que l'on doit être.

C'est se faire une fausse idée de la piété de se la figurer toujours timide, faible, indécise, scrupuleuse, bornée, se faisant des crimes de ses devoirs et une vertu de ses faiblesses; obligée d'agir et n'osant entreprendre; toujours suspendue entre les intérêts publics et ses pieuses frayeurs, et ne faisant usage de la religion que pour mettre le trouble et la confusion là où elle aurait dû mettre l'ordre et la règle. Ce sont là des défauts que les hommes mêlent souvent à la piété; mais ce ne sont pas ceux de la piété même. C'est le caractère d'un esprit faible et borné, mais ce n'est pas une suite de l'élévation et de la sagesse de la religion. En un mot, c'est l'excès de la vertu, mais la vertu finit toujours où l'excès commence.

La piété véritable élève l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. On est né pour de grandes choses quand on a la force de se vaincre soi-même. L'homme de bien est capable de tout dès qu'il a pu se mettre par la foi au-dessus de tout. C'est le hasard qui fait les héros; c'est une valeur de tous les jours qui fait le juste. Les passions peuvent nous placer bien haut, mais il n'y a que la vertu qui nous élève au-dessus de nous-mêmes.

MASSILLON.

UN MARIAGE DANS LE GRAND MONDE.

TRADITION.

(*Suite et fin.*)

Deux années avaient passé ainsi, lorsque, vers la fin de l'été, Reine reçut de son mari une lettre plus aimable que de coutume. Il lui annonçait que, voulant se trouver au château de Kernao pour la saison de la chasse, il *espérait avoir le bonheur de la revoir* dans les premiers jours de l'automne.

Reine relut et relut encore cette lettre; elle croyait y voir la preuve de l'affection à laquelle elle aspirait, et elle remercia Dieu du fond du cœur. Son premier mouvement avait été de répondre avec effusion.... la timidité la retint cette fois encore; elle se contenta d'écrire avec froideur, que M. le Marquis serait toujours le bienvenu dans son château, où l'attendait une épouse soumise et dévouée.

Il y avait peu de préparatifs à faire pour le recevoir, car l'ordre régnait plus que jamais partout.

Le coureur du Marquis précéda son maître d'un jour seulement, et lorsque le lendemain M. de Porzinis descendit de cheval, il fut reçu par sa femme qui l'attendait sur le perron et qui le conduisit au salon, en passant entre deux rangs de domestiques revêtus d'une fraîche et brillante livrée.

La figure du Marquis était soucieuse, tandis qu'autour de lui on ne voyait que des visages radieux.

« Combien vous êtes embellie, Madame!» dit-il en pressant légèrement sur ses lèvres la main de la Marquise, qu'il venait de conduire à un fauteuil, et en prenant place auprès d'elle.

Reine rougit; cette rougeur amena un sourire sur les lèvres du Marquis.

« Le château lui-même me semble embelli, ajouta-t-il. Tout ici est d'une fraîcheur!... Avez-vous donc fait renouveler l'ameublement?

— Je ne me le serais pas permis, Monsieur, sans avoir demandé vos ordres, répondit Reine timidement.

— Il faudra y songer pour l'année prochaine. Le parterre est brillant de fleurs comme en plein été.... J'y remarque quelques changements, il me semble.... Mais nous verrons cela plus tard. Sommes-nous seuls, Madame, ou bien avez-vous fait quelques invitations?

— J'ai pensé, Monsieur, qu'après une si longue absence vous seriez bien aise de revoir vos amis les plus chers; ils seront ici pour l'heure du dîner.

— Mais, Madame, vous ignoriez le jour de mon arrivée!

— Depuis une semaine entière, Monsieur, vous êtes attendu chaque jour.

— Vrai, Marquise, on n'est pas plus aimable ni plus charmante, ajouta-t-il, les yeux fixés sur le joli visage de la Marquise, dont l'embarras, la rougeur ajoutaient de nouvelles grâces à ses grâces naturelles. Aurez-vous, Madame, la bonté de me mettre au fait des nouvelles du pays? Vos lettres étaient d'une brièveté désolante, et j'en ai gémi souvent! »

Reine, très-intimidée, mais heureuse,

s'inclina en silence. Le ton du Marquis devenait de plus en plus affectueux, tendre même. C'est que Reine était réellement fort jolie. Le développement de ses facultés intellectuelles, la beauté de son âme donnaient à ses traits réguliers une expression enchanteresse ; l'enfant était femme maintenant, et femme de mérite ; femme dans la noble et sainte acception du mot.

L'entretien se prolongea, grâce au Marquis, car une insurmontable timidité paralysait et les pensées, et les lèvres de Reine. Enfin M. de Porzinis demanda la permission de se retirer dans son appartement pour prendre quelque repos.

A peine avait-il disparu, que la jeune femme s'adressait à elle-même les plus vifs reproches. « Qu'il a dû me trouver gauche et sotte ! » se disait-elle, et les larmes du regret plutôt que celles du dépit mouillaient ses paupières. « Lui qui vient de la cour, lui qui, depuis deux ans, n'a fréquenté que des femmes aimables et spirituelles ! hélas ! mon Dieu !... non, je ne pourrai jamais lui plaire ! »

Le Marquis de son côté disait : « La petite pensionnaire est devenue bien attrayante !... c'est à n'y pas croire !... Dès en arrivant j'ai ressenti quelque chose de doux, d'inaccoutumé !... Tout ici me paraît réellement embelli... Courrais-je donc le danger de devenir amoureux de ma femme ? Ce serait plaisant ! »

Mais M. de Porzinis, ne s'arrêtant pas à cette idée, attribua au calme de l'antique et solitaire manoir, au silence de ces vastes forêts qu'il découvrait de ses fenêtres, le sentiment étrange qu'il venait d'éprouver ; ce calme, ce silence offraient un contraste frappant avec le bruit du palais et du parc de Versailles : là était le secret d'une sensation toute nouvelle.

Cependant, lorsque pendant le repas il put voir avec quel ordre parfait se faisait le service, et lorsque le lendemain, en se promenant dans le parc avec ses convives, il put remarquer qu'une entente unique et habile devait ici diriger tout, il dut se dire que l'influence exercée par une femme jeune et charmante s'étendait assurément des êtres animés jusqu'aux objets matériels soumis à sa douce puissance. Nulle part ne se retrouvaient cet oubli, cette négligence qui trahissent souvent, dans les maisons les plus opulentes, l'absence du coup d'œil du maître et les inspirations mesquines d'un intendant chargé de commander seul aux valets ; ici, au contraire, jusque dans les moindres détails, se faisait sentir une volonté éclairée et ferme.

Le Marquis avait trouvé ses équipages de chasse en meilleur état que jamais. Les chevaux, les meutes, la fauconnerie avaient été évidemment l'objet de soins recherchés, et il en éprouva une reconnaissance dont l'expression fit naître dans le cœur de Reine la plus tendre reconnaissance. Cependant elle n'osait point parler à son mari des ateliers établis dans les salles basses des communs, tant elle craignait l'expression d'un blâme qui aurait gâté la joie dont son cœur était inondé. Le Marquis demanda à les visiter. Moisant s'était permis d'en parler avec un certain ricanement qui avait déplu ; car la jeune Marquise exerçait en ce moment un empire absolu, quoiqu'ignoré d'elle, sur son mari ; et elle reçut de nouveaux éloges au sujet des réformes sages qu'elle avait su établir sans nuire à l'éclat de sa maison.

Enivrée d'une approbation bien inespérée, pour la première fois Reine prit part aux fêtes qui se donnaient chez elle et à celles auxquelles elle était invitée, avec la gaîté de son âge. Elle se croyait aimée, aimée comme elle aimait !...

Ce bonheur fut de courte durée. Le

mois suivant, le Marquis était redevenu soucieux et indifférent. Menacé de voir mettre en vente quelques-uns de ses domaines, à la demande de créanciers las d'attendre le paiement des engagements échus, il vint un matin prier sa femme de signer un acte dont il ne lui donna même pas lecture. Elle obéit sans hésiter, espérant dissiper, par sa condescendance, les nuages qui couvraient le front de son mari.

Le Marquis prit l'acte, le relut et le rejeta sur la table en frappant du pied.

— C'est de l'argent qu'il me faut, dit-il. Où en trouver?

— N'est-ce que cela? s'écria Reine avec un doux sourire.

Elle passa dans la pièce voisine, et revint apportant son riche écrin.

— C'est de l'argent, vous dis-je! répéta le Marquis avec impatience.

— Vous en aurez demain, Monsieur, répondit la jeune femme que sa violence trop connue effrayait. Est-ce assez tôt?

— Demain!... Demain soit! »

Et il sortit brusquement... Mais tout à coup il rentra en disant : « Je ne veux pas que vous vendiez vos diamants, Madame. Avez-vous donc l'intention de faire croire que je suis ruiné?

— Moi, Monsieur!

— Vous aurez besoin de vos diamants pour la fête que donne le mois prochain la comtesse de Ménec. Point de folies romanesques. Moisant me trouvera cette somme à tout prix.

— Ah! Monsieur, s'écria vivement Reine, Moisant vous entraîne à votre ruine! Souffrez que je vous conjure de faire examiner ses comptes par l'intendant de mon père...

— Afin que votre père, n'est-ce pas, vienne me prêcher l'économie!

— Ah! Monsieur, pouvez-vous supposer...?

— Combien valent vos diamants, Madame?

— Plus de cent mille livres.... Deux cent mille livres, je crois. Je les porte rarement...

— Il vous les faut pour la fête de Madame de Ménec.

— On aurait le temps de les enlever des montures et de les remplacer par des pierres fausses.

— Vous croyez?

— D'ailleurs, Monsieur, j'ai ceux de ma mère.

— Il est vrai... je l'avais oublié.

— Vous consentez, Monsieur, n'est-ce pas? Oui, oui, vous consentez, et vous me permettez de charger Hélon de faire faire cette substitution? En partant à l'instant pour Lorient, il peut être de retour demain du matin, aussitôt qu'il aura touché les fonds. »

Le Marquis allait et venait avec agitation dans le salon. Enfin s'arrêtant devant sa femme il dit : « Ceci doit se faire *à mon insu*, vous comprenez, Madame?

— Oui, Monsieur, *à votre insu*.

— Vous êtes un ange! » Et portant froidement la main de sa femme à ses lèvres, il salua et disparut.

Reine, sans se permettre une seule réflexion sur cette scène qui laissait dans son âme une profonde amertume, sonna son valet de chambre.

Un instant après, Hélon recevait en silence les ordres de sa jeune maitresse, mais il ne se montrait pas empressé d'obéir.

« Il faut partir à l'heure même, dit la Marquise en lui remettant l'écrin.

— Mon devoir, répondit Hélon, est sans doute d'obéir aveuglément à Madame la Marquise; mais serais-je un serviteur fidèle si je lui laissais ignorer que M. le Marquis...

— Il suffit, Hélon. Partez, et soyez de retour demain matin avec tout l'ar-

gent que vous pourrez vous procurer.

— Je demande pardon à madame la Marquise, mais il s'agit de vendre et non d'engager les diamants, si j'ai bien compris?..

— Vous agirez en ce point de la manière la plus convenable. Une vente définitive vaudrait mieux.

— Et à l'insu de M. le Marquis ?...

—Quand je parle, je veux être obéie ! » répliqua la jeune femme d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

Le Marquis fut charmant le reste de la semaine, et peu de temps après, Reine, toute honteuse, se montrait chez la comtesse de Ménec, parée de pierres fausses. Elle avait voulu mettre les diamants de sa mère, mais le Marquis s'y était opposé, disant qu'elle devait paraître avec les siens, dont tout le monde admirait la beauté, et personne ne se douta de la supercherie.

L'hiver était venu cependant ; le Marquis commençait à regretter Versailles. Il prétendit vouloir renouer des négociations pour un régiment qu'il avait envie d'acheter, et il dit adieu à sa jeune femme et à son vieux manoir.

Cette nouvelle séparation fut plus cruelle encore que la première pour la pauvre Reine. Tout espoir d'être jamais aimée était perdu ; elle ne pouvait plus se faire illusion : mais Dieu lui accordait du moins une consolation bien désirée ; elle avait la certitude d'être bientôt mère.

Moins timide qu'autrefois, car elle comprenait enfin qu'elle pouvait être utile et elle le voulait, elle parlait sans cesse dans ses lettres au Marquis de cet enfant à naître, déjà si chéri, et qu'elle était décidée à nourrir elle-même, afin que son premier regard, que son premier sourire fussent à elle seule. Le Marquis ne répondait pas. Enfin, un jour il écrivit ces lignes : « Si vous me donnez un fils, je vous livre Moisant, parce que je ne veux pas qu'il ruine de fond en comble mon héritier de nom et d'armes. Si vous ne me donnez qu'une fille, il sera inutile de me le faire écrire ; je le saurai assez tôt à mon prochain retour près de vous. »

En lisant cette lettre, le cœur de Reine se serra, ses yeux se remplirent de larmes. Était-elle destinée à mettre au monde une créature assez infortunée pour se voir repoussée, dès avant sa naissance, par son père ?

Un matin, la cloche de la chapelle et celles des églises des villages voisins, lançaient au ciel de joyeuses volées ; un héritier était né au marquis de Porzmus : c'étaient madame la comtesse de Ménec et M. de Kervallan qui le présentaient au baptême, tandis que dans le château tout se préparait pour un somptueux banquet et que la jeune mère, les mains jointes et les yeux humides, offrait à Dieu de ferventes actions de grâces. Elle avait un fils ! elle avait à aimer de toute son âme, à élever, à protéger un être unique! son amour et le plus saint des devoirs lui ordonnaient de se dévouer sans réserve!

A dater de ce jour, la jeune mère, nourrice et berceuse, osa fermer sa porte aux parasites qu'elle avait dû accueillir jusqu'alors, afin de ménager l'orgueil de son mari. Reine avait compris qu'un de ses nouveaux devoirs était de mettre un terme, du moins en ce qui dépendait d'elle, à des dépenses ruineuses.

Moisant fut congédié et remplacé par un autre intendant, du choix de M. de Kervallan, et alors seulement la Marquise connut avec certitude les engagements pris par son mari, et qu'elle-même avait sanctionnés, puisqu'elle avait donné sa signature.

Elle fut effrayée en sondant la profondeur du gouffre que les prodigalités du

Marquis avaient creusé. La plus grande partie des domaines et des métairies se trouvait engagée pour plusieurs années; et il fallait se créer des ressources nouvelles, afin de satisfaire à des exigences incessantes de la part d'un homme dont la passion principale était maintenant le jeu.

L'intendant parla de mettre en coupes réglées les forêts giboyeuses dans lesquelles la hache n'avait pas retenti depuis plus de vingt ans, ou bien d'établir des coupes partielles qu'on donnerait en exploitation à des sabotiers.

La jeune Marquise répondit qu'elle réfléchirait.

Jusqu'à ce jour, Moisant lui-même, qui avait tant d'empire sur l'esprit de son maître, n'avait pas pu décider le Marquis à tirer parti des bois qui périclitaient sur pied. Ardent chasseur, et faisant peu de cas des plaintes des laboureurs, dont les champs étaient voisins de ces forêts si abondantes en gibier, M. de Porzinis avait expressément défendu qu'on y pratiquât des coupes. Mais la nécessité était là, impérieuse comme toujours, et d'autant plus impérieuse qu'une nouvelle demande d'argent venait d'être faite par le Marquis, et il annonçait en même temps la prolongation indéfinie de son séjour près du roi.

Hélon, consulté par sa maîtresse, répondit qu'avant peu il serait en état de dire si l'exploitation d'une partie des bois par les sabotiers offrirait des avantages réels et ne mettrait pas en fuite le gibier auquel le Marquis tenait par-dessus tout.

Quelques jours après, il apportait, avec les renseignements pris à ce sujet, le résultat de ses calculs, et la Marquise comprit que mieux valait augmenter les revenus que de réaliser tout-à-coup une forte somme qui serait bientôt dissipée. Elle ordonna donc que chaque année on ferait une coupe partielle; c'était d'ailleurs se réserver les ressources offerte par une coupe générale, si de nouvelles dettes obligeaient à de nouveaux sacrifices. Hélon fut chargé d'appeler dans la forêt des bandes de sabotiers.

A tous les marchés, les femmes de la Haute-Bretagne, dite *pays Gallo*, viennent apporter les sabots fabriqués dans les bois par leurs maris, leurs enfants et elles-mêmes. Ce sont elles qui mettent en relations les propriétaires des forêts et les chefs de chaque bande; ceux-ci se présentent alors pour traiter d'une coupe de bois. *Gallais* et *Gallaises* forment un peuple à part dans la Bretagne. Presque toutes les femmes sont jolies, bien faites, et la fréquentation des marchés leur donne un certain *usage du monde civilisé*, tandis que les hommes sont et demeurent éternellement de véritables sauvages; ils ne sortent de leurs bois que fort rarement et, plus rarement encore, on les rencontre le dimanche, après vêpres, sur les places des villages où l'on danse des branles, et où l'on joue à la crosse et à la *soule*.

Bientôt le silence de l'antique forêt fut troublé par les coups retentissants de la cognée. Il fallait commencer par abattre le bois nécessaire à la construction des cahutes de sabotiers, dont chacune a l'aspect d'une grande ruche. Un cercle est tracé sur la terre nue; des perches, assez hautes pour qu'un homme puisse tenir debout dans le milieu de la cabane, sont plantées tout autour; on les lie ensemble par le haut en laissant une issue pour le passage de la fumée, car le foyer, consistant en une pierre plate, est placé immédiatement au-dessous de cette ouverture. Les perches sont ensuite entrelacées de branches d'arbres, et, avec de la terre et de la mousse pétries ensemble, on remplit les intervalles de ce treillage grossier. La porte, composée des mêmes matériaux, se ferme

par une simple cheville de bois. Dans l'intérieur, sur des planches à peine équarries, sont placés les outils, le chaudron de cuivre jaune dans lequel se fait la bouillie de blé noir, de mil ou d'avoine, puis les assiettes et les cuillers de bois. Les escabeaux, de même que *la vaisselle*, se renouvellent à chaque *emménagement;* lorsque les sabotiers *déménagent*, ils n'emportent avec eux que leurs outils, le chaudron de cuivre et le trépied de fer; tout le reste est abandonné; enfin des lits de feuilles sèches reçoivent la famille entière.

La jeune Marquise prenait plaisir à suivre les différentes phases de l'établissement des sabotiers. Elle partait à cheval, accompagnée de Hélon, auquel seul elle confiait son fils, pour les visiter, et peu à peu ces pauvres gens s'accoutumaient à ne plus prendre la fuite à la seule vue de *la dame du château;* ils osaient même, devant elle, danser au son du biniou, et lancer la *soule*, gros ballon rempli de son, plus dur qu'une pierre et dont chacun, au grand danger de tous, cherche à s'emparer lorsqu'il retombe à terre, afin d'avoir l'honneur de lancer la *soule* à son tour le dimanche suivant. Jamais non plus elle n'avait dédaigné d'assister aux divertissements que ses domestiques et ses vassaux prenaient le dimanche sur la place du village de Kernao, et c'était ainsi qu'elle se faisait adorer. Ferme, mais bonne, juste, mais charitable, digne, et pourtant indulgente, elle inspirait un amour mêlé de vénération. Lorsque les paysans la rencontraient descendant vers le village avec son fils dans ses bras, ils s'arrêtaient, ôtaient leur grand chapeau, et, disant un *Ave*, ils priaient la bonne sainte Vierge et son divin Fils de bénir dans le ciel la mère et l'enfant, comme chacun les bénissait sur la terre.

Depuis trois ans Arthur était au monde, et il n'avait pas encore reçu les caresses de son père. Le Marquis trouvait inutile de revenir dans ses terres, puisque les sommes qu'il demandait lui étaient ponctuellement envoyées, au jour dit, par son nouvel intendant, et puisque celui-ci ne lui parlait pas sans cesse, comme Moisant, de transactions à consentir, d'engagements à remplir ou à prendre en personne. Aussi écrivait-il à sa femme : « Remerciez pour moi M. de Kervallan de m'avoir donné cet habile homme. Vous pouvez lui accorder votre confiance comme je lui accorde la mienne, et voir sans inquiétude la prolongation de mon absence. L'administration de ma fortune est en bonnes mains. »

» Le dirait-il encore, se demandait Reine, s'il savait ce que j'ai osé?.... Dieu m'aidera, sa bonté me soutiendra dans la tâche difficile que sa sagesse a jugé à propos de m'imposer! »

L'exploitation de la forêt, entreprise par la marquise, avait pris des proportions de plus en plus étendues, et les produits allaient en augmentant. Scieurs de long, charbonniers, venaient s'établir dans les bois de Kernao, avec l'autorisation de l'intendant; car la marquise s'effaçait toujours le plus possible. Qu'avait-elle besoin de *prouver* à son mari qu'elle était *capable?* ne lui suffisait-il pas de la joie de l'être en effet?

Après cinq années d'absence, le marquis revint enfin dans son manoir. Mais usé, vieilli avant l'âge par les veilles prolongées et l'abus des plaisirs, il ne ressemblait qu'à peine à lui-même, la marquise, au contraire, heureuse du bonheur qu'elle donnait à son fils et à tous ceux qui l'entouraient, était plus belle et plus fraiche que jamais. Cette vie active et si bien remplie, l'emploi utile des facultés de l'intelligence, l'exercice d'une charité éclairée et le calme qui résulte

de l'accomplissement de ses devoirs, répandaient sur toute sa personne quelque chose de pur, de céleste.

Le château, pour recevoir le maître, avait pris un air de fête ; toute la maison était là, et Arthur, bel enfant aux cheveux et aux yeux noirs comme ceux de sa mère, se montrait tout ensemble fier et embarrassé de son habit de velours et de sa culotte de soie aux broderies d'or et d'argent, du jabot de dentelle, de la petite épée qu'il avait au côté et de son chapeau galonné et à plumes. Il se mirait dans toutes les glaces, ne se sentant pas de joie d'être habillé *comme un seigneur*, lui qui avait toujours été jusques alors si simplement vêtu.

Le marquis accorda seulement quelques caresses à son fils, et Reine comprit que l'amour paternel ne régnerait pas plus sur ce cœur froid que n'y avait régné l'amour conjugal. Dissimulant sa douleur, elle fit avec tant de grâce les honneurs de chez elle aux hôtes revenus en foule, à la première nouvelle du retour de M. de Porzinis, que celui-ci, étonné, dit à sa femme, d'un air de galanterie : « Quelques mois de séjour à Versailles suffiraient, Madame, pour faire de vous une femme accomplie.

— Si c'est votre bon plaisir, Monsieur, répondit Reine, je resterai de préférence ici.

— Je n'exige rien, Madame, » répondit le Marquis ; il ne se souciait nullement de conduire sa femme à la cour, car sa fortune actuelle ne lui aurait pas permis de tenir sa maison avec le faste qu'il croyait nécessaire à son rang.

Ce ne fut pas sans de grandes précautions que l'intendant lui fit connaître qu'il y avait eu nécessité de mettre en exploitation une partie de la forêt de Kernao. D'abord le Marquis s'emporta, menaçant de chasser l'audacieux qui avait osé porter la cognée sur *ses* arbres et déloger le gibier. Mais lorsqu'il eut jeté les yeux sur le *produit* qui résultait de l'entreprise, il donna l'ordre que de semblables exploitations fussent établies dans tous ses bois sans exception.

« Nous sommes plus riches que jamais, dit-il à la Marquise. Loin de chasser mon intendant, je veux le récompenser de son habileté ; qu'en dites-vous, Madame?

— Je suis de votre avis, Monsieur, » répondit Reine, qui trouvait dans ces paroles la récompense la plus douce de son courage et de sa persévérance.

M. de Porzinis voulut aller avec tous ses hôtes visiter les sabotiers. Il parut étonné en ne voyant autour de lui que des figures qui exprimaient le bonheur. La Marquise avait permis que ces pauvres gens eussent des poules, des chèvres, quelques bestiaux ; elle en avait fait donner à ceux qui n'en pouvaient pas acheter. On apportait chaque jour au château, de la forêt, comme des villages environnants, des œufs, du laitage, du beurre ; on recevait en échange, et suivant le besoin, du grain, de la toile, de bons vêtements, et l'on avait la joie de voir madame la Marquise qui présidait toujours à ces distributions ; elle connaissait chacun par son nom et elle n'oubliait jamais de s'informer des vieillards, des enfants et des malades. Cette espèce de commerce d'échange était avantageuse des deux côtés ; les ateliers du château avaient pris aussi de l'extension ; depuis la toile de chanvre jusqu'à la baptiste, depuis le gros drap brun jusqu'à celui pour la livrée ; depuis les galons de laine jusqu'aux passementeries nécessaires pour l'entretien des meubles ; depuis la toile de coton jusqu'aux mousselines pour ameublement ; depuis les dentelles qui ornaient les tables-toilettes et les lits jusqu'aux fines dentelles dont se

parait la Marquise, tout se fabriquait au château. La main-d'œuvre étant comptée presque pour rien, et une charité bien entendue étant la règle établie, les paysans, les sabotiers gagnaient à recevoir en nature le prix de leurs denrées, tandis que le château puisait, dans l'écoulement de ses produits, des ressources incessantes. C'était ainsi que la marquise était arrivée à faire face aux dépenses de sa maison, et à pouvoir prélever, de temps en temps, sur la totalité des revenus non engagés, de quoi fournir aux prodigalités de son mari. Elle espérait parvenir, avec de la constance dans son œuvre, à éteindre enfin toutes les dettes contractées, et à laisser à son fils une belle fortune.

M. de Porzinis, touché du résultat, ne songea point à remonter à la source, mais il vit avec une vive satisfaction qu'il pouvait continuer de consacrer sa vie au plaisir.

La mort de Louis XV, l'avénement de Louis XVI vinrent lui fournir un prétexte honorable de retourner à la cour; il le saisit avec empressement, disant que son titre de père lui ordonnait d'ouvrir la carrière à son fils.

Reine sentit que son sort était décidé à toujours, et elle demanda à la Mère de toutes les douleurs de la rendre heureuse du moins par ses enfants; car une seconde fois elle allait être mère.

Le Marquis ne répondit pas à la lettre par laquelle le chapelain lui annonçait qu'il lui était né une fille, et la marquise comprit que cette enfant était dévouée au cloître.

Elle voulut nourrir sa fille comme elle avait nourri son fils, cette pauvre enfant repoussée par son père lui était bien chère, et, souvent, assise auprès du berceau où Marie endormie lui présentait l'image d'un ange, Reine se demandait si la paix du couvent ne valait pas mieux que toutes les amertumes qui avaient rempli son existence depuis l'âge où, par la volonté de son père, elle était devenue marquise de Porzinis.... Mais ses incertitudes cessaient, lorsqu'entourée de ses enfants, Reine reconnaissait que le bonheur d'être mère est si grand, qu'il peut consoler de tout!...

Le Marquis avait ordonné d'élever son fils comme il convenait à un gentilhomme. Arthur devait apprendre à monter à cheval, à faire des armes, à chasser, à danser; plus tard il recevrait l'instruction nécessaire à son rang.

C'était avec l'inquiétude d'être bientôt séparée de lui, que Reine s'attachait à développer dans son Arthur les principes de la religion et ceux de l'honneur. Elle lui apprenait aussi à voir des hommes, et non des êtres d'une nature inférieure à la sienne, dans ceux qui un jour lui seraient soumis; et, par son exemple, elle lui faisait comprendre le prix d'une vie bien remplie.

La gaîté de ses deux beaux enfants réveillait la sienne; elle partageait leurs jeux, elle les unissait à elle par tous les liens de l'affection la plus tendre, elle leur enseignait l'art de se faire aimer de leur entourage, et les jours, les mois, les années passaient maintenant pour elle si doucement, que sans cesse elle remerciait Dieu de l'avoir faite si heureuse.

Soudain, le bruit de la mort du Marquis se répandit. Les uns parlaient d'une maladie qui lui avait à peine donné le temps de se reconnaître, les autres d'un coup d'épée reçu dans une rencontre à la suite d'une querelle au jeu.

La cause de cette mort si prompte ne fut jamais bien connue, mais à peine âgée de vingt huit ans, la marquise de Porzinis se trouvait veuve.

Le conseil de famille la nomma tutrice de ses enfants, témoignage touchant de la haute estime qu'elle avait inspirée;

récompense méritée d'une vie de dévouement.

Ses larmes coulèrent longtemps, car elle n'avait pas cessé d'aimer celui dont l'indifférence et l'inconduite avaient fait le tourment de ses plus belles années, et ce fut dans l'exercice de la piété, dans les soins à donner à ses enfants et à l'administration de leurs biens, qu'elle puisa des consolations et du courage.

Libre de diriger à son gré son fils, sa fille, si tendrement aimés, la marquise jouit enfin de quelques années de vrai bonheur. Arthur adorait et révérait sa mère ; Marie ne vivait que pour l'aimer; leur confiance, leurs joies, leurs plaisirs, tout était des sources de jouissances vives pour le cœur maternel..... Mais, sur cette terre, rien n'est durable, et de nouvelles épreuves bien cruelles devaient rappeler à Reine, si parfois elle avait pu l'oublier, que ce n'est point ici-bas que la vertu trouve une récompense digne d'elle !

Marie avait à peine quatorze ans ; belle et jolie comme sa mère, elle était recherchée en mariage par un grand seigneur doué de ces dehors qui attirent : beauté, esprit, langage séduisant, rien ne manquait au comte de . . . . prince de. . . . rien, qu'une réputation pure.

Justement effrayée, la Marquise voulut éloigner de sa fille cet homme que des liens de parenté unissaient à sa famille... Mais le prince était ruiné ; il avait besoin de la dot de Marie...., il sut compromettre celle qu'il prétendait aimer, et il fallut accepter, en gémissant, la réparation qu'il offrait....

L'année suivante, la nouvelle épouse se réfugiait au couvent des Dames Ursulines de Pontivy et plaidait en séparation !

Quel coup affreux pour elle qui avait fait le sacrifice complet d'elle-même à l'honneur du nom qu'elle portait !...... N'était-ce pas elle que sa fille aurait dû consulter avant que d'agir?.... Elle lui aurait dit que la perte de toute sa fortune était mille fois préférable au scandale d'un tel procès!..... Mais la jeune femme révoltée de la conduite de son mari, avait cédé à un premier mouvement... Le repentir était venu aussitôt, puis effrayée de la juste sévérité de sa mère, elle n'avait pas osé lui demander un asile.

Pendant que la Marquise pleurait amèrement sur le malheur de sa fille, malheur irréparable, sans fin, sans remède, la tourmente qui devait bouleverser la France et bientôt l'Europe entière, commençait à répandre partout de sourdes agitations. Mais, au manoir de Kernao, à peine si retentissaient parfois les bruits sinistres, précurseurs de l'orage, et l'on n'y croyait pas. Dans cette contrée, éloignée des villes, l'existence continuait d'être d'une monotonie paisible. Le jeune Marquis, cédant à la douce influence de sa mère, vivait éloigné des hommes de son âge. Il aimait l'étude ; la Marquise entretenait avec soin en lui cette source féconde des plus doux plaisirs...

Soudain de terribles nouvelles arrivent coup sur coup... Le Roi, la Reine, la Famille royale ont été enlevés de Versailles et amenés à Paris... Ils ont pris la fuite... mais on vient de les arrêter à Varennes !

« Partez, mon fils, dit la Marquise ; faites votre devoir ! »

Et elle resta seule, seule avec ses angoisses, seule avec sa douleur !

La noblesse, les paysans, tous prenaient les armes ; la guerre civile secouait partout ses torches ensanglantées...

Bientôt les portes des couvents tombèrent devant les troupes républicaines. Marie, déguisée, arriva, après avoir couru bien des dangers, au château de Kernao. Sa mère mourante lui tendit les bras,

prononça le nom d'Arthur et s'évanouit. Tant de malheurs, des douleurs si poignantes l'avaient emporté sur la résignation, sur le courage.

Le jeune Marquis, entraîné, après la mort du roi et de la reine, par le flot de l'émigration, avait quitté la France, et personne ne pouvait dire quel était son sort. Le château de Kernao et les domaines offraient les traces d'une dévastation récente... Partout la désolation, la ruine le silence de la mort !...

« La main de Dieu s'est appesantie sur la France et sur nous ! dit la Marquise qui sentait approcher sa dernière heure. En ce qui me touche, je reconnais sa justice ! Je m'étais enorgueillie dans mes enfants !... je suis punie dans mes enfants... Je m'étais enorgueillie dans mes œuvres... mes œuvres ont été détruites !..
» Et qu'est-ce que notre vie ? sinon une
» vapeur qui paraît pour un peu de temps
» et qui disparaît ensuite (1) ! »

Après un moment de silence, elle attira sa fille sur son cœur dont les battements étaient presqu'insensibles, pria avec ferveur, et murmura d'une voix éteinte : « Mon Dieu, notre sort à tous est dans vos mains et non pas dans les nôtres !... je l'ai trop oublié !... pardonnez-moi, mon Dieu !... Daignez prendre pitié de la France et de tout ce qui m'est cher ! »

Ses yeux se fermèrent... Elle avait cessé de souffrir !

A peine se souvient-on aujourd'hui du dernier marquis de Porzinis ; il mourut ignoré sur la terre étrangère ; à peine se souvient-on de sa sœur, la princesse de... ; pour échapper à l'échafaud, elle épousa, après la mort de son premier mari, un obscur chirurgien d'armée qu'elle suivit loin de sa terre natale ; mais il n'est pas un vieillard qui n'ait conservé avec un respect religieux la mémoire de *Madame la Marquise*. Pendant les longues veillées de l'hiver, jusque dans les plus humbles chaumières, on raconte les souffrances, la piété, les bienfaits de celle qui sut comprendre, dès l'âge le plus tendre, que, de la femme, dépendent l'honneur et la fortune des familles ; et chacun bénit son nom ; et chacun glorifie les hautes vertus qui ont entouré ce nom d'une auréole si brillante et si pure !

S. Ulliac-Trémadeure.

INSTRUCTION.

POÉSIE

LES DEUX ALMANACHS

FABLE

Un almanach de l'an passé,
Etant sur un bureau côte à côte placé
Près d'un almanach de l'année,
Lui disait : « Cher voisin, quel crime ai-je donc fait.

(1) Saint Jacques.

Qu'on ait si brusquement changé ma destinée?
Mon maître à chaque instant m'ouvrait, me consultait,
Et maintenant ma basane fanée
A la poussière, aux vers, demeure abandonnée,
Tandis que le capricieux
Semble avoir pour toi seul et des mains et des yeux!... »
L'autre almanach, tout frais doré sur tranche,
Lui répondit : « Mon pauvre ami,
Tu n'es plus de ce temps, et le tien est fini.
Quand nous, nous sommes au dimanche,
Tu n'es encor qu'au samedi.
Ne t'en prends qu'à ton millésime;
Si, grâce au mien, je suis ce que tu fus,
J'aurai mon tour, et mon seul crime
Sera d'avoir compté douze lunes de plus. »

Ainsi tout passe et change en ce monde fragile.
N'être plus de son temps, c'est comme n'être pas ;
Les hommes sont charmants tant qu'on leur est utile ;
Qui ne l'est plus, ne voit que des ingrats.
Résignez-vous à ces tristes pensées,
Gens d'autrefois, puissances renversées,
Vieux serviteurs, anciens soldats,
Amants trahis, beautés passées :
Vous êtes de vieux almanachs.

VIENNET,
De l'Académie française.

HISTOIRE.

Curiosités historiques.

MONUMENT ÉRIGÉ A L'IGNOMINIE.

En 1843, existait encore à Copenhague un monument plus extraordinaire peut-être par la pensée qui l'avait inspiré que par son aspect étrange; nous ne sachions pas que l'histoire en présente un second exemple.

Vers le milieu du dix-septième siècle, la cour suprême déclara le comte Cortiz d'Uhlefeld, grand maréchal du royaume, coupable du crime de haute trahison ; l'arrêt portait que le criminel serait conduit lentement par les rues principales de la ville ; que, pendant le trajet, il serait tenaillé toutes les cinq minutes; qu'arrivé au lieu du supplice il serait écartelé, que son corps serait brûlé ensuite, et que ses cendres seraient jetées au vent. Mais là ne se bornait pas la sentence : les

biens du coupable devaient être confisqués au profit de l'État, et, sur l'emplacement occupé par son palais qui serait rasé, un monument serait érigé pour rappeler A TOUJOURS le crime de Cortiz d'Uhlefeld.

La sentence terrible ne put recevoir son exécution pleine et entière, le criminel avait fui ; mais, à la place du palais rasé, trois énormes pierres brutes se dressèrent placées l'une sur l'autre, et cette inscription fut gravée en creux et d'une manière bien lisible sur celle qui formait le couronnement de cet étrange monument :

A L'IGNOMINIE
ET
A LA HONTE PERPÉTUELLE
DE
CORTIZ D'UHLEFELD,
TRAITRE A LA PATRIE!

Les années passèrent, la ville de Copenhague s'embellit, des habitations élégantes s'élevèrent autour de la grande place dont ce monument occupait le centre. Bientôt on se plaignit de l'effet triste et repoussant que présentait l'assemblage grossier de ces pierres noircies par le temps, et qui, se dressant là, sombres, menaçantes, réveillaient à tout instant le souvenir du plus honteux de tous les crimes. On sollicita avec ardeur, avec persévérance la destruction du monument ; mais la sentence portait : A TOUJOURS! comme s'il dépendait de l'homme de perpétuer *à toujours* par un amas de pierres plus ou moins régulier, ou la gloire ou l'infamie! comme si à l'Éternel seul n'appartiennent pas ces mots : *A toujours!*

Dernièrement, cette destruction a été enfin accordée.

Des doutes s'étaient élevés dès longtemps sur la réalité du crime dont Cortiz d'Uhlefeld avait été accusé, quelques historiens affirment qu'il fut calomnié, mais non pas coupable.

Une supplique ayant été présentée au roi pour demander grâce en faveur d'un accusé qui n'avait même pas été entendu, et contre lequel on n'avait jamais pu trouver de preuves écrites, la mémoire de Cortiz d'Uhlefeld a été réhabilitée après deux siècles, et l'ordre a été donné de détruire le monument érigé à l'Ignominie.

Ainsi ce nom, voué pendant deux siècles à l'exécration publique, était peut-être celui d'un homme innocent! Quelle leçon pour ceux qui sont appelés à prononcer sur la vie et sur l'honneur de leurs semblables!

ŒUVRES DE BIENFAISANCE.

LES LOTERIES.

La main sur la conscience, mes aimables lectrices, qu'avez-vous pensé, je vous prie, en voyant tous les *trafics* (pardon de l'expression, mais elle est juste), auxquels ont donné lieu deux grandes loteries, dont l'idée première était noble et belle, car il s'agissait de tendre une main amie aux arts, aux diverses industries qui s'y rattachent, et de leur offrir, non pas l'aumône, mais le salaire acquis par le travail ? Qu'avez-vous pensé encore, je vous prie, en voyant la foule, attirée par l'appât du *gros lot*, courir aux journaux *nés* ou *à naître* ? De la plupart des journaux *à malice*, il ne revient à l'abonné, pour souvenir *palpable*, que la

quittance d'abonnement; mais les journeaux *nés !* de deux choses l'une; l'année dernière on les a payés trop cher, car l'abonnement ne donnait pas droit à des billets de loterie ni à des primes, ou bien les billets de loterie et les primes qu'ils prodiguent aujourd'hui sont sans valeur.

Je méditais profondément sur ce dilemme l'autre jour, en traversant les boulevarts, et en roulant, sans y songer, entre mes doigts un prospectus que venait de me remettre un de mes amis; je me demandais comment il se faisait qu'en France, où l'*esprit court les rues*, expression consacrée, il soit si facile de trouver des milliers de dupes; qu'en France où tant de personnes se vantent de ne croire à rien, on rencontre à chaque pas une foule de gens dont la crédulité est en vérité celle de l'âge d'or?... Entendons-nous! je vous parle du temps où l'or monnayé était inconnu; ne confondons pas, s'il vous plaît, la métaphore avec la réalité..

— Allons, encore une loterie! m'écriai-je en m'arrêtant brusquement.

J'avais machinalement déroulé mon prospectus, et je lisais : ŒUVRE DE SAINT-ILAN, *colonies agricoles de la Bretagne. — Loterie autorisée par le gouvernement.*

Puis, me rappelant que c'était Emile Souvestre qui m'avait remis ce papier, qu'il m'avait dit être l'un des commissaires, ce qui m'assurait que je n'avais à craindre ici ni *spéculation*, ni *jongleries*, mais que je pouvais compter au contraire sur de la droiture, et sur des vues véritablement bienfaisantes, je lus, et j'appris que, dans le département des Côtes-du-Nord, au bourg obscur de Saint-Ilan, un jeune homme, M. Alexandre Duclézieux, retiré dans sa propriété sur les bords de l'Océan, avait mis pendant longtemps toute sa joie, tout son bonheur, à donner du travail et du pain à une foule de malheureux: mais le nombre de ceux qu'il secourait, augmentait de jour en jour; M. Duclézieux comprit que pour occuper tant de bras inoccupés, que pour éclairer tant d'intelligences plongées dans l'ignorance de la religion et des devoirs, il fallait consacrer à cette œuvre de bienfaisance sa vie et sa fortune..

Cependant, il lui était impossible de se charger indistinctement de toutes ces misères; il se dévoua donc à la multitude des enfants déshérités des soins de la famille et des bienfaits de l'éducation. Secondé par un soldat de la vieille garde (permettez-moi, mes aimables lectrices, d'ouvrir une parenthèse, et de vous dire, à propos de ce vieux soldat, qu'un jour je vous raconterai des merveilles de charité faites par un vieux *bombardier* qui date de la même époque; je vous promets un récit plein d'intérêt, vous verrez); secondé donc par un soldat de la vieille garde, M. Duclézieux essaya sur de malheureux enfants, pris dans les prisons, la régénération qu'il projetait; ayant réussi à les ramener au bien, à faire naître en eux l'amour du travail, il étendit son œuvre, et il résolut de diriger vers l'agriculture, qui manque de bras en Bretagne, où se trouvent encore tant de terres incultes, cette population si abandonnée d'enfants pauvres, flot menaçant qui s'élève contre une société trop oublieuse des misères sans nombre d'où sortent les crimes! M. Duclézieux groupa ses enfants adoptifs par famille de vingt sujets chacune, sous la direction de quatre contre-maîtres.

Dès l'année 1845, une maison-école fut fondée à cette fin. Deux années après, la maison-école pouvait fournir les contre-maîtres auprès de ces enfants adoptifs, et deux essaims, sortis de la ruche de Saint-Ilan, allaient s'établir l'un à Meslin, l'autre à Bellejoie. Tout le pays fut

ému de voir ces familles s'entr'aider pour ensemencer, faire la récolte, battre les grains. Le sentiment de l'*honneur*, lié aux principes religieux, a été tellement réveillé chez ces malheureux abandonnés, que, jusqu'ici, les plus petits moyens ont suffi pour stimuler leur zèle. La seule chose qu'ils redoutent, c'est d'être privés de l'*honneur* de travailler avec leurs camarades.

L'OEuvre de Saint-Ilan n'est donc pas à l'état de projet, elle a pour elle la consécration de l'expérience; il ne s'agit plus aujourd'hui que de lui donner tout le développement possible, en constituant la maison-mère, en créant une colonie centrale par département, et enfin, en propageant la création de colonies partielles.

Déjà, la maison-mère a sous la main une colonie agricole, une maison de moniteurs, une école de contre-maîtres, une maison d'aumôniers, et deux colonies partielles avec ateliers propres à l'agriculture et aux différents besoins de l'OEuvre : mais d'autres efforts que des efforts individuels sont nécessaires pour compléter ce qui reste à faire. Le Conseil général des Côtes-du-Nord a voté, pour trois ans, une subvention annuelle de 8,760 fr., et le gouvernement vient, après avoir accordé un secours considérable, d'autoriser une Loterie dont le produit permettra de fonder à perpétuité la maison-mère d'où sortira, tous les huit ans, une population vigoureuse de deux mille jeunes gens, élevés dans des habitudes de moralité, d'ordre et de travail.

Vous ne trouverez pas, mes aimables lectrices, dans cette loterie de bienfaisance des lots de 125 mille ou de 70 mille francs seulement, des parures de diamants depuis dix mille jusqu'à quarante francs, avec un journal né ou à naître *par-dessus le marché;* vous y trouverez en revanche les travaux à l'aiguille, les jolies aquarelles que vous y aurez envoyés, probablement encore quelqu'œuvre de grand artiste, car les arts s'inscrivent des premiers lorsqu'il s'agit de bienfaisance, et si vous prenez un billet de un franc, vous aurez gagné à coup sûr, alors même que vous ne gagneriez rien dans les lots offerts, puisque vous aurez contribué pour un *cent cinquante millième*, à la fondation d'une œuvre qui doit faire de l'orphelin mourant de misère et de froid au coin de quelque buisson, un citoyen utile au pays, et puisque vous aurez arraché une âme immortelle aux suggestions du vice.

Le siége de la commission, composée des hommes les plus recommandables, est *chez M. Lenormand,* 14, *rue Neuve-des-Petits-Champs :* là, doivent être adressés les lots, et là, se prennent les billets.

Tout en lisant, je m'étais acheminé vers les quais, et tout en réfléchissant, j'avais traversé les ponts, marchant de plus en plus rapidement vers l'ermitage de notre chère directrice, à qui je voulais faire part de ma TROUVAILLE, une *véritable Loterie de bienfaisance*, sans appât d'aucune espèce, sinon la certitude de faire beaucoup de bien, et un bien durable.

On m'écouta attentivement, puis une lettre ouverte me fut présentée; permettez-moi, mes aimables lectrices, de vous en offrir la copie :

« Je tiens, ma bonne Pauline, à te donner moi-même la description d'une nouvelle espèce de Loterie que nous venons d'inaugurer à Wazemmes : nous sommes en droit, tu vas le voir, de demander *un brevet d'invention*.

» Nous étions bien embarrassées pour *battre monnaie*, au commencement d'un hiver trop précoce et déjà fort rude, lorsqu'une de nous émit l'avis de compo-

ser une Loterie, non de ces jolies superfluités qui surabondent dans les villes, telles que bourses, corbeilles, pantoufles, etc., mais de coupons de toile, de drap, de calicot; d'accepter un aunage d'indienne, un hectolitre de pommes de terre, une mesure de charbon de bois ou de terre, quelques kilos de farine, du beurre, des bons de viande, de vin, de chandelle, de savon, de grosses assiettes, des sabots, des chaussons, des bas de laine, des brassières, des langes, des bonnets de futaine, enfin tous les objets d'utilité domestique, dont l'heureux gagnant pourrait ensuite gratifier l'une de ces familles malheureuses, chez lesquelles manque jusqu'au nécessaire le plus nécessaire.

» Aussitôt dit, aussitôt fait, et les lots, et les bons, ou engagement de donner jusqu'à des meubles de bois, jusqu'à des paniers de pommes, de légumes, des fagots, des litres de haricots, etc., nous sont arrivés; fermiers, bouchers, meuniers, épiciers, paysans, tout le monde a voulu offrir un lot; les gens *lettrés* ont envoyé du papier, des plumes, de l'encre, des livres élémentaires destinés aux enfants qui fréquentent l'école. L'argent que devaient produire les billets, était destiné à payer les loyers, charge si lourde pour les pauvres gens.

» Nous avons placé tous nos billets jusqu'au dernier.

» Je ne saurais te dire la joie des gagnants, le jour du tirage! Chacun courait porter ou annoncer à ses protégés, les bons vêtements, les provisions qui lui étaient échus en partage, et jouir du bonheur qu'il répandait; je doute que le gros lot de la Loterie nationale ait apporté à celui qui l'a gagné, un plaisir aussi vif que celui là, car le bonheur d'autrui est la source la plus pure et la plus douce de notre propre bonheur. Gagner le gros lot, c'est seulement devenir plus riche, et c'est souvent voir augmenter le nombre de ses désirs, de ses besoins; mais gagner ce qu'on n'a pas pu donner en quantité suffisante, des provisions pour ceux qui manquent de tout, des vêtements et des moyens de chauffage pour ceux qui meurent de froid; dis, Pauline, n'est-ce pas obtenir de la bonté de Dieu des joies divines? »

La lettre est signée du simple nom de Mathilde.

Mes aimables lectrices, l'exemple de cette charmante Mathilde et de ses compagnes, n'est-il pas bon et facile à imiter? Dans le plus humble village peut être ouverte une Loterie de ce genre, et ce ne sont pas seulement les pauvres qui y gagneront, ce seront tous les billets pris; jouissances pures ici-bas, éternité de bonheur dans l'autre vie. *Qui donne aux pauvres, donne à Dieu!*

Mais donnent-ils aux pauvres, ceux qu'on voit souscrire dans l'espoir de gagner le gros lot dont leur esprit est uniquement préoccupé, quand ils prennent part à une *loterie de bienfaisance!... Loterie de bienfaisance!* quelle dérision, alors que cette Loterie fait naître la cupidité, alors qu'elle n'éveille que les passions les plus honteuses, les plus basses, la fièvre de l'or, l'envie! alors que cette Loterie amène l'oubli complet de ceux en faveur desquels la charité publique a été invoquée!

Il n'en est pas ainsi de la Loterie pour l'œuvre de Saint-Ilan, et si certains lots *en nature* ne peuvent être admis dans une OEuvre à laquelle on souscrira de tous les points de la France, des layettes complètes, de bons vêtements en gros drap ou en tricot de laine, seront assurément reçus avec reconnaissance, et donneront aux gagnants les douces jouissances goûtées tout récemment par les heureuses jeunes filles de Wazemmes-lès-Lille.

FERNAND DE LASTOURE.

MÉLANGES.

UN VOYAGE EN DILIGENCE.

Le signal est donné ; le postillon fait claquer son fouet, les chevaux s'élancent, la lourde voiture se met en mouvement; on part, on est parti, répétant les signes de l'adieu aux amis qui ont accompagné les voyageurs jusque dans la cour des Messageries.

Pendant qu'on traverse Paris, chacun regarde aux portières; une fois hors des barrières, on se regarde les uns les autres avec plus ou moins de bienveillance.

Les places de l'intérieur étaient occupées par trois jeunes filles : une dame d'un certain âge, et un homme au maintien imposant. A tout *seigneur* honneur ! L'homme, étant le roi de la nature, doit figurer le premier dans cette galerie de portraits.

M. Firmin n'a point un physique précisément agréable : air affairé, ton doctoral, regard inquisiteur, lèvres pincées, maintien roide, perruque neuve, et un peu trop riche en cheveux d'un blond hasardé : c'est assez vous dire que ce voyageur sent l'importance de ce qu'il fait. M. Firmin, se figurant qu'il dirige tout, compte pour peu de chose conducteur et postillon, pour rien sans doute essieux et chevaux; il met fréquemment la tête à la portière, donne des ordres, relève les délits, corrige les abus; en un mot, il préside.

Zénaïde, sa nièce, jeune blonde élégante, paraît vivement contrariée, elle ne parle pas et se donne un petit air indigné qui lui sied assez bien.

Qu'a-t-elle? Hélas! un grand chagrin! M. Firmin a fait retenir ses places par un domestique maladroit : il y a eu un malentendu, et, au lieu du coupé il a fallu, bon gré mal gré, monter dans l'intérieur! Elle, Zénaïde! une élégante de la Chaussée-d'Antin dans l'intérieur! exposée à faire des rencontres fort peu agréables, quelle infortune! Elle ne peut même pas avoir une encoignure ; d'autres voyageuses sont montées en voiture avant elle : son oncle, qui est souffrant, a droit à la place la plus commode, et sa sœur Adèle, qui se porte bien, a eu grand soin de s'installer le mieux possible ; Zénaïde, entrée la dernière, n'a trouvé de vacant que le numéro 6 où elle a pour perspective un ballottage perpétuel, point de sommeil, un mal de cœur insupportable.... Elle s'est lamentée d'une voix si plaintive que la compatissante Charlotte, légitime propriétaire de l'encoignure numéro 2, la lui a offerte. Elle a accepté en *grande dame*, à ce qu'elle croit, c'est-à-dire en remerciant à peine.

Charlotte, en possession du numéro 6, occupe cette place que vous savez, où devant votre visage pend un long morceau de cuir que vous saisissez quand vient le soir, et qui vous tient lieu de perchoir et de balançoire toute la nuit.

En homme qui sait vivre, M. Firmin avait bien offert sa place à Charlotte, mais comme il s'était plaint en même temps d'un certain rhumatisme à l'épaule gauche, dont il donnait le bulletin toutes les dix minutes, Charlotte n'avait point accepté.

Adèle, cette jeune fille qui se fait à plaisir des plis au front et un regard farouche, n'est point, comme vous le pour-

riez croire, une tragédienne répétant intérieurement son rôle ; non, c'est tout simplement la sœur de Zénaïde, Adèle la brillante, la coquette, qu'un malheur vient de frapper ! Elle a consacré plusieurs semaines à l'achat de mille bagatelles *ravissantes;* manchettes, mouchoirs de poche, fleurs artificielles, rien n'a été négligé.... une insupportable femme de chambre a fait les malles de sa jeune maîtresse, et toutes ces merveilles sont restées à Paris dans la commode de mademoiselle, dont mademoiselle a emporté la clef! Il y aurait de quoi pleurer, mais Adèle est forte dans l'adversité ; elle se contentera, à chaque secousse de la diligence, de faire une rude admonition à l'administration des messageries, elle trouvera le trajet d'une longueur démesurée, les repas abominables, les nuits fatigantes, les jours ennuyeux, le voyage assommant !

Elle commence à se plaindre à M. Firmin, qui lui répond qu'aujourd'hui le service public se fait indignement; que les employés ont perdu tout sentiment des convenances; et que, s'il n'avait pas soin de parler ferme, ce serait encore bien autre chose !

Sur ce, au premier relai, il appelle le conducteur pour lui faire observer, en termes énergiques, que la route est couverte de poussière ; que lui, M. Firmin, devrait être dans le coupé sans un inconcevable malentendu, et que lui, conducteur, est un homme insupportable par suite des mésaventures précitées. Le conducteur répond d'un air jovial qu'il est *désolé*, puis il reprend sa pipe, assujettit sa casquette, regagne sa place et s'écrie : « En route ! »

Permettez-moi de vous présenter Mme Robert, la meilleure femme que je connaisse parmi les plus honnêtes bourgeoises du Marais ; la plus patiente, la plus compatissante, la plus polie, la plus serviable, mais aussi, comme pour avoir le monopole de tous les adjectifs, la plus ennuyeuse.

Cette bonne Mme Robert, qui depuis seize ans et quelques mois n'a pas quitté son troisième étage de la rue Saint-Louis, va passer un mois à Rochefort où l'appelle une affaire sérieuse : elle sert de mentor à Charlotte, trop jeune pour voyager seule : habitant le même quartier, ces dames se rencontraient sans cesse à l'église ou dans la rue ; la famille de Charlotte a demandé à la complaisante voisine de prendre la jeune fille sous sa protection, et elle y a consenti avec empressement : mais quelle protection ! Depuis le commencement du voyage Mme Robert meurt de peur; tout est pour elle un juste sujet d'effroi : le hennissement d'un cheval, les jurements d'un postillon, tout l'épouvante; elle ne supporte absolument que la position horizontale; dans les descentes, elle ne doute point que la voiture, en passant par-dessus la tête des chevaux, n'arrive avant eux au bas de la montagne. S'agit-il de gravir une côte? elle voit le moment où l'équipage entier doit rouler à reculons, et se briser en mille pièces ainsi que son contenu, y compris les bras et les jambes de Mme Robert. Traverse-t-on un bois? elle annonce que cette nuit sera très-probablement la dernière pour elle et pour ses voisins ; elle a ouï parler de bandes de voleurs cachés dans ces repaires. Pendant qu'elle prépare son oraison funèbre, la diligence s'arrête tout-à-coup, le conducteur commence à jurer, les chevaux piaffent, des hommes entourent spontanément la voiture ; d'une main, l'un porte une lanterne sourde, de l'autre, il tient... on ne voit pas bien... probablement un grand coutelas! on parle, on s'anime, on crie... Mme Robert éperdue appelle ses voisins et voisines, ils dorment !... la frayeur l'exalte,

elle se dévoue, met la tête à la portière...

C'est un relai.

Ces passages continuels de l'effroi à l'espérance, du calme à la terreur, ont jeté Mme Robert dans un état pitoyable, et sans les paroles encourageantes de sa compagne, elle se trouverait mal à tout instant. C'est qu'elle est si bonne, cette petite créature que vous apercevez à peine tant elle est mignonne! Charlotte n'est ni riche, ni belle, ni savante : personne ne la remarque, elle passe inaperçue ; mais ceux qui la connaissent l'aiment et l'apprécient : sa famille, ses compagnes, ses amies lui ont donné d'un commun accord un nom qui la caractérise : c'est tout simplement *une bonne enfant*.

Charlotte est sensible sans être exaltée, digne sans fierté, modeste sans timidité ; ayant passé de longues années dans l'éducation publique, elle a vu tant de différents caractères, tant de bizarreries dans tous les genres, qu'elle s'est promptement décidée à prendre son parti au sujet des petits riens contre lesquels heurtent nos pas.

Charlotte considère la vie comme du haut d'un balcon, d'où l'on voit passer l'interminable cortége des douleurs, des misères et des déceptions humaines. Elle regarde, non en stoïque, mais avec cette sage mesure qui donne à chaque malheureux ce qu'il lui faut de compassion.

Quant aux petits ennuis, aux manies, aux ridicules qui se traînent en masse à la suite du cortége, Charlotte se réserve le droit d'en rire, sans doute pour n'en pas pleurer. Elle se plie aux circonstances, aux exigences de chacun, sans perdre la droiture de son jugement, mais aussi sans prétendre réformer le monde, tâche qui, tout d'abord, lui a paru être au dessus de ses forces.

Cependant il est dix heures du soir : un grand silence règne, la diligence s'arrête, et le conducteur, avec son impassibilité ordinaire, annonce qu'il faut passer une rivière à bac, et cela par une raison bien simple, l'absence d'un pont. Il offre aux voyageurs de descendre si bon leur semble, ou de rester à leur place, selon qu'ils préfèrent être noyés à pied ou en voiture s'il y a lieu. Quant à lui, rien ne l'émeut, ni la pluie qui tombe à torrents, ni la vase dans laquelle il compte faire marcher tous ses administrés pour arriver au bac, ni la mauvaise humeur de chacun.

« Allons! allons! Messieurs, Mesdames, dépêchons!

— Mais, conducteur, il pleut à verse!

— Bah! ce n'est jamais que de l'eau.

— Ah! conducteur, quelle boue!

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Conducteur, il fait si noir! on ne voit seulement pas où l'on met ses pieds!

— Oh! ça vaut bien autant, croyez-moi!

— Mais, conducteur, c'est insupportable! »

Ainsi s'écriaient tour à tour le coupé, la rotonde et l'impériale ; mais rien de comparable aux convulsions de l'intérieur.

M. Firmin, qui, détestant les déplacements, ne voyageait pour ainsi dire jamais, ne concevait pas comment on pouvait exposer des gens *comme il faut* à de pareilles aventures. Zénaïde déclarait qu'elle aimait mieux rester dans la voiture que de coudoyer des gens mal nés. Adèle criait contre le conducteur, contre la diligence, contre la rivière qui se trouvait là, et contre le pont qui ne s'y trouvait pas.

Quant à Mme Robert, elle annonça solennellement que sa résolution ferme et invariable était de ne point passer de l'autre côté jusqu'à ce que le Gouvernement eût fait construire un pont. En vain Charlotte lui fit-elle observer que la diligence passait par là tous les

soirs à la même heure depuis bien des années : tout fut inutile. Mme Robert, si douce, si bonne au Marais, avait pris une attitude imposante et ne bougeait pas. Tout ceci se passait à la grande satisfaction de plusieurs commis-voyageurs qui riaient aux éclats un peu plus loin.

Soudain le conducteur, sans dire mot, saisit Mme Robert par le bras, l'entraîne sans commisération aucune, et, la soulevant, la place dans le bac, tout près de la voiture et des quatre chevaux.

— Eh! l'ami, y es-tu? crie l'un des bateliers.

— J'y sous ! »

Aussitôt le bac s'ébranle : Charlotte, assise près de Mme Robert à moitié morte de peur, lui fait respirer du vinaigre anglais ; Mme Robert suffoque, ses nerfs se contractent, elle s'attache à sa bienveillante compagne qui, pour la rassurer, dit aux bateliers :

— N'est-ce pas qu'il n'y a aucun danger?

— Et quel danger que vous y voulez, ma petite dame? V'là bientôt cinq ans qu'y n'est rien arrivé. »

L'autre batelier, vieux barbu, à la mine joviale, dit à son tour d'un air tranquille :

« Oui, v'là cinq ans! mais dam, c'te nuit-là, j'ons bu un fameux coup ! N'y a que moi qu'est revenu, y z'ont tous coulé à fond ! »

Sur ce, le vieux matelot fit entendre un bruyant éclat de rire : Mme Robert était froide et roide dans les bras de Charlotte, véritablement désolée des souffrances de sa protectrice.

Par bonheur, les situations extrêmes ne durent pas.

Terre ! terre ! on aborde, on remonte en diligence, et alors seulement Mme Robert se croit sauvée.

En ce moment tout le monde était plus ou moins de mauvaise humeur : M. Firmin écoutait gravement les plaintes de sa nièce.

Tout-à-coup s'adressant à Charlotte, il lui dit : « C'est pourtant un voyage d'agrément que nous faisons mes nièces et moi, mademoiselle! qui s'en douterait?

— Il est vrai, Monsieur, que les contrariétés ne nous manquent pas.

— Des contrariétés, mademoiselle? ce sont des épreuves à nulle autre pareilles !

— La plus pénible pour moi, Monsieur, c'est de voir souffrir la personne avec laquelle je voyage. »

En ce moment, on passait près d'une petite auberge qu'éclairait un pâle réverbère ; M. Firmin remarqua que Mme Robert dormait.

« Il y a réaction, dit-il d'un ton sentencieux, à l'effroi a succédé une complète prostration de forces ; » et il sourit finement.

D'autre part, M. Firmin sentait un poids assez lourd sur son épaule droite, c'était la tête de la pauvre Adèle qui cherchait en songe les manchettes et autres merveilles enfermées dans sa commode à Paris : le bon monsieur sourit encore et ayant adressé la parole à Zénaïde sans en avoir reçu de réponse, il en conclut qu'elle dormait aussi, et qu'il n'y avait d'éveillé que le petit numéro 6, comme disait le conducteur. Il se mit donc en devoir de continuer la conversation.

— Voudriez-vous avoir la bonté de me dire, Mademoiselle, demanda-t-il, comment vous faites pour conserver un air enjoué, un ton gracieux au milieu des ennuis de tous les genres qui nous obsèdent depuis Paris?

— Monsieur, franchement, ces ennuis m'amusent.

— Ah! c'est différent! Vous amusent!

répéta-t-il, des ennuis ne peuvent pas amuser, il me semble?

— Le mot, Monsieur, n'est peut-être pas juste; je veux dire seulement que la vie se compose de tant de petits événements malencontreux, que je tomberais inévitablement en langueur si je voulais prendre au sérieux tous ces riens.

— Vous appelez cela des riens? et cette averse de tout-à-l'heure?

— Monsieur, j'avais ouvert mon parapluie.

— Je n'ai jamais oui dire qu'un parapluie, si grand qu'il pût être, empêchât de se mouiller les pieds, surtout en passant par cette affreuse boue dans laquelle ce maudit conducteur a jugé à propos de nous faire marcher pour entrer dans son bac, et puis encore pour en sortir.

— Monsieur, j'ai des souliers à l'anglaise.

— A l'anglaise... à l'anglaise... On se mouille les pieds à Londres tout aussi bien que chez nous!

— Monsieur, j'ai des semelles de liége.

— Mais vraiment, Mademoiselle, vous aviez tout prévu, hormis, peut-être, ce bouillon salé et brûlant que cet empoisonneur d'aubergiste nous fit avaler en toute hâte hier au soir?

— Monsieur, je ne l'ai trouvé ni trop chaud, ni trop salé.

— Ah! bah! ce n'est pas possible!

— J'y avais mis de l'eau.

— A merveille! vous avez toujours un expédient tout prêt, mais, dites-moi, il ne peut vous être indifférent de voyager avec des gens de toute classe, avec de francs plébéiens, comme dirait ma nièce Zénaïde?

— Monsieur, je m'inquiète peu des ancêtres de mes compagnons de voyage; pourvu qu'ils soient polis, je suis contente.

— Excellent caractère! que feriez-vous, Mademoiselle, si quelque voisin, confondant votre épaule avec un coussin rembourré, s'y appuyait pour dormir paisiblement?

— J'attendrais qu'il s'éveillât.

— Allons! vous êtes philosophe, je le vois!

— Monsieur, je ne suis de la philosophie que le nom, et encore je ne le comprends pas bien; mais j'ai déjà vu bien des choses....

— A votre âge, Mademoiselle, on en ignore plus encore.

Ceci fut dit avec un sourire et un regard tous deux charmants, puis eurent lieu trois ou quatre petits mouvements en mesure, tendant à rehausser le faux-col et à améliorer la situation de la perruque; mais M. Firmin se rappelant que, à cause de l'obscurité, il en était pour ses frais, se borna à accentuer davantage ses phrases.

« Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous demander comment vous avez acquis en si peu de temps un sang-froid, une raison admirable?

— Monsieur, je ne me crois pas plus sensée qu'une autre. Seulement il me semble qu'on doit garder ses larmes, ses inquiétudes et sa tristesse pour des choses qui en valent la peine, pour des chagrins réels. Or, je ne compte point au nombre des chagrins réels un peu de boue sur ma chaussure, quelques grains de sel de trop dans un bouillon...

— Et le passage du bac ne vous a-t-il point effrayée?

— Monsieur, je ne suis point brave, je n'aime pas cette manière de passer l'eau, surtout la nuit, mais puisqu'il n'y en avait pas d'autres, c'était celle-là qu'il fallait accepter.

— Fort bien! Décidément, Mademoiselle, je ne vous plains plus, vous traverserez gaiement ce monde à la façon des esprits forts.

— Oh! non, Monsieur, je vous l'assure, je suis bien loin du calme sceptique des esprits forts! Si j'ai quelque courage moral, je le puise uniquement dans la confiance que j'ai en Dieu, qui veille sur moi.

— Ah! ah! Mademoiselle est dévote?

— Oui, Monsieur, si vous entendez par ce mot accepter de Dieu la vie telle qu'il nous l'envoie, se résigner jour par jour aux petites peines qui s'y rencontrent, et demander force et fermeté pour les véritables souffrances.

— Dévote! dévote! et avec cela gaie, gentille, simple, enjouée! Tenez, Mademoiselle, si le voyage durait vingt-quatre heures de plus, vous me raccommoderiez avec le conducteur, le bouillon d'auberge, la pluie, le bac, et je crois même avec la dévotion! Mais, voyons, convenez que, d'après la supériorité dont vous faites preuve, vous nous trouvez, tous tant que nous sommes, parfaitement maussades?

— Monsieur..... comment donc?....

— Allons, allons, pas de façons : en voyage il faut se mettre à l'aise.

— Monsieur, je vous trouve à plaindre.

— Bien! bien! vous n'osez pas convenir que vous vous moquez de nous d'un bout à l'autre, *in petto*.

— Je ne me moque point, Monsieur; je me borne à souhaiter du plus profond de mon cœur que nul choc imprévu ne fasse descendre Mlle Zénaïde du rang élevé qu'elle occupe dans le monde, et je désire qu'aucune douleur profonde n'efface les peines fugitives de Mlle Adèle.

— Et pour la dame avec laquelle vous voyagez, quels sont vos souhaits?

— Ah! la pauvre Mme Robert! répondit Charlotte, ce n'est pas à elle que j'en veux, c'est à la nourrice qui l'a probablement bercée avec des contes de voleurs, et aussi à son médecin qui a laissé développer en elle, outre mesure, une si grande impressionnabilité nerveuse.

— Mais, de moi, que pensez vous, Mademoiselle? »

Charlotte commençait à s'embarrasser; elle n'osait pas dire : « Vous êtes bon homme au fond, mais votre ton est trop tranchant, trop haut, ainsi que votre faux col; et vos manières sont trop roides, trop apprêtées, ainsi que votre perruque. » Heureusement la diligence, qui, depuis un instant, roulait sur le pavé, s'arrêta: le terrible voyage était fini!

L'immobilité de la voiture éveilla soudain les trois dames que ses oscillations avaient bercées, et chacune, reprenant son chapeau, ses gants et son caractère, descendit, l'une en s'indignant, l'autre en grondant, et la troisième en tremblant.

M. Firmin s'étonnait de ne point voir descendre Charlotte; mais l'aimable voyageuse s'occupait à réunir une quantité de petits paquets de pastilles de chocolat et de pâte de jujube que Mme Robert avait apportés de Paris pour se réconforter tout le long du chemin. Dans son trouble, la pauvre femme les avait laissé tomber l'un après l'autre. Charlotte en fit un bloc qu'elle entoura d'un mouchoir blanc, et s'élança dans les bras de deux de ses parents qui l'attendaient à son arrivée.

Quand tous les voyageurs eurent mis pied à terre, on procéda, à la lueur des lanternes, aux opérations de rigueur en pareil cas : paiement des places, réclamation d'une petite malle en cuir ou d'un sac de nuit, recherche d'un parapluie oublié; enfin eut lieu cette scène d'arrivée qui termine agréablement toute excursion lointaine, et qui présente à l'heureux observateur, dont le bagage consiste en une canne, bon nombre de tableaux amusants.

Au moment où Charlotte, donnant le bras à l'un de ses parents, allait quitter le bureau de la voiture, M. Firmin s'approcha, la salua fort courtoisement, et dit avec cette familiarité qu'autorise un voyage en diligence : « Mademoiselle, permettez-moi de vous remercier des bons avis que vous m'avez donnés?

— Moi, Monsieur! s'écria Charlotte, rouge d'embarras au milieu de tout ce monde qui l'entourait et la regardait.

— Oui, Mademoiselle, encore une fois merci! car votre affabilité, votre charmant caractère et votre gracieuse compagnie m'ont fait comprendre combien il est sage de savoir se mettre au-dessus des puériles contrariétés qui se rencontrent à chaque pas, non-seulement sur la route de Paris à Rochefort, mais encore sur le grand chemin de la vie! Mademoiselle, permettez-moi, en vous disant adieu, de souhaiter que l'avenir ne soit pour vous qu'un voyage *d'agrément,* plus *agréable* surtout que celui que vous venez de faire. »

Charlotte s'inclina en baissant la tête; son oncle sourit, et le brave conducteur, tout en remuant et retournant les malles, s'écria : « Eh bien! je le lui souhaite aussi, à ce petit numéro 6! je n'ai jamais eu de voyageuse plus commode ni plus gentille : c'est un vrai bijou, quoi! » On rit beaucoup de cette brusque déclaration, et chacun regagna gaîment sa demeure, excepté Mme Robert, encore toute malade. Charlotte pria son oncle de vouloir bien permettre que la bonne dame passât le reste de la nuit chez lui, car l'excellente femme avait peur des hôtels autant que des auberges, où, chacun le sait, il y a des trappes au moyen desquelles on fait descendre les lits dans un souterrain, uniquement pour le plaisir d'assassiner tous les voyageurs.

En entrant dans la maison de son oncle, Charlotte trouva la famille réunie et l'attendant, quoiqu'il fût tard.

« Eh bien! ma chère nièce, lui dit en l'embrassant Mme Verdier, comment as-tu supporté ce long trajet? avais-tu une bonne place, de bons chevaux?....

— Rien de bon, ma tante : j'ai eu le fatal numéro 6, de la pluie, de la boue, du vent, de mauvais chevaux, de mauvaise cuisine, et pourtant, je vous l'assure, j'ai fait un bon voyage!

— Et une conquête! ajouta l'oncle, qui ne pouvait oublier la harangue de M. Firmin.

— Un bon voyage! répéta Me Robert en frissonnant encore, un bon voyage!... En vérité, je serais tentée de me fixer à Rochefort, uniquement pour ne pas courir une seconde fois d'aussi épouvantables dangers! »

En ce moment on apporta deux bols de bouillon pas trop chaud, pas trop salé, et, par compassion pour les voyageuses, on les conduisit à l'instant aux chambres préparées pour elles.

Une demi-heure après, le sommeil régnait sur toute la maison; Mme Robert elle-même dormait profondément; mais le petit Georges, cousin de Charlotte et voisin de chambre de l'infortunée pèlerine, assura le lendemain matin qu'il avait, lui, fort mal dormi, parce qu'il avait entendu crier sans cesse : « Conducteur! conducteur! sauvez-moi! au voleur! je me noie! conducteur!... »

Le lendemain se passa fort gaîment; Madame Robert se rendit au grand jour à sa destination, et reprit, avec la lumière et la terre ferme, toutes ses bonnes qualités de la rue Saint-Louis, au Marais.

Comme Charlotte ne devait passer qu'un mois à Rochefort, ses parents lui procurèrent tous les plaisirs possibles; promenades, réunions, soirées, il n'y manqua rien; et, ainsi qu'il arrive pres-

que toujours dans une ville de province, on rencontra cent fois le regard hautain de Zenaïde, l'air ennuyé d'Adèle, et la perruque jaune de M. Firmin.

Cet excellent homme saisissait avec empressement toutes les occasions de saluer Charlotte, soit au jardin public, soit dans les salons où se réunissait le soir l'élite de la société : il se montrait observateur fidèle et galant chevalier. Hélas! tout ce bonheur ne dura pour lui que quinze jours : au bout de ce temps, il reprit avec ses nièces la route de Paris.

Un beau matin, arrive chez M. Verdier un jeune homme porteur d'une lettre ; l'oncle de Charlotte rompt le cachet, et lit :

« Monsieur,

» Permettez-moi de m'adresser directement à vous au sujet d'une affaire » qui m'intéresse au plus haut degré.

» Sans qu'il soit besoin de préambule » et d'explications préliminaires, je pose » la question en deux mots : Je suis célibataire, et Mademoiselle votre nièce » est charmante!

» J'ai horreur des voyages et n'en fais » pour ainsi dire jamais; il en est un » pourtant, commencé depuis longtemps, » et qu'il m'eût été doux de finir près » d'une jeune et aimable compagne; » mais à mon âge, c'est folie!.. Je chasse » donc une pensée téméraire, et je viens, » Monsieur, vous demander votre bienveillance pour le messager qui a l'honneur de vous porter cette lettre.

» Ce jeune homme est mon neveu, je » l'aime comme un fils, et j'ai l'intention » de finir mes jours entre lui et la jeune » fille qui l'acceptera pour époux. Oserai-je espérer que Mademoiselle Charlotte consentira à réaliser mon rêve de » bonheur en devenant ma nièce, et en » se fixant à Paris dans mon hôtel?

» Veuillez, Monsieur, lui soumettre » ma demande et me transmettre sa décision. Qu'on n'allègue point l'inégalité des fortunes; Mademoiselle votre » nièce a de l'esprit, des talents, un » excellent caractère, un physique aimable et gracieux ; mon neveu a devant » lui une carrière brillante, et d'ailleurs » son vieil oncle lui assure par contrat » de mariage une part égale à celle de » ses cousines Zénaïde et Adèle qui, » elles aussi, sont au moment de s'établir.

» Il ne m'appartient pas de faire l'éloge de mon neveu ; j'oserai dire néanmoins que Ferdinand est un garçon » plein d'honneur et de moralité, ce qui, » hélas! se rencontre rarement; car vous » savez aussi bien que moi, Monsieur, » ce que sont les jeunes gens d'aujourd'hui!... Hélas! dans quel temps » vivons-nous? la société est viciée, les » convenances sont méconnues, les anciens usages méprisés, tout est bouleversé, et nul ne peut prévoir l'issue de » cet effroyable cataclysme!

» Je ne veux rien précipiter : je prie » votre aimable nièce de réfléchir librement pendant un mois; elle se décidera » ensuite, et j'ose espérer que sa réponse » nous sera favorable.

» Veuillez, Monsieur, etc., etc.

» A. Firmin. »

Grande fut la surprise de M. Verdier, grande aussi fut sa joie.

Il présenta à Charlotte M. Ferdinand, non comme un prétendant, mais comme le neveu d'un ami de Paris.

Quelques jours après, M. Verdier ayant demandé à Charlotte ce qu'elle pensait de ce jeune homme, elle répondit avec simplicité qu'il lui plaisait beaucoup; alors M. Verdier lui fit lire la lettre de M. Firmin. Charlotte commença par sourire en pensant à sa perruque, et finit

par verser des larmes en songeant à son bon cœur.

Puis vinrent les hésitations. Comment reconnaître tant de générosité? comment répondre à la confiance aveugle de M. Firmin? Toute la famille engagea Charlotte à accepter le facile devoir de rendre heureux le bon vieillard et son fils adoptif, Ferdinand l'en supplia, et la jeune fille, après avoir mûrement réfléchi, et surtout beaucoup prié, se rendit aux vœux de tous.

Le mariage fut célébré joyeusement, puis les jeunes gens reprirent la diligence de Paris, avec Mme Robert qui avait prolongé son séjour à Rochefort pour assister à la noce; mais Charlotte eut cette fois une *encoignure* dans le *coupé;* et le conducteur, qui reconnut dans la nouvelle mariée son *petit numéro* 6, la salua d'un air triomphant.

En arrivant à Paris, on trouva M. Firmin dans la cour des Messageries; il avait voulu venir au-devant de ses enfants chéris, quoique le temps fût sombre et les nuages menaçants : c'était de sa part une grande marque d'affection.

Mme Ferdinand fut présentée à Zénaïde et à sa sœur. Ces dames la reçurent avec une incomparable politesse : on la fit asseoir dans un riche fauteuil, on l'invita à dîner, c'était indispensable; mais on ne lui serra pas la main... Ferdinanda avait fait là un si sot mariage!...

Charlotte se consola de la froideur de ses cousines par le calme de son intérieur; elle sut créer du bonheur pour son mari et pour son oncle; elle se plia aux petites habitudes de M. Firmin, qui en avait, dit-on, beaucoup, et réalisa le rêve du vieillard. Il l'aimait comme sa fille, et la grondait comme telle quand par malheur le dîner n'était pas de son goût, ou lorsqu'il pleuvait deux jours de suite.

Souvent dans ses moments d'humeur, il parlait haut et s'emportait contre Ferdinand, contre Charlotte, contre le siècle, et contre le gouvernement; puis, voyant le visage de sa nièce toujours calme et serein, il se reprochait ses impatiences, faisait encore une fois la paix avec le genre humain, et disait en souriant à Charlotte : « Mon enfant, vous embellissez ma vie, vous charmez ma vieillesse : c'est fini, je ne veux plus m'impatienter, je ne garde rancune à personne, je pardonne aux Messageries, à l'aubergiste, au conducteur lui-même; car, sans ce terrible voyage de Paris à Rochefort, vous ne seriez pas devenue l'honneur et la joie de mes vieux jours, et je ne saurais pas combien la vraie piété est digne d'admiration! »

Mme. de Stolz.

MODES.

TRAVAUX A L'AIGUILLE.

Toilette de mariée. — Toilette de bal. — Bijoux. — Bonnet d'enfant en tricot dentelle. — Coquelicot en laine. — Col mousquetaire. — Jeu du typographe. — Économie domestique. Crême à la rose. — Crême veloutée. — Biscuits aux marrons. — Meringues. — Macarons. — Filtre au charbon. — Broderies diverses.

Par une charmante *anomalie*, dont aucune de nous ne se plaindra, je crois, notre aimable peintre a réuni dans un même cadre une jeune personne en toilette de mariée, et une jeune personne en toilette de bal, quoique, tu le sais, ma chère Adèle, il n'y ait plus maintenant, le jour du mariage, ni dîner, ni soirée, ni bal. Après un déjeuner dinatoire servi à la russe et plus ou moins prolongé, la mariée se retire pour quitter sa blanche parure; elle revêt une robe de casimir noir avec surtout pareil, elle pose sur ses cheveux un chapeau en feutre orné de plumes, elle chausse ses bottines à l'anglaise, et elle part avec son nouvel époux qui a fait, comme elle, ses apprêts pour le voyage. Mais puisque nous sommes admises en tiers dans le cabinet de toilette, examinons les deux parures.

La robe de la mariée, en velours d'Afrique blanc, est fermée du haut en bas par des boutons en perles. Le corsage montant, est juste, à petites basquines en pointes, par-devant seulement. La collerette est en tulle ou en blonde de soie ruchée; les sous-manches, qui dépassent les manches ouvertes et bordées de chaque côté de boutons en perles, sont également en tulle de soie, et se terminent par une ruche en tulle de soie. Quant à la coiffure, elle se compose, de même que le bouquet, de boutons de fleurs d'oranger et de camélias blancs. Le voile, en tulle de soie, aux pointes arrondies, est entouré d'un large ourlet; une guirlande de boutons de fleurs d'oranger le retient sur le front où le bord coquille légèrement, et les touffes de camélias le fixent sur chaque tempe. Une seconde guirlande, dite *petit chapeau*, l'attache par-derrière à la grosse natte de cheveux. Gants blancs, souliers de satin blanc, bas de soie à jour et brodés, mouchoir garni de dentelle.

Je crois que la toilette de bal te plaira comme à moi; elle est élégante, simple et charmante, de même que celle qui la porte.

Il faut trois numéros de ruban de satin rose pour faire les coques qui garnissent cette robe de tulle blanc avec dessous de taffetas d'Italie blanc. Ruban, nº 11, pour les coques du bas de la jupe et le large nœud à longs bouts qui relève coquettement la robe du côté gauche; ruban, nº 9, pour le second rang de coques; ruban, nº 7, pour le troisième rang, le tour de la berthe et des manches; quant aux coques qui descendent à partir de la ceinture et qui viennent rejoindre le nœud du bas de la jupe, elles sont en ruban nº 11. C'est avec le ruban nº 9, qu'on forme l'espèce de guirlande en coques qui entoure la natte par-derrière;

le nœud qui la termine, et dont les longs bouts flottent sur les épaules, se fait, ainsi que le nœud placé par-devant sur la berthe, avec ce même numéro 9. Tu peux, à ton gré, orner ainsi une robe de crêpe lisse ou de tarlatane. Cette parure fraîche et simple laisse voir dans toute leur beauté les cheveux que retient un simple peigne en écaille. Les bandeaux sont *demi-bouffants*.

Quant à la table de toilette elle est garnie entièrement d'une dentelle large au crochet; les rideaux de même, mais ceux-ci sont en tricot à jour.

Décidément les colliers reprennent la vogue. La princesse Mathilde a été la première à se montrer au bal de la Présidence avec ce genre de parure qui sied si bien, et à remplacer le peigne d'écaille par un peigne à galerie orné de perles. Rien ne complète mieux une toilette que des bijoux riches et de bon goût. Les jeunes personnes n'en peuvent porter que de simples; mais toutes, j'en suis certaine, adopteront le collier et le peigne à galerie en or; on en fait de tout-à-fait convenables pour elles.

Les corsages justes avec berthe; les corsages à la Sévigné avec draperies à la Ninon; les corsages Pompadour avec échelles de ruches ou de nœuds de ruban; les corsages à la Raphael; les corsages en gerbe, plissés à partir des épaules jusqu'au bas de la taille par-devant, les corsages en cœur, tout cela est de mode; on est libre de choisir dans ces différentes formes celle qui sied le mieux.

En fait de toilette de ville, rien de nouveau pour les jeunes personnes. Nous ne changeons pas de mode tous les mois, Dieu merci, et nous sommes assez sages pour nous contenter d'une ou de deux robes parées pour les soirées, d'un pardessus ou paletot pour la ville, et d'un ou deux chapeaux.

Voyons maintenant nos travaux.

Si tu veux t'armer d'attention et de patience, cherche, à la fin de ma lettre, l'explication qui te mettra en état d'exécuter le bonnet d'enfant en tricot dentelle, nº 1. Rien de plus joli ne sera jamais sorti de tes mains habiles. Mais attention et patience, je te le répète!

Pour te délasser, tu peux quitter de temps en temps ce fin tricot et faire quelques coquelicots en laine. Le nº 2 est le patron du moule qui t'est nécessaire et que tu couperas en carton-carte bien lisse.

Il te faut de la laine anglaise écarlate, du fil de fer noir très-fin, du coton en carde, de la laine verte, du papier vert et du fil noir moyen.

C'est sur la partie arrondie du moule que tu dois croiser, pour retenir chaque boucle en laine, tes deux bouts de fil de fer; cette partie arrondie forme le haut du pétale. Tu laisseras à chaque extrémité du moule 15 millimètres sans les recouvrir.

Lorsque toute la partie arrondie est recouverte de laine, fais descendre ensemble, vers le bas du moule, de chaque côté, tes deux fils de fer, et entoure-les soigneusement de laine rouge. Prends du fil de laiton plus fort, passe-le dans toutes les boucles que forme la laine au bas du pétale, retire le moule, puis croise et serre fortement les deux bouts de ce laiton, le pétal est fini. Fais en trois autres tout pareils.

Prends un autre bout de fil de laiton; replie en crochet une de ses extrémités et entoure-la, en roulant le laiton entre tes doigts, de coton en carde, de manière à former une boule de la taille d'un gros pois. Recouvre cette boule avec du papier vert, aplatis-la un peu en dessus, et croise régulièrement sur ce cœur vert, trois fils noirs que tu arrêtes au bas. Pour l'entourer d'étamines noires, il suffit de quelques bouts de fil noir coupés

d'égale longueur que tu attaches tout autour.

Place à présent deux pétales bien en face l'un de l'autre, et attache-les au cœur avec de la laine verte ; place de même les deux autres, et entoure la tige de laine verte.

Quant au bouton, rien de plus facile à faire. Prends un bout de laiton, courbe une des extrémités en crochet, entoure-la de coton cardé de manière à produire la forme d'une petite olive ; recouvre cette olive de boucles de laine rouge que tu retiens par le haut avec ton laiton fin que tu caches ensuite sous la laine en le faisant redescendre vers la tige.

Prends de la laine vert clair, ton moule, et fais deux pétales comme les premiers. Tu les attacheras à l'olive rouge en face l'un de l'autre et tu leur feras prendre la courbure nécessaire pour envelopper à demi cette olive qui figurera alors parfaitement un bouton près d'éclore.

J'ai voulu attendre que la mode se prononçât positivement avant que de t'envoyer un grand col. Le n° 3 te présente la forme toute nouvelle dite *Mousquetaire*. Après avoir brodé au plumetis ce joli dessin, tu le garniras d'une petite dentelle haute d'un centimètre seulement. Si le modèle te plaît, tu peux encore le reproduire avec un entre-deux ; mais il faut toujours le garnir d'une petite dentelle.

Vois, pour les autres dessins, à la fin de ma lettre.

Une de nos aimables amies nous a envoyé le moyen de varier les jeux du Sphinx et d'y faire participer les petites sœurs, les petits frères, ainsi que les personnes qui veulent bien se prêter à leur jeu, sans prendre trop de peine, on pourrait appeler cette variété : JEU DU TYPOGRAPHE.

Dans tous les pays du monde pénètrent les journaux ; ces journaux portent partout des annonces en grand nombre, ce qui permet de se procurer sans beaucoup de peine des lettres d'imprimerie. Il suffit pour cela de prendre ces annonces, d'en découper les lettres et de coller celles-ci sur de petits carrés de carton ; avec ces petits carrés de carton, ou plutôt avec les lettres qu'ils portent, un *Sphinx* va à l'écart composer un mot, puis il en rapporte les lettres toutes brouillées aux *Œdipes* qui sont obligés de le reconstruire. Si ce Sphinx ne sait pas parfaitement l'orthographe, il en résulte un *imbroglio* qui fait rire, mais qui le force à payer l'amende, et à apprendre ce qu'il ignore. L'habileté consiste à choisir des mots un peu longs et peu usités, et à composer en présence de tout le monde, en prenant rapidement les lettres dont ont a besoin dans le monceau de petits cartons réunis sur la table ; l'*à-parte*, pour composer, est permis seulement aux novices et aux enfants.

Nous nous sommes amusés l'autre jour à ce jeu pour lequel Eugène s'était hâté de découper une multitude de lettres et de les coller sur des morceaux de carton carte. Tu ne te figures pas toutes les combinaisons que chacune de nous a faites avec les vingt lettres que renferme le mot *consubstantiellement*, et les quatorze lettres que contient celui de *circonvolution*, avant que d'arriver à les reconstruire. Mon oncle a *perfectionné* ; il a trouvé 103 mots *complets*, ayant tous une *valeur propre*, et offrant des *noms de departements*, de *villes*, d'*hommes*, de *choses*, dans celui de *circonstance ;* tu comprends bien, chère amie, qu'il n'a pas *toujours* employé *toutes* les lettres. Nous avons suivi ses opérations avec un vif plaisir, et, depuis, jusqu'à ma tante qui consulte le Dictionnaire pour chercher des mots que mon oncle et Eugène se chargent de décomposer, et de recom-

poser de cent et cent façons, ceci nous amuse beaucoup; nous trouvons quelquefois des choses fort drôles et qui nous font bien rire. Notre aimable amie a raison, ce jeu convient également aux grands, aux petits enfants et il fait sentir plus *positivement* que toutes les grammaires, la nécessité de savoir et d'apprendre l'orthographe.

Caroline, toujours en bals, en soirées, en fetes, a trouvé cependant le temps de m'envoyer plusieurs recettes *délicieuses*, surtout en ce temps de réunions et de plaisirs. Tu remarqueras d'abord une *crême à la rose* et une *crême veloutée* dont mon oncle est tellement amateur, qu'il en parle à tout le monde, et même, à ce qu'il assure, qu'il en rève.

Ah! que je n'oublie pas de te dire que les marrons glacés sont meilleurs lorsqu'on les met jusqu'à trois fois dans la bassine sur le feu, après les avoir laissés égoutter, et lorsqu'on jette dans le sirop un peu de vanille en cosse, ou d'essence de vanille, ce qui vaut mieux.

Notre aimable Claire nous donne un élégant quadrille fait pour notre Journal, et nous promet d'autre musique aussi jolie pour la prochaine fois. Sa walse à six mains, *Nadia*, a la vogue comme tout ce qui sort de sa plume musicale. Je ne t'indiquerai aujourd'hui que de la musique dansante : *Le bal d'Emma*, walse brillante à deux ou à quatre mains, par Camille Schubert. — *La Créole*, polka, et la *Redowa favorite*, par L. Messer Macker. — *Mathilde*, polka originale et chromatique, par J. Quidant. — *Le Pharaon*, quadrille, par H. Godefroy. Muzard a publié aussi de charmants quadrilles que tu pourras te procurer, soit chez Brandus, éditeur de la *Gazette musicale de Paris*, 97, rue de Richelieu, soit chez Mayand, 7, boulevard des Italiens.

J'ai vu quelque chose de charmant chez Holin, papetier, 110, rue du faubourg Saint-Honoré; c'est une *boîte de peinture illustrée*, pour la miniature, l'aquarelle et le dessin. Déjà je l'avais remarquée à l'Exposition; elle renferme tout un *outillage* de crayons, porte-crayons, estampes, pinceaux, couleurs, etc., etc., et, en outre, des sujets d'art découpés à jour et destinés à servir de modeles. Je donnerais volontiers le nom de *magique* à cette boîte en forme de livre, aussi élégante à l'extérieur que riche à l'intérieur.

Si, des arts, tu me permets de passer à l'*utile*, je te parlerai du merveilleux *charbon de Paris*, qui se fabrique, 137, boulevard de l'Hôpital, chez M. Popelin-Ducarre. Ce charbon, qui coûte 7 fr. 50 les 50 kilos, dure deux fois autant que le charbon ordinaire. Il est excellent pour la cuisine, quand on veut un feu doux et se couvrant tout seul de cendres; dans une chaufferette, il procure une chaleur égale et douce. On l'allume aisément, soit avec un peu de braise de boulanger, soit avec du charbon ordinaire. Ma tante est charmée de la découverte de M. Popelin-Ducarre, et déclare, en sa qualité de ménagère, qu'aucun combustible n'est préférable, pour la cuisine, au *charbon de Paris*.

Je te rappellerais bien les *Glacières parisiennes* pour obtenir de la *glace sans glace* en toute saison, si dans ce moment la glace n'abondait malheureusement point partout. Mais prends note, pour l'été, de l'adresse de la fabrique qui est maintenant, 9, rue Fursteinberg, près la rue Jacob.

Là-dessus au revoir; mon *post-scriptum* est presqu'aussi long que ma lettre.

Annica Bricogne.

Crème à la rose.

Prends cinq decilitres de bonne crème (une chopine) et fais-la bouillir. Quand elle a monté, retire-la sur le bord du fourneau et sucre-la comme pour une crème. Ajoute quelques gouttes d'essence de roses, et un peu de carmin en poudre, en assez grande quantité pour la colorer. — Pendant que ce mélange infuse, prends les jaunes de dix-huit œufs; tourne-les avec une cuiller de bois neuve, mais lavée soigneusement, jusqu'à ce qu'ils soient bien liés. — Tu y verses alors la crème peu à peu en tournant sans t'arrêter. — Passe au tamis clair, remets dans une casserole, et fais lier sur le feu, mais en prenant bien soin de ne pas laisser bouillir, ou bien tout serait perdu. Passe une seconde fois au tamis, et verse dans de petits pots, ou bien dans un plat de porcelaine creux. Ce mets est delicieux.

Crème veloutée.

Tu prends 375 grammes (trois quarterons), d'amandes douces; après les avoir pelées et bien pilées, tu les places sur la serviette dont tu as recouvert un vase creux. Tu as fait bouillir cinq decilitres de crème épaisse. Tu la verses très-chaude, mais non pas bouillante, sur les amandes. Recommence trois fois.

Pendant le temps qu'exigent ces opérations, tu as mis à tremper dans de l'eau tiède trois gesiers de volaille. Tu les retires, tu les dessèches, tu les coupes en plusieurs morceaux et tu les places sur une autre serviette qui recouvre de même un autre vase creux. Il faut alors passer la crème trois fois sur ces gesiers; à chaque fois tu les étends bien sur la serviette avec les doigts, afin d'en faire sortir toute la gélatine qu'ils contiennent. — La crème étant ainsi passée trois fois sur les amandes pelées, et trois fois sur les gesiers, tu y mêles du sucre en poudre. Laisse-le dissoudre; mets dans de petits pots, ou dans un plat creux et fais prendre au bain marie. — La *crème à la rose* et la *crème veloutée* se servent froides, comme toutes les crèmes, du reste.

Biscuits de marrons.

Casse dans une terrine douze œufs entiers. — Jettes-y 469 grammes (15 onces), de sucre en poudre. — 187 grammes (6 onces) de marrons cuits et épluchés. — 125 grammes (4 onces) de farine. — La *râpure* d'une écorce de citron. Bats bien le tout ensemble. Quand la pâte est parfaitement liée, dresse-la de forme ronde ou de forme ovale et de la grosseur d'un marron, sur des feuilles de papier : fais cuire à un four doux. (Si tu n'as pas de four et que tu n'aies pas une grande habitude de te servir du four de campagne, envoie chez le boulanger et fais enfourner après que le pain vient d'être retiré.) Une demi-heure suffit pour la cuisson.

Meringues.

Bats en neige des blancs d'œufs. — Ajoute une bonne cuillerée de sucre en poudre par chaque blanc. Quand les œufs et le sucre sont bien mêlés, dresse sur des feuilles de papier, de la grosseur d'un œuf environ. Poudre avec du sucre passé au tamis de soie; mets la fournée sur une planche et cuis à four très-doux. — Dès que la fournée a pris une belle couleur, retire. — Enlève de dessus le papier, et, avec une petite cuiller, délache doucement de l'intérieur la pâte qui n'est pas cuite. — Tu remplis une de ces calottes avec des confitures ou avec de la crème fouettée, et tu places une autre calotte par-dessus. — Il faut fouetter dans une terrine avec une verge d'osier de la crème très-épaisse. Tu y mêles, pour cinq decilitres, gros comme un pois de gomme adragante, ce qui lui donne du soutien. Aie soin de tenir la crème fouettée au frais jusqu'au moment de servir.

Macarons.

Pèle des amandes, 500 grammes. — Pile-les avec quatre blancs d'œufs. — Ajoute, en te servant d'une spatule, 500 grammes de sucre pilé. — Amandes et sucre, tout doit être *bien sec;* la *râpure* de l'écorce d'un citron. Dresse cette pâte de la grosseur d'une noix, sur des feuilles de papier. Si la pâte était trop molle tu y ajouterais du sucre. — Fais cuire au four doux.

Filtre au charbon.

Veux-tu faire cadeau à une pauvre famille d'un filtre à charbon bien simple et qui lui procurera une chose très-précieuse, de l'eau pure et saine? Achète un pot à beurre en grès rouge; place dessus un pot à fleur neuf que tu garniras en dedans d'une flanelle légère; mets-y ensuite une couche de charbon de bois concassé. Un second pot à fleur doit entrer dans le premier; pour celui-ci, tu bouches l'ouverture du fond avec un morceau d'éponge neuve. On verse l'eau dans ce premier pot; elle passe goutte à goutte à travers l'éponge, se filtre lentement à travers le charbon et la flanelle, et le pot de grès se remplit d'eau parfaitement épurée. On renouvelle le charbon de temps en temps.

Bonnet d'enfant en tricot dentelle.

N° 1. — Monte 7 mailles sur quatre aiguilles.

1re *rangée.* 1 maille unie, — 1 augmentée, — fais ceci 7 fois.

2e *rangée*. Unie.

3e *rangée.* 2 mailles unies, — 1 augmentée, — 7 fois.

4e *rangée.* Unie.

5e *rangée.* 3 mailles unies, — 1 augmentée, — 7 fois.

6e *rangée.* Unie.

Continue toujours de même: tu auras une maille unie *de plus* à chaque rangée *impaire*, tricote unies toutes les rangées *paires*, jusqu'à la 33e rangée.

33e *rangée.* 16 mailles unies, + 1 augmentée, — 1 unie prise dans le milieu de l'augmentée de la 31e, — 1 augmentée, — 16 unies, — retourne au +.

34e *rangée.* Unie et ainsi de toutes les rangées *paires.*

35e *rangée.* 14 mailles unies, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 3 unies, — 1 augmentée, — 7 fois.

37e *rangée.* 12 unies, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée. — 7 fois.

39e *rangée.* 12 unies, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 3 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 7 fois.

41e *rangée.* 11 unies, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 7 fois.

43e *rangée.* 10 mailles unies, continue de même jusqu'à ce que l'étoile mate n'ait plus qu'une maille. L'étoile terminée commence l'entre-deux du tour.

1re *rangée.* 4 mailles unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie tournée, — Recommence.

2e *rangée.* 4 unies, — 1 augmentée (observe de ne faire la maille augmentée que lorsque tu as tricoté simplement la maille augmentée de la rangée précédente), — 1 rétrécie. — Recommence.

3e et 4e *rangées.* Comme la 2e.

5e *rangée.* 3 mailles unies, + 1 rétrécie faite avant la maille augmentée de la rangée précédente, — 1 augmentée, — 4 unies. (Retourne au signe).

6e, 7e, 8e *rangées.* Comme la 5e. Le fond terminé, il faut faire le corps du bonnet.

1re *rangée.* 1 maille unie, — 1 augmentée, — 3 unies, — 1 rétrécie double, — 3 unies, — 1 augmentée. Recommence.

2e *rangée.* Unie, et ainsi pour toutes les rangées paires.

3e *rangée.* 2 mailles unies, + 1 augmentée, — 2 unies, — 1 rétrécie double, — 2 unies, — 1 augmentée, — 5 unies. — Retourne au +.

5e *rangée.* 3 mailles unies, + 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie double, — 1 unie, — 1 augmentée, — 5 unies. — Retourne au +.

7e *rangée* 4 unies, + 1 augmentée, — 1 rétrécie double, — 1 augmentée, — 7 mailles unies — Retourne au +.

9e *rangée.* 1 rétrécie, + 3 unies, — 1 augmentée, — 1 maille unie, — 1 augmentée, — 3 unies, — 1 rétrécie double. — Retourne au +

11e *rangée.* 1 rétrécie, + 2 unies, — 1 augmentée, — 3 unies, — 1 augmentée, — 2 unies, — 1 rétrécie double. — Retourne au +.

13e *rangée* 1 rétrécie, + 1 unie, — 1 augmentée, — 7 unies, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie double. — Retourne au signe. — Recommence à la première rangée.

Lorsque le bonnet est suffisamment profond, continue à tricoter seulement sur le devant afin de lui donner la forme du patron no 10 que je t'ai envoyé au mois d'octobre dernier. Entre chaque rangée impaire, tu feras nécessairement une rangée unie à l'envers, puisqu' alors tu ne tricotes plus *en tournant*, mais en *allant* et *revenant*.

Explication de la planche de Broderies.

No 1. — Bonnet d'enfant à exécuter au tricot.

No 2. — Patron du moule nécessaire pour faire un coquelicot en laine.

No 3. — Col mousquetaire; broderie au plumetis, œillets à jour et à point d'échelle.

No 4. — Entre-deux à broder en feston et au plumetis sur ourlet, pour le devant d'un peignoir.

No 5. — Dessin réduit pour le corsage.

No 6. — Coin de mouchoir à broder au plumetis et au point de feston.

GRANDE ÉDITION.

Nos 7 et 8. — Dessins à broder en reprise sur filet carré.

No 9. — Moitié du dos du canezou dont je t'ai envoyé l'un des devants le mois dernier.

No 10. — Col à broder au plumetis et au point de cordonnet. Si tu trouves ce dessin trop long à exécuter ainsi, rien de plus facile que de supprimer les cordonnets.

Nos 11, 12 et 13. — Dessins pour bourse au crochet plein Tu peux remplacer par l'une de ces guirlandes, celle de la bourse en crochet plein dont je t'ai envoyé le dessin au mois de novembre dernier. Tu varieras les couleurs pour le fond de même que pour la guirlande.

Nos 14, 15 et 16. — Patrons d'un pardessus pour enfant, réduction au quart. — No 14. Moitié du dos. — No 15. Devant. — No 16. Manche Il faut que la partie de la manche qui forme le dessous soit taillée un peu plus longue par en haut et par en bas que la partie qui forme le dessus, afin de pouvoir faire un pli dans la couture à la saignée.

LES JEUX DU SPHINX.

LOGOGRIPHE.

Je suis un être de raison
Que sur six pieds tout le monde appréhende ;
Je cause à l'amour-propre une douleur si grande,
Qu'elle a sur lui l'effet du plus âcre poison :

S'il n'en meurt pas toujours, il en reste incurable.
J'ai mainte fois aussi, dans la société,
Une heureuse influence, un excellent côté;
Je punis un faux brave, un traître, un misérable.
J'accable le mensonge et la duplicité.
Le vice à m'échapper vainement s'évertue,
Je le poursuis partout : c'est moi qui perpétue
Son opprobre, sa honte et son indignité.
On me distingue encore à ma philosophie :
Elle est grande en effet, et malgré les railleurs
Elle s'étend parfois aux dangers, aux honneurs,
A la fortune, et même elle embrasse la vie ;
Mais pour que je parvienne à ce point élevé,
Combien il faut de temps, de pénibles études !
Tel que le sort frappa de ses coups les plus rudes,
Jusque là cependant n'est jamais arrivé :
En proie à mille maux, âme pusillanime,
Il a rongé son frein, il a toujours souffert;
Ses malheurs imprévus lui méritaient l'estime,
Et c'est de moi pourtant qu'il s'est trouvé couvert !
Mais tu peux, cher lecteur, en me coupant la tête,
De mon être changer la nature et l'emploi,
Et grâce au sentiment que soudain je te prête,
Auprès de deux beaux yeux être heureux comme un roi.
Retranche encor ma tête, et tu vas, pour toi-même,
Redouter les soucis, les chagrins, les ennuis :
Malheureux en amour, ce n'est pas toi qu'on aime,
Et te voilà, lecteur, ce qu'à présent je suis.
Coupe ma tête encor, quelle métamorphose !
Plus d'ennuis, de chagrins, plus de jours orageux :
Tout à tes doux regards devient couleur de rose,
Tu retrouves en moi les compagnons des jeux.

Guernu.

Le mot de la charade du mois dernier est Chasselas.



ÉDUCATION.

RELIGION ET MORALE.

SUJETS DE MÉDITATIONS.

PREUVES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Nous voudrions que Dieu nous fît voir des miracles pour nous confirmer dans la foi ; mais quel plus grand miracle que la conversion du monde et la propagation de l'Evangile?

Jésus-Christ entreprend de changer la face de l'univers et de purger le monde de l'idolâtrie, de la superstition, de l'erreur, pour y faire régner souverainement la pureté de Dieu. Pour cela, qui choisit-il? Douze disciples grossiers, ignorants, faibles, imparfaits, mais qu'il remplit tellement de son esprit, que dans un jour, dans un moment, il les rend propres à l'exécution de ce grand ouvrage.

En effet, de grossiers, et, pour user de son expression, de lents à croire qu'ils étaient, par la vertu de cet esprit qu'il leur envoie du ciel, il en fait des hommes pleins de zèle et de foi. Après les avoir persuadés, il s'en sert pour persuader les autres. Ces pêcheurs, ces hommes faibles, que l'on regardait, dit saint Paul, comme le rebut du monde, fortifiés par la grâce de l'apostolat, partagent entre eux la conquête et la réformation du monde. Il n'ont point d'autre arme que la patience, point d'autre trésor que la pauvreté, point d'autres conseils que la simplicité, et cependant ils triomphent de tout. Ils prêchent des mystères incroyables à la raison humaine, et on les croit. Ils annoncent un Evangile opposé contradictoirement à toutes les inclinations de la nature, et on le reçoit. Ils l'annoncent aux grands de la terre, aux doctes, aux prudents du siècle, à des mondains sensuels, voluptueux, et l'on s'y soumet. Ces grands reçoivent la foi de ces pauvres ; ces doctes se laissent convaincre par ces ignorants ; ces voluptueux, ces sensuels se font instruire par ces nouveaux prédicateurs de la croix, et se chargent du joug de la modération et de la pénitence : de tout cela se forme une chrétienté si sainte, si pure, si distinguée par toutes ses vertus, que le paganisme même se trouve forcé de l'admirer.

Ce n'est pas tout, et ce que j'ajoute vous doit paraître encore plus surprenant ; car à peine la foi publiée par ces douze Apôtres a-t-elle commencé à se répandre, qu'elle se voit attaquée par mille ennemis. Toutes les puissances de la terre s'élèvent contre elle. Un Dioclétien, le maître du monde, veut l'anéantir, et s'en fait un point de politique ; mais, malgré lui, malgré les plus violents efforts de tant d'autres persécuteurs du nom chrétien, elle s'établit si solidement, cette foi, que rien ne peut plus l'ébranler. D'innombrables martyrs la défendent

jusqu'à l'effusion de leur sang ; des gens de toutes les conditions font gloire d'en être victimes et de s'immoler pour elle ; des vierges sans nombre, dans un corps tendre et délicat, lui rendent le même témoignage, et souffrent avec joie les tourments les plus cruels. Elle s'étend, se multiplie, non-seulement dans la Judée où elle a pris naissance, mais jusqu'aux extrémités de la terre, chez les peuples les plus barbares et chez les nations les plus polies ; dans Rome, où la religion d'un Dieu crucifié se trouve bientôt la religion dominante ; dans le palais des Césars, où Dieu, pour l'affermissement de son Église au milieu de l'iniquité, suscite les plus fervents chrétiens ; enfin, observez ceci, dans le plus éclairé de tous les siècles, dans le siècle d'Auguste, que Dieu choisit pour marquer encore davantage le caractère de cette foi, qui seule devait surmonter toute la prétendue sagesse de l'homme et tout l'orgueil de la raison !

Avouons-le avec saint Chrysostome, quand la religion chrétienne, dès son berceau, aurait trouvé dans le monde toute la faveur et tout l'appui nécessaires, quand elle serait née dans le calme, par mille autres endroits elle ne laisserait pas d'être toujours l'œuvre de Dieu. Mais qu'elle se soit établie dans les persécutions, ou plutôt par les persécutions, et qu'il soit vrai qu'elle n'ait jamais été plus florissante que lorsqu'elle a été plus violemment combattue ; que le sang de ses disciples, inhumainement répandu, ait été, comme parle un Père, le germe de la fécondité ; que plus il en périssait par le fer et par le feu, plus elle en ait formé par l'Evangile ; que la cruauté exercée sur les uns ait servi d'attrait aux autres pour les appeler, selon l'expression de Tertullien ; que, sans rien faire autre chose que de voir ses membres souffrir et mourir, ce grand corps du christianisme ait eu de si prompts et de si merveilleux accroissements ; c'est un de ces prodiges où il faut que la prudence humaine s'humilie, et qu'elle fasse hommage à la puissance de Dieu.

Voilà néanmoins ce que nous voyons, et c'est la merveille subsistante dont nous sommes témoins nous-mêmes, et que nous avons devant les yeux : voilà ce que le Seigneur a fait.]

« Puisque vous vous opiniâtrez, disait aux païens saint Augustin, à ne vouloir pas croire aux autres miracles, qui sont pour nous des preuves incontestables de notre foi, au moins confessez donc que dans votre système il y en a un dont vous êtes obligé de convenir : c'est le monde converti à Jésus-Christ sans aucun miracle ; car cela même, qui n'est pas et qui n'a pu être, ce serait le miracle des miracles. »

« Et à quoi donc, poursuivait-il, attribuerons-nous ce grand ouvrage de la sanctification du monde par la loi chrétienne, si nous n'avons recours à la vertu infinie de Dieu ? Ce n'est point aux talents de l'esprit, ni à l'éloquence du génie que la gloire en est due ; car, quand les Apôtres auraient été aussi éloquents, aussi savants qu'ils l'étaient peu, on sait assez ce que peuvent l'éloquence et la science humaines, ou plutôt on sait trop combien l'une et l'autre sont faibles quand il est question de réformer les mœurs ; et l'exemple d'un Platon, qui n'a pu engager une seule bourgade à vivre selon ses maximes et à se gouverner selon ses lois, montre bien que saint Pierre agissait par de plus hauts principes quand il réduisait les provinces et les royaumes sous l'obéissance de l'Evangile. Ce n'est point par la force ni par la violence que la Croix a été plantée ; car le premier avis que reçurent les disciples de Jésus-Christ, ce fut qu'on les envoyait *comme des agneaux au mi-*

lieu des loups; et ils le comprirent si bien que, sans faire nulle résistance, ils se laissèrent égorger comme d'innocentes victimes. Le mahométisme s'est établi par les conquêtes et par les armes; l'hérésie, par la rébellion contre les puissances légitimes; la loi de Jésus-Christ seule, par la patience et l'humilité. Ce n'est point la douceur de cette loi, ni le relâchement de sa morale qui fut le principe d'un tel progrès : car cette loi, toute raisonnable qu'elle est, n'a rien que d'humiliant pour l'esprit et de mortifiant pour le corps. On conçoit comment, sans miracle, le paganisme a eu cours dans le monde, parce qu'il favorisait ouvertement toutes les passions, qu'il autorisait tous les vices, et qu'il n'est rien de plus naturel à l'homme que de suivre ce parti; mais ce qu'on ne conçoit pas, c'est qu'une loi qui nous ordonne d'aimer nos ennemis et de nous haïr nous-mêmes, ait trouvé tant de partisans. Ce n'est point l'effet du caprice, car jamais le caprice, quelque aveugle qu'il puisse être, n'a porté les hommes à s'interdire la vengeance, à renoncer aux plaisirs des sens, à crucifier leur chair. Que s'ensuit-il de là? Je le répète : Qu'il n'y a que Dieu qui ait pu conduire si heureusement une pareille entreprise et la faire réussir; c'est l'œuvre du Seigneur, et le doigt de Dieu est là! »

Bourdaloue.

LA VIEILLE COUSINE.

ESQUISSE.

« Ma Cousine, pourquoi donc ne vous êtes-vous pas mariée? »

Cette question était faite par une jolie petite fille de douze ans environ, et s'adressait à une bonne vieille personne, qui, par son âge, aurait pu prétendre à ces titres de dame et de matrone, qu'elle paraissait avoir obstinément refusés.

— Pourquoi je ne me suis pas mariée? » répéta la vieille cousine, en levant les yeux et en les arrêtant avec douceur sur le joli groupe debout devant elle, et qui aurait pu tenter le pinceau d'un peintre.

Antoinette était comme suspendue au bras de sa sœur aînée, de Suzanne, grande, belle, blonde, sérieuse Flamande de vingt ans; et toutes deux examinaient les pièces d'un riche trousseau de mariée, étalé sur une grande table. Suzanne, la fiancée, regardait ces richesses domestiques avec une certaine nuance de gravité, comme si elles lui eussent révélé l'avenir de son ménage, de sa vie de travail, d'économie, de retraite. Antoinette, au contraire, se haussant sur la pointe des pieds, pour se trouver au niveau de la table, fouillait tout d'une main curieuse, rejetait avec dédain les grosses toiles, les jupes de drap, les étoffes communes et solides, et s'arrêtait avec un plaisir évident à admirer les fines batistes, les dentelles, la robe de soie, les petits bijoux de famille et le voile blanc, parure d'un jour, qui devait être conservé toute la vie.

Autour de ces jeunes filles, tout respirait la laborieuse austérité des mœurs flamandes. La chambre, à la fois salle à manger et cuisine, n'avait d'autre ornement qu'une propreté parfaite; pas une tache ne déparait le carreau de briques rouges; les meubles de chêne, buffet,

huche, table massive, escabelles à trois pieds, étaient si soigneusement frottés qu'ils renvoyaient la lumière ; et la flamme du foyer, se reflétant dans les ustensiles de cuivre suspendus aux murailles, en faisait comme autant de miroirs ardents et polis. Cette batterie de cuisine, qui ferait aujourd'hui l'ornement du cabinet d'un antiquaire, mériterait bien une description : les moules à pâtisserie dont usaient nos aïeules affectaient les formes les plus bizarres ; ils représentaient des crapauds, des grenouilles, des écrevisses, des tritons, des sirènes, formes que devaient prendre les préparations culinaires de toutes les espèces enfermées dans leurs flancs. Au-dessus de ces moules singuliers, régnait un dressoir chargé de faïences à la manière de Palissy, d'énormes verres à pied, de poteries en grès antique, mêlées à quelques porcelaines de la Chine, émaillées des plus vives couleurs. La cheminée énorme, béante, en pierre grise, garnie d'un lambrequin de serge, laissait voir dans le fond une plaque de fonte ornée de fleurs de lys ; les grils ouvragés, les pelles, les pincettes de cuivre, tous les accessoires ordinaires étincelaient de propreté. Au chambranle était suspendue l'image gothique de Notre-Dame de la Treille, patronne de Lille, gardienne de tous les foyers, protectrice de toutes les maisons de *la cité de la Vierge ;* le buis bénit de l'année la couronnait de ses feuilles luisantes, et un bouquet de marguerites, placé à ses pieds, un cierge brûlant devant l'image annonçaient le culte assidu de la famille. Malgré ces ornements, malgré l'extrême et ravissante propreté, charme de cette demeure, la chambre paraissait sombre ; le soleil d'automne y glissait à peine un pâle rayon à travers la vigne qui encadrait les fenêtres antiques, car la maison, située non loin du cloître de Saint-Pierre, voyait se projeter sur elle l'ombre gigantesque de la vieille collégiale de Lille, et elle empruntait à ce pieux voisinage une physionomie encore plus austère et plus recueillie.

Habituées dès leur enfance à l'aspect un peu triste de la maison paternelle, les jeunes filles ne s'en mettaient pas en peine, et Antoinette laissait éclater la vive curiosité et les rires joyeux de la jeunesse.

« Ainsi, tu veux savoir comment il se fait que je sois restée fille ? reprit, après un assez long silence, mademoiselle Isabelle. En vérité, mon enfant, je n'ai pas eu de motif particulier pour cela..... Je n'y ai jamais songé ; je ne songeais qu'à une seule chose, à un devoir que je m'étais imposé....

— Et quel était ce devoir, dites, cousine Isabelle ! s'écria Antoinette, pendant que Suzanne, plus discrète, se bornait au langage des yeux.

— C'est l'histoire de toute ma vie que vous voulez savoir ? eh bien ! pourquoi pas ? Il nous reste un peu de temps avant le *salut ;* prenez votre ouvrage et asseyez-vous près de moi. »

Suzanne alla chercher son coussin à dentelle, Antoinette des serviettes à ourler, et Isabelle se remit à filer.

« Je suis née, dit-elle, à Audenarde, et à l'âge où je suis arrivée, il me semble encore qu'il n'y a pas de plus jolie petite ville sous le soleil. L'Escaut y coule si vif et si rapide ! les églises sont si recueillies et la vieille maison-de-ville est si curieusement sculptée ! Les étrangers vont la voir comme une merveille, et moi, si je la revoyais, je crois que le cœur me battrait de plaisir. Nous demeurions non loin de là, mon frère Jacques et moi ; nous avions, en face du perron, une grande maison qui nous avait été léguée par notre père et notre mère, et où nous continuions leur com-

merce de toiles. J'aidais mon frère de toutes mes forces, et je me trouvais bien heureuse d'être bonne à quelque chose en ce monde, lorsque je crus remarquer que mon bon frère, jusqu'alors si tranquille et si gai, devenait tout-à-coup pensif, sombre, taciturne. Ses habitudes changeaient comme son humeur. Il ne suivait plus assidûment les marchés de toiles d'Ypres ou de Courtray ; il n'allait plus le dimanche tirer à l'arquebuse avec de gais compagnons ; il ne me menait plus à la promenade, le soir, au pied de ces collines vertes qui entourent notre ville : toujours assis à son bureau, il calculait, et après de longues heures de travail, il sortait de là le front chargé de soucis. Le soir, je voyais briller sa lampe longtemps après que le veilleur avait annoncé minuit, et toujours de plus en plus inquiète, je n'osais cependant pas l'interroger.

» Un soir, je m'en souviendrai jusqu'à l'heure de ma mort (c'était un samedi, le 13 du mois d'octobre), Jacques sortit de son cabinet, et il vint s'asseoir à côté de moi. L'ouvrage que je tenais me tomba des mains, quand je vis combien il était pâle, et, sans qu'il eût parlé, je sentis qu'il y avait un malheur autour de nous. Je priai Dieu et j'attendis.....

— Ma sœur, dit-il enfin, un grand malheur nous arrive.....

» Il n'acheva pas; j'entendais sa respiration oppressée et l'on aurait pu compter les battements de son cœur.

— Nous sommes ruinés! ajouta-t-il avec effort.

— Mal d'argent n'est pas sans remède, disait notre défunte mère, lui répondis-je ; nous travaillerons, Jacques.

— Si ce n'était que la ruine! ajouta-t-il, mais nous devons, et avant deux jours....., oui.... le 15, je serai déclaré en état de faillite.....

» Je restai muette, et il se cacha le front dans ses mains. Mon pauvre frère! il pleurait comme une femme, comme je pleurais moi-même. Je m'approchai de lui, je l'embrassai, je lui dis tout émue : « N'y a-t-il aucune ressource?

— Combien devons-nous payer le 15? demanda-t-il brusquement.

» J'ouvris le livre-journal, je lus : — Billets à échoir : le 15 octobre 1740, 700 florins à l'ordre de Mynheer Van de Poel, 1355 florins à l'ordre de Mynheer Wolfcarius, 640 florins....

» Il m'interrompit :

— Et le 25?

» Je lus encore : ce chiffre était effrayant! »

« Je n'ai pas 300 florins en caisse! s'écria-t-il avec douleur ; j'ai essuyé pertes sur pertes, faillites sur faillites, et cependant, qui sait? on m'accusera à coup sûr d'imprudence, et peut-être d'improbité! Je passerai pour un malhonnête homme, moi qui ai sacrifié tout mon bien, et le tien même, ma pauvre sœur!

— Il était à toi, lui dis-je, tu as bien fait....

» Il me serra la main : — Toi, tu me connais, mais les autres? Je n'oserai plus lever les yeux dans la rue....

» J'essayai de le calmer ; je passai la nuit auprès de lui ; avec lui, je m'occupai à disposer ce terrible bilan, à revoir nos livres, à calculer nos ressources, cherchant une espérance qui nous fuyait toujours. — Mes enfants, Dieu vous préserve d'une semblable nuit!

» Deux jours après, mon pauvre frère fut déclaré en faillite, nos paiements furent suspendus, nos affaires arrêtées, et notre maison, si animée la veille, devint silencieuse, froide comme un tombeau.

» Jacques fut admis à faire ses offres aux créanciers, ils se réunirent chez nous. Mon frère était auprès de moi, défaillant à chaque coup de marteau qui annonçait l'arrivée d'un de ces hommes,

autrefois nos amis, nos alliés, et devenus maintenant nos juges. La servante annonça enfin qu'ils étaient tous réunis et qu'ils attendaient mon frère.... Ces mots retentirent à nos oreilles comme la trompette du jugement. Jacques se leva en chancelant pour obéir à cet appel ; son visage se couvrit de rougeur et je vis ses mains trembler. J'essayai de lui parler, de lui donner du courage, mais les paroles expiraient sur mes lèvres..... Ce fut un dur moment ! J'avais le cœur brisé en pensant à l'humiliation de mon frère, si bon, si courageux. Il me serra dans ses bras, et sortit lentement de la chambre. Moi, je tombai à genoux et je priai pour lui.

» Au bout d'une heure, il revint, content, car il avait donné tout ce que nous possédions, et il avait senti que sa probité inspirait de l'estime, son malheur de la compassion. Néanmoins, malgré ces sacrifices, le déficit était encore bien grand!

» Nous quittâmes notre maison, et, retirés dans un pauvre appartement, nous vécûmes de notre travail. Jacques tenait les écritures d'un négociant ; je faisais de la dentelle ; mais ni son salaire, ni mes bénéfices ne pouvaient suffire à éteindre la moindre de nos dettes. Je voyais mon frère poursuivi par ces idées cruelles, se consumant de chagrin et de mélancolie. Chaque jour, plus maigre, plus affaibli, il paraissait n'avoir plus qu'un souffle de vie. Le feu qui brillait dans ses yeux n'était que le feu d'une fièvre incessante. Enfin, il dut garder la chambre, puis le lit ; je le veillai pendant de longues nuits, et je connus la peine profonde renfermée dans son pauvre cœur. — Ne pas pouvoir payer ! répétait-il sans cesse. Mourir insolvable ! Cette pensée le précipitait au tombeau ; elle empoisonnait pour lui tous les remèdes, et je vis arriver promptement le jour d'une éternelle séparation. Jacques se prépara en fervent chrétien à ce dernier passage ; après avoir reçu les sacrements, il m'appela et me dit :

— Ma chère Isabelle, ma bonne sœur, je mourrais avec bien de la joie, si je ne te laissais pas derrière moi.... Que vas-tu faire ?

— Je travaillerai, répondis-je, et je te promets de n'épargner ni peines, ni fatigues afin de pouvoir un jour payer nos dettes..... Je connais tes désirs, et si je suis malheureusement destinée à te survivre, mon frère bien-aimé, je tâcherai de faire ce que tu aurais fait....

» Il se ranima à ces mots, se dressa sur son lit et s'écria :

— Quoi ! tu ferais cela? je pourrais espérer?....

— Je te promets, lui dis-je, oui, je te promets de ne prendre aucun repos jusqu'à ce que notre nom soit pur de tout reproche!

— Oh ! que tu adoucis pour moi la mort ! dit Jacques en retombant sur ses oreillers. Ma sœur, que Dieu te rende le bien que tu me fais !

» Ce mot de mon frère, mes enfants, fut ma seule consolation ; il mourut le lendemain, et je me trouvai orpheline, seule, sans appui, mais avec un devoir à accomplir, et c'est beaucoup, je vous assure.

» Quand les derniers honneurs eurent été rendus à mon cher Jacques, je m'occupai à chercher un emploi, et j'écrivis à votre aïeule, mes chères filles, qui était ma parente éloignée. La réponse fut bien bonne et bien cordiale, et, quelques jours après, j'étais installée à Lille, ici, dans cette vieille maison, en qualité de fille de boutique. J'eus du plaisir à sentir encore la bonne odeur de la toile, à manier ces belles batistes d'un blanc d'argent, qui nous viennent de Valenciennes, à reprendre les habitudes d'un commerce si ancien dans notre famille. J'étais aussi satisfaite que je pouvais l'être, en la com-

pagnie de votre grand'mère, une digne et vertueuse femme, et de votre mère, qui était alors une jeune fille, aussi jolie que modeste, aussi bonne qu'active. J'aimais bien Lille, dont ma pauvre mère m'avait parlé souvent, car elle y était née, me disant que nous avions eu des ancêtres parmi *les rois de l'Épinette* (1), et des oncles parmi les chanoines de Saint-Pierre; j'étais satisfaite enfin, mais je pensais toujours à la promesse que j'avais faite à Jacques mourant. J'essayai d'économiser sur mes petits appointements, et je parvins en trois ans à envoyer une faible somme au syndic de la faillite, afin de la donner aux créanciers; mais c'était peu de chose ! Je n'achetais cependant ni belles robes de toile de Perse, ni bijoux, ni coiffes de dentelles; je me contentais de ma mante en drap noir, taillée d'après la mode de Flandre; malgré cela, mes petits sacrifices n'auraient pu suffire à éteindre ces cruelles dettes; mais la bonne Providence vint à mon aide.

Un matin, je reçus une grosse lettre, timbrée de Middelbourg. Je l'ouvris : un notaire m'annonçait qu'un de nos parents, établi depuis longtemps en Zélande, venait de mourir, et qu'il laissait une somme considérable, placée sur la compagnie des Indes. Il était mort sans faire de testament, et je me trouvais de droit son unique héritière. La lettre me tomba des mains, tant j'étais émue. Oh ! mes enfants, que l'argent a une grande puissance sur notre pauvre cœur, et combien on doit se méfier de soi lorsqu'on a le fardeau de la richesse sur ses épaules ! J'étais une honnête fille, j'avais de la probité, et pourtant en une minute, sans que je susse comment, toutes mes idées furent changées. Je pensai à mille choses, entr'autres à une belle maison, située en face de la nôtre, qui était à vendre; je me représentai son beau jardin, sa terrasse avec un berceau de vignes; je me figurai la vie que je pouvais mener là, avec deux servantes au moins, lisant un peu, travaillant un peu, faisant même du bien aux pauvres.... Voyez, mes filles, quelle erreur ! J'avais l'ambition de devenir charitable, et j'oubliais d'être juste ! En devisant ainsi avec moi-même, je levai les yeux : je rencontrai, suspendu au chevet de mon lit, ce crucifix, que j'avais pris à témoin de ma promesse à mon frère mourant... A cette vue, mes folles idées tombèrent!.. — Et ton serment ! me dis-je. Il y avait une méchante voix dans mon cœur qui essayait de raisonner, de me dire par exemple : Isabelle, tu paieras peu à peu.. jouis de ce bonheur qui t'arrive... Veux-tu rester pauvre toute ta vie? Oui, répondis-je tout haut, pauvre, mais tranquille. Et, sans tarder, je calculai le chiffre de nos dettes, celui de la succession, et je vis que, tout payé, il me resterait une très-faible somme qui ne suffirait pas à mes besoins. Malgré l'héritage, ma position ne changeait en rien, mais je sentais qu'un devoir valait bien qu'on lui sacrifiât quelques aises.

« J'écrivis sur-le-champ au notaire de Middelbourg, en le priant de remettre les fonds qui m'appartenaient au syndic de la faillite : j'informai celui-ci de mon dessein, et, peu de semaines après, je reçus la quittance totale des dettes de mon pauvre frère. Ce fut un beau jour, mes enfants! Ce mince chiffon de papier me parut un oreiller meilleur que tous ceux que l'or et l'argent auraient pu me donner. Je plaçai dans le commerce de toiles de votre grand'mère la petite somme qui m'était revenue, et sans dire

(1) Les joutes de l'épinette furent célèbres à Lille durant le moyen âge; celui qui en sortait vainqueur portait, pendant une année, le titre de roi, et présidait aux amusements de la jeunesse de la ville.

un mot de ce que j'avais fait, je repris ma vie ordinaire. Je laissai croire que la succession de mon cousin s'était bornée là.

» Vers ce temps, on commençait à parler du mariage de votre mère, ma chère Marthe, avec Géry Lambert, le fils d'un fabricant de toile à voiles, de Dunkerque. Les parents désiraient ce mariage, et quoique les futurs ne se fussent jamais vus, on pensait qu'ils se conviendraient : Géry était un jeune homme laborieux et intelligent, et Marthe, une bonne et pieuse ménagère. On annonça l'arrivée du fiancé et de son père pour le premier dimanche de l'Avent, et en effet, ce jour-là, tous deux dînèrent avec nous. Géry me paraissait être bon et bien aimable ; je me sentais heureuse du bonheur de mon amie, lorsqu'au dessert M. Lambert dit à votre grand'mère :

— J'ai bien cru, dame Marie, que cette réunion si désirée n'aurait pas lieu, car, il y a peu de mois, toute ma fortune a été mise en danger, et le fils d'un failli n'eût pas été digne de prétendre à cette jolie demoiselle.

— Vous ne m'aviez rien dit de cela, mon vieil ami ! répondit votre grand'-mère du ton du reproche.

— Que voulez-vous ? je ne voulais pas aventurer la fortune de mes amis après avoir risqué la mienne... Figurez-vous que je me croyais perdu et sur le point de suspendre mes paiements..... j'avais la mort dans l'âme. J'invoquais la bonne Providence, par l'entremise de Notre-Dame des Dunes, en qui nos marins ont tant de confiance, lorsque je reçus, d'une manière tout-à-fait inespérée, des mains d'un notaire d'Audenarde, une somme importante perdue autrefois dans une faillite. Le débiteur était entièrement libéré envers moi, et il me sauvait d'une ruine immanquable. Je ne saurais vous dire, dame Marie, ce que j'ai ressenti en voyant mes prières exaucées d'une manière si prompte : je remerciai Dieu, je mis ordre à mes affaires et j'envoyai une couronne d'argent à Notre-Dame des Dunes. »

» Pendant ce récit que j'abrége, je me sentais rougir comme si tous les yeux se fussent attachés sur moi. Cependant, personne, grâce au silence que j'avais gardé, ne se douta de rien ; mais moi, je me souvenais qu'il y avait, en effet, un Lambert au nombre des créanciers de mon frère. J'eus un instant la tentation de me nommer, de jouir des remercîments, des éloges, de la surprise : mais je me tus en pensant que certaines actions, pour être agréables à Dieu, ne doivent être connues que de lui.

» Marie épousa Géry après l'Avent de cette même année ; je ne les quittai point, leur bonheur fut le mien. Je vécus en eux, et quand vous vîntes au monde, mes enfants, je vécus encore en vous.

— Ah ! ma bonne cousine, s'écria Suzanne, nous n'oublierons jamais votre tendresse et vos bontés....

— Mes bontés ! mais c'était un plaisir que je me donnais à moi-même. Mes petits revenus ont un peu augmenté.....

— Les pauvres en savent quelque chose ! murmura Suzanne.

— J'ai vécu tout doucement ; arrivée à la vieillesse sans m'en douter, tant mes jours ont été paisibles et semblables entre eux, j'attends l'instant où Dieu m'appellera à lui.

— Mais, ma cousine, dit timidement Antoinette, vous êtes-vous trouvée heureuse ?

— Certes, ma fille, heureuse au fond de mon cœur, parce que j'avais accompli un devoir, parce que j'avais aimé les autres, et parce que je n'avais pas vécu tout-à-fait inutile. Avec ces trois choses, vois-tu, lorsqu'on les pratique pour Dieu, on est toujours heureuse. Mais le

salut sonne; partons, mes filles : demandons que Suzanne soit bonne épouse, et toi, Antoinette, une bonne vieille fille, veux-tu?

— Oh! nous verrons, ma cousine, répondit Antoinette, rien ne presse, n'est-ce pas? »

Charlotte Simon.

LA PETITE COLONIE.

NOUVELLE.

Le soleil se levait sur le petit archipel de Bergh (dans les Carolines, en Océanie), et commençait à illuminer l'Océan qu'agitait un reste de tempête. On voyait les vagues folles courir le long des récifs de corail qui défendent ces ilots, étagés les uns au-dessus des autres comme les terrasses d'un parc immense.

Devant l'un des moins élevés se dressait encore le mât d'un navire submergé, dont chaque flot emportait un débris : c'était l'*Océanie*, surpris la nuit précédente par l'orage, et poussé contre ces digues redoutables sur lesquelles il était demeuré entr'ouvert.

Au moment du désastre, passagers et matelots avaient espéré échapper à la mort en se précipitant dans les embarcations; mais celles-ci avaient essuyé le même sort que le navire et s'étaient brisées, quelques instants après, contre les récifs. Quatre des naufragés, servis par d'heureuses chances, avaient seuls gagné l'île la plus prochaine, et se trouvaient alors groupés sur un étroit promontoire, d'où ils contemplaient les restes du vaisseau déjà presque entièrement démoli par les vagues.

Leur salut avait été, du reste, un de ces jeux du hasard qui semblent dérouter toute prévision et contredire toute logique; car, à part Georges Ritler, dont la force et l'adresse pouvaient justifier un pareil résultat, tous semblaient devoir être les premières victimes du désastre qui venait de faire disparaître l'*Océanie* et son équipage entier. L'un, Arthur Tarling, appartenait à la classe paisible et studieuse des savants de cabinet, plus propres à classer une plante ou à déterminer la famille d'un batracien, qu'à lutter contre les vagues; l'autre, nommé William Trot, s'était jusqu'alors principalement exercé aux tours de gobelets, aux sauts de carpe et à la danse sur la corde roide; enfin, le troisième était une pauvre malade, mistress Koppel, presque entièrement privée de l'usage de ses jambes, et que la houle avait jetée à terre sans qu'elle sût comment.

La première émotion de terreur apaisée, les quatre naufragés, si miraculeusement sauvés, s'étaient rejoints, reconnus, et ils venaient d'acquérir la triste certitude qu'ils avaient seuls échappé à la tempête.

Mistress Koppel, assise sur le sable, avait les mains jointes et la tête baissée; William Trot regardait la mer en faisant prendre machinalement à son bonnet les mille formes bizarres qu'il avait coutume de donner à sa coiffure de Pierrot; enfin Arthur Tarling, qui avait d'abord promené autour de lui des regards désolés, venait de les arrêter involontairement sur un coquillage d'espèce inconnue, que, par habitude, il cherchait à classer. Georges Ritler seul avait fait quelques pas vers

l'intérieur des terres, et cherchait les ressources qu'on pouvait y espérer.

Ritler était un homme d'action dans toute la force du mot. Longtemps adonné au braconnage, puis à la contrebande, il s'était embarqué pour échapper aux *tracasseries* de la justice, et avait apporté dans sa nouvelle position le même caractère audacieux et insoumis. Au moment même du naufrage, il se trouvait à fond de cale, les fers aux pieds, et il ne devait sa délivrance qu'à la perte de l'*Océanie*.

Après avoir examiné les contours de l'îlot sur lequel la mer les avait jetés, et approximativement estimé son étendue, il se rapprocha de ses compagnons, et dit brusquement :

« Les autres sont noyés, c'est bon; mais nous, comment allons-nous faire pour vivre ici sans abri, sans armes, sans provisions?

— Peut-être trouverons-nous quelque ressource, répliqua Tarling; dans ces latitudes, la nature produit spontanément de quoi suffire aux premiers besoins; il doit y avoir au centre de l'île des cocotiers ou des arbres à pain.

— Alors, tâchons de les découvrir! reprit Georges, qui venait d'arracher un bambou pour s'en faire un bâton; cette partie de l'île est d'ailleurs la plus aride; on n'y trouve ni eau ni ombrage, et le soleil va devenir ardent; nous ne pouvons songer à y rester. »

Les deux hommes en tombèrent d'accord et firent un mouvement pour suivre Ritler; mais la vue de mistress Koppel arrêta tout-à-coup Arthur.

« Et cette pauvre femme qui ne peut nous suivre! dit-il plus bas à ses compagnons.

— La diseuse de prières? répéta Georges; que Dieu l'assiste! nous ne pouvons traîner après nous ce fardeau inutile.

— Quoi! l'abandonner à une mort certaine! reprit Tarling; cela ne peut être, monsieur Georges Ritler.

— Que le gentleman emporte alors la vieille dévote sur ses épaules, répliqua ironiquement le contrebandier; quant à moi, je trouve déjà assez difficile de sauver ma peau sans m'occuper de celle des autres.

— Ainsi, vous ne voulez point aider à cette bonne action, Georges.

— Non!

— Eh bien! s'écria le naturaliste indigné, je me chargerai seul de la malheureuse. La même infortune nous a frappés; nous devons associer nos forces comme le hasard a associé nos misères. Tant que je pourrai mettre un pied devant l'autre, je ne trahirai point ceux qui sont devenus mes parents de douleur et d'abandon.

— Si la vieille dame est notre parente, nous lui devons assistance, reprit William Trot avec son habitude de jovialité; je tiens d'autant plus à ma nouvelle famille, que je n'en ai jamais eu jusqu'ici. »

Et se tournant vers mistress Koppel :

« Voyons, cousine, continua-t-il en lui pressant la main, il faut faire un effort pour trouver une auberge; nous tâcherons que nos bras vous servent de chaise à porteur; mais, pour Dieu! faites-vous légère. »

La recommandation était inutile, car la maladie avait amené la pauvre femme à un état de maigreur qui lui donnait l'apparence d'une ombre. Ses deux compagnons s'aperçurent à peine qu'ils la portaient, et ils eurent bientôt rejoint Ritler, qui venait d'entrer dans la partie ombragée de l'île.

Mais la marche, d'abord facile, devint ensuite embarrassante au milieu des hautes herbes et des arbustes qui couvraient le sol. Malgré le feuillage des arbres, la chaleur se faisait sentir à chaque instant plus dévorante. Les naufragés haletants,

épuisés de soif, se trouvèrent enfin au milieu d'un fourré tellement épais, que l'œil ne pouvait découvrir d'ouverture d'aucun côté. William avait été le premier à bout de force; il s'était arrêté avec la malade, tandis que Georges et Tarling allaient à la découverte; mais après quelques recherches inutiles, ils revinrent sur leurs pas également découragés.

Ils trouvèrent mistress Koppel et le bateleur étendus à terre, dans l'impossibilité de reprendre leur route. Georges les montra à Tarling.

« Vous voyez que leur affaire est faite, dit-il brusquement; il faut qu'ils meurent là comme des chiens. Puisque vous êtes plus robuste, songez à m'aider, et à nous deux nous pourrons peut-être nous frayer une route dans cet infernal fourré.

— A la condition que vous viendrez avec moi les reprendre lorsque nous aurons trouvé une source et un abri, répondit Arthur.

— Et que voulez-vous en faire? interrompit le braconnier durement; si nous sommes condamnés à rester dans cette île, quel service pouvons-nous attendre de pareils compagnons? une femme malade et un joueur de gobelets!

— Alors même qu'ils nous seraient inutiles, nous n'en restons pas moins obligés à leur égard, répondit Tarling; cherchons une issue comme vous le voulez; mais, quel que soit le résultat de nos tentatives, je reviendrai vers eux pour leur faire partager mon sort. »

Georges et Arthur se lancèrent de nouveau dans les hautes herbes et rencontrèrent bientôt un rocher qui barrait le passage; obligés de tourner à droite, ils furent arrêtés par un fourré impénétrable, et enfin ramenés, après des efforts désespérés, au lieu même où étaient demeurés William et mistress Koppel.

Tous deux se laissèrent tomber à terre, baignés de sueur, la gorge desséchée, à demi-morts de fatigue et de soif. Toute espérance était désormais perdue; une fièvre ardente les dévorait! Leurs yeux, couverts d'un nuage, voyaient flotter tous les objets; ils avaient perdu jusqu'à cet instinct de conservation qui entretient en nous la volonté, et ils n'aspiraient qu'à un anéantissement qui pût mettre fin à leurs souffrances.

Repliés sur eux-mêmes dans l'étroit espace que les buissons défendaient contre l'ardeur du soleil, et le visage appuyé contre leurs genoux, tous gardaient un silence farouche, lorsque mistress Koppel redressa lentement la tête et regarda autour d'elle. Son état maladif la rendait moins sensible aux besoins qui tourmentaient ses compagnons, et l'habitude des pays brûlants qu'elle avait toujours habités lui faisait supporter sans peine la chaleur dont ils se sentaient accablés.

Elle se leva à demi sur ses genoux et tourna le visage de tous côtés en aspirant l'air et en prêtant l'oreille à la brise. Par suite d'un phénomène singulier, mais souvent observé, sa langueur avait accru la subtilité de ses sens. La surexcitation des organes leur avait communiqué une finesse de perception que servait encore cette perspicacité de malade, d'autant plus exercée qu'elle devait suppléer à une foule d'inaptitudes ou d'impossibilités. Après avoir écouté quelques instants avec une sorte d'indifférence, mistress fit un mouvement : elle se redressa davantage et pencha l'oreille vers le côté du Nord. On n'entendait que le grondement de la mer, au milieu duquel se détachait, par intervalles, le murmure de la brise passant à travers les arbres de l'île; mais ce dernier bruit parut attirer particulièrement l'attention de la malade. Tous ceux qui aiment à écouter les rumeurs du vent dans les arbres savent combien ces rumeurs sont différentes et variées, selon la

nature du feuillage qui les produit. Pour le rêveur pensif qui a étudié ces vagues murmures, chaque arbre agité par la brise est comme un instrument qui produit un son particulier et distinct. Or, dans ses heures de méditations et de solitude, mistress Koppel avait dû s'accoutumer à reconnaître ces voix de l'espace. Aussi, après un assez long silence qui sembla employé à contrôler ses sensations, elle s'écria tout-à-coup :

« Nous avons un bosquet de cocotiers à peu de distance et dans cette direction. »

Les trois naufragés relevèrent la tête en même temps.

« Des cocotiers! répéta Arthur en se ranimant; s'il était vrai, nous serions sauvés !

— J'en suis sûre, reprit la malade, dont le doigt indiquait le Nord avec une confiance croissante; j'ai entendu pendant cinq années le bruit de ces arbres à quelque distance de la fenêtre de la chambre que je ne pouvais quitter, et mon oreille a appris à le distinguer; le bosquet ne peut être à plus de cinquante pas. »

Quelque incertaine que fût une pareille indication, les trois compagnons firent un effort et s'avancèrent du côté indiqué.

Ils eurent d'abord quelque peine à franchir un fourré de plantes grimpantes et de bambous qui bordaient l'espèce de prairie dans laquelle ils se trouvaient enfermés ; mais ils réussirent enfin à trouver une issue, et aperçurent au-dessus d'un massif peu élevé le bosquet annoncé par la malade.

Ritler poussa d'abord un cri de joie, qui se changea presque aussitôt en exclamation de dépit : les cocotiers étaient d'une telle hauteur, que leurs fruits se trouvaient hors de toute atteinte.

« Belle découverte ! ces fruits de malheur ne serviront qu'à augmenter notre soif et notre faim ! s'écria-t-il.

— Pourquoi cela? demanda William.

— Pourquoi? répéta Georges, parce qu'à la hauteur où les voilà, nous ne pouvons en espérer que la vue.

— Non pas, s'il vous plaît, interrompit le bateleur avec un certain orgueil. William Trot a fait de plus hautes ascensions pour un simple schelling, et nous ne manquerons point notre déjeuner, parce qu'il a plu à notre hôte de mettre le couvert au haut de ces peupliers. »

En parlant ainsi, William, qui avait retrouvé toute sa bonne humeur et une partie de son agilité, déploya sa ceinture dont il se fit un point d'appui, selon la méthode indienne, se mit à grimper à l'un de ces cocotiers, et il en eut bientôt cueilli les plus beaux fruits.

Après s'être rassasiés du lait savoureux qu'ils renfermaient, nos trois naufragés retournèrent à la malade, qui se désaltéra à son tour, et que Ritler aida ensuite à porter sous le bosquet que son indication avait fait découvrir.

En cueillant les noix de coco, William Trot avait pu voir la configuration entière de l'îlot, et reconnaître les parties les plus accessibles. D'après son rapport, on tourna vers la droite et l'on arriva à un ruisseau dont on suivit le cours jusqu'au pied d'un rocher sous lequel il disparaissait pour aller se jeter dans la mer. Le lieu, abondamment pourvu de cocotiers et d'arbres à pain, ne pouvait être mieux choisi pour un campement. Il était en même temps abrité contre la tempête et en vue de la mer, sur laquelle on pouvait avoir toujours les yeux afin de guetter les navires, si un heureux hasard en amenait dans ces parages. Ritler s'occupa sur-le-champ de dresser un ajoupa de bambous et de feuilles de palmier, sous lequel ils trouvèrent tous un abri avant le soir. Il descendit ensuite à la mer pour voir s'il ne pourrait y découvrir quelques co-

quillages, et revint avec une tortue verte, surprise parmi les rochers. William Trot avait réussi à allumer un feu qui servit à cuire cette précieuse capture. Tous avaient retrouvé le courage. Ils soupèrent gaîment, et, au moment de s'endormir sur la couche de feuilles, mistress Koppel fit entendre tout haut une prière d'actions de grâce. Tarling s'y associa franchement ; William se contenta d'ôter son bonnet, et Georges Ritler se coucha en haussant les épaules.

Le lendemain fut consacré à la continuation des arrangements intérieurs et à la recherche de nouvelles ressources. Les trois hommes prirent connaissance de la partie de l'île qui pouvait être explorée, et virent ce qu'ils avaient déjà deviné ; le naufrage les avait malheureusement jetés sur un des écueils les moins étendus et les moins fertiles de l'archipel de Bergh. Les arbres fructifères y étaient peu nombreux, et l'on n'y apercevait que quelques oiseaux de mer nichés au sommet des rochers.

Ritler espéra que la pêche pourrait suppléer à l'insuffisance de ces ressources. Il tressa des lignes avec des fibres de bananier, fabriqua des hameçons avec des morceaux d'écaille de tortue, et fit des paniers avec les feuilles du curcuma. Mais tous ces efforts éloignaient à grand'peine la faim de la petite colonie. Lui seul était fort et adroit, et il fallait que tous vécussent de son industrie. Il se plaignait souvent à Tarling en menaçant de faire bande à part.

« Pourquoi gardons-nous ici cette vieille femme, qui passe son temps à chanter des cantiques et à tisser des herbes sèches, et ce danseur de corde, qui dort tout le jour à l'ombre ou perd ses heures à apprivoiser un oiseau ? Il reste à peine quelques fruits aux cocotiers ; les arbres à pain sont complétement dépouillés ; je n'ai pas pris trois poissons depuis huit jours. N'est-ce pas folie de persister à nourrir deux bouches inutiles ?.... je pourrais dire trois ; car vous-même, M. Tarling, à quoi sert votre science de la création, sinon à vous faire perdre la meilleure partie du jour en inutiles recherches dans les bois ? Mais, c'est fini, les choses ne peuvent continuer de cette manière ! Chacun doit vivre pour soi et se suffire.

— Non, répondit doucement Arthur, chacun doit vivre pour tous et aider au bien-être des autres. Ayez un peu de patience, Ritler, l'heure viendra de prouver que nos forces et nos facultés peuvent servir à quelque chose ; car il n'y a d'inutiles, ici-bas, que les égoïstes. »

Mais, malgré ces promesses, Georges continuait à fournir presque seul la subsistance quotidienne. Enfin, un soir, après plusieurs heures passées à la pêche sans avoir pu rien prendre, sa ligne fut emportée par le seul poisson qu'il eût rencontré. En voulant le poursuivre, son pied nu rencontra un corail qui lui fit une profonde blessure, et il ne put regagner l'ajoupa qu'avec des souffrances et des efforts inouïs.

De son côté, William, qui venait de rentrer avec son oiseau apprivoisé, n'apportait rien, et Tarling s'était oublié à herboriser au revers du côteau.

Ritler exhala sa colère en malédictions contre les autres et contre lui-même. S'il avait voulu ne s'occuper que de ses besoins, rien ne lui eût manqué, il aurait encore une abondante réserve ; mais il avait eu la sottise de se faire le pourvoyeur des autres ; il avait épuisé pour eux les ressources de l'île en même temps que ses forces, et maintenant il se trouvait condamné à mourir de disette par suite de sa folle générosité.

William et la malade écoutaient ces reproches sans répondre, car eux-mêmes souffraient de la faim, et n'avaient rien

pour la soulager. Après deux mois d'attente, ils se retrouvaient placés dans la même situation que le jour de leur naufrage, alors qu'une sorte de divination de mistress Koppel les avait tous préservés de la mort. Georges continuait à déplorer tout haut ce qu'il appelait son imprudence.

— Où est maintenant le savant? s'écria-t-il en faisant allusion à Tarling; il s'occupe sans doute à compter les feuilles d'une fleur ou à dessécher une herbe, dans l'espérance que je lui aurai pêché son souper. Je voudrais que chaque potence des Trois-Royaumes fût garnie d'un de ses pareils!

— Vous avez tort, Ritler, dit Arthur qui venait de paraître à la porte de l'ajoupa, car le savant a bien employé sa journée.

— Et que nous apporte-t-il? demanda l'ancien contrebandier ironiquement; un insecte rare, une pierre curieuse ou quelque touffe d'herbe décorée d'un nom latin?

— Rien de tout cela, Ritler.

— Quoi donc alors?

— L'abondance pour aujourd'hui et pour toujours.»

A ces mots, Tarling retira d'un panier d'écorce de balibayo, tressé par mistress Koppel, des racines succulentes que, grâce à ses longues recherches, il avait enfin découvertes: c'étaient le *papao* et le *baba aroïdeo* en usage parmi toutes les populations de l'Océanie, et que ses études lui avaient fait connaître. Il avait également aperçu des gisements de *gapogapo* et d'*ignames* qui approchaient de leur maturité. Il expliqua à ses compagnons les propriétés nutritives de ces plantes et les moyens de les multiplier par la culture, de manière à ne plus craindre la disette.

Cette bonne fortune inattendue rendit l'espoir à Georges, qui se laissa panser par mistress Koppel, tandis que William préparait le repas.

Mais la blessure était plus grave que Ritler ne l'avait cru d'abord. Il dut rester à l'ajoupa, les jours suivants, dans un repos forcé. Or, accoutumé à la vie en plein air et à toutes les distractions d'une activité laborieuse, il ne tarda pas à tomber dans un sombre ennui. Ce fut alors que mistress Koppel lui devint utile par sa conversation aimable, ses soins attentifs, et surtout par son exemple. Elle l'accoutuma à la patience, lui apprit les mille petites compensations que l'habitude de la maladie fait découvrir dans la souffrance même; elle l'initia doucement aux joies intimes qui lui étaient inconnues. Cette âme grossière se dégageait insensiblement de sa rude enveloppe; elle devenait plus sympathique et plus compréhensive; elle entrait dans des cercles successifs d'émotions et de plaisirs dont elle n'avait même point jusqu'alors soupçonné l'existence. Ritler ne haussait plus les épaules quand la malade chantait un cantique; loin de là, il aimait cette voix faible et douce qui lui apportait comme une vague réminiscence de celle de sa mère; en écoutant les prières répétées chaque soir et chaque matin par mistress Koppel, il se rappela une partie de celles qui lui avaient été apprises dans son enfance; et, ramené ainsi à de naïfs souvenirs, depuis longtemps oubliés, il se mit à parler de ses premières années passées dans les hautes terres de l'Ecosse, de ses illusions d'alors, de ses scrupules, de ses joies! Ainsi, à son insu, l'homme endurci redevenait enfant, et, en se rappelant les pures impressions de ses premières années, recommençait à les comprendre et à les aimer.

Sa blessure allait mieux, mais la plaie, mal fermée, lui défendait encore la pêche pour longtemps. Un jour qu'il

déplorait cette impuissance en se plaignant avec un peu d'aigreur de la maladresse de ses compagnons, Trot déclara qu'il était prêt à le remplacer.

— Toi! s'écria Ritler; s'il s'agissait d'escamoter des noix muscades ou de marcher sur la tête, je pourrais te croire; mais qu'as-tu fait depuis notre arrivée, si ce n'est de dénicher quelques œufs et perdre ton temps avec ce stupide volatile?

— Le petit John! reprit William; aussi vrai que nous sommes chrétiens, je veux qu'il devienne le meilleur pourvoyeur de la colonie!

— Ton oiseau?

— Mon oiseau, monsieur Ritler. Jusqu'à présent nous étions obligés de tout faire nous-mêmes; j'ai voulu avoir un serviteur, et je ne crois pas avoir mis trop de temps pour le bien dresser.

— Et que sait faire ton élève?

— Sans vous offenser, monsieur Georges, il pêche trois fois mieux que vous, et cela, sans lignes ni filets.

— Tu veux rire.

— Vous pouvez venir aux bords de la mer et en juger vous-même. »

Les quatre associés se rendirent, en effet, sur la grève, où le petit John commença ses exercices sous la direction de William Trot. En moins d'une heure l'oiseau avait rempli de poissons le panier apporté par son maître, qui se montra plus fier que s'il l'eût pêché lui-même.

— M. Ritler voit que je n'ai point perdu mon temps, dit-il avec une gravité enjouée; seulement, je l'ai employé autrement que lui; chacun prend la vie comme il peut, et du côté où il lui voit une anse; il s'agit seulement de nous employer selon notre inclination. »

Ce dernier exemple frappa particulièrement l'ancien contrebandier, non parce qu'il était plus touchant que les autres, mais parce qu'il venait après. Georges commença à comprendre qu'aucune faculté ne doit être dédaignée, et que toutes peuvent trouver leur place dans l'association humaine. Il avait méprisé la faiblesse de mistress Koppel, et il lui avait dû d'abord la vie, ainsi que ses compagnons, puis la consolation dans ses jours de souffrances et d'ennui! Il avait accusé la science de Tarling, et tous lui devaient l'abondance pour le présent et la sécurité pour l'avenir; enfin, il avait méprisé les goûts puérils de William Trot, et ces goûts venaient de leur assurer un serviteur aussi inespéré que précieux!

Ces leçons successives guérirent Ritler de son égoïsme et de son orgueil. Comprenant que les facultés qu'il avait reçues, pour être plus visibles au premier aspect, n'étaient point uniques, et que tous les hommes de bonne volonté pouvaient également concourir à la tâche, il reprit ses fonctions avec un zèle aussi ardent, mais plus humble.

A mesure que les bénéfices de l'association se développaient entre les quatre membres de la petite colonie, ils devenaient nécessaires l'un à l'autre, et arrivaient à mieux se compléter. Georges était la force et le courage de la société, Arthur Tarling la science, William Trot la gaîté; quant à la malade, elle en était le charme et le lien : elle représentait tous les doux instincts, tous les besoins du cœur, toutes les intimes aspirations : c'était elle qui priait, qui chantait, qui parlait à chaque naufragé de sa mère, qui entretenait parmi eux l'émulation du dévouement, elle était à la fois, dans cette société en miniature, le prêtre, la femme et le poëte; chacun trouvant en elle une sorte de juge moral et de seconde conscience. Si mistress Koppel était contente, on avait bien fait; si elle était triste, on avait eu tort. Elle sem-

blait la loi vivante de cette famille qu'elle avait améliorée par la piété, et qu'elle contenait par l'affection.

Trois années s'écoulèrent ainsi : la petite île était insensiblement devenue pour tous une nouvelle patrie ; à peine leur souvenir se reportait-il, de loin en loin, sur le monde, dont ils avaient été brusquement séparés.

Mais un matin que Ritler gravissait le coteau pour descendre au rivage, il aperçut tout-à-coup, aux premiers feux du jour, un navire mouillé à quelques encâblures du rivage, et dont la chaloupe venait d'aborder. Il eut à peine le temps de pousser un cri ; les matelots américains l'avaient aperçu, et accouraient vers lui avec des exclamations de surprise et de joie.

Ritler les conduisit à l'ajoupa, où Tarling raconta en détail leur histoire au capitaine Yankee, qui les fit embarquer sur-le-champ, et remit à la voile. Enfin, après une heureuse traversée, tous quatre arrivèrent à Boston, qui était précisément le but primitif de leur voyage.

Rentrés dans cette société dont ils s'étaient crus retranchés à jamais, ils en reprenaient toutes les obligations et devaient suivre la voie ouverte devant chacun. Leur association de l'île de Bergh n'avait été qu'un campement de trois années dans le désert ; mais trop de liens de reconnaissance et de tendresse unissaient ces âmes pour qu'elles pussent se séparer sans déchirements. Tous quatre se tinrent longtemps embrassés et pleurèrent beaucoup ; enfin Tarling réunit leurs mains dans les siennes, et les serrant d'une dernière étreinte :

« Adieu, amis ! dit-il ; allons où Dieu nous envoie ; mais, quoi qu'il nous arrive, songeons toujours au grand enseignement qu'il nous a donné ; n'oublions jamais que les plus humbles activités ont leur utilité, et qu'il y a toujours place dans le monde pour les hommes de bon désir. »

Emile Souvestre.

INSTRUCTION.

POÉSIE.

CANTIQUE DE JUDITH.

Redoutables vengeurs des crimes de la terre,
Messagers du Très-Haut qui, portant son tonnerre,
Le faites retentir dans le vaste univers,
Et jusque sur le trône effrayez les pervers ;
Ministres immortels de ses justes vengeances,
Protecteurs des humains, saintes intelligences,
Images d'un Dieu juste, où lui-même est empreint,
Répétez avec nous que le Seigneur est saint.

Flambeau de l'univers, dont les clartés fécondes
Animent à la fois tous les cieux, tous les mondes,

Quand la terre, s'ouvrant à tes vives chaleurs,
Fait germer dans son sein et les fruits et les fleurs ;
Ardent père du jour, époux de la nature,
Du soleil éternel éclatante peinture,
Près de ce Dieu vivant, toi dont l'éclat s'éteint,
Viens redire avec nous que le Seigneur est saint.

Toi qui suis le repos, le silence, les ombres,
Qui fais voir les objets taciturnes et sombres,
Bel astre, dont le feu si doucement nous luit,
Qui nous offre un jour pâle au milieu de la nuit,
Qui, d'un Dieu bénissant annonçant la puissance,
Répand du haut des airs une utile influence
Où sa tendresse éclate, où sa bonté se peint,
Viens redire avec nous que le Seigneur est saint.

Et vous qui dispersez les ténébreuses voiles,
Beaux yeux du firmament, éclatantes étoiles,
Diamants qui semblez enchassés dans les cieux ;
Pour les infortunés, astres mystérieux,
Brillantes roses d'or, au champ d'azur semées,
Clous du superbe char du grand Dieu des armées,
Clairs flambeaux de la nuit que le soleil éteint,
Répétez avec nous que le Seigneur est saint.

Armes du Dieu vivant, effroyable tonnerre,
Et nous, vents enfermés aux gouffres de la terre,
Montagnes et vallons, fiers torrents, doux ruisseaux,
Innocentes brebis, honneur de nos troupeaux,
Vous, chantres des forêts, qui charmez nos oreilles,
Trésors de la nature, innombrables merveilles,
Que les cieux, que les mers, et que la terre enceint,
Répétez avec nous que le Seigneur est saint.

Et nous, pour qui sa main prend aujourd'hui les armes,
Nous de qui son amour vient essuyer les larmes,
Que nos luths, que nos voix, par des tons mesurés,
S'élèvent, s'il se peut, aux globes azurés.
Nous voyons, par son bras, nos guerres étouffées ;
Posons sur ses autels nos armes, nos trophées :
Répétons à jamais que le Seigneur est saint,
Et que tout est possible au mortel qui le craint.

Mlle. de Pech de Calage (1).

(1) Mlle de Pech. de Calage, qui vécut sous Louis XIII, suivant quelques biographes, remporta le prix aux jeux floraux, pour le poëme de *Judith*, terminé par le cantique que nous donnons à nos jeunes lectrices. Après la mort de Mlle de Pech de Calage, ce poëme, en huit chants, fut publié par les soins de Mlle L'Héritier de Villardon.

VOYAGES.

CATACOMBES DE SAINT-SÉBASTIEN A ROME.

Rome, le 17 mars 184....

Je sortais des ruines d'un cirque, le cœur oppressé de pénibles et sanglants souvenirs, lorsque j'ai visité, près de l'ancienne porte *Capena*, sur la *voie Appienne*, l'église de Saint-Sébastien et les catacombes sur lesquelles cette église est bâtie. Ici m'apparaissaient encore de nouvelles traces de la cruauté romaine; mais du moins pouvais-je revenir à des pensées consolantes et élevées, en opposant la magnanimité des victimes à la barbarie des persécuteurs... Quelle foi, quel saint et noble enthousiasme dans ceux qui ont peuplé ces souterrains! Quelle incomparable fermeté, quelle courageuse résignation dans ces chrétiens qui souffraient toutes les tortures plutôt que de renoncer à leurs convictions! qui livraient leurs corps aux bourreaux pour soutenir la sainte cause de la loi morale, de la liberté de l'âme et de la conscience!... Cette grandeur est empreinte dans tous les faits, dans tous les récits que cette époque nous a légués; mais elle ne peut nulle part ressortir avec un caractère plus touchant que sous les voûtes consacrées par tant d'héroïsme; là, il y eut enfin un lieu de repos pour ceux qui, sous le soleil, ne trouvaient plus que glaives et supplices.

La basilique (1) Saint-Sébastien, dont la première érection remonte aux années qui suivirent les édits de pacification de Constantin, a été bâtie sur l'emplacement des catacombes de Saint-Calixte (2). La tradition rapporte que 174,000 chrétiens y furent inhumés dans les premiers siècles de notre ère.

Après le martyre de saint Sébastien, la foule païenne jeta son corps dans un égout de Rome; mais il en fut bientôt retiré par les soins charitables et généreux qui portaient les premiers chrétiens à braver la mort pour donner une sépulture convenable à leurs frères. Une dame romaine du nom de *Lucine*, fit porter les restes du martyr Sébastien aux catacombes de Saint-Calixte, et c'est sur la partie du cimetière où le corps du saint fut déposé, que l'on a bâti l'église qui est sous son invocation. Plus tard, la chrétienne Lucine fut aussi inhumée aux mêmes lieux. A l'entrée des catacombes, près de l'autel élevé sur le tombeau de saint Sébastien, on voit une table de marbre fort ancienne où est inscrit le nom de cette femme courageuse. Le rapprochement de ces deux tombes m'a bien vivement émue, tant le dévouement du faible est toujours chose vénérable et touchante.

(1) Voici l'origine du mot *basilique*, employé depuis longtemps pour désigner les principales églises de Rome et de la chrétienté. Cette expression vient d'un mot grec qui signifie *royal*. — Les basiliques des anciens étaient des édifices où l'on traitait différentes sortes d'affaires au nom et par l'autorité du souverain : de là la qualification de *royal*. L'architecture de ces monuments fut plus tard adoptée par les chrétiens pour leurs églises, auxquelles ils ne voulaient pas donner la forme des temples consacrés aux idoles. Lors du triomphe du christianisme, plusieurs même de ces bâtiments furent donnés par les empereurs pour servir d'églises : ceci eut lieu particulièrement à Constantinople.

(2) Ce cimetière souterrain fut ainsi appelé parce que le pape saint Calixte y reçut la sépulture. On le trouve désigné sous les deux noms de *cimetière* ou *catacombes* de saint Calixte.

On ne descend point à une grande profondeur pour arriver aux passages historiques et sacrés des catacombes : un escalier tout moderne y conduit, et à 15 ou 20 pieds sous le sol de l'église on voit déjà des sépultures. Ces galeries de la foi et de la mort sont prodigieusement nombreuses. On en trouve à chaque pas de nouvelles ; on en voit dans toutes les directions ; en se ramifiant toujours, elles s'étendent, m'a-t-on assuré, sous un espace de plus de six milles (2 lieues).

Dans l'origine, c'étaient des carrières d'où l'on tirait l'espèce de sable appelé *pouzzolane*, dont on se sert dans les constructions hydrauliques, et qui, mêlé à la chaux, forme le *ciment romain*. Durant les persécutions, elles offrirent une retraite aux chrétiens, qui, en s'y réfugiant pour prier, y mettaient à l'abri de l'insulte les débris sanglants des défenseurs de leur foi. Ils plaçaient ces corps dans les parois de longs corridors souterrains, où ils creusaient, sur deux rangs de hauteur, des excavations assez profondes pour recevoir deux ou trois corps les uns à côté des autres. Un peu de terre les séparait ; et pour ne point perdre d'espace on mettait les pieds du second près de la tête du premier, et ainsi du troisième, quand cette fosse horizontale recevait trois corps. Chaque excavation était fermée par des tuiles, ou par des tables de marbre sur lesquelles étaient gravés le nom du martyr et l'époque de son supplice, avec des emblèmes symboliques de ses souffrances et de la religion chrétienne. Parmi ces emblèmes, le plus facile à comprendre et aussi le plus touchant, est la palme qu'on voit sur plusieurs tombes. Un monogramme se reproduit aussi très-souvent : il est formé de deux lettres grecques, qui étaient les premières des mots *Christ* et *Chrétien*. Devant plusieurs autres sépultures étaient de petites bouteilles contenant du sang, et dans l'intérieur, près du corps, se trouvaient quelquefois les instruments de torture, par lesquels le martyr avait péri. — Les traces de tout ce que je viens de décrire se reconnaissent parfaitement.

Il est des excavations qui, plus élevées que les autres, prennent toute la hauteur de la paroi et sont en partie recouvertes d'une sorte de stuc grossier. On croit qu'elles ont servi de sépulture aux premiers chefs de l'Église ; car les récits contemporains nous apprennent que quatorze papes martyrs ont été inhumés aux catacombes de Saint-Calixte. Les corps de saint Pierre et de saint Paul y furent d'abord déposés, et n'en ont été retirés qu'après l'érection des basiliques qui les ont depuis renfermés.

De distance en distance, on trouve dans les galeries de petits oratoires qui conservent encore des traces d'enduits ou de peintures, et l'on y voit des débris qui marquent la place où devait être l'autel.

Si, dans mes nombreuses visites à Saint-Pierre, j'ai été quelquefois obligée de me demander qui vient prier et se recueillir dans ce temple prodigieux que beaucoup parcourent, un livret à la main, comme un monument profane et un musée, qu'il en a été bien autrement dans ces ténébreux oratoires des catacombes ! Oh ! que la prière devait être fervente quand elle s'exhalait ainsi au milieu des restes mutilés de ceux qu'on avait chéris ! quand la mort attendait peut-être au sortir de ces souterrains ! quand on avait à demander à Dieu des forces contre les tortures ! quand on sentait son cœur se révolter contre les infâmes qui souillaient alors le monde romain !... L'histoire de l'homme n'a offert et n'offrira peut-être jamais rien de si grand que le christianisme dans ces jours de supplices et de sanglantes épreuves. Je relis à Rome ce qui nous reste des œuvres si justement

célèbres de Tacite. Lorsque je vois dans les écrits d'un témoin oculaire ce qu'étaient les Romains de ce temps, je me sens saisie de la plus vive admiration pour ceux qui, au milieu de tant d'horreurs, avaient compris la pureté, la dignité de l'Evangile, pour ceux qui mouraient plutôt que de prendre part aux fêtes effroyables de Néron : hommes sublimes, dont la résistance et le martyre ont été le signal de la rénovation du monde!

Longtemps après la liberté de l'Église, les catacombes restèrent en grande vénération comme lieu de sépulture ; et alors même que l'on put rendre ouvertement les derniers honneurs aux chrétiens, beaucoup d'entre eux désirèrent que leurs cendres fussent placées près de celles des martyrs, dans les sombres asiles où leurs pères avaient souffert et prié.

Dans le principal oratoire de ces souterrains, on voit un des autels appelés *confessions*, parce qu'on les élevait sur le tombeau des *confesseurs* de la foi, de ceux qui mouraient en l'avouant, en la confessant. De là le mot *confession* appliqué à l'autel principal des basiliques de Rome. Le pape saint Étienne fut tué pendant qu'il priait à la confession des catacombes de Saint-Sébastien.

Claire Cadillan.

SCIENCES NATURELLES.

BOTANIQUE.

SEMENCES DES PLANTES DE MONTAGNES (1).

Dieu n'a rien fait en vain.

. . . .

Il n'y a pas un seul végétal dont la feuille ne soit disposée pour recevoir les eaux de pluie dans les montagnes, dont la graine ne soit formée de la manière la plus propre à s'y élever. Les semences de toutes les plantes de montagnes sont volatiles : en voyant leurs feuilles, on peut affirmer le caractère de leur graine, et, en voyant leurs graines, celui de leurs feuilles, et en conclure le caractère élémentaire de la plante. J'entends ici par plantes de montagnes toutes celles qui croissent dans les lieux sablonneux et secs, sur les terres, dans les rochers, sur les bords escarpés des chemins, des murailles, enfin loin des eaux.

Les semences des chardons, des bluets, des pissenlits, des chicorées, etc., ont des volants, des aigrettes, des panaches, et plusieurs moyens de s'élever, qui les portent à des distances prodigieuses : celles des graminée, qui vont aussi fort loin, ont des balles, des panicules (2) ; d'autres, comme celles de la giroflée jaune, sont taillées comme des écailles légères, et vont au moindre vent s'implanter dans la plus petite fente d'un mur. Les graines des plus grands arbres de montagnes ne sont pas moins volatiles : celles de l'érable a deux ailerons membraneux, semblables aux ailes d'une mouche : celle de l'orme est enchâssée au milieu d'une foliole ovale; celles du cyprès sont presque imperceptibles; celles du cè-

(1) De temps en temps nous emprunterons, pour nos jeunes lectrices, quelques passages intéressants et renfermant des *idées générales*, à de *gros livres* que, probablement, la plupart d'entre elles ne liront jamais.

(2) *Panicule* signifie en botanique un assemblage de fleurs portées sur des pédoncules grêles et inégaux, qui les étalent confusément et sans ordre déterminé.

dre sont terminées par de larges et minces feuillets qui forment un cône par leur agrégation : les graines sont au centre du cône, et, dans le temps de leur maturité, les feuillets où elles sont attachées se détachent les uns des autres, comme les cartes d'un jeu, et chacun emporte au loin son pignon. Les semences des plantes de montagnes, qui paraissent trop lourdes pour voler, ont d'autres ressources : les pois de la balsamine ont des cosses dont les ressorts les lancent fort loin : il y a aux Indes un arbre dont je ne me rappelle pas le nom (1), qui lance de même les siennes avec un bruit semblable à un coup de canon. Celles qui n'ont ni panache, ni ailes, ni ressorts, et qui, par leur pesanteur, semblent condamnées à rester au pied du végétal qui les a produites, sont souvent celles qui vont le plus loin : elles volent avec les ailes des oiseaux ; c'est ainsi que se ressèment une multitude de baies et de fruits à noyau. Leurs semences sont renfermées dans des croûtes pierreuses qui sont indigestibles ; les oiseaux les avalent et vont les planter sur les corniches des tours, dans les fentes des rochers, sur les troncs des arbres, au delà des fleuves et même des mers. C'est par ce moyen qu'un oiseau des Moluques repeuple de muscadiers les îles désertes de cet archipel, malgré les efforts des Hollandais, qui détruisent ces arbres dans tous les lieux où ils ne servent pas à leur commerce. Ce n'est pas ici le moment de parler des rapports des végétaux avec les oiseaux ; il suffit d'observer, en passant, que la plupart des oiseaux ressèment le végétal qui les nourrit. On voit même chez nous les quadrupèdes transporter fort loin les graines des graminées : tels sont entre autres ceux qui ne ruminent pas, dont le fumier gâte les prairies en y introduisant quantités d'herbes étrangères, comme la bruyère et le petit genêt dont ils ne digèrent pas les semences ; ils en ressèment encore d'autres qui s'attachent à leurs poils, par le simple mouvement de leur queue. Il y a de petits quadrupèdes, comme les loirs, les hérissons et les marmottes, qui transportent dans les parties les plus élevées des montagnes les glands, les faînes et les châtaignes.

(1) Le *sablier*.

Il est très-digne de remarque que les semences volatiles sont en beaucoup plus grand nombre que les autres espèces, et en cela on doit admirer les soins d'une Providence qui a tout prévu. Les lieux élevés pour lesquels elles sont destinées étaient exposés à être bientôt dépouillés de leurs végétaux par la pente de leur sol et par les pluies qui tendent sans cesse à les dégrader : au moyen de la volatilité des graines, ils sont devenus les lieux de la terre les plus abondants en plantes : c'est sur les montagnes que sont les trésors des botanistes.

Nous ne saurions trop le répéter, les remèdes de la nature (1) sont toujours supérieurs aux obstacles, et ses compensations au-dessus de ses dons. En effet, si vous en exceptez les inconvénients de la pente, une montagne présente aux plantes une plus grande variété d'expositions. Dans une plaine, elles ont le même soleil, la même humidité, le même terrain, le même vent ; mais si vous vous élevez, dans une montagne située dans notre latitude, seulement de 25 toises (2) de hauteur perpendiculaire, vous changez de climat comme si vous aviez fait 25 lieues vers le Nord ; en

(1) Ce mot, généralement usité par la science, sert à désigner à la fois l'œuvre de Dieu, c'est-à-dire la création tout entière, et la *force intelligente* qui soumet les corps organisés, de même que les corps non organisés, tels que les minéraux, à des lois admirables dans leur ensemble et jusque dans leurs plus petits détails.

(2) La toise équivaut à 1 mètre 93 centimètres.

sorte qu'une montagne de 1200 toises perpendiculaires nous présente une échelle de végétation aussi étendue que celle des 1200 lieues horizontales qu'il y a à peu près d'ici au pôle ; l'une et l'autre se termineraient à une glace perpétuelle. Chaque pas que l'on fait dans une montagne, en s'élevant ou en descendant, change notre latitude ; et si l'on en fait le tour, chaque pas change notre longitude. On y trouve des points où le soleil se lève à 8 heures du matin, d'autres à dix heures, d'autres à midi ; on y rencontre une variété infinie d'expositions ; de froides au Nord ; de chaudes au Midi ; de pluvieuses à l'Ouest ; de sèches à l'Est, sans compter les diverses réflexions de la chaleur dans les sables, les roches, les fonds des vallées et des lacs, qui les modifient de mille manières.

On doit encore observer, non sans admiration, que le temps de la maturité de la plupart des semences volatiles arrive vers le commencement de l'automne, et que, par suite de cette sagesse universelle qui fait agir de concert toutes les parties de la nature, c'est alors que soufflent les grands vents de la fin de septembre ou du commencement d'octobre, appelés vents de l'équinoxe. Ces vents soufflent dans toutes les parties des continents, du sein des mers aux montagnes qui y sont coordonnées ; non-seulement ils y transportent les graines volatiles qui sont mûres alors, mais ils y joignent d'épais tourbillons de poussière, qu'ils enlèvent des terres desséchées par les ardeurs de l'été, et surtout des rivages de la mer, où le mouvement perpétuel des flots, qui s'y brisent et y roulent sans cesse des cailloux, réduit en poudre impalpable les corps les plus durs. Ces émanations de poussière sont si abondantes en différents lieux, que je pourrais citer plusieurs vaisseaux qui en ont été couverts à plus de six lieues de la terre, en traversant des golfes ; elles sont si incommodes dans les parties les plus élevées de l'Asie, que tous les voyageurs qui ont été à Pékin affirment qu'il est impossible de sortir dans les rues de cette ville, une partie de l'année, sans avoir un voile sur la figure. Il y a des pluies de poussière qui réparent les sommets des montagnes, comme il y a des pluies d'eau qui entretiennent leurs sources ; les unes et les autres viennent de la mer et y retournent par le cours des fleuves, qui y reportent des tributs perpétuels d'eau et de sable. Les vents maritimes réunissent leurs efforts vers l'équinoxe de septembre, transportent, de la circonférence des continents aux montagnes qui en sont les plus éloignées, les semences et les engrais qui s'en sont écoulés, et sèment de prairies, de bosquets et de forêts les flancs des précipices et les pics les plus élevés. Ainsi les feuilles, les tiges, les graines, les oiseaux et les vents concourent d'une manière admirable à entretenir la végétation des montagnes.

Bernardin de Saint-Pierre.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

LA MAITRESSE DE MAISON.

INTRODUCTION.

Je te le demande en grâce, Clémence, mon amie, déchire toutes les lettres que je t'ai écrites depuis mon départ de Paris. La rougeur couvre mon front,

lorsque je me souviens de quelles couleurs j'ai osé me servir pour peindre la meilleure, la plus sage des femmes, celle qui a formé le cœur de mon mari!.... J'ai été envers elle injuste, ingrate.... c'est à genoux que je l'ai priée de me le pardonner. Lis, et vois combien je dois la vénérer et l'aimer!

Hier au soir, pour la première fois depuis notre mariage, Edouard est sorti sans moi. Il allait au cercle, non pour y lire les journaux, mais pour rencontrer une personne à laquelle il avait affaire. Un tête-à-tête avec ma belle mère! quelle perspective!.... et d'autant plus terrible que, comme il y avait théâtre ce soir-là, j'étais assurée que pas une seule visite ne viendrait faire diversion. A notre âge, ce qu'on redoute le plus, tu le sais, ce sont *les leçons de morale*.... et, ma conscience aidant, je me disais que Mme Beaumont n'aurait garde de laisser échapper une si belle occasion de me *chapitrer* sur plusieurs sujets.

L'entretien fut d'abord assez languissant. Mme Beaumont avait commencé par me parler de la pension où toutes deux, ma Clémence, nous avons été élevées et où se sont serrés les liens de notre amitié; je ne répondais que par monosyllabes, m'attendant à chaque instant à quelque *sermon*; mais, après m'avoir dit des mots touchants sur ma mère, que je n'ai pas connue, tu le sais, Mme Beaumont, cédant sans doute à la puissance des souvenirs, s'est trouvée entraînée à me raconter son enfance si triste entre une mère toujours malade, un pere taciturne et livré aux affaires, une servante maîtresse, qui faisait tout plier sous sa volonté, et le teneur de livres de M. Nesle, qui était maître de forge; mais de ce qu'on appelle une *petite forge*, celle où l'on façonne à bras d'homme les pièces de fer et d'acier les plus répandues dans le commerce. Je m'intéressais à ce récit; je croyais voir surtout le teneur de livres, M. Corbin, petit homme sec, vêtu de son éternel habit de drap couleur noisette, et coiffé à l'oiseau royal; portant en été la culotte de nankin, le gilet de piqué blanc, les bas de coton blanc, avec des souliers à boucles; en hiver, le gilet d'étoffe jaune-serin, les bas de coton gris chiné, et, dans toutes les saisons, le chapeau à trois cornes sous le bras. Homme ponctuel par excellence, il ne pouvait s'apercevoir du désordre trop réel qui régnait dans la maison du patron, sans dire souvent tout haut quelques mots qui blessaient au vif Jeannette, la servante-maîtresse; s'il avait dépendu d'elle, M. Corbin aurait été remercié. Mais M. Nesle savait ce que valait son teneur de livres, et s'il ne montrait que rarement son mécontentement de l'espèce de souveraineté exercée par Jeannette, si surtout il ne la renvoyait pas, c'était par ménagement pour sa femme malade, à laquelle il avait même accordé de ne point mettre sa fille en pension; mais il faisait élever son fils au collége.

Ma belle-mère avait seize ans lorsqu'elle perdit sa mère.... L'année suivante, M. Nesle la prévint qu'elle devait se préparer à tenir sa maison, et à y faire régner l'ordre et l'économie. Quelle tâche, Clémence, pour une jeune fille qui ne savait pas plus que toi et moi ce que c'est qu'un ménage!

M. Nesle commença par renvoyer la servante-maîtresse; il mit auprès de sa fille une personne d'un âge mûr, et en état, à ce qu'il croyait, de la diriger.

Mais, chaque mois, lorsque ma belle-mère allait demander de l'argent à son père, M. Nesle s'emportait en disant que la maison était un gouffre qui dévorait tout; que si la dépense continuait d'être aussi forte, il serait bientôt ruiné, et la pauvre jeune fille se retirait tout en larmes. Que faire pour diminuer cette

dépense dont son père se plaignait avec tant d'amertume? à qui demander des conseils? où chercher les lumières qui lui manquaient? La femme placée auprès d'elle était probe, mais sans intelligence; de cette sorte d'intelligence surtout qui saisit l'ensemble des choses, et que ma belle-mère, je le vois maintenant, possède à un degré remarquable.

Un jour, le teneur de livres la suivit sans qu'elle s'en aperçût, au moment où, baignée de pleurs, elle quittait le cabinet de son père.

— Mademoiselle Emma, dit-il en la saluant, si vous aviez besoin de quelques explications sur les comptes et la balance dont le patron vient de vous parler, je suis là. »

Ma belle-mère tout étonnée le regarda.

» Tenir des comptes, continua-t-il, que ce soit pour la maison ou pour la forge, ce n'est pas plus difficile l'un que l'autre, le tout est de savoir s'y prendre. On découvre alors d'où vient le coulage, et le coulage, voyez-vous..... coulerait à fond la maison la plus riche, c'est un fait. Le patron se plaint avec raison; il faut que la maison d'un négociant soit conduite avec le même ordre que ses opérations de commerce; autrement la ruine est au bout. Voulez-vous, mademoiselle Emma, que le soir, pendant que le patron apure les écritures dans son cabinet, je vienne vous montrer à tenir votre caisse aussi bien que la nôtre est tenue, je m'en vante?

— Oh! venez, monsieur Corbin, venez dès ce soir! s'écria ma belle-mère. C'est Dieu qui vous envoie à mon secours! Je vous attendrai. »

Le brave homme tint parole. Il revint dans la soirée. Ma belle-mère m'a avoué que ses démonstrations lui parurent d'abord tellement incompréhensibles, qu'elle désespéra de parvenir jamais, avec l'aide de M. Corbin, à savoir tenir ses livres de ménagère; mais le résultat qu'elle retira de cette première leçon fut du moins la conviction qu'il fallait absolument rétablir l'ordre et l'économie dans une maison qui n'avait pas de revenus fixes, puisque les bénéfices du fabricant et du négociant dépendent du plus ou moins grand nombre de commandes ou d'affaires faites dans l'année.

Aux leçons suivantes, elle reconnut qu'une maîtresse de maison doit se rendre compte de tout, et régler sa dépense d'après la somme qui lui est allouée chaque mois.... Enfin, chère amie, que te dirai-je? pour la première fois de ma vie j'ai compris de quelle valeur est une femme économe, rangée, pour un père, pour un frère, pour un mari, et j'ai admiré l'ordre établi ici par ma belle-mère. Cet ordre est tel que tout se fait sans que personne, pour ainsi dire, ait l'air d'y toucher. Les domestiques sont chacun à leur besogne; Mme Beaumont ne gronde jamais, et, je dois le reconnaître, sa gravité habituelle n'est pas celle que donne la mauvaise humeur. Chose incroyable! elle sait le compte de tout ce qui meuble nos deux maisons, maison de ville et maison des champs; elle sait le compte du linge, des porcelaines, des cristaux, des vêtements contenus dans les armoires!

Je l'écoutais tout émerveillée.

« Et c'est vous, ma mère, lui dis-je, c'est vous seule qui avez établi cet ordre admirable?

— Moi *seule*, non, ma fille, a-t-elle répondu d'un air calme. M. Corbin a été pour moi un excellent professeur; sans lui j'aurais renoncé bien des fois à une tâche qui me semblait être au-dessus de mes forces... Quand il me laissait à mes réflexions, je sentais le découragement se glisser peu à peu dans mon âme... Alors je priais avec ferveur, et je comprenais que Dieu lui-même m'appelait à aider

mon père à relever une fortune que la longue maladie de ma mère, que le désordre d'une servante-maîtresse avaient compromise. Si faible que je fusse, si peu instruite que je dusse me reconnaître, je compterais cependant pour beaucoup chez mon père si je parvenais à réduire les dépenses superflues et journalières Pour peu que vous soyez curieuse de juger par vous-même, ma chère fille, de l'étendue du concours que peut apporter une femme à un père, à un mari, par l'administration sage de leur maison, je vous montrerai le chiffre des dépenses lorsque je pris la direction de la maison de mon père, et celui auquel je parvins à les réduire deux ans après... Mais vous n'aimez pas les chiffres, a-t-elle continué avec un doux sourire ; et vous poussez cette antipathie si loin que vous ne vous rendez même pas compte, je crois, de vos dépenses personnelles. »

A ces mots, chère amie, j'ai rougi, et mes mauvaises dispositions se réveillant, je me suis dit : Voilà le *sermon* qui vient!

Mais Mme Beaumont n'ajouta pas un mot de plus sur ce sujet. Elle me parla des bals qui m'étaient promis pour le reste de l'hiver, de trois grands dîners que mon mari donnerait, puis de notre départ au mois de mars pour notre maison des champs. Enfin, ma Clémence, elle se montra si aimable, si indulgente, si désireuse de me rendre heureuse, que, cédant à mon émotion, je tombai à genoux devant elle en la conjurant de me pardonner de n'avoir pas été pour elle ce que j'aurais dû être, de ne l'avoir pas aimée avec tout l'amour dont elle est digne.

« Pas ainsi, non pas ainsi! devant Dieu seulement on fléchit le genou, ma fille, dit-elle en me relevant et en m'embrassant. De tout mon cœur, je vous pardonne de ne m'avoir pas rendu justice. Je suis vieille, vous êtes jeune ; je suis sérieuse, vous avez la gaîté de votre âge ; j'ai souffert, vous ignorez encore les misères réelles de la vie ; j'ai reçu à peine l'instruction la plus ordinaire, vous avez été élevée dans l'un des brillants pensionnats de Paris, et vous possédez des talents qui me manquent. Un seul point de ressemblance nous unit, mon enfant, notre amour pour votre mari ; cet amour a le même but, n'est-ce pas, le bonheur d'Edouard?

— Oh ! oui, ma mère! m'écriai-je.

— Eh! bien, nous y travaillerons ensemble ; vous le voulez bien?

— Si je le veux! pouvez-vous en douter, ma mère, ma bonne mère?

— Pour cela, il nous suffira de nous entendre.

— Oh! nous nous entendrons toujours!

— Vous croyez, mon enfant?

— Oui, ma mère ; et pour preuve de ma bonne volonté, je vous prierai de commencer dès demain à m'accepter comme auxiliaire dans les soins qu'exige la maison.

— Nous verrons, répondit-elle avec un fin sourire. »

En ce moment Edouard rentra.

Nous prîmes tous trois le thé auprès d'un bon feu ; Edouard nous raconta quelques anecdotes qui nous firent bien rire... Je t'assure, chère amie, que nous avons passé une charmante soirée.

Oui, j'y suis décidée ; je veux aussi, moi, concourir à consolider, à augmenter peut-être la fortune de mon mari. Ma belle-mère est excellente, je le proclame hautement, et je prévois qu'Edouard sera heureux de notre bon accord. Il aime tant sa mère!

Ecris-moi, chère amie, j'ai besoin de savoir ta pensée sur tout ceci. Il faut me répondre *sans aucun retard*, entends-tu, Clémence?

Je t'aime et je t'embrasse.

Pauline Beaumont. »

MODES.

TRAVAUX A L'AIGUILLE.

Caline. — Fleur en papier. — Bonnet de femme. — Crochet carré. — Album en langues étrangères. — Musique nouvelle. — ART CULINAIRE : Navets aux pommes de terre. — Carottes à l'italienne. — Boulettes aux pommes de terre. — Omelette au rhum. — PHARMACIE DOMESTIQUE : Élixir odontalgique. — Arnica liquide. — Collyre. — TRAVAUX A L'AIGUILLE. — Broderies diverses.

Aux bals luxueux ont succédé les concerts ; c'est encore, ma chère Adèle, une occasion de se parer, pour les femmes surtout. J'ai vu cet hiver deux bals seulement, et j'en suis revenue *effrayée,* c'est le mot, de la richesse des toilettes. Diamants, perles, or, argent, dentelles magnifiques, couronnes de fleurs, couronnes de fruits, admirables d'exécution, en un mot tout ce que la fantaisie peut créer de plus brillant, de plus éclatant, tout ce que le désir de paraître riche et à la mode peut faire dépenser en une seule soirée : voilà ce que j'ai vu ; et lorsque le lendemain ma tante et moi nous avons calculé centime à centime et la bien petite somme obtenue à grand'peine pour notre *fraternité*, puis le nombre des besoins à soulager, nous avons ressenti, toutes les deux, quelque chose d'amer et de profondément triste ! Hélas ! et moi aussi, j'ai dépensé pour ces deux bals plus que je n'aurais voulu! Pourtant j'y ai apporté une grande économie ; mes jupes de tulle avaient déjà servi l'an dernier, ainsi que le dessous en taffetas d'Italie ; mais il a fallu des rubans pour renouveler les garnitures, quelques fleurs pour ajouter à ma coiffure... des gants,... que sais-je !... Mon oncle a cherché à me consoler en me disant que ces dépenses-là font vivre une multitude d'ouvriers et d'ouvrières. Je le sais bien ; je sais aussi que donner du travail vaut mieux que de donner l'aumône... Mais par un hiver si rude, si long, il y a tant d'industries qui manquent de ce travail quotidien qui est le seul revenu de pauvres familles !... Ne doit-on donc rien à ces pauvres familles ? Je n'ai accepté du moins que ces deux invitations ; les refuser c'eût été blesser des personnes à qui nous devons beaucoup.... Quant aux autres, elles ont été comme non avenues.

Toi aussi, chère amie, tu es raisonnable. Tu n'as pas voulu renouveler ta *sortie de bal ;* et tu te trouves embarrassée, me dis-tu, parce que tu es obligée pourtant d'aller encore à quelques soirées, à des concerts, et que cette sortie n'est plus mettable. Le temps étant moins froid, une *caline* peut suffire pour couvrir la tête sans déranger la coiffure, et un châle va fort bien avec une robe de soirée, montante, ou s'ouvrant sur une guimpe. Voici, nº 3, un excellent modèle.

Le velours noir est l'étoffe qui convient le mieux pour le dessus de la caline ; si tu n'en as pas, et que tu n'en veuilles pas acheter, choisis du moins une étoffe de soie qui ait du soutien, le gros d'Afrique, par exemple. La caline porte 64 centimètres d'ampleur sur 47 centimètres de profondeur. Les coutures nécessaires pour arriver à cette ampleur se font de chaque côté du lé du milieu, taillé *dans le sens* de l'étoffe; elles disparaissent complétement dans le velours. On double la caline avec du taffetas rose ou blanc, légèrement ouaté et piqué. Tu attaches

le dessus sur la doublure au moyen d'un ourlet de 14 centimètres, ce qui fait que la caline ne porte, en réalité, que 33 centimètres de profondeur ; la doublure ne doit pas être plus large que cela, 38 centimètres, afin d'éviter de former une trop forte épaisseur, lorsqu'en posant la caline sur ta tête, tu rabats le large ourlet sur le fond (de 9 centimètres environ), ainsi que te le montre le dessin n° 3. — Il faut à présent plier en deux la caline et la coudre par derrière. Tu fais, dans le haut, cinq plis assez profonds, pour qu'à partir du sommet de la tête à la nuque, le fond ne porte que 16 centimètres de hauteur; au-dessous des plis doit se trouver un espace uni et haut de 7 centimètres. Attache un nœud de ruban à la place indiquée sur le dessin; couds les brides en dedans, de chaque côté des joues, à la hauteur de 12 centimètres et à la profondeur de 9 centimètres. Pose la caline sur ta tête, après avoir rabattu l'ourlet sur le fond comme je te l'ai dit; noue les brides, et vois si tu n'es pas ainsi fort gracieusement coiffée?

Puisque tu ne possèdes pas la boite de Prévost Wentzel, qui contient tout ce qu'il faut pour faire des fleurs en papier, je vais te donner le moyen d'y suppléer et d'exécuter, sans *outils*, une renoncule, dont le n° 4 te présente le patron.

Rien de frais et de joli comme un bouquet de renoncules doubles de toutes les couleurs. Le rose, le rouge, le blanc, le jaune réussissent également.

Découpe dix fois le patron n° 4, en papier à fleurs. Ceci fait, prends ta pelotte, un petit étui, et, avec cet étui, *creuse*, gaufre sur ta pelotte *chacun* des huit pétales dont se compose le n° 4. Cette opération faite pour tes dix rangées de huit pétales, prends du fil de fer, forme un crochet à son extrémité et entoure-le de coton cardé, noir, ou vert, suivant la couleur de la renoncule ; le noir *sied* aux pétales rouges, le vert aux pétales roses ou jaunes. Quand ce cœur, espèce de bouton allongé, te paraît être assez gros, tu le gommes légèrement, afin que le coton ne se sépare pas. Entoure-le d'étamines faites avec des bouts de fil noir, gommé, coupés d'égale longueur. Trempe dans ta gomme l'extrémité supérieure de ces bouts de fil, puis dans de la sciure de buis. Laisse sécher. Il n'y a plus maintenant qu'à enfiler l'une après l'autre chacune de tes dix rangées de pétales. Entre chacun, tu mets un peu de gomme afin de le coller l'un à l'autre.

Découpe sur ce même n° 4 une étoile en papier vert; rien de plus facile que de terminer en pointe chacune des huit parties que présente le patron ; gaufre légèrement, place ce calice à la suite des dix rangées de pétales, et la renoncule est faite. Tu devrais prier ta mère de te donner la boîte et l'*outillage* de Prévost Wentzel, 290, rue Saint-Denis. Cette boite renferme des boutons tout préparés, des feuillages et des calices tout gaufrés; rien de plus commode.

Voici le patron de bavette, n° 9 ; il est excellent. La bavette se ferme derrière par trois boutons ; on l'assujettit de chaque côté au moyen de rubans cousus, *en-dessous*, aux deux endroits indiqués par *une croix* et un c. Il faut que les rubans soient assez longs pour venir, en passant sous les bras, s'attacher par devant à un bouton, cousu de même *en-dessous*, à l'endroit marqué d'une *croix seulement*. En général le piqué blanc, bordé d'une frivolité en ruban, est préférable, pour bavette, à toute autre étoffe ; cependant celles qui sont brodées étant plus élégantes, on en fait, *pour les grands jours*, en *batiste double*.

Ma cousine trouvera, je crois, de son goût le bonnet n° 11, dont le n° 10 te donne le patron réduit au quart.

Le rond, pour le fond, porte 13 centimètres de diamètre. Il faut le broder en plein, sur jaconas, à l'anglaise. Lorsque la broderie est faite, tu le bordes tout autour d'un entre-deux en valenciennes.

Taille double la passe P. Brode-la de même que le fond. Borde-la, ainsi que te l'indique la double ligne E, du même entre-deux en valenciennes, puis, de l'autre côté de l'entre-deux, tu attaches la passe A, taillée double toujours, puisque le patron ne donne que le *profil* du bonnet. Couds la passe entière, ainsi préparée, à l'entre-deux du fond.

Il faut maintenant attacher autour du fond et au bord de l'entre-deux, ainsi que te le montre le n° 11, un volant brodé à l'anglaise, et qui rabat sur la passe P. Un volant pareil doit être cousu de même le long de l'entre-deux de la passe E, de manière à rabattre sur la passe A ; celle-ci enfin doit être *bordée* d'une valenciennes. Le volant et la valenciennes se cousent à plat sur le front, mais il faut les froncer tous deux sur les joues. Garnis ton bonnet de rubans bleus, lilas, ou blancs, à ta fantaisie, et offre-le à ta mère. Je t'ai envoyé déjà tant de dessins de broderies anglaises, que tu pourras aisément composer un plein et trouver, pour les volants, un dessin approprié à celui dont tu auras fait choix pour le fond. Si tu ne veux pas prendre la peine de chercher, dispose un semé avec le n° 12 ; rien de plus facile : au second rang tu placeras les grandes fleurs *au-dessus* des petites, et toujours ainsi. Pour les volants, entoure ces fleurs d'un feston à grandes et à petites dents formées d'œillets à jour. Il faut *s'ingénier*, comme le dit sans cesse mon oncle. Les volants doivent être seulement *coquillés*. Vois, pour le reste, à la fin de ma lettre. Je veux cependant te dire un mot de notre joli dessin de crochet carré, avant d'en venir à la demande que tu m'as faite *au nom de plusieurs*.

Les *petites bêtes, vraies* ou *d'invention*, ont la vogue. Je t'en envoie donc pour faire en coton fin le rézeau léger que tu veux jeter sur un édredon. Exécute ce joli dessin autant de fois qu'il le faudra pour obtenir la largeur et la hauteur voulues. Très-prochainement je t'enverrai *la bordure* qui doit lui servir *d'accompagnement*. Tu peux aussi exécuter, d'après ce dessin, une toilette de fauteuil et une nappe de toilette, genre fort à la mode. Je te promets des choses charmantes en ce genre.

La *demande faite par plusieurs* de nos jeunes amies a été l'objet *d'une grave délibération*. Nous manquons de place pour satisfaire aux désirs si divers qui nous sont témoignés, et le nombre des voix en faveur de telle chose plutôt que de telle autre l'emporte nécessairement. L'une de nous a émis l'idée d'offrir à nos jeunes amies le moyen de former un *album* de pensées *en langues étrangères*. Mon oncle a applaudi. Il trouve très-utile de donner, comme sujet de traduction, des pensées justes, remarquables en elles-mêmes ; à son avis, ce genre présente, sous tous les rapports, de grands avantages ; d'abord il ne s'agit pas de traduire *à coups de dictionnaire* un récit, une description ; il s'agit de comprendre et de rendre clairement une pensée juste et vraie ; ensuite cette pensée juste et vraie donne elle-même *à penser*, chose qui importe beaucoup, selon mon oncle. Nous allons donc faire un essai. Mon *autre* Adèle m'a apporté, pour l'*album en anglais*, les pensées que voici. Les *numéros* nous aideront à nous mieux entendre au sujet de la traduction, que mon *autre* Adèle donnera, si nos jeunes amies ne nous envoient point les leurs.

— 1. — We understand any epoch of

the world but ill, if we do not examine its romance: there is as much truth in the poetry of life as in its prose.

— 2. — The passions are like the winds, only felt when they breathe, and invisible save by their effects.

— 3. — It is only through woe that we are taught to reflect; and we gather the honey of worldly wisdom, not from flowers, but thorns!

— 4. — It is better to sow a good heart with kindness, than a field with corn, for the heart's harvest is perpetual.

— 5. — Our thoughts, like nuns, ought not to go abroad without a veil...

— 6. — What its shell is to the tortoise, solitude has become for me — my protection, nay, my life!

— 7. — It seems to me as if not only the form but the soul of man was made « to walk erect, and look upon the stars! »

— 8. — Happiness and virtue react upon each other—the best are not only the happiest, but the happiest are usually the best.

— 9. — Shame is not in the loss of other men's esteem: it is in the loss of our own.

— 10. — Long absences extinguish all the false lights, though not the true ones. The lamps are dead in the banquet room of yesterday; but a thousand years hence, and the stars we look out to night, will burn as brightly.

— 11. — Night, according to an old Egyptian creed, is the dark mother of all things; as ages leave her, they approach the light.

Notre charmant quadrille: *Les belles filles d'Ischia*, a la vogue. On l'a joué et on l'a dansé dans tous les salons pendant les derniers bals, ainsi que le *Concertant*, autre quadrille expressément composé pour le piano et à quatre mains, par Claire Berton; on surnomme LE CONCERTANT, son chef-d'œuvre. Heugel, *au Menestrel*, rue Vivienne, l'a publié ainsi que *Un conte de grand'mère*, romance dédiée à Mme Lefébure Wely.

J'ai entendu dernièrement, avec un plaisir bien vif et une émotion bien douce, trois nouvelles mélodies de M. Vervoite, l'habile maître de chapelle de Rouen: *Pauvre mère!* — *Enfant, mon seul espoir!* Le chant, l'accompagnement sont au-dessus de tout éloge. De ces trois morceaux, il y en a un à deux, trois ou quatre voix, avec chœur: *Prière à l'ange gardien*. Les paroles de M. l'abbé Picard ont inspiré au compositeur une mélodie simple et touchante comme la poésie même. L'accompagnement, au dire des connaisseurs, joint au sentiment exquis de l'expression, la science de l'harmonie. Ces trois jolis morceaux ont paru chez Meissonnier.

Un grand nombre de nos amies, bonnes ménagères, demandent, de leur côté, des recettes *culinaires* afin de varier autant que possible le service de la table, toujours embarrassant en carême, dans les pays où n'abonde pas le poisson. Voici quelques recettes en attendant les *découvertes* qu'aura pu faire Caroline *en courant* le monde; j'y ai joint d'autres recettes pour ta petite *pharmacie domestique*.

Au revoir, chère amie.

ANNICA BRICOGNE.

ART CULINAIRE.

Navets aux pommes de terre et à la moutarde. [Entremets.]

Prends des navets de Freneuse, fais les cuire à l'eau bouillante avec de petites pommes de terre longues, retire les unes et les autres sans les casser, fais égoutter, en les conservant chauds. Mets dans une casserole un morceau de beurre frais; fais fondre sans laisser roussir, mets-y de la moutarde, verse sur les pommes de terre et les navets que tu as dressés, et sers. — Tu peux, à ton gré, suppri-

mer les pommes de terre, et te contenter de mêler, a une sauce blanche, de la moutarde, et de la servir avec les navets.

Carottes frites. — Carottes à l'italienne. (Entremets.)

Les carottes frites sont excellentes. Tu les pèles, tu les coupes en rondelles, et après les avoir fait blanchir un moment, tu les jettes dans la friture. En peu de temps elles sont cuites. Retire et *servez chaud*. La friture *à l'huile* est très-belle et très-bonne.

Les veux-tu en entremets sucré? Prépare-les *à l'italienne*. — Coupe par filets minces, 750 grammes de carottes; fais-les blanchir, puis égoutter. Tu les mets ensuite dans une casserole et tu les couvres d'eau bouillante; ajoute 500 grammes de sucre. Dès que l'eau est réduite à moitié, ajoute du zeste de citron. Fais bouillir encore. Lorsqu'il ne reste plus qu'environ trois cuillerées de sirop, presses-y le jus de deux citrons. Prends un moule de la forme que tu voudras; verses-y *l'appareil* (c'est le mot technique), et sers. Ce *joli* et excellent entremets peut faire pendant à une charlotte russe; à la première vue, il a toute l'apparence d'un gâteau composé de quartiers d'oranges. Tu peux découper les carottes de manière à rendre *l'illusion* complète.

Boulettes aux pommes de terre.

Ma tante m'a enseigné trois manières de faire de boulettes aux pommes de terre. La première sert pour une *entrée*.

1re *manière.* — Entrée.

Tu fais un hachis de poisson, saumon, turbot, anguille de mer, cuit d'avance au court-bouillon : tu y mêles des pommes de terre jaunes cuites, épluchées et pilées, du beurre, du sel, du poivre, persil, ciboule, le tout bien haché, bien pilé; ajoute deux œufs; mêle encore avec soin. Prépare avec cette pâte des boulettes de la grosseur d'un œuf; trempe-les dans du blanc d'œuf, fais frire et sers sur une sauce piquante, ou sans sauce, mais alors couronne le tout de persil frit. Quand tu voudras ces boulettes au gras, tu remplaceras le hachis de poisson par un hachis de viande.

2e *manière.* — Hors-d'œuvre.

Fais cuire à l'eau des pommes de terre jaunes; épluche-les, pile-les toutes chaudes, et ajoute deux ou quatre œufs, suivant le nombre de tes convives; on compte 4 œufs pour six personnes; ajoute ensuite un peu de crème, persil, sel, épices; mêle. La pâte est faite; la friture est chaude. Prends de cette pâte au bout d'un couteau, environ le quart d'une cuillerée à bouche, fais glisser dans la friture; continue; retire à mesure que les boulettes sont dorées, mets à égoutter, et sers chaud ce mets appétissant.

3e *manière.* — Entremets et hors-d'œuvre, si l'on veut.

Pile de même les pommes de terre jaunes, cuites et épluchées. Quand la pâte tient ferme au mortier jettes-y un bon morceau de beurre, pile; deux cuillerées de crème cuite, pile encore; une cuillerée de sucre en poudre, pile; du sel, puis un, deux, trois œufs l'un après l'autre, pile encore. La pâte doit être ferme, mais pas dure. Couvre un coin de la table de farine; mets la pâte sur la table, découpe-la de la grosseur de petits œufs; roule ceux-ci dans la farine. Pendant ce temps la casserole dans laquelle tu as mis un bon morceau de beurre est sur feu; le beurre est bien chaud, sans être noir, tu y jettes tes boulettes, tu les retournes jusqu'à ce qu'elles soient bien dorées; *servez chaud* sans accompagnement d'aucune espèce.

Omelette au rhum. (Entremets sucré).

Bats en neige les blancs de six œufs; mêle aux jaunes un peu de zeste de citron; ajoute les blancs aux jaunes, un peu de crème, un *scupule* de sel blanc; mêle bien. Fais cuire à la poêle comme de coutume et sucre pendant que l'omelette cuit. Renverse-la sur un plat dès qu'elle est cuite, non pas *en chausson*, mais *sens dessus dessous*. Arrose abondamment avec du rhum, et mets le feu au moment de servir sur la table.

PHARMACIE DOMESTIQUE.

Elixir odontalgique.

Je t'engage à profiter du soleil de mars, de ce soleil qui chauffe si vivement, pour faire l'elixir odontalgique dont je t'ai parlé, et qui soulage si rapidement le mal de dents. Voici la recette; elle est *éprouvée*.

Mets à infuser pendant quinze jours, au soleil, dans une bouteille de litre, où tu auras versé le contenu d'une bouteille ordinaire de bonne eau-de-vie : — 1° gayac en poudre, 31 grammes (une once).— 2° racine de pyrèthre concassée, 31 grammes. — 3° Clouds de girofle concassés, 8 grammes (2 gros).— Les quinze jours écoulés, tu filtres à travers un entonnoir de papier gris double, placé dans un entonnoir de verre.—Puis tu ajoutes 150 gouttes d'essence de menthe éthérée (mêlée d'éther); tu secoues fortement la bouteille, après l'avoir bien bouchée; tu transvases dans de petites fioles que tu bouches soigneusement et que tu cachètes en cire. Quelques gouttes de cet élixir dans un quart de verre d'eau tiède, suffisent pour entretenir les dents saines. Pour calmer la douleur d'une mauvaise dent, il faut imbiber un peu de coton avec l'élixir odontalgique et placer ce coton sur la dent malade. On doit secouer la bouteille chaque fois, avant de prendre de l'élixir, parce que l'essence de menthe surnage et viendrait en trop grande abondance.

Arnica liquide.

Quant à l'arnica liquide, si merveilleux à employer pour les contusions, les chutes, les coupures mêmes, rien de plus facile que d'en avoir toujours sous la main. Mets à infuser 31 grammes de fleurs d'arnica sèches dans trois-quarts de litre d'esprit de vin; bouche bien. Au bout de huit jours, l'arnica liquide est prêt. Tu peux laisser la fleur dans la bouteille. On en fait prendre quelques

gouttes dans un verre d'eau sucrée au moment où la chute a eu lieu. On en imbibe ensuite des compresses qu'on met sur la partie contusionnée ou meurtrie. Sur les coupures, la douleur est vive, mais l'effet est salutaire, surtout s'il y a eu contusion. Ma tante préfère cependant employer, pour les simples coupures, du persil pilé avec du sucre en poudre et un peu d'huile d'olives.

Collyre.

Voici le remède très-simple dont ma tante fait usage lorsque mon oncle souffre de l'inflammation aux yeux, à laquelle ses travaux le rendent si sujet. — Un blanc d'œuf battu en neige. On y ajoute ensuite de l'eau de rose. Le soir, on étend ce collyre avec un pinceau ou une barbe de plume sur les yeux fermés ; point de bandeaux ni de compresses. Le lendemain on se lave les yeux à l'eau fraîche. Si l'inflammation est grave, il faut répéter l'opération plusieurs fois dans la journée, en laissant chaque fois sécher le collyre. La guérison est d'ordinaire très-rapide.

TRAVAUX A L'AIGUILLE.

Col au tricot n° 1.

Monte 30 mailles.

1re *rangée*, à l'endroit.

1 maille unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 18 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie.

2e *rangée*, à l'envers.

22 mailles unies, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 3 unies.

3e *rangée*, à l'endroit.

1 maille unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 14 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, 1 augmentée, — 1 rétrécie.

4e *rangée*, comme la 2me.

5e *rangée*, à l'endroit.

1 maille unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 9 unies, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — 7 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie.

6e *rangée*, à l'envers.

15 mailles unies, — 1 à l'endroit, — 8 unies, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 3 unies.

7e *rangée*, à l'endroit.

1 maille unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 15 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie.

8e *rangée*, comme la 2me.

9e *rangée*, à l'endroit.

1 maille unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 8 unies, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — 3 augmentées, — 2 unies, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — 5 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie.

10e *rangée*, à l'envers.

13 mailles unies, — 1 à l'endroit, — 3 unies, — 1 à l'endroit, — 3 unies, — 1 à l'endroit, — 7 unies, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 13 unies.

11e *rangée*, à l'endroit.

1 maille unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 19 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie.

12e *rangée*, comme la 2me.

13e *rangée*, à l'endroit.

1 maille unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 11 unies, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — 8 unies, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie.

14e *rangée*, à l'envers.

6 mailles unies, — 1 rétrécie, — 9 unies, — 1 à l'endroit, — 9 unies, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 3 unies,

15e *rangée*, à l'endroit.

1 maille unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 17 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie.

16e *rangée*, à l'envers.

6 mailles unies, — 1 rétrécie, — 17 unies — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 3 unies.

17e *rangée*, à l'endroit.

1 maille unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 18 unies, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie.

18e *rangée*, à l'envers.

6 mailles unies, — 1 rétrécie, — 16 unies, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 3 unies.

19e *rangée*, à l'endroit.

1 maille unie, — 1 rétrécie — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 15 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie.

20e *rangée*, comme la 2e.

Recommence à la 5e rangée.

Ton col étant arrivé à la grandeur convenable, il te faut garnir les bouts, de même que le tour. Recommence à tricoter à un bout, monte 6 mailles sur ton aiguille et fais une maille unie, — 1 rétrécie, — 1 unie, — 1 rétrécie.

2e *rangée*, 6 mailles unies à l'envers, une maille prise dans le bord du col.

3e *rangée*, à l'endroit.

1 maille rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie.

4e *rangée* unie, à l'envers.

Recommence la 3me et la 4me rangée alternative-

ment, jusqu'à ce que le bout du col soit terminé. De même pour le second côté : tu garniras ton col d'un picot.

Explication de la planche de Broderies.

N° 1. — Col en tricot.

N° 2. — Dentelle au point de crochet. Le dessin est si bien fait, qu'une explication me paraît inutile. Exécutée en fil d'Irlande fin, cette petite dentelle est charmante.

N° 3. — Caline.

N° 4. — Patron de fleurs en papier.

N° 5. — Écusson pour mouchoir à broder en point de feston et point de chaînette ou plumetis.

Nos 6, 7 et 8. — Col, manchette et entre-deux pour le peignoir du mois dernier.

N° 9. — Bavette d'enfant.

Nos 10 et 11. — Patron et ensemble d'un bonnet du matin. Ce patron sort des magasins de Mlle Éléonore Chambrey, 36, rue Neuve-Saint-Eustache, qui a acheté le fonds de Mme. Guichard. Je recommande Mlle. Chambrey à toutes nos jeunes amies.

N° 12. — Entre-deux en broderie anglaise.

(GRANDE ÉDITION.)

Nos 13 et 14. — Passe et volant pour un bonnet à broder à l'anglaise sur jaconas.

N° 15. — Piécette pour chemise de femme, dite à *la Raphaël*, plumetis et œillets à jour. Je t'ai envoyé une piécette pour chemise montante; celle-ci est pour chemise décolletée. On dispose les fronces sur la poitrine et par derrière comme pour une blouse à piécettes. Le haut se garnit d'une petite valenciennes cousue à plat.

N° 16. — Coquille en broderie anglaise. Ce joli dessin peut se broder sur le devant d'une robe, en tablier, par rangées étagées au-dessus l'une de l'autre. Le rang du haut porte 18 centimètres de large. Tu places une coquille de chaque côté, et, entre les deux, la fleurette. Au second rang tu places une coquille de chaque côté, et, entre les deux, *trois* fleurettes. Tu vas ainsi augmentant de deux fleurettes dans le milieu à chaque rang, jusqu'à celui du bas, qui doit être large de 36 à 40 centimètres. Je t'enverrai, le mois prochain, le même dessin en plus petit. Tel que le voici, il donne une élégante bordure de jupon.

N° 17. — Coin de mouchoir riche. Plumetis et œillets à jour.

N° 18. — Dessin de col riche. N'est-il pas charmant, ce dessin ? Tout le pointillé au point d'armes, nervures des feuilles au plumetis, et cordonnet fin. Petits œillets à jour, en cordonnet fin et bien régulier. Les parties quadrillées en feston fin, les olives à jour de même, et les intervalles en points à jour ou en points de dentelle, après avoir enlevé toute la mousseline. Les dents des feuilles en point de feston mat, coton très-fin. Le col terminé, tu garniras les dents d'un picot de dentelle.

N° 19. — Dessin pour porte-monnaie, à exécuter sur canevas de soie. La coquille doit être nuancée de gris et de rose pâle ; les branches de corail rouge vif et rose.

Nos 20 et 21. — Bordure pour porte-cigarres et bourses à exécuter au point de crochet plein.

LES JEUX DU SPHINX.

(CHARADE.)

Si vous voulez, mes aimables lectrices,
Que l'on vous donne un jour le nom de mon premier,
Songez dès à présent sous de rudes cilices
A cacher vos attraits, à vous mortifier.
En vous créant si la nature
Ne vous a pas permis de porter mon dernier,
Vous n'en montrez pas moins, dans mainte conjoncture,
Tout le courage d'un guerrier.
Voici l'instant d'en faire usage :
A mon entier le feu vient d'être mis !.....
Tout s'embrase... Et déjà, rejetés sur la plage,
On ne voit plus que cendre et que débris !

GUERNU.

Le mot du dernier logogriphe est MÉPRIS, dans lequel on trouve ÉPRIS — PRIS — RIS.

ÉDUCATION.

RELIGION ET MORALE.

LES HEURES DE SOLITUDE (1).

L'INDOLENCE.

La mode, cette loi suprême de ceux qui vivent selon le monde, ne met jamais en honneur que nos défauts et nos vices. Cette assertion, mes filles aimées, n'est ni hasardée, ni injuste, vous le reconnaîtrez lorsque vous aurez acquis quelque expérience. D'ici là, réfléchissez sur les erreurs dans lesquelles le besoin de plaire, l'amour de la louange, entraînent les femmes surtout; je vous en ai déjà fait remarquer quelques-unes; puis souvenez-vous de ce que vous avez pu observer ou entendre raconter de celles de ces modes, qui, dans le grand monde, transforment en *amazones*, en *lionnes*, des femmes d'une organisation faible, ou bien en pâles et nonchalantes *créoles*, des femmes bien constituées, mais qui travaillent avec une merveilleuse persévérance à détruire tout ce qui annonce en elles une santé *robuste*, et à se rendre complétement incapables d'être jamais utiles aux autres comme à elles-mêmes.

Je n'ai certainement pas à craindre pour vous le travers qui fait les *amazones* ou les *lionnes*; je n'ai pas à craindre non plus que vous compromettiez votre santé afin d'acquérir ce teint *blanc-mat*, si en vogue parmi les romanciers de nos jours et qui, selon eux, *décèle* les *êtres* ou les *natures d'élite*: mais ce que je redoute sérieusement, c'est cette indolence, cette nonchalance que beaucoup de gens admirent, ou feignent d'admirer, et à laquelle, à votre âge, on n'est que trop enclin.

Vous avez reconnu avec moi que la jalousie n'est pas l'ignoble et basse envie, mais qu'elle peut y conduire; je veux aujourd'hui vous amener à reconnaître que si l'indolence n'est pas la honteuse et ignoble paresse, elle en est la sœur; sœur bien redoutable!

De même que l'habitude, l'indolence s'empare de nous presqu'à notre insu; il faut, avec elle, défendre le terrain pied à pied. L'attrait du plaisir sait la dompter; mais dès qu'il s'agit d'étude ou de devoir, elle a promptement repris toute sa puissance.

Chez l'enfant, l'indolence s'accompagne souvent d'une grâce inimitable, et se fait ainsi tolérer; chez la jeune fille, elle est gracieuse encore; l'entourage, sans lui applaudir, lui trouve parfois des excuses. Le travail opéré par le développement des facultés corporelles et morales paraît expliquer la répugnance que l'enfant, que la jeune fille témoigne souvent pour les exercices violents ou bien pour les occupations intellectuelles... Et cepen-

(1) V. tom. IV, p. 1.

dant, que le plaisir parle, et l'enfant, la jeune fille chez qui ce développement exige, dit-on, le repos, ce repos auquel l'une et l'autre aspirent, vont passer une journée entière à courir, à jouer, et une nuit entière à danser ; et cependant que la vanité s'éveille, et cette enfant, cette jeune fille que les occupations intellectuelles fatiguent, vont faire, l'une des efforts de mémoire merveilleux afin d'être applaudie comme un petit prodige, l'autre les travaux nécessaires pour obtenir soit le prix, soit les louanges publiques qu'elle ambitionne : ce moment d'excitation passé, l'une et l'autre n'auront plus que de l'indolence à mettre au service des tendres parents dont l'indulgence leur est d'avance acquise.

Ce défaut, comme tous nos autres défauts, est le résultat de l'amour malentendu de nous-mêmes, et ainsi que tous les autres défauts, il produit des conséquences fatales à notre bonheur; c'est de l'égoïsme froid et aride, se cachant sous les grâces de l'enfance et de la jeunesse ; ôtez-les-lui, et vous aurez un être inutile, que son oisiveté accable, que l'ennui accompagne et qui pèse sans pitié, de tout le poids de cette oisiveté et de cet ennui, sur ceux que les liens de famille lui soumettent.

Quant à des amies, l'indolente n'en a pas; l'amitié ne vit que de sacrifices ou au moins de concessions réciproques; l'indolente exige tous les sacrifices, toutes les concessions et n'en fait jamais. Le repos, le *dolce far niente*, est son premier bien : la rêverie sans fin, sans but, cette rêverie qui énerve l'âme, qui épuise et tue les facultés intellectuelles, est sa seule occupation. Celle qui aime le monde mais à son temps, mais à ses heures, trouve, si elle est riche, si elle est à la mode, si elle occupe un rang élevé, des complaisants, des flatteurs, des admirateurs même dans la tourbe de ces parasites toujours prêts à s'agenouiller devant un pouvoir, quel qu'il soit. Au milieu de cette tourbe pourront apparaître parfois des gens d'esprit; ceux-ci excusent souvent ce qu'il leur plaît d'appeler de l'originalité, mais il ne faut pas que cette originalité leur devienne à charge ou les blesse ; dès qu'elle cessera de les amuser, ils s'éloigneront : égoïstes eux-mêmes, ils ne souffrent pas que l'égoïsme d'autrui empiète trop sur le leur. Nous ajouterons, si vous voulez, au cercle dont l'indolente, riche, à la mode ou titrée, sait s'entourer, une ou deux de ces bonnes âmes dont le premier besoin est le sacrifice d'elles-mêmes à autrui; dont la charité vraie compatit affectueusement aux faiblesses humaines; mais le nombre de ces âmes-là est fort petit, et quelque dévouées qu'elles puissent être, le moment viendra tôt ou tard où elles se lasseront de donner toujours et de ne recevoir même pas en échange un *semblant* d'affection !

Or, mes enfants, on pourrait compter aisément les personnes auxquelles la fortune, la mode, le rang, *permettent* d'être impunément *indolentes*, tandis qu'il est innombrable celui des personnes qui trouvent dans leur indolence même la punition la plus rude des torts graves, et de tous les jours, dans lesquels ce honteux défaut les fait tomber.

Par indolence, on néglige de prendre chaque jour un exercice salutaire, et la santé s'altère, quelquefois sans retour; par indolence, on néglige de surveiller les domestiques, dont, par indolence, on exige des services qu'il serait plus convenable, plus sage de se rendre à soi-même, et l'exigence augmente à mesure que le désordre se répand peu à peu partout; par indolence, on remet de jour en jour des visites à rendre, des lettres à écrire, et l'on s'aliène le cœur de ses parents, de ses amis, la bienveillance de ses protecteurs, de ses simples connais-

sances; par indolence, on cesse de se rendre compte de ses dépenses, de les balancer avec ses revenus, et des embarras journaliers viennent donner des avertissements auxquels, par indolence, on ne tente même pas de remédier; par indolence, on délaisse non-seulement les études jadis aimées, mais on renonce encore aux travaux les plus ordinaires, les plus faciles; par indolence, on repousse les livres qui exigeraient quelque contention d'esprit, et l'on s'adonne à des lectures sans portée, sans résultat, sur lesquelles on se blase promptement, et l'ennui, le terrible ennui, vient accabler cette intelligence, cette âme que, par indolence, on a laissée s'annihiler comme le corps!

Ainsi préparées, arrivent l'une après l'autre la ruine de la santé, la perte de la fortune, de ses amis, de ses appuis, celle des capacités intellectuelles et morales.... Comment rouvrir tant de sources fécondes que l'indolence a taries?... Où puiser l'énergie devenue nécessaire pour combattre ce malheur si complet dont on se trouve de partout enveloppé!

A l'indolence a succédé la honteuse paresse; cette paresse, qui a déjà toute la puissance de *l'habitude*. Je vous ai montré à quel degré d'avilissement sans remède peut faire descendre l'habitude de la paresse (1); mais peut-être vos regards se seront-ils détournés de ce tableau sans que vous ayez eu l'idée que vous-mêmes, mes filles aimées, vous pussiez arriver si bas. Voyez-vous maintenant la pente insensible qui conduit à la plus extrême de toutes les détresses? car cette détresse comprend celle de l'âme, et le châtiment s'étend jusque dans l'autre vie?

L'orgueil est le compagnon ordinaire de l'indolence et de la paresse: il en devait être ainsi. La volonté, la sagesse de Dieu ont tout soumis à la loi du travail. L'observance de cette loi apporte seule des jouissances réelles, parce qu'elle entretient la santé physique et la santé morale, parce qu'elle maintient l'élasticité, la souplesse des membres et des facultés intellectuelles; mais nous attachons notre orgueil à nous dispenser de tout travail; à prouver, par une vie molle et oisive, que nous sommes supérieurs à celui qui gagne son pain au prix de ses labeurs, et oubliant les paroles de l'Apôtre: *Car, pour celle qui vit dans les délices, elle est morte, quoiqu'elle paraisse vivante* (1), nous nous honorons de ce qui déshonore l'âme chrétienne destinée à vivre de sacrifices!

Il y a peu de jours, je lisais, dans un auteur persan, que Saheb, précepteur du prince de Carizme, cédant aux instances de son élève, qui aimait beaucoup les *histoires*, lui raconta celle-ci: « A la cour du roi Zohak fut présenté un magicien qui, après avoir diverti le roi et ses courtisans par plusieurs prodiges, offrit d'en produire un plus merveilleux encore sur la personne du monarque lui-même, si celui-ci voulait bien lui permettre d'exercer toute sa puissance. Il obtint cette permission, et il n'en eut pas plutôt usé, que Zohak sentit au-dedans de lui un mouvement extraordinaire mais agréable, et tout-à-coup deux têtes de serpent parurent à la région du cœur. — Perfide! s'écria le roi effrayé, comment ton souffle impur a-t-il fait naître dans mes entrailles deux monstres qui vont me dévorer? — Rassurez-vous, ô roi! répondit le magicien, et rendez-moi grâce de ce don précieux! Faites choisir de temps en temps dans le petit peuple un certain nombre de vos sujets, et nourrissez de leur chair, abreu-

(1) Voir t. III de la 2e série, p. 97.

(1) Ire Épît. de saint Paul à Tim. ch. v, v. 6.

•vez de leur sang ces animaux divins. Les jouissances que vous éprouverez seront telles que vous ne pourrez jamais vous en rassasier.

» A ce conseil exécrable, Zohak frissonna d'horreur.... Mais, dès le jour même, il voulut s'assurer de la vérité des paroles du magicien, et il goûta en effet de vives jouissances en assouvissant la faim des deux monstres qui lui avaient été incorporés. A dater de ce moment, Zohak compta pour rien le sang et la vie des malheureux Persans ; il ne vit dans son peuple qu'un vil troupeau qui n'existait que pour être immolé à ses moindres désirs. Le peuple, de son côté, ne vit dans Zohak qu'un monstre acharné à le détruire, et, à force de souffrir, ayant cessé de le craindre, il se souleva contre le tyran, l'arracha du trône qu'il profanait, et l'enferma dans l'affreuse caverne de la montagne de Damavend. Là, seul avec ses deux serpents, et ne pouvant plus fournir à leur voracité, l'impitoyable Zohak leur servit lui-même de pâture. »

— « L'horrible histoire! s'écria le jeune prince, lorsque son précepteur eut achevé. De grâce racontez-m'en une autre que je puisse entendre sans frémir!

— » Volontiers, seigneur, répondit Saheb ; en voici une plus simple et très-courte:

« Un jeune sultan donna sa confiance à un serviteur artificieux et corrompu : ce méchant homme lui remplit l'esprit d'idées fausses sur la gloire et le bonheur des rois. Il fit naître dans son cœur l'orgueil et la mollesse, le père et la mère de tous les crimes. Livré à ces deux passions, le jeune prince leur sacrifia son peuple; il mit sa gloire à mépriser les hommes, et son bonheur à les opprimer. Qu'en arriva-t-il? Il perdit sa couronne, ses trésors, ses flatteurs; il ne lui resta que son orgueil et sa mollesse; tout lui manquant pour les satisfaire, il mourut de honte et de rage. »

Le prince de Carizme ne parut pas mécontent de cette dernière histoire. « Je l'aime mieux que l'autre, dit-il; elle est moins révoltante, moins atroce.

— » Hélas! prince, reprit Saheb, c'est pourtant la même! »

A mon tour, je dirai, à propos de l'*ignoble* paresse et de la *gracieuse* indolence : hélas! mes filles aimées, leur histoire est pourtant la même!

Il campo dell'accidia é pieno d'orriche(1), dit le vieil axiome italien; et dans le pays même du dolce far niente, la mollesse a reçu le nom de Morbidezza, dérivé du mot de *morbide*, *état maladif*. Laisserez-vous donc attaquer par la maladie appelée nonchalance, indolence, mollesse, paresse, car c'est tout un, votre âme et votre intelligence? Voudrez-vous que ces heures qui passent si rapides, grâce à l'amour et à l'habitude du travail, se traînent désormais pour vous avec une lenteur chaque jour plus pesante?.. Non, vous ne le voudrez pas... mais alors veillez sur vous-mêmes avec toute la vigilance ordonnée par l'Evangile!

« C'est se tromper de croire qu'il n'y ait que les violentes passions, comme l'ambition et l'amour, qui puissent triompher des autres. La paresse, toute languissante qu'elle est, ne laisse pas d'en être souvent la maîtresse ; *elle usurpe sur tous les desseins et sur toutes les actions de la vie ; elle détruit et consume insensiblement les passions et les* VERTUS (2)! »

Veillez, veillez donc sans cesse! N'ayez jamais à vous reprocher d'avoir passé dans l'inaction des heures qui auraient pu être si doucement, si utilement employées, car cette inaction ouvre la voie à la passion honteuse qui *usurpe sur tous les desseins*,

(1) Le champ de la fainéantise est rempli d'orties.

(2) Larochefoucauld.

et qui *consume* jusqu'à *la vertu!* Suivez au contraire avec amour, avec persévérance la loi du travail, et répondez à quiconque mettrait son orgueil dans son oisiveté : *Allez à la fourmi, ô paresseux, considérez sa conduite et devenez sage* (1)!

S. Ulliac Tremadeure.

UN POISSON D'AVRIL.

NOUVELLE.

C'était le trente-et-un mars. Il y avait joyeuse compagnie au château de Pont-Valais : des parties de wisth étaient engagées ; plus loin, jeunes gens et jeunes filles causaient avec animation.

Une femme grave et majestueuse faisait les honneurs du salon ; Madame Irène de Saint-Estève était l'objet d'un culte général d'admiration et de respect : on l'entourait d'hommages, et ces hommages ne troublaient ni la paix de son cœur, ni la sérénité de son front. C'était une femme de beaucoup au-dessus du vulgaire par la force physique et le développement de son intelligence.

En passant devant un groupe, elle entendit rire et chuchoter. De quoi s'agissait-il ?

On parlait poisson d'avril, et quelques petits lutins aux cheveux blonds, aux yeux brillants, cherchaient le plus sûr moyen de bien s'amuser aux dépens du voisin.

En ce moment on entendit un coup de sonnette, Mme de Saint-Estève tressaillit comme par l'effet d'une terreur spontanée, et tout aussitôt redevint calme et souriante en écoutant ses jeunes amies qui lui demandaient pourquoi elle avait frissonné.

— Pourquoi ? dit-elle, en passant sa main sur son front comme pour y chercher un souvenir. Ah ! c'est une longue histoire.

— Une histoire

— Oui, une terrible histoire, un poisson d'avril.

Toute la jeunesse se réunit pour supplier la jeune femme d'en faire le récit : on s'assit autour d'une table à ouvrage, les jeunes gens se groupèrent à quelques pas, et il se fit un grand silence.

— Mes amis, dit Irène, savez-vous qu'il y a quelque mérite à vous raconter une pareille aventure ! Il ne s'agit ni plus ni moins que de faire ma confession publique.

A ces mots, l'intérêt redoubla, et la belle conteuse commença en ces termes :

« J'étais orpheline : élevée dans un brillant pensionnat de Paris, je m'attristais à l'idée de passer mes belles années de jeunesse au château de mon tuteur, sur la frontière d'Allemagne.

« Paris m'apparaissait comme une de ces créations enchantées que l'œil ne se lasse point de contempler : je partis pour l'Alsace, le cœur plein d'amertume et de regrets.

« Mon oncle, le marquis d'Orneuil, me reçut avec une bonté paternelle, et mes cousines, Isabelle et Jenny, me regardèrent comme leur sœur. C'étaient deux blondes filles au maintien timide, dont rien n'égalait la candeur : mais il leur manquait une étincelle d'énergie : nerveuses et craintives, il fallait peu de

(1) Proverbes.

chose pour les rendre malheureuses, et moins encore pour les faire pleurer.

» Ce n'étaient point là les compagnes que j'aurais choisies : hélas ! quelques femmes que je fréquentais à Paris, pendant les vacances, avaient, par leurs conseils et leurs exemples, développé en moi le germe d'une folle manie. A vingt ans, je me croyais supérieure aux personnes qui m'entouraient : méprisant les jeux et les entretiens de mes compagnes, je prenais des allures masculines, je mettais ma gloire, mon bonheur à me soustraire aux lois de l'étiquette, aux usages reçus, et n'acceptais, pour distraction, que des plaisirs virils : monter à cheval, aller à la chasse, manier des armes, tels étaient mes exercices journaliers. Les humbles devoirs de mon sexe me paraissaient au-dessous de moi, je me croyais à part, et je dédaignais tout ce qui ne s'élevait pas à ma hauteur ; j'avais surtout la prétention d'être forte d'esprit, inaccessible à la crainte et capable de braver tous les dangers : je soutenais que la peur n'existait pas, que c'était une erreur de l'imagination et que je ne pouvais la comprendre.

» En arrivant chez mon oncle, je fus d'abord frappée du cachet d'antiquité imprimé sur les murs du château ; je trouvai belles et poétiques ces tourelles délabrées, ces marches du perron à demi affaissées sous le poids des siècles : mais bientôt la poésie s'envola ; je découvris que la demeure féodale était pleine de rats, qu'on y menait une vie d'ermite, et qu'il fallait se résoudre à y mourir d'ennui. Je pris de l'humeur et me mis à bouder les pierres de taille, les tours, les créneaux, le pont-levis, le vieil oncle, et surtout un collégien de 15 à 16 ans, qui, à la suite d'une longue maladie, était venu passer quelques mois de convalescence au château.

» Raoul était mon antagoniste né. Il s'ennuyait à la campagne, et me *taquinait* pour se distraire, épiant toutes les occasions de blesser mon amour-propre, ou de faire ressortir le ridicule de mes prétentions, et il disait ouvertement à mes cousines : « Je n'aime pas cette grande demoiselle noire qui a l'air d'un homme. »

» Je dois avouer que j'entretenais ces mauvaises dispositions par mon profond dédain pour cet *enfant*, que j'appelais *le petit Raoul*, ce qui le mettait hors de lui, et j'attisais ainsi le foyer de malice que le collégien portait en lui ; il jura de se venger.

» Un soir d'hiver, nous étions réunis autour de la cheminée ; quelques voisins de campagne étaient venus passer une semaine avec nous ; on causait, on riait. La conversation tomba par hasard sur l'inépuisable chapitre des revenants. On sait que les solitudes alsaciennes se peuplent la nuit d'ombres et de fantômes ; chacun dans sa vie entend, au moins une fois, un soupir, une voix, un cri, ou bien encore frapper trois coups, ce qui indique une foule de choses, parmi lesquelles on choisit à son gré la plus horrible dont on se fait un épouvantail pour le reste de ses jours.

» Mon oncle venait de nous rapporter quelques-unes des folles traditions que les paysans conservent encore. Il avait dit les aventures merveilleuses du loup-garou, du spectre aux longs bras, et du cadavre marchant sans pieds, et il riait de tout son cœur ; Isabelle et Jenny, au contraire, pâlissaient, et l'on rétrécissait instinctivement le cercle. Les auditeurs, serrés les uns contre les autres, jouissaient, chacun à sa manière ; les uns riaient, les autres frissonnaient. Pour moi, écoutant sans émotion ces rêveries des vieux âges, je tricotais, s'il m'en souvient, une dentelle, et je ne laissais pas même échapper une maille quand je venais à savoir

comment le spectre, ayant fait neuf fois le tour de la chambre, avait disparu soudain, ou bien comment, entre minuit et une heure, les ombres de monsieur et de madame une telle jugeaient à propos de se promener, bras dessus bras dessous, depuis bientôt deux cents ans.

» A peine mon oncle avait-il cessé de parler, que Raoul demanda d'où provenait la terreur qu'inspirait une chambre située dans une tour vieille et noire nommée la *Tour du Nord*.

» A cette question, mes cousines frissonnèrent et supplièrent en grâce qu'on ne parlât point de cela ; ce fut une raison pour que l'écolier opiniâtre insistât. Nous nous joignîmes à lui, et les deux sœurs se résignèrent à entendre raconter, pour la centième fois, peut-être, l'histoire de la chambre qui portait le nom de *Cercueil du Templier*. Cependant, elles n'y consentirent qu'à la condition qu'on danserait ensuite la *Boulangère* et le *Carillon*, précaution à prendre par quiconque ne se souciait pas de voir apparaître en songe tout l'Ordre des Templiers enveloppé dans un grand drap.

» Mon oncle sourit et commença le récit suivant :

» — La légende suppose que ce château était bâti depuis déjà longtemps, lors du fameux procès des Templiers. Ainsi, ne vous étonnez plus de voir des crevasses aux murailles.

» Or, il arriva que la veille du supplice de Jacques Molay et de ses chevaliers, l'un de ceux-ci, nommé Balthazar, parvint à s'évader. Je ne vous dirai point par combien de manoirs et de chaumières il passa avant d'arriver ici. Tantôt, déguisé en pèlerin, il demandait l'hospitalité à haute et puissante dame ; tantôt, il pénétrait sous le toit de l'humble serf, dont la fille faisait cuire pour lui un gâteau sous les cendres.

» Balthazar, arrivé dans nos environs, avisa sans doute ce château et eut l'idée d'y chercher un refuge ; mais par malheur le maître de céans (peut-être mon aïeul, je n'ose m'en flatter), n'était point étranger à l'affaire des Templiers, et l'on dit même qu'il leur en voulait beaucoup. Le voyageur apprenant ces détails n'osa point se montrer, il chercha un lieu désert pour s'y reposer, et ce fut ainsi qu'il découvrit l'escalier tournant de la *Tour du Nord*, tout-à-fait abandonnée, ce que prouvaient les hautes herbes qui croissaient en paix entre les marches de pierre. Il monta et trouva un palier où la lumière ne pénétrait que par les fentes de l'une des deux portes mal jointes qui donnaient sans doute entrée dans des chambres inhabitées. La tradition rapporte que chaque nuit, au douzième coup sonné par le beffroi, il descendait pour aller dans les jardins cueillir les fruits et les herbages dont il faisait sa nourriture.

— » Le pauvre homme ! dit l'un des auditeurs de mon oncle.

— » A sa place, s'écria Raoul, je serais allé trouver le maître du château, et je m'en serais remis à sa générosité.

— » Balthazar, continua mon oncle, avait pris la résolution d'agir ainsi le lendemain, lorsqu'au moment où il allait quitter son palier, il entendit un grand bruit au pied de la tourelle. L'idée qu'il est découvert, l'exalte, il se jette contre une des deux portes, l'enfonce, tant la crainte d'être pris lui donne d'énergie, et il se trouve dans une salle haute et profonde, tendue de noir : à la clarté de la lune, il voit appendus aux murailles des emblèmes effrayants : c'est une faux, puis un masque, des chaînes : sur le plancher il découvre des ossements épars, un crâne humain... Saisi d'horreur, le templier se croit dans un vaste cercueil. Il retourne sur ses pas, il descend l'escalier de pierre ; la porte de la

tour, toujourt ouverte jusque là, est fermée!... Plus d'issue!... Le bruit a cessé... Saisi d'horreur à l'idée de mourir de faim en ce lieu, il frappe... il appelle... Nulle voix ne répond à ses cris...

» Une sueur froide couvre son corps : les heures s'écoulent, mille pensées affreuses se croisent dans son cerveau troublé. Balthazar remonte à la chambre sépulcrale... Il y a une fenêtre... Par là peut-être... Le châssis cède à l'effort de sa main, mais de forts barreaux de fer se croisent au dehors..... Soudain il aperçoit une corde pendante... Cette corde répond sans doute à une cloche. Sûr de mourir, ou de la main des hommes, ou des tortures de la faim, il veut du moins vivre encore un jour, il sonne... on ne vient pas. Il sonne encore, rien... toujours rien!.... Le templier, au paroxisme de la détresse, s'écrie d'une voix caverneuse : « J'ai faim! ayez pitié de moi! j'ai faim! » Sa main qui se refroidit sonne encore... personne ne vient... la nuit passe, l'année fuit, les siècles s'écoulent, les générations meurent, et la main froide sonne encore, et sonnera toujours!... »

— » Chut!... dit Raoul, je viens d'entendre la cloche du templier.

» Isabelle et Jenny se rapprochèrent encore l'une de l'autre!

— » Je voudrais bien savoir, demandai-je d'un air supérieur, par qui et comment on a eu ces merveilleux détails?

— » Par la tradition, répondit mon oncle en riant. La tradition sait tout, c'est chose reconnue, c'est chose prouvée, et celle-ci est tellement accréditée dans le pays, que nos paysans te diront qu'à certaines époques on entend encore cette cloche sonner *seule*, et que le templier *revient* dans la tour. Ces pauvres gens en sont tellement convaincus, qu'ils renouvellent chaque année, au profit des souris, un pain de six livres qu'on porte par précaution à l'entrée de la chambre noire. Moyennant cette petite attention, le chevalier Balthazar consent à nous laisser dormir tranquilles le reste du temps.

— » Il y aurait, m'écriai-je, un moyen de mettre fin à cette superstition ; ce serait de faire coucher quelqu'un dans la tour du nord.

— » Ce sera moi, s'écria Raoul d'un air capable, oui, moi, qui mettrai en fuite le templier et sa cloche.

» Je le regardai d'un air de suprême dédain ; l'écolier rougit jusqu'au front et répéta tout en me narguant : Oui, moi! moi! le *petit* Raoul!

— » Qui nous dit, reprit mon oncle d'un air moqueur, que la corde de la cloche n'est pas cassée, depuis tant de siècles que Balthazar la met en branle!

— » C'est ce que nous verrons! » répondit Raoul, et le reste de la soirée, à tout propos et hors de propos, Raoul fit toutes les fanfaronnades imaginables. Le lendemain, il revint sur ce sujet, et il s'attira de ma part de sanglantes railleries. A dire vrai, nous étions aussi ridicules l'un que l'autre ; lui, en prenant le ton tranchant d'un homme, moi, en affectant de n'être point de mon sexe, et pourtant nous nous raillions l'un l'autre!

» Mon oncle, fatigué des rodomontades de l'écolier, déclara qu'il lui accorderait la faveur si vivement sollicitée ; et nous allâmes tous ensemble, mes cousines exceptées, visiter la chambre noire.

» Il est inutile de dire que les tentures de deuil, les chaînes, la faux, les ossements, le crâne, et autres embellissements si soigneusement décrits par la tradition avaient disparu depuis longtemps, en supposant même que tout cela eût existé : en revanche, nous trouvâmes de la poussière partout, un monceau de toiles d'araignée et une infinité de sque-

lettes de souris. Ces détails nous parurent assez peu romantiques.

» Quant à la porte de l'escalier de pierre, humide et ténébreux, que le templier avait cru être fermée pour toujours, elle ne fermait plus depuis des siècles, et l'escalier servait de refuge aux reptiles des environs. Cette circonstance donna à notre chevalier fanfaron l'occasion de faire de nouvelles vantardises qui lui valurent de ma part les marques du plus parfait dédain.

» La porte placée en face de la chambre noire fut ouverte ; elle donnait dans un petit couloir qui aboutissait à l'aile du château où étaient situés les appartements que nous habitions. Nous rentrâmes par ce couloir, et mon oncle ordonna de meubler la chambre *hantée*, après qu'elle aurait été soigneusement nettoyée, d'un lit, d'une table et d'un escabeau ; ces ordres furent exécutés par les domestiques avec une répugnance visible et qui me fit sourire de pitié. Mes cousines auraient voulu qu'on murât la porte qui communiquait au petit couloir de *la Tour du Nord ;* mon oncle se moqua de leurs frayeurs.

» Ces préparatifs avaient pris quelques jours.

— » Eh bien, vaillant chevalier, dit un soir mon oncle en sortant de table, quand irez-vous combattre le fantôme du templier ?

— » Demain, Monsieur, répondit Raoul d'un air résolu.

— » Demain soit, répondit mon oncle.

» Mais dans la matinée du jour suivant, Raoul, en courant à perdre haleine dans une allée du parc, fit une chute, et il rentra au château en boitant.

» Il se plaignait si vivement, que mon oncle fit appeler la vieille Yvonne, l'ancienne berceuse de mes cousines ; Yvonne ordonna le lit, mais non pas dans la chambre du templier ; car pour rien au monde Yvonne n'aurait été soigner un malade dans *la Tour du Nord.*

» Mon oncle inquiet, et ne pouvant consulter un médecin que le lendemain matin, imagina, comme traitement préparatoire, la diète : Raoul dut obéir, et se contenter d'un potage et d'un biscuit. Rien de comparable à sa docilité : mais, au milieu des plaintes que la douleur lui arrachait, il me lançait des regards plus hostiles que jamais.

— » Avouez, mon petit chevalier errant, lui dis-je en riant, que vous êtes heureux d'avoir un prétexte pour échapper aux étreintes du chevalier Balthazar ! Braver de loin un fantôme est chose facile, mais de près !.... Au reste on ne peut exiger qu'à votre âge on soit sans peur et sans reproche !

» Raoul se mordit les lèvres et fit craquer ses doigts ; c'est, dans les cas difficiles, la réponse suprême du collégien.

» Il lui fallut le bras d'Yvonne pour gagner sa chambre, où mon oncle le suivit, afin de s'assurer que rien de ce qui pouvait le soulager n'avait été négligé.

» A son retour, mon oncle me gronda pour avoir paru mettre en doute la bravoure de Raoul, et il ajouta : Ce sont là des plaisanteries qu'une jeune fille ne doit jamais se permettre, même avec un écolier. Je désire que cette épreuve ait lieu, afin de convaincre enfin les gens crédules (et il regardait ses deux filles), ainsi que tout le village, que le *cercueil du Templier* n'est point hanté par un fantôme. Mais ce n'est que partie remise.

» Ces paroles me revinrent plusieurs fois à l'esprit, dans la soirée, et en me retirant dans ma chambre, je me dis qu'il serait glorieux de guérir tous les peureux.

» Après le départ de la femme de chambre, ne me sentant nulle envie de

dormir, je passai une robe, et peu à peu, m'exaltant moi-même, j'arrivai, moitié par orgueil, moitié par bravade, à la pensée de mettre à fin cette grande aventure. »

— Est-il possible !

— Quel courage !

— Quelle audace ! s'écrièrent plusieurs voix.

— « Dites plutôt quelle folie ! » répondit Irène.

— Il ne m'en viendra jamais de semblable dans l'esprit! murmurèrent quelques jeunes filles.

— « Je ne cédai pas tout-à-coup, continua Irène, il y eut des luttes en moi, non contre la peur, j'en niais l'existence, mais contre des mouvements instinctifs dont je ne me rendais pas compte. L'orgueil l'emporta. Aller passer la nuit dans cette tour redoutable, y dormir en paix, et le lendemain me montrer aux yeux de tous comme l'héroïne qui avait su briser un hochet dangereux, quel beau rôle !

» Je pris ma bougie, et, les pieds nus, les cheveux dénoués, dans toute l'exaltation d'une personne qui réellement ne connaissait point de vaines terreurs, j'arrivai à la porte du couloir : après l'avoir ouverte, je marchai sans hésiter vers la chambre maudite... Un coup de vent éteignit ma bougie... mais j'étais à l'entrée de cette chambre... Me laisserai-je donc arrêter par l'obscurité ?... Non. — Hardiment je me dirigeai vers l'endroit où avait été dressé un lit... En tâtonnant je le trouvai, et je m'y jetai après avoir prié, mais avec distraction. Le froid était vif, le vent sifflait dans les arbres encore dépouillés et dans l'escalier tournant. »

— Mon Dieu ! que j'aurais eu peur ! s'écria une des jeunes filles.

— « J'étais donc, poursuivit Irène, dans ce lieu redouté de tous, et j'y étais sans armes ; car j'avais résisté à l'envie de prendre les petits pistolets appendus à la cheminée de ma chambre. »

— Des pistolets !...

— « N'avais-je pas la prétention de passer pour une *lionne?* reprit Irène avec un sourire. Les mugissements du vent allaient en augmentant; il grondait dans les profondeurs d'une forêt voisine ; la pluie fouettait les vitres, et j'entendais le morne roulement d'une chute d'eau, car il y avait tout près de là une petite rivière et un moulin : bien que ces bruits me fussent familiers, je commençais à ressentir non de la peur, mais quelque chose de vague qui me serrait le cœur. Malgré moi je me souvenais de toutes les terreurs inspirées par la chambre maudite... Malgré moi je me rappelais ces mots, que la tradition prêtait au templier : Malheur à qui osera me braver !.. Et des bruits étranges bourdonnaient dans mes oreilles... Plusieurs fois, je l'avoue, je fus au moment de m'élancer hors du lit et de regagner ma chambre... Mais me prenant moi-même en pitié, je me fortifiais dans la résolution de rester.

» Qu'avais-je à craindre? Ne savais-je pas bien qu'il n'y a ni revenants ni fantômes, et n'étais-je pas venue en ce lieu pour être en droit de l'attester à tous?

» Minuit, l'heure *fatale*, sonna. La tourmente continuait au dehors, mais autour de moi tout était paisible... Le sommeil appesantissait mes paupières.... Déjà je me trouvais dans une sorte de torpeur... Les rêves venaient, mais ils étaient sombres. Je voyais un bûcher, des flammes, et l'affreux appareil d'un supplice. Tout-à-coup je m'éveille en sursaut... J'ai cru entendre un soupir... J'écoute... Tout est silencieux... Cependant je saute à bas du lit et je marche vers la porte que j'avais fermée, et qui

s'est ouverte, car le vent s'engouffre avec violence dans la chambre... J'avance à tâtons... J'entends le son d'une cloche, mais au loin... Je tressaille... J'avance encore, les mains étendues... Je sens quelque chose... quelque chose de froid... mon sang se glace... l'effroi me saisit... et je tombe évanouie. »

— Ah! je serais morte sur le coup! dit une voix.

Il y eut un moment de silence; puis Mme de Saint-Estève continua :

« Quand je revins à moi, j'étais encore dans cette terrible *Tour du Nord*, mais il faisait jour, et mon oncle, mes cousines, nos jeunes amies m'entouraient. Yvonne, debout au pied de mon lit, pleurait...

» Longtemps après on me raconta avec détail ce qui s'était passé, et comment tout le monde était accouru.

» Le lendemain de la nuit qui suivit ce *trente-un mars*, date à laquelle personne n'avait d'abord pris garde, la femme de chambre étant montée chez moi et ayant remarqué que mon lit n'était pas défait, avait pris l'alarme, alarme partagée aussitôt par les domestiques. Pendant qu'on me cherchait de tous les côtés, le bruit se répandait que la cloche du templier avait sonné à minuit, et Jenny, dont l'amitié généreuse avait surmonté les puériles frayeurs, s'était précipitée la première dans la chambre noire. En ce moment, revenue de mon évanouissement, je m'étais levée soudain si terrible, si menaçante, que me croyant frappée de démence, elle était allée, hors d'elle-même, se jeter dans les bras de son père en criant : Irène est folle! Irène !... folle! folle!

» Mon oncle, étant accouru, avait fait sortir tout le monde, et, seul avec moi, il avait pris mes mains dans les siennes, il m'avait parlé, sans que je parusse d'abord le comprendre; puis je m'étais mise à pleurer, et il s'était dit : « Elle est sauvée! »

» Alors il m'avait pressée de questions.

— » Ma fille chérie, c'est moi qui remplace ton père, réponds sans détours, ne me cache rien, qu'as-tu?

— » J'ai peur!

— » Peur de quoi?

— » Du templier.

— » Chère petite, c'est un cauchemar. Mais comment, pourquoi es-tu venue ici?

— » J'étais orgueilleuse, Dieu m'a punie! Je me croyais supérieure aux autres femmes;... Oui... j'ai eu peur... bien peur... j'ai peur encore!... »

» Et je cachai ma figure dans sa poitrine en frissonnant de tous mes membres. voulut m'emmener... Mais un nouve évanouissement l'obligea d'appeler au secours, et l'on m'emporta dans ma chambre sans que je donnasse signe de vie.

» Enfin, je revins à moi. Mon oncle était seul auprès de mon lit.

» Avec une tendresse paternelle, il me conjura de lui dire ce qui m'était arrivé. — Soulage ton cœur oppressé, mon enfant. Toi si ferme, si courageuse....

— » Ferme! courageuse!... je croyais l'être...

— » A quelle heure es-tu allée dans la tour?

— » Hier au soir....

— » Quel était ton dessein?

— » Je voulais... prouver... que toute cette histoire du templier n'est point vraie....

— » Elle ne l'est pas, tu le sais, car tu es au dessus des misérables superstitions qu'on reproche aux femmes surtout.... Tu te tais... parle, je t'en prie!

— » Dieu m'a punie! Dieu m'a punie!.. J'ai entendu la cloche tinter... J'ai entendu gémir... J'ai entendu ces mots : J'ai faim!... j'ai faim... Effrayée... épou-

vantée, j'ai voulu fuir... une ombre blanche a passé devant moi en gémissant... Puis un rire sardonique a retenti.. Mes forces faiblissaient... une main... une main froide... une main glacée... oui... je l'ai sentie sur mes pieds nus....

» A ces affreux souvenirs, je fus saisie de convulsions. »

— Ah! quel récit! s'écrièrent plusieurs jeunes filles en regardant autour d'elles avec effroi.

Irène sourit, et continua ainsi: « Un médecin était cependant arrivé, celui que mon oncle avait envoyé chercher de grand matin pour Raoul qui avait passé une mauvaise nuit, disait Yvonne.

» On l'amena d'abord près de moi. J'avais la fièvre, le délire. Il prescrivit le repos, le silence, mais en défendant qu'on me laissât seule, ne fût-ce qu'un instant. Il promit de passer la journée au château, dans le cas où ses prescriptions n'amèneraient pas promptement le calme qu'il en attendait; et il suivit Yvonne qui venait de lui dire qu'il y avait un autre malade à soigner.

» Raoul, levé et habillé, reçut le médecin d'un air ravi et charmé de lui-même.

— » J'allais, dit-il, descendre pour le déjeuner; car je veux être le premier à crier: « Poisson d'avril! »

— » Comment, Monsieur Raoul, dit la vieille gouvernante stupéfaite, vous êtes guéri?

— » Guéri!... Je n'ai pas été malade.

— » Mais cette chute d'hier?...

— » Je me suis laissé tomber tout doucement, sans me faire de mal.

— » Mais vous boitiez?

— » Il fallait bien faire le malade pour obliger l'amazone de prendre ma place et d'aller dans la *Tour du Nord* afin de paraître brave.... plus brave que le *petit* Raoul...

— » Malheureux enfant, qu'avez-vous fait?

— » Un poisson d'avril. Elle a entendu le templier, si elle ne l'a pas vu, elle ne peut donc pas dire...

— » Suivez-moi, Monsieur, dit le médecin d'un ton sec.

» Raoul étonné regarda le docteur.

— » Ah! çà, elle n'en est pas morte, je pense, elle qui n'a peur de rien? reprit Raoul un peu ému de l'air grave du médecin.

— » Suivez-moi, vous dis-je!.. Et le docteur, le prenant par le bras, l'entraîna rapidement, puis le poussant devant mon lit où je me débattais en proie au délire: « Voilà votre ouvrage! dit-il. Cette jeune fille est forte et énergique, son délire ne sera que passager; si elle avait été nerveuse et délicate, vous l'auriez rendue folle!

» Raoul tomba à genoux. « Pardon! pardon! Mademoiselle, ne soyez pas folle, ayez pitié de moi! » disait-il en sanglotant; et il couvrait de larmes une de mes mains qu'il avait saisie.

— » Qui êtes-vous? que voulez-vous? demandai-je en le regardant fixement.

— » Je suis Raoul.... Je vous demande pardon! c'est moi qui vous ai fait peur! je m'étais caché dans l'escalier de pierre... c'est moi qui ai sonné, c'est moi qui ai dit: J'ai faim! Oh! je vous en supplie, pardonnez-moi!

— » Allez chercher la sonnette dont vous vous êtes servi, dit le médecin.

» Raoul obéit sans oser lever les yeux sur ceux qui m'entouraient.

» C'était une grosse clochette. Le médecin l'agita en m'observant.

» D'abord je frissonnai, puis je me mis à rire, et les éclats de ce rire nerveux, contrastant avec la pâleur de mes joues et la fixité de mes yeux ternes, firent pleurer Isabelle et Jenny; Raoul devint presqu'aussi pâle que moi, et recula; il tremblait de tous ses membres; à son tour il se sentait malade, mais il ne se

plaignit à personne ; et lorsqu'il ne se tenait pas à la porte de ma chambre pour avoir de mes nouvelles à tout instant, il errait dans le jardin comme une âme en peine.

» Peu à peu les accidents nerveux disparurent ; huit jours après, j'étais remise de mes terreurs, et je pardonnais à Raoul.

» Redevenue calme et courageuse, je compris cette grande leçon, et je reconnus que la mission de la femme est humble et cachée. Honteuse de ma folie, et abjurant à jamais ce titre de *lionne* dont j'étais si fière, je suis aujourd'hui ce que vous voyez, la simple Irène, bonne ménagère et mère de famille.... »

— Et ma foi ! vous êtes charmante !

Cet éloge brusque partait du fond du salon, où les joueurs de wisth avaient interrompu leur partie pour écouter le récit d'Irène.

Un ancien officier de marine, aux allures simples et franches, se leva et vint serrer cordialement la main de la jeune femme : c'était le père de son mari, le capitaine de Saint-Estève. Jamais il n'aurait consenti à donner à son fils une émule en courage viril ; mais il avait choisi, dans une foule de jeunes filles, celle qui savait unir à la sagesse et à l'instruction la douceur et la modestie de son sexe.

Il n'y eut qu'une voix pour féliciter Mme de Saint-Estève et pour blâmer Raoul.

— Oh ! ne lui en voulez pas, dit la jeune femme, cet enfant n'avait pas mauvais cœur, il n'était qu'étourdi. Lui aussi a profité de la leçon ; car il a compris que nous ne devons point faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait ; que s'amuser aux dépens de qui que ce soit, c'est lâcheté, c'est bassesse, et que, préparer des mystifications ou des souffrances, c'est le fait d'un être égoïste et faux, puisque ces mystifications, ces *attrapes*, reposent sur la duplicité, sur le mensonge, et ne peuvent produire qu'un rire passager, bientôt suivi d'amers et inutiles regrets ! Dernièrement je me trouvai avec lui chez une de mes parentes. Il remarqua, comme vous tout-à-l'heure, que je tressaillais involontairement au bruit d'une sonnette ; il s'approcha de moi, et, les yeux pleins de larmes, il me dit tout bas : « Je vous ai fait bien du mal, Madame ! Pardonnez-le-moi ! »

Irène se tut. La conversation devint générale : on convint, d'un commun accord, qu'il était sage d'éviter des plaisanteries toujours blessantes, au moins pour l'amour-propre, ou capables de compromettre la santé par un mouvement de frayeur.

Après qu'on eut insisté, avec raison, sur les inconvénients des *poissons d'avril*, les jeunes filles firent sagement observer qu'elles pourraient bien, à leur tour, voir en songe le vieux chevalier Balthazar, portant un masque noir, une faux, et tout le magique attirail, si l'on ne cherchait pas, comme autrefois Isabelle et Jenny, dans une danse animée, l'oubli des aventures d'Irène.

Mme de Saint-Estève se mit au piano, et la jeunesse rieuse, chassant les pensées lugubres, forma, sous les yeux des vieux parents, un brillant et joyeux quadrille.

Joseph de B.

INSTRUCTION.

SCIENCES NATURELLES.

BOTANIQUE.

HERBORISATION. — HERBIER. — PROCÉDÉ DE M. CANAL.

Les herborisations familiarisent avec les localités, avec les habitudes des végétaux, et donnent des connaissances que les livres, que l'étude du cabinet procurent difficilement, des connaissances qu'il est impossible de puiser dans un herbier quelque bien tenu qu'il soit, encore moins auprès des plantes soumises au caprices d'un jardinier. Rien ne remplace les charmes d'une herborisation faite avec plusieurs botanistes dont les goûts et le zèle sont en harmonie ; pour les trouver, ces charmes, pour tirer tout le profit convenable d'une herborisation, il faut se munir de ce qui peut rendre la récolte aussi complète que possible...

. . . .

L'attirail indispensable se réduit à un très-petit nombre d'objets. Un boite en fer-blanc vernissé, coupée sur la forme d'un portefeuille de la dimension du papier grand raisin (40 centimètres de long sur 30 de large et 10 d'épaisseur); plusieurs cahiers de papier gris ; une serpette, une petite trousse contenant un crayon, un livret de papier blanc, une loupe, un stylet, une paire de ciseaux fins à pointes longues et étroites et un canif; enfin une canne sur laquelle se visse le *cueilloir*, espèce de cisailles dont les deux branches fermées donnent une houlette qui sert à déterrer les racines des plantes bulbeuses : la canne fournit le moyen de couper, à une certaine élévation, les branches qui se trouvent hors de la portée de la main, et à attirer les plantes aquatiques que l'éloignement et la profondeur des eaux empêchent de pouvoir cueillir. . . . .

Il est bon de régulariser la marche d'une herborisation et de la calculer avec le moment où la végétation est dans toute sa splendeur, avec une belle journée, et selon la qualité du terrain qu'on se propose d'explorer. Aucune localité ne doit être négligée : jardins, bords des chemins, haies, champs cultivés, terrains vagues et incultes, ruisseaux et décombres, prairies, marécages, eaux courantes et stagnantes, rivages de la mer, rochers, bois, forêts, montagnes de tous les ordres.

. . . .

Dans toutes les saisons il est possible d'herboriser, puisque chaque saison a ses fleurs et ses plaisirs; depuis l'époque où les feuilles manifestent leur sortie du bourgeon, jusqu'à celle où le pédoncule sans force laisse tomber la feuille qu'il supporte. . . . .

Les herborisations solitaires conviennent quand on veut soulager son âme des pensées tristes qui l'affligent. La vue des plantes, le plaisir de respirer un air pur, de prendre un exercice salutaire, d'occuper agréablement quelques instants, rétablissent l'équilibre; la douleur est moins poignante, et le baume versé sur elle allège le poids du chagrin. On rentre et mieux portant, et plus libre, et plus gai. L'arrangement de l'HERBIER prolonge la jouissance.

HERBIER.

Deux échantillons de chaque plante sont nécessaires ; l'un qui a été cueilli au printemps, au moment de l'inflorescence (1) ; l'autre, alors que la plante est en pleine floraison : c'est le moyen de constater parfaitement les caractères botaniques et les habitudes végétales ; l'étude se complète par la possession des fruits parvenus à leur développement le plus complet, et par celle des anomalies et des monstruosités, dont l'examen comparatif et réfléchi peut jeter un très-grand jour sur quelques points encore obscurs de la physiologie végétale.

Mode de préparation. — Toute plante cueillie, ainsi que je viens de le dire, dans le plus bel état de fraîcheur possible, au moment où toutes les parties de la fructification sont sensibles et offrent tous les caractères distinctifs du genre et de l'espèce, se place entre deux feuilles de papier gris pour y perdre son eau de végétation et subir une première pression qui doit en hâter l'émission (2) ; on place un dossier de plusieurs papiers gris dessus et dessous, pour recevoir cette eau ; on a eu la précaution de bien étendre toutes les feuilles, les rameaux, les bractées et les fleurs ; on détache les pétales pour les présenter séparément, ainsi que l'ovaire, les accessoires, les étamines et le pistil, en ayant soin de leur conserver le port général et les habitudes particulières. Quant aux racines, il importe de les nettoyer avec une brosse, afin qu'il n'y reste point de terre, et lorsque celle-ci est mouillée, on la laisse sécher pour l'enlever ensuite exactement.

. . . .

On pourrait remplacer les racines par un dessin fait d'après nature. Les arbres se prennent par échantillons dans lesquels on voit l'embranchement des rameaux, la position et le jeu des feuilles, en conservant une petite portion de l'écorce et du bois.

Il est nécessaire d'enlever la pulpe des plantes grasses ou de les dessécher sous la pression d'un fer chaud. Les espèces coriaces et peu épaisses, parmi les champignons, s'exposent d'abord à l'air, puis on les coupe du haut en bas par moitié, principalement celles qui sont munies d'un chapeau et d'un stipe, afin de laisser voir les feuillets des agarics, les aiguillons des hydnes, etc., etc. . . .

On comprime peu à peu ; deux jours après, on change les dossiers, on laisse ensuite la plante à l'air, afin qu'elle sèche plus vite et qu'elle conserve mieux ses couleurs propres ; puis on lui donne une nouvelle *chemise*, toujours en papier gris ; on presse de nouveau plus fortement, mais avec ménagement ; trop forte, la compression écrase, désorganise les parties molles, peu consistantes et rend l'examen impossible ; trop faible, elle permet à la plante de se gripper, de prendre une fausse position. Au bout de huit à quinze jours, si l'opération a été bien faite, la plante est en état de prendre place dans l'Herbier ; on la met alors dans une feuille de papier fortement aluné (1).

On enferme séparément, dans des capsules de papier, les cryptogames fragiles, pleins de poussière, faciles à se détério-

(1) Disposition des fleurs sur un végétal qui en est muni ; c'est un excellent caractère pour constituer, non pas les genres, mais les espèces, et qu'il convient toujours de noter quand on recueille une plante.

(2) Il faut, pour cette opération, se procurer une presse dont la double table est de la même dimension que le papier, ou bien une planche qu'on posera sur le dossier de papier gris placé sur la table, et qu'on chargera de poids de plus en plus lourds, suivant le besoin.

(1) Le papier, pour l'Herbier, format grand-raisin, doit être mi-blanc, assez fort, collé, et passé préalablement dans une forte solution d'alun.

rer, et, dans des bocaux remplis d'acide pyroligneux, les espèces charnues, comme les bolets, les trémelles, etc., etc.

. . . .

En arrangeant la plante sur le lit de papier, prenez grand soin que toutes ses parties, surtout les feuilles et les fleurs, soient bien ouvertes et bien étendues dans leur situation naturelle. La plante un peu flétrie, mais sans l'être trop, se prête mieux, pour l'ordinaire, à l'arrangement qu'on lui donne sur le papier avec le pouce et les doigts. Mais il y en a de rebelles qui se grippent d'un côté, tandis qu'on les prépare de l'autre. Pour prévenir ces inconvénients, j'ai des plombs, des petits marbres, des pièces de monnaie avec lesquels j'assujettis les parties que je viens d'arranger, tandis que je dispose les autres, de façon que quand j'ai fini, ma plante se trouve presque toute couverte de ces pièces qui la tiennent en état. Après cela, on pose une seconde feuille de papier sur la première, et on la presse avec la main, afin de tenir la plante assujettie dans la situation qu'on lui a donnée, avançant ainsi la main gauche, qui presse à mesure qu'on retire avec la droite les plombs, les pièces de monnaie qui sont entre les papiers. On met alors le dossier, et l'on comprime, ainsi que je l'ai indiqué tout à l'heure. . . . .

Arrangement. — Une fois la plante parfaitement desséchée, on la place seule dans une feuille de papier mi-blanc, accompagnée d'une étiquette portant les noms botanique, synonymique et populaire, l'indication du lieu où elle a été trouvée, l'époque de la floraison et de la fructification, la couleur des pétales et des fruits, la classe et l'ordre d'après Linnée, la famille à laquelle elle appartient dans la méthode dite naturelle; en général toutes les notes qui peuvent aider à la mémoire, rendre faciles les recherches ultérieures et consacrer un souvenir agréable. Sous ce triple point de vue, je n'ouvre jamais mon Herbier, sans retourner avec délices à des époques plus ou moins éloignées, sans causer avec mes amis absents ou défunts, sans rire d'une anecdote soudain réveillée par le nom de telle localité, de telle plante.

Un Herbier général peut être rangé selon la méthode des familles; mais pour un Herbier limité, le système de Linnée mérite la préférence.

Toutes les espèces du genre, je les réunis ensemble dans un ou plusieurs cahiers; et sur le premier feuillet j'inscris le nom du genre botanique; je ne colle aucun échantillon. Ceux qui veulent le faire, doivent employer la fécule de pommes de terre mise en bouillie avec de l'eau chaude; je la préfère à la gomme arabique, qui conserve moins bien les couleurs; je m'en sers pour fixer les divers appareils de la fleur, ainsi que le pied des mousses, des algues et autres très-petites plantes. Les échantillons non collés peuvent être examinés en tous sens; ils laissent voir souvent des caractères microscopiques bons à connaître dans une monographie, et fournissent toujours quelque remarque curieuse.

Un autre avantage, c'est de pouvoir, au moyen de l'eau pure, rendre aux conferves, aux céramiaires, aux brillantes floridées, leurs filaments, leurs ramules, leur port élégant; c'est de ramener tout à coup à son état naturel, à sa fraîcheur, la plante que vous voulez décrire vivante, et dessiner dans toute sa beauté. On a recours, à cet effet, à l'eau bouillante à 90 et 100 degrés centigrades : on y plonge la plante entière et on l'y laisse jusqu'à ce que l'eau soit absolument refroidie; alors on voit tous les vaisseaux comprimés se gonfler, la tige se redresser, reprendre sa consistance; les feuilles perdent leurs rides, reparaissent dans

leurs couleurs, dans leur position ; les fleurs s'épanouissent, se montrent dans toute leur élégance ; en un mot, vous avez sous les yeux pendant un, et quelquefois deux ou trois jours, la plante dans son état de jeunesse la plus brillante et la plus robuste. . . . . Quand les plantes ont été récoltées trop fanées ou trop mouillées, de même quand elles ont subi une pression trop violente ou non ménagée, le phénomène ne réussit pas toujours. On ne l'obtient que sur des végétaux préparés avec soin et parfaitement entiers.

Conservation. — Tenez vos plantes enfermées dans des cartons ; qu'elles y soient serrées ; mais n'employez ni cordons, ni courroies pour les tenir pressées. La pièce qui renferme l'Herbier ne doit point être humide, ni trop chauffée ; et l'on doit avoir grand soin de ne point mêler ensemble des plantes récemment desséchées avec les anciennes, de crainte que les premières ne contiennent encore des larves qui, se développant plus tard, causent des pertes inappréciables. Il faut visiter deux ou trois fois l'année toutes ses plantes, afin de les purger des Anthrèmes de cabinet, des Ptines voleurs, et autres insectes, fléaux des collections, principalement le pou de bois et de papier, l'*hemerobius pulsatorius* de Linnée, qui, par sa petitesse, se soustrait à vos regards, et finit, à la longue, par réduire les plantes en poussière fine.

Th. de B.

Ces enseignements sont empruntés au *Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle*, publié sous la direction de M. Guérin Méneville ; afin de les compléter, nous rappellerons à nos jeunes lectrices l'*Herbier des demoiselles*, par M. Edmond Audouit, et nous leur recommanderons vivement l'excellent livre de Mlle Macaud de Beaufort, La Botanique, ouvrage approuvé par le conseil de l'instruction publique. Avec ce petit volume, écrit d'une manière si attrayante et si claire, elles pourront reconnaître les *caractères botaniques* et *classer* elles-mêmes le fruit de leurs herborisations. Ces deux ouvrages sont les seuls, de tous ceux publiés sur cette science, que nous puissions indiquer en toute sécurité à celles de nos aimables amies qui désirent étudier la botanique. Dans quelque temps, nous l'espérons, l'art de *dessécher les fleurs*, procédé découvert récemment par M. Ganal, étant devenu usuel, les herbiers jusqu'ici connus seront remplacés par des collections qui offriront à l'œil charmé les plantes dans tout leur éclat, dans toute leur fraîcheur. Voici ce que dit M. l'abbé Moignot, à ce sujet, dans l'un de ses comptes rendus de l'Académie des sciences.

« Arrivons maintenant au procédé de M. Ganal. Il range successivement ses plantes dans des feuilles de papier gris qui absorbent immédiatement l'eau de pluie ou de rosée. En cet état, les plantes peuvent se conserver vingt-quatre heures sans altération aucune. Le lendemain, il les place dans un papier sec, et les dépose dans l'appareil de son invention.... L'appareil se compose d'un vase cylindrique en cuivre de 50 centimètres de hauteur sur 30 de diamètre ; on y place le paquet contenant un échantillon des plantes ; puis, dans un espace resté vide sur les côtés, on met 4 kilogrammes environ de pierres de chaux vive, et l'on fixe le couvercle du vase. Déposé ensuite dans une petite cuve, l'appareil est porté à une température de 50 à 60 degrés, au moyen d'eau bouillante que l'on verse dans la cuve. On fait alors le vide avec une petite pompe pneumatique adaptée à un robinet placé sur le couvercle du vase. Quand on a pompé, à divers intervalles,

pendant deux ou trois heures, on laisse le tout tranquille pendant vingt-quatre ou trente heures; au bout de ce temps, en ouvrant l'appareil, on trouve les plantes sèches et *embaumées* à jamais.

» Nous avons vu l'Herbier de M. Ganal, et nous l'avons grandement admiré. Les feuilles et les fleurs de ses plantes ont conservé presque toute leur fraîcheur. Sa collection de champignons surtout nous a vivement frappés. On dirait qu'ils viennent d'être cueillis dans la prairie ou la forêt. Mais ce qui dépasse toutes les prévisions en fait de succès, c'est une *orchis* qui a conservé jusqu'à son odeur prononcée de vanille. Dans la dernière séance de l'Académie, M. Richard la montrait au célèbre botaniste anglais, M. Lindley. — Quelle belle plante! s'écria le savant étranger, et quel malheur qu'en la séchant on lui enlève sa forme et sa couleur! — Mais elle est sèche! reprit M. Richard. M. Lindley ne pouvait pas croire à ses yeux. . . . .

» M. Masson, le zélé directeur du jardin d'expériences de la société d'horticulture, est inventeur d'un procédé de dessiccation et de pression des choux pour l'approvisionnement de la marine. Séchés d'abord à l'étuve et comprimés en gâteaux par une presse hydraulique puissante, les choux de M. Masson se conservent indéfiniment; et quand on les fait revenir dans l'eau, ils reprennent toute leur saveur. . . . .
La commission de l'Académie, en voyant les admirables conserves botaniques de M. Ganal, lui donna l'idée d'employer son appareil à la dessiccation rapide des légumes. Celui-ci, avec son ardeur accoutumée, se mit au travail, et arriva du premier coup à des résultats vraiment extraordinaires. Nous avons vu ses choux, ses choux-fleurs, ses carottes, son céleri desséchés, et nous sommes restés ébahis. Après qu'ils ont séjourné quelque temps dans l'eau, vous diriez des légumes sortis à peine de la corbeille du maraîcher. Si la saison n'avait pas été si avancée, M. Ganal aurait *embaumé* des petits pois, des haricots verts, etc. Ce n'est encore jusqu'ici qu'une expérience de cabinet ou de laboratoire; mais le petit poisson deviendra grand, et l'essai se transformera, nous l'espérons du moins, en une vaste et féconde industrie. »

Nos jeunes amies nous sauront gré sans doute de leur avoir fait connaître ces procédés nouveaux des *sciences appliquées*; nous les tiendrons au courant. Avec des *conserves* de ce genre, les années productives en plantes potagères pourraient fournir des ressources bien précieuses pour les années de disette.

MÉLANGES.

LES ROCHERS.

Je possédais à Paris, il y a plusieurs années, une amie qui était tout ensemble la plus aimable et la plus indolente personne du monde.

Reste précieux de la brillante société du XVIIIe siècle, elle avait survécu à la tourmente et à l'activité dévorante de la Révolution. De même que la plupart des personnes de sa caste et de sa foi politique, elle avait conservé les idées, les préjugés d'autrefois, et elle ne tenait aucun compte des idées nouvelles. Paresseuse

et spirituelle, comme Mme Dudeffant, elle offrait le *specimen* d'une *espèce* qui a disparu presque complétement aujourd'hui de la France, de la femme à la mode du temps de Louis XVI. Elle *trônait* sur son lit ou sur sa chaise longue.

Le matin, tout en prenant son chocolat au lit, elle recevait ses visites ; elle dînait à huit heures du soir, à peu près à l'heure où avait lieu jadis le souper, et elle passait la nuit entourée de ses habitués, parmi lesquels se trouvaient la plupart des beaux esprits de Paris. Ma santé, mes habitudes opposées aux siennes ne me permettant pas de prolonger la veillée au-delà de minuit, je la quittais au moment même où elle était le plus en verve ; car son esprit ne brillait de tout son éclat qu'aux bougies et vers l'heure la plus avancée de la nuit. Elle prétendait être aussi *vivace* et aussi *bougeante* qu'au plus beau temps de sa jeunesse, et cependant elle ne sortait pour ainsi dire jamais de son hôtel du faubourg Saint-Honoré : elle y restait constamment ensevelie comme ces prêtresses du temple de Pompéi, dont les modernes sont allés, après dix-huit siècles, troubler le repos dans leur demeure souterraine.

Je faisais souvent à Mme de *** le sacrifice de mes goûts, et parfois je parvenais à obtenir qu'elle me sacrifiât momentanément les siens. C'est ainsi qu'un jour je réussis à lui faire quitter son lit à deux heures après midi ; aussi, sa longue toilette terminée, arrivâmes-nous à Longchamp juste au moment où tout le monde en revenait.

Il fallait cependant l'entendre parler, elle qui semblait être attachée à son hôtel, de même que le limaçon l'est à sa coquille, des agréments de la campagne ; son enthousiasme était tel qu'on aurait pu s'imaginer que Mme de *** appartenait aux promeneuses par excellence. Ce n'étaient que récits enchanteurs au sujet de l'habitation champêtre qu'elle possédait à trois lieues de Paris, habitation qui faisait, à l'entendre, ses délices et d'où arrivaient en énormes bouquets les violettes de mars, les hyacinthes d'avril et les immortelles qui remplissaient toute l'année sa jardinière. Chaque jour, elle prenait l'engagement de m'y conduire le lendemain, et ce lendemain n'arrivait jamais. J'insistai tellement vers la fin d'avril, qu'elle se résigna cependant à entreprendre ce voyage.

Dès le matin du jour fixé, j'arrivai afin d'assister à sa toilette et de la hâter, s'il était possible ; des préparatifs comme pour un voyage de cent lieues avaient été commencés dès la veille. La pauvre femme de chambre, Mlle Félicie, perdait la tête au milieu de tous les ordres et contre-ordres qu'elle recevait à la fois. Ma patience commençait à se lasser, lorsque je parvins, en prenant le bras de Mme de ... à l'entraîner de sa dormeuse à l'escalier, et de l'escalier à son carrosse. Chevaux et cocher étaient aussi indolents que leur maîtresse ; nous allâmes presqu'au pas ; de sorte qu'étant parties de Paris à près de trois heures après midi, nous arrivâmes devant la grille vers le soir. Le crépuscule cédait déjà la place à la nuit, au moment où la voiture, qui avait suivi au pas une longue avenue, s'arrêta devant le perron.

Nous fûmes reçues aux flambeaux, des rafraîchissements avaient été préparés en grande hâte, car le vieux coureur nous avait quelque peu devancées.

— Tenez-vous absolument à voir mes plates-bandes, mignonne ? demanda Mme de ...

— Mais il me semble, Madame, que nous sommes venues pour cela ; et demain de bonne heure...

— Demain ! dès ce soir, mon cœur. Vous imaginez-vous que je puisse passer la nuit ailleurs que dans mon lit, à

Paris?... Qu'on fasse venir le jardinier.

Le jardinier parut presqu'aussitôt, son bonnet à la main et muni d'un fallot.

— Venez, mignonne, dit Mme de ... en prenant mon bras. Allons admirer mes fleurs.

L'idée me parut si bouffonne que je me sentis désarmée; malgré moi, je l'avoue, j'avais senti un peu d'humeur en observant avec quelle aisance Mme de... m'avait soumise à sa volonté en paraissant céder à la mienne.

Rien n'était plus grotesque que de nous voir marcher à la suite du jardinier; il portait le fallot de manière à éclairer le mieux possible les belles hyacinthes qui remplissaient les plates-bandes; derrière, venait Mlle Félicie, côte à côte avec Sylphide, vieil épagneul accoutumé à ne pas faire plus d'usage de ses pattes que sa maîtresse ne faisait usage de ses jambes; aussi grognait-il sourdement, haletant et succombant presque sous le poids de son embonpoint. Le jardinier demanda pour ses petits pois précoces l'honneur d'une visite; il demanda le même honneur pour ses couches de melons; mais Mme de ... se trouva bientôt tellement accablée de fatigue, qu'elle voulut repartir au plus vite : au retour, les chevaux ne marchèrent plus au pas, et à minuit Mme de... racontait à un auditoire choisi et émerveillé l'excursion de la *matinée*.

A peu de temps de là, je la trouvai dans une désolation inexprimable. Une affaire très-importante exigeait sa présence en Bretagne; il s'agissait d'un procès d'où dépendait une grande partie de sa fortune et qui devait se plaider à Rennes. Elle avait tenu tête à son notaire, à son homme d'affaires, déclarant sa présence inutile dans cette ville; et elle ne parlait de rien moins que de tout abandonner à ses adversaires... L'offre que je lui fis de l'accompagner dans cet *épouvantable* voyage, la décida à en braver les ennuis et la fatigue.

— Ah ! mignonne, disait-elle dans sa surprise de trouver un tel *dévouement*, vous êtes la perle des amies!... Bien vrai, vous viendrez avec moi, allée et retour?

— Oui, Madame, je ferai, je vous assure, ce voyage avec le plus grand plaisir.

— Ah! mon cœur, que ne puis-je en dire autant! mais votre aimable présence adoucira pour moi bien des ennuis !

Mme de ... ne comprenait pas qu'on pût voyager autrement qu'avec son propre carrosse et ses propres chevaux ; j'avais donc en perspective la lenteur d'un coche; mais, en revanche, la compagnie d'une femme d'esprit avec laquelle l'entretien ne languissait jamais.

Tous les petits meubles à l'usage de Mme de *** trouvèrent place sur l'impériale, dans les caves, dans les poches de l'antique carrosse qui était une véritable maison roulante. Mlle Félicie et Sylphide occupaient la banquette de devant; Sylphide était moelleusement couchée sur un coussin fait exprès : quant à Mlle Félicie, elle se trouvait comme perdue au milieu des witzchouras, des oreillers, du nécessaire de toilette, du parasol, de la canne pour les promenades. Mme de ***, enveloppée dans une ample douillette, tenait d'une main un flacon d'eau de Chypre qu'elle respirait à chaque instant, et de l'autre sa bonbonnière dans laquelle elle puisait souvent, afin de soutenir ses forces.

Quoique voyageant à très-petites journées, nous avancions cependant ; et les souvenirs éveillés par la vue de Versailles, de Rambouillet, de Maintenon, fournissaient tour à tour à Mme de *** l'occasion de montrer cet esprit fin et charmant qui la distinguait.

Nous étions attendues dans la petite et vieille ville de N...., par M. le Préfet, ne-

veu, *à la mode de Bretagne*, de Mme de*** Il avait rassemblé, pour nous faire honneur, l'élite de ses *sujets*, ou administrés. La réception fut pompeuse. On aurait dit d'un roi ouvrant ses salons d'apparat à une princesse, sa parente, qui venait en cérémonie le visiter. Je m'amusai d'abord des grands airs du Préfet, et de la dignité, mêlée de condescendance, dont Mme de *** jugea à propos de se parer pour la circonstance. L'air ébahi des bons provinciaux qui composaient cette petite cour subalterne, me donnait aussi quelqu'envie de rire ; mais l'ennui tarda peu à mettre en fuite ma gaîté, et je bénis le ciel lorsque le surlendemain, à une heure assez raisonnable, je me retrouvai assise auprès de ma vieille amie dans l'antique carrosse. De même que l'abbé dont parle Boileau, qui n'avait jamais vu le soleil se lever, Mme de.... tomba dans un profond sommeil ; Mlle Félicie et Sylphide en firent autant. Heureuse de la liberté qui m'était laissée de plonger mes regards dans la campagne, je m'abandonnai à cette rêverie *animée* qui fait sentir si délicieusement le prix de l'existence.

L'esprit rempli de l'histoire de Duguesclin, que je lisais chaque soir, et des hauts faits de Montfort, de Charles de Blois, des grandes compagnies, du prince Noir, de Chandos, de tous les personnages enfin qui avaient joué un rôle dans le grand drame de cette Bretagne, que j'allais visiter, je fus soudain rappelée au moment présent par une secousse violente qui, éveillant brusquement tous les endormis, arracha une exclamation d'effroi à Mme de... et fit pousser des cris à Mlle Félicie, tandis que Sylphide hurlait et gémissait d'une façon lamentable. A tout cela se mêlaient les pieuses interjections de Baptiste, le cocher, les gros jurons d'Hippolyte, le valet de pied, et pendant ce vacarme, nous comprenions que nous avions à peu près versé ; un des ressorts s'était cassé.

Il y avait impossibilité d'aller plus loin. Nous nous trouvions juste à moitié chemin, entre Vitré où nous avions dîné, à la *Tour de Sévigné*, et Rennes, but de notre voyage si heureux jusque là. Baptiste, né Breton, s'était vanté de connaître à fond le pays, et, afin d'abréger d'une bonne demi-lieue, il avait pris un chemin de traverse au lieu de suivre la grande route. Cette malheureuse prétention était la cause de l'accident qui nous exposait à passer la nuit dans une sorte de sentier presqu'effondré, avec un ressort cassé et loin de tout secours pour réparer *nos avaries*.

Mme. de... continuait de se lamenter. Mlle. Félicie, la tête à l'une des portières, se disputait avec Baptiste, qui prétendait encore avoir raison, et Sylphide accompagnait les voix d'aboiements sourds et de *grognements* plaintifs.

Je descendis de voiture pour prendre connaissance de notre position réelle.

Pendant que Baptiste me faisait voir le point où le ressort s'était brisé et m'expliquait que le chemin n'était pour rien dans un accident qui aurait pu arriver sur la grand'route, à ce qu'il affirmait, la barrière qui fermait un petit verger s'ouvrit, et je vis s'avancer un personnage vêtu de noir, tenant un livre à la main.

Sa tonsure, lorsqu'il ôta son chapeau, me le fit reconnaître pour un prêtre.

— Madame, dit-il avec politesse, il y a une forge à ce château dont vous voyez les tours s'élever entre les arbres de ce bois qui occupe toute la plaine entre Rennes et Vitré. Le ressort cassé sera promptement raccommodé en ce lieu ; vous pouvez donc, en faisant quelque diligence, arriver à Rennes vers le milieu de la nuit.

— Et ce château, Monsieur l'abbé, comment le nomme-t-on, s'il vous plait? demanda Mme. de ... Il appartient sans doute à quelque personne de ma famille, car je suis alliée à toute la noblesse de Bretagne.

— C'est le château des Rochers, Madame.

— Le château des Rochers!

— Le château de Mme. de Sévigné!

Ces deux exclamations s'échappèrent à la fois de la bouche de Mme. de ... et de la mienne.

— Le château de Mme. de Sévigné! répétai-je en tremblant de plaisir.

Le prêtre s'inclina.

— A qui appartient-il aujourd'hui? demanda Mme. de ... La famille des Sévigné est éteinte, et je crois me souvenir que les Rochers avaient été légués à Mme. de Simiane par son illustre aïeule.

— Madame, répondit le prêtre en s'inclinant de nouveau, depuis la Révolution les Rochers ont passé en bien des mains. Le maître actuel est M. ...., riche propriétaire de Bretagne, absent en ce moment; mais le château et ses jardins ne vous en seront pas moins montrés avec obligeance et politesse, et vous trouverez ainsi moyen de vous distraire pendant que les ouvriers de la forge répareront votre voiture. »

Mme. de ..., dont toutes les opinions étaient des préjugés, avait pris un air dédaigneux en entendant le nom du propriétaire actuel des Rochers. Se tournant vers moi, elle me dit : — Mignonne, je ne connais point cela : ce ne peut être que quelqu'un de la Bande noire..... Vous comprenez bien qu'on ne me verra point aux Rochers. Je vais m'asseoir ici, sur ce petit tertre de mousse, pendant qu'Hippolyte ira chercher des ouvriers. Sylphide ne sera pas fâchée de prendre l'air avec moi.

En effet, Mme. de ... s'installa commodément, s'entoura de son witzchoura, de coussins, d'oreillers, et, me regardant d'un air malin : Mon cœur, dit-elle, vous êtes libre d'accepter l'invitation de M. l'abbé.

— Ah! Madame, m'écriai-je, passer si près du lieu où furent écrites des lettres inimitables par la femme la plus charmante du siècle dernier, et ne point aller le visiter, c'est une chose dont je rougirais pendant toute ma vie!

— Allez donc, belle enthousiaste!... reprit Mme de.... Et je suivis le vieux prêtre.

Après avoir traversé le verger, nous nous trouvâmes dans un petit taillis au-dessus duquel apparaissaient imparfaitement les tours blanches du château.

« Envoyez-moi de la vue, et je vous enverrai des arbres, » écrivait Mme de Sévigné à Mme de Grignan. Cette demande serait aujourd'hui encore de saison; car de fort jolis points de vue, qu'il eût été facile de ménager, sont masqués par les arbres qui couvrent la campagne.

De même que toutes les constructions des siècles de la féodalité, le château, flanqué de tours, est bâti sur une esplanade élevée. La cour spacieuse, mais sombre, était fermée par une énorme grille en fer, à travers laquelle je jetais vers l'intérieur des regards pleins d'émotion, pendant que le vieux portier, averti par le curé, allait chercher la clef pour nous ouvrir. Rien de plus pittoresque que cette antique architecture, que venait colorer de ses teintes chaudes et brillantes un beau soleil couchant. Le château des Rochers date, dit-on, du quatorzième siècle; on y retrouve les escaliers tournants et les gouttières à têtes hideuses d'animaux fabuleux, qui appartiennent surtout à ce temps.

— Monsieur le curé, dis-je à mon

guide, qu'est-ce, je vous prie, que cette petite tour isolée et dont le toit bizarre présente la forme d'un bonnet carré?

— Ceci, Madame, répondit il, est de construction plus moderne que le reste de l'édifice; c'est la chapelle.

Je me souvins aussitôt de cette chapelle mentionnée dans les Lettres de Mme de Sévigné et qu'elle avait fait construire pour *le bien bon*, l'aimable et spirituel abbé de Coulange.

Le vieux portier revint enfin; il ouvrit la grille et nous entrâmes.

Comme je m'arrêtais pour considérer ce vieil édifice qu'un goût barbare avait fait remettre à neuf et *badigeonner* quelques années auparavant, le bonhomme s'écria d'un air de triomphe: « Ah! ah! Madame, vous regardez nos murailles, n'est-ce pas? Il n'y a pas longtemps qu'elles étaient toutes noires et remplies de nids d'oiseaux; mais nous leur avons fait donner, comme vous voyez, une belle chemise blanche; trois bonnes couches à la chaux en dehors et en dedans, rien que ça! aussi elles font plaisir à voir, pas vrai?

— Vous paraissez, Madame, me dit le curé à mi-voix, regretter que les murs aient été blanchis, et vous avez raison! Que voulez-vous! les nouveaux propriétaires n'ont pas lu sans doute les lettres par excellence que vous admirez; voilà pourquoi ils ont blanchi à la chaux le plus intéressant monument de la contrée.

Notre guide nous faisait entrer en ce moment sous le vestibule; de là il nous introduisit dans le petit nombre de pièces qui n'étaient pas interdites aux étrangers. Mais tout avait subi un tel changement, qu'à peine restait-il quelque chose qui rappelât la *bellissima Madre*. Dans la salle à manger, sombre, basse, étroite, son portrait, peint par Mignard, était suspendu au-dessus du poele. Cette salle à manger ne pouvait être celle où Mme de Sévigné traitait le *magnifique* gouverneur de la province, ainsi que les Pomenars, les Coulange et tous ces hôtes brillants, spirituels et gais qu'attirait l'époque de la tenue des États en Bretagne.

— Mais on n'a donc rien respecté? demandai-je tout bas au curé.

— Rien, Madame, répondit-il sur le même ton; tout a été détruit, effacé, et l'on a substitué aux souvenirs le mauvais goût. Vous chercheriez en vain quelque chose qui rappelât le cabinet de lecture et les chambres à coucher de Mme de Sévigné et de Mme de Grignan. Le portrait de la *belle et fière* comtesse est aujourd'hui confondu avec d'autres d'une *lignée* étrangère.

Ce que j'entendais diminua beaucoup le désir que j'avais ressenti de visiter ces appartements *historiques*, qui d'ailleurs étaient fermés.

Le soleil descendait rapidement à l'horizon. Nous nous dirigeâmes en toute hâte vers les jardins, si souvent décrits dans les lettres du plus spirituel de tous les écrivains.

Des mains barbares y avaient fait des changements aussi malheureux que dans le château. Les nouveaux murs, les nouvelles terrasses, les nouvelles orangeries, effaçaient encore ici de précieux et doux souvenirs. Tout récemment les allées, plantées et surveillées avec un soin presque maternel par Mme de Sévigné, avaient été coupées, et lorsque la place qu'elles avaient occupées me fut montrée, je ne pus m'empêcher de m'écrier: « Hélas! qu'est devenu le *bosquet enchanté!* »

— Eh! Madame, repartit le vieux curé avec une légère ironie, ne fallait-il pas du bois pour construire un poulailler!... Heureusement, ajouta-t-il d'une voix plus douce, et comme s'il se repentait d'avoir cédé à un mouvement d'humeur, l'écho n'étant bon à rien, on l'a laissé subsister.

Avec une émotion facile à comprendre, je fis répéter à l'écho les noms chéris qu'il répétait jadis.

— En 1820, continua le curé, *l'allée de ma fille* subsistait encore. Mais aujourd'hui ont disparu les vieux et discrets témoins des épanchements de la plus tendre des mères, et de la plus aimée des filles, ainsi que des *causeries de maman beauté avec ce trésor de folie*, le plus chéri des fils. Sous leur ombrage avaient eu lieu les gaies confidences, suivies de reproches si doux et de sarcasmes si fins, de cet *aimable vaurien*, qui, dans une seule nuit, *mangea au lansquenet cinq cents gros chênes à sa mère*, et qui, beau comme Condé, spirituel comme Saint-Evremond, vivait familièrement avec Racine, riait avec Molière, était entré en lice avec Dacier, sur un passage d'Horace, *se grisait par bon air*, faisait mille folies, dont il venait solliciter le pardon aux Rochers ; puis il s'en retournait à Paris pour recommencer.

Je souris au bon vieux curé ; il était comme moi enthousiaste de celle que ses lettres ont immortalisée.

Les allées vénérables dont les arbres portaient des devises, qui consacraient tant de souvenirs, étaient également tombées sous la cognée ; et je goûtai un plaisir mêlé de tristesse à marcher sur le sol où s'élevait jadis l'*allée royale*, celle *du point du jour*, celle de l'*infini*, et tant d'autres dont les noms ne périront pas.

A l'extrémité de ce qui fut autrefois l'*allée royale*, nous trouvâmes un banc de verdure semi-circulaire, et nous y primes place. De ce lieu la vue s'étend sur les coteaux boisés du voisinage ; et c'est là, c'est à cette place, la *place de Madame*, qu'ont été écrites la plupart de ces lettres qui seront lues et goûtées en tout temps. Le bon curé avait décoré la veille la *place de Madame*, d'un oranger en fleurs qu'il était allé chercher à l'orangerie.

Pendant que, perdue dans mille et mille pensées, je contemplais en silence le paysage, le crépuscule devenait de plus en plus sombre ; les dernières lueurs s'effaçaient... Il fallait partir.

Je demandai au curé la permission de détacher une branche de l'oranger qui ornait la *place de Madame*, et, en silence, nous sortîmes du jardin et du château des Rochers.

Soudain, obéissant à la préoccupation qui rendait vivant pour moi le temps passé, je demandai au bon prêtre si, dans le voisinage, n'existait pas encore quelque membre de la famille de Mlle. du Plessis, le *bas-bleu* de Vitré, et l'objet des plaisantes caricatures faites par Mme. de Sévigné.

— Tous les noms, Madame, immortalisés par cette plume charmante, répondit-il, ont disparu de ce monde. Un seul, un nom bien humble, existe encore, celui de Pitois.

— Le jardinier de Mme. de Sévigné, m'écriai-je, celui qui a planté les arbres sous lesquels nous marchons maintenant? a-t-il laissé des descendants ? ces descendants habitent-ils le pays?

— C'est son arrière-petit-fils, Madame, qui a eu ce soir l'honneur de vous servir de guide, répondit le vieux prêtre en s'inclinant.

— Ah ! Monsieur, lui dis-je avec émotion en détachant une petite croix de mon cou, permettez-moi d'offrir un bien faible souvenir à celui qui a conservé une vénération si profonde pour une femme, objet de l'admiration de tous! Que je suis heureuse d'avoir rencontré l'arrière-petit-fils de l'ami fidèle, du serviteur dévoué que Mme. de Sévigné aimait, et dont le nom passera avec le sien à la postérité !

— J'accepte, Madame, répondit le

vieux prêtre les yeux pleins de larmes, oui, j'accepte en mémoire de ce jour qui comptera comme l'un des plus beaux de ma vie !... Hélas ! si nous pouvions oublier que tout passe, que tout s'efface ici-bas, une visite au château des Rochers nous rappellerait au sentiment de la fragilité des biens de ce monde !

— Eh ! bien, mignonne, venez donc ! la voiture est en état ; je vous attends pour partir, dit Mme. de ... du plus loin qu'elle m'aperçut.

A la hâte je pris congé de l'arrière-petit-fils du jardinier de Mme. de Sévigné, et peu d'instants après je perdais de vue les hautes tours du château des Rochers.

Une voyageuse.

MODES.

TRAVAUX A L'AIGUILLE.

Etoffes de printemps. — Corsets. — Layette. — Brassière élégante. — Bonnet d'enfant. — Bourse. — Filet carré. — Pois fleur en laine. — Chemises d'homme. — Broderie au passé en soies de couleur. — Musique nouvelle. — Termes employés pour le tricot. — Dentelle au tricot. — Manière de prendre mesure d'un corset. — Lingerie. — Broderies diverses.

Je crois, ma chère Adèle, que ce printemps au moins, les mantelets seront *détrônés* par les *Kadaweïka*, dont je t'enverrai un patron, et je crois aussi que les châles reprendront faveur. On en portera de *petits*. Les popelines sont toujours de mode ; mais lorsqu'elles ne présentent qu'une couleur unie. Quant aux taffetas, on n'en veut plus de glacés ; on les portera à raies et à petits carreaux. Les corsages en étoffes légères se feront froncés plus ou moins. Quelques femmes ont essayé de mettre en vogue, pour coiffure *amazone*, des *casquettes* et des chapeaux gris ; mais la coiffure la plus convenable, lorsqu'on monte à cheval, est toujours le chapeau ordinaire, en castor noir, avec un voile en gaze verte.

Quant aux ombrelles, on en prépare de grandes, de petites, en couleurs vives ; mais les blanches doublées de rose auront la préférence, surtout pour toilette habillée.

La forme des chapeaux subira peu de changements ; mais on portera beaucoup de fleurs.

Au reste, je te tiendrai au courant, sois-en sûre. Les chapeaux de paille pour jardin se font presque ronds ; on les appelle *Meleie ;* le meleie est un peu abaissé sur les joues ; les capotes en paille, pour jardin, dites *Lorraines*, auront encore la vogue cette année.

Beaucoup de personnes ont renoncé à broder les mouchoirs tout autour ; on se contente d'un écusson plus ou moins riche, ou bien encore du nom de baptême, ou simplement des initiales. Au reste, ceci est de pure fantaisie, et les mouchoirs à bordure riche sont toujours recherchés. Je t'enverrai en ce genre quelque chose de très-beau. Sois certaine que les renseignements de toutes les espèces ne te manqueront pas. Notre journal est en bon renom pour le goût ; aussi trouvons nous partout une extrême obli-

geance. Mme Besson surtout est charmante dès qu'il s'agit de nous, et elle nous donne ses *primeurs*.

Avant toute chose, il faut te munir d'un corset bien fait. Je t'ai envoyé l'an dernier un excellent patron ; mais, pour les jours où tu es en toilette, aies-en un des magasins de Mme Pousse, boulevard Montmartre, 19. Je ne connais personne qui sache mieux que cette habile confectionneuse faire valoir une jolie taille, sans imposer la moindre gène et sans nuire à la santé. Elle vient d'imaginer des corsets pour les jeunes filles de cinq à douze ans, qui sont la chose la plus charmante du monde. Ces corsets, sans aucune baleine, se font en satin de coton à plis ; ils prennent parfaitement tous les contours du buste ; le devant se compose d'élastiques, de sorte que la taille, soutenue sans être comprimée, conserve sa souplesse et peut arriver à tout son développement. Vois, dans mon *post-scriptum*, la manière de prendre soi-même sa mesure ; on l'envoie à Mme Pousse, et le corset qu'elle coupe, d'après cette mesure, va à merveille.

Occupons-nous de nos travaux, et commençons par les petits objets de layette que tu m'as demandés.

Les draps de berceau se font en toile, dite d'*un mètre de large*. Un lé suffit pour chacun ; la longueur est de 1 mètre 80.

De la toile plus fine, de même largeur, te donnera, dans une longueur de 50 centimètres, une taie d'oreiller. Compte donc un mètre de cette toile pour deux taies.

Pour les langes, prends de la toile portant 60 centimètres de large, et coupe-les de 85 centimètres de longueur.

C'est de la toile très-fine, large encore d'un mètre, qu'il te faut pour les chemises brassières du premier âge. Ces petites chemises portent 25 centimètres de hauteur. Lève de chaque côté un morceau large de 16 centimètres ; ce sont les deux manches. Plie le corps de la chemise brassière en trois parties inégales, de manière à ce que sur l'ouverture, qui doit être derrière, une de ces parties recouvre l'autre de 4 centimètres. Tu fendras de 5 centimètres le corps de chemise de chaque côté pour former l'entournure et l'épaulette, et tu y attacheras les petites manches. Le dos ne doit pas être échancré ; mais il faut par-devant une échancrure de 4 centimètres que tu arrondis du côté de l'épaulette.

Les brassières se font en flanelle, en finette, en piqué, de la même façon que les petites chemises, un peu plus larges, mais moins longues. On les borde par le haut, celles en flanelle, d'un ruban de coton fin, cousu à plat et à l'*endroit* de la brassière ; celles en finette et en piqué se bordent par en haut d'une bande étroite de batiste, brodée à l'anglaise ; je t'envoie de petits dessins, pour cet usage, sur notre planche de ce mois.

Les fichus ordinaires se font en batiste, 43 centimètres sur 43 centimètres en carré ; on les festonne tout autour.

Maintenant que notre marmot possède son petit trousseau, nous allons le parer d'une *brassière élégante*, nº 6. Cette brassière, qui ferme derrière, se met par-dessus la chemise, la brassière de dessous, le fichu et le maillot.

Tu coudras à la piécette du dos, nº 4, les fronces du derrière de la jupe ; celle-ci porte 43 centimètres de hauteur sur 60 centimètres de largeur ; par-devant, tu enleveras 12 centimètres de chaque côté sur la hauteur pour faire place au corsage, et tu arrondiras les deux lés non assemblés, en faisant croiser l'un sur l'autre, comme te le montre le dessin. La pièce du milieu du corsage forme le V. Elle porte par en haut 12 centimètres de largeur, et par le bas 7 centimètres seulement. La hauteur totale est juste, celle des 12 centimètres que tu as enlevés sur le devant de la jupe. De chaque côté du

V tu mets une pièce unie qui va se rattacher par l'épaulette à la piécette, et, sous le bras, à la partie de la jupe qui forme le dos froncé. Tu fronces et tu attaches le devant de la jupe au bas du devant du corsage.

A la taille, sous les bras, tu fixes ensuite une ceinture haute de 5 centimètres, longue de 36 centimètres; cette ceinture, qui se noue par-derrière, sert à maintenir les plis du dos; tu laisses flotter les bouts.

Le nº 5 est le patron de la manche, réduction au quart. En faisant la couture, tu auras soin de former quelques fronces pour raccourcir cette manche, afin de lui donner la forme arrondie que te présente le nº 6.

Tu as brodé d'avance à l'anglaise la pièce en forme de V, sur jaconas et en laissant un entre-deux uni *entre* les entre-deux brodés; tu as brodé de même à l'anglaise les petits volants qui doivent te servir à garnir la jupe et le bas des manches; le tout se fait en jaconas.

Nous avons à présent besoin d'un joli bonnet pour compléter la toilette. Les nºˢ 7 et 8 nous offrent un excellent patron et un charmant dessin. Ce même patron peut te servir pour faire des bonnets unis; en l'agrandissant, il te donnera des bonnets pour le second âge. Le *poupon* étant habillé et coiffé, nous lui mettrons, pour aller à la promenade, une *Tabayole*, sorte de mante à capuchon, en mousseline brodée au crochet, dessin à ramage, avec petites manches courtes. Le capuchon, les deux devants arrondis par en bas et le tour de la *Tabayole*, ainsi que les petites manches courtes, se garnissent d'une large dentelle, ou bien d'un simple volant en mousseline pareille et festonnée. Un ruban attache la tabayole sous le menton, tandis que le capuchon se relève coquettement sur la tête. J'espère que la *jeune maman que tu aimes tant* sera contente de moi, et qu'elle donnera, à mon intention, dix ou douze baisers de plus au *marmot* chéri, qu'elle sera fière de voir *vêtu à la dernière mode!*

Tes *désirs* étant pour moi des *lois*, chère amie, je t'envoie un joli dessin de bourse ronde nº 1; puis nº 2, une belle bordure pour encadrer le crochet carré du mois dernier. Aie soin de compter les carreaux de la pièce du milieu avant de la terminer et de commencer la bordure; tu comprends qu'il importe que chacun des fleurons de cette bordure soit complet ainsi que chacun des coins; tandis qu'il importe peu où finit le dessin à ramage du milieu. Il faut couper et arrêter finement le coton à chacune des rangées qui forment les dents, autrement il faudrait faire ces rangées tantôt à l'endroit, tantôt à l'envers, ce qui ne se peut pas.

Encore une fleur en laine pour ta corbeille; un *pois fleur*.

Achète des laines violette, lilas clair, blanche et verte, et découpe un moule en carton lisse sur le patron nº 12.

Tu feras le même travail sur ce moule, que pour le coquelicot du mois de février; c'est-à-dire qu'à chaque tour de laine, tu retiendras, avec des brins de laiton croisé, chacune des boucles formées, dans le haut du pétale, sur la partie arrondie du moule.

Tu fais ainsi un pétale en laine violette; tu ramènes par le bas de chaque côté tes deux fils de laiton entourés de laine violette; tu passes un fil de fer dans les boucles du bas, tu les serres bien en tortillant le fil, et tu retires de dessus le moule.

Prends ta laine lilas clair, et fais un autre pétale semblable au premier.

Il s'agit à présent de former l'intérieur de la fleur.

Coupe une longueur de 80 centimètres de laine blanche; plie-la *en douze*,

et tous ces douze brins en deux, par le moyen d'un double laiton blanc avec lequel tu serres le tout fortement. Entoure ce double laiton de plusieurs tours en laine verte, de manière à lui donner la grosseur d'un crayon de portefeuille; rabats la laine blanche sur cette grosse tige; il faut qu'on ne puisse plus que l'apercevoir au milieu. Attache à ce *cœur* le pétale lilas clair, en lui donnant une forme arrondie, et en lui faisant envelopper aux trois quarts le cœur de la fleur; place derrière ce pétale, l'autre pétale violet, courbe-le un peu en arrière, si tu veux un pois fleur épanoui, ou arrondis-le au-dessus de l'autre si tu veux un pois fleur non encore éclos.

Faisons à présent le calice. Prends cinq aiguillées de laine verte, longue chacune de 15 centimètres. Plie chaque aiguillée en quatre, serre par le milieu avec du laiton; rabats sur ce laiton les cinq petites feuilles vertes que tu as faites ainsi, et pose-les autour des pétales et du cœur. Entoure la tige avec de la laine verte.

Tu peux très-bien découper en taffetas d'un vert *glauque* et fortement *empesé*, mais *non pas repassé*, ni *cylindré*, quelques feuilles pour accompagner tes pois fleurs. Quant aux *vrilles*, recouvres de soie plate vert glauque du laiton très-fin; enroule celui-ci sur une grosse aiguille à tricoter, et tu auras cet *accompagnement obligé* des pois fleurs. D'ici à peu de temps les *modèles* ne nous manqueront pas, ce dont je suis ravie; mais alors aussi nos fleurs en laine nous paraîtront bien lourdes et bien laides auprès des fleurs naturelles!... Heureusement on ne s'en sert que pour charmer les *ennuis* de l'hiver, et seulement comme *trompe-l'œil*.

Oui, ma chère Adèle, l'art du *chemisier* a fait des progrès incroyables; tu vas en juger.

Les chemises d'homme ne se font plus du tout comme *jadis;* maintenant elles ferment par derrière, et elles sont montées sur une piécette dont le n° 16 t'offre le patron, réduction au quart, avec les chiffres de *grandeur nature*.

C'est sur la partie en droit fil que se fronce le lé de derrière. Par-devant, tu poses l'étoffe à plat, sur la partie en biais, à partir de l'entournure, jusqu'à la flèche; là doivent être placés les plis; et ces plis ne sont pas une petite affaire.

Juste au milieu du devant, et, au moyen d'une bande d'étoffe rapportée, tu formes une espèce de large pli creux, dont les deux bords, à la largeur de 3 millimètres, restent libres; de chaque côté de ce faux pli creux, tu fais deux rangées de piqûres fines. C'est sur ce large pli que s'ouvrent les boutonnières. Tu peux les broder, si tu en as la fantaisie. Ce n'est pas tout, il nous faut encore, de chaque côté, quatre petits plis finement piqués, et, entre chacun, une autre rangée de piqûres; ou bien un point à jour, sorte de point turc qui se fait en tirant d'abord cinq fils; mais les piqûres sont plus solides. Si tu veux *ornementer* le devant de la chemise, place un entre-deux brodé, avec boutonnières brodées, au milieu du faux plis creux; ou bien encore un petit jabot en batiste, dont l'ourlet un peu large est finement piqué. Quelquefois ce jabot est festonné en coton lilas, en coton rose, et alors les piqûres, entre les petits plis, se font de la même couleur. A te dire vrai, ce genre ne me plaît pas; je préfère de beaucoup aux piqûres en couleur, aux points à jour et aux broderies, les simples piqûres *perlées* en fil d'Irlande blanc sur belle batiste de fil ou d'Ecosse.

Ne trouves-tu pas charmant ce dessin et ce patron de canezou de forme tout-à-fait nouvelle? Le revers et le devant se taillent d'une seule pièce. Commence donc

par lever le patron, nos 17 et 18, et déploie-le en entier sur de la mousseline ou sur du jaconas. Le col, tenant au revers, se fait nécessairement en deux morceaux. Tu réunis les deux moitiés, par-derrière, au moyen d'un surjet fin que tu recouvres d'un point de feston fin. Cette couture se perd dans la broderie et dans les plis que forme le col autour du cou. Je t'enverrai au mois de mai le dos de ce joli canezou.

Plusieurs de nos aimables amies m'ont demandé des renseignements que je ne pourrai leur donner avant le mois prochain. Ce mois-là leur portera une foule de choses élégantes, des patrons et une délicieuse gravure de modes de printemps. Un peu de patience !

Il est bien temps, je crois, de dire quelques mots de notre dessin de broderie au passé si frais, si joli, à exécuter pour sachet en soies de couleur. Si tu m'en crois, tu prendras du gros de Naples blanc de préférence au satin.

Calque le dessin à la vitre, avec un crayon fin ; monte sur ton métier et brode au *petit point très-allongé* ces jolies fleurs. Ces points rentrant les uns dans les autres, il est facile de reproduire les nuances de cette althéa lilas, de ces fuchsia d'un beau rouge, de ces feuilles dont les nervures se font en dernier et au point de tige. Il ne faut te servir que de soies absolument *plates*. Tu dirigeras tes points, pour les fleurs, du bord de chaque pétale vers le cœur. Pour les feuilles, de la forte nervure du milieu vers le bord. Le pistil jaune de l'althéa se fait tout en petits *nœuds*, très-serrés les uns contre les autres, de telle sorte que l'étoffe disparaisse complètement. Quant à l'arabesque, il faut que le point soit *couché en travers* d'un bord à l'autre ; tu n'emploies la soie rouge, qui vient faire ombre sur la soie jaune d'or des arabesques, qu'en dernier ; et tu rentres les points rouges, longs ou courts, suivant le besoin, dans les points jaune d'or. Le ruban bleu s'exécute de la même façon, le point *couché en travers* d'un bord à l'autre. Les étamines des fuchsia se font au point de tige avec de la soie rouge *dédoublée ;* les renflements qui les terminent se composent de trois nœuds en soie entière et bien pressés les uns contre les autres, afin d'offrir une petite *boule* aussi ronde que possible.

Veux-tu faire un sachet moins grand, un écran ? Sers-toi seulement du bouquet du milieu avec son encadrement en arabesques jaunes d'or. Ne crains pas d'employer des soies de nuances plus vives que le modèle ; les couleurs passent à l'air, c'est ce qu'il ne faut jamais oublier quand on brode en soies de couleur.

Brandus vient de publier plusieurs morceaux à deux voix pour les jeunes personnes, paroles de E. Plouvier, musique de Luigi Bordese. Ce sont des scènes dramatiques. — Charlotte Corday, *soprano e contralto.* — Chimène, *soprano e mezzo soprano.* — Clotilde, reine des Francs, *soprano e mezzo soprano.* — Corinne, *soprano e contralto.* — Jeanne Gray, *soprano e mezzo soprano.* — Jeanne-d'Arc à Rouen, *soprano e contralto.* — La Vierge de Vaucouleurs, *soprano e contralto.* — Enfin un *ductino*, *Au bord du lac de Côme.* De son côté Heugel au ménestrel publie notre jolie *Branche de bruyère*, et le *Papillon bleu*, autre jolie walse de notre chère Claire Berton. Tu vois que j'ai soin de te tenir au courant de la musique qui *nous va.*

Nous attendons les traductions de nos aimables amies, avant que d'en donner une des pensées en langue anglaise que je t'ai envoyées dernièrement.

Maintenant, au revoir et aime-moi.

ANNICA BATCOGNE.

N° 1. *Bourse ronde au crochet.*

Achète deux bobines de soie couleur cerise, ou verte, et 2 grammes de fil d'or de la même grosseur que la soie : le fil d'or coûte 50 cent. le gramme. Prends un petit œillet en laiton comme pour le sac Duchesse. Tu en trouveras chez Guyot, rue de Bussy, à 5 centimes la douzaine.

Avec ton fil d'or tu entoures l'œillet d'un point de crochet plein très-serré.

1re *rangée*, en soie. — 3 mailles unies, — 1 maille colonne, 9 fois.

2e *rangée*, en soie. — 1 maille pleine, prise sur la maille colonne de la rangée précédente, — 5 mailles légères, 9 fois.

3e *rangée*, en fil d'or. — 1 maille pleine prise dans le milieu des cinq de la rangée précédente, — 5 mailles légères, 9 fois.

4e *rangée*, en fil d'or, — entièrement en mailles pleines.

5e *rangée*, en soie. — 1 maille pleine, — 6 légères.

6e *rangée*, en soie. — Entièrement en mailles colonnes.

7e *rangée*, en fil d'or. — 1 maille pleine, — 6 légères, etc.

8e *rangée*, en fil d'or. — Entièrement en mailles pleines.

9e *rangée*, en soie. — 1 maille double colonne, — 3 mailles unies. Cette rangée ne continue pas tout autour de la bourse (voir au dessin).

10e *rangée*, en soie. — Entièrement en mailles pleines, et seulement pour recouvrir la rangée précédente.

11e *rangée*, en soie. — 1 maille double colonne, — 3 unies, tout autour de la bourse.

12e *rangée*, en soie. — Entièrement en mailles pleines.

La première moitié de la bourse ainsi terminée, fais-en une seconde semblable ; assemble-les par un surjet, en exceptant cependant le haut de la bourse. Tu y as fait une coulisse, ainsi que l'indique le dessin. Il ne reste plus qu'à entourer la bourse, et, chaque côté de l'ouverture, d'une

13e *rangée* en soie, formée ainsi : 1 maille pleine, — 6 légères, etc.

14e *rangée*, en soie. — Entièrement en mailles colonnes.

15e *rangée*, en fil d'or. — Entièrement en mailles pleines.

La bourse est terminée. Passe dans la coulisse une ganse en soie et or, ou bien couds cette coulisse à un fermoir doré, à ton choix.

Explication des différents termes employés pour le tricot.

Augmentée : — Passez le fil devant l'aiguille si vous tricotez à l'endroit ; tournez-le autour de l'aiguille si vous tricotez à l'envers.

Deux ou trois augmentées : — Tournez le fil deux ou trois fois autour de l'aiguille.

Rétrécie : — Prenez deux mailles à la fois.

Surjetée : — Prenez une maille sans la tricoter, tricotez la maille suivante, rabattez la maille non tricotée sur celle qui est tricotée.

Surjetée sur rétrécie : — Prenez une maille sans la tricoter, prenez deux mailles à la fois, tricotez-les et rabattez la maille non tricotée sur la rétrécie.

N° 3. *Dentelle au tricot.*

Monte 11 mailles.

1re *rangée*. 1 maille unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 2 unies, — 1 augmentée double, — 1 rétrécie, — 1 unie.

2e *rangée*. 3 mailles unies, — 1 à l'envers, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 3 unies.

3e *rangée*. 1 maille unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 4 unies, — 1 augmentée double, — 2 unies.

4e *rangée*. 3 mailles unies, — 1 à l'envers, — 2 unies, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 3 unies.

5e *rangée*. 1 maille unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 6 unies, — — 1 augmentée double, 2 unies.

6e *rangée*. 3 mailles unies, — 1 à l'envers, — 4 unies, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 3 unies.

7e *rangée*. 1 maille unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 10 unies.

8e *rangée*. 8 mailles unies, — 1 rétrécie. — 1 augmentée, 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 3 unies.

9e *rangée*. 1 maille unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 10 mailles unies.

10e *rangée*. Rabats 5 mailles, — 2 unies, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 3 unies.

Manière de prendre mesure d'un corset.

Prendre :

1o L'ampleur du dos et de la poitrine.

2o id. de la taille au-dessus des hanches.

3o id. des hanches.

4o Largeur de la poitrine prise d'une épaule à l'autre.

5o Hauteur du busc (ou devant du corset).

6o id. de la taille, du creux de l'aisselle à la hanche.

7o Largeur d'une épaule à l'autre.

Observations.

1o On prendra mesure avec un centimètre, en indiquant à la fin de chaque mesure le nombre des centimètres employés.

2o Il sera bon d'être lacée ; dans le cas où on ne le serait pas, le dire.

3o Faire observer si la personne a peu ou beaucoup de poitrine.

4o Ces mesures pourront être également prises au

moyen de petites bandes de papier ou avec des rubans.

DESCRIPTION ET PRIX DES CORSETS.

	f. f. f.
Corsets dos à délaçage, busc ordinaire	de 20, 25, 30
Id. id. busc mobile	de 25, 30, 35
Id. dos et busc mobiles	de 55, 60, 65
Id. pour jeunes personnes (de 8 à 15 ans)	de 15, 20, 25
Ceintures abdominales	de 20, 25, 30
Id. d'épaules pour jeunes personnes	de 15 à 20
Nouvelles ceintures de jupon s'adaptant au corset	3
Nouveaux jupons s'adaptant de même au corset	de 8, 10, 15
Sous-Corsage id. en percale	de 10 à 15
Id. id. en gros de Naples	de 18 à 25
Nouvelles tournures	de 4 à 8

NOTA. La variation des prix résulte du travail et de la qualité des étoffes.

Les mesures étant bien données, le corset ira parfaitement.

On expédie contre remboursement (écrire franco).

Explication de la planche de Broderies.

N° 1. — Dessin de bourse ronde au point de crochet.

N° 2. — Bordure au point de crochet carré.

N° 3. — Dentelle au tricot pour jupon.

N° 4. — Piécette pour brassière élégante, *grandeur nature.*

N° 5. — Manche de la brassière, réduction au quart.

N° 6. — Ensemble de la brassière.

Nos 7 et 8. — Fond et passe d'un bonnet d'enfant; broderie anglaise sur jaconas. — Le fond et la passe s'entourent d'un feston. Avec ce bonnet on ne met aucune espèce de garniture. En-dessous de la passe tu fixes à plat un large ruban rose ou bleu dont les bouts servent à attacher le bonnet sous le menton; sur chaque oreille un *chou* en petit ruban de même couleur.

N° 9. — Bande festonnée avec broderie à l'anglaise pour garnir la brassière.

Nos 10 et 11. — Entre-deux à broder au plumetis pour divers usages.

N° 12. — Patron d'un moule pour faire en laine un pois-fleur.

N° 13. — Écusson à broder au plumetis, points d'armes et points de dentelle.

(GRANDE ÉDITION.)

N° 14. — Bande festonnée à broder à l'anglaise pour volants.

N° 15. — Entre-deux, broderie anglaise.

N° 16. — Piécette pour chemise d'homme, réduction au quart.

N° 17. — Revers et col du canezou, broderie au plumetis et œillets.

N° 18. — Devant du canezou.

N° 19. — Coquilles, broderie anglaise, pour le corsage et les manches. Tu places de même en éventail sur le devant du corsage ce dessin réduit, en augmentant de deux fleurettes au milieu à chaque rang, à partir du bas de la taille, et tu bordes le bas des manches courtes avec le dessin tel que le voici. J'ai oublié de te dire le mois dernier que l'espace à laisser entre chaque rangée de broderie doit être égal à l'espace occupé par la broderie même. Si tu préfères donner au corsage la forme en cœur et plissée au lieu de la forme plate et à plastron, brode le cœur de chaque côté, soit sur ourlet, soit en découpant le feston qui doit border chaque coquille et chaque fleurette. Tu auras en ce cas besoin d'un entre-deux pour les poignets. Prends le n° 12 du mois de mars dernier.

N° 20. — Semé pour gilet à broder en soie demi-torse, couleur sur couleur, sur du casimir. Cette soie coûte 10 cent. le gramme, chez Guyot, rue de Bussy. Fais dessiner par le tailleur la forme du gilet, et transporte ensuite ce plein de campanules sur l'étoffe, ainsi que déjà je te l'ai indiqué. — C'est afin de ne pas perdre de place que j'ai serré, dans le semé, deux alphabets ornés avec lesquels tu composeras facilement tous les noms que tu voudras. Tu prendras les majuscules dans les alphabets précédents, et tu auras soin de composer le nom d'une lettre d'une façon, et d'une lettre d'une autre façon; la mode le voulant ainsi, j'ai dû te donner un double alphabet.

N° 21. — Bande festonnée pour petit volant, en broderie anglaise.

Explication de la planche de Lingeries.

Voici, chère amie, trois guimpes ou *vestales* pour mettre sous des robes ouvrant *en cœur*, nos 1 et 2, le n° 3 est destiné à une robe décolletée carrément. L'entourage du col et du devant du n° 1 se compose de quatre bouillonnés de mousseline retenus de distance en distance par de petits poignets brodés. — Pour le n° 2, tu trouveras dans les dessins que je t'ai envoyés des guirlandes légères, tout à fait appropriées pour composer ce plastron; le tour du cou se compose d'un volant peu coquillé, et qui rabat sur le ruban. — Tu as des entre-deux de toutes les façons pour le n° 3. L'entre-deux est bordé de chaque côté d'une petite dentelle légèrement coquillée; col montant et brodé. Tu peux, en continuant ces entre-deux jusqu'au bas, en forme de V, te servir de cette guimpe avec une robe ouverte en cœur, c'est ainsi que se font à peu près toutes les robes, et jusqu'aux peignoirs. — Les sous-manches nos 7 et 8 n'ont pas besoin d'explication. — Pour le bonnet n° 6, il faut une coque de large ruban entre chacun des plis tombants de la garniture; brides pareilles. — Le n° 5 se garnit aussi en ruban *frappé* autour du fond, du devant de la passe et du bavolet; brides pareilles, ainsi que le nœud sur le sommet de la tête. — Tu exécuteras sur jaconas, en

broderie anglaise, cette gentille robe pour petite fille de 6 ans. Elle doit être assez courte pour laisser voir le pantalon court et large garni de deux volants pareils à ceux de la jupe — Brodequins en coutil à bouts vernis. Ceinture en ruban de la même couleur que ceux du chapeau; sous-manches en mousseline et à poignets brodés.

LES JEUX DU SPHINX.

CHARADE.

Que ses pieds sont légers ! comme il franchit l'espace!
Hélas ! qu'a donc fait mon premier
Pour que l'on suive ainsi sa trace
Et qu'on le force à quitter son foyer?
De toute part on le menace ;
Il fuit devant un appareil guerrier :
Mais il a beau changer de place,
Il ne peut échapper, soit à la dent vorace,
Soit au plomb meurtrier !
De mon second que le sort est bizarre !
Poussé dans l'air par un faible réseau,
Il le parcourt, léger comme l'oiseau,
Dont la plume en effet le pare.
Voltiger cependant n'est pas trop dans ses goûts :
Mieux lui plairait, je crois, l'état de somnolence ;
Car ce n'est qu'à force de coups
Que dans l'air il s'élance.
Après avoir cent fois stimulé son élan,
Si l'on cesse enfin de le battre,
On le verra bientôt s'abattre
Et couché sur le flanc.
Mon tout s'élève aussi vers la voûte éthérée :
Favorisé des vents, son vol audacieux
Le conduit quelquefois si près de l'Empyrée,
Qu'il échappe à nos faibles yeux.
Mais en si beau chemin un rien le contrecarre,
Et de son point d'appui s'il se trouve privé,
Plus vite encor qu'il ne s'est élevé,
On voit soudain ce téméraire Icare
La queue en l'air tomber sur le pavé.

GUERNU.

Le mot de la charade du mois de mars est SAINTE-BARBE (1).

(1) On nomme ainsi la *soute* ou magasin qui renferme la poudre sur les vaisseaux.

ÉDUCATION.

RELIGION ET MORALE.

UNE DES FÊTES CHRÉTIENNES.

Les cloches du hameau se font entendre, les villageois quittent leurs travaux, le vigneron descend de la colline, le laboureur accourt de la plaine, le bûcheron sort de la forêt, les mères ferment leurs cabanes, arrivent avec leurs enfants, et les jeunes filles laissent leurs fuseaux, leurs brebis et les fontaines, pour assister à la fête.

On s'assemble dans le cimetière de la paroisse, sur les tombes verdoyantes des aïeux. Bientôt on voit paraître tout le clergé destiné à la cérémonie : c'est un vieux pasteur, qui n'est connu que sous le nom de *curé*, et ce nom vénérable, dans lequel est venu se perdre le sien, indique moins le ministre du temple que le père laborieux du troupeau. Il sort de sa retraite, bâtie auprès de la demeure des morts, dont il surveille la cendre. Il est établi dans son presbytère comme une garde avancée aux frontières de la vie, pour recevoir ceux qui entrent et ceux qui sortent de ce royaume des douleurs. Un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtre, quelques colombes, composent l'héritage de ce roi des sacrifices.

Cependant, l'apôtre de l'Évangile, revêtu d'un simple surplis, assemble ses ouailles devant la grand'porte de l'église ; il leur fait un discours, fort beau sans doute, à en juger par les larmes de l'assistance. On lui entend souvent répéter : *Mes enfants, mes chers enfants*, et c'est là tout le secret de l'éloquence du Chrysostome champêtre.

Après l'exhortation, l'assemblée commence à marcher en chantant : *Vous sortirez avec plaisir et vous serez reçu avec joie ; les collines bondiront et vous entendront avec joie.* L'étendart des saints, antique bannière des temps chevaleresques, ouvre la carrière au troupeau qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre dans des chemins ombragés et coupés profondément par la roue des charriots rustiques ; on franchit de hautes barrières formées d'un seul tronc de chêne ; on voyage le long d'une haie d'aubépine où bourdonne l'abeille et où sifflent les bouvreuils et les merles. Les arbres sont couverts de leurs fleurs et parés d'un naissant feuillage. Les bois, les vallons, les rivières, entendent tour à tour les hymnes des laboureurs. Etonnés de ces cantiques, les hôtes des champs sortent des blés nouveaux, et s'arrêtent à quelque distance pour voir passer la pompe villageoise.

La procession rentre enfin au ha-

meau. Chacun retourne à son ouvrage : la religion n'a pas voulu que le jour où l'on demande à Dieu les biens de la terre fût un jour d'oisiveté. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon après avoir imploré celui qui dirige le soleil et qui garde dans ses trésors les vents du Midi et les tièdes ondées! Pour bien achever un jour si saintement commencé, les anciens du village viennent, à l'entrée de la nuit, converser avec le curé, qui prend son repas du soir sous les peupliers de sa cour. La lune répand alors les dernières harmonies sur cette fête que ramènent chaque année le mois le plus doux, et le cours de l'astre le plus mystérieux. On croit entendre de toutes parts les blés germer dans la terre, et les plantes croître et se développer. Des voix inconnues s'élèvent dans le silence des bois, comme le chant des anges champêtres dont on a imploré le secours, et les soupirs du rossignol parviennent à l'oreille des vieillards assis non loin des tombeaux.

CHATEAUBRIAND.

LE MOIS DE MARIE.

RÉCIT.

Celui qui convertira un pécheur et le retirera de son égarement, sauvera une âme de la mort.

Épître de S. Jacques, ch. v.

I. LA VEILLE DU PREMIER MAI.

Il était cinq heures du soir ; les rayons tempérés d'un jour de printemps arrivaient dans une chambre ouverte au couchant , et réjouissaient une jeune fille qui, frêle , maladive , étendue dans un grand fauteuil, s'occupait languissamment à former un bouquet, dont elle choisissait les fleurs dans une corbeille posée auprès d'elle. Quoique bien jeune , tout en elle révélait la mélancolie habituelle de l'être souffrant ; et , en effet , depuis plusieurs mois elle n'avait pas quitté cette chambre , devenue à la fois sa prison et sa patrie. Les soins ingénieux de ses parents avaient rassemblé autour d'elle tout ce qui pouvait lui plaire : le piano attendait que sa main raffermie vînt faire mouvoir le clavier , longtemps muet ; ses livres étaient à sa portée, consolations des longues nuits d'insomnie; compagnon du silence et de la solitude, le Christ d'ivoire était placé sous les rideaux de la couche, et, suspendue au-dessus de la cheminée, la Vierge immaculée, d'après Murillo , resplendissait de tout l'éclat de sa beauté sans tache et de sa fierté virginale. C'était vers cette image douce et sereine que se dirigeaient à chaque instant les regards inquiets de la pauvre malade.

— Maman , dit-elle enfin d'une voix plaintive, je ne ferai donc pas le mois de Marie ?

— Chère enfant , répondit Mme de Courson , chère Esther, nous le ferons ensemble... nous prierons ici tous les jours... J'ai donné des ordres pour que ton joli cabinet d'étude soit transformé en oratoire. Notre Mère, qui nous écoute au ciel, t'obtiendra, je l'espère, le retour de la santé , avant la fin de ce mois qui lui est dédié. Je la prierai tant!

— Je la prierai aussi, afin qu'elle t'accorde cette joie.... mais, vois-tu maman, j'aurais bien voulu donner ! et que puis-je maintenant , inutile et malade comme je le suis ?

— Ne t'afflige pas, chère fille, toujours nous pouvons mériter pour Dieu, en exécutant sa sainte volonté; car, tu le sais, il se contente de la bonne disposition de notre cœur...

— Entends-tu ! voilà les cloches qui sonnent l'ouverture de ce beau mois ! Si je pouvais m'unir au moins aux louanges, aux cantiques qui vont célébrer Marie ! Je veux essayer.

Esther, appuyée sur le bras de sa mère, se traîna jusqu'au piano ; elle l'ouvrit, promena ses doigts sur les touches, et commença le cantique breton :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours !

Mais elle ne put aller jusq'au bout : sa voix faiblit et s'éteignit ; des larmes roulèrent dans ses yeux, et elle reprit silencieusement sa place auprès de la fenêtre. Sa mère, qui devinait ce qui se passait dans son âme, comprit qu'elle avait besoin de solitude pour épancher plus librement son cœur, et, l'embrassant tendrement, elle la quitta.

Esther resta longtemps pensive. Se tournant enfin vers l'image de la Vierge devant laquelle brûlait une petite lampe, elle dit à voix basse :

— Vous le savez, Vierge sainte, j'aurais voulu vous honorer dans votre temple, m'unir aux saints cantiques, aux hommages de vos enfants ! Dieu ne le veut pas, que sa volonté soit bénie ! Obtenez-moi seulement la grâce de vous prouver mon amour d'une autre manière qui vous soit agréable ! obtenez-moi la grâce, durant ce beau mois, de faire un peu de bien !

Elle pria encore intérieurement ; puis, elle reprit ses aiguilles et sa laine, seul ouvrage auquel elle pût s'appliquer ; elle faisait des bas pour les pauvres.

Le soir tombait, déjà les étoiles blanches et limpides se montraient au ciel ; Esther, pour les mieux voir, leva le rideau : la fenêtre ouvrait sur la vaste cour de l'hôtel ; la jeune malade arrêta ses regards pleins de pitié sur une vieille femme, décrépite, couverte de haillons, qui regagnait d'un pas chancelant l'aile gauche de cette immense maison. Elle se traînait avec peine, et s'arrêtait à chaque instant comme si elle eût fait un pénible voyage.

— Ma bonne Augustine, dit Esther à sa vieille gouvernante qui était venue la rejoindre, qui donc est cette bonne femme ? Quelle vieillesse ! quel air de souffrance ! Cela me navre le cœur.

— C'est la vieille Catherine ! elle demeure là, Mademoiselle, en face de vous, sous le toit.

— Pauvre créature ! Et elle est seule ?

— Seule au monde ! elle ne voit personne, personne ne lui parle ; elle a un air qui rebute les gens. Et d'ailleurs on sait ce qu'on sait !

— Quoi donc ?

— Dame ! c'est une histoire ! On dit que Catherine a été autrefois, sinon riche, au moins fort à son aise ; elle a tout donné à son fils, un dissipateur, un prodigue, qui l'a mise sur la paille sans se retourner même pour la regarder.... Depuis lors, elle n'a parlé à âme qui vive ; elle vit seule du produit d'une misérable petite rente viagère....

— Quel sort ! pauvre femme ! mais au moins la religion la console !

— La religion ! elle ne va jamais à la Messe.... elle ne sait pas s'il y a un Dieu ou s'il y en a quatre : tenez, Mademoiselle, n'y pensez pas... C'est une créature perdue, corps et biens, corps et âme.

— J'espère bien que non ! s'écria vivement Esther.

Le retour de Mme de Courson interrompit la conversation ; le père d'Esther parut bientôt ; tous deux entourèrent leur fille bien-aimée de ces soins si doux

dont l'habitude n'émousse pas le charme ; et Esther, plus disposée encore à la tendresse par la pitié, se disait le soir, la tête posée sur son chevet, que le sommeil visitait si rarement :

— Mon Dieu ! souffrir quand on est aimée ainsi, mais c'est du bonheur !

Sa pensée la reporta au même instant vers cette vieille femme, cette pauvre Catherine, si délaissée dans sa vieillesse, si abandonnée dans ses souffrances ; femme sans protection, mère sans enfant, et, qui pis est, chrétienne sans foi, réunissant ainsi les tortures du corps au plus sombre isolement de l'âme.

— Que la nuit doit être longue pour elle ! se disait Esther ; qu'elle doit redouter le lendemain, le lendemain, dont elle n'espère rien, qui ne lui apportera qu'un surcroît d'amertume ! Vierge sainte, notre mère à tous, priez pour elle !... Ah ! si je pouvais..... si je pouvais, en votre mois vénéré, secourir, relever cette pauvre âme.... si je pouvais !...

Esther sourit à cette pensée, et peu à peu, bercée par de doux projets, par le riant espoir, elle s'endormit d'un sommeil calme.

II. Catherine.

Le lendemain, après avoir consulté sa mère, Esther plaça dans un petit panier une aile de volaille, du chocolat, un peu de vin ; elle glissa au fond une pièce de cinq francs enveloppée de papier, et puis, appelant Augustine, elle lui dit :

— Ma bonne, fais-moi le plaisir de porter ce panier chez la vieille Catherine. Tu lui diras que je l'ai vue hier, que, malade moi-même, j'ai plaint sa souffrance, que je la prie d'accepter ces bagatelles, et qu'à coup sûr, ma première visite, après l'église, sera pour elle. Va !

— Si vous l'ordonnez, Mademoiselle... mais à laver la tête d'un nègre, on perd son temps et son savon... Vous aurez beau faire, Catherine ne changera pas.

— Va, va donc ! répondit Esther en souriant.

Augustine obéit. Au bout d'un quart d'heure elle revint l'air triomphant :

— Que disais-je, Mademoiselle ? elle ne m'a pas même remerciée. ., c'est un loup, vous dis-je.

— Eh bien ! tu retourneras la voir demain, et tu tâcheras de l'apprivoiser, comme la belle apprivoisait la bête dans ces beaux contes que tu contais si bien ! te souviens-tu ?

Augustine sourit et répondit qu'elle essaierait.

Les envois continuèrent, sans que l'indifférence ou l'ingratitude de la vieille Catherine vinssent à bout de refroidir le zèle d'Esther. *La charité est patiente*, dit l'Apôtre, *elle ne s'aigrit de rien*, *elle souffre tout*, *elle supporte tout* (1), et celle de la jeune fille, excitée par le désir de conquérir une âme à Jésus-Christ, était armée contre les plus rudes épreuves. Soit l'influence de ce beau mois de mai, jeunesse de l'année, soit vertu secrète émanée de la prière et de la foi, sa santé semblait raffermie, ses yeux reprenaient quelque chose de leur vivacité première, et les heureux parents trouvaient chaque jour son teint plus doucement animé du coloris de la jeunesse et de la santé. Cependant, elle n'avait encore franchi le seuil de sa chambre que pour passer dans son oratoire, lorsqu'un matin, Augustine lui dit avec quelque précaution :

— Catherine est plus malade, Mademoiselle ; je l'ai vue tout-à-l'heure, elle ne peut quitter son lit.

— Il faut que le docteur aille la voir ! s'écria Esther.

— Justement il est en bas et cause avec Monsieur.

(1) Saint Paul aux Corinthiens.

Le docteur Gilbert, vieil ami de la famille, parut presqu'aussitôt suivi de Mme. de Courson. En voyant Esther, il poussa une exclamation de joyeuse surprise.

— Eh bien! docteur, dit de Mme. de Courson.

— Madame, il ne me reste plus qu'à prendre mon chapeau; Mademoiselle ne fait plus partie de mes malades. Si elle veut bien consentir à se soigner, à suivre un régime, à être enfin bien sage, je la déclare radicalement guérie.

Mme. de Courson leva les yeux au ciel dans l'élan d'une pieuse reconnaissance et baisa sa fille au front.

— Mon bon docteur, voulez-vous me permettre, puisque vous me trouvez si bien, de faire aujourd'hui une petite excursion de convalescente?

— Hum!

— Je prendrai votre bras; vous me conduirez en face, ma mère le permet? Et vous aussi, n'est-ce pas?

— Voyons, de quoi s'agit-il?

— Une pauvre vieille femme fort mamalade...

— Je comprends... Eh bien soit! aujourd'hui vous ferez le tour de la cour, demain, vous irez à la Messe, après-demain, promenade en voiture... et puis vous suivrez votre régime, n'est-ce pas?

— Oui, docteur, répondit Esther. Elle mit son chapeau tandis que sa mère l'enveloppait soigneusement d'un châle, en disant: — Mais six étages à monter!

— Hum! répéta le docteur.

— Oh! maman!.... mon bon docteur!... je vous en prie!...

— Eh bien! allons; mais puisqu'il s'agit d'une malade à visiter, j'entrerai seul d'abord.

Esther, en effet, dut rester sur le palier, et elle s'assit sur le pliant qu'Augustine avait apporté pour elle. Son cœur battait comme à l'approche d'un grave événement.

Le docteur reparut au bout de dix minutes; il dit à voix basse: — Cette femme s'en va.... les ressources de la vie sont taries.... Faites-lui du bien, si vous voulez, mais il vous sera impossible de la guérir. Donnez-lui ce qu'elle demandera.

Il salua Esther et descendit. La jeune fille leva le loquet de la porte et entra doucement. Jamais plus affreuse pauvreté n'avait frappé ses regards: Catherine était étendue sur une paillasse sans draps, dans cette mansarde nue. Esther s'approcha du misérable lit avec un sentiment de respect, inspiré par la vieillesse, par la souffrance, et elle dit:

— Ayant appris que vous étiez plus souffrante, ma bonne, je suis venue vous voir... Dites-moi si je puis vous être utile en quelque chose?

La vieille ouvrit ses paupières ridées et attachant sur la jeune fille un regard sombre et concentré où semblait s'être réfugiée la vie, elle répondit:

— Je n'ai besoin de rien, retirez-vous..

— Je ne puis pas consentir à vous laisser seule et malade.

— Qu'est-ce que cela vous fait?

— Catherine, s'écria Augustine indignée, est-ce ainsi qu'on parle à Mademoiselle!

— Je ne veux pas voir des étrangers.

— Je ne suis pas une étrangère pour vous, Catherine, dit Esther avec douceur, et vous me feriez grand plaisir si vous vouliez accepter nos soins...

En disant ces mots, elle souleva l'oreiller de paille et porta aux lèvres desséchées de la malade une cuillerée d'orgeat. Catherine en prit quelques gouttes, puis détourna la tête.

Esther, sans se décourager, s'assit auprès du lit et dit à Augustine d'aller demander à Mme de Courson d'avoir la

bonté de faire donner pour Catherine des draps, des couvertures, un matelas, un fauteuil; elle lui recommanda d'amener quelqu'un pour l'aider à lever un instant la pauvre malade pendant qu'on ferait son lit.

Catherine, silencieuse et sombre, laissa faire. Mais lorsqu'elle se vit placée dans un lit propre et moelleux, elle tâta les draps, les couvertures blanches avec une espèce de satisfaction, et dit à voix basse, se parlant à elle-même : — Va-t-on m'enterrer? on me met du linge blanc!

Esther, la voyant retombée dans sa préoccupation, n'osa lui parler, et elle se retira, laissant auprès d'elle une garde vigilante. Mais tous les jours, animée d'une sainte constance, elle revint, elle monta ce rude escalier, elle s'assit à cette triste couche, elle essuya les duretés, les rebuts, et elle parvint d'abord à se faire souffrir, puis à se rendre nécessaire. Pour arriver à ce point tant désiré, pour obtenir un sourire, pour captiver la confiance de cette vieille mendiante, Esther fit plus d'efforts, employa plus de séductions que la jeune fille la plus coquette n'en saurait mettre en œuvre pour obtenir les louanges d'un peuple d'admirateurs. Qui donc inspire aux chrétiens ce zèle ardent? Qui donc leur fait trouver des charmes dans tout ce qui rebute la nature? Qui donc leur rend aimables les asiles de la misère, et leur fait chérir l'entretien des pauvres et des misérables? En quel nom, en un mot, se font de tels sacrifices? En un seul nom, celui de Jésus-Christ!

Ce nom divin, lien qui unit ici-bas le pauvre au riche, n'avait pas encore été prononcé entre la vieille malade et sa jeune consolatrice; cependant, un jour que Catherine se plaignait de la longueur de ses nuits d'insomnie, Esther lui prit la main, en disant : — Pourquoi ne priez-vous pas? Bien souvent encore, moi aussi, je souffre, je ne dors pas; mais, alors, je prie, je regarde mon crucifix, et le temps se passe doucement.

— Prier! je n'ai jamais prié! je ne sais pas prier!

— Se peut-il? Pauvre Catherine!

— Vous me plaignez? Oui, peut-être aurais-je été plus heureuse si j'avais su, comme d'autres que j'ai connues, prier Dieu et mettre en lui ma confiance; mais on ne me l'a pas appris! Je suis née avant la grande Révolution; quand elle éclata, mon père, qui était fripier aux Halles, fit la pluie et le beau temps dans le quartier... Il était président d'un club, il haranguait le peuple, il criait : *A bas le roi! à bas les prêtres!* ma mère disait comme lui. Il n'était pas question de catéchisme pour moi. Je me mariai; mon mari était un fort honnête homme, grand travailleur, qui n'aurait pas fait tort d'un liard à un enfant, mais qui ne mettait jamais les pieds à l'église.... *La poule ne doit pas chanter plus haut que le coq* : je fis comme mon mari.... Etait-ce bien? était-ce mal? je n'en sais rien... Il y a bien des choses qui n'ont pas marché comme je l'aurais voulu; mais Dieu aurait-il pu les changer?

Elle secoua la tête. Esther lui répondit :

— Dieu aurait pu, à votre prière, détourner peut-être les événements qui vous ont affligée, ou bien vous donner la résignation nécessaire pour porter vos peines en paix. Mais il n'est pas trop tard : vous pouvez encore croire et prier.... Dieu ne vous impute pas votre ignorance, et, de l'autre vie, il vous tend les bras pour vous recevoir!

— Vous croyez donc en Dieu, Mademoiselle?

— Si j'y crois! mais cette croyance est mon espoir, ma consolation, ma vie!

— Vous priez?

— Tous les jours, à toute heure!

— Ainsi Dieu existerait !... dites-moi ce que vous croyez.

Esther se mit à genoux, elle leva ses regards vers la croix qu'elle avait suspendue au chevet du lit, et, dans un langage simple et affectueux, elle tâcha d'instruire ce cœur plus ignorant que rebelle, et de faire jaillir la céleste clarté dans cette âme.

Dieu bénit sa parole : cette foi soudaine, qui parfois semble, comme un rayon du ciel, illuminer les mourants, éclaira l'intelligence de Catherine : la conviction se faisait jour dans une âme si longtemps remplie de préjugés et de passions. Quelques larmes rares coulèrent sur ses joues flétries, et elle dit : — Enseignez-moi à prier !

Esther prit ses mains, les joignit dans les siennes, et, d'une voix lente et grave, elle dit : — Répétez après moi.

« Notre Père qui êtes aux cieux. » Voyez, Catherine, vous parlez à votre bon, à votre vrai père, qui vous a créée, et qui vous attend dans cette belle demeure qu'il vous a préparée.

« Votre nom soit sanctifié. » Vous voulez, n'est-ce pas, de tout votre cœur, honorer et servir ce bon père, sanctifier son nom, autant que vous le pourrez ?

« Que votre règne arrive. » Vous désirez voir Dieu dans son règne, dans ses richesses, et régner avec lui ?

« Que votre volonté soit faite. » Ma bonne Catherine, aimez cette sainte volonté, aimez-la bien ! Si elle vous rend, pendant quelques jours, pauvre, malade, délaissée, c'est pour vous enrichir, vous couronner éternellement.

« Donnez - nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Voyez comme nous parlons au Seigneur avec confiance ! Nous sommes véritablement ses enfants, et il est notre vrai père.

« Pardonnez - nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Catherine, à ces mots, se redressa, et s'écria d'une voix brève :

— Je ne puis pas dire cela. Pardonner ! pardonner ! non, non, jamais !

— Catherine, s'écria Esther, nous accordons le pardon afin de l'obtenir.... j'ignore qui vous a offensée, mais....

— Oui, vous l'ignorez !... autrement vous ne parleriez pas de pardon ! Savez-vous bien, ajouta-t-elle avec une énergie croissante et en secouant le bras de la jeune fille, savez-vous bien qu'il m'a abandonnée, moi qui n'aimais que lui sur la terre, qu'il m'a laissée seule au monde, qu'il ne s'est jamais informé de moi, qu'il a rougi de moi, de sa mère, lui, mon fils !

— Votre fils !

— Oui, oui, mon fils ! pardonner à cet ingrat ! non, Dieu ne l'exige pas de moi, jamais !

— Hélas ! dit Esther en fondant en larmes, pardonnez pour l'amour de vous-même ; pardonnez afin d'obtenir le pardon du Dieu qui vous appelle pour vous récompenser ; pardonnez, pour détourner de la tête de ce fils, qui jadis vous fut cher, les malheurs que votre inimitié attirerait sur lui ! pardonnez enfin au nom de Jésus, qui pardonna, en mourant, à ses bourreaux !

Catherine gardait le silence.

— Vous aimiez votre fils ? Sans doute il vous aimait aussi ; pardonnez à ses égarements : ne vous souvenez pas de ses fautes, ne vous souvenez que de son enfance, quand vous le teniez sur vos genoux, qu'il vous embrassait et vous appelait *ma mère !*

— Je l'ai trop aimé ! il m'a déchiré le cœur ! ne m'en parlez plus !

Esther soupira, et, avec un élan de foi, s'adressant intérieurement à cette Vierge sainte, qui l'avait guidée dans

cette difficile entreprise, elle répéta la prière : *Montrez-vous notre mère* (1) !

Puis, serrant encore la main de la malade, elle lui dit avec feu :

— Voyez; si vous pardonnez, le ciel sera dans votre cœur ; l'absolution du prêtre vous purifiera, et vous recevrez, pour la première fois, la sainte communion. Dieu même viendra vous visiter ici, dans cette pauvre chambre ! il ne demande de vous qu'une chose : un généreux pardon !

Catherine parut hésiter encore. Enfin, elle dit :

— Mademoiselle, faites venir le prêtre !

III. LE 31 MAI.

— M. André Berthaut ! dit le domestique en introduisant un jeune homme dans le cabinet de M. de Courson.

— Monsieur, vous m'avez fait demander une entrevue, dit cet étranger au père d'Esther : je me rends à vos ordres.

— Croyez Dieu, Monsieur, que je n'aurais pas commis une pareille indiscrétion, sans un motif important.... bien important.... Monsieur, votre mère habite cette maison !

Le jeune homme, à ces mots, devint pâle, et dit d'une voix étouffée : — Ma mère ! il serait possible ! ma pauvre mère !

— Des circonstances que vous connaîtrez plus tard, l'ont mise en relation avec ma fille ; votre mère lui a confié quelques particularités de sa vie ; elle lui a enfin dit son nom et désigné votre demeure.

— Ah ! Monsieur, que vous devez me croire coupable ! Je le suis en effet.... oui.... bien coupable.... Ma mère me pardonnerait !...

(1) Hymne : *Ave maris Stella.*

—Elle vous pardonnera... je l'espère...

— Oui, je fus bien coupable !.... Comme elle m'aimait !. . et cette tendresse me pesait !... je voulais être libre.... J'osai demander compte de la fortune de mon père.... ces comptes me furent rendus, mais ma mère me bannit de sa présence !... Je fis un long voyage.... moitié pour mes plaisirs, moitié pour mes affaires.... Pendant mon absence, ma mère quitta son petit magasin, elle vendit tout.... Quand je revins, je cherchai en vain à savoir ce qu'elle était devenue... Des mois, des années ont passé depuis notre séparation.... Ma fortune a doublé ; mais toujours j'ai eu là, au cœur, un chagrin qui me rongeait.... Elle s'est souvenue de moi !... elle me rappelle !... elle me pardonne !

— Vous allez la revoir, reprit M. de Courson avec bonté : elle aussi, elle a bien souffert ! Un dépositaire infidèle l'a dépouillée du peu qu'elle possédait : l'âge, les maladies, sont venus.... Je ne puis vous le cacher, vous allez la revoir, mais peut-être pour bien peu de jours !..

André Berthaut ne répondit point ; il cacha sa tête entre ses mains, et pleura.

Quelques instants après, un vieil ecclésiastique entra dans le cabinet, et dit à M. de Courson :

— Elle est préparée ; Mme. de Courson et votre fille sont auprès d'elle.... je vais chercher le saint Viatique.

— Venez, mon cher Monsieur, reprit M. de Courson, venez, votre mère va vous recevoir.

Ils traversèrent la cour et montèrent l'escalier : André s'arrêtait souvent, accablé d'émotion.

Mme. de Courson et Esther tâchaient de préparer la vieille Catherine aux deux visites qu'elle attendait : à celle de son fils et à celle de son Dieu ! au pardon qu'elle devait accorder, à celui qu'elle osait espérer !

— N'est-il pas vrai, disait Mme. de Courson, que vous avez repris pour votre fils toute votre tendresse d'autrefois, et que s'il se présentait maintenant, vous le béniriez, vous prieriez pour lui?

— Oui, répondit Catherine d'une voix faible, tout est oublié.... j'ai été impérieuse et dure pour lui, tout en l'aimant.... j'ai eu des torts....

— Vous voudriez le voir? demanda Esther.

— Ah! si Dieu me faisait cette grâce!

— Il vous la fait! Votre fils est ici, dit Mme. de Courson avec émotion.

— Qu'il vienne! qu'il vienne!

Au même instant, M. de Courson entr'ouvrait la porte. André s'élança et vint tomber à genoux devant Catherine. Elle le saisit dans une étreinte silencieuse, l'attira vers elle et le tint embrassé.

Tout le monde pleurait. Dans un muet épanchement, la mère et le fils retrouvaient tout ce qu'ils avaient perdu.

Une petite table avait été transformée en autel. Esther y avait placé, sur un linge éclatant de blancheur, un crucifix entre deux cierges allumés; d'un côté l'eau bénite, où trempait un rameau de buis, et de l'autre une assiette contenant du coton et du pain, destinés à essuyer les doigts du prêtre après les saintes onctions.

Catherine éloigna d'elle un moment son fils pour le mieux regarder....

— Préparez votre cœur, ma bonne Catherine, dit M. de Courson, car notre Seigneur va venir!

— Ah! c'est trop de grâces! André, tu ne sais pas? je vais faire ma première communion.... et ma dernière aussi....

Esther s'assit dans la ruelle du lit, et, d'une voix lente et douce, elle lut ce passage de l'*Imitation* :

« *Venez à moi*, dites-vous, *vous tous qui » êtes dans la peine et qui etes chargés, » et je vous soulagerai.* O quelle dou» ceur et quelle bienveillance cette pa» role fait entendre à un pécheur, lors» que vous-même, Seigneur, mon Dieu, » vous invitez l'indigent et le pauvre à » la communion de votre très-saint » corps! Mais qui suis-je, Seigneur, » pour oser m'approcher de vous? » Quoi! la vaste étendue des cieux ne » peut vous contenir, et vous dites : » *Venez à moi, tous?* »

— Il vient lui-même! dit Esther, interrompant sa lecture; entendez-vous des pas sur l'escalier? C'est le prêtre qui vous apporte votre Dieu! Mère du pur amour et de la belle espérance, ô Marie, priez, priez pour nous!

Quand le prêtre entra, tous priaient.

Le visage de Catherine, quoique pâli par les approches de la mort, semblait illuminé d'une flamme intérieure : le bonheur et la foi l'éclairaient. Elle courba la tête avec humilité sous l'absolution solennelle que le ministre du Seigneur prononça au nom de son divin maître, et reçut, avec le sentiment le plus religieux et le plus profond, le sacrement des mourants, ces dernières onctions par lesquelle l'Eglise prépare ses enfants au banquet éternel. Enfin, le prêtre, prenant en main la coupe du salut, éleva l'hostie et déposa sur les lèvres de la mourante ce pain du ciel, gage précieux d'une vie meilleure.

Un long silence régna : le dernier souffle de Catherine s'exhalait en actions de grâces....

Elle tourna enfin vers son fils prosterné un regard presque éteint, et lui dit : — Mon cher enfant, sers le bon Dieu, afin que nous puissions nous retrouver..... et vous, Mademoiselle, vous qui m'avez appris à connaître Dieu, soyez bénie!.. et priez, priez pour moi... priez la sainte Vierge!...

Ce fut son dernier mot... elle s'affaissa sur l'oreiller, et son âme s'exhala en paix entre les mains de Dieu !

Au moment où elle expirait, les cloches sonnaient le dernier office du mois de Marie, et l'œuvre de charité, entreprise sous les auspices de la Vierge sainte, était accomplie ; Esther avait conquis à la vie éternelle une de ces âmes si chères à Jésus et à Marie !

Charlotte Simon.

UN INTÉRIEUR CHARMANT.

ESQUISSE.

— Quel bonheur que de s'entendre appeler Madame ! Si vous saviez, Arthur, comme je suis contente ! Vrai, vous m'avez rendu un immense service ! Entre nous, je m'ennuyais à mourir au coin du feu de ma grand'-mère : cet intérieur était d'une monotonie fatigante, et c'est là que vous êtes venu me chercher pourtant !

Un aimable sourire accompagnait ces paroles qu'une jeune femme adressait à son mari. M. d'Esessars relevait sa moustache, et regardait complaisamment la jolie enfant, qui n'avait pas craint de lui donner sa confiance, quoiqu'un long séjour en Afrique lui eût valu le grade de colonel, la croix d'honneur, et un teint de bistre jouant assez bien l'arabe.

Quel âge avait M. d'Esessars? Quarante ans, disait-on, et Léonie n'en avait que vingt-deux : cependant leurs caractères opposés sympathisaient si bien que personne ne blâmait cette union. Les uns disaient : Le colonel a besoin de distraction, sa petite femme l'amusera; les autres : Cette jeune femme a besoin d'un mentor, le colonel la dirigera, tout est pour le mieux.

Trois semaines s'étaient à peine écoulées depuis la célébration du mariage : l'aimable autorité du colonel ne pesait pas à Léonie; le joug d'Arthur était léger comme celui de tout homme qui s'attache lentement, sérieusement et pour toujours. Fatigué de ses longues campagnes, M. d'Esessars avait donné sa démission, et se promettait un avenir doux et tranquille, lorsque, tout-à-coup, il découvrit dans sa jeune compagne un vif dégoût pour la vie d'intérieur, et pour les simples devoirs que la femme est appelée à remplir. Léonie, franche et gaie, ne cherchait point à déguiser sa pensée ; elle disait tout simplement à son mari : Écoutez, mon ami, je me suis ennuyée outre mesure avant mon mariage, en voilà assez : je veux aller, venir, voyager, danser, donner des fêtes, m'amuser toujours, toujours, toujours, entendez-vous, mon colonel ?

Le militaire souriait; mais, au fond, la peur le gagnait, lui qu'on croyait si brave! Il se disait : Quoi! échapper au feu des Arabes pour venir camper à Paris? Mener en France la vie nomade du désert ! c'est impossible ! J'ai besoin de repos : j'entends lire, écrire, m'occuper tout le jour, dîner tranquillement, et surtout ne pas aller tous les soirs dans le monde; est-ce trop demander?

En homme habile, il ne demanda rien.

— Léonie, dit-il un jour, comment prétendez-vous diviser votre temps ?

quel genre de vie vous plairait davantage?

— Mon ami, tous ceux qui ne ressemblent pas au genre de vie qu'on menait chez ma grand'mère.

— Chez votre grand'mère on s'ennuyait donc bien?

— Ah! je vous en réponds! jugez-en vous-même : je me levais à sept heures en hiver, et à six heures en été : ainsi le voulait ma grand'mère, assurant que le repos du matin ne me valait rien.... Il fallait faire ma toilette et vaquer aux soins du ménage; à midi, j'avais déjà fait mille choses : j'étais habillée, j'avais déjeuné, lu, écrit, travaillé; vraiment je m'admire quand j'y pense! Puis venait l'heure des visites : nous en recevions régulièrement deux ou trois, qu'il fallait rendre promptement. Ces visites charmaient ma grand'mère. C'étaient d'anciens amis à rhumatismes; on parlait de la pluie, du beau temps, de la politique, et des malheurs de ce bas monde; tout cela me berçait, et j'étais prête à m'endormir, quand, à notre tour, nous sortions pour aller savoir comment telle ou telle personne avait passé la nuit, ce qui m'inquiétait légèrement. A six heures nous dînions. Le soir, quelque parent, deux ou trois amis, nous arrivaient : on causait; je faisais un peu de musique, souvent une partie de wisth; nous prenions une tasse de thé, et quand la pendule sonnait dix heures, chacun se retirait. D'autres fois nous restions en tête-à-tête : ma grand'mère s'endormait en lisant, moi je brodais en m'endormant. Ah! les jolies soirées! De loin en loin nous avions du monde : ma grand'mère invitait une vingtaine de personnes; on s'égayait un peu, on dansait un quadrille, par complaisance pour la *petite* Léonie; mais jamais de foule, pas de bruit, pas de grandes toilettes; on venait à huit heures, on s'en allait avant minuit. Rien de bourgeois et d'ennuyeux comme ces petites soirées sans façon!

— Mais, ma chère amie, que faudra-t-il donc faire pour vous désennuyer?

— Vraiment, je n'en sais rien.... J'ai besoin, voyez-vous, d'une vie accidentée.

— En vérité?

— Oh oui! il me faut un intérieur gai, bruyant, animé; en un mot, je veux et j'entends que mon mari se donne la peine de créer tout exprès pour sa femme un intérieur charmant.

— Mais tous les intérieurs sont charmants si l'on y vit en paix. Vous concevez, chère enfant, qu'on ne donne pas sa démission pour courir les chances de la guerre : j'ai besoin de tranquillité; je demande bien peu. Que me faut-il à moi? une gentille petite femme? La voilà.

— Bravo!

— Puis le confortable de la vie, qui, grâce à Dieu, ne nous manque pas; passer l'été à la campagne, y vivre à l'aise, tranquillement....

— C'est ça! semer de la luzerne, c'est délicieux!

— Revenir à Paris l'hiver, aller un peu dans le monde; plus souvent encore réunir quelques amis intimes : on cause, on s'égaie au coin du feu....

— Ah! vraiment, il me semble que j'entends ma grand'mère! Je me vois déjà, entre la pelle et les pincettes, me chauffant indéfiniment les pieds! comme c'est amusant! épousez donc des colonels!

M. d'Esessars se mit à rire, et trouva fort jolie la petite moue de Léonie. En effet, cette aimable femme mettait tant de gentillesse à tout ceci, qu'en répétant *je veux*, elle semblait faire une prière, et son regard disait : Vous êtes bon, ma joie sera de vous obéir, mais je suis une enfant, gâtez-moi!

— Chère Léonie, il faut pourtant qu'on fasse votre bonheur! C'est pour cela qu'on a quitté le service.

— Ah! ah! Eh bien! conduisez-moi au bal.

— Au bal! au bal! c'est à merveille, mais encore faut-il que je dorme?

— Ah! sans doute.

— Léonie, vous m'embarrassez beaucoup; qu'appelez-vous un intérieur charmant? Montrez-m'en un du moins.

—C'est bien facile! Nous allons voyager puisque je suis invitée chez plusieurs de mes amies. Nous devons passer quelques jours à Bordeaux chez Louise; nous arrêter à Libourne chez Lina; puis aller chez Noémi au château des Tournelles : ces trois jeunes femmes sont un peu plus âgées que moi, et mariées depuis quelques années; elles ont épousé des hommes tout-à-fait... Oh! vraiment, des maris....

— Quoi! des maris charmants! Bon! voilà qu'on va faire des comparaisons! Ah! décidément, j'ai fait une folie! que ne suis-je encore simple lieutenant!

Léonie regarda M. d'Esessars si gentiment, qu'il se réconcilia tout d'abord avec son grade de colonel, et la conversation devenant plus sérieuse, on parla des préparatifs du voyage qui devait avoir lieu prochainement.

A quelque temps de là, Léonie accompagnée de son mari, traversait Bordeaux pour se rendre chez Mme de Tourville, une de ses anciennes compagnes de pension.

En arrivant, on s'embrassa cordialement, on s'adressa de part et d'autre mille félicitations. Léonie se promettait de bien s'amuser chez une jeune femme mariée depuis dix-huit mois et qui n'avait pas encore d'enfants.

L'heure du dîner approche : Louise veut présenter sa compagne à la mère de son mari.

— Ah! tu demeures avec ta belle-mère?

— Oui, nous sommes ici en famille. Mme de Tourville habite le premier étage, et deux autres ménages occupent l'étage supérieur. Ce sont les frères et sœurs de mon mari.

— Ainsi vous êtes tous réunis? Comme c'est agréable! au moins tu n'es pas isolée, quand ton mari sort, tu as quelqu'un à qui parler; puis on passe la soirée ensemble. Mais, ma chère amie, sais-tu bien que voilà un intérieur....

— Charmant! répondit Louise d'un air passablement ennuyé. Et le colonel se dit : Bon! voilà une femme qui ne s'amuse pas tous les jours! Les choses commencent bien!

Léonie fut présentée à Mme de Tourville, dont l'extérieur imposant l'intimida beaucoup. Puis elle monta chez Mme Alfred de Tourville, jeune blonde au regard inanimé, qui la reçut d'un air sentimental et ne lui plut qu'à moitié; de là, on passa chez Mme d'Harfeuille, sœur de MM. de Tourville; celle-ci, mariée depuis huit ou dix ans, reçut froidement Léonie, lui parla peu et lui déplut beaucoup.

En descendant Mme d'Esessars dit à son amie :

— Comment t'arranges-tu avec tout ce monde-là? Ces figures ne me reviennent pas : l'une me paraît sévère, l'autre ennuyeuse, et l'autre insupportable.

— Que veux-tu? on se fait de petites concessions. La vie commune, qui a ses avantages, a sans doute aussi bien des inconvénients, mais où n'y en a-t-il pas?

Le colonel affirma qu'il y en avait partout, et, à partir de ce moment, il répéta le plus souvent qu'il put que Louise était une femme pleine de jugement.

On se réunit pour dîner. Madame

d'Harfeuille parut avec son air majestueux et ses trois enfants. Mme Alfred entra suivie d'un petit garçon de trois ans qu'on mit à table entre sa mère et Léonie, et qui se chargea de faire toutes les maladresses possibles pendant le repas, au grand déplaisir de Mme d'Esessars qui n'aimait pas beaucoup les enfants.

Les trois maris se trouvaient là. Le colonel était en quatrième. Tout ce monde parlait tour-à-tour politique et colifichets : les hommes ne s'entendaient pas sur la question financière, et les femmes furent deux fois au moment de se quereller à propos d'un patron de corsage ; mais comme chacun apportait à la vie commune les égards et la politesse qui proviennent d'une bonne éducation, il n'y eut aucun choc violent, seulement Léonie se dit tout bas : — Voilà bien des nuances de caractères ! Qu'il faut de prudence et de souplesse pour vivre en paix quand on est si nombreux !

De son côté le colonel se disait : Mieux vaut cent fois mon tête-à-tête avec ma femme.

Après le dîner, Léonie s'approchant de Louise lui demanda si toutes deux ne pourraient pas aller causer un moment dans sa chambre ?

— Impossible, ma chère !

— Comment impossible ?

— Ce serait remarqué. Il est plus convenable que je reste au salon ; je dois faire tout-à-l'heure la partie de ma belle-mère.

— Tu aimes donc bien les cartes ?

— C'est un usage établi.

— Ah quel ennui !

La soirée fut assez monotone. Il vint une visite, on causa, ces dames se mirent à travailler ; deux de ces messieurs s'en allèrent, l'un au cercle, l'autre au spectacle. Les quatre enfants, après avoir fait un tapage impossible à décrire, disparurent. On respira plus à l'aise, et vers onze heures chacun se retira.

— Ah ! mon ami, dit Léonie en entrant dans la chambre qu'on lui avait préparée, savez-vous qu'à la place de Louise je m'ennuierais beaucoup ? Elle n'est ici qu'une petite fille, sa belle-mère dirige tout, elle n'ose pas commander, et parce qu'elle est la plus jeune de toute la maison on la regarde comme une enfant. Ah ! que je me trouverais malheureuse !

— Mais, c'est pourtant la vie de famille, dont je vous ai souvent entendu vanter les charmes. Je vous dirai que j'ai causé avec ce Monsieur dont on a reçu la visite. Il m'a appris que Mme de Tourville, la mère, est le modèle des maîtresses de maison. C'est, m'a-t-il dit, une femme du plus haut mérite, dont la vie n'a été qu'un long dévouement. Ses enfants doivent leur fortune à sa sage administration, elle est bonne, prudente....

— C'est possible, mais elle joue trop longtemps, c'est ennuyeux.

— Mme Alfred est une femme très-délicate, fort nerveuse, mais intéressante au plus haut degré. Elle a des talents, elle est musicienne, elle peint...

— Véritable momie ! Elle dort en marchant, et le moindre bruit lui fait mal aux nerfs.

— Mme d'Harfeuille est une femme de caractère. Elle est fort instruite, élève elle-même ses enfants, c'est une personne tout-à-fait distinguée....

— Allons donc ! Elle parle à son mari comme à son domestique ; c'est une femme hautaine, dominante, j'ai vu tout cela, moi !

— Votre amie cependant n'est point en guerre avec elle.

— Je crois bien, elle lui cède toujours ! Si Louise était moins douce, moins con-

ciliante, cet intérieur serait un enfer!

—Un enfer? Ce monsieur appelait cela un intérieur charmant!

— Sans doute, parce que le monde juge sur l'apparence, et ne tient pas compte de l'opposition des caractères. Quoique je n'aie pu causer qu'un moment avec Louise, j'ai su apprécier sa position : sa vie se passe à étudier les goûts de chacun, et à sacrifier les siens. Vous croyez que cela m'amuserait ? Elle s'efface devant sa belle-mère, fait des frais pour Mme Alfred, baisse pavillon devant Mme d'Harfeuille, et ne conserve dans la maison que le droit d'entretenir la paix entre tous. Ah! quelle vie! j'aimerais mieux retourner chez ma grand'-mère!

M. d'Esessars, enchanté du début, s'endormit plein d'espérance. Léonie rêva qu'elle avait une belle-mère, deux beaux-frères, trois belles-sœurs et huit neveux, ce qui lui donna la migraine.

On passa quelques jours à Bordeaux. Louise et Léonie se quittèrent à regret; on se promit de s'écrire et on se sépara le cœur gros; mais Louise essuya ses larmes, car il fallait ce jour-là être aimable. Sa belle-mère donnait un grand dîner et comptait sur elle pour faire les honneurs. Tout se passa à merveille; Louise ne fut pas triste, elle s'occupa de sa parure, reçut gracieusement les invités, chanta le soir, et finit par danser.... Et le monde disait : Que cette jeune femme est heureuse! Elle est là comme une petite reine! aucun souci! jamais de chagrin! Ah! vraiment, c'est un intérieur charmant!

Ainsi jugeaient les étrangers, et Dieu seul voyait et bénissait en Mme de Tourville d'invisibles combats et de perpétuels sacrifices faits à la paix du foyer.

(*La fin au prochain numéro.*)

JOSEPH DE B.

INSTRUCTION.

POÉSIE.

COMPARAISON DE LA BEAUTÉ, DE L'ESPRIT ET DE LA VERTU.

La fleur que vous avez vu naître,
Et qui va bientôt disparaître,
C'est la beauté qu'on vante tant;
L'une brille quelques journées,
L'autre dure quelques années,
Et diminue à chaque instant.

L'esprit dure un peu davantage,
Mais à la fin il s'affaiblit;
Et s'il se forme d'âge en âge,
Il brille moins, plus il vieillit.

La vertu, seul bien véritable,
Nous suit au-delà du trépas;
Mais ce bien solide et durable,
Hélas! on ne le cherche pas!

Mlle de SCUDÉRY.

VOYAGES.

SOUVENIRS.

La rive occidentale de la baie qui forme le Port-Louis de l'Ile-de-France est presque déserte. Les voiles s'en éloignent, car ses abords sont semés d'écueils ; des madrépores y montrent sous l'eau leurs crêtes marbrées, des bancs de sable y jaunissent la surface de la mer, et, quand elle est basse, on peut découvrir dans sa profondeur les grands corps de plusieurs navires qui ont anciennement péri dans ce lieu. La terre plate et comme noyée ne présente que des buissons d'aloès, des enclos de pierres sèches, et quelques chétives cabanes où vivent des nègres pêcheurs. De loin en loin seulement, on aperçoit un cocotier balançant sa tête superbe au-dessus de ces misérables constructions, ou bien un dattier qui fait miroiter au soleil ses palmes luisantes.

Bordez cette ceinture d'une ligne de noirs filaos, ces sapins de la zone torride dont la feuille sifflante imite le bruissement de la vague et qui se plaisent à jeter sur les côtes leur ombre et leur tristesse, vous aurez alors une vue complète de ce morne paysage.

Pourtant, cette plage si délaissée n'est pas sans quelque charme. On y trouve de la fraîcheur, une si douce chose dans les climats brûlants ! La brise du large y arrive pure et vive, encore toute chargée de l'air salin qui pique la chair et ranime l'esprit.

Le silence y serait trop profond, la solitude trop grande ; mais le silence écoute au loin le battement des rames, les chants adoucis des matelots, et ces mille petits bruits qui lui viennent du fond de la baie où la ville est allée s'asseoir. La solitude se rassure en apercevant les mâts des vaisseaux avec leurs banderolles flottantes, les sommets des maisons avec leurs blanches argamasses.

J'ai passé là quelques soirées qui ne sont pas les plus mauvaises parmi celles dont ma mémoire a gardé le souvenir. Si l'on me demande ce que j'y faisais? ..... Mon Dieu ! rien, et le plus souvent je ne pensais à rien. Je respirais à mon aise, je me sentais vivre, voilà tout. N'étant point troublé par les importuns, point arraché à moi-même par le mouvement ou la nouveauté des objets extérieurs, j'avais cette quiétude d'existence pour laquelle il ne faut ni plaisir ni peine.

Quoique le temps et la distance aient emporté bien loin déjà ces lieux et ces impressions, je les vois, je les sens comme si j'y étais encore. Les moindres circonstances me reviennent : je retrouve le ciel, la mer, l'oiseau qui volait, la pirogue qui glissait au long du rivage, et les rares visiteurs que le désœuvrement ou la rêverie amenait dans mon silencieux domaine.

Parmi ces derniers, il en est un dont l'histoire est assez singulière. Ce n'est pas qu'elle contienne des aventures romanesques ou des faits bien merveilleux ; mais, depuis le grand Robinson, de fabuleuse mémoire, je ne pense pas qu'il se soit rencontré un homme ayant goûté plus largement les tristesses et les joies de la solitude. Je ne crois pas aussi qu'on puisse citer un plus curieux exemple de l'inconstance de nos projets et du vide de nos désirs.

J'étais, suivant ma coutume, assis sur un petit tertre qui regarde la baie. Il

vint s'asseoir à mes côtés, donnant un simple salut pour toute attention à mon voisinage, puis il appuya son coude sur le gazon, posa sa tête dans sa main et se mit à considérer la mer.

Son visage avait de la distinction, ses traits étaient réguliers; mais une expression vague, indécise et comme vacillante, sortait de l'ensemble. On eût dit la lumière douteuse d'une flamme qui a manqué d'air et qui menace de s'éteindre.

Son costume avait une couleur plus prononcée. Il était complétement vêtu de toile blanche : pantalon presque flottant, gilet rond à col pendant et à larges manches. De cette toilette, la pièce capitale était, sans contredit, un grand chapeau de feuilles de latanier dont les bords évasés formaient le parasol et ombrageaient jusqu'à ses épaules.

Tout cela était d'une ampleur mal dessinée et fort peu gracieuse, mais calculée de manière à donner le frais et la liberté; tout cela sentait le primitif, et je devais avoir pour voisin quelque bon créole d'ancienne lignée, quelque modeste habitant de ces petits cantons perdus dans l'intérieur de l'île, où la mode a moins d'empire que le soleil.

Il sortit tout-à-coup de sa contemplation, et se tournant vers moi : Oh! me dit-il, comme un navire filerait bravement vers l'Europe sous cette jolie brise de Sud-Est!

Je lui répondis : Ce vent le pousserait bien vite au large, et cette nuit qui vient, il la passerait avec les goëlans. Croyez-moi, il vaut encore mieux être où nous sommes. On dort mal sous les raffales; votre case est plus tranquille. Oui, croyez-moi, contentez-vous de votre vie créole; ne demandez point à quitter vos montagnes; ne perdez jamais de vue la tête du *Piterboth*.

— Moi! me dit-il avec un sourire mêlé d'orgueil et d'ironie. Vous vous trompez, ces montagnes ne m'ont point vu naître; je suis un enfant de Paris!

Je voulus m'excuser de ma fausse et maladroite interprétation.

— Ce n'est pas la peine, me répondit-il. Ne vous excusez pas, vous avez traduit ma figure et mon habit. Il est vrai que vous avez fait un contre-sens; mais il faut avouer aussi que le texte est passablement obscur.

Après cette lueur d'esprit, son visage parut s'illuminer. Ce n'était plus le même personnage, il devint causeur et, petit à petit, il me raconta sa vie et ses projets.

— Tel que vous me voyez, me dit-il, j'ai pourtant été bercé dans un des plus somptueux hôtels de la Chaussée-d'Antin. Mes yeux se sont ouverts sous des lambris dorés et des tentures de soie; mon enfance s'est roulée sur les plus magnifiques tapis d'Aubusson. J'étais le fils unique d'un banquier bien connu pour sa grande fortune et son grand luxe. A mesure que j'avançais en âge, la vue devant moi se faisait plus séduisante : tous les plaisirs du beau monde, toutes les joies de la richesse m'attendaient à mon entrée dans la société. J'allais atteindre ma dix-neuvième année, j'arrivais, je n'avais qu'à ouvrir les bras pour attirer à moi toutes les jouissances. Eh bien!... regardez là-bas sur la mer, voyez-vous cette vague qui monte... qui monte.... la voilà tombée! il n'y a plus à sa place qu'un abîme. Ainsi tomba la grande fortune de mon père. Il mourut de chagrin et je restai seul avec ma pauvre mère, mes vains regrets et mes désirs trompés.

Le bonheur m'échappait, je voulus courir après lui. J'avais entendu parler des colonies, on en racontait des choses merveilleuses : celui-ci en avait rapporté des lingots d'or, celui-là des tonnes d'argent. L'ambition me donna du courage, j'embrassai ma bonne mère en lui disant: Je reviendrai bientôt. Trois jours après,

j'étais sous voiles, emportant au-delà des mers mes rêves de vingt ans, les belles espérances de la jeunesse et cet esprit aventureux qui repousse le doux rivage de la patrie.

Avec ces richesses naturelles, je débarquai à l'Ile-de-France. J'y trouvai la plus généreuse hospitalité. Quant aux trésors, ils étaient, comme partout ailleurs, cachés sous la terre ou renfermés dans les veines du commerce. Pour les en tirer, il fallait planter des cannes à sucre, élever des girofliers, cultiver l'indigo, faire la récolte du café. Il fallait les labeurs du comptoir, la science des affaires, les chances de la spéculation ou la patiente économie du marchand.

On m'offrit des occupations qui devaient suffire à mes besoins; je trouvai des emplois qui pouvaient mener doucement au bien-être de l'existence créole; mais je n'avais point traversé tant de mers, je n'étais point venu jusqu'aux Indes pour y bâtir une cabane et passer toute ma vie à l'ombre d'un bananier.

A cette époque, un armateur du pays venait d'obtenir de l'amirauté la concession d'une petite île déserte, à peine connue des marins et jusqu'alors oubliée des spéculateurs. Voulant y former un établissement, il y avait transporté quelques noirs et il cherchait un régisseur pour administrer sa possession.

Les conditions qu'il proposait passaient pour très-avantageuses, et cependant personne ne se pressait d'en faire son profit. C'était, disait-on, s'enterrer tout vif, c'était accepter volontairement le sort d'un naufragé; c'était vouloir tenter Dieu, que d'aller ainsi faire sa demeure au milieu des vaches marines, et disputer la place aux phoques de la grande mer.

Moi, je me présentai sans souci de toutes ces craintes. Je n'avais aperçu que l'occasion d'arriver plus vite à la fortune, je ne considérais que le bonheur de rentrer quelques années plus tôt dans notre belle France.

Dès la première entrevue tout fut arrêté, et je me mis aussitôt en mesure de partir. Un petit brick me conduisit en vingt jours à ma destination. Il débarqua les outils nécessaires, des instruments de pêche et quelques provisions; puis il tourna son beaupré vers le large, reprit sa route en fuyant sous toutes ses voiles et disparut.

Oh! ce fut alors que je compris la solitude! Elle était partout! Dans la mer qui s'étendait devant moi blanchissante et nue jusque sous les brumes de l'horizon; dans le ciel ardent et fixe au-dessus de ma tête; elle était à mes pieds sur cette longue grève sablonneuse, semée de coquillages brisés; je l'écoutais dans l'air qui me disait le sourd roulement des flots, l'éternel clapotis des lames, et pas un son de l'humanité; je la respirais dans cette saveur âcre des terres nouvelles, dans cette odeur de rivage qui porte avec elle comme une impression de sauvagerie, comme une idée d'abandon.

Je demeurai quelque temps étourdi de ma situation, ainsi qu'on l'est au sortir d'un rêve pénible. Je me demandais si c'était bien moi, comment je me trouvais là..... dans quel lieu? J'eus besoin de rappeler tous mes souvenirs : mon engagement, mon départ, les deux cents lieues que je venais de faire sur la mer des Indes. Ah! j'étais bien réellement sur le rivage de l'île d'Agaléga.

Agaléga! voilà le nom de mon triste royaume. Au temps de ma jeunesse, il m'était arrivé deux ou trois fois, en parcourant des cartes marines, d'arrêter mes regards sur un point presque imperceptible jeté entre la côte d'Afrique et celle de Malabar, à deux cents milles environ de la pointe septentrionale de la grande

île de Madagascar. Je ne me doutais guère alors que ce point m'attendait, qu'un jour il devait m'attirer à lui, que Dieu avait marqué d'un même signe, moi, joyeux enfant de la grande ville, et ce pauvre îlot solitaire.

Enfin ! puisqu'il me fallait y vivre, je voulus connaître son étendue, ses productions, ses ressources et ses dangers, et je me mis à le parcourir avec cet intérêt triste et tendre qui s'attache aux lieux où l'on doit souffrir.

L'île entière peut avoir en longueur quatre lieues tout au plus, et sa plus grande largeur n'excède pas une demi-lieue. Elle est environnée d'une plage légèrement inclinée sur laquelle le flot monte et descend deux fois le jour. A la marée pleine, il vient battre la côte au-dessus de laquelle il roule en grondant, et alors on dirait que le sol s'enfonce comme le pont d'un navire qui va sombrer. Mais quand le reflux entraîne la mer, il se forme à la place qu'elle abandonne une ceinture de sable d'un aspect onduleux et qui brille au soleil comme les glaciers de la Suisse. On voit en même temps apparaître tout à l'entour de gros rochers de corail qui montrent leurs têtes limoneuses et se tiennent rangés en cercle comme s'ils étaient les gardiens de la contrée.

Un canal sépare l'île en deux parties, et cette rivière d'eau salée qui s'élève et qui s'abaisse, qui répand son amertume et son bruit, donne plus de désolation que de joie à la terre et aux arbres.

Une épaisse végétation couvre ce petit pays ; mais sa parure la plus belle et aussi la plus précieuse, c'est le cocotier. Il est là dans son climat natal, il y forme de véritables forêts, il y donne toute la richesse de son fruit. Ce noble palmier est bien la providence de toutes les îles basses et madréporiques de la mer des Indes. L'année entière il produit sans jamais se lasser. Au milieu de son luisant panache se trouvent en même temps des rameaux qui fleurissent, des grappes de jeunes cocos et des branches chargées de grosses noix grises qui tombent de maturité. Elles fournissent en abondance une huile très-employée dans nos colonies, et qui est aussi l'objet d'un grand commerce dans tous les états de l'Inde. Voilà ce qui avait attiré les regards de l'industrie, et décidé les frais d'un établissement sur ce petit coin de terre.

Les noirs que je trouvai dans l'île étaient sans cesse occupés à ramasser ces noix et à les ouvrir pour en tirer les amandes qu'ils broyaient ensuite dans des troncs d'arbres creusés comme de grands mortiers. Ils s'acquittaient avec zèle de ces différents travaux, et pourtant il ne leur revenait rien, ils n'avaient ici-bas rien à prétendre autre chose que vivre et mourir sur ce misérable rocher, car ils étaient esclaves ; le maître de l'île était aussi leur maître. Presque tous étaient sortis de la nation des Mozambiques. C'est une bonne race, bien travailleuse, ne songeant point à mal quand elle a son appétit satisfait ; et l'abondance du poisson, sur cette côte qui n'avait jamais été pêchée, donnait tout contentement à ces pauvres créatures.

Mais mon Dieu ! pour moi quelle société ! nous n'avions point le même langage, point les mêmes pensées ; nos habitudes et nos goûts étaient si différents ! Leurs traits rudes et leur couleur africaine me faisaient souvenir du lointain de ma patrie ; leur présence me faisait mieux apercevoir mon isolement.

Ils avaient établi leur camp sur le rivage. Comme ils ne connaissent guère les souffrances de l'imagination, c'était pour eux la meilleure place. D'ailleurs, qu'avaient-ils à regretter ? Cet aspect sauvage de la grève, cette morne étendue d'une mer sans vaisseaux, devait leur

plaire, c'était l'image de leur pays barbare. Tout au contraire, je fis choix, pour y bâtir ma case, du lieu le plus retiré. L'abandon est comme la nudité ; il fuit l'espace et la vue, il a l'instinct de la retraite et du mystère. En vérité, je trouvais mon âme moins délaissée quand j'étais tout seul, bien caché au fond du bois.

C'était là que j'allais chercher un peu de calme quand le travail ne suffisait point à dévorer mon ennui, et rêver à ma mère.

Durant le jour, les heures s'en allaient encore assez doucement. J'étais poussé par mes occupations ; je visitais les travailleurs, je faisais l'inspection de nos pêcheries, je surveillais la récolte des noix de cocos. La chaleur du climat donnait de la fatigue à mon corps, de l'apaisement à mon cœur. Je crois aussi que la lumière rendait mes pensées plus saines. Mais sitôt que venait le soir, je me sentais pris d'une agitation que je ne saurais dire. Le démon de la solitude s'attachait à moi, me poursuivait en tous lieux. Comme un homme qui a perdu la raison, je courais sur le rivage; comme un enfant, je faisais crier sous mes pieds le sable durci par le flot. Souvent je montais à la cime d'un immense cocotier qui dominait toutes les parties de l'île. Selon leur coutume, les noirs avaient creusé des degrés dans son écorce pour arriver sans trop de peine jusqu'à ses rameaux ; car ils y avaient fait une incision et suspendu un long tuyau de bambou dans lequel coulait goutte à goutte cette liqueur sucrée qu'on nomme *calou* dans les Indes, et que les Européen appellent vin de palme. C'était là mon observatoire ; je m'y établissais au milieu des grandes palmes et j'y demeurais des heures entières à regarder la mer qui se prolongeait sous les derniers rayons du couchant. Non, jamais vous n'imaginerez toutes les tristesses qui sortaient de cette eau profonde perdue dans l'infini, sous ce ciel qui s'abaissait! Quelquefois, je découvrais dans la lumière mourante du crépuscule un navire qui cinglait bien loin. D'où venait-il? où allait-il? Peut-être qu'un pauvre matelot suspendu dans ses cordages me donnait un salut de la main, disait un mot du cœur à ce pays inconnu qui devait lui paraître comme une tache verte à la surface de l'abîme.

La nuit venait, elle enlevait la voile avec mes rêves, s'étendait sur la mer, tombait sur mon île. Je descendais alors. Oh ! si je pouvais rendre les effets de la nuit ! La nuit de la terre d'Agaléga ne ressemble point à la nuit des grandes terres habitées; elle a des bruits étranges. Une légère ondée, une folle brise qui courent sur les têtes des cocotiers, suffisent à réveiller la forêt tout entière. Aussitôt, les longues feuilles ailées de ces arbres toujours tremblants, battues par la pluie, soulevées par le vent, pétillent comme la flamme ou sonnent comme des cymbales.

Longtemps avant l'aube, du creux des arbres et de la fente des rochers, partent des volées d'oiseaux pêcheurs. Je les sentais, pour ainsi dire, passer au-dessus de mon habitation où ils marquaient leur route en laissant descendre par intervalle un long cri bien plaintif. Il y a surtout une famille de ces oiseaux qui fait l'épouvante des noirs. C'est un signe de malheur quand le *fouquet* vient à chanter au-dessus de leurs cases, et il faut avouer qu'il n'est pas gai de l'entendre. Cette espèce de gros pétrel, d'un roux très-sombre, ne se montre que dans les ténèbres ; il vole toujours en rond, et sa voix est si lugubre, qu'on dirait les gémissements d'un petit enfant qu'on emporte dans les airs. Mais ce qu'il y a de plus saisissant, c'est la grande rumeur des flots. Selon les lieux où elle arrive,

la mer fait entendre une voix différente. Elle mugit sur les grèves, elle rugit sur les rochers, elle tonne dans les cavernes. Et tous ces bruits sont entrecoupés de silences profonds, durant lesquels on distingue la chute des noix de cocos à travers le bois.

J'avais pourtant fini par m'accoutumer à cette harmonie sauvage. Elle me berçait dans mon sommeil; dans mes insomnies, elle m'apportait des pensées un peu tristes, mais attachantes.

Aujourd'hui que mes nuits sont tranquilles, le croiriez-vous? j'attends, comme s'il me manquait quelque chose; involontairement j'écoute s'il ne viendra point quelque souffle de mon désert.

Ah! vraiment c'était bien un désert! si loin de toute terre habitée, je me considérais comme retranché du monde vivant. Les arbres étaient mes seuls amis, le ciel avait toutes mes confidences, mes plus intimes rapports étaient avec la mer. Seulement une fois l'année, nous avions la visite du petit brick qui m'avait porté dans mon exil. L'extrémité de ses mâts pointait à peine hors de l'eau que déjà les noirs l'avaient signalé. J'ai souvent admiré le merveilleux coup d'œil de ces hommes de la vie sauvage. A quelles marques pouvaient-ils reconnaître ainsi cette voile qui formait une simple ligne blanche à l'horizon, comme toutes les autres voiles que les courants entraînaient quelquefois dans nos parages? Et cependant, jamais ils ne se sont trompés. Bientôt le corps du navire était en vue, il grossissait, il approchait. Je ne quittais plus le rivage, je couvais des yeux la place où il allait jeter son ancre; il n'avait pas encore filé son câble que déjà j'étais rendu à bord.

Il fallait me voir embrasser ces braves marins tout ébahis de ma tendresse. J'avais un si grand bonheur à les regarder, et les entendre parler! J'étais en admiration devant tout ce qu'ils disaient. Je leur demandais des nouvelles du monde entier. Et la paix.... et la guerre.... et les grands hommes du jour.... et les livres nouveaux.... et les inventions? je faisais mille questions; j'étais presque aussi naïf et tout aussi curieux que ce bon vieux solitaire de la Thébaïde qui voulait savoir si les hommes bâtissaient toujours des maisons, s'ils étaient toujours ambitieux et querelleurs.

La présence de ces étrangers donnait du mouvement au rivage, de la vie à la mer et presque de la joie au paysage.

Le matin, en ouvrant la petite porte de mon pavillon, j'étais réjoui par la vue du navire qui se montrait entre les arbres; le soir, en me retirant, j'étais rassuré par son feu qui scintillait en se balançant sur les lames. Les pirogues allaient et venaient, il y avait des goûters sous les cocotiers, de longues causeries dans ma case. Cette bonne existence durait trois ou quatre jours. Puis le capitaine venait m'annoncer qu'il avait sa cargaison complète; il me serrait la main, et, sans plus de souci, commandait la manœuvre du départ.

Beauté des bois, beauté du ciel et de la mer, bonheur et confiance, tout s'envolait en même temps, et ma petite île me paraissait comme une grande maison vide et abandonnée.

Les heures traînantes ramenaient l'abattement; les jours sortaient des nuits, les nuits succédaient aux jours et passaient dans ma vie sans y laisser plus de trace que les oiseaux de marine n'en laissent derrière eux quand ils glissent dans l'air ou plongent dans les flots. Voilà mon histoire pendant quinze années. Quinze années! c'est un bien long espace dans la durée humaine! Enfin, le temps les a emportées comme il emporte toutes choses.

J'avais réussi, comme on dit dans le monde, car j'avais fait fortune. Notre établissement avait prospéré, ma part dans les bénéfices s'était grossie sous les mains honnêtes et intelligentes de mon armateur. Mes piastres bien comptées me donnaient droit de bourgeoisie.

Aussitôt j'ai dit adieu, adieu pour toujours à la terre d'Agaléga. Je vous laisse à juger de mon bonheur alors que j'ai vu fuir ses forêts solitaires et sa grève sablonneuse! à peine si je pouvais croire à ma délivrance, j'appelais la brise, je bénissais la voile qui m'emportait. Sur le soir, aux lieux où gisait mon île, je n'apercevais plus que les palmes de quelques cocotiers qui semblaient sortir de la mer et flotter à sa surface. Eh bien! ce qui est étrange, cette dernière apparition m'a dit quelque chose de si touchant que j'en ai pleuré. C'était comme un reproche ou une tendresse, et je n'ai plus osé regarder derrière moi.

Dès mon arrivée ici, j'ai pris passage à bord d'un bâtiment français qui retourne vers la mère patrie. Je reverrai ma mère, je reverrai la France, je reverrai Paris avec toutes ses merveilles. Paris, le centre de toutes les gloires, le rendez-vous de tous les plaisirs! Comme battra mon cœur sitôt que mes yeux auront découvert les tours de Notre-Dame à travers cette vapeur blanche, pareille à un grand manteau, qui descend sur la grande ville! Et quand la voiture aura cessé de rouler... alors je n'aurai plus rien à regretter, rien à désirer : je ne rencontrerai que des hommes élégants, des femmes gracieuses, de beaux cavaliers, de brillants équipages. Quel mouvement! comme cette voix d'un grand peuple sera douce à mes oreilles! Tout ce que le génie du luxe peut inventer pour les jouissances du monde entier, je le trouverai là sous ma main. Là jamais une heure vide, pas la plus petite place pour l'ennui. Les journées sont pleines d'activité, de courses joyeuses, de promenades ravissantes sur les quais, sur les Boulevards, dans des jardins où l'on voit à peine les arbres, tant il y a de kiosques, de vases ciselés, de statues de marbre et d'airain. Les nuits sont remplies de danse et de musique. Les théâtres chantent, les cafés babillent. Le gaz fait étinceler ses mille soleils qui ne brûlent point, et qui sont aussi lumineux que ce soleil des tropiques qui nous dévore. Paris! Paris! tu es pour moi la terre promise! Pour toi j'ai passé tant d'années dans le désert! Pour toi je vais braver encore les ennuis et les souffrances d'une longue traversée. Voyez-vous à l'entrée de la baie ce grand navire avec tous ses mâts et toutes ses vergues, portant ses voiles hautes et regardant la pleine mer : c'est mon libérateur. Demain, au premier souffle de la brise de terre, il prendra sa course pour me porter au pays où vont toutes mes pensées, où sont toutes mes espérances.

A ces mots, il se leva. Je lui souhaitai la mer belle et le vent favorable. Puis, le voyant s'éloigner tout joyeux, je me dis à moi-même : Enfin voilà un homme qui tient son bonheur! cet homme, il s'est assis là, il a causé amicalement avec moi, et je ne le reverrai plus!

(*La fin au prochain numéro.*)

R. Drouin.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

LA MAÎTRESSE DE MAISON.

I.

Emploi de la matinée.

Ta lettre m'a fait grand plaisir, ma bonne et chère Clémence, et elle a fortifié la résolution, plus d'à moitié prise, d'obtenir de ma belle-mère qu'elle veuille bien m'enseigner l'art de tenir une maison; car c'est un *art*, entends-tu ? Mais j'ai ri en voyant que tu te déclares *mon écolière*, et que tu veux faire de mes lettres l'objet *d'un cours* pour celles de nos amies qui doivent, comme toi, quitter cette année la pension. Attends du moins que j'aie appris quelque chose ! Au reste, la pensée de t'être utile, ne fût-ce que bien petitement, me donnera le *courage*, oui, le courage de demander une instruction qui m'a offert jusqu'ici peu d'attraits, je te l'avoue.

Ma belle-mère consacre toutes ses matinées à sa maison; moi, je m'étais promis, en me mariant, de consacrer toutes les miennes à la peinture, que j'aime de passion.... Il est vrai que pas un seul des projets faits au moment de mon mariage n'a pu jusqu'à présent se réaliser, et qu'il faut prendre mon parti de n'avoir pas mon mari sans cesse auprès de moi. Tu sais qu'il a des terres dont il surveille l'exploitation. Il est souvent obligé d'aller à notre maison des champs, et je reconnais la nécessité de me créer des occupations de diverses sortes. D'ailleurs, si ma belle-mère venait à nous quitter, comme elle en parle quelquefois, ou bien si sa santé ne lui permettait plus d'être aussi active que par le passé, cette maison si bien tenue perdrait tout en passant dans mes mains; idée qui blesse et stimule à la fois mon amour-propre.

Ces réflexions, dont j'avais été préoccupée depuis que je t'ai écrit, et l'arrivée de ta lettre m'ont décidée ces jours-ci, pendant une absence d'Edouard, à aller trouver Mme. Beaumont, un peu avant le déjeuner, et à lui rappeler qu'elle a consenti à m'admettre comme auxiliaire dans les travaux du ménage.

Elle m'a embrassée tendrement, m'a fait asseoir à ses côtés, puis elle m'a montré ses livres de recettes et de dépenses.

— Mais, ma mère, me suis-je écriée, comment pouvez-vous tenir à vous seule toutes ces écritures?

— En faisant, ma fille, une distribution sage d'un revenu que nous possédons tous, du temps qui nous est donné, à chacun, dans la même mesure. Dès ma jeunesse, j'ai pris la bonne habitude de me lever de grand matin, été comme hiver. Après avoir consacré à Dieu les premiers moments qui suivent mon réveil, je me mets à mon bureau, et, avec la ponctualité d'un teneur de livre, j'apure les comptes portés la veille sur une main courante; je vérifie les livrets de chaque fournisseur que la cuisinière est obligée de me remettre à la fin de chaque jour; au bout de la semaine le total de ces comptes, ainsi apurés, est facile à faire; il en est de même du total du mois; ce qui reste en caisse m'aide à établir la balance. Je peux voir d'un coup d'œil, mois par mois, à combien s'élève la dépense, s'il y a eu économie, ou bien s'il n'est pas possible d'en faire quelqu'une, nécessitée par une dépense imprévue pour le mois suivant; car je ne puis employer pour la maison qu'une somme

invariable, et qui doit suffire à tout.

— Une somme invariable ! répétai-je. Pourtant, ma mère, il y a des mois où vous recevez plus de monde? Vous donnez même de grands dîners, des soirées?

— La somme à dépenser *pour l'année* est invariable, ma fille ; seulement elle se distribue inégalement suivant les saisons, et jamais le nombre des *extras* ne doit, je le répète, dépasser les limites fixées par cette somme.

— Mais quand on est riche on peut se trouver malgré soi entraîné...

— Si l'on cède à ce genre d'entraînement, ma chère Pauline, on n'est pas riche longtemps !

— J'avoue, ma mère, que calculer ainsi toutes ses dépenses sans jamais, jamais se permettre de dépasser la limite fixée, me paraît bien difficile !... Par exemple, supposons.... quelque grand malheur, un incendie qui ruine une famille, un village !...

— C'est alors, mon enfant, que l'on comprend la valeur d'une sage économie qui laisse la possibilité d'agir avec générosité, et presque sans compter, dans les affreux fléaux qui désolent quelquefois toute une contrée. Si, d'avance on n'avait pas réglé ses dépenses ; si l'on avait cédé à ces entraînements dont vous parliez à l'instant, comment céder plus tard à l'entraînement du cœur? où trouver la somme nécessaire pour venir utilement au secours de ceux qui souffrent, et comment alors ne pas reconnaître qu'on a mérité d'être placé au nombre des *mauvais riches ?*

Trouveras-tu quelque chose à répondre à cela, Clémence? pour moi je suis restée muette.

Ma belle-mère m'a montré l'article : *Aumônes journalières ;* elle m'en a fait voir le chiffre pour l'année en me disant que celui-ci varie aussi pendant le mois, suivant les saisons, et que presque toutes ces aumônes sont données en *nature*; ce qui les rend bien plus profitables aux malheureux dont les besoins réels sont ainsi prévus et soulagés d'une manière certaine ; dans ce chiffre n'entrent pas les reliefs de chaque jour ni les vêtements, le linge qu'on réforme pendant l'année dans la maison : car, j'ai hâte de te le dire, ma belle-mère, très-économe, n'est pas avare ; elle aime à donner ; elle dit que le riche doit dépenser autant que le lui permet une sage prévoyance, et, en offrant du travail à plusieurs, faire toujours la part des vieillards, des infirmes, des enfants incapables de gagner un salaire.

Nous en étions là, lorqu'on est venu avertir Mme. Beaumont qu'elle était servie.

Je t'avouerai que depuis notre entretien de l'autre soir, ma belle-mère me paraît plus aimable. Sa figure, toujours grave, me semble exprimer plus d'affection pour moi, et j'ai cessé d'éprouver auprès d'elle cette gène qui me glaçait, et qui venait, sans aucun doute, des dispositions peu bienveillantes dans lesquelles j'étais à son égard.

Après le déjeuner, je l'ai emmenée au salon en lui disant gaîment qu'elle n'était pas quitte, et qu'elle me devait l'exposé fidèle de l'emploi de sa matinée *matinale ;* ordinairement, à la suite de ce premier repas, elle reste au salon à parcourir les journaux, et à causer avec Edouard et moi ; ensuite elle va faire quelques visites, des emplettes, et le reste de la journée est consacré aux allants et venants qu'elle reçoit sans cérémonie et sans cesser un instant de coudre, de faire de la tapisserie, du filet ou de tricoter ; elle a toujours un ouvrage d'aiguille ou bien un livre à la main.

— Où en étais-je? me demanda-t-elle du ton de l'affection.

— Vous aviez apuré vos comptes de la veille, ma mère.

— Alors le moment est venu de donner audience à ma cuisinière d'abord, n'est-ce pas? car il faut à déjeuner, à dîner pour tout le monde. Je commence par demander compte de la desserte du jour précédent; compte toujours fidèle, parce qu'on sait que chaque matin je visite l'office et que je parais à la cuisine à l'instant même où l'on s'y attend le moins.

— J'ai entendu dire, ma mère, que les cuisinières de Paris ne resteraient pas dans une maison dont la maîtresse.. ...

— Ne les laisserait pas complétement maîtresses, n'est-il pas vrai? interrompit Mme. Beaumont en souriant. Nos cuisinières de province sont tout aussi despotes, mon enfant, dans les maisons dont la conduite leur est abandonnée par une femme légère, plus occupée de sa toilette et de ses plaisirs que de ses devoirs; mais, ici, la règle est si bien établie, on sait si positivement que telle est ma coutume, que lorsqu'il m'est arrivé de changer de domestique, chose rare bien heureusement, des filles probes se sont seules présentées. Je donne de vive voix le menu de chaque repas lorsque nous sommes en famille; je le donne par écrit lorsque j'ai du monde, et ces jours-là on me voit un peu partout.

A la cuisinière succède la femme de chambre. Pendant qu'on m'habille, je m'informe des travaux de couture. Une fois la semaine, je fais visiter devant moi le linge qui a été mis de côté pour être réparé; ceci est l'une des occupations du samedi; le travail à faire se trouve ainsi préparé pour la semaine suivante. Je donne en suite, et en compte, le linge pour la maison; je me fais rendre chaque lundi celui de la semaine précédente.

Me voilà prête à recevoir quiconque a besoin de me parler seule à seule. Parfois j'ai bien de la peine à expédier tout mon monde avant l'heure du déjeuner; les gens de campagne surtout n'en finissent pas, et j'en reçois beaucoup : je me garde bien de les interrompre dans leurs récits; mais, lorsque d'avance je sais l'affaire qui les amène, je les aide à arriver promptement au fait; la réponse est donnée en peu de paroles, et je me trouve libre de consacrer deux bonnes heures à mes enfants. Ainsi, ma fille, quatre heures chaque matin de travaux sérieux et importants, le reste de la journée, le coup d'œil de la maîtresse, un peu partout, et la vie passe plus ou moins paisiblement et plus ou moins agréablement, suivant ce que la volonté de Dieu amène en jouissances ou en amertumes, en plaisirs ou en déceptions. Ce n'est pas une rude tâche, comme vous voyez!... Nous parlerons plus tard des *inspections* du linge, des vêtements, des armoires, de toute la maison enfin... Vous êtes bien pensive, mon enfant! Quelle idée vous occupe?

— Me permettez-vous, ma mère, de vous dire toutes mes pensées?

— Je vous le demande, ma chère fille.

— Eh bien! vous avez été jeune, vous avez aimé le monde, vous êtes allée au bal, en soirées, en parties de campagne... Ainsi plusieurs fois vos matinées ont été prises par le plaisir, par le sommeil, par la fatigue, ou bien par la maladie.....

— Et vous en concluez naturellement que la conduite de la maison a dû en souffrir, n'est-ce pas? Cette conclusion est juste; seulement avant, comme après mon mariage, j'ai peu fréquenté le monde, et l'habitude de l'ordre était en moi si bien enracinée, que je me couchais tard le jour où je m'étais levée tard, afin de ne pas laisser mes comptes s'arriérer. Pendant mes maladies, trop fréquentes, hélas! et que Dieu m'a envoyées, dans sa sagesse, pour développer en moi

la patience et le courage, je prenais mon parti d'un surcroît de dépenses inévitables.

— Vous n'aviez donc pas, ma mère, une seule personne à qui vous pussiez vous confier aveuglément?

—Aveuglément! répéta Mme Beaumont en secouant la tête avec un sourire. Un de ces jours, si vous le voulez, ma fille, nous causerons d'un sujet bien important, des *domestiques*. Pour aujourd'hui veuillez remarquer uniquement que le *sacrifice* de quatre heures par jour et de quelques journées par an, suffit pour maintenir, dans une maison, l'ordre, l'économie, d'où résulte sans effort la paix domestique. Cela ne vaut-il pas la peine de se lever du matin et de *passer l'inspection?*

Décidément, Clémence, je finirai par aimer de tout mon cœur ma belle-mère.

Pauline Beaumont.

Modes.

TRAVAUX A L'AIGUILLE.

Modes de printemps. — Mode pour les premières communiantes. — Voiles. — Caline en jaconas. — Sac au point de crochet. — Col, broderie anglaise. — Patron de robe en gerbe. — Dessin sur étoffe. — Fleurs en papier, pivoine. — Corbeille de mariage. — Ameublement. — La Vierge aux roses. — Traduction. — Art culinaire. — Nettoyage des étoffes. — Patron de kadaveika, de chapeau, de corset, grandeur nature. — Broderies diverses.

Tu as sans doute déjà remarqué, ma chère Adèle, que nos gravures de modes ne ressemblent point à celles des autres recueils; ce sont des tableaux de genre que nous donnons, et de très-jolis tableaux. N'est-elle pas charmante notre mode de ce mois?

La jeune maman est vêtue d'un peignoir en batiste brodée sur lequel elle a passé une *jupe* à ceinture, en taffetas lilas garnie d'un volant brodé et festonné à crête de coq en soie pareille. Pour sortir, elle a endossé son kadaveika de taffetas pareil à la robe et brodé de même. Les garnitures qui sortent de dessous la manche pagode ou en entonnoir ou à sabot du kadaveika, appartiennent à l'élégant peignoir, qui, au logis, tient lieu de corsage blanc; c'est comme si on avait un canezou dont la ceinture serait cachée *sous* celle de la jupe. La capote de crêpe blanc est ornée de deux bouquets de plumes blanches; un de chaque côté.

La robe de la jeune fille est en popeline vert Isly. Le corsage décolleté et les manches courtes sont recouverts par un canezou corsage à manches longues, en mousseline froncée; le col et le bas des manches se terminent par un bouillon en mousseline dans lequel passent les rubans roses à longs bouts qui forment sautoir et bracelets. Trois boutons de métal émaillé ferment le devant du canezou. Ceinture en large ruban à dents, vert Isly, de même nuance que la robe. Bottines en drap de soie noire. Capote en gros de Naples et crêpe lisse roses.

On habille de différentes façons les petits garçons de 4 à 7 ans; ceci dépend de la fantaisie des jeunes mères; cependant la blouse, plate sur la poitrine et ouvrant devant avec une rangée de boutons, est toujours le vêtement de prédilection parce qu'il est le plus commode. Le velours noir n'est pas réservé seulement pour l'hiver; mais bientôt il faudra lui

substituer les piqués de coton, le nankin, et les étoffes plutôt unies qu'écossaises qui auront la vogue cette année. Les jambes doivent être nues entre le pantalon blanc très-large, richement brodé par le bas, descendant un peu au-dessous du genou, et les chaussettes rayées qui sortent des souliers à guètres. Le chapeau de feutre gris sera aussi remplacé prochainement par le chapeau de paille, entouré d'un velours noir.

Les premières communiantes portent cette année des robes de mousseline ornées d'un large ourlet montant presque jusqu'au genou ; au-dessus de l'ourlet il faut faire de quatre à cinq petits plis ; quelques confectionneuses remplacent les plis par quatre ou cinq rangs de petite dentelle très-peu coquillée. Le corsage est montant et froncé. Autour du cou, deux rangs de dentelle basse tuyautée ; manches en entonnoir terminées par un large ourlet ; au-dessus de l'ourlet cinq petits plis ou cinq rangées de petite dentelle, suivant *l'ornementation* du bas de la jupe. Les sous-manches en mousseline sont froncés et se ferment par un poignet uni ou brodé ; point de manchettes. De même que l'année dernière le bonnet, en tulle illusion, est recouvert d'un voile en mousseline aux coins arrondis ; l'ourlet qui l'entoure doit être large. Tu peux recourir, pour la coiffure, à notre planche de 1849.

Les voilettes sont remplacées par de grands voiles brodés en plein et entourés d'une bordure. Je t'ai envoyé au mois de mai 1849 une bordure charmante avec son plein, et qui a été levée sur une *véritable* dentelle. Brodes-la en reprise avec du fil plat ; le fil qui forme les contours doit être assez gros pour les bien dessiner. Regarde, d'ailleurs, comment est faite une *véritable* dentelle, et copie soigneusement ; avec du fil fin tu brodes en reprise l'*entoilage* de l'intérieur des fleurs et tu fais les points de dentelle sur le tulle même.

Si, pour le jardin, tu préfères à un chapeau de paille une coiffure plus légère, fais une *caline* en jaconas imprimé. Relis l'explication que je t'ai donnée pour la caline en velours, du mois de mars dernier.. Est-ce fait ? Eh bien ! prends ton jaconas imprimé, coupe un lé de 37 centimètres ; sur la largeur de l'étoffe, enlève une bande de manière à ce qu'il ne reste plus que de 64 à 65 centimètres d'ampleur. Arrondis le devant de la caline de chaque côté des joues. Double ce devant avec du jaconas pareil, sur une profondeur de 18 centimètres. A présent forme dans ce devant doublé huit coulisses larges chacune de 5 centimètres ; ces larges coulisses partent du fond de la caline et aboutissent au bord du devant ou passe. Tu glisses dans chacune un morceau de carton mince et lisse portant un peu moins de 5 centimètres de largeur et un peu moins de 18 centimètres de longueur ; arrête des deux bouts par un point de surjet ; tu as la passe d'une espèce de capote. Ferme le fond par-derrière comme pour la caline de velours ; fais une coulisse dans le bas, par-derrière, de manière à te donner un bavolet ; passes-y deux rubans ; attaches les brides, et, si tu le veux, garnis la caline tout autour d'un bouillonné en pareil, ou bien d'une étroite valencienne peu coquillée. Cette espèce de capote se plie et se met dans la poche, de sorte qu'on l'emporte avec soi à la campagne, *sans qu'il y paraisse;* rien de plus léger, de plus commode, et, ajouterai-je, de meilleur marché. Tu peux, si tu le préfères, te servir de batiste écrue ; mais le jaconas imprimé est plus convenable.

Tous les dessins que je t'envoie s'expliquent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes ; la dentelle n° 1, la serviette n° 2, sont très-faciles à copier. Arrêtons-nous au n° 3.

Il te faut, pour un sac, 1 bobine de soie noire, 1 de soie jaune pâle, et 2 de soie bleue ou cerise, à ton choix, puis des anneaux en laiton comme pour la bourse duchesse.

Prends un de ces anneaux et recouvre-le au point de crochet plein en soie jaune pâle, étoile A.

Prends un autre anneau et recouvre-le de même, mais en soie noire, étoile B.

La première rangée de mailles colonnes doit être faite en soie cerise, si tu as choisi cette couleur; la seconde rangée de mailles pleines, en soie de la même couleur que celle qui entoure l'anneau du milieu; la rangée extérieure à dents, mailles colonnes, en soie cerise.

Tu alterneras A et B. Le sac se compose en hauteur de 5 étoiles; il en faut 10 pour lui donner la largeur convenable. L'intervalle, qui sépare quatre de ces étoiles, se remplit par un moulinet en soie noire, ainsi que te le montre le dessin.

Tu termines le sac dans le haut par quatre rangées de crochet carré, en soie couleur cerise. La première rangée de dents en points de colonne se fait avec la soie noire; tu la bordes d'une rangée de mailles pleines en soie jaune pâle. La seconde rangée de dents en mailles colonnes se fait avec la soie cerise, et se borde également d'une rangée de mailles pleines en soie jaune pâle.

Tu passes dans la première rangée de crochet carré, en partant des étoiles, une ganse de soie où se trouvent mélangées les trois couleurs employées pour le sac, et tu garnis celui-ci, de chaque côté de l'ouverture du haut, d'un gland dans lequel se retrouvent ces trois couleurs. Les deux glands doivent être aussi longs que le sac même.

Le n° 4 se brode à l'anglaise sur jaconas; tous à jour, les olives *bordées*, comme te le montre le dessin qui est charmant exécuté.

Les n°. 5 et 6 sont le devant et le dos d'une robe en gerbe. Le patron est ici réduit au cinquième, et excellent. Tu fronces les épaulettes par-devant; le dos et le devant se froncent au bas de la taille et se montent sur une ceinture large de de deux doigts seulement.

Voici trois jolis dessins pour boutonnières de chemises d'hommes, n°s 8, 9 et 10, et un joli coin de mouchoir n° 11 tout en boutons de roses.

C'est au point de chaînette et sur cachemire que tu broderas le brodequin d'enfant, n°s 12 et 13. La broderie doit trancher avec la couleur de l'étoffe; beaucoup de personnes emploient de préférence la soie blanche sur toutes les couleurs possibles. Le graveur a oublié d'indiquer à droite du n° 12 les boutonnières; mais la place des *boutons* étant indiquée à gauche, tu sauras bien les espacer convenablement.

Puisque tu ne réussis pas à faire tenir ton décalque sur étoffe en ponçant avec du blanc d'argent et de la sandaraque, il faut prendre le parti de repasser sur le poncis au pinceau. Pour faire le poncis, écrase et réduis en poussière impalpable sur du marbre ou sur un morceau de vitre, du blanc d'Espagne ou de la craie; un fragment de marbre peut te servir de *molette* pour cette opération. Forme une sorte d'estompe avec une bande de feutre roulée sur elle-même; prends de cette poudre en quantité suffisante, et frotte avec cette estompe tout le dessin soigneusement piqué (après que tu l'as posé sur l'étoffe); délaie ensuite du blanc d'argent dans de l'eau où tu as fait fondre de la gomme arabique en poudre, en y mêlant un peu d'eau-de-vie ordinaire ou d'eau-de-vie de lavande; prends un pinceau; essaie si ce mélange *mord* bien sur l'étoffe, sans faire de *bavures*, et avec ton pinceau repasse sur tous les traits du poncis. — Pour poncer et dessiner sur étoffe

blanche, réduis en poudre impalpable sur le marbre, de l'indigo au lieu de craie, et fais fondre ensuite de l'indigo au lieu de blanc d'argent, dans de l'eau gommée, mêlée d'eau-de-vie.

Tu trouveras au n° 14 un patron de fichus pèlerine à pans pour enfant, réduction au cinquième. Le tout se fait en mousseline brodée au point de chaînette et à ramage. Tu garnis la pèlerine et les deux pans, qu'on noue par-derrière, d'un rang de mousseline pareille, festonné; ce volant doit être brodé et festonné si le corps est en mousseline unie; un second volant se place au contour intérieur que te montre le dessin et simule une seconde pèlerine. Il ne faut pas donner plus de 3 centimètres de hauteur à la garniture.

Le n° 15 est le devant d'une guimpe *à plastron*. Ce riche dessin se brode au plumetis. Le coin des fleurs, à jour avec points de dentelle. Le n° 16 est l'entourage du cou par-derrière.

Je t'engage à faire en papier rose la pivoine pour l'exécution de laquelle je t'envoie les patrons n°s 17, 18, 19 et 20.

Découpe *huit* pétales sur le n° 17; *douze* pétales sur le n° 18; *huit* pétales sur le n° 19, et, en papier vert, *une* fois seulement le n° 20.

Tu gauffres en creusant avec un étui ou avec l'outil boule sur ta pelotte, les découpures de chacun des huit pétales n° 17, quatre doivent être creusés *en dedans*, quatre creusés *en dehors*, puis tu les roules en forme de cornets.

Gauffre de même les découpures des douze pétales n° 18, de façon à renverser ces découpures *en dehors*. De même pour les huit pétales n° 19.

Les deux parties du n° 20 doivent être creusées profondément *en dedans*.

Roule un peu de coton vert, en carde, à l'extrémité d'un fil de fer recourbé en crochet; étends de la gomme sur ce cœur, et, avec de la soie, attache l'un après l'autre tout autour les quatre pétales n° 17, gauffrés *en dedans*. Attache en second rang les quatre pétales n° 17, gauffrés *en dehors*. Tu montes de même sur deux rangs les douze pétales n° 18; de même encore les huit pétales n° 19; aie soin d'alterner de façon que le milieu d'un pétale enveloppe, pour ainsi dire, les bords des deux pétales de la rangée précédente. Enfile les deux sépales n° 20 qui forment le calice, et colle-les à la fleur avec un peu de gomme. Voilà une pivoine rose *épanouie*.

Si tu veux en faire une à demi épanouie, quatre pétales n° 17 te suffiront; tu les creuseras *en dedans*, tu entoureras le cœur avec ces quatre pétales; puis tu gauffreras *en dehors* quatre pétales n° 18. Il faut, avant de les monter, les rouler tous en cornets plus serrés que pour les fleurs épanouies. Les sépales du calice n₀ 20 envelopperont le dehors de cette espèce de bouton.

Léopold vient de se marier. C'est à moi qu'il s'est adressé pour la corbeille et pour l'ameublement. Il jouit, tu le sais, d'une certaine aisance; mais la jeune fille qu'il a épousée ne lui a apporté qu'une très-petite dot. Il fallait agir en conséquence.

Nous avons fait choix chez Tahan d'une élégante table à ouvrage destinée à servir de corbeille, c'est-à-dire à renfermer un des beaux cachemires français, longs, qu'on ne trouve qu'au Persan, rue Richelieu, ensuite une grande pointe en dentelle de laine blanche. — Col et manchettes en dentelle. — Berthe en dentelle. — Une robe de moire grise pour les visites. — Une robe de popeline couleur écrue. — Chez Mme Perrot, nous avons fait emplette d'une très-jolie guirlande en roses blanches et boutons de fleurs d'oranger, avec le bouquet pareil. — Chez Prévost nous avons acheté un éventail monté en nacre. — Un flacon. — Des

gants. — De là, nous sommes allés chercher chez Gillon un charmant bracelet en émail, chaîne et crochet; une très-jolie broche en *camée animé;* ceci est tout nouveau. La couronne en petites feuilles et la draperie de la tête du camée forment un relief de couleur, relief admirable. — Brèguet nous a donné une charmante et excellente petite montre. — Enfin, Léopold a choisi lui-même une bourse en soie blanche et acier, d'un goût exquis, et il l'a remplie de pièces d'or.

L'appartement est fort petit. Nous n'avons pu trouver place dans l'antichambre que pour une banquette formant coffre à bois et pour une armoire à portes pleines en noyer.

La salle à manger a été bientôt meublée avec un buffet à étagère, une table ronde et douze chaises, le tout en acajou; les chaises sont garnies en canne; sur l'étagère des grès artistiques et des porcelaines.

Le salon s'est trouvé plein avec deux causeuses, six fauteuils, six chaises, une table ovale au milieu, une table à jeu, et une étagère à glace entre les deux fenêtres. Le bois des meubles est en palissandre, style Louis XV; l'étoffe, pareille aux rideaux, est en damas de soie rouge. Doubles rideaux en mousseline brodée, et stores paysages. Sur la cheminée une pendule simple et de bon goût, en bronze avec les candelabres pareils, de chez Colas et Barbédienne.

La chambre à coucher est charmante. Elle est toute en toile de Perse; papier de chez Catulat-Simon, pareil aux rideaux; doubles rideaux en mousseline brodée. Armoire à glace, lit à baldaquin, deux fauteuils Voltaire, deux chaises chauffeuses, six petites chaises, commode formant secrétaire; tout cela est élégant, joli et frais comme la nouvelle mariée; Leroy et Caudrelier avaient été chargés de fournir l'ameublement. Le cabinet de toilette contient une armoire à linge et une table toilette, ornée de rideaux en mousseline brodée. La nouvelle mariée les remplacera sans doute bientôt par des rideaux en tricot, avec dentelle au point de crochet, et elle fera, je l'espère, d'après le dessin de notre journal, auquel elle est abonnée, un joli couvrepied en crochet carré. La pendule de la chambre à coucher est en porcelaine de Sèvres, genre *Pompadour*, avec petits flambeaux pareils; deux lampes montées sur des vases en porcelaine, complètent la garniture de la cheminée. J'oubliais de te dire que, dans la corbeille, nous avons placé d'élégantes passementeries chez Richnet-Bayard, et des dentelles de laine de couleurs assorties aux robes de moire et de popeline. Les dentelles de laine dans toutes les nuances possibles sont les garnitures *obligées* des robes d'étoffe.

Les taffetas *changeants* ont remplacé les taffetas glacés. On fait aussi des taffetas imprimés en ramage de branches et de fleurettes; pour ces robes-là, des volants avec guirlandes courantes sont préparés. C'est de la nouveauté, mais ce n'est pas joli.

Mon oncle vient de me donner une œuvre d'art, *la Vierge aux roses* dessinée et gravée d'après Le Dominiquin par M. Leroux, avec cette légende : *Je sème de roses le chemin qui mène au ciel.* Monseigneur de Paris a adressé à l'artiste, si distingué, la lettre la plus flatteuse au sujet de l'hommage respectueux que ce dernier lui avait fait de son œuvre; dans cette lettre il est dit : « Le choix du sujet, la pureté du burin, le fini de l'exécution, tout me paraît admirable dans cet ouvrage. Je le recommanderai avec empressement, tant je désire qu'il soit connu, et il ne tiendra pas à moi que cette gracieuse image de la très sainte Vierge ne décore tous les oratoires et ne figure dans les ha-

bitations des familles de mon diocèse. »

Celles de nos jeunes amies qui voudront posséder la *Vierge aux roses*, si digne sous tous les rapports de la haute approbation accordée à cette nouvelle œuvre de l'un de nos meilleurs artistes, peuvent s'adresser soit à notre bureau, soit à M. Leroux lui-même, 1, place de l'Estrapade. Le titre d'*abonnée au Journal des Jeunes Personnes*, leur assure des épreuves choisies, et une remise sur le prix qui n'est pour elles que de 2 fr. à Paris.

L'espace me manque pour te donner, chère amie, quelques pensées en italien. Nous n'avons reçu que deux traductions de nos citations en anglais. Nous engageons nos jeunes amies à comparer leur travail avec celui de Mlle. A. Montmoret que voici :

TRADUCTION.

1.— Nous ne comprenons aucune époque du monde qu'à demi si nous n'en étudions pas les fictions; il y a autant de vérité dans la poésie de la vie que dans la prose.

2. — Les passions, semblables aux vents, ne se font sentir que lorsqu'elles s'agitent : invisibles, leurs effets seuls les révèlent.

3. — Ce n'est qu'en traversant l'adversité que nous apprenons à réfléchir; car le miel de la sagesse humaine ne se recueille pas sur des fleurs, mais sur des épines!...

4. — Mieux vaut semer le bienfait dans un noble cœur que du blé dans un champ, car la moisson du cœur est éternelle.

5. — Nos pensées, semblables à des nonnes, ne devraient point se montrer aux yeux du monde sans un voile.

6. — La solitude est devenue pour moi ce que, pour la tortue, est son écaille ; elle est mon égide, elle est ma vie!

7. — Il me semble que chez l'homme, l'âme comme le corps fut créée pour marcher droit et regarder les cieux.

8. — Le bonheur et la vertu réagissent l'une sur l'autre.— Les bons sont non-seulement les plus heureux, mais les heureux sont généralement les meilleurs.

9. — La honte ne réside pas dans la perte de l'estime d'autrui, mais dans celle de notre propre estime.

10. — Les longues distances éteignent tous les faux éclats, et ne laissent subsister que les vérités. — Dans cette salle du festin d'hier, les lampes se meurent ; mais à mille ans de nous, les étoiles que nous contemplons ce soir, brilleront aussi pures.

11. — La nuit, selon une croyance égyptienne de l'antiquité, est la sombre mère de toutes choses ; les siècles, en s'éloignant d'elle, approchent de la lumière.

Puisque nos recettes *culinaires* te plaisent tant, en voici quelques-unes.

Adieu et aime moi.

ANNICA BRICOGNE.

ART CULINAIRE.

Épigramme d'agneau. — Entrée.

C'est, je t'assure, quelque chose de très-agréable à l'œil, à l'odorat et au goût qu'une *épigramme d'agneau*. — Prends un des quartiers de devant d'un agneau, et fais trois parts de l'épaule, des côtelettes et de la poitrine. — Les côtelettes se panent et se mettent sur le gril. — L'épaule doit être rôtie et accommodée ensuite en blanquette. — Quant à la poitrine, tu la fais cuire dans le pot-au-feu. Dès qu'elle est cuite, retire-la. Tu l'aplatis entre deux couvercles de casserole, et ensuite tu la découpes en forme de côtelettes. Tu te sers des petits os que tu retires de la poitrine pour les piquer dans le bout pointu des morceaux que tu viens de découper ; *cette façon* achève de leur donner *l'apparence* de vraies côtelettes. Tu panes deux fois ces fausses côtelettes avec de l'œuf battu, et tu les fais frire. Ces diverses opérations doivent avoir lieu presque en même temps, car, lorsqu'il s'agit de dresser ton *épigramme*, il faut entourer le plat en couronne, et alternativement, avec les côtelettes grillées et les morceaux de poitrine frits; tu verses au milieu la fricassée faite avec l'épaule. Mon oncle n'aime l'agneau que préparé de cette façon.

Lapereaux confits. — Hors-d'œuvre.

C'est ma tante qui m'a enseigné à préparer ainsi des lapereaux. — Quand ils sont dépouillés et désossés, on les pique avec des lardons de lard et de jambon cru. Il faut mettre dans l'intérieur du sel, des épices, les rouler serrés dans leur longueur, les ficeler, puis les mettre dans une casserole avec de l'huile, du sel, des épices, du laurier, du thym et du basilic. Fais cuire pendant une heure à feu doux, sans laisser bouillir. Tu auras soin de les retourner de temps en temps pour qu'ils cuisent également partout. Tu les retires, et tu les laisses égoutter jusqu'au lendemain. Alors tu les pares en enlevant les ficelles, tu les divises par tranches égales, et tu les places dans de petits pots que tu remplis de bonne huile. Lorsque tu veux en servir sur la table, tu coupes en rouelles minces les morceaux que tu retires du pot, tu les dresses sur une assiette, tu les entoures de persil haché, et tu les arroses de leur huile.

Gâteau de pommes. — Entremets sucré.

Il faut prendre douze belles pommes. Tu en ôteras les cœurs, tu les couperas par quartiers et tu les feras fondre (ou cuire) sur le feu avec le reste d'un citron et un peu de cannelle. — Passe au tamis. Tu remets ensuite cette marmelade dans la casserole avec une cuillerée de fécule, 125 gramm. (demi-livre) de sucre râpé, et 62 grammes (2 onces) de beurre bien frais. Laisse mijoter et réduire. Retire du feu. Quand la marmelade est froide (ne la laisse pas refroidir dans la casserole, au moins!), il faut y mêler six œufs. Beurre un moule; verses-y l'appareil, et fais cuire au bain-Marie pendant une demi heure. Renverse sur un plat, et sers chaud.

Ile flottante. — Entremets sucré.

Huit ou neuf belles pommes suffiront pour te donner un joli plat. Tu les fais cuire à l'eau bouillante. Quand elles sont refroidies, passe-les au tamis, et mêles-y de beau sucre en poudre (la quantité suivant ton goût). Tu bats cinq blancs d'œufs avec une cuillerée d'eau de rose. Peu à peu, tu mêles ces blancs d'œufs battus avec les pommes, en continuant de battre pour rendre le tout bien léger. Tu as préparé sur un plat une belle gelée aromatisée à la rose; tu dresses alors cette mousse au milieu du plat en *île flottante*. — Tu pourrais encore te servir, pour faire une *île flottante*, de blancs d'œufs battus en neige avec de la gelée de groseille, comme nous l'a enseigné Caroline (1), et servir sur une gelée de pommes.

NETTOYAGE.

Étoffes de laine et de soie.

Il faut nettoyer nos robes de laine avant que de leur dire *adieu* pour jusqu'à l'hiver prochain; pas si *prochain*, heureusement! et pour ceci il faut les défaire, ainsi que celles de nos robes de soie qui ont besoin de subir la même opération:

Prends 310 grammes (10 onces) de bonne eau-de-vie;
155 grammes (5 onces) de savon noir,
et 186 grammes (6 onces) de miel. — Tu mêles ces trois choses ensemble jusqu'à ce qu'elles forment une sorte de pâte liquide et bien liée. Étends l'étoffe, lé par lé, sur une table recouverte d'un drap plié en plusieurs doubles. Tu t'es munie d'une brosse douce; avec la brosse tu prends un peu de cette pâte et tu l'étends sur l'étoffe avec soin, de haut en bas. Lorsque l'étoffe a été bien imprégnée partout de cette pâte, tu la rinces successivement dans trois eaux différentes, sans *la tordre*, sans l'étreindre en aucune façon; puis tu l'étends sur une corde et tu laisses écouler l'eau.

Il faut *attacher* la *laine*, mais on *repasse* la *soie* avec des fers un peu chauds, et lorsque l'une ou l'autre est à demi-sèche.

Explication de la planche de Broderies.

(PETITE ÉDITION.)

No 1. — Dentelle au point de crochet.

No 2. — Serviette de dessert, crochet carré.

No 3. — Sac au point de crochet.

No 4. — Dessin de col, broderie anglaise.

Nos 5 et 6. — Patrons d'un corsage en gerbe, réduction au cinquième.

No 7. — Entre-deux, plumetis et feston.

Nos 8, 9 et 10. — Boutonnières.

No 11. — Coin de mouchoir, à broder au plumetis.

Nos 12 et 13. — Brodequin d'enfant.

(GRANDE ÉDITION.)

No 14. — Fichus-pèlerine à pans, pour enfant; réduction au cinquième.

Nos 15 et 16. — Guimpe à plastron, broderie au plumetis.

Nos 17, 18, 19 et 20. — Patrons pour faire une pivoine en papier rose.

No 21. — Passe pour un chapeau. La forme est peu différente de celle qu'on a portée cet hiver. Tu donneras au bavolet 8 centimètres de hauteur et 57 centimètres d'ampleur; le bavolet a une tête de 2 centimètres. Il présente par-derrière, quand il est monté, la forme d'un fer à cheval. On met beaucoup de fleurs des champs sur la forme et en-dessous de la passe. Les roses sont préférables pour les chapeaux en crêpe blanc. Je ne te parlerai pas des chapeaux de paille ornés de plusieurs rangées de dentelle noire, parce que cette façon ne convient pas aux jeunes personnes. Il y a une grande variété dans les tissus de paille et dans les dessins des rubans. Jusqu'à présent rien ne domine positivement.

No 22. — Dessin et patron pour le dos du canezou dont je t'ai envoyé le devant le mois passé.

Nos 23 et 24. — Entre-deux, broderie anglaise.

No 25. — Entre-deux au plumetis.

No 27. — Dessin pour le coin d'un mouchoir, broderie au plumetis.

(1) T. III de la 2e série, p. 341.

Explication de la planche de Patrons.

PETITE ÉDITION.

J'ai donné l'an dernier à nos jeunes amies un patron de corset; en voici un autre pour fillette de douze à quinze ans. Cet excellent patron sort des ateliers de Mme. Pousse, et l'on peut très-aisément l'ajuster à la taille d'une jeune personne. Il faut ajouter au dos, soit ce qu'on appelle un *délaçage*, soit une bande d'étoffe garnie d'œillets en laiton. Le gousset marqué B s'ajuste au point du devant marqué B. Devant, l'étui A, destine à la baleine, se continue sur le gousset marqué A. Le buse est remplacé, sur la poitrine, par un élastique large de 4 à 5 centimètres, à partir du haut jusqu'à la flèche; le reste, de la flèche au bas du corset se compose d'une bande de coutil de même largeur que l'élastique. De chaque côté on pose un ressort en acier. le trait ponctué en donne la largeur et la place; d'autres traits indiquent l'endroit où l'on fait des étuis pour les baleines.

Je n'ai pu donner que la moitié de la passe du chapeau ; mais il est facile de tailler double ce patron.

(GRANDE ÉDITION.)

Dessin et patron d'un kadaveika à broder sur mousseline.

Je n'ai pas pu trouver place pour te donner le dessin tout entier du kadaveika; mais le dessin du devant t'aidera à le compléter. Tu porteras le bouquet de la grande dent à côté de celle marquée C, *en le retournant*, dans la dent marquée D; tu en feras autant pour broder le tour au bas du dos. Lis attentivement les indications tracées sur le patron; suis les contours indiqués par ces traits -- et ces petites croix +, et, comme toujours, commence par couper un patron en grosse mousseline que tu ajusteras à ta taille avant de couper et de dessiner la mousseline destinée au kadaveika.

Le bas de la manche pagode, ou à entonnoir, doit être brodé de même façon que le tour de ce par-dessus. La dent marquée C, répétée autant de fois qu'il sera nécessaire, te servira pour les manches. Tu feras les feuilles du semé et des dents au plumetis; les grappes en œillets, largement brodés, et au point de feston. Il est bien entendu que le semé doit être reproduit sur les deux manches. — Ce dessin est très-riche, très-beau. — Tu peux encore te servir des grandes dents pour festonner un kadaveika en soie ou en toute autre étoffe pareille à celle de la robe que tu achèteras; mais dans aucun cas ce par-dessus ne doit trop marquer la taille; il faut le faire un peu flottant.

Les bouts de manches pagodes, ou plutôt à sabots ou larges volants, partent du haut du bras. S'ils sont en tulle, tu les garnis par le bas de deux rangs de haute dentelle avec entre-deux en dentelle. S'ils sont en mousseline, l'entre-deux est brodé au plumetis, et les volants brodés de même sont festonnés. Je t'ai envoyé, dernièrement encore, une multitude d'entre-deux et de bandes avec feston; tu n'as qu'à faire un choix.

LES JEUX DU SPHINX.

ÉNIGME.

Honneur soit à celui qui me donna naissance !
Si ce fut un tyran il n'en a pas moins fait
Un utile présent au royaume de France,
Où chacun applaudit à son rapide effet.
Grâce à mes soins constants, rapprochant les familles,
Je sers avec ardeur leurs plus chers intérêts ;
Aussi voit-on souvent les femmes et les filles
Confiantes en moi me livrer leurs secrets.
Mais sous ce beau côté si vous pouvez me prendre,
J'en ai d'autres aussi hasardeux à saisir :
Par exemple celui qu'on vous force à défendre
Malgré mille dangers sous peine de mourir;
Celui que vous pensez devoir vous satisfaire,
Et qui, prétendez-vous, comblerait tous vos vœux.
Ah ! croyez-moi, lecteur, restez dans votre sphère.
C'est le plus sûr moyen d'être toujours heureux !

GUERNU.

Le mot de la charade du numéro d'avril est CERF-VOLANT.

ÉDUCATION.

RELIGION ET MORALE.

Le Bonheur.

L'antiquité tout entière a dit que le but de l'existence humaine était le bonheur. La souveraine félicité s'est présentée aux anciens sous toutes les formes, tantôt nobles, tantôt plus ou moins matérielles, mais l'idée de la chercher a toujours dominé. De notre temps on essaie de ressusciter ce genre de philosophie, sous le nom assez équivoque d'utilité; on prétend même donner le soin du bonheur pour fondement à la morale. Cependant le trait saillant comme le trait sublime du christianisme, c'est d'avoir proposé un autre but aux hommes que celui de la félicité ici-bas.

Que nous dit la religion chrétienne dans le langage qu'elle a consacré? Elle nous dit : « qu'aidé du secours céleste, l'homme peut, dès cette vie, commencer à rétablir dans son âme l'image effacée de la divinité, et que s'il remplit les conditions imposées dans l'Évangile, conditions dont l'accomplissement tend à purifier son cœur de plus en plus, la grande expiation, offerte pour ses offenses, lui assure le salut éternel ou la réunion avec Dieu dans une autre vie. » Cette doctrine n'est autre chose que la perfection promise pour récompense à l'œuvre du perfectionnement.

Si l'on s'exprimait avec une rigueur que ne permet guère l'usage ordinaire, peut-être trouverait-on qu'il y a quelque chose de faux et de contradictoire dans l'idée que nous sommes obligés de nous former du bonheur. Que ce soit une situation exempte de peines, cela va sans dire; mais puisqu'un désir non satisfait est déjà une peine que l'imagination peut grossir à son gré, on est forcé d'ajouter que c'est un état où nos vœux sont comblés. Or, cet état serait fastidieux à la longue. Il n'y aurait plus de motif pour agir, et nos forces resteraient oisives. Nous avons des facultés qui demandent à être exercées, et l'office de l'imagination est de susciter quelque désir capable de les mettre en jeu. Nous sommes donc faits pour former des vœux, c'est pour nous l'état de santé morale. Notre âme s'élance en souhaits, comme la sève d'un arbre vigoureux s'élance en rameaux. Point de bonheur sans activité, point d'activité sans but, et qui dit but, dit un objet qu'on voudrait atteindre et qu'on n'a pas encore atteint. La suprême félicité serait donc ici-bas un état où il nous manquerait quelque chose, ce qui est absurde.

Mais si ce mot n'a pas de sens absolu, il en a un par comparaison. Notre sort peut s'améliorer, le sentiment de l'existence peut devenir plus animé et plus agréable. Quand cela nous arrive-t-il? C'est quand nous croyons avancer vers le terme de nos vœux; c'est quand le

Aucun des articles *inédits* contenus dans ce recueil ne peut être reproduit, sans le consentement formel des auteurs, sous peine de poursuites en contrefaçon.

mouvement moral est soutenu par l'espérance. Les objets les plus désirables de cette espérance en contiennent eux-mêmes d'autres en germe, ils transportent la pensée au-delà de leur possession et la font avancer plus rapidement dans la route qu'elle s'est frayée. Le savant s'attache à découvrir telle vérité qui jette du jour sur une autre plus générale; l'homme charitable voit dans le bien qu'il opère le commencement d'un bien plus grand : toujours il y a de l'avenir dans les jouissances qui répondent à notre attente. S'il en est autrement, le plaisir de les avoir obtenues ne vaut pas celui de les chercher.

Le bonheur, tel qu'on peut le concevoir ici-bas, n'est donc pas une situation arrêtée; c'est une marche, c'est l'état où un mouvement doux et régulier est soutenu en nous par l'espoir. Lorsqu'on s'avance vers un but bien choisi, on exerce des facultés qui, retournées en dedans, nous tourmenteraient; on jouit par anticipation du moment de l'arrivée et enfin on a la vive satisfaction de ce moment. Mais s'il ne renaît pas de là quelqu'autre intérêt, quelqu'aliment nouveau pour l'activité de l'âme, notre situation n'a pas beaucoup gagné.

L'art d'être heureux est donc celui de distribuer l'espérance sur toute la vie, de lui faire toujours reprendre son cours. Le sort le plus enviable est celui où l'on a en perspective une suite de buts, tous assez accessibles pour qu'on puisse y marcher avec calme et confiance, mais dont les plus éloignés sont les plus dignes de nos vœux. Alors aucun de nos pas ne nous semble perdu, nous supportons gaîment les fatigues du voyage, et l'avenir s'offre à nos regards sous un aspect riant et favorable.

Mme NECKER DE SAUSSURE.

DÉVOUEMENT ET RÉSIGNATION.

RÉCIT.

— Tu as beau dire, ma chère Marie! disait Elisa de Montvilliers à sa sœur, faire sa volonté est toujours ce qu'il y a de meilleur au monde! Elisa avait seize ans; sa physionomie animée exprimait l'insouciance de son âge. Elle offrait un contraste frappant avec Marie, dont la figure réfléchie était empreinte d'une douce mélancolie. Quatre années n'avaient pu affaiblir, malgré sa résignation, la douleur où l'avait plongée la mort de sa mère.

— Faire sa volonté! répéta Marie en regardant sa sœur avec une affectueuse tristesse; tu ne croyais pas que ce fût un si grand bonheur, après avoir lu *Le parchemin du docteur Maure* (1); tu avais reconnu le contraire, il me semble; t'en souviens-tu?

— Ah! oui, c'est vrai....

— Comme cette histoire m'a rappelé les conseils de notre pauvre mère! reprit Marie. Avec quelle profonde conviction elle m'entretenait de l'heureuse nécessité où nous sommes de remettre entre les mains de Dieu nos désirs, nos espérances, en cherchant premièrement à connaître et à accomplir sa volonté! « Confions-nous en la Providence, me disait-elle souvent, sa divine bonté saura diriger

(1) Par Émile Souvestre, *Journal des Jeunes Personnes*, t. II de la 2e série, p. 44.

toutes choses de la manière la plus avantageuse pour nous, malgré les apparences qui peuvent parfois nous porter à en douter ! »

Elisa garda un moment le silence, puis elle se jeta au cou de Marie en s'écriant : Parle-moi de notre mère, dis, ma sœur; veux-tu ?

— Si je le veux ? répondit Marie avec émotion. Ah ! depuis longtemps je désire te dire l'histoire de notre pauvre mère et nos derniers entretiens ; assieds-toi là près de moi.

Elisa s'approcha de Marie, passa un bras autour d'elle, et dit en penchant la tête sur son épaule : J'écoute.

Marie commença ainsi : — J'avais dix-huit ans, lorsqu'un jour, en éprouvant une vive contrariété, je m'écriai comme toi, mon Elisa, que je serais bien heureuse de pouvoir toujours faire ma volonté.

— « Si tu désires jouir de ce bonheur, répondit ma mère, je t'en indiquerai le moyen.

— » Le moyen de faire toujours ma volonté ! Oh ! chère maman, dites-moi vite votre secret ! m'écriai-je fort intriguée.

— » Ma pauvre enfant, reprit ma mère avec bonté, ce secret, je te l'enseigne tous les jours, mais tu n'as guère profité jusqu'ici de mes leçons.

» Pour faire toujours notre volonté, et voir nos désirs s'accomplir, il faut vouloir tout ce que Dieu veut ; ne rien vouloir de ce qu'il ne veut pas et nous soumettre humblement aux épreuves qu'il nous envoie, en puisant notre consolation dans la ferme confiance qu'après avoir béni, avec résignation, la main qui nous frappe, nous la bénirons plus tard, avec reconnaissance, en jouissant des biens qui seront la récompense de ces épreuves. »

— C'était-là le secret de notre mère, demanda Elisa avec un petit mouvement de dépit ?

— Oui, ma sœur, répondit doucement Marie, et ma mère ajouta :

» Je te parle bien sérieusement, ma fille chérie, mais tu n'es plus une enfant et tu te trouves dans une position qui doit t'inspirer de profondes réflexions. Ma santé, tu le sais, s'affaiblit de jour en jour ; peut-être devras-tu bientôt servir de mère à ta sœur et à ta cousine. Pénètre-toi bien, ma chère Marie, des devoirs que t'imposera cette grave mission ; cesse de murmurer contre de légères contrariétés ; applique-toi à fortifier ton âme contre les douleurs réelles et à acquérir les vertus qui te seront si nécessaires pour remplir tes devoirs dans toute leur étendue ! »

» J'embrassai ma mère en pleurant et je lui promis de profiter de ses conseils ; elle me rendit mes caresses avec effusion, puis elle m'engagea doucement à prendre plus d'empire sur moi-même. Je m'efforçai de montrer un visage calme, afin de la satisfaire ; mais mon cœur était péniblement affecté. Le souvenir de cette conversation ne s'effacera jamais de ma mémoire ! »

Marie garda un moment le silence, comme absorbée dans l'amertume de ses pensées.

— Et l'histoire de notre mère ? demanda Elisa en embrassant sa sœur.

Marie alla ouvrir un petit meuble qui avait appartenu à celle qu'elle pleurait et en retira un cahier soigneusement enveloppé.

— La voici, dit-elle, telle que ma mère me l'a racontée, et telle que je l'ai écrite après chaque conversation. — Elle pressa le cahier sur ses lèvres, et lut ce qui suit :

« A quinze ans j'étais vaine de ma jolie figure, et du luxe dont je me voyais entourée ; mon orgueil me rendait insup-

portable; les conseils et l'exemple de ma mère, si simple et si modeste malgré les brillants avantages qu'elle unissait aux plus solides vertus, n'avaient pu me corriger.

» Le lendemain d'un bal où la flatterie m'avait été prodiguée, tout occupée du souvenir de cette soirée si délicieuse pour mon amour-propre, je réfléchissais gravement aux moyens de me surpasser pour la fête qui m'était promise lors de l'anniversaire de mes seize ans. Tout devait concourir au triomphe de ma vanité; notre ancienne demeure était enfin vendue; le nouvel hôtel, que ma mère venait d'acquérir, serait fraîchement meublé pour cette époque. Je me livrais ainsi aux plus doux rêves lorsque ma mère me fit appeler. Je me rendis aussitôt près d'elle et je lui demandai si elle était remise des fatigues de la veille.

— « Je n'ai point dormi, me répondit-elle avec tristesse.

— » Pourquoi donc, m'écriai-je tout inquiète?

— » Ta conduite d'hier m'a trop affligée. J'ai éprouvé tant de douleur et d'inquiétude en reconnaissant qu'au lieu de développer dans ton cœur les qualités solides qui nous font aimer et estimer, tu ne cherches qu'à briller et qu'à éclipser tes compagnes! La beauté passe vite; les vertus seules demeurent. N'abuse point des dons de Dieu pour l'offenser par un orgueil et un égoïsme si contraires à cette vraie charité que je me suis efforcée de t'inspirer. Si tu veux faire mon bonheur, demande à Dieu de t'éclairer par de salutaires pensées. Deviens bonne et modeste, c'est ta mère qui t'en supplie. »

» Et ma mère pleurait en m'attirant doucement à elle, comme pour atténuer l'amertume de ses reproches.

» Emue de sa tristesse, je lui promettais du fond du cœur de suivre ses conseils, lorsque nous fûmes interrompues par l'arrivée d'un ami. Son air sombre m'inspira une crainte vague qui redoubla quand il m'eut priée de le laisser seul avec ma mère.

» Quelque temps après, ma pauvre mère vint me retrouver; elle m'embrassa en fondant en larmes; je tremblais, mais je n'osais point faire de questions. Ma mère me dit enfin: « Nous sommes ruinées, ma fille! c'est pour toi que je souffre; comment pourras-tu te résigner à l'obscurité et à la misère? »

» Je me jetai dans ses bras, en la suppliant de se calmer, en l'assurant que j'aurais du courage, et nous pleurâmes ensemble.

» Lorsque nous eûmes repris un peu de calme, ma mère m'apprit que le notaire, mon tuteur, auquel elle avait confié la gestion de ses biens, avait fui à l'étranger. A sa demande il venait de réaliser toute sa fortune pour la placer sur l'État et il avait profité de cette circonstance pour nous dépouiller entièrement; il avait emporté jusqu'au produit de la vente de notre vieil hôtel, nous laissant pour toute ressource les bijoux de ma mère. »

— Comment se fait-il alors qu'aujourd'hui nous soyons riches? demanda Elisa.

— Un peu de patience, tu le sauras bientôt. Et Marie continua.

« Ma mère se résigna, sa piété lui offrait de puissantes consolations; elle voulut ce que Dieu voulait et sa soumission fut récompensée par la réalisation de son vœu le plus cher, le changement de mon caractère. Souvent elle avait dit qu'elle donnerait avec joie sa fortune pour me voir douce et modeste; ce désir d'un cœur de mère fut exaucé. Le malheur m'ouvrit les yeux et je rougis de mes défauts. Naturellement indolente,

j'avais appris peu de chose ; en réalité, je ne savais rien. Ma tendresse pour ma mère me fit peu à peu acquérir de l'énergie ; comme elle, je mis ma confiance en Dieu en me défiant sincèrement de moi-même. Cette tendre mère m'aidait si bien ! elle encourageait mes moindres efforts avec tant de bonté ! La voir heureuse par moi, quand toute joie humaine lui manquait, obtenir un sourire de satisfaction, dérider un peu son front si grave, si sérieux, en embellissant par ma résignation, par ma gaîté même, sa vie si triste et si pénible, c'était là du bonheur ! bonheur bien préférable à celui que me faisaient goûter autrefois les misérables satisfactions de l'amour-propre. J'oubliais tout alors, et la misère qui nous menaçait, et la faim et le froid, et les douleurs de toute sorte qui assaillent le pauvre, surtout le pauvre qui a vécu dans l'aisance, qui a connu la richesse et ses mille jouissances !

» Le travail de ma mère suffisait à peine à nos besoins ; quant au mien, il ne pouvait compter. Mais je trouvai bientôt l'occasion d'apprendre un état lucratif ; une personne de notre maison, touchée de ma tristesse, m'en avait demandé la cause et je lui avais avoué notre position. Elle m'offrit aussitôt de m'enseigner à raccommoder la dentelle ; j'acceptai avec joie et, quelques mois après, j'étais assez habile et j'avais suffisamment de travail pour satisfaire nos modestes désirs.

» Je n'avais plus de motifs d'inquiétude ; le bonheur habitait notre petite retraite ; et ma mère, heureuse de me voir plus digne de son affection, répétait sans cesse qu'elle ne voudrait point recouvrer sa fortune, s'il fallait à ce prix que je redevinsse ce que j'avais été dans la prospérité.

» Par une belle soirée d'été, j'employais les derniers instants du jour à faire lire une petite voisine que j'avais prise en affection, lorsqu'une dame, simplement vêtue, mais remarquable par ses manières distinguées et son air affable, se présenta avec son fils pour réclamer une dentelle qu'elle m'avait envoyée quelque temps auparavant. L'enfant qui me l'avait vue serrer dans une armoire s'empressa d'aller la chercher ; mais elle l'apporta si étourdiment qu'elle l'accrocha en courant et y fit une énorme déchirure.

» Je perdais quinze jours de travail et peut-être une bonne cliente ! »

— Comme j'aurais grondé cette étourdie ! s'écria Elisa.

Marie reprit : « Un vif mouvement de colère me fit monter le rouge à la figure, mais je parvins à me dominer en priant intérieurement ; cette pieuse habitude que m'avait donnée ma mère, m'aidait à me soumettre à la volonté de Dieu, dans les contrariétés comme dans les malheurs les plus graves ; je puisai dans ma prière assez de courage pour ne faire aucun reproche à l'enfant qui pleurait amèrement son étourderie. Je cherchai même à la consoler ; puis je m'excusai près de la dame qui, ainsi que son fils, avait observé cette petite scène avec une grande attention. Elle me témoigna un touchant intérêt et m'engagea avec bonté à prendre tout le temps nécessaire pour réparer le dommage.

» Peu de temps après, le fils vint me consulter pour une blonde dont sa mère désirait connaître la valeur ; il revint un autre jour me montrer, dans la crainte d'être trompé, disait-il, une dentelle dont il voulait faire présent à cette bonne mère ; une autre fois, c'était une berthe appartenant à sa sœur qu'il fallait blanchir au plus vite, ou une ancienne dentelle que sa tante voulait faire remonter.

» Se chargeant ainsi de toutes les commissions de sa famille, il nous fit en six

mois de fréquentes visites, le plus souvent seul, quelquefois accompagné de sa mère qui me témoignait beaucoup d'affection. »

— Quel était donc ce monsieur? demanda Elisa.

Marie sourit et continua sa lecture : « Mme de Montvilliers.....

— De Montvilliers! répéta Elisa.

Marie sourit encore et reprit : « Mme de Montvilliers vint bientôt seule à son tour; quel ne fut pas notre étonnement et notre joie, je l'avoue, lorsqu'elle nous dit que son fils, touché de ma patience et de ma douceur, avait pensé qu'une femme, maîtresse d'elle-même et de ses impressions, devait assurément faire le bonheur de son époux. Elle était du même avis; elle savait d'ailleurs avec quel soin j'avais été élevée; on lui avait parlé des malheurs qui étaient venus nous frapper, de la résignation de ma mère, de sa dignité dans la pauvreté et de la charité que nous trouvions encore moyen d'exercer.

» Le désir de son fils avait donc obtenu l'approbation de Mme de Montvilliers, mais elle l'avait engagé à étudier sérieusement mon caractère avant de prendre une détermination ; cette étude ayant été tout à mon avantage, c'était avec une véritable satisfaction qu'elle venait me demander à ma mère.

« De mon côté j'avais été frappée de la modestie que M. de Montvilliers unissait à un savoir qui en faisait un professeur très-distingué; je lui étais surtout bien reconnaissante des égards qu'il témoignait à ma mère, de ses touchantes attentions pour elle. Ce fut donc avec joie que j'accueillis sa demande, et je remerciai Dieu de m'avoir inspiré la patience, première cause de mon bonheur. Plus que jamais je reconnaissais que le vrai moyen d'être heureux était de vouloir tout ce que Dieu veut. »

— Ainsi, c'étaient notre grand'mère et notre père! dit Elisa! je l'avais deviné presque tout de suite! Marie continua de lire : « Les trois premières années de mon mariage furent marquées par un bonheur aussi grand qu'il est donné à l'humanité de le goûter ici-bas. Tendrement aimée de mon mari avec lequel je n'avais qu'une volonté; trouvant une seconde mère dans l'excellente Mme de Montvilliers qui répondait si bien à mon affection vraiment filiale; goûtant toutes les douceurs de l'amitié dans une étroite liaison avec la sœur de mon mari, que j'aimais comme j'aurais pu aimer ma propre sœur; estimée, comblée d'égards par ma nouvelle famille, j'étais vraiment trop heureuse! Ma mère partageait mon bonheur : quelque vives que fussent mes autres joies, c'était celle qui me touchait le plus vivement. Pauvre mère! elle n'en jouit pas longtemps; je la perdis!....

« Je n'essaierai pas de peindre ma douleur; ton cœur, ma bonne fille, te la fera aisément comprendre. La religion vint encore à mon secours; ses divines espérances adoucissaient l'amertume de mes regrets; la foi me montrait le bonheur de ma mère; je la voyais trouvant la récompense de sa soumission et de ses douces vertus dans la possession du Dieu qu'elle avait aimé et béni pendant ses épreuves. Il me semblait l'entendre me dire avec l'apôtre saint Paul : *Les souffrances de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire qui éclatera un jour en nous* (1). Ces pensées avaient une douceur ineffable qui venait tempérer l'amertume de ma douleur.

» Un jour, ton père rentra d'un air sombre : effrayée de son trouble, je lui en demandai le sujet avec anxiété; il m'apprit que l'un de nos parents, banquier à Paris, désespérant de remplir ses engagements, venait de se brûler la cervelle et qu'il laissait trois enfants dans un entier

(1) Rom. VIII, 18.

dénûment. Mon premier mouvement fut de m'écrier : Nous nous chargerons de ces malheureux orphelins.

» — J'y ai pensé, me répondit-il, mais la modicité de nos revenus nous défend de nous imposer une si lourde charge.

» Alors je lui rappelai les ressources que je m'étais créées avant mon mariage en réparant des dentelles, je le suppliai de me permettre de reprendre ce genre de travail; il y consentit quoique avec peine, et bientôt je me vis mère de cinq enfants. Nous plaçâmes dans une pension du quartier les deux aînés qui étaient des garçons, et je résolus d'élever Anaïs avec mes filles chéries.

» Malgré une stricte économie et le gain que je retirais de mon travail, j'avais bien de la peine à subvenir à toutes les dépenses que nécessitait cette augmentation de famille. Pourtant nous nous trouvions heureux; nos enfants n'étaient-ils pas notre joie et notre distraction la plus douce? »

— Qu'elle était bonne, notre mère! comme elle nous aimait! s'écria Elisa.

— « D'ailleurs, reprit Marie, la reconnaissance de tes cousins, déjà en âge de sentir ce que nous faisions pour eux, et surtout la conscience de remplir notre devoir nous dédommageaient des sacrifices que nous nous étions imposés. Cependant en vous voyant tous grandir, nous ne pouvions nous empêcher de penser avec quelque inquiétude au temps où il faudrait vous établir. La Providence y pourvoira, nous disions-nous alors, et le calme renaissait dans notre âme un instant troublée par notre sollicitude.

» La Providence y pourvut en effet après nous avoir fait passer par une rude épreuve! »

— Quand donc saurai-je comment nous sommes devenues riches? dit encore Elisa.

Marie ne répondit pas et reprit : « Le travail fatigant auquel je me livrais altéra ma vue; je voulus braver le mal, mais il s'aggrava tellement que je dus appeler un médecin. Un repos complet me fut prescrit comme indispensable pour ma guérison. Je me soumis! mais combien m'était pénible la pensée d'être inutile à tous! Quelles anxiétés n'éprouvais-je pas en calculant les dépenses nécessitées par mon traitement et la perte résultant de la cessation de mon travail! Je trouvai encore dans la piété un refuge contre le découragement qui parfois venait m'assaillir. Je priais alors avec ferveur, je demandais à Dieu la patience, la résignation; ma prière était toujours exaucée.

» Mon médecin entra un jour au moment où je me disais avec effroi, que nos économies étant bientôt épuisées, il nous faudrait nous restreindre encore; je lui demandai avec anxiété s'il pouvait fixer le terme de mon traitement; il répondit d'une manière vague qu'il espérait une guérison prochaine.

» Voulant éviter de nouvelles questions, le docteur me raconta aussitôt que, se trouvant quelques mois auparavant en Belgique, il avait été appelé dans une maison opulente où se mourait un homme atteint d'une consomption qui avait résisté jusque là à tous les efforts de la médecine. Pensant que la mélancolie de son client pouvait avoir une cause morale, le docteur s'était permis de l'interroger à ce sujet; mais les réponses brèves du malade et son air inquiet lui avaient montré qu'il devait éviter de renouveler de semblables questions. Cependant le mal empirait, et le malade était souvent en proie à une agitation si violente que le docteur craignait quelquefois pour sa raison.

» Enfin, pressé plus vivement que jamais par les remords cuisants qui le mi-

naient, le malheureux avoua un jour au docteur qu'il avait ruiné la veuve de son ami d'enfance ; il ajouta qu'il donnerait tout au monde pour pouvoir faire une restitution, mais qu'il craignait, s'il rentrait en France, d'être poursuivi. Le docteur s'était efforcé de lui persuader qu'il fallait à tout prix remplir son devoir et il y avait réussi. Depuis huit mois, tous deux faisaient les démarches les plus actives pour trouver la personne qu'il avait dépouillée, sans avoir pu arriver encore au moindre résultat. »

— Cette personne, s'écria Elisa, qui était-ce donc, Marie ?

— Comment, tu ne devines pas ?.... En ce cas, écoute ; et elle reprit sa lecture. « Ce récit m'avait d'autant plus frappée que j'y trouvais beaucoup de rapport avec l'histoire de ma mère ; je demandai au docteur avec émotion le nom de la personne qu'on recherchait. En entendant nommer ma mère, je ne pus retenir un cri de joie et je tombai à genoux pour rendre grâces à Dieu. La mort de ma mère et mon mariage, en effaçant nos traces, avaient rendu les recherches inutiles. »

— Ainsi c'était le tuteur de notre mère.., le notaire qui nous avait... volés !

— Justement, et Marie se remit à lire : « J'expliquai tout au docteur qui me quitta aussitôt, me laissant bien joyeuse : j'allais être riche ; si je devenais aveugle, je ne serais pas du moins une charge pour ma famille !

» La restitution eut lieu, et l'auteur de notre ruine passée témoigna l'émotion la plus vive, lorsqu'il apprit que ma mère lui avait pardonné en mourant. La joie que j'éprouvai d'avoir recouvré une fortune si nécessaire à mes enfants contribua beaucoup à mon rétablissement.

» Depuis cette époque jusqu'au moment où je perdis ton père, ma fille chérie, nous vécûmes heureux. Sa mort renouvela la douleur que j'avais ressentie de la perte de ma mère ; je demeurai longtemps comme affaissée sous le poids de mon malheur ; je restais seule, chargée du soin de votre éducation, si bien commencée par mon mari....

» Mais bientôt je rougis des murmures qui m'étaient échappés ; je m'humiliai devant Dieu, je m'adonnai avec courage à l'accomplissement de mes devoirs et, faible par moi-même, je puisai en Dieu la force qui me manquait. »

Marie s'arrêta profondément émue, puis elle dit :

— Ici, se termine le récit de notre mère ; sa faiblesse l'avait souvent obligée de s'interrompre et j'écrivais de mémoire pendant qu'elle reposait ; j'ai conservé ainsi la plupart de nos entretiens : j'ai recueilli ainsi ses conseils ; nous les relirons souvent ensemble et tu y puiseras comme moi des forces et des consolations.

Malgré les illusions auxquelles on s'abandonne dans la jeunesse, je ne pus longtemps me dissimuler que ma mère chérie approchait de sa fin. Sa soumission et sa résignation la soutenaient ; elle demanda d'elle-même le digne ecclésiastique qui possédait sa confiance depuis de longues années, et qui l'avait souvent visitée et consolée pendant sa maladie. Elle reçut avec une douce joie les derniers sacrements ; puis elle nous fit appeler près de son lit, nous bénit, et adressa pour nous une fervente prière à Marie, la mère des orphelins, la consolatrice des affligés.

— Je m'en souviens, dit Elisa, les yeux humides de larmes. Elle te parla ensuite à toi, ma sœur ; que te dit-elle ?

— Ma mère, reprit Marie d'une voix altérée, me dit : « Ma fille bien-aimée, je te laisse une grande tâche à remplir ! Souviens-toi que tu dois être la mère de ta

sœur et de tes cousins. Mme de Montvilliers, toujours dévouée malgré son grand âge et ses infirmités, m'a promis de me remplacer près de vous, de guider ton inexpérience; rends-lui cette mission douce et facile; imite ses rares vertus, puisses-tu lui ressembler un jour! Reporte sur elle toute ton affection filiale, comme je l'ai fait moi-même, lorsque j'ai perdu ma mère. Que le sentiment de tes devoirs mûrisse ta raison et la mette au niveau de ton cœur. J'aurais voulu pouvoir vous élever tous! Dieu en a disposé autrement dans sa sagesse, que son saint nom soit béni! j'adore les desseins impénétrables de sa Providence. Ma fille, je te demande de supporter avec courage notre séparation. Piété et résignation, charité et dévouement, telle doit etre ta vie ici-bas, jusqu'au jour d'une réunion éternelle. Adieu, encore adieu! nous nous reverrons... » Ma mère cessa alors de parler, ajouta Marie, qui contenait avec peine ses sanglots. Elle continua de nous regarder avec tendresse.... encore une fois elle murmura adieu, et pressa sur ses lèvres le petit crucifix qui ne la quittait jamais... Elle était dans le sein de Dieu!

Le soir de ce jour, pendant lequel Elisa s'était montrée moins étourdie que de coutume, elle embrassa sa sœur avec une tendresse plus vive, et resta longtemps en prières.

Bien des heures s'écoulèrent sans qu'elle pût trouver le sommeil. C'est que, pour la première fois, elle comprenait ce que Marie avait été pour elle, pour leur vieille grand'mère, pour eux tous; c'est que la réflexion lui faisait apprécier le dévouement de cette sœur chérie! Plusieurs partis s'étaient présentés pour Marie, mais Marie avait déclaré qu'elle ne quitterait pas sa famille aussi longtemps que la mission qu'elle avait reçue de sa mère ne serait point accomplie. Marie tiendrait parole. Elisa le savait.

Le lendemain, Elisa demanda à lire les conseils de sa mère; elle se jeta ensuite dans les bras de Marie en lui disant: — Apprends-moi à vouloir, comme maman et toi, ce que Dieu veut!

A dater de ce jour, l'union des deux sœurs devint plus intime, plus douce. Marie aidait Elisa à vaincre son caractère, et la tendresse d'Elisa donnait à Marie le bonheur le plus pur.

Dieu bénit cette famille. Mme de Montvilliers eut, avant de mourir, la joie de voir ses petites-filles et ses arrière-neveux bien établis. Quant à Marie, elle refusa de laisser seule sa vieille grand'-mère et continua à faire la consolation et le bonheur de sa vieillesse. Ce ne fut qu'après avoir reçu sa dernière bénédiction que la dévouée jeune fille crut enfin sa mission terminée. Elle consentit alors à s'unir à un homme aimable et instruit qui la recherchait depuis longtemps, et dont elle avait assez étudié le caractère pour reconnaitre qu'il possédait les qualités les plus précieuses de l'esprit et du cœur.

Lorsqu'Elisa se sentait faiblir sous le poids des contrariétés, des petits malheurs qui accompagnent la vie la plus heureuse, c'était auprès de Marie qu'elle venait, suivant son expression, *retremper son âme*.

« Relisons l'histoire de notre mère! » disait-elle à Marie. Elle retournait ensuite chez elle, calme, consolée, et elle répétait: « Oui, ma mère et ma sœur ont raison! Nous devons conformer notre volonté à la volonté de Dieu et prendre pour notre devise ici-bas:

« *Dévouement et Résignation!* »

E. P. de Plougastel.

UN INTÉRIEUR CHARMANT.

ESQUISSE.

(Suite et fin.)

A Libourne demeurait une autre amie de Léonie, Mme Dupont, qu'elle n'avait pas vue depuis cinq ans. A la pension, rien d'aimable et d'enjoué comme Lina, gentille espiègle aux yeux noirs. Monter sur les tables, courir sur les bancs, jouer, folâtrer, c'étaient là ses passe-temps : heureux quand, entre deux fou-rires, on trouvait moyen de lui parler des Mèdes et des Parthes, dont elle se souciait moins encore que des Francs nos illustres aïeux. Cependant elle était si jolie, si gaie, si franche, que tout le monde l'aimait, et que M. Dupont l'avait désirée pour compagne ; mais le temps avait opéré de grands changements chez Lina.

Léonie savait bien que depuis son mariage, Mme Dupont avait eu la petite-vérole, et que sa fortune assez médiocre, était réduite encore par une perte considérable ; mais de loin, les vicissitudes de ce monde apparaissaient à Léonie comme un brouillard ; elle disait à son mari : Bah ! cette aimable Lina aura bien su s'arranger ! Et puis elle a trois enfants, c'est gentil, cela amuse !

M. d'Esessars était d'avis de ne faire qu'une simple visite à Mme Dupont :
— Non, non, dit Léonie, je ne veux point aller à l'hôtel, je descendrai chez Lina qui me répétait souvent à la pension : Quel bonheur quand nous serons mariées, et que nous pourrons faire tout ce que nous voudrons ! Chaque année tu viendras passer quelque temps chez moi ; on s'amusera, on dansera !

— Bon, se dit le colonel, la voilà encore dans le merveilleux ! Voyons ce que lui présentera la réalité.

En arrivant chez Lina, Léonie sautait de plaisir. Une femme pâle et maigre parut.

— Madame Dupont?

— C'est moi, Léonie !.... tu ne me reconnais pas?

Léonie s'élança au cou de son amie, et Lina baissa les yeux pour cacher une larme donnée au souvenir de sa beauté perdue.

— Tu parais souffrante, dit Mme d'Esessars !

— Oui, je le suis beaucoup. Tant d'événements se sont succédé depuis nos folies de jeunes filles !

Tous les trois entrèrent dans un petit salon. Léonie en cherchant vainement des yeux les élégantes bagatelles et les futiles ornements qu'elle croyait nécessaires au bien-être, se souvint que son amie était devenue pauvre.

— Ton mari, où est-il?

— Il est à son bureau, je ne le vois que le soir.

— Et tu passes ta vie toute seule?

— Avec mes enfants, dit Lina souriante.

En ce moment deux petites filles entrèrent en se donnant la main.

— Oh ! les jolies enfants ! s'écria le colonel.

— Elles sont jumelles, dit la mère, voilà, Monsieur, toutes mes richesses ! Avec Cécile et Antonie j'oublie mes malheurs, ceux du moins qui peuvent s'oublier !

Le militaire soupira, mais Léonie toujours joyeuse et folle dit étourdiment :
— Elles ont un petit frère, n'est-ce pas ?

Lina baissa la tête, et ses larmes coulèrent sans qu'elle songeât même à les retenir. Beauté, joie, fortune, elle avait tout perdu, et l'avouait sans faiblesse, mais son petit Frantz qui l'aimait tant!...

Lina sanglotait. Cécile et Antonie la regardaient pleurer, et montraient du doigt, comme pour excuser leur mère, un petit berceau vide.

Léonie embrassa son amie, le colonel lui serra la main : personne n'osait rompre le silence; enfin M. d'Esessars dit avec émotion :

— Vous aviez un fils, Madame? Vous l'avez perdu bien jeune?

— Hélas! Monsieur, il disait papa; dans quelques jours peut-être il aurait dit maman!

En ces mots se résumait toute la vie de Frantz, et la mère y voyait un abîme de douleurs que la religion seule pouvait combler, en lui montrant, sous les ailes d'un ange, l'âme de son petit enfant.

L'heure du dîner allait sonner, M. Dupont rentra. Il salua cordialement les étrangers, et, d'un regard, releva le courage de sa chère Lina qui sortit du salon pour surveiller les apprêts du modeste repas qu'elle voulait offrir à ses amis.

— Pauvre Lina, dit Léonie, qui aurait pensé que Dieu lui réservait tant de souffrances?

— Madame, répondit M. Dupont, ma femme est du petit nombre de celles que le malheur grandit. Je ne l'ai jamais entendue murmurer. Elle a supporté les plus poignantes douleurs sans se laisser abattre : vous l'avez vue jeune fille, vous ne la connaissez pas. Elle était légère, étourdie; le chagrin l'a rendue pieuse et réfléchie; je ne l'ai jamais vue se révolter, même après la mort de son fils; mais ce dernier coup laissera des traces ineffaçables. La pauvre femme ne parle jamais de Frantz, mais comme elle y pense toujours, elle pleure souvent.

Lina reparut calme et gracieuse. On se mit à table. La conversation s'anima; on se trouvait à l'aise dans ce petit cercle intime d'où l'étiquette était bannie. Pendant la soirée, M. Dupont proposa une promenade. Les dames préférèrent une causerie en tête-à-tête, et ces messieurs sortirent seuls.

Les jeunes femmes parlèrent avec bonheur des souvenirs de la pension, des plaisirs du jeune âge.

— Vois-tu, dit Lina, j'étais folle à quinze ans! je croyais que ma vie serait nécessairement douce et facile; je ne faisais que la part du bonheur, et me voilà tombée tout-à-coup dans un cercle de douleurs qui m'auraient brisée, si Dieu ne m'avait pas soutenue! Tu sais mon rêve de jeune fille? Etre aimée, plaire et briller. Oh! qu'il était beau mon rêve, mais combien encore plus vain et plus léger! L'avenir est un livre fermé dont on ne devine rien, sinon devoir et souffrance!

Léonie s'étonnait du changement de sa compagne, et remerciait Dieu dans son cœur de la profonde paix qu'il lui avait donnée et qu'elle n'avait pas appréciée. En lui ouvrant son âme, Lina sans le savoir instruisait son amie, lui montrant la vie comme un perpétuel enchaînement d'inquiétudes et de douleurs, entre lesquelles le plaisir et la joie ne sont que des accessoires qu'on accepte avec reconnaissance, mais sur lesquels on ne compte pas.

Léonie passa deux jours seulement à Libourne et reprit avec son mari la route de Paris.

Pendant les premières heures du voyage, il ne fut question que des malheurs de Mme Dupont.

— Je ne croyais pas, dit Mme d'Esessars, qu'on pût lutter avec tant de

courage contre l'adversité! C'est la religion qui soutient Lina. Elle m'a dit qu'après avoir perdu sa beauté, elle s'est mise à genoux devant un crucifix et s'est écriée : « Vous l'avez voulu, mon Dieu! soyez béni!» Elle a fait la même chose quand sa fortune a été engloutie; puis, quand son petit Frantz est mort elle s'est encore agenouillée, et comme elle disait : « Vous l'avez voulu... » son cœur s'est déchiré, et n'a pas pu dire : « Mon Dieu, soyez béni! » Depuis, elle s'est soumise, et maintenant tout en pleurs, elle répète, chaque fois qu'elle pense à son fils : « Soyez béni, mon Dieu, mais aidez-moi! »

A vingt lieues de Paris, on s'arrêta devant la grille d'un superbe château; ici Léonie allait retrouver Noémi, riche et brillante jeune femme, mariée depuis trois ou quatre ans. Dans les annales de de la pension, il n'était bruit que du bonheur de Noémi, du faste qui l'entourait, même étant jeune fille, et des grands biens que M. des Tournelles avait unis aux siens en l'épousant. On disait qu'en ce château la vie passait comme un éclair, sans souci, sans douleur; des amis nombreux se pressaient autour de la jolie châtelaine. Ce n'étaient que festins, danses, chasses, gais passe-temps; en un mot, Noémi était la plus heureuse des femmes!

D'après la description de Léonie, M. d'Esessars aurait vivement souhaité retourner à Paris sans s'arrêter au château des Tournelles; il ne voulait pas renouveler une liaison qui, sous aucun rapport, ne pouvait convenir à sa femme et moins encore à lui-même.

Le colonel organisa tout un plan assez savamment combiné. Une fois ses batteries dressées, il se crut fort. Mais Léonie déclara qu'elle aimait Noémi, que ne pas la voir serait pour elle un vrai chagrin..... et tout aussitôt il fallut se soumettre à la petite enchanteresse.

En arrivant au château on trouve joyeuse compagnie. M. des Tournelles, engage M. d'Esessars à passer quelques jours chez lui, et voilà Léonie bien heureuse : sa vie est une longue fête. De riches voisins de campagne accourent au gai rendez-vous : on rit, on danse, on s'amuse, et Noémi, toujours parée, toujours souriante, semble une jeune reine entourée de sa cour.

— Oh! qu'on est bien ici! pensait Mme d'Esessars. Voilà l'idéal du bonheur, la vie de château! un reflet, une ombre de ce beau temps de la chevalerie où les heures coulaient calmes et poétiques comme un ruisseau limpide entre des rives enchantées! Qu'elle est belle ma Noémi, sous sa couronne de diamant, ou sous son diadème de roses! Que son mari doit l'aimer!

Les repas et les fêtes se succédaient. Mme des Tournelles, toujours occupée de ses hôtes, n'avait pas un moment de loisir. Les deux amies passèrent plusieurs jours ensemble sans pouvoir épancher leurs cœurs. La solitude était presqu'inconnue dans ce brillant manoir.

Mme d'Esessars enivrée, étourdie de plaisirs, vit arriver avec peine le jour fixé pour le départ. La veille au soir, pour la première fois, elle put causer longuement seule avec Noémi. Celle-ci parlait des joies, des succès et des espérances de Léonie, souriant à ses rêveries enfantines; mais quand sa jeune compagne lui dit :

— Parle-moi donc de toi? Tu es bien heureuse, n'est-ce pas?

Mme des Tournelles baissa les yeux, et voulut changer de conversation.

— Quoi, tu ne me réponds pas? aurais-tu quelque chagrin?

— A Dieu seul ce secret, dit Noémi d'une voix altérée : mais en serrant la main de Mme d'Esessars, elle laissa tom-

ber quelques larmes, inévitable tribut que toute souffrance paie à l'humanité.

— Serais-tu donc malheureuse? demanda Léonie tout bas.

— Malheureuse? Non, car je suis en paix avec Dieu et avec moi-même : mais, vois-tu, le bonheur n'est pas dans le faste joyeux qui m'entoure, il est dans le sanctuaire du foyer de famille, où la foule ne pénètre pas, et moi...... Mais non, je dois me taire! Dieu sait ce que je souffre; demande-lui de me soutenir dans cette longue voie d'isolement où mon cœur est engagé.

— D'isolement! répéta Léonie. Quoi! les diamants et les roses cachent aussi des larmes?

— Des larmes amères, et qui ne doivent pas couler!

— Et moi qui te croyais complétement heureuse! Il n'y a donc pas de bonheur sans mélange?

— Non, ma Léonie, il n'y en a pas : Dieu l'a gardé pour son ciel; c'est l'ombre de ce bonheur seulement qui console la terre. Ah! prends garde, ne sois pas ingrate : tu dis que dans tes jours de tristesse ton mari est déjà ton soutien; va, n'exige pas davantage! tu possèdes un trésor que Dieu donne rarement : jouis en paix, et si parfois tu souffres, pense à moi....

— Mais tu es aimée pourtant?

— Je *l'ai été* beaucoup.

— Pauvre Noémi!...

La conversation fut interrompue par la brusque entrée de M. des Tournelles. Croyant sa femme seule, il lui parlait d'un peu loin d'un ton sec et froid qui étonna Mme d'Esessars : l'ayant aperçue, il s'inclina en souriant, se dandina d'une façon merveilleuse, et fut, en un mot, ravissant!

Enfin le colonel reprit avec sa femme la route de Paris. Cette dernière campagne l'avait fatigué presque autant qu'une campagne d'Afrique, et il s'en allait répétant que six mois de service au château des Tournelles le mettraient hors de combat.

Presqu'aux portes de Paris, on s'arrêta pour la dernière fois : ceci n'était qu'une simple politesse : M. d'Esessars connaissait à Saint-Germain une famille à laquelle il voulait présenter sa femme.

Dans une petite maison, d'assez triste apparence, vivaient dix ou douze personnes qui ne se quittaient jamais; c'était, en petit, le genre de vie de Louise à Bordeaux, moins l'aisance. La famille Bonneville était pauvre. Cette famille se composait d'un père et d'une mère infirmes, d'une vieille cousine, d'un jeune ménage et de cinq enfants : pour tant de monde il n'y avait qu'une seule domestique. Une agitation perpétuelle régnait dans la petite maison : c'était un de ces intérieurs où l'étranger sent qu'il ne pourrait pas vivre. Un logement beaucoup trop exigu, des habitudes mesquines, des caractères aigris, tel était le nouveau spectacle offert à Léonie et dont son mari espérait tirer un bon parti.

Cédant à des instances réitérées, le colonel consentit à passer deux ou trois jours à Saint Germain.

Il y avait, dans cet intérieur, une jeune femme d'environ trente ans, Mme Auguste Bonneville, sur qui reposait tout le soin de la maison. Jamais on n'avait vu femme plus laborieuse : elle suffisait à tout, et parvenait, par de constants efforts, à remplir sa noble tâche. Distraire les grands parents, plaire à son mari, soigner ses enfants, diriger la domestique, entretenir au dehors quelques relations, Mme Auguste faisait tout cela, et savait être aimable, gracieuse.

Mme d'Esessars l'observait avec étonnement. Cette complication d'affaires,

d'obligations, de déférences et de petits travaux manuels l'effrayait. Mme Auguste lui avoua qu'elle n'avait pas un moment de loisir.

— Mais, Madame, ne vous ennuyez-vous pas quelquefois ?

— M'ennuyer ? Hélas ! Madame, je voudrais en avoir le temps.

— Vous ne vous ennuyez jamais !

— Non ; mais je m'impatiente souvent. Quand je considère ma vie dans son ensemble, je la trouve difficile et pesante ; mais en l'acceptant comme Dieu me la donne, jour par jour et heure par heure, je sens que cette vie n'est point au-dessus de mes forces.

— Ah ! Madame, combien je vous admire !

En effet, la vie de Mme Auguste Bonneville était digne d'admiration ; douée d'une âme élevée, d'un esprit supérieur, cette femme avait courageusement immolé de nobles penchants aux simples devoirs de sa position. Elle aimait la lecture et ne lisait presque jamais ; elle était pieuse, et trouvait à peine le temps d'assister à l'office du dimanche : le travail à l'aiguille, l'éducation des enfants, les soins d'un ménage restreint par la plus stricte économie, et les obligations de famille faisaient de sa vie une course pressée, où toujours se hâtant, et toujours en retard, la pauvre femme, tout en faisant de son mieux, ne paraissait jamais en avoir fait assez.

Le colonel, qui estimait profondément Mme Auguste à cause de sa vertu simple et solide, vit avec joie que sa femme se plaisait à causer avec elle, et il se promit d'encourager par la suite cette liaison naissante.

Enfin, on revint à Paris : quelques jours furent consacrés à se réinstaller et à revoir ses amis ; puis, quand le calme fut rétabli, on songea à créer définitivement cet intérieur exceptionnel dont il était question.

Léonie avait perdu bien des illusions. A l'agitation du voyage succédait cette immobilité où l'âme recueillie retrouve en elle-même des impressions reçues à la hâte et à peine senties. Dans ses heures de solitude, la jeune femme se demandait quel serait l'objet de son choix entre tous les intérieurs qu'elle venait d'observer : elle ne voyait partout qu'inconvénient et déception. Ce bonheur pur, cette vie exempte de petits ennuis, de soins matériels, de concessions pénibles, cette vie-là n'existait donc que dans sa pensée ? Mme d'Esessars en demeura convaincue, et, désespérant d'échapper au malaise général, elle résolut d'accepter franchement et aveuglément le sort que la Providence lui destinait, en se promettant de mettre à profit tous les petits bonheurs qui lui adviendraient, et de se résigner de la meilleure grâce possible aux soucis et aux contradictions inévitables.

Un soir, le colonel se montrait plus sérieux que de coutume, et son aimable compagne cherchait vainement le moyen de le distraire.

— Qu'avez-vous, Arthur ? vous êtes triste.

— Je suis inquiet, et c'est vous, ma chère amie, qui me préoccupez en ce moment.

— Moi ! comment cela ?

— Je crains que vous ne vous trouviez malheureuse. Je voudrais rendre notre maison agréable ; mais j'ai peu de relation, et d'ailleurs, je ne le sens que trop, je n'ai plus cette gaîté qui convient à votre âge.

— Ah ! ne me plaignez pas, Arthur ! je ne suis plus cette Léonie que vous avez connue si enfant, si légère ; celle-là se croyait libre de n'accepter de la vie que la jouissance et la poésie, maintenant j'en accepte les devoirs. En peu de

temps j'ai vu bien des choses, mais rien d'aussi beau que mon rêve. J'ai appris de Louise que la paix ne s'entretient dans la vie commune que par de mutuelles concessions : j'ai vu dans le cœur de Lina tout ce que le bonheur de la terre peut coûter de larmes! Noémi m'a charmée, je l'avoue, je l'ai crue heureuse. Pauvre femme! quand on la regarde elle sourit, et quand on ne la voit pas elle pleure!

— Ainsi donc, chère enfant, vous n'enviez le sort d'aucune de ces femmes?

— Non; Louise, Lina et Noémi sont loin d'être parfaitement heureuses.

— En ce cas, nous allons vous faire préparer à Saint-Germain un appartement beaucoup trop petit, et, Dieu aidant, nous arriverons un jour à toutes les complications voulues pour vous poser en ce monde sur le même pied que Mme Auguste Bonneville.

— Ah! mon ami, que dites-vous là! Grâce pour de telles épreuves! cette femme admirable a rectifié mon jugement. Elle dit qu'elle est heureuse, mais vrai, ce bonheur là me casserait la tête. Que deviendrais je s'il fallait ainsi me perdre dans le ménage, les additions, les raccommodages et les petits pots! Non, ce serait impossible.

— Allons, allons, nous renonçons à Saint-Germain, décidément l'air ne vous convient pas, il est trop vif. Mais que ferons-nous à Paris? Voyons, causons, discutons, créons-nous, s'il se peut, un intérieur.... je ne dis pas digne de vous, mais, du moins, supportable.

— Comment supportable? y pensez-vous, Monsieur, moi qui demande un intérieur charmant!

— Encore! quoi, malgré la difficulté?

— Oui, charmant, et nous y parviendrons. Écoutez-moi : je ne suis pas si enfant que vous voulez bien le dire; je sais raisonner, moi.. à présent.

— Comment donc, je suis charmé de ce que vous me dites là, c'est une agréable surprise!

— Riez, moquez-vous, mais laissez-moi parler, et faites ce que je dis.

— Qu'ai-je fait jusqu'ici?

— Eh bien! Arthur, depuis quelque temps je cherche aussi un arrangement de vie qui satisfasse, autant que possible, votre goût et le mien. Ah! je voudrais bien ne pas vous contrarier, je vous l'assure!

— Moi, je veux tout ce que vous voulez, ma bonne Léonie, dit affectueusement le brave officier; vous aimez le bal, nous irons au bal. Vous n'aimez pas la campagne, nous n'irons pas à la campagne.

— Non, non, cher Arthur, ne me sacrifiez rien : je n'appelle plus bonheur ce qui n'est agréable qu'à moi. Je vais vous exposer mon plan de vie.

Depuis que je suis mariée, il y a quelqu'un qui est bien triste, bien à plaindre. C'est ma pauvre grand'mère que je n'ai pas rendue heureuse, et qui pourtant m'aime par-dessus tout. Je voudrais habiter auprès d'elle; nous serions indépendants, mais nous la verrions souvent. Vous passeriez votre temps à lire, à écrire, à vous promener, avec moi ou sans moi, et je partagerais le mien entre les occupations utiles et les distractions agréables. Je voudrais aussi, puisque nous le pouvons, faire un peu de bien, et donner aux pauvres; non pas toujours de l'argent par la main d'un intermédiaire, mais aussi des consolations, en les écoutant et en les plaignant. Je servirai Dieu dans la simplicité de mon cœur, soumise aux pieuses pratiques de l'Église. Je tâcherai d'être bonne comme Louise, courageuse comme Lina, aimable comme Noémi, et laborieuse comme Mme Bonneville. Voilà ce que

je veux faire, mais vous, vous m'aimerez bien, n'est-ce pas?

Le colonel ne répondait pas.

Léonie le regarda avec anxiété : son visage était sérieux, ses yeux baissés, une profonde émotion faisait trembler ses lèvres.

— Oh ! parlez-moi ! dit la jeune femme.

— Eh bien! Léonie, vous avez dépassé mon rêve de bonheur, vous avez compris ce que tant de femmes ne savent jamais ! Oui, partout il y a des peines, des ennuis, des devoirs ; partout aussi, vous le verrez, il y a des joies pures, des satisfactions vraies ; pour en jouir que faut-il ? Se façonner soi-même au cadre dans lequel on se trouve placé ; ne pas se rebuter aux premiers chocs, et surtout s'exercer chaque jour au support mutuel..... Oui, mon amie, mon petit ange, nous diviserons notre vie ainsi que vous venez de le dire ; vous consolerez la vieillesse de votre aïeule, vous secourrez tous ceux qui auront besoin de vous, et moi je m'efforcerai de vous distraire en vous procurant les plaisirs de votre âge.

— Oh ! oui, n'est-ce pas, vous me ferez danser de temps en temps?

— Reposez-vous sur moi du soin de vos plaisirs !

Pendant qu'il parlait, M. d'Esessars, tenait dans sa main la petite main de Léonie, et regardait avec un noble orgueil ce visage à la fois sérieux et enfantin.

La conversation se prolongea, et Léonie la résuma gaîment en ces mots.

— Ainsi je serai heureuse chez moi ; j'aurai la paix, le calme et l'amitié; vous y joindrez la distraction et le plaisir ; je mettrai mon bonheur à vous rendre heureux, et nous aurons un *intérieur charmant*, entendez-vous, mon colonel?

JOSEPH DE BRESLER.

INSTRUCTION.

POÉSIE.

A MA NIÈCE MARIE C.....

MAI.

C'est le mois des roses,
Le réveil des fleurs ;
Où sur toutes choses
Dieu mit ses splendeurs :
C'est la tiède haleine
Passant dans l'air pur,
Inondant la plaine
De ses flots d'azur!

C'est l'oiseau qui chante
Aux bois parfumés,
Dans la douce attente
De ses œufs aimés.
C'est l'herbe qui pousse
Partout sous les pas;
C'est le nid de mousse
Au pied des lilas.

C'est l'eau des fontaines
Qui creuse le sol,
Chantant sous les frênes
Comme un rossignol ;
C'est le frais rivage,
Où le lys penché
Mire son visage
Au soleil caché

C'est dans les prairies,
Le papillon d'or,
Aux tiges fleuries,
Prenant leur trésor :
C'est avec leurs mères
Les petits moutons
Paissant, aux fougères,
Les premiers boutons.

Mai !... c'est de l'année,
Le joyeux berceau ;
C'est la matinée
Du printemps nouveau ;
C'est la frêle enfance,
Qu'on verra grandir :
Mai !.... c'est l'espérance !
Mai !... c'est l'avenir !

Au front des montagnes
Fleurit le raisin,
Et, dans les campagnes
Germe notre pain :

Partout la nature
Accomplit son vœu,
S'éveille et murmure
Le nom de son Dieu.

Ainsi donc, sur terre,
Dans ce mois des fleurs,
Dieu fait qu'on espère
Tous les vrais bonheurs.
Sa toute-puissance
Voulut, à nos yeux,
Etaler d'avance
Les grandeurs des cieux.

Pour rendre complètes
Toutes ses faveurs,
Pour que tout fût fetes,
Amours et douceurs,
Le ciel et la terre
Charmés de ses lois,
Du nom de sa mère
Ont nommé ce mois.

ENVOI.

Ma chère Marie,
Tu portes ce nom ;
Pourquoi, je te prie,
Te le donna-t-on ?
C'est que ton visage

Ainsi que ton cœur
Sont la douce image
De tout ce bonheur.

Galoppe d'Onquaire.

LITTÉRATURE.

Revue bibliographique.

Association pour l'éducation populaire.

Bibliothèque L. Curmer (1).

Voici une œuvre *philanthropique* dans la saine acception du mot; oui, c'est l'amour sincère, éclairé, de l'humanité qui a rapproché tous ces hommes dont la position, les occupations sont si diverses, et qui a fait de toutes ces volontés une volonté unique, celle d'arriver à combler une lacune importante dans l'enseignement dit *populaire*.

Un besoin intellectuel bien impérieux a été créé par les Écoles primaires, celui de la lecture; et, en France, il est petit le

(1) 47, rue Richelieu, au premier.

nombre des livres appropriés aux classes ouvrières. Depuis plus de vingt ans la Société pour l'instruction élémentaire secondée par un éditeur, M. Louis Colas, a contribué et contribue encore à la publication de ce genre d'ouvrages si éminemment utiles et qui ne sauraient être trop multipliés ; aujourd'hui *l'Association pour l'Education populaire* vient donner plus de développement à cette œuvre, et, à son tour, elle trouve un utile concours dans le zèle d'un éditeur, M. Léon Curmer, qui conçut l'un des premiers l'idée de fonder des bibliothèques communales.

Nos jeunes amies ne peuvent rester étrangères à une entreprise si noble. Elles savent tout ce que la lecture apporte d'allégement à la souffrance physique et aux souffrances de l'âme; elles savent aussi comme le cœur s'émeut, se passionne pour un récit qui excite la réflexion, lorsque surtout ce récit offre un rapport plus ou moins direct avec notre situation morale et matérielle. Celle d'entr'elles qui visitent fréquemment les salles d'asile, les écoles, la chaumière du paysan, la mansarde de l'ouvrier, savent, en outre, combien difficilement elles trouvent, parmi les livres qu'elles possèdent, quelques ouvrages qui puissent procurer au pauvre, à l'ignorant, des jouissances réelles, et des enseignements aussi utiles que faciles à saisir.

En effet, la plupart des livres destinés à la jeunesse ont été écrits en faveur de cette classe moyenne où l'éducation, l'instruction (plus ou moins bien conçues), commencées au berceau se continuent dans la famille, dans les pensions, dans les colléges. Les *circonstances* de la vie, pour cette classe moyenne, ne sont pas celles de la vie pour les classes pauvres, vivant du labeur de chaque jour. Si le fonds des enseignements est le même pour tous, si les conséquences de la versatilité dans les goûts, de l'oisiveté, de l'ignorance, du désordre, de la prodigalité sont les mêmes pour tous, les *circonstances* qui préparent ces tristes résultats, diffèrent dans leur essence, dans leurs formes. Or ces circonstances, ces formes exercent une grande influence sur l'esprit du lecteur ; elles rendent pour lui la leçon plus ou moins sensible, plus ou moins applicable à la position dans laquelle Dieu l'a placé.

Nous en dirons autant au sujet de ces livres, moitié récréatifs, moitié instructifs, auxquels les jeunes lecteurs de la classe moyenne prennent tant de plaisir. Des études préliminaires, des entretiens entendus chaque jour, les questions qu'ils ont la possibilité d'adresser à des gens instruits, donnent pour eux une grande clarté à l'exposé des phénomènes de la création et des merveilles de l'industrie: ces lumières manquent à l'enfant du pauvre qui sort de l'école pour entrer en apprentissage, à l'adulte déjà ouvrier. Et cependant de semblables lectures leur feraient tant de bien! Ils seraient si heureux de trouver, dans les livres, des leçons appropriées à leur situation matérielle et morale, à leur intelligence! On reprend courageusement, à la suite d'une lecture qui a ému le cœur et fourni à l'esprit des souvenirs instructifs, le fardeau des misères de chaque jour!... Nos jeunes lectrices, qui connaissent ce plaisir-là, ne seront-elles pas heureuses de pouvoir exercer, d'une manière plus complette la charité, et, après avoir pourvu aux besoins matériels, de satisfaire aux besoins intellectuels du pauvre? Besoins presque aussi impérieux que les autres; elles ne l'ignorent pas.

Les noms les plus honorables composent la liste des membres fondateurs de l'Association pour l'Education populaire dont fait partie M. d'Albert de Luynes :

dans le comité d'examen des ouvrages envoyés aux divers concours, nous trouvons les noms de M. l'abbé Le Dreuille, aumônier du Val-de-Grâce, de M. Ch. de Rémusat, de M. Vivien, de M. Grün, de M. Villermé, de M. Gustave de Beaumont, etc. Les concour souverts ont pour objet de provoquer la composition de récits moraux, instructifs, de manuels technologiques, etc., etc.; et déjà un grand nombre d'écrivains ont répondu à l'appel ; déjà la Bibliothèque L. Curmer s'est enrichie de plusieurs petits volumes destinés à répandre dans les classes ouvrières des idées justes, saines sur la morale et les sciences.

Comme, à l'exemple de l'Association, nous plaçons en première ligne l'*éducation*, nous commencerons par donner à nos jeunes amies un aperçu des ouvrages composés en vue de l'*enseignement moral*.

Nous mentionnerons d'abord un *conte* ou *apologue* qui a paru dans leur journal en 1843 : *Histoire d'une Rose, racontée par elle-même*, de M. Clément d'Elbhe ; ce joli poème en prose, dont elles ont gardé sans doute le souvenir, est un charmant tribut payé par le *Journal des Jeunes Personnes* à la *Bibliothèque L. Curmer*.

Deux autres approbations ont été accordées au même auteur pour l'*histoire de Marcillot* et pour *Philippe le batelier*.

L'*histoire de Marcillot*, si *ambitieux* de devenir *aubergiste*, est racontée par un ami, à un jeune fermier qui *ambitionne*, lui, de devenir négociant ; tout est naturel et vrai dans ce récit attachant ; point de déclamations ni des longueurs ; *tout ce qu'il faut, et comme il faut*.

Philippe le batelier est l'un de ces beaux types de *charité pratique*, tel qu'il s'en trouve plus d'un dans les classes pauvres ; le récit des belles actions fait chaque année à l'Académie française en offre bien des exemples. Il est impossible de lire ce récit sans sentir ses yeux se mouiller des plus douces larmes.

Dans les *Bienfaits de l'Epargne*, par Mme Ruck, l'auteur sait amener son lecteur, avec le secours d'une fable intéressante, à comprendre l'importance de cette institution ; en quelques coups de pinceaux, dans lesquels on reconnaît la touche délicate de la femme faisant la part du cœur et celle d'une sage prévoyance, elle montre qu'on peut être tout ensemble *bon* et *économe*, et elle ouvre, en outre, une voie utile à ceux qui peuvent donner.

Un *Manuel des devoirs de la vie*, à l'usage de la jeunesse, sans nom d'auteur, et *Devoir et bonheur* par M. Gabriel Ruck, plairont moins peut-être à la généralité des lecteurs qui pourront bien répéter avec le fabuliste :

> Une morale nue apporte de l'ennui ;
> Le conte fait passer la morale avec lui.

mais ce genre d'ouvrage est d'une grande utilité pour le maître et la maîtresse d'école de village.

Nous avons remarqué encore trois petits volumes tout-à-fait à part par le sens droit qui les a inspirés ; ce sont les LETTRES A MON AMI JACQUES, de M. Maurice Block. — *Première lettre :* DES RICHES. — *Deuxième lettre :* DE L'IMPOT. — *Troisième lettre* : LE BUDGET.

Que nos jeunes amies ne s'effraient pas de ces titres. Elles ne sont pas obligées, d'ailleurs, de lire des sujets si graves ; mais nous promettons à celles qui auront le *courage* d'en faire l'essai, le plaisir de comprendre plusieurs des questions, dont tout le monde s'occupe aujourd'hui. Plus d'une fois le spirituel auteur des *Lettres à mon ami Jacques*, les fera sourire ; peut-être, comme jeunes filles, regretteront-elles cependant que l'esprit et le raisonnement aient été de préférence employés, alors que, pour per-

suader, une douce bienveillance envers ceux qui souffrent de la pauvreté, aurait pu rendre *palpables*, d'une manière tout aussi vive, mais moins douloureuse, des vérités incontestables,

Le *Manuel du juré*, par M. Baroche, l'*Instruction civique des Français*, par M. C.-J.-B. Amyot, voilà des titres faits pour donner, à nos jeunes amies, la *chair de poule*. Mais leur père, mais leur frères reconnaîtront de quelle utilité il est de répandre des ouvrages qui enseignent à toutes les classes LES DEVOIRS et *les droits* des membres d'une société civilisée; et leur mère sera heureuse de trouver, à la fin de l'*Instruction civique*, des modèles d'actes que, précédemment peut-être, elle avait en vain cherchés ailleurs. Qui n'a pas à faire une *déclaration de mutation après décès*, un *testament*, une *reconnaissance*, etc., etc., et quelle est la personne, la femme surtout, qui sait avec certitude en quels termes ces actes doivent être rédigés ?

Au nombre des livres destinés à l'*enseignement* élémentaire se trouvent les *Principes de dessin linéaire* et *de géométrie pratique* par M. Jacques, et les *Eléments d'histoire universelle* par M. Antoinin Macé. Nous ne nous aviserons pas d'émettre une opinion sur le premier de ces ouvrages approuvé par des hommes compétents, mais nous dirons que le second nous paraît être le *memento* le plus utile, pour quiconque sait l'histoire, et un précis largement dessiné, et plein d'intérêt pour quiconque ne la sait pas encore. Un *Tableau chronologique des principaux faits de l'histoire universelle* termine et complète cet utile volume.

Les sciences naturelles appliquées à l'hygiène ont trouvé depuis longtemps, dans M. le docteur Emm. Le Maout; un de ces professeurs qui répandent la lumière sur tout ce qu'ils touchent. Nous engageons vivement nos jeunes amies à lire les quatre petits volumes déjà publiés. Les deux premiers, qui traitent de la *composition de l'air et de celle de l'eau* leur offriront plus d'un sujet d'admiration envers le Créateur, et les données les plus curieuses sur quelques-unes des manipulations de la chimie, ainsi que sur les travaux de la physique. Dans le troisième volume, elles feront connaissance avec les diamants les plus célèbres et peut-être, en reconnaissant la nature de cette pierre précieuse, reporteront-elles à l'Auteur de tout, l'admiration jusqu'ici réservée à ce produit du travail des siècles. Le quatrième volume enfin leur offrira l'*Histoire de l'éclairage par le gaz.*

Des anecdotes curieuses et bien choisies animent ce cours, autorisé par M. le Ministre de l'Instruction publique, et font de l'ouvrage de M. le docteur Le Maout, une lecture attrayante autant qu'instructive.

Si nous engageons nos jeunes amies à lire la plupart de ces dix-sept petits volumes et à en parcourir au moins quelques-uns, c'est que nous sommes assurée qu'elles y trouveront du plaisir et un avantage réel. Il est bon qu'elles reconnaissent par elles-mêmes de quelle manière l'éducation, l'instruction doivent être données à ceux qui manquent de loisirs, et comment quelques-uns des livres qu'elles ont jusqu'ici distribués, par bonté d'âme, aux enfants des écoles, peuvent être pour ceux-ci plus nuisibles qu'utiles; car l'enfant du pauvre, entraîné, comme elles le sont elles-mêmes, par le charme d'un récit, se laisse aller parfois à des rêves qui lui rendent ensuite la réalité plus pénible, plus difficile à supporter. Dès qu'il ne trouve, dans le livre qu'il lit, rien qui se rapporte à sa situation, rien qui l'éclaire sur la route qu'il doit suivre, il ne peut que sentir plus amèrement l'oubli où il est laissé, et bientôt des aspirations vaines à un

sort meilleur lui rendent insupportable celui auquel il se voit condamné. Ce sort peut s'améliorer, sans doute; l'enfant du pauvre est en droit, comme tout être intelligent, de croire que, les circonstances aidant, il parviendra un jour à la fortune, à la célébrité peut-être... Mais il ne recueillera que déception et misère si aucune direction n'est imprimée à ses pensées par des lectures qui doivent, avant tout, développer en lui l'amour du devoir, du travail, et la résignation à la volonté de Dieu.

Vous le voyez, jeunes amies, il y a un bien immense à faire, et vous le ferez. Stimulées par l'exemple de ces hommes si haut placés dans l'instruction, dans les sciences et qui consacrent leur savoir, leur talent à l'éducation, à l'instruction de l'ignorant et du pauvre, vous voudrez apporter votre quote-part à cette bonne œuvre. Pour 4 francs par mois, vous pouvez devenir associés fondateurs et recevoir chaque mois les volumes auxquels vous aurez droit; pour un somme déterminée, vous aurez un autre droit, celui d'indiquer les matières que vous voudriez voir traiter, et si votre indication est acceptée, si un ouvrage écrit sous votre inspiration est approuvé, vous recevrez, dès qu'il aura été imprimé, un nombre de volumes équivalant à la somme dont vous aurez disposé en faveur de l'Association. Voulez-vous simplement vous borner à distribuer quelques-uns des volumes déjà publiés? La dépense sera minime; les dix-sept volumes dont nous venons de vous parler coûtent séparément de 10 à 40 centimes l'un, et, tous ensemble, 2 francs, pris à Paris; il faut ajouter, pour le port, 4 centimes par chaque fraction de 10 centimes.

Nous insisterons sur la demande que nous venons de vous faire, de ne donner aucun de ces ouvrages sans l'avoir parcouru au moins. S'il est très-vrai que l'imagination du pauvre peut s'exalter d'une manière dangereuse par la lecture d'un livre qui n'a pas été *fait pour lui*, il est également vrai que les personnes plus ou moins favorisées par la fortune *gagneront toujours quelque chose* à la lecture des livres *faits pour le pauvre*. Elles y puiseront d'abord la connaissance de ses besoins, de ses misères, de ses erreurs, et, par conséquent, des lumières sur les moyens les meilleurs à employer pour subvenir aux uns, pour soulager les autres et pour tarir la source des dernières; ensuite elles y gagneront une instruction, en quelque sorte *pratique*, et qui manque presqu'à nous toutes. Que de choses vous ignorerez, chères et jeunes amies, et de combien de jouissances vous vous priverez vous-mêmes si vous vous contentez de répandre, *sans les ouvrir*, les ouvrages de la bibliothèque L. Curmer, approuvés par l'Association pour l'Education populaire!

S. Ulliac Trémadeure.

VOYAGES.

SOUVENIRS. — (*Suite et fin*.)

Dix-huit mois après cette rencontre, je me trouvais un soir à la même place, regardant le ciel et l'eau, rêvant comme toujours à je ne sais quoi. Un étranger parut au bord de la baie, il avait cette mise recherchée, mais un peu lourde, et

cet air dépaysé qui distinguent les Européens à leur arrivée dans nos colonies. Il se dirigea de mon côté. Quand il ne fut plus qu'à quelques pas... — Comment! c'est vous! m'écriai-je. J'avais reconnu mon habitant d'Agaléga.

— Vous souvenez - vous de moi? me dit il en me serrant la main avec émotion. Ah! vous devez être surpris, je le comprends; mais ici-bas, mon Dieu! qui de nous sait bien où il va? qui même sait bien ce qu'il veut?

J'arrive de France, de cette France tant désirée! j'ai revu ma mère, Paris; tout une année, j'ai vécu de la vie la plus belle. Je n'ai rien épargné pour être heureux. Je n'ai point à me plaindre non plus du monde : il m'a donné tout son bonheur, il m'a vendu toutes ses joies. J'ai promené ma curiosité dans les fêtes, dans les théâtres, dans les assemblées, dans les salons, partout enfin où m'attiraient l'espérance d'un plaisir, la promesse d'un amusement. J'ai vu les acteurs les plus célèbres; j'ai entendu les chanteurs et les musiciens les plus renommés; j'ai fréquenté les savants et les gens de lettres; j'ai cherché des distractions dans les pompes publiques; je me suis mêlé à la foule, me laissant aller où elle allait, m'arrêtant où elle s'arrêtait pour mieux goûter toutes ses sensations, pour vivre comme elle de légèreté et d'inconstance.

Malgré cette active recherche de toutes les jouissances extérieures, je n'avais point oublié de me donner un bon *chez-moi*. J'habitais le quartier le plus élégant; je m'y étais établi comme on fait dans une demeure d'affection qu'on ne doit plus quitter. J'avais paré mon appartement de meubles délicats, de porcelaines, de tableaux, de ces mille objets de fantaisie qu'on regarde chez les autres comme l'expression du contentement et le témoignage d'une douce vie intérieure.

Je me croyais au comble de mes vœux... Eh bien! au milieu de toutes ces délicatesses et de ce luxe tant désiré, voici que ma petite maison d'Agaléga m'est apparue. Pauvre case créole! assise au pied de son grand palmiste, je l'ai revue tranquille et souriante, moi qui la trouvais triste aux jours de ma solitude, à cause de son air calme; je ne l'ai plus regardée du même œil au fond de mon souvenir, à travers le bruit du monde, et je me suis pris à l'aimer à cause de sa bienfaisante sérénité! En présence de ces hautes murailles blanches et de ces longues cheminées noires des maisons de Paris, combien elle me paraissait avenante et hospitalière avec ses palissades toutes festonnées de lianes fleuries, ses treillages de vettiver où la brise se parfumait en passant, et son toit de feuilles jaunies sur lequel couraient les ombres des feuilles vertes!

Le chemin de mon île une fois retrouvé, ma mémoire ne se lassait point d'y faire des voyages. Elle me montrait des lieux charmants que j'avais habités avec indifférence, des beautés sublimes que j'avais considérées avec insouciance. Souvent elle me conduisait dans la profondeur de ma forêt, au centre de ces grands cocotiers, véritables colonnes vivantes, groupées, éparses, perdues, fuyant dans la nuit du bois sous leurs chapiteaux épanouis comme des éventails de bronze antique.

Sur leurs têtes le soleil et les vents, mais à leurs pieds l'éternel oubli, l'apaisement de toutes les choses, le repos au sein de cette lumière blonde et nacrée qui découle de la cime des hauts palmiers et qui ne se trouve qu'aux régions de l'équateur.

Quelquefois elle me transportait en face de la grève retentissante à l'heure où le flot se retire. J'aimais à contempler ce lit de géant qui garde l'empreinte du

vaste corps et des longs mouvements de son maître ; cette couche abandonnée, mais encore toute remplie de sa royale magnificence : ici des tapis de varech à la teinte glauque et satinée, des manteaux d'algue verts comme l'émeraude et doux à l'œil comme le velours ; là des gerbes de corail fleuries comme des corbeilles de roses et d'œillets ; des coquilles de toutes les formes, de toutes les couleurs semées sur le sable comme des bijoux perdus, ou rassemblées comme les pierres précieuses d'une mosaïque éblouissante. Pendant que la mer enlève et roule à l'horizon ses immenses volutes, le firmament déploie son voile d'orient si bleu, si pur, si transparent sur cette vallée des grandes eaux. Il semble alors qu'on soit près des éternels mystères; on croit sentir derrière ces nuages d'or dont les limbes étincellent comme une auréole, les regards de Dieu qui se promènent sur l'abîme et qui se plaisent à contempler la plus prodigieuse de ses œuvres.

Ah! combien toutes les pompes de l'humanité me paraissaient vaines alors que je descendais de ces hauteurs et de ces lointains où m'avait enlevé ma mémoire! Il me restait le goût d'un bonheur impossible au milieu du monde; je me reprochais mon injustice à l'égard de ma solitude. Non, je ne l'avais pas bien comprise, je ne lui avais pas franchement livré mon cœur. J'étais comme l'ami qui a perdu son ami et qui s'accuse de ne lui avoir pas bien dit toute sa tendresse.

Chaque objet présent me rappelait un objet passé, chaque pas dans la société me faisait faire un retour vers mon désert. Sous la voûte des cathédrales, l'ombre sainte de ma forêt s'allongeait jusqu'à moi. Si je montais au sommet des tours ou sur les plates-formes des grands édifices, voyant sous mes pieds les maisons alignées et les longues rues où s'agitaient les passions, où remuaient les mille petits intérêts de la foule, je songeais à ce paisible cocotier du rivage qui tant de fois m'avait bercé sur ses palmes caressantes, me montrant à sa racine un sol vierge couronné de son abondance native, tout à l'entour le mouvement sublime des flots et des nuages, une perspective immense, infinie, confondant les choses des yeux avec celles de l'imagination.

Au milieu des hommes, les poëtes et les artistes m'avaient d'abord séduit; mais la parole humaine, les couleurs factices, les instruments et les voix sont impuissants à rendre ces aspirations qu'aucune plume ne peut écrire, qu'aucun son ne peut dire, et qui s'élèvent de l'esprit le plus simple en présence de cet être indéfinissable qui est la nature, qui est la solitude, qui est le père de la méditation et qui remplissait toute mon île d'harmonie, de lumière et de poésie!

Hors l'amour de ma bonne mère, je n'avais trouvé que déception et tromperie. Les plaisirs me rendaient triste, j'étais énervé, sans jouissance; je regardais en pitié ma richesse acquise au prix de tant d'inquiétudes et de peines; je fuyais les hommes que j'étais venu chercher à travers tant de fatigues et de dangers.

Dans toutes mes imaginations, je voyais verdoyer un arbre des tropiques, et j'aurais donné de bon cœur tous les tilleuls et tous les marronniers des Tuileries pour une seule tige de bananier.

Quand je suis entré dans la saison des brouillards, de la neige et des feuilles mortes, quand j'ai vu ce ciel gris d'Europe descendre si bas que j'aurais pu le toucher de mes mains grelottantes, aussitôt toute mon âme s'est envolée vers mon île où les feuilles sont éternelles, où le soleil est souverain, où monte le regard, où voyage la pensée toujours

dans les splendeurs d'un ciel infini.

Sur la terre de ma naissance, j'éprouvais le mal du pays pour la terre étrangère. L'ennui me dévorait, une langueur morose m'enchaînait à mon foyer où je demeurais des journées entières sans parole et presque sans mouvement, l'œil fixé sur la braise fumante et laissant couler sans fin mes longues rêveries.

Malgré cette apathie, je sentais une ardeur singulière dans mon corps; c'était la fièvre qui commençait à brûler mon sang. Mes forces s'épuisaient, tout mon être dépérissait. Souvent ma pauvre mère me considérait avec inquiétude, et quelquefois je la voyais essuyer ses yeux.

Un soir, après m'avoir embrassé plus tendrement, plus longuement que de coutume : « Mon fils, me dit-elle, tu n'es plus le maître de rester ici. Ta vie s'est attachée quelque part dans les pays d'où tu viens. Mon fils, il faut nous séparer encore. Oh! oui, j'aime mieux... » et elle se mit à pleurer.

Rien ne pouvant guérir mon mal, elle se vit réduite à faire elle-même les préparatifs de mon départ. Quand le moment fut venu, elle courut chercher d'anciens amis; on m'entraîna, on me conduisit à bord d'un navire comme un enfant qu'on embarque.

A travers mon assoupissement, j'ai vu la terre de France s'éloigner, je la regardais fuir avec cette indifférence de l'étranger qui passe devant une côte inconnue. Ce fut seulement lorsque la haute mer commença de frémir sous mes pieds, que mon cœur se réveilla. La brise et les flots m'apportaient une joie que je repoussais comme une impiété; le remords s'était assis à la poupe du vaisseau, tandis que la proue se couronnait de mes espérances. Longue et cruelle traversée! Enfin, après cent jours d'impatience, nous avons signalé la montagne des *Bambous*. Hier, au lever du soleil, notre voile doublait le cap d'Ambre, et avant la nuit, elle me déposait à cette même place d'où j'étais parti, vous vous en souvenez, avec un amour si passionné du monde et de ses plaisirs.

J'y rapporte un esprit bien différent. Aujourd'hui, je soupire après ma solitude, comme le cerf de vos forêts soupire après l'ombre des ravins. La vieille Europe dans toute sa gloire n'a rien d'aussi beau pour moi que le palmier venu librement au bord des grandes eaux; rien qui me ravisse comme la mer étincelante sous les feux du tropique; rien qui me séduise comme cette vie rêveuse bercée par l'insouciance, et qui tout doucement se laisse aller à la dérive comme la pirogue du pêcheur endormi.

Avant de quitter la France, j'ai fait deux parts de ma fortune. La meilleure est demeurée à ma pauvre mère.... j'aurais voulu pouvoir rester près d'elle.... L'autre, je l'abandonne à mon armateur, à condition qu'il me laisse vivre et mourir dans son île.

Par bonheur, j'ai retrouvé mon ancien brick au mouillage et tout prêt à partir. Au premier souffle de la brise de terre, qui se lève ordinairement avec le jour, il filera son câble, et avant que la forteresse ait tiré le coup de canon de la Diane, demain nous serons en route pour Agaléga. Adieu pour la dernière fois!

Moi qui vous raconte ces inconstances et ces désirs trompés, je le plaignais alors et ne pouvais comprendre son égarement....

Comme lui je suis aussi venu sur la terre d'Europe, et quelquefois je me surprends à penser que la meilleure place est à l'ombre d'un cocotier, que la solitude est bonne, que l'ignorance est heureuse dans ces îles tranquilles de l'Océan Indien. Le beau soleil ne manque jamais à ces doux pays d'Orient!...

R. Drouin.

MODES.

TRAVAUX A L'AIGUILLE.

Corsages en cœur. — Etoffes. — Panier hongrois. — Cache-pot. — Bourse de quêteuse. — Musique. — Bouts rimés. — Œuvre de bienfaisance. — ART CULINAIRE : entremets aux groseilles vertes. — Fromage à la Montmorency. — Conservation du lait, du bouillon et des petits pois. — Tricot pour aube. — Dentelle au tricot. — Broderie de Smyrne. — Manteau de nuit. — Broderies diverses.

Oui, ma chère amie, les corsages ajustés, ouvrant du haut en bas *en cœur*, sont ce qu'il y a de plus en vogue. On les garnit parfois d'un revers de chaque côté; ce qui les rend plus gracieux encore. La chemisette brodée en plastron, ou formée d'entre-deux placés en échelle et surmontés de petites valenciennes coquillées et remontantes, paraît ainsi dans toute son élégance. Les femmes seules portent de riches dentelles en jabot à la Louis XV. Les manches pagodes, garnies par le bas de volants brodés (de dentelles pour les femmes), sortent de la manche d'étoffe qui est plate et fort écourtée. Les sous-manches *chinoises*, telles que t'en a porté notre planche de lingerie du mois d'avril dernier, numéros 7 et 8, sont, à mon avis, préférables pour les jeunes personnes. Tu sais que *j'aime* tout ce qui est simple et que je *crains* tout ce qui fait *étalage*.

On fait pour nous, pour toilette habillée, des pékins à mille raies ou à petits carreaux roses, bleus, blancs, gris, tout semés de bouquets brochés dans la nuance. C'est frais et joli. Je préfère de beaucoup ces pékins aux taffetas vert-Isly avec de larges rayures blanches semées de petits bouquets de roses et de paquerettes, et aux taffetas à reflets verts sur rose. Ceux-ci sont pourtant bien jolis, mais, à mon avis, ils *marquent trop*, et ils seront, par conséquent, plus promptement *hors de mode*.

Puisque tu veux varier la forme du kadaveika, au lieu de l'arrondir, termine-le par-devant en pointe de fichus de chaque côté; cette manière est fort jolie; mais il faut alors garnir tout le tour de deux volants en mousseline brodés et festonnés à crête de coq; tu pourras ainsi faire servir encore la mante d'été que tu t'es donnée l'année dernière (1).

Les bottines continuent de l'emporter sur les souliers. J'en suis ravie, car cette chaussure est des plus commodes.

Quant aux ceintures en ruban, on n'en porte guère, si ce n'est avec les canezous en mousseline foncée, parce que les robes se font toujours busquées devant et derrière; mais les bracelets ont la vogue. Gallion vient d'en inventer de charmants, entre autres un double bouton pour fermer, au-dessus du poignet, les sous-manches à bouillons.

Pour les chapeaux, des fleurs, des fleurs autour de la forme et sous la passe.

Je suis charmée que tu aies commandé un corset à Mme Pousse. Tu seras merveilleusement bien habillée avec cet *engin* indispensable, et tu n'éprouveras pas la moindre gêne; chose importante! si importante que l'habile confectionneuse a obtenu du *jury central*, pour ses corsets, lors de l'exposition de 1849, une *citation favorable*. Un corset mal fait peut compromettre à la fois la santé et la plus

(1) V. T. III de la 2e série, planche de modes et p. 718.

jolie taille du monde ; c'est trop de moitié, n'est-ce pas ?

Travaillons maintenant. Tu permettras que je renvoie à la fin de ma lettre l'explication de ce riche tricot, nº 1, destiné à faire une aube, et de la dentelle au tricot, nº 2, dont tu te serviras pour la garnir. Passons sans plus tarder à ce gentil panier hongrois tout en verre, nº 3.

— En verre ! diras-tu. Oui, ma chère Adèle. Mais comme tu ne peux couper toi-même le verre de Bohème dont tu as besoin, lève, en papier très-fort, un patron du nº 4, réduit au 5me, mais qui porte les dimensions *vraies* en centimètres et millimètres ; dimensions indiquées par les chiffres 8, 17, 22, et lève de même les patrons des numéros 5, 6, 7 et 8.

Il te faut *deux* morceaux de verre du nº 4 ; *deux* morceaux de verre du nº 5 ; *un* seulement du nº 6 ; *un* id. du nº 7, et *deux* du nº 8. Fais-les couper sur tes patrons par le vitrier, et recommande que le tout soit de la grandeur juste de chaque patron.

Tu as fait emplette de *comète*, petit ruban de satin rose ou bleu, nº 1 et 1|2 ; la pièce de 14 mètres coûte 1 fr. 50 chez Guyot, 24, rue de Bussy.

Prends ton ruban, replie-le par le bout, et pose-le *à cheval* sur l'angle de l'un des côtés du nº 6. qui doit former le fond du panier. Avec de la soie de couleur pareille au ruban, tu arrêtes par quelques points de surjet ton ruban à l'angle du morceau de verre. Continue à le poser ainsi à cheval, et en le tendant bien, jusqu'à l'autre angle. Forme chaque angle proprement en repliant en dedans le ruban, qui *gode* nécessairement à cet angle, et fais quelques points de surjet.

Lorsque tous tes morceaux de verre sont ainsi exactement entourés de ruban, tu les assembles par quelques points de surjet, de cette manière :

Les deux numéros 4 par la partie étroite de chaque côté du nº 6.

Les deux numéros 5 par la partie étroite de chaque bout du nº 6 ; puis ces quatre morceaux ensemble, par le haut.

Voilà le panier fait ; nous allons ajuster son *couvercle*.

Place juste au milieu des deux côtés nº 4, le nº 7, et fixe-le avec quelques points de surjet.

Pose à présent de chaque côté du nº 7 les deux morceaux nº 8 et attache-les de chaque bout au nº 7 *qui ne bouge pas*, tandis que les deux numéros 8, formant *couvercle*, doivent pouvoir *se soulever* à volonté.

Avec le même ruban, fais douze rosettes ; tu en coudras une à chacune des angles du panier pour cacher les points de surjet qui réunissent entre eux les morceaux de verre.

Pour l'anse, assemble deux bouts de ruban, entoure-les d'un autre bout de ruban enroulé régulièrement, et couds solidement cette anse ainsi préparée de chaque côté du nº 7.

Le panier hongrois peut devenir une élégante corbeille à fruits pour peu que tu en aies la fantaisie. Au mois de septembre de l'année dernière, je t'ai envoyé sur la planche IX, nº 2, un patron *d'octogone* de 11 centimètres 5 millimètres de diamètre, pour faire le fond d'une corbeille dont chaque pan coupé, portant 5 centimètres, doit recevoir un *montant* de 9 centimètres de hauteur sur 7 centimètres de largeur par le haut et 5 centimètres par le bas.

Veux-tu faire quatre corbeilles à fruits tout en verre ? lève le patron de l'octogone ; taille celui des huit montants ; fais couper le tout par le vitrier, et assemble tes morceaux, entourés de comètes, tout comme pour le panier hongrois.

Tu peux exécuter très-promptement et très-économiquement de fort jolis *cache-pot*. Je t'ai envoyé au mois de décembre der-

nier, p. 373, la manière d'exécuter en épingles à tête et en laine ou chenille un *porte-bijoux*. Fais tailler un morceau de liége un peu plus large que le fond du pot à fleurs ; pique tout au tour 14 ou 20 bouts de fils de fer de la hauteur du pot à fleurs ; chaque bout se termine par un crochet, et garnis ces fils de laine ombrée, comme pour pour le porte-bijoux. Tu cacheras sous une bouffette en peluche de laine les crochets du haut et le liége du bas ; pour ceci tu peux choisir de la laine écarlate, qui tranchera avec la mousse que tu auras mise au pied de la plante.

Aimes-tu mieux te servir de ton crochet ? je viens de t'envoyer en mai, planche V, no 3, des étoiles que tu peux exécuter en grosse laine ombrée ; tu auras soin d'enfermer un fil de laiton flexible dans le dernier rang *extérieur* au point de chaînette. Fais d'autres étoiles plus petites et d'une couleur tranchante pour remplacer les moulinets ; quand tu en auras en quantité suffisante, attache-les les unes aux autres de manière à former un tout qui enveloppe et cache parfaitement le pot à fleur. Il *faut s'ingénier*, comme le dit mon oncle, et savoir, ainsi qu'Eugène le dit à son tour, *tirer d'un sac deux moutures ;* ceci se trouvera parfaitement juste cette fois, puisque le dessin que je t'indique a été destiné à faire un sac, et que tu peux le transformer *en cache-pot*.

Tu ne réussiras, ma chère amie, à monter toi-même une bourse de quêteuse que si tu peux t'en procurer une pour modèle. J'essaierai pourtant de t'expliquer de quelle manière il faut t'y prendre. Commençons par tailler en velours rouge un rond de 29 cent. 5 millimètres de diamètre, ce qui donne de circonférence 90 cent. à diviser en 16.

Plie en deux ce rond de velours ; marque de chaque bout cette moitié. Dessine de chaque côté de la marque le no 9, en ayant soin de placer le dessin à 3 centimètres de cette marqu ; continue ainsi tout autour de cette première moitié, en espaçant la broderie, comme te l'indique le no 9.

Tu as poncé, dessiné au pinceau avec du blanc d'argent ; brode maintenant avec de la soutache d'or, en suivant bien régulièrement les contours.

Les œillets destinés à recevoir les cordons de la bourse se font en fil d'or, un peu *bordés*, et se placent *entre* les broderies ; mais il ne faut les faire qu'après avoir doublé la bourse, afin qu'ils *mordent* sur la doublure.

La broderie étant terminée, coupe un rond de carton un peu fort de 9 centimètres 5 millimètres de diamètre. Place-le au milieu du rond en velours après l'avoir enduit d'un peu de colle pour qu'il s'y attache. Recouvre le tout de satin blanc très-fort et apprêté. Le rond de carton se trouve ainsi placé entre le velours et le satin, bien caché par conséquent. Il faut à présent border la bourse ainsi doublée d'un galon d'or, faire les œillets, et enfin former sept plis à l'intérieur, un entre chaque rangée de broderie ; *sur* le pli extérieur doit se trouver la broderie. Il ne reste plus qu'à passer les ganses d'or dans les œillets, qu'à les terminer par des glands en fil d'or et qu'à *serrer les cordons de ta bourse*, afin que les plis se forment bien.

Que dis-tu de ce beau dessin de col, façon guipure no 14 ? Avec un peu de patience tu l'exécuteras et tu auras à offrir un charmant cadeau.

Dessine le no 14 sur de belles mousselines ; achète du coton à broder no 60 ; la poignée coûte 90 c. Trace tout le dessin. Les petites croix indiquent les parties où la mousseline doit être enlevée ; il faut, par conséquent, que les encadrements de toutes ces parties soient exécutés au point de feston ; le reste se fait

tout en cordonnet : feston très-fin, cordonnet très-fin, et points de dentelle partout où le dessin est quadrillé. Rien de plus élégant et de plus délicatement joli, tu verras. Pour le reste, consulte mon énorme *post-scriptum*.

Notre journal est favorisé entre tous. M. Vervoitte aîné, maître de chapelle à la cathédrale de Rouen, a bien voulu le doter d'un cantique à la Vierge, à trois voix égales, soigneusement travaillé, et d'une mélodie suave autant que grandiose. Ce beau morceau, empreint du cachet du *maestro* dont les œuvres sont si recherchées, a été composé *tout exprès pour nous*. Tu juges de la joie avec laquelle il a été reçu! et je suis assurée qu'avant peu nos amies le chanteront toutes. J'ai envoyé Eugène acheter pour moi chez l'éditeur de M. Vervoitte, Madame veuve Canaux, rue Sainte-Apolline, les belles compositions dont voici les titres : Mon Dieu! *invocation*. — O ma mère! *sérénade*. — O bon Pasteur! *prière*. — Pauvre mère! *romance*. — Le printemps, *nocturne*. — L'Ange gardien, *prière*. — Les travailleurs, *chœur*. — A saint Joseph, *cantique*. — Mon seul espoir, *romance*. — Le mois de Marie, *cantique*. — Regina cœli, *chœur religieux*. Mon oncle est très-content de me voir ainsi étudier de bonne musique d'ensemble qui réunit la mélodie à une savante harmonie.

Tu sauras, chère amie, que plusieurs de nos abonnées ont voulu aider Mme Adèle Cléret dans sa bonne œuvre, en prenant sous leur patronage quelques-unes de ces pauvres jeunes filles qu'avec tant de bonté de cœur elle élève. Je veux te citer entre autres deux dames que je ne désignerai même point par des initiales, car la vraie charité fuit l'éclat. L'une, après avoir souscrit pour une enfant, a remis à Mme Adèle Cléret une petite somme destinée à chausser pendant tout l'hiver qui a été si rude, si long, les petits pieds nus. Non contente de ces deux bonnes œuvres, la même dame a habillé deux enfants auxquelles elle s'est trouvée intéressée par l'extrême misère des parents.

L'autre dame a pris deux souscriptions, et elle s'est entendue avec l'excellente institutrice pour que ces souscriptions servissent aux trois sœurs, qu'elle s'est engagée, en outre, à entretenir de tout. Depuis six mois ces pauvres enfants ont abondamment le nécessaire. Ces choses-là font du bien, n'est-ce pas? Elles reposent l'âme de tout ce qui, aujourd'hui, l'afflige si souvent! De nouvelles souscriptions ont eu lieu dernièrement; mais comme beaucoup de personnes désirent de connaître Mme Adèle Cléret et de *choisir* elles-mêmes leurs protégées, c'est rarement chez M. le curé de Saint-Ambroise qu'on va souscrire; c'est chez l'institutrice même, 53, rue Popincourt.

L'album en langue étrangère sera *sacrifié* cette fois aux recettes de la saison. Nos jeunes *linguistes* me le pardonneront en mangeant des tartelettes aux groseilles vertes. Voici pourtant, à titre de *consolation*, des bouts rimés qu'Eugène vient de m'apporter.

.... Couronne.
.... Vertu.
.... Environne.
.... Combattu.
.... Légère.
.... Charmé.
.... Sévère.
.... Aimé.
.... Récompense.
.... Beau.
.... Décence.
.... Chapeau.

Nous avons reçu des remercîments au sujet du *jeu du typographe*; il *fait fureur* dans quelques départements; on le varie à l'infini; mais le fond reste toujours le même. Eugène a la prétention de composer un autre jeu qui *détrônera* celui-

ci. Nous verrons bien. En attendant j'annonce à un grand nombre de nos aimables amies, qui ont demandé avec instance un proverbe, le plus *fou* possible, qu'elles seront satisfaites le mois prochain. M. Emile Souvestre vient de faire pour elles quelque chose d'*ébouriffant ;* une véritable bouffonnerie, une vraie *charge*, en terme d'atelier, avec changement de costumes ; et il n'y a que les *charges* qui fassent rire. Rien ne manque à celle-ci, tu verras !

Adieu, et aime-moi.

ANNICA BRICOGNE.

ART CULINAIRE.

Tarte aux GOOSEBERIES, *ou groseilles à maquereau.*

D'abord sais-tu faire une *timballe* ? — Non ? — Eh bien ! voici comment il faut t'y prendre : Verse sur la table de cuisine, bien lavée, 125 grammes (un quarteron) de farine, fais un trou au milieu et mets-y du sel fin, 120 grammes de beurre, un œuf, un quart de verre d'eau ; délaye le tout, puis pétris et passe trois fois la pâte au rouleau. A la quatrième fois, tu ne lui laisses que l'épaisseur de deux pièces de 5 fr. Beurre un moule, garnis-en le fond et les parois avec la pâte, coupe le surplus à la main ; ces rognures te serviront à faire un *couvercle* pour ta *timballe*. Couvre le fond de la timballe d'une couche de sucre en poudre, ensuite un lit de groseilles vertes bien épluchées et lavées, un lit de sucre, un autre de groseilles, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la timballe soit pleine. Termine par un lit de sucre, couvre avec le reste de la pâte, et fais cuire au four, ou bien sous le four de campagne, pendant trois quarts d'heure. — Si tu préfères des tartelettes, libre à toi : Tu les garniras de groseilles vertes bien lavées, bien épluchées, en attendant que viennent les autres fruits, et tu m'en diras des nouvelles. — Veux-tu un mets plus délicat, plus recherché ? Fais UN JUS DE GROSEILLES VERTES AU FOUR. Pour ceci, jette de l'eau bouillante sur un litre de groseilles vertes, écrase-les et passe au tamis ; ajoute au jus 250 grammes (1/2 livre) de sucre en poudre, autant de beurre, trois biscuits ou bien six macarons, quatre œufs bien battus ; tu mêles bien et tu fais cuire dans une tourtière sous le four de campagne. Voilà trois *entremets sucrés* à choisir.

Fromage à la Montmorency.

Mets sur le feu environ 5 décilitres (une chopine) de bonne crême, avec 62 grammes (2 onces) de sucre. Quand la crême a bouilli, retire du feu et laisse refroidir, ajoute une demi-cuillerée d'eau de fleur d'oranger ; fouette avec un balai d'osier. A mesure que se forme la mousse un peu épaisse, tu l'enlèves avec une écumoire et tu la verses dans le tageron garni de linge très fin, dans lequel le fromage doit prendre forme. Il faut fouetter la crême jusqu'à ce qu'il ne t'en reste plus. Laisse égoutter, et frappe de glace avant de servir.

Moyen d'empêcher le lait de tourner.

Voici une recette excellente et bien nécessaire en été pour empêcher de tourner le lait avec lequel on veut faire une crême prise. Ce moyen consiste à mettre dans un litre de lait, plus ou moins douteux et surtout par les temps d'orage, 1 gramme de *bi-carbonate de soude :* tous les pharmaciens en vendent. Non-seulement le lait ainsi préparé ne tourne pas sur le feu, mais il est, en outre, d'une digestion plus facile.

Conservation du bouillon.

Le même moyen s'emploie, avec un égal succès, pour conserver le bouillon. 1 gramme de bi-carbonate de soude par litre de bouillon. Le lendemain, on fait bouillir le bouillon, et avant de s'en servir on enlève l'écume blanche dont il se couvre. On peut, le surlendemain, si le bouillon ainsi préparé avait pourtant une odeur acide, ajouter du bi-carbonate de soude, et l'odeur disparaît.

Conservation des petits pois.

Mets dans une bassine, sur un feu doux, un, deux trois litres de pois fins, avec 60 à 64 grammes de sucre pilé et tamisé par *chaque* litre de pois ; tourne continuellement, jusqu'à ce que le sucre soit bien absorbé ; étends les petits pois sur une feuille de papier, et pose celui-ci sur un grand tamis renversé sous lequel tu entretiens des cendres chaudes, ou bien place le papier couvert de pois sur une claie dans un four doux. Lorsqu'ils sont parfaitement desséchés, enferme-les dans des sacs de papier, et suspends ceux-ci dans un lieu bien sec. Lorsqu'on veut faire cuire ces petits pois, on les met tremper, dans de l'eau un peu chaude, deux à trois heures à l'avance.

Je t'ai donné en 1847, page 250, le procédé pour faire de l'eau de rose sans alambic : recherche-le.

Tricot pour aube n° 1.

Achète du coton no 10, prends des aiguilles d'un centimètre de circonférence, et monte un nombre de *mailles* que tu puisses diviser par 13. Avec ce coton et ces aiguilles, 260 mailles donnent 1 mèt. 30 de largeur.

1er *rangée.* 7 mailles unies, — 1 rétrécie +, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 rétrécie, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — 1 rétrécie (retourne au signe +), et termine ton aiguille par 1 augmentée, — 2 mailles unies.

2e *rangée*, tout uni à l'envers, et de même pour toutes les rangées paires.

3e *rangée.* 6 mailles unies, — 1 rétrécie +, — 1 augmentée, — 3 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 rétrécie, — 2 augmentées, — 1 surjetée sur rétrécie, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — 1 ré-

trécie (retourne au signe +); termine par 1 augmentée, — 4 unies.

5e *rangée.* 5 mailles unies, — 1 rétrécie +, — 1 augmentée, — 5 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 5 unies, — 1 rétrécie (retourne au signe +); termine par 1 augmentée, — 5 unies.

7e *rangée.* 4 mailles unies, — 1 rétrécie +, — 1 augmentée, — 7 unies, — 1 jetée, — 1 rétrécie, — 3 unies, — 1 rétrécie (retourne au signe +); termine par 1 augmentée, — 6 unies.

9e *rangée.* 3 mailles unies, — 1 rétrécie +, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrecie, — 2 augmentées, — 1 surjetée sur rétrécie, — 2 jetées, — 1 rétrécie, — 1 unie, — 1 augmentee, — 1 retrecie, — 1 unie, — 1 rétrécie (retourne au signe +); termine par 1 augmentée, — 7 unies.

11e *rangée.* 2 mailles unies, — 1 rétrécie +, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — 1 unie, — 1 augmentée, — 1 surjetée sur rétrécie (retourne au signe +); termine par 1 augmentée, — 8 unies.

13e *rangée.* 3 mailles unies +. — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 rétrécie, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 2 augmentées, — — 1 rétrécie, — 1 rétrécie. — 1 augmentée, — 1 unie (retourne au signe +); termine par 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 7 unies.

15e *rangée.* 4 mailles unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 rétrécie, — 2 augmentées, — 1 surjetée sur rétrécie, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 3 unies (retourne au signe +); termine par 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 6 unies.

17e *rangée.* 5 mailles unies +, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 5 unies, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 5 unies (retourne au signe +), termine par 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 5 unies.

19e *rangée.* 6 mailles unies +, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 3 unies, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 7 unies (retourne au signe +); termine par 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 4 mailles unies.

21e *rangée.* 7 mailles unies +, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 2 augmentées, — 1 surjetée sur rétrécie, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — 1 unie (retourne au signe +); termine par 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 3 mailles unies.

23e *rangée.* 8 mailles unies +, — 1 augmentée, — 1 surjetée sur rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — unie (retourne au signe +); termine par 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies.

Ce tricot peut encore servir pour nappe d'autel, rideaux, couvre-pieds, etc.

Dentelle au tricot pour la garniture de l'aube. No 2.

Monte 16 mailles.

1re *rangée.* 4 mailles unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — 3 unies.

2e *rangée.* 5 mailles unies, — 1 à l'envers, — 3 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies.

3e *rangée.* 4 mailles unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 7 unies.

4e *rangée.* 9 mailles unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies.

5e *rangée.* 4 mailles unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — 1 unie, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — 1 unie.

6e *rangée.* 3 mailles unies, — 1 à l'envers, — 3 unies, — 1 à l'envers, — 3 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies.

7e *rangée.* 4 mailles unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 9 unies.

8e *rangée.* 3 surjetées, — 7 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies.

Recommence.

Explication de la planche de Broderies.

(PETITE ÉDITION.)

Nos 1 et 2. — Tricot et dentelle au tricot pour aube, nappe d'autel, couvre-pieds, etc.

Nos 3, 4, 5, 6, 7, 8. — Panier hongrois. — Patrons.

No 9. — Dessin à broder en soutache d'or pour bourse de quêteuse.

No 10. — Pèlerine d'enfant, broderie anglaise.

No 11. — Dessin pour boutonnière, plumetis, point de plume et point d'arme.

No 12. — Dessin de col à broder au plumetis et points de dentelle.

No 13. — Entre-deux-plumetis et point d'arme.

No 14. — Dessin de col façon guipure.

(GRANDE ÉDITION.)

No 15. — Dessin de manchette pareille au col no 14.

No 16. — Beau dessin à broder en reprises sur tulle, pour grand voile.

No 17. — Dessin de broderie de Smyrne. — La broderie de Smyrne se fait en soie sur drap, pour meuble, ou bien en laine sur un tissu de paille qui donne un tapis de pied très-frais pour l'été. Ce tissu, dont il faut au moins trois lés qu'on assemble, se vend 2 fr. 50 c. le mètre, chez Raffaëlli, 36 et 38, rue Neuve-Saint-Eustache. Monte sur un métier l'étoffe que tu veux broder; ponce et dessine sur cette étoffe le no 17, et brode au passé à *point lancé.* Tu comprendras la direction dans laquelle doit se faire le *point lancé*, lorsque je t'aurai dit que les traits qui forment une sorte de *briquetage* se font en dernier, et *en travers* du *point lancé.* Afin *d'épargner* la soie ou la laine, quand tu as lancé un point d'un bord du dessin à l'autre, repique ton aiguille tout à côté, et ramène ainsi en-dessus soie ou laine; de cette façon, il n'y en a point de perdue en-dessous. — Il faut que tous les

points lancés soient bien pressés les uns contre les autres et ne laissent pas voir l'étoffe. — Je suppose que le lancé soit cramoisi : le *point d'attache* doit être vert clair. Tu piques en dessous ton aiguille entre deux points lancés; tu la repiques en dessus entre deux autres, de manière à ce que le *point d'attache embrasse* ou *encore quatre* points lancés, ou *six*, suivant que tu veux un briquetage plus grand ou plus petit. Pour la rosace de l'intérieur, la bordure en lierre doit être faite au passé ordinaire en couleur vert clair. Les quatre fleurons doivent être brodés en couleur orange; les fleurs se feront alors en bleu d'azur. Il faut des couleurs vives et tranchées pour ce genre de broderie. — La soie à employer est celle qu'on appelle *mi-torse*, de grosseur moyenne; la laine est de la laine de Berlin. Les tiges se font en dernier, à points pressés, réguliers, et reproduisant fidèlement les contours.

Nos 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24.— Patrons réduits au cinquième pour un manteau de nuit avec les mesures en chiffres *vrais*. — Sur la piécette no 18 se monte le devant no 19; il ne faut point le *froncer*; il faut former des plis réguliers comme pour une chemise d'homme, et les placer entre les deux flèches du no 18. La piécette peut être *ornementée* de trois façons : simplement garnie par-devant, ainsi que tout le tour du manteau de nuit, d'un volant en mousseline festonnée; ou bien brodée façon anglaise; ou, enfin, brodée au plumetis avec une dentelle enfilée au bord. Le tour de la coulisse se brode et se garnit de même. — La place des coulisses est indiquée au bas du dos no 20. Il faut, pour le compléter, un lé d'un mètre de longueur, haut de 74 centimètres, que tu fronceras en l'attachant à la coulisse du bas, et que tu assembleras avec les deux devants. — 21, manche. — 22, poignet. Tu l'orneras d'un volant *semblable* pareil à la garniture du manteau de nuit. — 23 et 24, bas du col et col. — Tu garniras de même le col. — Cet excellent patron, sorti des magasins de Mlle Eléonore Chambrey, 36, rue Neuve-Saint-Eustache, peut encore te servir pour un peignoir et pour une robe à corsage montant et fermé. Il suffira de tenir plus courts les deux devants, ainsi que la piécette, que tu feras moins large du bas.

No 25. — Dentelle au crochet.

No 26. — Entre-deux, broderie anglaise.

Planche de crochet carré.

Voici ce que tu m'as demandé : un élégant dessin pour coussin et pour toilette de fauteuil. Tu peux garnir l'un et l'autre avec la dentelle au crochet no 25.

LES JEUX DU SPHINX.

CHARADE.

Qu'il est flatteur
Pour un auteur,
De ne s'entendre,
A tête fendre,
Partout crier
Que mon premier!
Comme au collége
Hélas! que n'ai-je
Encor le don,
Par mon second,
De me distraire
De toute affaire,
Pour me saisir
Que le plaisir!
Mais avec l'âge,
Devenu sage,
Qu'y gagne-t-on?
Ah! rien de bon!
On est maussade,
Souvent malade,
Quinteux, altier,
Ou tracassier.
Même en famille
Une vétille
Suffit parfois,
Pendant un mois,
Pour qu'on enrage.....
C'est en ménage
Qu'on voit surtout
Naître mon tout!

GUÉNIC.

Le mot de l'énigme du mois de mai est [illegible].

CAUSERIES.

Sir John Franklin est retrouvé! Au mois de février dernier ce brave commandant et ses équipages saluaient les îles Sandwich qu'ils ont quittées il y a cinq ans. Cinq ans! sur ces cinq années trois ont été une sorte d'emprisonnement dans une passe découverte par le nord-ouest et où les glaces ont retenu les vaisseaux captifs. Ainsi l'espoir de la noble et digne épouse se réalise! Sa foi l'a soutenue! seule, peut-être, elle a cru à la possibilité d'un retour, et Dieu l'accorde à sa persévérance! Qu'on ne me parle plus jamais de l'antique Pénélope qui s'est contentée d'attendre Ulysse en faisant et en défaisant son éternelle tapisserie. Quand je me marierai, que le ciel daigne m'accorder une autre lady Franklin! Mon intention n'est assurément pas de courir les grandes aventures sur terre et sur mer; mais une femme qui est capable de rechercher son mari envers et contre tous, qui ne veut absolument pas se croire veuve et qui ne songe pas une seule fois à convoler en secondes noces, est un *phenix* que chacun est bien aise de nommer *sien*.

Cette bonne nouvelle m'ayant mis en belle humeur, je me suis laissé amuser, comme tous les honnêtes Parisiens, par les fêtes du 4 mai; fêtes un peu trop semblables en la forme à toutes les fêtes publiques de toutes les époques publiquement fêtées de la civilisation européenne. J'ai trouvé magnifique le ballon monstre ou le monstre de ballon, suivi d'un autre ballon *émané* d'une *société particulière*: magnifiques les illuminations surnommées, par je ne sais qui, *fantastiques*, des deux fontaines de la place de la Concorde; magnifiques, quoiqu'un peu surannés, les pilones illuminatoires de la rue Nationale; magnifiques les quatre arcs de triomphe avec ou sans sphinx, avec ou sans bustes; magnifique le lustre colossal aussi haut que le portail de la Madeleine; magnifiques les vases d'or gigantesques venant en ligne droite de la Californie, qui décoraient les deux frontons de la Madeleine et du palais Législatif; magnifiques les guirlandes de lampions et les lustres suspendus dans les entre-colonnes du garde-meuble et du ministère de la marine; magnifiques jusqu'aux grands mâts pavoisés qui sont du ressort de toutes les fêtes publiques; magnifiques les danses plus ou moins échevelées qui tourbillonnaient au rond-point des Champs-Elysées aux sons d'un orchestre *monstre*; magnifiques enfin les trois feux d'artifices, quoique je n'en aie vu qu'un. Mais ce qui m'a charmé surtout, ce sont les flots de la foule. Que de têtes pensantes! me disais-je en regardant couler ces flots pressés.

J'aurais voulu pourtant que le conseil municipal m'eût demandé mon avis. Il me semble que j'étais en mesure de lui suggérer, comme à l'un versité *féminine* de la ville de Hambourg, quelqu'idée *neuve*, attendu que j'abonde en idées. Par exemple, n'y aurait-il pas eu moyen de faire venir le célèbre clown de la ville de Leeds, et de le faire escamoter par une souris, la souris par un chat, le chat par un chien, le chien par un lion, le lion par le dromadaire apprivoisé du jardin des plantes, le dromadaire par un éléphant?... Ici je m'arrête en me souvenant d'*une demoiselle qu'un monsieur* ennuyait fort et dont un vieux poète nous raconte ainsi la malice :

La plus grosse bête, dit-elle,
Monsieur, comme est-ce qu'on l'appelle?
Un éléphant, Mademoiselle.
Pour Dieu, éléphant, ce dit-elle,
Va-t-en donc et ne laisse ici!

Or, depuis le déluge, l'éléphant étant la plus grosse bête connue, je ne vois pas par quel autre animal le conseil municipal aurait pu faire escamoter l'éléphant contenant, s'il vous en souvient, un dromadaire apprivoisé, celui-ci un lion, le lion un chien, le chien un chat, le chat une souris, et la souris le clown de la ville de Leeds qui, sortant vainqueur de l'épreuve, serait apparu, vêtu en prêtre égyptien, au faîte de l'obélisque de Luqsor, au grand ébahissement des bons Parisiens, si grands amateurs d'escamotage. Et qu'on ne crie pas à l'impossible! *Oyez* plutôt ce que vient de faire ce célèbre clown, M. Baker, par suite d'un pari!

Sa taille est de 5 pieds 10 pouces anglais. Il a parié qu'il trouverait place dans un panier de 2 pieds 7 pouces de profondeur sur 1 pied 7 pouces de largeur; qu'ainsi roulé sur lui-même il se ferait expédier à Bradfort dans l'un des wagons à bagages pour le même prix qu'un colis; et que, une heure après, il serait de retour à Leeds.

Le pari ayant été tenu, M. Baker a fait son apparition devant le cirque, vêtu d'un habit de peau de couleur rouge. Il a placé son surtout au fond du panier où il s'est blotti, emportant des oranges et un flacon d'eau-de-vie pour se rafraîchir et se reconforter en route. Le panier a été ficelé, cordé, chargé dans l'un des wagons aux marchandises et expédié à Bradfort, puis déposé dans un hôtel de cette ville. Peu de temps après on le réexpédiait à Leeds où il arrivait à l'heure dite. *Déballé* à la station même, le clown est rentré à Leeds en voiture et accompagné, dans sa marche triomphale, d'une foule enthousiasmée qui l'applaudissait avec frénésie.

Comme on ne s'avise jamais de tout, personne n'avait songé à faire *assurer* le *colis*, de sorte que s'il lui fût arrivé malheur en route, la ville de Leeds eût perdu, sans compensation, l'une de ses plus grandes gloires, tandis qu'un mylord Roosbief qui aurait pris, en partant, une assurance pour sa grosse personne, aurait pu laisser, en dédommagement de sa précieuse vie, à ses héritiers, la somme de quinze mille francs. Car, en Angleterre, dans plusieurs gares de chemins de fer, on vous *assure* contre les chances de la route. Après avoir payé sa place, le voyageur passe au bureau voisin, et moyennant 3 centimes, s'il est voyageur dans les voitures dites diligences, il reçoit une assurance de 15,000, de 10,000 pour 2 centimes aux secondes places, de 5,000 pour 1 centime s'il voyage en wagon. Mais entendons-nous bien! ces *assurances* ne préservent nullement le voyageur d'avoir les os rompus et la tête cassée en cas de rencontre de deux convois, de déraillement d'une locomotive, etc., etc., elles l'*assurent* seulement s'il périt d'une mort violente produite par quelqu'un des accidents trop fréquents sur les voies de fer, qu'il laissera à ses ayants-causes une somme de... pour leur deuil et pour payer deux ou trois douzaines de mouchoirs destinés à étancher leurs larmes. On prétend que nombre d'Anglais attaqués du *spleen* font, de ces assurances, une sorte de spéculation; où spéculera-t-on, si ce n'est en Angleterre? et voici comme. Se tirer un coup de pistolet ou se pendre tout prosaïquement, c'est seulement faire gagner les pompes funèbres. Aujourd'hui l'Anglais qui veut mourir prend un billet de première classe, son assurance de 3 centimes, et monte en diligence. Là, se livrant à des excentricités effrayantes pour évoquer la mort, il glace d'horreur et d'épouvante ceux de ses compagnons de route qui n'ont nulle envie de quitter ce monde, en leur faisant courir mille et mille de ces dangers qui ne naîtraient pas d'eux-mêmes. Ceci est à la lettre; de telle sorte que les voyageurs non *assurés* ont demandé positivement d'être *assurés contre* les risques que leur font courir les voyageurs *assurés*... Et voilà comment, en ce bas monde, il n'est de bien qui ne serve à mal, tant l'esprit humain est pervers de sa nature!

M. Sudre poursuit ses succès en fait de télégraphie acoustique. Plusieurs expériences aussi concluantes que curieuses ont eu lieu; une entr'autres pour laquelle on avait échelonné, de distance en distance, des clairons, à partir de l'École militaire, d'où émanaient les ordres, jusqu'à Rueil. Tous les ordres ou avis donnés par le général commandant ont été transmis presqu'instantanément à Rueil. Il y avait à reproduire des phrases assez longues : *Nous sommes attaqués par des forces supérieures. — Prenez vos dispositions pour que l'assaut soit donné demain matin.* Quelques notes de musique répétées par les clairons, comme d'échos en échos, ont suffi pour faire entendre ces ordres à 10 kilomètres de distance.

J'étais du nombre de ceux qui ont assisté à cette curieuse expérience, et je m'en revenais à Paris réfléchissant sur tous les genres de télégraphie possibles, sur toutes les manières d'abréger les distances que les découvertes de la science mettent à la disposition de chacun et de tous, lorsqu'au moment de prendre place dans le convoi, j'aperçus à mes pieds un petit papier plié en quatre. Je le relevai en regardant autour de moi pour en découvrir le propriétaire; mais tout le monde se hâtait de monter dans les voitures; je montai à mon tour, et après m'être informé de mes voisins et voisines si personne n'avait perdu quelque chose, j'ouvris ce papier fin, satiné, tout parfumé, et je lus ce qui suit :

« Chère amie, je suis dans l'oreille d'ours! on a fait des clochettes sans fin sur ma grenade, en ce qui touche les acanthes, et sur l'emploi que j'ai fait de mon peuplier blanc; on a dit que mon jasmin n'était que du géranium; que je n'ai pas l'ombre de platane, que l'angélique me manque!... Ma luzerne est flétrie à jamais! Dans ma giroflée blanche je croyais avoir un prunier sauvage, tel était le but de mon pin.. Plus de tubéreuse, chère amie! pas même un coquelicot! Ma giroflée jaune pour les acanthes me conduira à l'héliotrope et peut-être au basilic! Que ce monde a de renoncules et d'ébéniers!»

Après avoir lu, je relus, sans me trouver plus avancé qu'auparavant. Le billet est écrit en *langage des fleurs*, rien de plus visible. Je me suis donc hâté d'acheter un, deux, trois, jusqu'à six traités de ce langage, mais ils se contredisent tous. Mes aimables lectrices, venez-moi en aide, je vous en supplie! Ma curiosité est vivement excitée. L'écriture est une écriture de femme. Que veulent dire ces fleurs, ces arbres ainsi mêlés sans ordre?... je n'en dors plus! Il faut que je sache à tout prix ce que sont ces *acanthes* qui conduisent à l'*héliotrope* et qui ne laissent pas même un *coquelicot*! Si personne ne peut me le dire, je prendrai en grippe le langage des fleurs et je le placerai de cent piques au-dessous du langage en chiffres que voici et qui a été employé par un garde national montant rarement sa garde et craignant par-dessus tout l'*hôtel des haricots* :

Mes manquements, MM., ne sont pas très-com 1
Aujourd'hui je demande indulgence pour 2
Ma mère était malade en la ville de 3
Pour partir à l'instant, j'ai fait le diable à 4
Vous m'avez, il est vrai, commandé pour le 5
Mais auprès d'un malade il faut être pré 6
Pour appliquer à temps l'onguent et la lan 7
Dieu merci! j'ai vaincu la fièvre et la p t 8
J'ai fait à ma malade un estomac tout 9
Vous pardonnerez bien mon zèle, cadé 10
Car, pour un fils, vos cœurs ne seront pas de br 11
Je serai de retour à Poitiers pour le 12
Alors je monterai des gardes par douzaines.

Ceci du moins est clair et positif comme 2 et 2 font 4.

Fernand DE LASTOURE.

ÉDUCATION.

RELIGION ET MORALE.

SUJETS DE MÉDITATIONS.

OBLIGATION DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

Ce n'est pas sans raison que je vous entretiens souvent de la vraie et parfaite charité. Je le fais, parce que je ne connais aucun remède si salubre ni si efficace pour les blessures des pécheurs. Ajoutons que, quelque puissant que soit ce remède, il n'y a personne qui, avec l'aide de Dieu, ne puisse se le procurer. Pour les autres bonnes œuvres, on peut trouver quelque excuse ; il n'y en a point pour le devoir de la charité. Quelqu'un peut me dire : « Je ne puis pas » jeûner ; » qui peut me dire : « Je ne » puis pas aimer? » On peut dire : « A cause de la faiblesse de mon corps, » je ne puis pas m'abstenir de viandes » et de vin ; » qui peut dire : « Je ne » puis pas aimer mes ennemis, ni par» donner à ceux qui m'ont offensé? » Que personne ne se fasse illusion ; car personne ne trompe Dieu... Il y a beaucoup de choses que nous ne pouvons tirer du trésor de notre grenier ou de notre cellier ; mais il serait honteux de dire qu'il y a quelque chose que nous ne pouvons tirer de notre cœur ; car ici nos pieds ne se lassent point à courir, nos yeux à regarder, nos oreilles à entendre, nos mains à travailler : nous ne pouvons alléguer aucune fatigue pour excuse. On ne nous dit point : « Allez à l'Orient » pour y chercher la charité, naviguez » vers l'Occident et rapportez-en l'af» fection. » C'est en nous-mêmes et dans nos cœurs qu'on nous ordonne de rentrer ; c'est là que nous trouverons tout.

« Mais, dit quelqu'un, je ne puis en » aucune façon aimer mes ennemis. » Dieu te dit dans les Écritures que tu le peux ; toi, tu réponds que tu ne le peux pas : regarde maintenant : qui faut-il croire de Dieu ou de toi?... Quoi donc! tant d'hommes, tant de femmes, tant d'enfants, tant et de si délicates jeunes filles ont supporté d'un cœur ferme, pour l'amour du Christ, les flammes, le glaive, les bêtes féroces ; et nous ne pouvons supporter les outrages de quelques insensés! et pour quelques petits maux que nous a faits la méchanceté de quelques hommes, nous poursuivons contre eux, jusqu'à la mort, la vengeance de nos injures! En vérité, je ne sais de quel front et avec quelle confiance nous osons prétendre à partager avec les saints la béatitude éternelle, nous qui ne savons pas suivre leur exemple, même dans les moindres choses!

Saint Césaire,

Évêque d'Arles, de 501 à 542 (1).

(1) Saint Césaire est justement regardé comme l'une des lumières de l'Église des Gaules au VIe siècle ; il reste de lui un grand nombre de sermons.

BLANCHE.

ESQUISSE.

I.

« Mon Dieu ! que je souffre ! » Ce cri de douleur s'échappait d'une pauvre mansarde où une femme, malade depuis six mois, attendait, dans les secrètes angoisses d'une misère inconnue, que la main de Dieu la touchât.

Pour cette femme l'avenir était si sombre qu'elle ne sentait pas d'horreur pour la mort : il y a des êtres qui, sous le regard de Dieu seul, souffrent la vie, comme une lente agonie que rien ici-bas ne console.

Madame Descares était veuve, et, par suite d'un enchaînement de circonstances, trop longues à raconter, avait descendu tous ces degrés qu'on nomme aisance, médiocrité, gêne, pauvreté ; elle en était à la misère absolue. Noble misère qui trop souvent se cache sous des souvenirs, comme une reine fugitive sous les lambeaux de sa grandeur ; misère inaperçue du monde dont les regards légers ne lisent point dans l'obscurité ; misère que rien ne soulage ou du moins qu'on ne soulage qu'en la blessant, car la pitié des hommes la fait pleurer !

Pleine de courage et de résignation, madame Descares aurait su mourir sans faiblesse ; mais deux jeunes filles réclamaient sa présence : pour ces pauvres enfants leur mère était tout ; en elle seule, elles trouvaient appui, conseil, amour ; le reste du monde leur était inconnu et ne savait pas leurs noms.

Aussi, la nuit, quand, s'éveillant pour souffrir, la malade songeait aux dangers de toutes sortes que rencontreraient Blanche et Nathalie, elle se cramponnait à la vie de toutes les forces de son âme, et dans son cœur maternel se croisaient plus de désirs, plus d'espérances que n'en ont jamais enfantés les illusions et les chimères qui parfois font demander aux êtres frivoles une prolongation d'existence.

Ici, ce n'était ni murmure, ni révolte : c'était amour et compassion pour deux fleurs si petites, qu'elles seraient mortes à l'instant où on les aurait séparées de leur tige.

Blanche avait 13 ans et Nathalie avait 15 ans. Blanche était frêle et maladive, mais pleine de courage et d'énergie : elle s'appliquait à apprendre tout ce qui était en son pouvoir ; docile aux leçons d'une mère, elle avait constamment étudié sous ses yeux, et depuis que la maladie de madame Descares ne lui permettait plus de continuer ses utiles enseignements, la petite Blanche lisait des livres instructifs, choisissant avec intelligence les intervalles de la fièvre pour demander à la malade l'explication de ce qu'elle ne comprenait pas. Quand, fatiguée de l'étude, l'enfant voulait se distraire, elle caressait d'abord un petit chat qu'elle aimait, et qui était à lui tout seul l'unique jouet de sa jeune maîtresse et son plus grand délassement ; puis elle revenait s'asseoir près du lit de sa mère, et là, d'après ses conseils, elle s'occupait de petits travaux manuels plus amusants qu'utiles, et que, dans toute autre position, elle eût cependant considérés comme une fatigue ou un devoir.

Nathalie aussi bonne que sa jeune sœur, plus affectueuse, plus démonstrative, ne quittait presque jamais non plus la chambre de sa mère. Tous les matins elle sortait furtivement pour acheter du pain, du lait, et les petites provisions

indispensables. Hélas, la pauvre enfant ne revenait jamais chargée ; en retournant au logis elle se glissait le long des murailles, dans les rues les plus désertes, elle arrivait en grande hâte, s'approchait du lit, et pleurait sur les douleurs de sa mère.

Grande, forte, robuste, Nathalie semblait presqu'une femme, mais sa nature molle et timide était énervée par les coups du malheur ; elle courbait la tête sous un poids trop lourd, et ne gardait d'autre défense contre l'infortune et la détresse que des larmes, toujours des larmes ! Elle était belle à voir cette fille aimante et gracieuse, lorsque, tout en pleurs, à genoux devant sa mère, elle essayait par ses désirs de prolonger sa vie, répétant :

« Mère, je t'aime plus que tout, plus que moi ! Reste avec nous ! Dieu ne peut pas vouloir nous séparer ! »

Puis, accablée par la véhémence de ses transports, elle recommençait à pleurer écoutant sa mère qui disait tristement :

« Pour moi tout est fini ! résigne-toi, ma fille, je t'abandonne à Dieu ! mais c'est à toi que mon cœur confie Blanche : vois comme elle est frêle et pâle ! Pourrait-elle se passer d'une mère ? Non, tu me remplaceras ! »

Alors, la belle jeune fille serrait l'une contre l'autre ses mains suppliantes; on aurait dit qu'elle voulait prier, mais son âme au lieu de s'élever s'affaissait. Nathalie, les cheveux épars, les lèvres blanches, les mains glacées, passait quelquefois une heure dans un complet évanouissement ; morte à l'amitié, morte à la douleur, elle devenait inutile, et sa jeune sœur avait à soigner deux malades.

Ainsi passèrent de longs mois d'hiver : madame Descares se demandait si les beaux jours lui rendraient des forces, ou si plutôt le printemps n'ouvrirait pas sa tombe. Elle pensait avec amertume à l'isolement de ses filles, et, quoique sa foi en la Providence fût grande, il lui semblait que Dieu dans les trésors de sa pitié ne gardait rien d'aussi bon que le cœur d'une mère : surmontant sa faiblesse, elle disait à ses enfants :

« Dieu m'a donnée à vous pour vous mener à lui ; je vous l'ai fait connaître, ce Dieu des petits et des pauvres : s'il m'éloigne pour un temps, il s'approchera lui-même et vous connaîtrez le Dieu des Orphelins. »

Une seule espérance restait à la malheureuse veuve : un riche parent de son mari touchait à l'extrême vieillesse, il n'avait point d'enfants. D'anciennes divisions de famille avaient existé de tout temps entre lui et les Descares ; jamais aucun message, aucun souvenir n'était venu rassurer la veuve, qui, trop fière pour faire une démarche directe, avait cependant cherché par toutes sortes de moyens à intéresser le riche vieillard à ses enfants.

Des amis, voisins de campagne de M. Beauval, étaient chargés de prononcer souvent devant lui les noms de Blanche et de Nathalie : on lui disait que l'une était grande et belle, l'autre faible et souffrante ; il ne répondait rien. Était-ce bizarrerie, haine ou avarice ? Nul ne le savait.

Un soir, vers la fin de l'hiver, une affreuse tristesse régnait dans la mansarde. Le médecin, vieil ami, qui par attachement venait souvent visiter la malade, avait laissé deviner aux enfants une partie de son inquiétude : il ne trouvait pas le mal sans remède, mais le remède était impossible. Il fallait avant tout changer d'air, puis se soumettre aux exigences d'un traitement dispendieux et long, s'entourer de soins minutieux, éloigner les pensées tristes ; en un mot, il fallait

ce que les pauvres ne se donnent pas... un peu de bonheur.

C'est pourquoi le bon docteur n'avait pu cacher son émotion en serrant la la main des enfants qui lui disaient : — « Guérira-t-elle, notre mère? »

La nuit, une forte crise vint ajouter aux tourments du jour : les jeunes filles ne s'étaient point couchées. Blanche allait et venait relevant les oreillers de sa mère, lui offrant un breuvage préparé de ses mains, et, de temps en temps, ranimant les étincelles éparses sous les cendres du misérable foyer.

Nathalie éperdue n'était plus capable de rien. Pâle comme sa mère, elle attendait, immobile et terrifiée, que le sacrifice s'accomplît. Semblable à ces belles statues de marbre qui représentent froidement la douleur parce qu'elles n'ont pas la vie, la jeune fille ne donnait aucun témoignage de crainte ou d'amour; elle souffrait en silence un horrible martyre, et ne pouvait rien de plus.

Un long soupir de la malade sembla tout-à-coup répondre à une idée terrible. Les mourants sont vrais, ils disent ce que nous n'osons pas penser. Après un moment d'hésitation, madame Descares appuyant sa main brûlante sur le beau front de Nathalie dit à demi voix :

« Mes enfants, je n'ai rien appris de votre oncle, je n'en espère plus aucun secours, je me sens bien mal, qu'allez-vous devenir? Hélas ! dans bien peu de jours peut-être vous serez toutes seules, et vous n'aurez pas même de quoi faire dire une messe pour moi !.. »

Madame Descares s'interrompit, en voyant l'impression que ces derniers mots avaient produite sur Nathalie dont la tête se penchait, et ne se relevait plus.

Blanche accourut vers sa sœur, l'embrassa, la réchauffa dans ses bras; pauvre petit ange d'espérance, elle était presque calme entre deux immenses douleurs, et quand, une heure après, un peu de sommeil ferma passagèrement les yeux des deux seuls êtres qu'elle aimât, on eût pu la voir assise devant une petite table, cachée derrière le lit, écrire à la hâte une lettre, la plier, la cacheter, puis commencer avec une étrange ardeur un ouvrage, inutile en apparence, un col au crochet.

Blanche aimait-elle réellement sa mère autant que l'aimait sa sœur? Oui autant : elle pleurait rarement, ne s'évanouissait jamais, et s'occupait continuellement. D'où lui venait ce courage? Était-ce en elle force physique? Non, elle était petite et maigre; mais dans son âme silencieuse il y avait, comme au fond de son pauvre foyer, une étincelle qu'elle ne laissait pas éteindre.

L'enfant grandissant entre la mort et la souffrance s'était dit : « J'aime bien ma petite maman, je veux lui être bonne à quelque chose. »

Et depuis ce jour-là, surmontant la puérilité du jeune âge, Blanche avait redoublé de courage et d'énergie.

II.

Le mois de mai s'approche avec ses premiers parfums et sa riante verdure.

Le pauvre va s'enrichir de la lumière et de la chaleur, seuls biens qui ne s'achètent pas.

Madame Descares ne mourra point encore. Dieu le veut ainsi à cause de sa patience et de sa soumission. Elle est en ce moment assise près d'une fenêtre fermée; elle regarde baisser le jour, et le rideau qui s'étend sur la campagne ne lui paraît plus triste et sévère; elle appelle la nuit un temps de repos, le jour un temps d'espérance.

Un bon vieillard octogénaire l'a fait venir dans sa riche demeure. C'est le

parent que jusqu'ici on avait en vain cherché à intéresser au sort de la famille Descares.

Qui donc a su ouvrir ce cœur qu'on disait dur et froid ?

C'est une enfant qui, sans art et sans étude, a puisé dans son âme assez d'énergie pour tenter une démarche décisive au moment le plus désespéré.

Un jour, M. Beauval a reçu de Paris une lettre ainsi conçue :

« Monsieur,

» Je ne suis qu'une petite fille et vous » ne me connaissez pas, mais on dit que » vous étiez l'oncle de mon papa, contre » lequel vous étiez fâché, je ne sais pas » pourquoi.

» On dit aussi que vous avez une » grande fortune et une belle campa- » gne, et moi je me décide à vous écrire » parce que maman est si malade qu'elle » va mourir bien sûr, si vous ne venez » pas à son secours.

» Le médecin lui dit qu'il faut chan- » ger d'air et ne pas être malheureuse. » Elle ne peut pas changer d'air, puisque » nous n'avons plus d'argent ; elle ne » peut pas non plus être heureuse, parce » que ma sœur et moi nous avons trop » de peine.

» Voulez-vous que maman vienne de- » meurer chez vous à la campagne ? Là » elle guérirait, le médecin l'a dit.

» Je sais bien que mon papa a dû » vous faire de la peine autrefois, puisque » vous vous êtes fâché ; mais il y a si » longtemps ! D'ailleurs, si vous vous en » souvenez encore, je vous demande » pardon pour lui, pour maman, pour » ma sœur et pour moi qui n'étais pas » encore née. Je n'ai pas dit que je vous » écrivais, parce que si vous ne me ré- » pondiez pas, cela ferait trop de peine à » maman, et aussi à Nathalie qui est bien » plus sensible que moi.

» Oh ! je vous en supplie, répondez- » moi, et dites-moi que vous voulez bien » que maman vive !

» Adieu, mon cher oncle, je puis bien » dire mon oncle, puisque mon papa le » disait. Pardonnez mon écriture et mon » style, je n'ai jamais écrit de lettres, et » je ne sais rien faire de bien, je suis si » enfant encore !

» Je vous embrasse de tout mon cœur, » parce que, j'en suis sûre, vous aurez » pitié de maman.

» Blanche Descares. »

Le vieillard en lisant ces lignes avait oublié son ancienne inimitié, il avait aimé Blanche, et, comme nous l'avons vu, madame Descares et ses filles étaient installées chez lui, et recevaient, de sa généreuse protection, des consolations et des soins.

Le vieillard, rajeuni par la conscience d'avoir fait le bien, se plaisait à s'entourer chaque soir de l'intéressante famille ; il faisait asseoir près de lui Blanche, la nièce préférée, qui l'égayait par ses jeux et ses saillies heureuses.

Ce soir-là, plus gaie, plus gentille encore que de coutume, Blanche s'était amusée à tresser les longs cheveux de sa sœur pour lui en faire une couronne : « Parce que, disait-elle, ma sœur est belle ; et maman, quand elle était malheureuse, se consolait en la regardant. » Nathalie soupira, et dit tout bas à sa mère :

— C'est donc là tout ce que j'ai fait pour vous, moi qui vous aime tant ! A quoi vous ai-je servi ?... à rien !

— Ma fille, dit madame Descares, tu m'as tant aimée, ne te reproche rien ! Ta seule faute est d'avoir manqué d'énergie, de t'être livrée pleinement à la douleur, et de n'avoir pas su conserver assez de force et de sang froid pour lutter contre l'horreur de notre situation. » Et

comme Nathalie soupirait encore, le vieil oncle reprit :

« Mon enfant, tu n'es pas coupable, tu es à plaindre ; tu peux par tes efforts acquérir l'énergie qui te manque. Le dévouement, vois-tu, se prouve par des actes ; mais pour produire ces actes, il faut plus que la noble exaltation d'une belle âme, il faut plus que la poétique douleur d'un être inconsolable ; il faut du courage, de la hardiesse, quelquefois même de la témérité. Les larmes toutes seules témoignent d'un amour enfantin ; les actes accusent un amour viril, profond et parfait. Faut-il pour lutter contre l'adversité une organisation robuste et vigoureuse ? Non, ce n'est point absolument nécessaire : la force principale de la femme comme de l'homme est dans la volonté. »

Ici Mme Descares attira Nathalie sur son sein, la consolant par la même parole : « Ne te reproche rien, tu m'as tant aimée ! »

Blanche pleurait en contemplant cette scène touchante. Le bon vieillard, pour faire diversion, la prit sur ses genoux, et apercevant dans la poche de son tablier un petit portefeuille, il s'en empara, déclarant qu'il voulait savoir tous les secrets de Blanche.

Celle-ci, troublée tout-à-coup, arracha le portefeuille des mains de son grand-oncle, et rougit comme une coupable : Mme Descares, voyant le vieillard justement blessé de ce manque de confiance, ordonna à sa fille de rendre le portefeuille, et M. Beauval l'ouvrant, y trouva soigneusement enveloppée, dans un petit morceau de papier, une pièce de 2 francs.

— Qu'est-ce cela ? s'écria-t-il en riant, cette petite fille thésaurise ! C'est fort mal, Mademoiselle ! » Blanche baissa la tête, rougit plus encore et voulut sortir de la chambre.

— Restez-là, dit sérieusement sa mère. Ma fille, soyez franche, d'où vous est venu cet argent, et depuis quand l'avez-vous ? »

Simple et enfantine, Blanche releva la tête et dit à sa mère :

« Cet argent, c'est moi qui l'ai gagné à Paris, quand vous étiez si malade : j'ai fait un col au crochet, la nuit pendant que vous dormiez, maman, parce que vous aviez dit que, quand vous seriez morte, nous ne pourrions pas seulement faire dire une messe pour vous ! Puis j'ai été vendre mon col : plusieurs marchandes m'ont renvoyée parce que j'étais petite ; une enfin a pris mon col et m'a donné 2 francs, et je suis rentrée à la maison, pensant que, quand vous ne seriez plus là, je pourrais encore vous consoler et que, si vous veniez à mourir, j'irais de suite à la paroisse demander deux messes en noir, l'une en mon nom, l'autre au nom de ma sœur. »

Blanche se tut, et Mme Descares, serrant toujours Nathalie contre son cœur, tendit la main à sa plus jeune fille, et redevint pâle comme au temps de ses plus vives souffrances. Mais ce n'était ni la douleur, ni l'angoisse qui la faisaient pâlir, c'étaient l'étonnement, la joie, c'était l'amour maternel !

Mme de Stolz.

INSTRUCTION.

POÉSIE.

A UNE JEUNE FILLE.

Vous qui ne savez pas combien l'enfance est belle,
Enfant, n'enviez point notre âge de douleurs,
Où le cœur tour à tour est esclave et rebelle,
Où le rire est souvent plus triste que vos pleurs !

Votre âge insouciant est si doux qu'on l'oublie !
Il passe comme un souffle au vaste champ des airs ;
Comme une voix joyeuse en fuyant affaiblie,
Comme un alcyon sur les mers.

Oh ! ne vous hâtez point de mûrir vos pensées ;
Jouissez du matin, jouissez du printemps ;
Vos heures sont des fleurs l'une à l'autre enlacées ;
Ne les effeuillez pas plus vite que le temps.

Laissez venir les ans ! le destin vous dévoue,
Comme nous, aux regrets, à la fausse amitié,
A ces maux sans espoir que l'orgueil désavoue,
A ces plaisirs qui font pitié.

Riez pourtant ! du sort ignorez la puissance ;
Riez ! n'attristez pas votre front gracieux,
Votre œil d'azur, miroir de paix et d'innocence,
Qui révèle votre âme et réfléchit les cieux.

Victor Hugo.

HISTOIRE.

Curiosités historiques.

UN PASSAGE SOUS L'EUPHRATE.

Babylone est tombée !
Isaïe.

Pendant des siècles Babylone fut, à juste titre, la ville la plus célèbre de l'ancien monde et comptée au nombre des sept merveilles. Un historien ancien rapporte que, lorsque la ville fut prise par Cyrus, trois jours se passèrent avant

que la nouvelle en parvînt à l'autre extrémité; et un savant moderne, M. Quatremère, auteur d'un mémoire spécial sur Babylone, soutient que le produit des terres cultivables renfermées dans l'enceinte de la ville, eût suffi à nourrir ses nombreux habitants ; ainsi, sans la trahison, elle aurait été imprenable.

La population de Babylone se composait de peuplades entières *transplantées*, pour ainsi dire, à la suite des conquêtes des rois assyriens. Ces nations parlaient chacune sa langue, vivaient séparées les unes des autres, conservant leurs mœurs, leurs usages et continuant les haines de peuplades à peuplades.

Un pont-volant réunissait les deux rives de l'Euphrate. Chaque soir il était enlevé afin d'ôter à ces nations, qui se détestaient les unes les autres, la possibilité de profiter des ombres de la nuit pour porter partout l'incendie, le pillage, le massacre.

L'élévation et l'étendue des murailles de Babylone ont été constatées par les historiens anciens. Le temple de Bélus, les jardins suspendus qui s'élevaient par degré jusqu'à la hauteur de ses murs ; les parapets qui rétrécissaient la largeur de l'Euphrate ; les cent portes de bronze ; le lac artificiel non loin de la ville ; enfin ces constructions tellement gigantesques qu'on a pu douter quelquefois si la main des hommes avait fait autre chose qu'aider la nature, tout cela n'est plus que ruines, que décombres. Çà et là le voyageur aperçoit, dans cette immense solitude, des vestiges de temples, de palais, d'habitations. Une sorte de massif en briques cimentées se dresse encore à cent cinquante pieds d'élévation ; or, il est prouvé, par la comparaison des récits de plusieurs voyageurs, que, depuis cent ans, ce massif a baissé de 60 pieds. En suivant la progression de ce décroissement pour les siècles antérieurs, à quelle effrayante hauteur il devait atteindre dans l'origine ! Les savants pensent que ce n'était que la terrasse, et, pour ainsi dire, le piédestal, sur lequel était bâti un palais, un temple, celui de Belus peut-être plus connu sous le nom de tour de Babel, dont l'élévation devait être proportionnée ; car ce massif n'offre aucune trace de portes, ni de fenêtres, et son irrégularité atteste que c'est seulement le *fragment* d'une tour colossale.

Partout d'énormes amas de matériaux aussi loin que la vue peut s'étendre ; partout la dévastation et le silence !

Là, cependant, là, dans ces lieux déserts et désolés, régna Sémiramis ! Là, toutes les recherches du luxe furent inventées, et là, aussi, fut ouvert un passage *sous* les eaux d'un fleuve. Il ne s'agissait pas cette fois d'offrir une voie utile aux habitants d'une ville populeuse, il s'agissait simplement de satisfaire à l'une des fantaisies de la femme dont le nom passera, de siècles en siècles, jusqu'à la postérité la plus reculée.

Selon ce que nous apprennent Diodore de Sicile dans son histoire universelle et Philostrate dans sa vie d'Apollonius de Tyane, Sémiramis fit détourner l'Euphrate et arriver ses eaux dans un lac que, par son ordre, on avait creusé aux environs. Elle avait conçu le projet d'ouvrir sous l'Euphrate une galerie voûtée, afin d'établir une communication entre deux palais situés sur les deux rives opposées. De nos jours, l'ingénieur français Brunel n'a point détourné les eaux de la Tamise ; il a lutté pied à pied avec le fleuve, trouvant, dans son génie, les moyens de mettre obstacle à l'envahissement des flots, et, dans son courage, l'audace de braver une mort presque certaine. Honneur, honneur à celui qui a montré à l'Angleterre, à la terre entière, ce que sont le génie et le courage français !

En deux cent soixante jours, les travaux, entrepris par l'ordre de Sémiramis, furent achevés. La voûte, qui s'élevait jusqu'au fond du lit du fleuve à la hauteur de 12 pieds sur une largeur de 15 pieds, était composée de pierres dures cimentées avec du bitume et liées entre elles par des crochets d'airain. Alors les eaux de l'Euphrate furent ramenées dans leur lit, et Sémiramis put se rendre de l'un à l'autre de ses palais en passant sous le fleuve. Devant elle seule s'ouvraient les portes d'airain qui fermaient la galerie ; ces portes subsistaient encore sous le règne des Perses.

Qui, aujourd'hui, pourrait retrouver dans ces ruines immenses les curieux vestiges du passage sous l'Euphrate ?

Le pâtre conduisant son troupeau, l'Arabe guidant une caravane, s'éloignent avec terreur de ces décombres. La superstition les a peuplés pour eux d'êtres terribles et fantastiques qui en défendent l'approche. Le voyageur européen lui-même s'éloigne aussi, car des lions apparaissent soudainement au sommet des collines formées de tant de débris ; il craint d'aller troubler dans leurs repaires les animaux féroces qui règnent à leur tour là où régnèrent jadis l'intelligence et la puissance humaine ! Puissance fragile ! puissance qui ne peut que semer le monde de monuments fragiles comme elle ! Babylone, Ninive, Lacédémone, Thèbes, Athènes, de vos ruines s'élève une voix qui répète à l'homme orgueilleux ces paroles du Prophète : *Sic transit gloria mundi !* Ainsi passent les gloires de la terre !

D. B.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

LA MAITRESSE DE MAISON.

II.

LES DINERS.

Tu sauras, ma bonne Clémence, qu'Édouard est charmé du désir que j'éprouve de devenir le disciple de sa mère, objet de son amour et de sa vénération ; seulement, il m'a priée d'attendre que Mme Beaumont m'invitât d'elle-même à la seconder ; et cette invitation a eu lieu très-peu de jours après, à ma grande joie.

« Demain, ma fille, m'a dit ma belle-mère, nous aurons quelques personnes à dîner. Dès hier j'ai donné des ordres ; mais si vous êtes matinale, venez me trouver dans mon cabinet avant sept heures, et je vous expliquerai les raisons qui m'ont fait disposer les choses de telle façon plutôt que de telle autre ; puis, vous me direz quels seraient les mets qui vous paraîtraient préférables à ceux dont j'ai fait choix.

— Merci, merci, ma mère ! » s'est écrié Édouard en pressant sur ses lèvres la main de Mme Beaumont ; pour moi, je lui ai sauté au cou et je l'ai embrassée de tout mon cœur. C'est que, vois-tu, mon amie, il est peu agréable pour une jeune femme de sentir que rien ne dépend d'elle, ne ressort d'elle dans la maison. Je veux sans doute me laisser diriger en tout par ma belle-mère, mais

je veux aussi tenir ici la place qu'occuperait sa fille si elle en avait une, et cesser d'être comptée pour *zéro* par les domestiques. Je crois que Mme Beaumont a compris cela ; car elle est douée d'une grande délicatesse d'âme, et voilà sans doute pourquoi elle témoigne la volonté aimable de m'*associer* à *son pouvoir*.

Tu penses bien que j'ai été ponctuelle au rendez-vous. Aussitôt, ma belle-mère a sonné la cuisinière, et l'examen *sérieux* du menu arrêté dès la veille a eu lieu devant moi. Je me suis bien gardée d'y prendre part; Geneviève aurait vu promptement ma complète ignorance : les mots de *relevé de potage*, d'*entrées*, de *hors-d'œuvre*, d'*entremets*, étant tout-à-fait nouveaux pour moi, comme ils le sont pour toi, chère amie. Aujourd'hui je suis toute fière de pouvoir te dire que tu as à la pension un *relevé de potage* dans le très-ordinaire bouilli, ou dans le *miroton*, qu'on sert en remplacement de la soupière ; des hors-*d'œuvre froids* dans les cornichons et les radis, une *entrée* dans l'humble plat de lentilles, et un *entremets sucré* dans les tartelettes aux pommes que nous acceptions, toi et moi, à titre de dessert. Je copierai à ton intention, à la fin de ma lettre, le menu de notre dîner d'*amis*; plus tard, tu te procureras un *Parfait cuisinier*, et tu pourras ainsi faire *connaissance* avec tous les hors-d'œuvre froids ou chauds, tous les relevés, toutes les entrées, tous les entremets qu'on peut servir à ces divers titres, en les variant suivant la saison ; sans compter tous les rôtis imaginables, et l'ordre dans lequel ces choses doivent être servies. On devrait bien nous enseigner la *théorie* au moins de *l'art* de dresser un *menu* dans les pensions, puisqu'enfin nous sommes toutes destinées à diriger un ménage plus ou moins considérable.

Quand Geneviève a été partie, ma belle-mère m'a reproché amicalement mon silence.

« Je ne vous appelle pas *au conseil*, a-t-elle ajouté en souriant, pour que vous opiniez seulement du *bonnet*. »

Sans hésiter j'ai avoué ma complète ignorance et la crainte que j'avais éprouvée de diminuer la *considération* de Geneviève pour moi s'il m'était arrivé d'indiquer, à la place d'une entrée, tel ou tel mets appartenant aux hors-d'œuvre, ou bien tel *prétendu* hors-d'œuvre appartenant aux entremets ; puis je me suis récriée sur la quantité de plats qu'il fallait pour un simple dîner d'*amis*.

« Nos amis, a répondu Mme Beaumont, peuvent bien ne pas être comme vous et moi, ma chère fille, complétement indifférents aux plaisirs de la table ; et puisqu'ils ont l'obligeance, alors qu'un dîner, fort passable au moins, leur est assuré chez eux, de braver le froid, la pluie, pour venir partager le nôtre, il faut que nous leur témoignions, en faisant quelques frais, la joie que nous éprouvons de voir notre invitation acceptée. Ne trouvez-vous pas que ceci est à propos, que c'est même un devoir?

— Oui, ma mère, vous avez raison.

— Si nous ne traitions que des jeunes femmes, des jeunes filles de votre âge, ma chère Pauline, et des hommes de l'âge d'Edouard, mon menu ne serait pas tout-à-fait le même ; le premier service contiendrait surtout des pièces de *résistance*, et le dessert se composerait un peu différemment. Mais nous aurons deux anciens amis de ma famille, et une de mes amies de jeunesse ; à un certain âge, mon enfant, on aime la bonne chère ; on se fait une affaire d'aller dîner en ville, et surtout on est en droit de s'attendre à ce que la maîtresse de la maison témoigne par tous les moyens possibles de sa déférence pour la vieillesse.

Ainsi donc, dans le choix que j'ai fait des mets qui couvriront la table, j'ai pris en considération l'âge, les goûts de mes principaux convives, dont la plupart n'ont plus de dents, bien plus que l'âge et les goûts des amis de mon fils et des jeunes femmes ou jeunes filles que nous voyons habituellement.

— Oh ! chère maman, votre menu contentera tout le monde, je vous assure !

— C'est mon désir et mon devoir. Donner à dîner, c'est exercer l'hospitalité ; il faut donc la rendre aussi agréable que possible à ses invités.

— Mais, ma mère, il y aura bien des reliefs, car nous ne serons que dix à table !.. Quoique je ne sois pas gourmande, j'avoue que l'apparition, pendant plusieurs jours de suite, des mêmes plats, diminue beaucoup mon appétit. »

Mme Beaumont se mit à rire.

— Oubliez-vous donc, dit-elle, qu'après-demain nous avons à déjeuner deux de nos voisins de campagne ?

— Ah ! c'est vrai ! Pour ceux-là, ils ne laisseront pas de reliefs !

— Une maitresse de maison doit tout calculer, ma chère Pauline, et s'arranger de telle sorte que la dépense occasionnée par un dîner de plus ou moins d'apparat, serve à deux fins. Ainsi, par exemple, nous donnons chaque hiver trois grands dîners ; ces trois grands repas sont suivis d'un dîner moindre et de deux grands déjeuners dinatoires.

— Mais, chère maman, comment faites-vous pour que certains de vos invités ne se doutent pas qu'ils sont conviés à faire disparaitre les reliefs ?

— Rien de plus simple, mon enfant. Si le choix, la distribution des mets, sont des choses importantes, ce qui l'est encore davantage, peut-être, et particulièrement en province, c'est le choix des convives. Réunir dans un même *gala* des gens que séparent leurs positions sociales, leurs occupations, leurs opinions politiques surtout, ce serait commettre une faute grave contre les bienséances, et donner la preuve qu'on manque de savoir-vivre. Par sa position dans le monde, mon fils est appelé à voir et à recevoir la meilleure société de la ville, fonctionnaires, gens de robes et d'épée, riches propriétaires, gens aimables, artistes ; mais ses occupations ayant pour objet une exploitation rurale, il se trouve, d'autre part, en relations fréquentes avec des voisins de campagne qui, comme lui, font valoir ; avec des fermiers, des négociants en grains, en bois, en bestiaux, que sais-je encore ? Pour les gens de la ville, les dîners d'apparat ; pour ceux de la campagne, les grands déjeuners dinatoires, et tout le monde est content ; et nul ne se doute, si ce ne sont pourtant les bonnes ménagères, que je sais faire concorder entre elles les époques de ces différentes invitations, de telle sorte, que le repas plus modeste, qui suit un *gala*, ne me coûte que très-peu de chose en sus.

— Mais c'est tout un travail que cela ! me suis je écriée aussi stupéfaite que tu le seras toi-même, ma Clémence, en me lisant. Te serais-tu jamais doutée qu'il fallût tant de combinaisons pour recevoir chez soi ? Et moi qui m'étais fait une fête de la seule idée de donner des fêtes !

J'ai demandé encore à ma belle-mère si elle avait *toujours* du monde le lendemain ou le surlendemain d'un dîner d'amis.

— Presque toujours, m'a-t-elle répondu, car je m'arrange pour que ces dîners aient lieu aux époques où nos voisins de campagne ont affaire en ville ; et j'ai soin que certains plats, qui peuvent être *rajeunis* le lendemain par un nouvel assaisonnement, soient assez forts pour servir à mes deux fins ; de la sorte

j'ai à offrir un charmant ambigu, relevé d'un élégant dessert, et je soutiens ainsi la réputation dont jouit mon fils d'avoir une bonne table; réputation qui n'est pas à dédaigner comme vous pourriez le croire, ma chère Pauline.

— Ce que je ne conçois pas, dis-je à ma belle-mère, c'est comment Geneviève pourra venir à bout de faire à elle seule les dix plats d'aujourd'hui !

— D'abord, ma chère enfant, tout ce qui peut se préparer la veille, l'a été dès hier; ensuite Suzette est chargée du soin de faire les crèmes, et la fille de cuisine, très-intelligente, seconde d'autant mieux Geneviève, que toutes deux vivent de bon accord. Ce qui nous regarde, vous et moi, c'est de donner le linge de table, la porcelaine, les cristaux; de faire monter les différentes espèces de vins, soin que j'épargne autant que possible à Edouard; enfin de dresser le dessert et de garnir les bougies et les flambeaux de ces jolies bobèches que vous faites si bien. Nous nous occuperons de tout cela après déjeuner, et nous causerons alors tout en travaillant; maintenant, permettez-moi, je vous prie, de m'habiller. J'attends plusieurs personnes ce matin. »

Je suis allée trouver mon mari; il a bien voulu me laisser faire étalage devant lui de ma *science* toute nouvelle en fait de *dîners*, puis il m'a demandé en riant si je croyais encore que le rôle de la femme dans la maison du mari fût aussi *peu important* qu'on le prétend en général. J'ai cru échapper à la difficulté de répondre, en disant que nous ne sommes en réalité que *le premier ministre* de notre *seigneur et maître*.

« Soit, a repris Edouard, premier ministre! mais ministre *président* du conseil! Car les femmes, moins distraites que nous par les affaires du dehors, sont douées, en outre, d'un tact exquis; elles voient donc les nuances qui nous échappent, et ce sont elles qui empêchent souvent le *seigneur et maître* de réunir dans une fête des éléments tellement hétérogènes, que la discorde pourrait bien naître de ce que le *seigneur et maître* avait jugé devoir amener une conciliation générale. Réfléchis à tout cela, ma Pauline, et tu reconnaîtras que la femme, qui reste femme, est, non pas l'*esclave*, mais la *compagne* de l'homme. »

Edouard a raison; qu'en dis tu, Clémence?

Après le déjeuner, ma belle-mère ayant averti que nous n'y étions pour personne, a fait appeler le fils du jardinier, et nous sommes descendues à la cave.

L'ordre établi partout, mais plus encore dans le caveau consacré aux vins fins, m'a charmée. Une ardoise porte le *nombre* des bouteilles contenues dans chaque case; au-dessous est inscrit le nombre de celles qui ont été prises, avec la date du jour du prélèvement. Mme Beaumont a fait monter du vin de Bordeaux, du vin de Madère, et mettre de côté du Champagne mousseux.

De la cave, elle m'a conduite à la lingerie. Que de linge et de beau linge, chère amie! Ma belle-mère m'a montré de magnifiques services en toile damassée pour les jours de gala, et d'autres aussi élégants, mais plus modestes; elle a choisi un de ceux-ci.

Je ne savais pas encore combien nous sommes riches en porcelaines et en cristaux. Déjà, pourtant, j'aurais pu les reconnaître, lors des grands repas qui ont été donnés pour fêter notre mariage; mais je n'y avais pas fait autant d'attention qu'aujourd'hui. Et l'ordre le plus parfait règne aussi dans ces grandes armoires si bien garnies du haut en bas.

Suzette avait réuni sur la table les beaux fruits qu'on envoie ici de notre

maison des champs, à mesure du besoin, les petits fours, les pâtisseries, les compotes, les confitures qu'il s'agissait de dresser sur les assiettes, dans de jolies corbeilles et dans les compotiers. Pendant que ma belle-mère et moi nous nous occupions de ce soin, Suzette versait dans des carafons de cristal les différentes espèces de vin que Jean avait montées. Puis elle arrangea dans une corbeille destinée à cet usage, les verres à vin de Champagne.

« Quand nous sommes en petit comité, dit ma belle-mère qui remarqua mon étonnement, nous faisons revivre le vieil usage d'entourer des verres à vin de champagne, le maître de la maison, à qui revient de droit l'honneur de faire sauter le bouchon, afin qu'il puisse distribuer promptement le vin pétillant de mousse. Cette *manœuvre*, vivement exécutée, nous semble préférable à celle établie par la mode de placer un verre auprès de chaque convive. En petit comité encore, le potage est mis sur la table, avec une pile d'assiettes à côté ; je sers, Suzette porte les assiettes, puis la soupière est enlevée, et le relevé apparait aussitôt sur son réchaud. Pour les grands diners, nous avons adopté le service à la Russe (1), non parce qu'il fait *plus d'étalage*, mais surtout parce qu'il est plus commode aux maitres de la maison et plus facile pour les domestiques. »

Inscris tout cela sur tes tablettes, chère amie.

Notre diner a été charmant, plein de gaité ; tout était excellent, et, pour la première fois de ma vie, je me suis réellement sentie intéressée au service de la table. Il me semblait que j'avais droit à partager les éloges donnés à ma belle-mère ; elle-même l'a reconnu en disant qu'elle trouvait en moi un *disciple* plein d'intelligence et de zèle.

Le surlendemain, nous avons offert à nos voisins de Martig un très-joli ambigu, et maintenant je ne serai pas fâchée de voir arriver l'occasion de prouver à Mme Beaumont que cette première leçon a profité

Voici notre menu :

Relevé.

Filet d'aloyau avec sauce piquante froide.

Entrées.

Un lièvre en daube. — Carré de veau aux fines herbes. — Anguille piquée (cette anguille monstrueuse sortait de notre vivier). — Poulet à la parole sortant de notre basse-cour, mais pas tout accommodé, au moins !)

Hors-d'œuvre chauds.

Pieds de cochon farcis. — Petits pâtés.

Hors-d'œuvre froids.

Lapereaux confits. — Anchois. — Olives. — Beurre aux noisettes.

Entremets de légumes.

Petits-pois, *conserve*. — Choux-fleurs au jus.

Entremets froids.

Crème veloutée. — Gelée au rhum.

Pour le dessert, le plat du milieu était un beau fromage de crème fouettée *à la Montmorency*.

Il est grandement question de partir pour notre maison des champs. Quelques affaires retiennent encore Edouard à la ville. Ma belle-mère et moi nous profiterons de ce retard pour passer l'inspection de toute la maison.

Au revoir, ma Clemence, aime-moi.

PAULINE BEAUMONT.

(1) V. T. III de la 2e série, page 340.

MÉLANGES.

LE TESTAMENT DE MADAME PATURAL.

OU

CE QUI VIENT DU TROMPETTE S'EN VA AU TAMBOUR.

PERSONNAGES :

Madame ROBIN, exécutrice testamentaire de madame Patural.

Cinquante ans, toilette simple, femme raisonnable. Ce rôle peut être joué, si on le veut, par un homme et le personnage devient alors M. Robin ; il suffit de faire dans le dialogue, les légers changements nécessités par cette substitution.

Madame la Marquise de ROCENCOËF.

Soixante ans, costume suranné, le ton grotesquement hautain, caricature.

Madame de LORIEUX.

Trente ans, élégance exagérée, ton de précieuse.

JEANNETON.

Dix-huit ans, costume de gardeuse de dindons ; jupon court, sabots, chapeau de grosse paille ou coiffe.

GERTRUDE, servante de Mme Robin.

Soixante ans, l'air hardi, costume rappelant la vivandière de l'Empire.

La scène se passe à Montargis, dans la maison de la défunte. Le théâtre représente un salon très-simple : porte au fond ; deux portes à droite, une porte à gauche. Au fond, à droite de la porte d'entrée, un bureau ; à gauche, un cartonnier.

Au côté gauche, une armoire, ou tout autre meuble à mettre du linge.

Fauteuils à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERTRUDE achevant de compter du linge placé dans le meuble à gauche, Mme ROBIN écrivant, à son bureau à droite, ce que Gertrude dicte (1).

Mme Robin. Cinquante-sept paires de draps... J'ai écrit, Gertrude.

Gertrude. C'est tout, Madame ; voilà l'inventaire de la défunte achevé....... Maintenant les héritiers peuvent venir.

Mme Robin. Comme exécutrice testamentaire je leur ai écrit et je les attends aujourd'hui à Montargis.

Gertrude. Cette brave Mme Patural, tant qu'elle a vécu on l'a laissée toute seule ; on eût dit qu'elle n'avait pas de famille ; la voilà morte, et tout de suite il s'en présente une !

Mme Robin. C'est tout simple, ma bonne ; on n'a point de parents et on a des héritiers ! Rappelez-vous, d'ailleurs, que ma pauvre amie était une paysanne. Le hasard l'avait fait connaître à M. Patural pendant la Révolution, et elle lui rendit de tels services, qu'il ne crut pouvoir s'acquitter qu'en l'épousant.

Gertrude. Comme mon pauvre défunt, le tambour-maître du 45me.

(1) Les personnages sont inscrits en tête de chaque scène comme ils doivent être placés sur le théâtre ; le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur ; les changements sont indiqués par des renvois.

Mme Robin. A la différence que la famille de votre mari ne regarda pas son choix comme une mésalliance, tandis que celle de M. Patural ne lui pardonna jamais.

Gertrude. C'étaient donc de bien grosses gens?

Mme Robin, *souriant:* Vous les verrez aujourd'hui. Il y a d'abord Mme de Rocencoef qui arrive d'Orléans...

Gertrude. Ah! je la connais celle-là! c'est comme on disait au régiment, une vieille marquise de Carabas...

Mme Robin. Dont le marquisat est aussi authentique que celui du meunier dans le chat botté.

Gertrude. Comment! c'est un titre de contrebande?

Mme Robin. Qu'elle doit à un vieux château acheté par son mari. La véritable noblesse n'a point cette vanité ridicule; les titres sont des ornements qu'elle sait porter parce qu'elle en a l'habitude. Il y a aussi Mme de Lorieux.... une Parisienne du monde élégant, qui fait de grandes toilettes et de petits vers.

Gertrude. Comme le trombonne du 45me! un muscadin fini, qui portait des boucles d'oreille et qui parlait en rimes. Eh bien! en v'là des particulières dont auxquels on devra parler avec des mitaines à quatre pouces! (*Confidentiellement*): Dites donc, Madame, faudra peut-être pas leur dire que j'ai servi comme vivandière?

Mme Robin, *souriant.* Cela vous sera difficile; vous avez conservé tant de souvenirs de vos campagnes!

Gertrude. Ah! c'est vrai. Dix-huit années de guerre! et de la rude, on peut dire: le froid, la fatigue, la faim avec tout le tremblement! mais c'était près de mon pauvre François, voyez-vous. En nous mariant le curé avait dit que *rien ne devait séparer ce que le bon Dieu avait uni!* aussi j'aurais suivi mon maître tambour dans les dix parties du monde!

Mme Robin. Je connais mieux que personne votre courage et votre dévouement, ma chère Gertrude.

Gertrude. Madame est bien bonne; c'était mon devoir; et, comme a dit un colonel des anciens temps: *Fais ce que dois, et vienne que poussera.*— A propos, Madame n'a pas décidé s'il fallait astiquer la batterie de cuisine?

Mme Robin. Nous verrons plus tard. Achevez de ranger ici; je vais continuer l'inventaire.

Gertrude. Bien, mon commandant.

(Mme *Robin sort par la seconde porte à droite.*)

SCÈNE II.

GERTRUDE seule, rangeant les chaises et époussetant les meubles.

Gertrude. En v'là une créature du bon Dieu! C'est la meilleure femme que j'aie connue après mon pauvre François!... c'est-à-dire, c'était pas une femme, lui, mais il n'en était pas moins toujours content et prêt à rendre service, comme Mme Robin. (*On entend sonner au dehors.*) Tiens, qui est-ce qui sonne donc! est-ce que ce serait déjà nos parents? (*elle va regarder à la porte du fond*); non, c'est une petite paysanne... Ah! la porte est ouverte... elle entre... Par ici, petite, par ici!...

(*Elle redescend sur la scène, Jeanneton paraît à la porte du fond.*)

SCÈNE III.

JEANNETON, GERTRUDE.

Jeanneton *s'arrêtant timidement sur le seuil.* Pardon, excuse, la bourgeoise, c'est-il pas ici que demeure ma marraine?

GERTRUDE. Ta marraine? possible, mais faudrait savoir qui elle est.

JEANNETON. C'est une ancienne femme comme vous, qui a été tambour-maître dans un régiment.

GERTRUDE. Hein? tu veux dire qui a épousé le tambour-maître?

JEANNETON. Ça se peut bien.

GERTRUDE. Gertrude Ricard?

JEANNETON. Juste.

GERTRUDE. Ainsi, c'est moi que tu cherches?

JEANNETON. Vous... c'est-il possible?.. Vous êtes Mme Gertrude?

GERTRUDE. Et toi tu serais?...

JEANNETON *parlant très-vite :* Jeanneton Piclet, la fille à Thérèse Piclet, la femme à Jérôme Piclet.

GERTRUDE. Ma filleule?

JEANNETON. Vraie et véritable. Je m'ai lavé la figure, ma marraine; voulez-vous m'permettre de vous embrasser?

GERTRUDE. Eh! viens donc, mon pauvre chat *(elle l'embrasse)*; mais c'est-il bien croyable! toi si grande fille que ça?

JEANNETON *naïvement.* Ah! pas tout-à-fait, j'ai mes gros sabots qui me haussent.

GERTRUDE. Eh bien! je t'aurais pas reconnue, par exemple!

JEANNETON. Ni moi, ma marraine, rapport que je vous avais jamais vue.

GERTRUDE. Au fait, nous ne nous étions pas retrouvées depuis ta naissance. J'ai quitté tout de suite après le Verdier-en-Brie, et j'ai su, par hasard, que t'étais devenue orpheline... Mais comment donc que te voilà à Montargis?

JEANNETON. C'est parce que je demeure près d'ici, à Ferrières.

GERTRUDE. Et chez qui que tu es là?

JEANNETON. Pour le quart-d'heure je suis chez moi, ma marraine, ce qui fait que je me trouve dans la rue.

GERTRUDE. Comment ça?

JEANNETON. Voilà l'histoire : J'avais été gagée, par Pierre Godureau pour garder ses dindons, et je puis dire que j'étais la Providence de mes bêtes, à preuve qu'elles devenaient grasses comme des personnes établies et qu'elles m'aimaient de cœur; aussi le bourgeois me considérait et m'avait donné à Pâques une paire de sabots : mais le brigadier de la gendarmerie est venu tout brouiller.

GERTRUDE. Comment, le brigadier?

JEANNETON. Oui, rapport que pour reconnaître mes dindons, je leur-z-avais donné des noms analogues. Le plus fier et le plus bête je l'avais appelé M. le maire, le plus gourmand M. l'adjoint, le plus méchant le grand gendarme, et ainsi des autres, le tout sans malice; mais quand le brigadier a appris la chose, il s'est mis dans toutes ses fureurs : il a crié partout que j'insultais l'administration, que j'étais une ennemie du gouvernement! Alors Pierre Godureau a eu peur, et il m'a renvoyée.

GERTRUDE. Si c'est possible! De sorte que te voilà sur le pavé?

JEANNETON. Pas ici, ma marraine, puisque c'est des planches, mais je suis tout de même sans place.

GERTRUDE. Et bien tu vois ce que t'as gagné avec tes moqueries? Quand on veut rire aux dépens des gens, tôt ou tard ils se revengent.

JEANNETON. Oh! j'ai bien vu ça par après, ma marraine! on jette comme ça des pierres dans les arbres et elles vous retombent sur le nez; aussi j'ai bien promis que c'était fini de rire.

GERTRUDE. Mais en attendant, t'es sans place?

JEANNETON. Depuis hier, ma marraine, et je viens pour vous prier de me chercher une maison, n'importe laquelle. Je m'emploierai à tout : je servirai les bourgeois aussi bien que les dindons; j'ai pas de mauvaise fierté.

Gertrude. Eh bien ! on verra ça ; qu'est-ce que t'es capable de faire ? Sais-tu un peu de cuisine ?

Jeanneton. Oh ! oui, ma marraine ; c'était moi qui faisais toujours la pâtée pour les bêtes.

Gertrude. Et le ménage ?

Jeanneton. Certainement.... j'étais chargée du poulailler.

Gertrude. Hein ? tu crois donc que je veux te mettre en service chez des oies ?

Jeanneton *baissant les yeux*. Je ne sais pas, ma marraine ; mais je promets d'avoir bien du courage et bien de la bonne volonté.

Gertrude. A la bonne heure ! avec ça on arrive toujours. On s'occupera de toi, fanfan. As-tu au moins un certificat de ton ancien bourgeois ?

Jeanneton. Pardon, excuse ; il devait le faire écrire par M. Rigoulard, le maître d'école, et il a promis de me l'apporter ce matin, avec tous mes papiers de naissance (*regardant la pendule*) ; même que v'là l'heure où je dois le trouver au marché.

Gertrude. Alors vas-y, et quand tu reviendras je te présenterai à Mme Robin.

Jeanneton. Merci, ma marraine ! Oh ! je savais ben, moi, que vous ne m'abandonneriez pas ; je le disais toujours aux autres : les anciens militaires, ça a bon cœur !

Gertrude. Parce qu'ils connaissent les désagréments de l'existence, vois-tu, et qu'ils ont été trop de fois dans le pétrin pour y laisser les camarades. *Un Français se doit à ses semblables*, comme disait le colonel du 45me en sauvant des Prussiens.

Jeanneton. Alors à tout-à-l'heure, ma marraine.

Gertrude. A tout-à-l'heure, fiotte.

Jeanneton. Je puis laisser là mon paquet, pas vrai ?

Gertrude. Ah ! tu as un paquet ?

Jeanneton. Je crois ben (*d'un ton grave et un peu mystérieux*). J'ai fait des économies.

Gertrude. Vrai ?

Jeanneton *allant prendre son paquet laissé sur une chaise près de la porte* (1). Voyez plutôt : une paire de bas, trois chemises et deux jupes de toile ! Je sais ben que c'est du *luxque* ; mais quand on est jeune, faut ben se donner qu'euq' douceur.

Gertrude *lui donnant une tape sur la joue*. Allons, je vois que tu es une fille d'ordre. (*Jeanneton va reporter son paquet sur la chaise.*)

Jeanneton. Par ainsi je m'en vas, ma marraine. (*Regardant au dehors.*) Ah ! mais, quoique c'est donc que cette voiture qui est arrêtée à la porte ?

Gertrude. Une voiture ?

Jeanneton. Avec deux belles dames qui descendent.

Gertrude *allant regarder*. Ah ! mon Dieu, ce sont les héritières de Mme Patural.

Jeanneton. Regardez, regardez la vieille, ma marraine ! Elle ressemble au dindon que j'avais appelé M. le marquis.

Gertrude. Justement, c'est une marquise.

Jeanneton. Est-ce que ça serait sa femme ?

Gertrude *baissant la voix*. Veux-tu bien te taire !

Jeanneton *parlant bas*. Oh ! et l'autre qui regarde avec un petit morceau de verre. (*Elle fait un geste indiquant l'usage du lorgnon.*) Elle est donc aveugle de naissance ?

Gertrude. Tais-toi, les voici.

(1) Gertrude, Jeanneton.

SCÈNE IV.

JEANNETON, Mme DE ROCENCOËF, Mme DE LORIEUX, GERTRUDE.

Mme DE ROCENCOËF *entrant la première*. Eh bien, personne pour nous recevoir ! Voilà qui est d'un sans-gène insolent.

Mme DE LORIEUX *d'un ton prétentieux et lorgnant autour d'elle*. Pas de concierge, pas de tapis, des meubles démodés !.... mais c'est un vrai galetas !

GERTRUDE *s'approchant*. Pardon, Mesdames...

Mme DE ROCENCOËF. Ah ! enfin voici quelqu'un...

Mme DE LORIEUX *lorgnant Gertrude*. C'est la portière, ça ?

GERTRUDE, *fièrement*. Du tout, Madame, je suis Gertrude, présentement bonne à tout faire de Mme Robin, et autrefois vivandière en titre dans le 45me.

Mme DE ROCENCOËF, *avec un geste de dédain*. Ah !

Mme DE LORIEUX *reculant*. Une vivandière !

GERTRUDE *à part*. Et bien ! on dirait que ça les suffoque !...

Mme DE ROCENCOËF, *montrant Jeanneton*. Et cette petite ?

GERTRUDE. C'est ma filleule, Madame.

JEANNETON *saluant*. Jeanneton, gardeuse de dindons pour vous servir.

Mme DE LORIEUX. Ah ! quelle horreur !.. Avez-vous entendu, marquise ? Il y a donc des êtres qui gardent les dindons ?

JEANNETON *naïvement*. Dam ! faut ben, puisqu'il y en a qui les mangent !

Mme DE ROCENCOËF. Voyons, finissons-en. Prévenez Mme Robin que je suis ici, moi, Mme la marquise de Rocencoef, née de Rocentuf... ainsi que Mme de Lorieux...

Mme DE LORIEUX. De Paris.

GERTRUDE. Ça suffit, Mesdames. (*A part.*) Eh bien ! en v'là des paroissiennes peu avenantes !... plutôt que de les servir je me ferais vivandière de cosaques !...

Mme DE ROCENCOËF *la regardant dit d'un ton hautain*. Je crois que vous me faites attendre !

GERTRUDE. On y va, on y va !.. (*Elle sort par la seconde porte à droite avec Jeanneton.*)

SCÈNE V.

Mme DE ROCENCOËF, Mme DE LORIEUX.

Mme DE ROCENCOËF. Ces gens ne savent pas à qui ils ont affaire.

Mme DE LORIEUX. Que voulez-vous, Marquise, en province ce sont des sauvages. (*Elle va se mirer et s'arranger à droite*).

Mme DE ROCENCOËF. En vérité je ne comprends pas que j'aie quitté mon château pour cette misérable succession.

Mme DE LORIEUX *se mirant toujours*. Ni moi, mon hôtel du faubourg Saint-Germain.

Mme DE ROCENCOËF. Savez-vous, Madame, qu'il m'a fallu renoncer à être marraine d'une cloche ?

Mme DE LORIEUX. Et moi, Marquise, à lire ma dernière élégie dans une grande soirée littéraire.

Mme DE ROCENCOËF. Je devais recevoir tous les honneurs que l'on rendait autrefois à mes nobles ancêtres.

Mme DE LORIEUX. On m'avait préparé une ovation.

Mme DE ROCENCOËF. J'aurais été encensée, Madame !

Mme DE LORIEUX. On m'aurait couronnée, Marquise !

Mme DE ROCENCOËF. Et renoncer à tout cela pour connaître le testament d'une dame Patural ! une paysanne !

Mme DE LORIEUX. Sans la moindre teinture des belles-lettres !

Mme de Rocencoëf. Entrée dans notre famille malgré nous !

Mme de Lorieux *arrangeant son schall.* Et qui n'a jamais su porter un cachemire !

Mme de Rocencoëf *plus bas avec intérêt.* Vous ne savez pas ce qu'elle a laissé de fortune.

Mme de Lorieux *de même.* On m'a assuré qu'elle était très à son aise.

Mme de Rocencoëf *de même.* Au fait ces gens de rien thésaurisent d'habitude ; c'est une qualité.

Mme de Lorieux *de même.* Pour leurs héritiers !

Mme de Rocencoëf *reprenant le ton haut.* Ah ! Madame, quelle misère ! penser qu'il faille s'abaisser à recueillir une succession, moi, marquise de Rocencoëf, dont les aïeux ont été alliés aux rois chevelus !

Mme de Lorieux *reprenant également son premier ton.* C'est pourtant vrai, Marquise ! Croirait-on que Mme de Lorieux qui règle la mode à Paris et dont tout le monde connaît les vers inédits, se dérange pour venir recevoir une part d'héritage ?

Mme de Rocencoëf. Après cela on doit quelque chose à ses parents.

Mme de Lorieux. Certainement on ne peut pas refuser ce qui vient d'eux. (*Plus bas à Mme de Rocencoëf et en parlant plus vivement.*) J'espère qu'elle n'aura pas eu l'audace de disposer de ses biens en faveur de quelqu'autre ?

Mme de Rocencoëf. Oh quelle idée, Madame ! mais il y aurait de quoi se déshonorer !

Mme de Lorieux. Au fait nous y avons toujours compté.

Mme de Rocencoëf. Par conséquent ça nous est dû.

Mme de Lorieux. C'est clair. (*Avec amabilité.*) Je vois, Marquise, que nous nous entendons admirablement.

Mme de Rocencoëf. C'est tout simple entre gens de qualité. — Mais voici, si je ne me trompe, l'exécutrice testamentaire.

SCÈNE VI.

Mme DE ROCENCOËF, Mme ROBIN, entrant par la droite. Mme DE LORIEUX.

Mme Robin. Mille excuses, Mesdames, si je ne suis pas venue à l'instant ; je cherchais la copie du testament de ma digne amie que je suis chargée de vous faire connaître.

Mme de Rocencoëf. A la bonne heure ! Madame, nous vous permettons de nous le communiquer. (*Elle s'assoit.*)

Mme de Lorieux. Surtout passons les détails, je vous prie, et venons aux dispositions essentielles ; j'ai horreur de la prose. (*Elle s'assoit.*)

Mme Robin *debout et regardant les deux autres dames assises.* Ah !... Asseyez-vous donc, Mesdames.

Mme de Rocencoëf *la regarde d'un air hautain et dit d'un ton sec.* Lisez, ma chère.

Mme de Lorieux *la lorgnant.* Nous vous écoutons, ma bonne.

Mme Robin. Je suis trop polie, Mesdames, pour *me* souffrir debout. (*Elle prend un fauteuil.*)

Mme de Rocencoëf *à part.* Qu'est-ce que c'est ?

Mme de Lorieux *à part.* On dirait qu'elle veut avoir de l'esprit !

Mme Robin. Vous savez sans doute que ma respectable amie avait quitté Montargis peu de mois avant sa mort pour visiter le petit village où elle était née, et qu'elle aimait toujours comme sa véritable patrie.

Mme de Rocencoëf, *à Mme de Lorieux.* Quelle idée peuple ! (*à Mme Robin.*) Et où était ce village ?

Mme Robin. Au centre de la Brie.

Mme de Lorieux. Ah ! fi ! l'horreur !

est-ce qu'on peut regarder comme sa patrie un endroit où l'on fabrique du fromage?

Mme Robin. Mon amie en avait fabriqué, Madame, et elle se le rappelait... d'ailleurs son voyage avait un autre but. Elle voulait savoir s'il ne survivait point quelques membres de sa propre famille.

Mme de Rocencoëf. Comment? pour les favoriser à nos dépens?

Mme de Lorieux. Elle aurait eu l'idée de nous dépouiller?

Mme de Rocencoëf. Quand on a l'honneur d'avoir des parentes comme nous, on n'en cherche point d'autres!

Mme Robin. Rassurez-vous; Mme Patural n'en a point trouvé et c'est alors qu'elle s'est décidée à écrire le testament qui vous donne des droits à sa fortune.

Mme de Rocencoëf *approchant son fauteuil de Mme Robin.* Voyons le testament.

Mme de Lorieux *s'approchant également.* Nous écoutons.

Mme Robin. Vous saurez d'abord, Mesdames, que cette fortune se compose de deux fermes, valant chacune cent mille francs.

Mme de Lorieux et Mme de Rocencoëf *ensemble.* Cent mille francs!

Mme de Lorieux. Mais alors cette pauvre Mme Patural était riche!

Mme de Rocencoëf. J'ai toujours dit que cette femme devait avoir du mérite.

Mme Robin. Elle possédait, en outre, une forêt estimée vingt mille écus.

Mme de Rocencoëf et Mme de Lorieux *ensemble.* Une forêt!

Mme Robin. Avec un moulin et des prairies qui produisaient environ cent louis de rentes.

Mme de Lorieux *vivement.* Mais c'est une fortune de quatre cent mille francs!

Mme de Rocencoëf. Ah! cette chère défunte!

Mme de Lorieux. Je suis tout attendrie!

Mme de Rocencoëf *à Mme Robin avec une majesté grotesque.* Voyons le testament de ma cousine de Patural.

Mme Robin *souriant.* Le voici, Mesdames... je passe sur-le-champ aux dispositions qui vous intéressent.

Mme de Rocencoëf et Mme de Lorieux. C'est cela. (*Elles se penchent toutes deux vers Mme Robin pour mieux entendre.*)

Mme Robin *lisant.* « Moi, veuve Patural, etc., n'ayant pu retrouver personne de ma famille et ne pouvant enrichir mes propres parents, je me suis décidée à enrichir ceux de mon mari. »

Mme de Lorieux. La digne femme!

Mme de Rocencoëf. C'est d'une personne de race!

Mme Robin *lisant.* « Ces parents se réduisent à deux; il y a d'abord Mme la marquise de Rocencoëf, très-noble et très-illustre dame, qui compte beaucoup moins de quartiers que de ridicules. »

Mme de Rocencoëf *qui écoutait d'un air souriant change de figure.* Plaît-il?

Mme de Lorieux *riant.* Ne prenez donc pas garde, c'est une plaisanterie. Cette chère parente était pleine d'esprit. (*A Mme Robin.*) Continuez, de grâce.

Mme Robin *continuant.* « Il y a ensuite Mme de Lorieux la Parisienne, muse très-connue dans le monde élégant et qui fait faire ses vers comme ses chapeaux... »

Mme de Lorieux *changeant de visage.* Comment? que signifie?...

Mme de Rocencoëf *riant.* Rien; la chère cousine répète ce qu'elle avait entendu dire... Avouez que c'est charmant! (*A Mme Robin*). Allez toujours, Madame.

Mme Robin *lisant.* « Toutes deux concourront au partage de ma succession à défaut de mes propres parents, mais aux conditions suivantes: »

Mme de Rocencoëf et Mme de Lorieux *ensemble.* Il y a des conditions?

Mme Robin *lisant.* « Comme je ne veux

pas enrichir des gens qui mépriseraient ce que j'ai été, j'exige que mes héritières ne soient admises au partage qu'après avoir revêtu un habit de paysanne, semblable à celui que je portais autrefois... »

Mme DE ROCENCOËF et Mme DE LORIEUX *poussant un cri.* Ah !

Mme ROBIN *en appuyant sur les mots.* « Et après s'être montrées dans ce costume à mon exécutrice testamentaire, Mme Robin, devant laquelle elles devront danser la bourrée ! »

Mme DE ROCENCOËF et Mme DE LORIEUX *se levant.* Quelle atrocité !

Mme DE ROCENCOËF. Moi, danser la bourrée !..

Mme DE LORIEUX. M'habiller en paysanne !

Mme DE ROCENCOËF. Une descendante des rois chevelus !

Mme DE LORIEUX. Une femme qui règle la mode au faubourg Saint-Germain !

Mme DE ROCENCOËF *à Mme Robin.* Votre amie, Madame, est une impertinente.

Mme DE LORIEUX. Nous ferons casser le testament !

Mme ROBIN. Très-bien ; mais comme lui seul vous donne des droits, vous devrez alors renoncer à l'héritage.

Mme DE LORIEUX *à part.* C'est vrai !

Mme DE ROCENCOËF *à part.* Elle a raison !

Mme ROBIN *souriant.* Au reste, vous ferez vos réflexions, Mesdames. En attendant, la maison de Mme Patural est à votre disposition. J'ai fait préparer de ce côté un appartement pour Mme la Marquise ; (*Elle montre le côté gauche.*) celui de Mme de Lorieux est ici : (*Elle montre la première porte à droite.*) Si quelque chose leur manque, elles voudront bien sonner ; Gertrude sera à leurs ordres. (*Elle fait quelques pas pour sortir, puis revient.*) Chacune de ces dames trouvera chez elle un habillement complet de fille de basse-cour.

Mme DE LORIEUX *se retournant indignée.* Hein ?

Mme DE ROCENCOËF *de même.* Par exemple !

(*Mme Robin salue et sort par le fond.*)

SCÈNE VII.

Mme DE LORIEUX, Mme DE ROCENCOËF.

Mme DE ROCENCOËF. Quelle insolence !

Mme DE LORIEUX. C'est-à-dire que si j'étais à Paris, j'en aurais une crise de nerfs !

Mme DE ROCENCOËF. Ces petites gens s'imaginent qu'on tient à leurs biens !

Mme DE LORIEUX. Comme si on n'était pas au-dessus de cela !... Quand il vous reste le monde et la littérature !...

Mme DE ROCENCOËF. Si je regrette quelque chose de cet héritage, ce sont seulement les fermes !... parce que les fermes, c'est d'un grand ton !...

Mme DE LORIEUX. Moi je regrette surtout la forêt.... il y a là des oiseaux, des ombrages : c'est poétique !... et puis on peut faire des coupes.

Mme DE ROCENCOËF. Le moulin aussi me plaisait par son caractère féodal.

Mme DE LORIEUX. Et les prairies, avec leurs papillons, leurs fleurs, leurs zéphyrs !... On va rêver sous les saules !...

Mme DE ROCENCOËF. Et l'on vend le foin !

Mme DE LORIEUX *avec sentiment.* Ah ! Madame, je vois que vous sentez la nature comme moi ! (*Changeant de ton.*) Mais on nous met ces biens à un prix impossible.

Mme DE ROCENCOËF. Les acquérir, ce serait nous déshonorer !

Mme DE LORIEUX. De sorte que nous sommes décidées, n'est-ce pas ?

Mme DE ROCENCOËF. Bien décidées !

Mme DE LORIEUX. Vous promettez de ne point remplir la clause du testament?

Mme DE ROCENCOËF. Positivement; et vous, Madame?

Mme DE LORIEUX. Tout-à-fait.

Mme DE ROCENCOËF. Du reste, je n'y pense déjà plus.

Mme DE LORIEUX. Ah! mon Dieu! je l'ai déjà oublié!

Mme DE ROCENCOËF *à part, toute pensive.* Plus de deux cent mille francs! comme cela relèverait le noble nom de Rocencoëf!

Mme DE LORIEUX (*de même*). Près de cent mille écus! cela paierait tant de toilettes et d'équipages!

SCÈNE VIII.

GERTRUDE, JEANNETON, Mme DE LORIEUX, Mme DE ROCENCOËF.

GERTRUDE. Ainsi ce sont là tous les tes papiers?

JEANNETON, *tenant des papiers à la main.* Oui, ma marraine; le bourgeois a bien dit qu'il n'y manquait rien.

GERTRUDE *montrant le bureau.* Mets-les là, je vais prévenir Mme Robin. (*Elle entre à droite* (1).

Mme DE ROCENCOËF. Ah! voici cette petite campagnarde.

Mme DE LORIEUX. Avec le costume qu'on voulait nous faire prendre.

JEANNETON *à part.* Ce sont les héritières. (*Elle salue.*)

Mme DE ROCENCOËF *à part.* Je suis bien aise de voir comment se portent ces habits de manants. (*Elle met ses lunettes et regarde Jeanneton.*)

Mme DE LORIEUX *à part.* Il faut que j'examine la coiffure. (*Elle lorgne Jeanneton.*

JEANNETON *à part, déconcertée.* Quoi qu'elles ont donc à me reluquer comme ça?... Est-ce que j'ai quelque chose de malpropre après moi? (*Elle regarde derrière elle.*)

Mme DE ROCENCOËF *à part.* Après tout, une personne de qualité donnerait à cet habit-là un grand air!

Mme DE LORIEUX *à part.* Eh bien! il n'est pas si mal ce costume.... le jupon est court, et quand on a la jambe bien faite....

JEANNETON, *de plus en plus déconcertée, à part.*) Sûrement j'ai que'q'chose... (*toussant haut pour se donner une contenance.*) Hem! hem!— (*A part.*) C'est pas tout de même honnête de regarder les gens comme une cathédrale.... (*toussant haut.*) hem! hem!

(*Elle finit par tourner le dos à la Marquise et à Mme de Lorieux, et elle va vers la porte du fond en chantonnant.*)

Mme DE LORIEUX *à part, très-vivement.* Mais, j'y pense! s'il n'y avait qu'une de nous à obéir aux conditions imposées, elle aurait tout!

Mme DE ROCENCOËF *à part, d'un air de profonde méditation.* Si je me déguisais seule, il n'y aurait que moi à hériter.

Mme DE LORIEUX *à part, comme si elle avait pris une résolution.* Allons! (*Haut à Mme de Rocencoëf*) Marquise, rien ne me retient plus ici, je remonte en voiture pour Paris.

Mme DE ROCENCOËF. Moi, pour Orléans, Madame.

Mme DE LORIEUX. J'ai votre parole?

Mme DE ROCENCOËF. Et moi la vôtre?

Mme DE LORIEUX *saluant.* Madame la Marquise....

Mme DE ROCENCOËF *saluant prétentieusement.* Madame....

(*Mme de Lorieux s'avance vers la porte du fond comme si elle allait sortir, puis elle se détourne, et voyant que Mme de Rocencoëf ne l'aperçoit pas, elle*

(1) Mme de Lorieux, Jeanneton, Mme de Rocencoëf.

entre vivement dans la chambre à droite précédemment désignée par Mme Robin.)

Mme de Rocencoëf *se retournant et n'apercevant plus Mme de Lorieux à la porte du fond.* Elle est partie.... vite, entrons!

(Elle court à la chambre de gauche de manière à y entrer presque au moment même où Mme de Lorieux entre dans celle de droite.)

Jeanneton, *qui les a vues sans comprendre le mystère qu'elles ont mis dans leur sortie.)* Eh ben! quoi donc qu'elles ont? On dirait qu'elles se cachent comme pour aller manger les pommes du voisin! Après ça, j'aime mieux qu'elles soient dehors que dedans! M'ont-elles dévisagée au moins! J'en étais si ahurie que j'aurais voulu me mettre dans mes poches.

SCÈNE IX.

JEANNETON, GERTRUDE, Mme ROBIN.

Gertrude. Tenez, la v'là notre maîtresse.... salue Mme Robin, fiotte. *(Elle fait passer Jeanneton devant elle* (1).

Jeanneton *saluant.* Votre servante, Madame.

Mme Robin. C'est vous, mon enfant, qui cherchez à vous placer?

Jeanneton *timidement.* Oui, Madame.

Gertrude. N'aie pas peur, va, Madame te mangera pas. (*A Mme Robin*) : Ces jeunesses, c'est timide, ça n'a pas vu le feu. (*A Jeanneton*) : Dis ton fait à la bourgeoise. (*Gertrude va porter sur le bureau du fond un carton qu'elle tient; elle s'occupe à ranger sur le dernier plan, puis sort un instant.*)

Jeanneton *en s'enhardissant, à Mme Robin.* Eh bien! Madame connait la chose.... je voudrais ben qu'elle me trouve, si c'était un effet de sa part, qu'eq'basse-cour ou n'importe quelle autre bonne maison ousqu'on gagnerait son pain.... avec un peu de beurre dessus!

Mme Robin *souriant.* C'est-à-dire que vous voulez une place lucrative?

Jeanneton. Oh! c'est pas pour moi, Madame; mais c'est rapport à mon petit frère, qui est encore trop moutard pour gagner de quoi, et qu'il faut bien que je lui donne de ma part.

Mme Robin. Ah! Gertrude ne m'avait point parlé de cela.

Jeanneton *baissant la voix.* C'est que je lui en ai rien dit, Madame. Pour la première fois que je voyais ma marraine, j'ai pas voulu la tourmenter. Si je lui avais parlé de Pierrot, peut-être ben qu'elle aurait cru qu'il avait besoin de sa bonté, et je venais pas ici pour ça. Tant que je pourrai gagner, oui, Pierrot n'aura rien à demander aux autres que leur amitié. Puisque ma mère est morte et que je suis sa sœur aînée, c'est comme mon enfant; je lui donnerais mon sang, voyez-vous, Madame! et v'là pourquoi je voudrais de forts gages, en travaillant tant que je pourrai, à cette seule fin de donner du contentement à Pierrot.

Mme Robin *avec intérêt.* Vous êtes une brave fille, Jeanneton!

Jeanneton *baissant les yeux.* Madame est ben honnête.

Mme Robin. Et il ne vous reste plus aucun parent?

Jeanneton. Faites excuse, Madame, il me reste le petit Pierrot.

Mme Robin. Il est à Ferrières?

Jeanneton. Chez la mère Breton, qui le soigne comme un prince. Ah! faut voir aussi, Madame, quel chérubin! surtout maintenant que j'ai donné ma bonne jupe pour lui faire un habit

(1) Gertrude, Jeanneton, Mme Robin.

neuf! il est fier comme un jeune coq, et avec ça si câlin! il vous embrasse, il vous appelle ma petite Jeanneton, ma jolie Jeanneton! ça fait toujours plaisir, vous comprenez? Et puis, si vous saviez comme il obéit! jamais on ne l'avertit deux fois! un vrai ange du paradis, quoi, Madame; hormis qu'il oublie toujours de se moucher.

Mme Robin. Et il ne reste plus que vous deux?

Jeanneton. Hélas! oui.

Mme Robin. Votre famille était pourtant de Ferrières?

Jeanneton. Faites excuse, Madame: mes parents étaient venus de bien loin, à ce que j'ai entendu dire; d'un petit village qui s'appelait le Verdier.

Mme Robin. Dans la Brie?

Jeanneton. Justement.

Mme Robin. Et ils s'appelaient?

Jeanneton. Piclet.

Mme Robin *ayant l'air de chercher à se rappeler.* Piclet!... Ce nom ne m'est point inconnu.... mais vous devez avoir des papiers?

Gertrude, *qui vient de rentrer.* Certainement, ils sont là sur le bureau de Madame. (*Elle montre le bureau au fond.*)

Mme Robin. Voyons: (*Elle va au bureau, et se met à examiner les papiers qui y ont été déposés par Jeanneton.*)

Gertrude *venant à Jeanneton, à demi voix.* Quand je t'avais avertie qu'il fallait pas avoir peur! Comme disait mon défunt: *L'effroi n'est pas française!*.... et toi, t'es Française! (*Elle retourne ranger au fond* (1).

Jeanneton *seule sur le devant.* C'est ben vrai que cette brave dame a l'air d'être la reine des femmes.

Mme Robin, *qui a parcouru les papiers.* Ah! mon Dieu! est-ce possible?

Gertrude *se retournant.* Quoi donc?

Jeanneton *s'approchant.* Madame a vu que'qu' mauvaise chose?

Mme Robin. Au contraire! Ah! ma chère enfant! s'il était vrai..... le petit Pierrot et toi, vous ne manqueriez plus de rien.

Gertrude et Jeanneton. Comment?

Mme Robin. Un moment .... il faut que je vérifie et que je m'assure. (*Elle va au cartonnier à gauche, et consulte des papiers* (1).

Gertrude (*bas à Jeanneton*). Tu vas voir qu'elle te trouvera que'q' bonne place!

Jeanneton. Peut-être d'fille de bassecour dans que'qu' château! Oh! si c'était possible! je serais-t-y heureuse! je les soignerais-t-y mes poulets, mes canards, mes dindons! je les aimerais-t-y!... et mon petit Pierrot aussi.... Oh! rien que l'idée, ça me met des ailes à mes sabots; y me semble que je vais m'envoler. (*Elle se met à chanter et à danser.*) Tra la la la.... (*Gertrude est retournée au fond, vers Mme Robin.*)

SCÈNE IX.

Les Mêmes, Mme DE ROCENCOËF sortant de la chambre à gauche, en habit de gardeuse de dindons, Mme DE LORIEUX sortant un peu après de la chambre à droite, dans le même costume (2).

Mme de Rocencoëf, *à part, sans voir personne.* Mme de Lorieux est partie, je serai seule héritière.

Jeanneton *l'apercevant.* Tiens! une autre *pastoure!* Est-ce qu'elle vient aussi chercher une place?

(1) Jeanneton, Mme Robin, Gertrude.

(1) Mme Robin, Jeanneton, Gertrude.

(2) Les deux costumes, quoique de même nature, doivent différer pour la couleur et les détails. Une des deux femmes peut avoir un chapeau de pastoure, l'autre une coiffe; il faut que toutes deux aient des jupons très-courts.

Mme DE LORIEUX *paraissant à droite, à part.* N'oublions pas que ce déguisement va nous rapporter cinq cent mille francs !

JEANNETON *l'apercevant, à part.* Encore une autre ! Ah ! çà, mais c'est donc ici le rendez-vous des gardeuses de dindons ? (*Mme Robin est au fond, le dos tourné, et montrant des papiers à Gertrude, qui fait des signes d'étonnement ; Jeanneton est un peu remontée, de sorte que Mme de Rocencoëf et Mme de Lorieux occupent seules le devant de la scène ; toutes deux s'avancent sans s'apercevoir d'abord.*)

Mme DE LORIEUX *reconnaissant Mme de Rocencoëf.* Que vois-je !

Mme DE ROCENCOËF, *reconnaissant Mme de Lorieux.* Mme de Lorieux !

Mme DE LORIEUX. Ah ! quelle perfidie !

Mme DE ROCENCOËF. C'est une trahison !

GERTRUDE et Mme ROBIN *se retournant.* Ah !

Mme ROBIN *riant.* J'en étais sûre (1).

GERTRUDE. Qu'est-ce que c'est que ces deux mardis-gras !

Mme DE LORIEUX. C'est ainsi que vous tenez vos promesses, Madame ?

Mme DE ROCENCOËF. Voilà donc le cas qu'il faut faire de votre parole ?

Mme DE LORIEUX. Vous espériez m'exclure du partage !

Mme DE ROCENCOËF. Vous vouliez me dépouiller !

Mme DE LORIEUX Mais j'ai rempli les conditions, Madame.

Mme DE ROCENCOËF. Moi aussi, Madame.

Mme DE LORIEUX. J'ai une coiffe de toile.

Mme DE ROCENCOËF. J'ai des sabots !

Mme DE LORIEUX. Et je danserai la bourrée.

(1) Mme de Rocencoëf, Mme Robin, Gertrude, Jeanneton, Mme de Lorieux.

Mme DE ROCENCOËF. Je la danse, Madame !

Mme DE LORIEUX. Pas avant moi, Madame !

Toutes deux se mettent à danser ridiculement la bourrée en chantant. Gertrude et Jeanneton se tordent de rire.

Mme Robin se tient dans le fond et rit plus modérément. Elle s'avance enfin vers Mme de Rocencoëf et Mme de Lorieux.

Mme ROBIN. Assez, Mesdames, de grâce !

Mme DE ROCENCOËF. Vous êtes témoin, Madame, que j'ai obéi au testament.

Mme DE LORIEUX. Comme moi !

Mme DE ROCENCOËF. L'héritage m'appartient.

Mme DE LORIEUX. C'est-à-dire que j'en aurai ma part.

JEANNETON. Ah ! bah ! par ainsi c'est pour de l'argent qu'elles se sont déguisées comme ça, ces pauvres dames, et qu'elles nous ont donné le bal ? Mais alors, c'est comme les sauteurs de corde, qui sont venus au village et qui dansaient pour des gros sous !

Mme DE ROCENCOËF et Mme DE LORIEUX. Comment !

GERTRUDE. Ces dames prennent plus cher, voilà la différence.

Mme DE ROCENCOËF. Impertinente !

GERTRUDE, *à demi voix à Jeanneton.* Et avec ça que pour s'exclure du partage elles s'étaient menti l'une à l'autre.

JEANNETON. C'est-il possible ! (*avec conviction.*) Ah ! ben, par exemple, je ne suis qu'une pauvre fille, j'ai jamais fréquenté que les volailles de maître Godureau, et je sais lire que dans les almanachs, mais j'ai pas oublié ce que m'a dit notre curé, et plutôt que de mentir j'aimerais mieux manger des croûtes dans de l'eau claire, et aller nu-pieds par les chemins.... j'aimerais mieux.... tout..., et même n'importe quoi !

Mme ROBIN. Bien Jeanneton, tu es

une honnête fille. (*ironiquement.*) Mais ces dames, vois-tu, ont plus d'esprit que toi ; elles ont trouvé que rien ne devait coûter pour être héritière de Mme Patural dans le cas où, selon son testament, *elle ne laisserait aucun parent !* En conséquence, elles ont pris le costume de ferme, et elles ont dansé la bourrée pour nous !... je les en remercie au nom de mon amie (*présentant Jeanneton*), et je leur présente la seule et légitime héritière (1).

JEANNETON. Moi !

Mme DE ROCENCOËF et Mme DE LORIEUX *en même temps que Jeanneton.* Elle !

GERTRUDE *en même temps que les précédentes.* Jeanneton !

Mme ROBIN. Le hasard vient à l'instant même de me faire découvrir dans cette enfant une petite nièce de Mme Patural.

TOUTES. Dieu !

Mme ROBIN. Par conséquent, la clause du testament est sans objet, et c'est à elle seule que tout appartient.

JEANNETON. Si c'est possible !

Mme DE ROCENCOËF. Ah ! les jambes me manquent ! (*Elle se laisse tomber sur sur un fauteuil.*)

Mme DE LORIEUX. Je suis anéantie ! (*Elle se laisse tomber sur un fauteuil.*)

JEANNETON. Tout à moi !... Ah ! ma marraine... Ah ! Madame Robin... mais alors je suis riche... riche ! Ah ! quel bonheur pour Pierrot !

GERTRUDE. Eh bien ! à la bonne heure, fallait que ça arrivât comme ça. L'héritage de l'ancienne vachère devait appartenir à la gardeuse de dindons, parce que comme on disait dans le 45e :

Ce qui vient du trompette s'en va au tambour.

MODES.

TRAVAUX A L'AIGUILLE.

Bonnet d'homme. — Frivolité nouvelle. — Fleurs en papier, Œillet. — Canezou corsage. — Bibliothèque L. Curmer. — Comités de femmes. — RECETTES DIVERSES, gelée de groseilles, remède contre les brûlures. — Vins de groseilles et de cerises. — Racaou. — Col en tricot dentelle. — Modes de lingerie. — Broderies diverses. — Tapisserie coloriée.

Chère amie, j'ai à te parler aujourd'hui d'une foule de choses... Par où commencer ? Par nos travaux aimés ; ils sont en grand nombre cette fois, et quelques-uns exigent des explications.

Devines-tu comment il faut s'y prendre pour faire un fond *rond* avec le dessin no 1 ?... Mais d'abord nous avons acheté chez Guyot, rue de Bussy, 60 grammes de cordonnet de Berlin, à 1 fr. 25 c. les 10 grammes ; 30 grammes de bleu pour le fond du travail ; 10 grammes de brun, 10 grammes de jaune, et 10 grammes de noir ; quant aux palmes du no 2, nous trouverons bien dans nos restes de bobines de quoi les exécuter en couleurs variées et toutes de fantaisie.

Prends ton crochet, ton cordonnet noir et monte 4 mailles légères ; forme une boucle et fait huit mailles dans les 4 premières, 2 dans chacune.

2me RANGÉE. — 1 maille pleine, —

(1) Mme De Rocencoëf, Mme Robin, Jeanneton, Gertrude, Mme de Lorieux.

1 augmentée (ou deux mailles prises dans la même), et ainsi alternativement jusqu'à la fin de la 3me rangée.

4me RANGÉE. — De même que la troisième.

5me et 6me RANGÉES. — 2 mailles pleines, — 1 augmentée, alternativement.

7me RANGÉE. — 3 mailles pleines, — 1 augmentée, alternativement.

Lorsque ce rond porte 42 mailles de tour, tu commences à exécuter le dessin nº 1. Il s'agit de reproduire les dents *du haut*.

Prends ta soie brune et fais cinq mailles pleines. Prends ta soie bleue et fais une maille bleue pleine, et ainsi alternativement *sept fois*. Il faut avoir soin de placer 1 augmentée au milieu de 5 mailles brunes, ce qui te donne, pour cette rangée, 7 augmentées, nombre suffisant. — Aux rangées suivantes, tu places chaque augmentée au milieu des mailles bleues, puis entre les palmes de la guirande, de façon à ce que les augmentées se trouvent rarement *au-dessus* les unes des autres. Le fond de ce bonnet d'homme doit former un rond régulier et *plat*. C'est en jaune que tu fais les dents qui le terminent.

Tu as pris mesure de la grosseur de la tête que tu as à coiffer. Mesure maintenant le *tour* du fond et vois si ces deux mesures sont égales. Si celle du fond est *plus petite*, ajoute deux ou trois rangées en continuant de faire des augmentées à chacune. Calcule le nombre de tes mailles de façon à n'avoir dans le pourtour ni demie ni quart de palme; tu peux, pour éviter cet inconvénient, les *distancer* plus ou moins; il ne faut point d'*augmentée* dans le tour de tête. Commence-le avec ta soie bleue; fais la bordure en soie noire et jaune, en suivant les indications du dessin, et les palmes de couleurs diverses, bien tranchées; toujours d'après le dessin dont les signes différents t'indiquent les couleurs claires et les couleurs foncées. L'encadrement ne signifie rien.

Double ce joli bonnet, borde-le d'un galon de soie noire ou d'or, à ton choix, et achève-le en l'ornant d'un gland de soie très-long et très-fourni, de la couleur qui te plaira le plus, ou d'un gland d'or, si le galon du bord est en or. Tu auras ainsi à offrir un charmant cadeau à ton père.

Puisque nous nous occupons d'ouvrages au crochet, passons au nº 5.

Je t'ai expliqué, au mois de janvier 1849, la manière de faire, avec une navette, des *trèfles* en frivolité; travail délié, élégant, mais qui exige toujours un blanchissage à neuf; tu peux imiter cette frivolité au point de crochet, et blanchir, sans tout cet *attirail*, le joli col que tu auras ainsi exécuté.

Prends un crochet fin, du fil d'Irlande nº 140, et fais une boucle de 14 mailles légères. Cette boucle doit *disparaître* presqu'en totalité, comme l'anneau de métal pour les étoiles que dernièrement je t'ai enseigné à faire, *sous* les mailles pleines avec lesquelles tu la recouvres.

Ta boucle est fermée, fais 3 mailles pleines, 6 mailles légères qui forment un picot, 2 mailles pleines, 6 légères, et ainsi jusqu'à ce que tu aies 6 picots en mailles légères, finis par 3 mailles pleines. Commence, sans couper le fil, une seconde boucle de 14 mailles légères, fais 3 mailles pleines, 6 mailles légères etc.; passe à la troisième boucle; garnis-la de même de 6 picots en mailles légères. Voilà un premier trèfle. Coupe ton fil, et fais un autre trèfle. Tu peux, chemin faisant, attacher, selon le besoin, les picots que tu formes aux picots des trèfles précédents, ou bien préparer de ceux-ci la quantité nécessaire pour composer un col et les coudre ensuite les uns aux autres par quelques points de surjet. Aie bien soin d'envelopper sous tes

mailles pleines les mailles légères qui forment les grandes boucles ; le travail ainsi fait est plus délicat et plus joli. *Serre le point.*

Il faut profiter, ma chère Adèle, de la saison où les œillets sont en fleur pour en produire une jolie collection en papier ; ils te serviront, l'hiver prochain, à orner une jardinière.

Découpe *huit fois* du papier blanc, rouge, rose, à ton choix, sur le patron de pétales n° 5. Avec ta pince tu formes neuf plis dans chacun des six pétales unis ensemble, et sur ta pelotte molle, avec une grosse aiguille à tricoter, tu les *chiffonnes* par le haut. Prends un modèle *nature*, enlève à celui-ci son calice, fends-le en deux, étale-le sur du papier et lèves-en le patron. Quand tu auras découpé deux ou trois calices en papier vert glauque, assemble les deux bords de la fente avec un peu de colle et laisse sécher.

Tu attaches à l'extrémité du fil de fer qui doit servir de tige, deux barbes de plumes bien blanches, après les avoir frisées en les passant légèrement entre le pouce et le bord de ta pince. Tu roules un peu de coton vert sur le point où ces barbes de plume sont retenues au fil de fer, tu gommes, et voilà le *cœur* tout prêt.

Enfile l'un après l'autre les huit pétales, en mettant un peu de colle entre chacun; enfile le calice, et recouvre la tige de papier vert. Avec la nature sous les yeux tu reproduiras aisément et les boutons à demi épanouis, et les feuilles en papier vert glauque.

Vois pour le col en tricot dentelle et pour le patron, à la fin de ma lettre; mais arrêtons-nous au n° 7, à ce riche dessin de mouchoir qui joue la dentelle ancienne, quand il est exécuté.

Il faut de très-belle et très-bonne batiste de fil ; tu en trouveras au magasin de Mme Maureau, au coin des rues de Tournon et du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice. Dessine tout l'entourage, qu'un trait *haché* distingue du dessin, et ne fais qu'UN SEUL *coin complet*. Cette broderie s'exécute *entièrement* au point de feston qui a plus que jamais repris faveur, à présent qu'on fait moins de broderie anglaise et que le plumetis a la vogue; le feston *sauve* celles qui ne savent pas très-bien broder. Tantôt, pour le dessin n° 7, le feston est très-fin, très-serré ; tantôt il est *bordé* ou large. Il faut faire partout des œillets plus ou moins petits suivant l'indication, et n'enlever la batiste que dans les endroits marqués par des croix. La place que doivent remplir les points de dentelle est *quadrillée*. J'ai vu ce riche dessin exécuté ; il est d'un effet *prodigieux*. Je donne diverses couronnes afin qu'on puisse choisir celle qui conviendra le mieux ; je donne aussi un alphabet dans lequel on pourra prendre les initiales destinées aux deux écussons ; le mois prochain tu auras un autre alphabet d'un genre différent, et dont les lettres pourront aussi être exécutées au point de feston, tandis que celles-ci doivent se faire au plumetis.

A présent parlons littérature.

En ce moment, ma tante s'occupe de fonder un comité de femmes pour répandre les bons petits livres de l'Association pour l'Éducation populaire. Quand nous serons vingt associées, se cotisant chacune pour la modique somme de 5 fr. *par an*, nous aurons pour cent francs de livres à répandre. Mon oncle, qui est un homme grave, tu le sais, se montre partisan zélé de cette fondation. L'autre soir, il nous a apporté le *Cours élémentaire d'agriculture pratique*, de M. J. Laureau. Ma chère amie, quelle vie de travail que celle du laboureur ! Et quand on voit que sur le prix d'une ferme qui rapporte 2,285 fr. à son propriétaire, le fermier ne retire que de

900 fr. à 1,000 fr., avec lesquels il lui faut payer ses impôts, nourrir et entretenir six à huit personnes, on comprend comment il ne peut que bien difficilement mettre quelque chose de côté pour ses vieux jours. Je ne croyais pas que ce livre-là m'inspirerait tant d'intérêt, et ferait naître en moi tant d'idées nouvelles. Rien de curieux comme l'*Histoire* du *feu grison* et de *la lampe de sûreté*, inventée pour les mineurs! Je t'assure que M. le Maout *raconte la science* d'une manière on ne peut plus intéressante. Et puis l'*Histoire de Jeanne d'Arc*, par M. Frédéric Lock : en lisant son livre, j'ai bien vu que je ne la savais pas parfaitement, cette touchante histoire; enfin j'ai lu encore *Les petits auxiliaires du cultivateur*, par M. de Frarière; ce sont les oiseaux. Et songe, chère amie, que non-seulement il est *permis* de dire son mot sur les ouvrages déjà publiés, avec l'approbation de l'Association pour l'Education populaire, mais que celle-ci y *invite* positivement les lecteurs, afin de perfectionner de plus en plus son œuvre. Eugène prétend que cette considération *seule* déterminera la formation d'un grand nombre de comités de femmes. — « Et quand cela serait! a dit mon oncle; quand les femmes profiteraient de l'occasion pour émettre un avis, pour attirer l'attention de ces Messieurs sur des lacunes à remplir, sur des idées de morale à rectifier, à développer, elles qui sont les institutrices nées de l'enfance, tout le monde ne pourrait qu'y gagner! »

Eugène a baissé pavillon. Mon oncle t'engage, chère amie, à former le premier noyau d'un comité de femmes; puis à adresser *franco* l'avis de sa formation à M. l'agent général, 17, rue Richelieu; celui-ci fera passer aussitôt les instructions nécessaires. Mon oncle approuve beaucoup l'idée de *prêter* plutôt que de *donner* ces petits livres; il voit là un moyen excellent de faire mieux profiter de la lecture, puisque celui qui les rapporte à la bibliothèque commune, peut être questionné avec bienveillance sur l'impression que cette lecture a produite; si c'est une femme qui s'en enquiert, il en résultera, à ce que mon oncle assure, un développement moral des plus utiles.

Aussitôt que notre comité sera formé, je te l'écrirai, chère amie. Je veux prendre ma part des tentatives qui se font partout pour rendre notre génération meilleure, et, par conséquent, plus heureuse. Pourquoi hésiterions-nous, alors surtout qu'on nous appelle à concourir à cette bonne œuvre?

La place me manque pour t'en dire davantage.

Je t'envoie quelques recettes tout-à-fait de saison.

Adieu, aime-moi comme je t'aime.

ANNICA BRICOGNE.

RECETTES DIVERSES.

Gelée de groseilles.

REMÈDE CONTRE LES BRULURES.

Je veux te donner une recette pour faire de la gelée de groseilles *incomparable*. Cette gelée ne se moisit pas; on n'a jamais besoin de la recuire, elle est ferme, délicate, et délicieusement parfumée du goût du fruit. — Il faut moitié groseilles blanches et moitié groseilles rouges. — Moitié framboises blanches et moitié framboises rouges. — Par chaque kilo de groseilles, un demi kilo de framboises. — Égrappe, épluche soigneusement le fruit, et mets tout ensemble dans la bassine sur le feu. — Remue au fond avec l'écumoir. — Aussitôt que le bouillon, en s'élevant de chaque côté de la bassine, se rejoint dans le milieu, retire et verse dans un tamis. — Il faut laisser couler le jus sans remuer ni presser le marc. Le jus étant passé, pèse-le, et prépares de beau sucre, un demi-kilo pour chaque demi-kilo de jus. — Tu jettes le sucre concassé dans la bassine, et, par chaque kilo et demi, tu y verses deux verres d'eau. Laisse fondre, tout en remuant, et bouillir. Il faut que le sirop devienne transparent, légèrement jaune, et qu'il file bien. Alors il est à point. Tu y verses le jus du fruit en remuant bien soigneusement et beaucoup, de manière à bien mêler jus et sirop. Laisse chauffer le tout de trois à cinq minutes et verse dans les pots : c'est fait. — Note en même temps sur tes tablettes que la gelée de groseilles est un excellent remède contre les brû-

lures. Que la peau soit enlevée ou non, la brûlure faite par un liquide ou par le feu à nu, il faut la couvrir d'une couche un peu épaisse de gelée de groseilles, l'entourer d'un linge, et laisser l'appareil ainsi jusqu'à ce que la peau soit reformée. A l'instant même de l'application du remède, le *brûlé* sent ses souffrances s'amortir, et souvent, au bout de deux jours, la guérison est opérée.

Vin de groseilles.

Cueille des groseilles par un temps sec; quand tu les as égrappées, pile-les avec un pilon de bois ; laisse fermenter pendant 24 heures; passe alors le jus au tamis. Pour huit litres de liquide, tu ajouteras 1 kilo de sucre, et 250 grammes (huit onces) d'eau-de-vie. Laisse reposer dix jours et mets en bouteilles. Ce petit vin est des plus agréables à boire.

Vin de cerises.

Prends des cerises presque mûres; écrase-les et laisse-les fermenter 12 heures. Exprime le jus, et abandonne-le à lui-même. Deux jours après, enlève soigneusement l'écume dont il est couvert, et ajoute, pour huit litres de jus, 500 grammes (1|2 livre) de sucre. Laisse fermenter pendant huit jours, et mets en bouteilles.

Profite de la saison pour faire les sucres acidulés et cristallisés dont Caroline t'a donné la recette l'an dernier (1).

RACAOU DES ARABES.

Rien de plus facile à remplacer que ce prétendu comestible arabe composé, *en France*, de fécule de pomme de terre, de beurre, de cacao et de sucre aromatisé avec de la vanille. Puisque tu ne peux t'en procurer dans le pays que tu habites, fais une légère bouillie de fécule de pomme de terre, et mêles-y une petite quantité de chocolat à la vanille; tu auras ainsi de très-bon *Racaou arabe*.

Col en tricot dentelle n° 1.

Il faut commencer par faire un bout de dentelle *détaché;* le bout qui monte du bas en haut du col, à ta gauche.

Prends du coton fin, des aiguilles fines, et monte 11 *mailles*.

DENTELLE.

1re *rangée*. 3 mailles unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — 2 augmentées, — 1 rétrécie.

2e *rangée*. 2 unies, — 1 à l'envers, — 2 unies, — 1 à l'envers, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie.

3e *rangée*. 3 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 6 unies.

4e *rangée*. Tourne le fil autour de l'aiguille. — 8 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie.

5e *rangée*. 3 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 7 unies.

(1) Voir t. III de la 2e série, p. 125.

6e *rangée*. Rabats 3 mailles, — 5 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie.

Recommence au premier tour. Tu répètes ces six rangées NEUF FOIS.

Monte à présent sur l'aiguille de gauche 19 mailles; tu en as déja 11, cela te fait 30 mailles.

COL.

1re *rangée*. 6 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies, — 1 surjetée, — 1 augmentée, — 3 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies, — 1 surjetée, — 1 augmentée, — 3 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — 2 augmentées, — 1 rétrécie.

2e *rangée*. 2 unies, — 1 à l'envers, — 2 unies, — 1 à l'envers, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 5 à l'envers, — 2 à l'endroit, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 5 à l'envers, — 2 à l'endroit, — 1 augmentée, — 1 rétrécié, — 4 à l'envers.

3e *rangée*. 6 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 4 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 4 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 6 unies.

4e *rangée*. Tourne le fil autour de l'aiguille de droite — 8 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 5 à l'envers, — 2 à l'endroit, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 5 à l'envers, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 5 à l'envers.

5e *rangée*. 6 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies, — 1 surjetée, — 1 augmentée, — 2 unies — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies, — 1 surjetée, — 1 augmentée, — 3 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 7 unies.

6e *rangée*. Rabats 3 mailles, — 5 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 5 à l'envers, — 2 à l'endroit, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 5 à l'envers, — 2 à l'endroit, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 4 à l'envers.

7e *rangée*. 6 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie. — 4 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 4 unies. — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 6 unies.

8e *rangée*. 2 unies, — 1 à l'envers, — 2 unies, — — 1 à l'envers, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 5 à l'envers, — 2 à l'endroit, — 1 augmentée, — 1 retrécie, — 5 à l'envers, — 2 à l'endroit, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 4 à l'envers.

9e *rangée*. 6 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies, — 1 surjetée, — 1 augmentée. — 3 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 2 unies, — 1 surjetée, — 1 augmentée, — 3 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 6 unies.

10e *rangée*. Tourne le fil sur l'aiguille. — 8 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 5 à l'envers, — 2 à l'endroit, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 5 à l'envers, — 2 à l'endroit, — 1 augmentée, — 1 rétrécie. — 4 à l'envers.

11e *rangée*. 6 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 4 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 4 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 7 mailles unies.

12e *rangée*. Rabats 3 mailles, — 5 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 5 à l'envers, — 2 à l'endroit, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 5 à l'envers, — 2 à l'endroit, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 4 à l'envers.

Recommence à la première rangée, et continue ainsi jusqu'à ce que le col ait atteint la longueur qu'il doit avoir.

Tu rabats alors les 19 mailles que tu as montées en terminant le bout de dentelle du côté gauche, et tu fais un bout de dentelle tout pareil pour garnir le côté droit.

Il ne reste plus qu'à assembler chacun de ces deux bouts de dentelle avec chacun des deux côtés du col, par un point de surjet.

Explication de la planche de modes de Lingerie.

Les canezous corsages *font fureur*. Les uns ouvrent par-devant, comme le patron nos 15 et 16 que je t'envoie, les autres ouvrent par-derrière comme le no 1 de notre jolie planche de lingerie. Ceux-ci se font légèrement froncés à l'épaulette, par-devant en gerbe, et le dos légèrement froncé au bas de la taille. On prend de la mousseline brodée à la pièce; mais la garniture à deux têtes festonnées en crête de coq avec bouillon dans le milieu, se fait en mousseline claire et unie. Quelques jeunes personnes passent dans les bouillons un ruban de la même couleur que celui du chapeau et de la ceinture qui peut se porter avec rosettes et à longs pans par-devant; ou bien avec une boucle et sans pans.

La robe de baptême no 2 est de la dernière élégance. Les petits plis qui séparent les volants plats festonnés à crête de coq en échelle, et qui se dessinent autour des manches ainsi que le long des revers, se font très-étroits et se cousent finement. — Le bonnet de baptême no 3 se garnit à quatre rangs de bouclettes en *comète* no 1, blanche, bleue ou rose, suivant la fantaisie; les brides et la ceinture à longs pans, en satin de même couleur que les comètes.

Voici ce que tu m'as demandé, un bonnet dit de *fillette*; il est tout composé de volants et d'entre-deux rabattant les uns sur les autres sans se cacher.

Le bonnet no 5 est destiné pour le matin. Jaconas, broderie anglaise, entre-deux, bouillonnés et volants en font les frais; pas un seul ruban.

En revanche le no 6 se fait tout en dentelles, et rubans. Il est fort élégant et coiffe à merveille avec des bandeaux ou des anglaises, à volonté.

Les sous-manches chinoises nos 7 et 8 sont des plus convenables, et, à mon avis, des plus nécessaires pour mettre sous les manches pagodes, qui, au moindre mouvement, laissent le bras entièrement nu. On les fait en mousseline claire. Quelques jeunes personnes font faire en étoffe pareille à la robe et sous forme de manche longue le no 7; on ne laisse alors passer qu'une manchette blanche à doubles volants brodés et tuyautés, qui retombe sur la main et l'accompagne gracieusement. Au lieu de *broder* le volant du no 7, on le borde d'un galon pareil à celui qui orne la robe. Je t'ai envoyé tant de dessins d'entre-deux et de volants, que tu peux choisir ceux qui te plairont le mieux pour la garniture du canezou corsage, des bonnets, de la robe de baptême et des sous-manches chinoises.

Explication de la planche de Broderies.

No 1. — Dessin pour un fond de bonnet d'homme à exécuter au point de crochet plein.

No 2. — Dessin pour le tour de la tête.

No 3. — Col à exécuter en tricot.

No 4. — Patron de fleur en papier. Œillet.

No 5. — Imitation, au point de crochet, des trèfles en frivolité pour col.

No 6. — Dessin de volant pour jupon. — Broderie anglaise.

No 7. — Très-riche dessin pour mouchoir. — Broderie toute au point de feston.

No 8. — Couronne de baron. — No 9. — *Id.* de vicomte. — No 11 — *Id.* de marquis. — No 10. — *Id.* de duc. — Celle de comte se trouve placée au-dessus des deux écussons du coin de mouchoir no 7.

No 12. — Dessin de volant à exécuter tout au point de feston *bordé*; les pois à jour de même.

(GRANDE ÉDITION.)

Nos 13 et 14. — Ces deux dessins, pareils au no 12, sont, comme celui-ci, destinés au canezou à pointes par-devant et par-derrière, dont je t'envoie les patrons. — Avec le no 12 tu brodes le canezou de chaque côté du devant; avec le no 13 tu brodes le col; avec le no 14, le bas de chaque manche pagode; et avec le secours de tous ces dessins, tu brodes aussi le bas du canezou, car il doit être brodé absolument *tout autour*. Il ouvre par devant et s'attache avec des boutons de métal émaillés et des brides.

Nos 15 et 16. — Patrons réduits au cinquième, mais portant les chiffres *vrais*, d'un canezou-corsage en mousseline. Le patron de manches du kadavéka te servira pour tailler celles du canezou.

No 17. — Dessin pour fond d'un bonnet à broder au point de feston sur mousseline très claire. Je t'enverrai la passe le mois prochain. Les petits œillets se font de même au point de feston un peu bordés. Il faut prendre du coton très-fin. Tu peux encore reproduire ce dessin sur tulle au point de chaînette, et au crochet sur métier.

No 18. — Riche dessin pour l'un des quatre coins d'une taie d'oreiller. Tu feras les trois autres pareils, en partie sur large ourlet, et tu garniras la taie d'une valenciennes plus ou moins haute, coquillée aux quatre coins seulement. Broderie au plumetis; nervures des feuilles en point turc encadré d'un cordonnet fin, petits œillets en cordonnet au centre des fleurs.

No 19. Dessin pour volant de manteau de nuit, broderie au plumetis, pois en feston mat ou bordé.

No 20. — Pale. Ce dessin doit être brodé au point de feston sur mousseline claire, ou bien en application sur tulle. Les étoiles qui couronnent le

chiffre, se font au plumetis, et de même toutes les parties du chiffre distinguées des autres par des hachures.

En ôtant le chiffre et en le remplaçant par un autre, ce même dessin te donnera une pelotte.

En supprimant les rosaces de chaque coin, et en faisant suivre le dessin sur une bande de batiste de 80 centimètres de longueur, tu auras un *tour d'étole* de très-bon goût. Il faut donner à cette bande 7 centimètres de hauteur. Elle s'attache en dedans de l'étole et rabat par-dessus. Si tu préfères du tulle et la broderie en application, observe de ne donner au tulle que 5 centimètres de hauteur et de le monter ensuite sur une bande de baptiste haute de 2 centimètres. C'est la bande de batiste, que tu attaches au-dedans de l'étole; le tulle alors rabat seul par-dessus.

Explication de la planche de Tapisserie.

Voici, j'espère, un dessin bien beau, bien riche et du meilleur goût pour meubles, coussins, cabas, tapis, suivant la grosseur du canevas que tu choisiras. Les bouquets sont parfaitement dessinés et nuancés; quant à ceux qui ressortent si bien en blanc, ils se font en jai ou en soie blanche plate, suivant l'usage auquel la tapisserie est destinée. Le fond gris perle est très à la mode, et sur ce fond toutes les couleurs, toutes les nuances ressortent à merveille. Au mois de novembre dernier je t'ai envoyé sur notre grande planche qui contient tant de jolis dessins, de grandes dents pour lambrequin; rien de plus facile que de placer dans chacune, soit l'un, soit l'autre de ces beaux bouquets composés de fleurs si variées. Es-tu contente? et comprends-tu tout le parti qu'on peut tirer de ce riche et élégant dessin?

LES JEUX DU SPHINX.

ÉNIGME.

Je suis un petit ustensile
De ma nature très-fragile,
Qui joint parfois l'agréable à l'utile,
Et qui, de peur d'événement,
Ne marche seul que rarement.
De moi partout on fait usage :
Il n'est pas de petit ménage
Qui ne me donne de l'emploi;
Le riche et gros propriétaire,
Comme le pauvre prolétaire,
Ont recours à mon ministère;
Et que je sois d'or ou de terre,
Lecteurs, je ne dois pas vous taire
Que je sers même au roi.
Mais si de sexe enfin je change,
Et que je prenne un habit masculin,
Vous ne trouverez pas étrange
Que j'endosse celui d'un illustre écrivain.
La France l'envirait à la riche Ausonie,
Qui, chaque jour, redit encor ses vers,
Si ce n'était le propre du génie
D'appartenir à l'univers.

GUERNU.

Le mot de la charade du mois de juin est BISBILLE.

ÉDUCATION.

RELIGION ET MORALE.

SUJETS DE MÉDITATIONS.

RESPECT [illegible] AUX ANCÊTRES.

Honore dans tous les vieillards l'image de tes parents et de tes aïeux. La vieillesse est vénérée par tous les cœurs bien nés.

Dans l'antique Sparte, il y avait une loi qui ordonnait aux jeunes gens de se lever à l'arrivée d'un vieillard, de se taire lorsqu'il parlait, et, lorsqu'ils le rencontraient, de lui céder le pas. Ce que la loi ne nous ordonne pas, à nous, faisons-le par bienséance, ce n'en sera que mieux.

Dans cette bienséance inspirée par le respect de la vieillesse, se fait sentir une telle beauté morale, que ceux-là même qui oublient de la mettre en pratique sont contraints de la reconnaître et de l'applaudir dans les autres.

Un vieillard athénien cherchait une place aux jeux olympiques; tous les gradins de l'amphithéâtre se trouvaient remplis. Quelques jeunes gens, ses compatriotes, l'invitèrent par signes à venir de leur côté. A peine, cédant à leur invitation, fut-il au milieu d'eux, qu'il se vit accueilli par d'indignes risées. Repoussé de partout, le pauvre vieillard arriva, sans savoir comment, au lieu de l'amphithéâtre où étaient assis les Spartiates. Ceux-ci, fidèles à la coutume sacrée de leur pays, se lèvent avec respect et le font asseoir au milieu d'eux. Alors, ces mêmes Athéniens qui l'avaient si indignement bafoué, se sentirent malgré eux pénétrés d'estime pour leurs généreux rivaux, et les plus vifs applaudissements partirent de tous les points de l'amphithéâtre. Des larmes ruisselaient sur les joues du vieillard qui s'écria : O Athéniens, vous connaissez la bienséance, mais les Spartiates la pratiquent !

Alexandre de Macédoine, et ici je lui donnerai volontiers le titre de *grand!*, dans le temps même où les triomphes les plus éclatants semblaient conspirer pour accroître son orgueil, n'oubliait pas le respect dû à la vieillesse. Un jour, se trouvant arrêté dans sa marche triomphale par la neige tombant à flocons pressés sur la neige qui encombrait la route, il fit faire un grand feu, et, assis sur le banc qui lui avait été préparé, il se chauffait. Soudain, ayant porté les yeux autour de lui, il vit, parmi ses soldats, un vieillard courbé sous le poids des années et qui tremblait de froid. Alexandre se leva, et les mains invincibles qui avaient renversé le trône de Darius, saisirent le vieillard transi et le portèrent à la place que lui-même occupait un instant auparavant.

« Il n'y a de méchant, disait Parini, que l'homme sans respect pour la vieillesse, les femmes et le malheur. » Parini usait de toute l'autorité qu'il avait sur ses dis-

ciples pour les rendre respectueux envers la vieillesse. Un jour, mécontent d'un jeune homme qui avait été accusé auprès de lui d'un tort grave, il le rencontra dans la rue au moment où ce jeune homme soutenait un vieux capucin et reprenait avec dignité les misérables qui l'avaient heurté en passant. Parini s'unit à lui pour les faire rougir de leur lâcheté, puis, jetant les bras autour du cou du jeune homme, il lui dit : « Il n'y a qu'un moment je te croyais pervers ; à présent que je suis témoin de ta piété pour la vieillesse, je crois de nouveau que tu es capable de bien des vertus ! »

La vieillesse est surtout respectable dans ceux qui ont supporté les ennuis de notre enfance et de notre jeunesse, et dans ceux qui contribuèrent de tout leur pouvoir à former en nous l'esprit et le cœur. Ayons de l'indulgence pour leurs défauts, apprécions avec générosité les peines que nous leur avons coûtées, l'affection qu'ils eurent pour nous et la douce récompense qu'ils attendent de la continuité de notre amour pour eux. Non, celui qui se consacre de tout cœur à l'éducation de la jeunesse, n'est pas assez payé par ce pain que si justement on lui donne. De tels soins sont des soins de père et de mère et non ceux d'un mercenaire. Ils ennoblissent celui qui s'y consacre ; ils accoutument à aimer, et ils donnent le droit d'être aimé.

Portons une vénération filiale à nos supérieurs parce qu'ils sont nos supérieurs.

Portons une vénération filiale à la mémoire de tous les hommes qui ont bien mérité de la patrie ou de l'humanité. Qu'ils nous soient sacrés, leurs écrits, leurs images et leurs tombeaux !

Lorsque nous considérons les siècles passés et les traces de barbarie qu'ils nous ont laissées ; lorsque nous gémissons sur beaucoup de maux présents qui nous paraissent être les conséquences des passions et des erreurs des siècles précédents, gardons-nous de céder à la tentation de déverser le blâme sur nos aïeux ! Imposons-nous la loi d'être pieux dans les jugements que nous portons sur eux. Ils entreprirent des guerres qu'aujourd'hui nous déplorons ; mais ne pourraient-ils pas se trouver justifiés par les nécessités du temps ou par des illusions non blâmables, qu'à une telle distance nous sommes dans l'impossibilité de juger ? Ils recoururent à des interventions étrangères qui leur devinrent funestes ; mais la nécessité, mais les illusions d'alors ne pourraient-elles pas être encore invoquées ? Ils fondèrent des institutions qui nous déplaisent ; mais n'est-il pas possible que ces institutions fussent convenables à leur temps, et qu'on dût les regarder comme la meilleure des combinaisons de la volonté et de la sagesse humaine avec les éléments sociaux que leur offrait cette époque ?

La critique envers nos pères doit être éclairée ; mais elle ne doit pas être sans pitié ; mais elle ne doit pas se montrer calomniatrice, dédaigneuse de tout respect envers ceux qui ne peuvent sortir de leur tombe pour nous dire : « La raison de notre conduite fut celle-ci ! »

Il est célèbre ce mot du vieux Caton : « C'est chose difficile que de faire comprendre aux hommes qui viendront dans un autre siècle, ce qui justifie notre vie ! »

Silvio Pellico.

LES CONFIDENCES.

SCÈNES DE LA VIE INTIME.

Le chevalier de Breuil, les pieds emmaillottés, car il avait la goutte, restait immobile et pensif dans son grand fauteuil, devant la cheminée où flambaient trois énormes bûches de chêne. Sa figure portait l'empreinte de la mauvaise humeur et de l'ennui.

— Sept heures ! dit-il en bâillant. Le curé ne viendra pas ce soir.

— Il fait un temps affreux, répondit la comtesse de Pernay, qui travaillait, auprès d'une lampe posée sur un guéridon, à un ouvrage de tapisserie ; sa jolie filleule, Elisabeth, jeune fille de dix-sept ans, assise tout auprès d'elle, brodait une nappe d'autel. Saint-Jean vient à l'instant de me dire que la neige tombe à gros flocons, continua la comtesse ; et, par les sifflements du vent dans les corridors, on peut juger de la tourmente qui règne au dehors. La seule idée que notre bon curé se serait mis en route par un temps pareil, me désolerait.

— Quel misérable pays ! reprit le chevalier en bâillant de nouveau. Si encore de Pernay était ici !.. Mais, peu importerait, il n'aime pas les cartes.

— Nous pourrions faire une partie de reversi à trois...

— A trois, comtesse ?... serait-ce avec Elisabeth ? excellente partenaire en vérité !... et Mlle Omer qui a la migraine ce soir !... De mon temps, les demoiselles de compagnie n'avaient jamais la migraine. Mais vous la gâtez.., oui, vous gâtez tout le monde, moi excepté.

— Ma marraine est si bonne ! murmura Elisabeth en se penchant vers Mme de Pernay qui lui sourit et déposa un baiser sur son front.

— Chevalier, une partie de tric-trac vous plairait-elle en attendant le souper ?

— Avec qui, chère cousine ?

— Mais avec moi, je ne peux pas vous offrir mieux.

— Merci.

— Est-ce merci *non*, ou merci *oui* ?

— Merci non, s'il vous plait... Cette jeune fille ne doit pas s'amuser plus que moi !... Et il bâilla de nouveau en se couvrant la bouche de son mouchoir.

— Oh ! je ne m'ennuie jamais, M. le chevalier, répondit Elisabeth qui souriait en dessous. On est si bien auprès de ma marraine ! J'aurais voulu seulement que maman eût pu venir avec moi.

— Et vous avez préféré vous rendre ici à l'accompagner à Paris ?

— Maman ne m'a point donné le choix, mais elle l'aurait fait...

— Que vous eussiez choisi Paris ?

— Pardon, M. le chevalier ; j'aurais été très-embarrassée, parce qu'il m'eût fallu choisir, non pas entre le château de Pernay et Paris, mais entre maman et ma marraine, voilà tout.

— Et ta mère, chère enfant, reprit la comtesse, aurait eu la préférence, cela va sans dire. Mais huit jours sont bientôt passés.

— Auprès de vous surtout, chère marraine ! répondit Elisabeth en regardant avec des yeux pleins d'affection l'aimable visage de Mme de Pernay, que le temps semblait avoir respecté.

— Où avez-vous appris la flatterie, Mlle. de Sorrèze ? demanda la comtesse avec une douce raillerie.

— Oh ! le cœur ne flatte pas, il aime ! répliqua Elisabeth ; et, baissant la voix, elle ajouta : Si je pouvais être toute

seule, absolument toute seule avec vous, chère marraine, je me trouverais la plus heureuse fille du monde entier !

La comtesse mit un doigt sur ses lèvres en désignant du geste le chevalier ; et le silence se rétablit dans le salon.

Le chevalier ne cessait de regarder la pendule et de bâiller. La jeune fille, qui le surveillait du coin de l'œil, se disait : Qu'un homme ennuyé est ennuyeux ! Je plains ma pauvre marraine d'avoir un tel hôte !... Si l'on pouvait se tromper d'heure à l'office et servir le souper avant huit heures, le chevalier monterait ensuite chez lui et je resterais seule avec ma marraine.... quel bonheur!

A huit heures seulement le souper fut annoncé. Deux valets de chambre vinrent aider le chevalier à passer dans la salle à manger.

Le repas eut lieu silencieusement. La comtesse essaya plusieurs fois, mais inutilement, de soutenir l'entretien ; M. de Breuil ne bâillait plus : tout au plaisir de la table, il ne répondait que par monosyllabes ; mais sa figure s'était rassérénée.

— Vous veillez donc, comtesse? demanda-t-il, lorsque Mme de Pernay s'étant levée de table, parut se disposer à rentrer dans le salon.

— Veiller ? mais, chevalier, il n'est que neuf heures et demie !

— J'aurais voulu vous tenir compagnie. Ce malheureux accès de goutte me fait sentir le besoin de la solitude... Il me rend bien maussade, n'est-ce pas? Veuillez m'excuser et me permettre de me retirer.

A peine avait-il disparu, qu'Elisabeth, entourant la taille de Mme de Pernay d'un de ses bras, l'entraîna vers le salon, en disant avec l'accent de la joie : Nous pourrons causer ! ah ! que je suis contente ! Marraine, chère marraine, vous m'avez promis une histoire... Vous allez me la raconter, n'est-ce pas ? Oh ! que je vous aime !... Laissez-moi me mettre sur le petit tabouret à vos pieds... Qu'on est bien ainsi !

Et, les yeux fixés sur Mme de Pernay, elle lui souriait avec l'expression du plaisir et de la tendresse, en serrant ses mains dans les siennes et en les couvrant de baisers.

La comtesse la regardait d'un air attendri.

— Qu'il est ennuyé et ennuyeux, le pauvre chevalier! s'écria tout-à-coup Elisabeth.

— Il faut le lui pardonner, mon enfant ; il est âgé et souffrant.

— M. de Pernay, marraine, n'est pas jeune non plus, et sa santé est mauvaise ; pourtant, quelle différence entre eux deux !

— Je croyais que le comte te faisait peur ?

— Peur ?... oh ! non... pas positivement. Mais il a un air grave qui impose !... Rien qu'en le voyant, on sent que c'est là un homme !

— Qu'entends-tu par là ?

— J'entends, marraine, qu'on voit tout de suite qu'il a du caractère, une volonté, tandis que le pauvre chevalier...

— Dans sa jeunesse le chevalier n'était point mal.

— Je le crois, puisque vous le dites, ma chère marraine, mais il n'y paraît plus.

— Et je sais une femme qui le voulait pour époux.

— Lui ! le chevalier ! Et la jeune fille fit entendre un joyeux éclat de rire.

— C'est justement l'histoire que j'ai promis de te raconter.

— Est-ce que vous connaissez cette pauvre femme, marraine?

— Oui ; tu la connais aussi.

— Moi?

— Et tu l'aimes beaucoup.

— Je n'aime que deux femmes, maman et vous, répliqua Elisabeth qui attachait ses grands yeux étonnés sur les yeux de Mme de Pernay. Ce n'est pas maman, bien certainement... et ce n'est pas vous non plus!

— Qu'en sais-tu?

Elisabeth resta stupéfaite.

— Vous! répéta-t-elle, vous, ma marraine! mais ce n'est pas possible! Vous, si jolie encore, si spirituelle, si aimable... vous voulez éprouver jusqu'où va ma crédulité!

— Non du tout, je le trouvais charmant.

— Mais, marraine, c'est impossible!

— Désires-tu encore que je te raconte cette histoire?

— Plus que jamais!... Non, non, cela ne se peut pas! lui... le chevalier!... lui qui s'ennuie toujours... qui ne sait pas causer... qui ne parle que de lui .. qui n'aime pas la lecture... qui se fâche au jeu. . qui est mécontent de tout...

— Sais-tu, mon enfant, qu'en parlant ainsi tu ne te montres guère charitable?

— J'ai tort, ma chère marraine; mais c'est qu'en le comparant à M. de Pernay... Il était donc très-beau dans son jeune temps!

— Il était agréable.

Lui! agréable! Est-ce qu'il avait de l'esprit alors?

— Pas plus qu'aujourd'hui.

— Et vous le vouliez pour mari!

— Hélas! oui!

— Il faut donc le croire absolument! Vrai, vous ne vous moquez pas de moi, marraine?

— Écoute, et tu vas voir comment cette folie avait pu s'emparer de moi.

« En naissant, j'avais perdu ma mère, tu le sais; tu sais aussi que mon père, qui voyageait beaucoup, m'avait placée au couvent, puis, qu'il m'en retira pour me confier à une parente qui vivait à la campagne. J'étais fort délicate et l'exercice du cheval m'avait été ordonné, je devais passer deux ou trois heures chaque jour en promenade.

— Maman m'a raconté cela, maman m'a dit aussi que cette parente, Mme de Caude, était une personne très-indolente, qui ne s'occupait presque pas de vous, chère marraine, de façon qu'en sortant de chez elle, vous aviez dû refaire votre éducation.

— Avec le secours de Mlle Omer, reprit Mme de Pernay en souriant; sans elle je ne sais pas ce que je serais devenue. Une gouvernante m'avait été donnée, ou plutôt une personne pour m'accompagner dans mes promenades équestres sous la conduite du chef des piqueurs. Mlle Dantin montait très-bien à cheval, c'était là son principal talent; au retour, elle s'inquiétait fort peu de moi, et Mme de Caude ne s'en inquiétait pas davantage. J'aimais de passion les histoires : Mlle Dantin, qui passait une grande partie de son temps à lire des romans de chevalerie, me remplissait la tête de grands coups d'épées, de tournois, de troubadours, de damoiselles injustement persécutées, de pères barbares, d'époux sans pitié, d'enlèvements et autres rêveries qui n'auraient pas produit peut-être autant d'effet sur mon imagination de quatorze ans, si je n'avais pas apporté du couvent des idées qui n'étaient point de mon âge.

« Toi, mon Elisabeth, toi qui as le bonheur de posséder cet ange gardien qu'on appelle une mère, toi qui as été élevée avec les soins les plus éclairés et les plus tendres, tu ne connais pas tous les dangers qui entourent la pauvre jeune fille sans mère! Et tu ne sais pas davantage combien sont à redouter les confidences que les jeunes personnes se font souvent entre elles! »

Elisabeth détourna la tête en rougissant.

» Au couvent, continua Mme de Pernay, la surveillance la plus sévère était exercée; et cependant j'avais reçu une confidence! Oui, moi, qui n'étais encore qu'une enfant, j'avais obtenu *la confiance* d'une des *grandes!* Je savais *un secret!* un secret important! Mon entremise avait été jugée nécessaire, et je l'avais accordée avec joie; car cette confidence m'avait singulièrement grandie à mes propres yeux; il s'agissait d'aider, en ce que je pourrais, pendant le peu de temps que je passerais chez mon père, avant de partir pour le château de Candé, à la conclusion d'un mariage auquel s'opposaient d'*impitoyables* parents. Hélas! je ne suivis que trop ponctuellement les instructions qui m'avaient été données! Ce mariage se fit en effet. Combien de larmes amères j'ai versées depuis, en songeant que, par suite d'une imprudence et d'une vanité pardonnables peut-être à l'âge que j'avais alors, j'avais concouru à précipiter dans un malheur sans remède celle de mes compagnes, plus imprudente et plus coupable encore, qui s'était servie d'un enfant pour établir avec le dehors des relations auxquelles elle dut son infortune!.. La bonté de Dieu m'a préservée d'un sort semblable. Je ne méritais pas cette bonté!.. Mais qu'as-tu, chère enfant? Tu es bien rouge! Il faut t'éloigner du feu. Viens reprendre ta place ici, près de moi, et travaillons tout en causant. »

Elisabeth, les yeux baissés, obéit; elle tourna autour du guéridon, s'assit à la place qu'elle occupait auparavant, et se remit à broder.

« J'avais promis le secret, dit Mme de Pernay en continuant son récit, et je le gardai fidèlement; mais pénétrée de l'importance du rôle que je venais de jouer, je m'admirais moi-même très-sincèrement, et j'étais fort souvent blessée de me voir regardée encore comme une *enfant*.

»Suivant l'usage adopté autrefois dans les grandes familles, l'aîné des fils de Mme de Candé avait été élevé au château par un gouverneur, tandis que le fils cadet, le chevalier de Breuil, destiné à entrer dans l'ordre de Malte, avait été mis au collége; il venait passer les vacances chez sa mère. Le vicomte avait vingt ans; il daignait à peine prendre garde à moi; je n'étais à ses yeux qu'une *petite fille*; ceci me dépitait et m'irritait; mais il n'en était pas ainsi du chevalier, plus jeune que son frère de trois ans. De même que je croyais être une jeune personne, le chevalier croyait être un homme. Traitée par le chevalier comme j'avais la prétention de l'être, je le trouvais charmant, et d'autant plus qu'il paraissait admirer beaucoup les connaissances en *chevalerie* que j'avais acquises tout récemment, grâce à ma gouvernante. Bientôt je m'aperçus de la froideur de sa mère pour lui. Toutes les adorations étaient pour son frère; jusqu'aux gens de la maison faisaient leur cour en entourant de soins l'héritier de nom et d'armes et en délaissant le pauvre cadet. Il se plaignait à moi de l'isolement où il se trouvait au milieu de sa famille. Émue de pitié pour lui, je me surpris un jour à penser que j'étais fille unique, que j'étais riche, et je me dis qu'il serait beau, qu'il serait généreux de venger le chevalier des injustices de tout le monde, en lui donnant ma main. Mais il faudrait alors qu'il entrât au service, qu'il se distinguât dans de grandes batailles, et qu'il devînt ainsi digne de moi.... Malheureusement, ou heureusement plutôt, le chevalier, par sa seule présence, mettait souvent en fuite tous ces beaux rêves. Quand il n'était point là, mon imagination le parait des qualités brillantes des chevaliers de la table ronde; elle lui prêtait

parfois jusqu'aux inspirations du poète. Quand il était là, je trouvais, sans pouvoir comprendre comment ni pourquoi, qu'il restait beaucoup au-dessous de mes *héros*. Maladroit par nature, gauche par timidité, il me faisait éprouver, sans qu'il s'en doutât, une sorte de honte de l'avoir accepté pour chevalier. J'avais entendu dire souvent qu'il avait l'esprit étroit, beaucoup d'obstination et peu de savoir ; on lui reprochait aussi son égoïsme ; ses goûts vulgaires... Pures calomnies, me disais-je en son absence ; mais lui, présent, par ses paroles et par ses actions, il donnait gain de cause à ses *ennemis*, et je sentais diminuer mon enthousiasme... Soudain avaient lieu à son égard des injustices si réelles, si flagrantes, que la compassion réveillait en moi des sentiments d'affection bien vrais : car, mon enfant, nous autres femmes, nous nous laissons prendre aisément à la compassion pour l'opprimé ; notre imagination se monte alors, et nous nous figurons que notre devoir est de tendre une main amie, de nous sacrifier même à celui que chacun semble prendre un lâche plaisir à accabler. Et pourtant ne l'oublie pas, mon Elisabeth, l'homme qui ne sait pas se faire aimer ou seulement estimer de son entourage, n'est pas aussi complètement victime de l'injustice universelle qu'il plaît à notre imagination de le supposer ; et il en était ainsi du chevalier ; moi excepté, il n'y avait personne dans le château et même dans les environs, dont il fût aimé. »

— Oh ! c'est que vous êtes si bonne, ma chère marraine ! dit Elisabeth d'une voix altérée.

— « Mon enfant, ce ne fut point par bonté, reprit Mme de Pernay, ce fut par l'entraînement qu'exerçait l'exemple de ma malheureuse compagne, et ce fut aussi par l'effet des récits de Mlle Dantin, récits qui m'avaient monté la tête, que je me trouvai amenée à promettre au chevalier que je serais sa femme. Il retourna au collége, après avoir pris de son côté l'engagement de devenir mon mari ; et, de très-bonne foi, nous nous crûmes liés l'un à l'autre.

« Mais l'année d'ensuite, mon père, à la fin des secondes vacances qui avaient ramené le chevalier au château, ayant jugé à propos de me rappeler auprès de lui, il fallut quitter le château de Candé, sans avoir même pu faire savoir au *pauvre délaissé* que je tiendrais ma promesse, dussé-je avoir à souffrir *mille morts* par la *cruauté* de mon père.

» Je trouvai, m'attendant à l'hôtel, non pas une gouvernante, mais une véritable institutrice, mais une amie. Tu la connais, mon enfant, tu as pu l'apprécier.

» Mlle Omer, bien digne de remplir les importantes fonctions qu'elle avait acceptées, eut beaucoup à faire pour obtenir mon affection. Elle était dès-lors, cependant, ce qu'elle est encore, douce, bonne, indulgente, mais ferme en ce qui touchait le devoir. Si mon père l'avait rencontrée plus tôt, elle n'aurait eu qu'à développer d'heureux penchants, tandis qu'il lui fallait, au contraire, redresser un esprit faussé par les idées les plus extravagantes, et calmer une imagination exaltée par un funeste exemple.

» Je me croyais très-sincèrement fort malheureuse ; je me figurais la douleur où devait être plongé le chevalier, en voyant anéantir, par la volonté *tyrannique* de mon père, tous les charmants projets que nous avions formés pour l'avenir ! Ah ! si j'avais eu une mère, c'est dans son sein que j'aurais pleuré, et ma mère m'aurait consolée, puis guérie. Mais je ne voyais dans Mlle Omer qu'une personne chargée d'épier jusqu'à mes soupirs, jusqu'à mes larmes, et d'en

rendre compte à ce père froid et sévère, dont le seul aspect m'inspirait une sorte de terreur.

» Mon instruction était presque nulle. Mlle Omer ne se lassait pas de chercher les moyens de me faire prendre goût à l'étude. Elle peignait à ravir ; elle lisait haut avec une perfection rare ; habile dans tous les travaux à l'aiguille, bonne musicienne, elle excitait habilement mon émulation sans jamais rien exiger, rien ordonner. Dans nos longues promenades elle me *racontait* l'histoire, et d'une manière tellement attrayante, que je prenais goût insensiblement à des récits animés, pleins de faits, et d'où elle savait tirer d'utiles enseignements. Les souvenirs *historiques* qu'elle fournissait ainsi à mes méditations, faisaient singulièrement pâlir toutes les merveilles devant lesquelles s'extasiait Mlle Dantin, et je sentais naître en moi l'amour de la vérité, en même temps que le dédain pour les œuvres extravagantes dont mon esprit avait été nourri jusqu'alors. Grâce à Mlle Omer, j'avais maintenant peu de temps pour ces rêveries auxquelles je m'étais complue trop souvent, et, tout en devenant réellement raisonnable, je me surprenais à être enfant en beaucoup de choses ; mais j'avais assez de bon sens pour ne plus rougir d'avoir mon âge.

» Deux années avaient passé ainsi. Je pensais encore au chevalier, mais moins constamment, parce que je ne m'en faisais plus un devoir. Grâce à l'éloignement, il m'apparaissait comme tout-à-fait digne d'un meilleur sort, de ce sort que j'avais promis de lui faire si beau, et je me croyais plus fermement que jamais engagée par cette promesse.

» J'avais à peu près ton âge, mon Elisabeth, et j'étais devenue bien différente de ce que j'avais été depuis mon enfance, lorsque mon père m'annonça qu'un mariage avait été arrangé pour moi ; il m'ordonna de me préparer à accueillir le soir même l'époux qu'il me destinait.

» Je pâlis, je chancelai, et je me retirai en saluant mon père, sans avoir osé lui répondre, car le tremblement de ma voix aurait trahi l'affreuse émotion qui me serrait le cœur. Le jour de *la lutte* était arrivé.

» Mlle Omer m'attendait dans mon appartement ; elle me tendit les bras ; je m'y précipitai en fondant en larmes... Alors seulement je lui avouai tout, et je lui dis que ma résolution bien prise était de résister *à la tyrannie*.

— » Non, ma chère élève, répondit-elle doucement, point de résistance, point de lutte, ce serait inutile. La volonté de M. votre père est inflexible, vous le savez. D'ailleurs vous ignorez si le temps, si l'absence n'ont pas apporté de grands changements dans les sentiments du chevalier.

— » Mademoiselle, mon père a tout deviné, je le crois ! Et c'est pour cela qu'il m'a fait revenir brusquement du château de Candé ! c'est pour cela que jamais notre parente et ses fils n'ont été nommés devant moi depuis mon retour !

— » Ceci est possible, ma chère élève ; vous devez en conclure dès-lors que M. le comte ne consentira jamais à votre union avec le chevalier. Qui sait d'ailleurs si vous verriez aujourd'hui le chevalier des mêmes yeux qu'autrefois ? Le temps modifie beaucoup nos pensées, nos jugements, nos affections même. Ce qui, dans notre ignorance de tout, nous avait paru être des qualités précieuses, se montre très-souvent sous un autre aspect lorsque notre esprit s'est éclairé, lorsque notre raison s'est développée.

— » Mais je suis engagée, Mademoiselle !

— » Engagée ! répéta Mlle Omer en souriant avec douceur. Est-ce que deux

enfants tels que vous l'étiez alors, le chevalier et vous, peuvent prendre des engagements d'aucune espèce? Parvenu à l'âge de raison, le chevalier rira le premier de ce qui n'était et ne pouvait être qu'un enfantillage.

— » Vous croyez?

— » J'en suis assurée; et je suis de même assurée, par les alternatives de froideur et d'affection qu'il a fait naître en vous, que vous vous étiez monté la tête, et voilà tout. Ma chère élève, on ne peut aimer sincèrement, réellement, une personne qu'on n'estime pas; or, d'après ce que vous venez vous-même de me raconter, vous n'estimez pas le chevalier. »

» Je baissai la tête sans répondre, alors Mlle Omer me dit : « Veuillez m'entendre. Je suis autorisée par M. le comte à vous donner quelques détails sur l'époux qu'il vous a choisi. M. le comte de Pernay a trente ans; il a servi avec distinction, comme volontaire, dans la marine royale, car il était cadet. La mort de son frère l'a investi de la fortune de sa famille et du titre qu'il porte aujourd'hui. Il est homme du monde, il est aimable et bon, d'un extérieur agréable. Soumettez-vous. »

» Ces paroles sages ouvrirent un vaste champ à mes réflexions. Les observations de Mlle Omer étaient si judicieuses, que je me sentis rougir en songeant à ma folie passée.

« Le soir même, le comte de Pernay m'était présenté, et trois semaines après nous fûmes mariés. »

— Et vous avez été parfaitement heureuse, ma marraine? demanda Elisabeth.

— Aussi parfaitement qu'on pouvait l'être à cette époque; car j'allaitais mon Ferdinand, mon fils chéri, lorsque la Révolution éclata. M. de Pernay appartenait, par ses opinions, à cette partie éclairée de la noblesse qui comprenait la nécessité des réformes rendues inévitables par une suite d'abus scandaleux; mon père, au contraire, défendait les institutions que nous avaient léguées les siècles. Il émigra, et mourut dans l'émigration.

» Ta mère, mon enfant, t'a raconté comment M. de Pernay, Mlle Omer et moi, nous vécûmes longtemps cachés, sous des vêtements de paysans, dans l'humble chaumière de l'un de ceux qui avaient été *les vassaux* de mon mari. Ce fut alors que je bénis le choix que mon père avait fait pour moi d'un tel guide, d'un tel appui! Dans ces temps affreux le véritable caractère se montrait sans voile; M. de Pernay resta toujours digne de lui-même.

— Marraine, est-ce que, depuis votre mariage, vous n'aviez pas revu le chevalier?

— Je l'avais revu, d'abord dans le monde. Après être entré dans un régiment comme cadet, il était monté en grade. Cédant sans doute à des dispositions naturelles, il avait adopté le rôle de *plaisant*. Ses bouffonneries le faisaient rechercher de certaines gens; elles ne réussissaient pas dans les salons fréquentés par la bonne compagnie; grâce à sa naissance il s'y faisait tolérer, mais bientôt, de lui-même, il se retirait pour aller briller dans des lieux où ses manières sans gêne, ses airs cavaliers, passaient pour du bon ton. Que de fois je me sentis rougir en entendant parler de lui! Personne ne l'estimait, on ne daignait même pas s'en moquer.

— Le receviez-vous chez vous, marraine?

— Il vint deux ou trois fois; mais notre maison était sérieuse; M. de Pernay lui imposait. Bientôt il cessa de nous voir.

« Pendant nos cruelles discordes civiles, le chevalier prit parti pour l'émigration. La voix publique nous apprit qu'il

avait trouvé le secret de se faire repousser partout. Son égoïsme révoltait beaucoup d'autres égoïsmes en opposition avec le sien. Il fit solliciter et il obtint sa radiation de la liste des émigrés. Rentré en France, il se montra sectateur ardent du nouvel ordre de choses. Il a rempli quelques postes peu importants. Depuis plusieurs années, retiré des affaires et ne possédant rien au monde qu'une petite pension de retraite, il passe sa vie tour-à-tour chez des parents qui ont pitié de ses infirmités et de son isolement.

— Mais son frère, marraine, ne fait-il rien pour lui?

—Le comte de Candé est mort, comme mon père, pendant l'émigration; cette famille s'est éteinte et sa fortune a disparu sous le séquestre.

» Mon enfant, tel est l'homme pour lequel j'ai pu songer, dans ma jeunesse, à braver le courroux de mon père!... Tel est l'homme auquel je voulais confier ma destinée!... Chaque jour je m'humilie devant Dieu dont l'inépuisable bonté m'a sauvée d'un malheur sans remède et sans fin! »

Il y eut un long silence.

Mme de Pernay était sérieuse et pensive; Elisabeth paraissait être absorbée dans ses réflexions.

— Ma marraine, dit-elle tout-à-coup, pourquoi, je vous prie, avez-vous voulu attendre que j'eusse dix-sept ans pour me raconter cette histoire?

— Parce que, plus jeune, tu n'en aurais pas senti la portée, toi dont l'enfance, dont l'adolescence ont été aidées dans leurs développements par l'inépuisable tendresse d'une mère.

— Mais aujourd'hui encore, ma marraine, je possède cette même tendresse!

— Avant mon récit en comprenais-tu bien toute la valeur? Tu étais loin de te douter de la dangereuse influence que peuvent avoir sur notre esprit ces confidences entre jeunes filles, dont la plupart sont si avides et si prodigues tout ensemble. Ta mère, ton ange gardien sur la terre, t'a préservée de leur fatale influence. Elle t'a accoutumée à ne lui rien cacher; elle t'a fait reconnaître le prix de la vérité, de la franchise en tout, et de cette confiance sans bornes dans sa mère qui est l'une de nos meilleures sauvegardes contre la puérile vanité qui peut résulter, tu viens de le voir, de la possession d'un *grand secret*. Hélas! mon enfant, heureuses celles qui n'ont rien à confier! c'est la preuve la plus certaine qu'elles marchent dans la voie droite! Et bien heureuses aussi celles qui n'ont pas à porter sur le cœur le poids de la confidence d'une autre!

Il y eut encore un silence.

Elisabeth, profondément absorbée en elle-même, ne prenait pas garde que Mme de Pernay l'observait.

—A quoi penses-tu donc, mon enfant? demanda la comtesse.

Elisabeth tressaillit.

— A bien des choses, ma marraine, répondit-elle sans quitter des yeux sa broderie.

— Mais encore, ne peux-tu m'en dire quelques-unes?

— Oui, marraine, il y en a que je peux vous dire.

— Et non pas les autres?

Elisabeth, visiblement déconcertée, balbutia quelques mots que la comtesse n'entendit pas.

— Quelles peuvent-elles donc être, mon Elisabeth, ces choses que tu hésites à me dire?

— Elles ne sont pas bien nettes dans ma tête... voilà tout... Ma marraine, tous les mariages faits par les parents ne tournent pourtant pas à bien, n'est-ce pas?

— Tu veux dire par là que les parents peuvent se tromper, n'est-il point vrai? Je répondrai à ta question qu'il n'est

donné qu'à Dieu de lire au fond des âmes, de savoir si les qualités apparentes ne sont qu'un *semblant*, ou si elles sont réelles ; puis, j'ajouterai ce qu'un peu de réflexion t'aurait fait trouver à toi-même, c'est que si des personnes éclairées par l'expérience, par leur tendresse pour leurs enfants courent le risque de se tromper, le risque que court la jeune fille, qui donne en véritable aveugle toutes ses affections à un homme qu'elle se figure être digne d'elle, est bien plus grand. Tu en conviendras, je pense?

— Oh! oui, ma marraine ; je sens que ceci est bien vrai.

— Dans l'examen que font de bons parents du caractère, de l'esprit, du cœur, des habitudes de l'homme qui prétend à la main de leur fille, entrent les prévisions de l'avenir, auquel cette jeune fille ne songe pas. Les parents savent tout ce que les années, les luttes contre le sort, contre l'adversité, ou bien les enivrements de la prospérité peuvent amener de changement dans un homme; ils savent encore que les sentiments vifs ne durent pas ; que le moment, bien prochain, viendra où les futurs époux ne se verront plus des mêmes yeux. Si cependant, malgré toute leur prudence, ils se sont trompés eux-mêmes, ou bien s'ils ont été trompés par de faux dehors, leur fille du moins aura dans leur tendresse un appui solide, des consolations bien grandes... Que reste-il, au contraire, à celle qui s'est mariée contre le gré de sa famille et qui a fondé ainsi son infortune?... Pas même la pitié des étrangers ; et, à toutes les douleurs qu'elle a appelées sur sa tête, se joint cette pensée affreuse : *J'ai fait mon sort!* Est ce que ce raisonnement très-simple ne te paraît pas aussi juste que l'autre?

— Pardonnez-moi, marraine.

— Mais qu'as-tu donc?... regarde-moi!... Des larmes dans tes yeux! Elisabeth, que signifie l'émotion où je te vois?... Aurais-tu manqué de confiance en ta mère?

— Ma bonne marraine, je vous en prie, ne m'interrogez pas!... Demain... quand j'aurai réfléchi...

— Ne pas t'interroger! endurer jusqu'à demain l'inquiétude la plus cruelle, est-ce possible! Elisabeth, parle, je t'en conjure!

En disant ces mots, la comtesse entourant sa filleule de ses bras, l'attirait sur son cœur et l'accablait de caresses.

Elisabeth répondait avec effusion aux témoignages de l'affection de sa marraine; elle pleurait, mais elle restait muette.

— Tu as un secret! dit la comtesse tout émue.

— Oui, murmura faiblement Elisabeth.

— Est-ce le tien?... est-ce celui d'une autre?... Réponds au nom du ciel!

— C'est celui d'une autre.

— Ah! je respire!... mon Elisabeth, je n'insiste plus. Consulte ta conscience... mais consulte surtout celui qui, mieux qu'aucun autre, peut la diriger, notre bon curé. Demain nous irons le voir, veux-tu?

— Je ne demande pas mieux, répondit Elisabeth d'un air abattu. Mais ce secret n'est pas le mien, et j'ai promis de le garder.

— Comment as-tu pu faire une semblable promesse? De quelle manière est venue cette confidence?

— Marraine, je ne saurais pas trop le dire. Ce soir, lorsque vous avez raconté ce qui vous était arrivé au couvent, j'ai senti... comme un poids sur ma conscience... car, moi aussi, j'ai été bien fière lorsque je suis devenue confidente d'un secret!... Plus vous racontiez, plus ce poids devenait lourd...

— Es-tu certaine de n'avoir pas sollicité ce secret?

Elisabeth baissa la tête, et répondit après un moment d'hésitation : Ma bonne marraine, je vous en prie, laissez-moi réfléchir jusqu'à demain !

Mme de Pernay embrassa de nouveau sa filleule et sonna son valet de chambre.

La nuit suivante fut agitée pour toutes les deux.

Dès qu'il fit jour, la comtesse pria Mlle Omer, dont la chambre était contigue à la sienne, de vouloir bien aller s'assurer si Elisabeth reposait.

La jeune fille, fatiguée d'une longue insomnie, venait de s'endormir.

Elle se réveilla seulement à l'heure du déjeuner; en entendant la cloche d'appel, elle se hâta de s'habiller et de descendre dans la salle à manger.

A la vue du comte de Pernay qui venait d'arriver, elle jeta un regard désolé sur sa marraine, comme pour lui dire : Nous ne serons plus seules aujourd'hui ! La comtesse lui sourit et l'invita du geste à venir prendre place auprès d'elle.

Le chevalier, tout occupé de satisfaire son goût pour la bonne chère, ne prenait point part à la conversation ; le comte, au contraire, homme aimable, homme d'esprit, causait fort agréablement. En toute autre circonstance Elisabeth aurait goûté ses récits ; mais préoccupée tristement, elle entendait à peine. Aussi ressentit-elle un mouvement de joie lorsque le comte, avant la fin du déjeuner, demanda à sa femme et au chevalier la permission de se retirer, afin de prendre le repos dont la fatigue de deux nuits passées en route lui faisait sentir le besoin; et il disparut. Mais le chevalier, abusant sans nul souci des égards et de la compassion accordés par les âmes délicates à son âge, à ses infirmités, à sa position dépendante, prolongea sans pitié le plaisir d'être à table, jusqu'à ce qu'enfin la comtesse crut pouvoir se retirer.

Elle emmena sa filleule dans son oratoire.

— Comme tu es pâle, mon Elisabeth ! dit-elle avec l'accent d'une tendre affection. Tes réflexions ont-elles amené quelque résultat?

— Oui, marraine, le voici ! Et la jeune fille présenta à la comtesse une lettre sans inscription, puis elle se cacha la figure dans ses deux mains.

Mme de Pernay ouvrit vivement la lettre et lut :

« J'avais promis à ma mère de n'accepter jamais la confidence d'un secret que je devrais lui cacher... J'ai manqué à cette sainte promesse, et j'en suis punie par tous les tourments que ton secret me donne! Je t'en supplie, demande conseil à ta mère !... Quand je serai près de toi, je te raconterai l'histoire de ma marraine et du chevalier. Cette histoire est absolument la tienne et la *sienne!* Ah! j'en frémis pour toi !... Ne *lui* promets rien, rien du tout, au nom du Ciel ! attends mon retour.... et, crois-moi, dis tout à ta mère !

» Ecoute, je ne veux plus de mystère, cela tourmente trop. Rends-moi la promesse que je t'ai faite de me taire, afin que je puisse tout avouer à maman... Et toi parle à ta mère ! Je te le demande à genoux! oui à genoux! car c'est à genoux que je t'écris, après avoir passé toute la nuit à pleurer et à prier Dieu pour toi !

» Je n'ai rien dit à ma marraine. Elle sait seulement que j'ai reçu une confidence qui est bien lourde sur mon cœur! Elle lira cette lettre, mais elle ignore à qui je l'écris. Au nom du Dieu si bon qui nous protége, réponds-moi ces seuls mots : *Ma mère sait tout!*

» Ton amie bien inquiète et bien sincère,

« Elisabeth de Sorbèze.

La comtesse embrassa tendrement sa

filleule, et lui dit de cacheter cette lettre et d'y mettre l'adresse.

— Tu la jetteras à la poste, ajouta-t-elle. Ah ! pauvres jeunes filles, que de maux vous attendent lorsqu'au lieu de vous confier à vos mères, vous cherchez auprès d'une amie de votre âge non des conseils, mais des encouragements à rendre irréparable une première faute !

Mme de Pernay sonna, demanda ses chevaux, et quelques instants après la voiture roulait vers le village voisin.

Au retour, Elisabeth était encore plus plus triste : le vénérable curé lui avait fait comprendre l'étendue de ses torts, et, en rentrant, elle obtint la permission de ne point descendre au salon de la journée. Mme de Pernay, qui comprenait ce besoin de solitude, y consentit ; mais elle vint plusieurs fois, ainsi que Mlle Omer, causer avec Elisabeth.

Le lendemain, il fallut reprendre la vie commune. Quelques voisins vinrent en visite, d'autres vinrent dîner.

Ce n'était pas sans faire un grand effort sur elle-même qu'Elisabeth parvenait à cacher la préoccupation qui l'absorbait malgré elle. Chaque jour elle espérait recevoir une lettre en réponse à la sienne ; rien n'arrivait, et le séjour chez sa marraine, qui lui aurait donné tant de plaisir si elle avait eu l'âme en paix, lui semblait d'une longueur sans fin.

La semaine s'écoula ainsi. Pas une seule ligne, pas un seul mot de cette Clotilde tant aimée et qui ne daignait point faire cesser l'affreuse inquiétude qu'elle causait !... Elisabeth restait en prière dans l'oratoire des heures entières ; mais la prière ne la soulageait pas. Méritait-elle que Dieu la prît en pitié, elle qui avait manqué à la promesse faite à sa mère !

Un matin, Mme de Sorrèze arriva. Les transports d'Elisabeth en se jetant dans ses bras, les larmes abondantes qu'elle versait, son émotion, sa pâleur, tout fut mis par les assistants sur le compte d'une excessive sensibilité. Mais le cœur d'une mère ne pouvait s'y tromper. Quelque chose d'étrange, d'inaccoutumé, avait dû se passer pendant son absence ; la joie d'Elisabeth était mêlée de douleur. Mme de Sorrèze le sentit, et aussitôt qu'il lui fut possible, elle s'enferma seule avec sa fille.

Une heure après, elle venait trouver la comtesse et elle lui disait : « Excusez-moi, mon amie, mais il faut que nous vous quittions dès qu'on aura pu me procurer des chevaux. Un instant de retard peut perdre à jamais le bonheur de toute une famille.

— Je vous approuve, répondit Mme de Pernay. Moi aussi j'attendais votre retour avec une vive anxiété. Oui, partez, et donnez-moi des nouvelles dès que vous le pourrez.

A peu de jours de là, Elisabeth écrivait à la comtesse les lignes suivantes :

« Ma bonne et chère marraine,

» Grâce à Dieu et à vous elle est sauvée ! Ma lettre ne l'avait pas persuadée du tout. Mais en écoutant ce que vous m'avez raconté, en apprenant comme le le chevalier est devenu maussade avec l'âge, tandis que M. de Pernay est toujours aimable quoiqu'il ait vieilli aussi, elle a paru ébranlée... Le lendemain, Dieu a touché son cœur, et elle est allée avouer tout à sa mère ! Cette pauvre mère !... quel coup pour elle en apprenant que sa fille s'était cachée d'elle ! Elle en est tombée malade, ma chère marraine, et bien dangereusement ! C'est maman qui l'a veillée jour et nuit. Ma malheureuse amie et moi nous ne cessions de pleurer et de prier !... Non, non, plus de confidences ! Maman avait bien raison de me dire quand j'étais petite : *Ce que tu fais est mal si tu te caches pour le faire !* Rien

n'est plus vrai, chère marraine ; on ne se cache guère que pour mal faire, et si on parle de ce qu'on fait en cachette à une amie, ce n'est pas pour qu'elle vous conseille, c'est pour qu'elle vous aide, c'est pour qu'elle approuve ce que votre conscience vous dit être mal... chose que ne ferait jamais une mère!... Une mère! Que c'est bon une mère!... Marraine, vous aviez bien raison, je ne savais pas complétement quel bonheur c'est d'en avoir une! Votre exemple me l'a appris!... Que je plains les pauvres jeunes filles que Dieu a privées de la meilleure des amies!... A qui celles-là peuvent-elles se confier?... A leur marraine, n'est-ce pas? Mais quand la marraine n'est point là!... Maman dit qu'une jeune fille sans mère et qui veut marcher toujours dans la voie droite, doit chercher une amie vraie parmi ses parentes âgées ou parmi les femmes raisonnables que tout le monde estime et honore. Cette amie-là ne vaudra jamais une mère ; mais elle fera ce que vous avez fait pour moi, chère marraine, elle leur montrera le danger de tous ces mystères que les jeunes filles aiment tant! Elle leur racontera ce que vous m'avez raconté, marraine, et ce dont j'ai vu la preuve vivante au château de Pernay, c'est que l'homme que l'on a trouvé aimable dans sa jeunesse est au fond souvent bien maussade... Quel malheur de ne s'en apercevoir que lorsqu'on l'a pris pour mari? Clotilde a compris cela! elle a compris aussi que celui qui nous apprend à tromper nos parents, à nous cacher de notre mère, ne doit pas valoir grand'chose et ne fera jamais un bon mari. Aussi, aujourd'hui qu'elle *le* voit avec d'autres yeux, avec les yeux de la raison, elle est bien honteuse, bien repentante, je vous assure!

» Ma chère marraine, je vous en prie, permettez-moi de raconter votre histoire à toutes les jeunes personnes de ma connaissance, afin qu'elles puissent la raconter à toutes leurs amies, et celles ci à d'autres encore et même aux *petites*!... vous le savez, les *grandes*, avec leurs confidences, peuvent faire tourner la tête aux *petites*!... Mon Dieu! que toutes les jeunes personnes ne peuvent-elles savoir combien pèse sur le cœur ce qu'on a caché à sa mère! Le secret d'une autre est bien lourd et fait bien du mal!.. En avoir un à soi, et un si grave, un qui peut vous rendre malheureuse à toujours!... oh! ce serait à en devenir folle! »

La comtesse de Pernay répondit: « La permission que tu sollicites avec tant d'ardeur, mon Elisabeth, est accordée. Puisse le récit de *mes confidences* produire l'effet que tu en espères! Je voudrais comme toi, pouvoir bien persuader à toutes les jeunes filles que *le premier pas vers le vice est de mettre du mystère aux choses innocentes*, *et que quiconque aime à se cacher*, *aura tôt ou tard raison de se cacher!* Se confier à une jeune personne de son âge, c'est chercher, comme tu l'as senti, une *complice*, et c'est par conséquent perdre avec soi celle qu'on appelle son amie! Que les jeunes filles qui ont le bonheur de posséder une mère le sachent bien, elles n'ont pas au monde de meilleure, de plus tendre amie, d'amie plus dévouée, plus passionnée pour leur bonheur! Quant aux pauvres jeunes filles qui ont perdu cet unique trésor, qu'elles demandent instamment à Dieu de leur faire aimer et rechercher les femmes honorées de l'estime publique, et dont l'expérience, la raison sauront les guider! »

S. Ulliac Trémadeure.

INSTRUCTION.

POÉSIE.

LE CHANT DES ORGUES.

Silence dans la nef! le soleil d'occident
Vers l'horizon pourpré s'incline,
Et son disque d'or illumine
La rosace qui luit ainsi qu'un disque ardent.
Peuple! prêtres! vous tous enfants de la prière,
Laissez quelques instants les cantiques sacrés,
Par les derniers échos vaguement murmurés,
S'endormir dans le sanctuaire.

Silence! entendez-vous comme, en nos cœurs troublés,
Un vague prélude circule,
Pareil au vent du crépuscule
Qui court mélancolique et pleure dans les blés!
C'est l'orgue qui répond à des mains palpitantes;
Sa voix s'enfle, grandit, et soudain, jusqu'aux cieux,
Sous l'effort cadencé des doigts mélodieux,
Jaillit en notes éclatantes.

Chantez! échos du ciel, voix d'espoir et d'amour!
Et toi qui réveillas l'aurore,
O musique, murmure encore
Pour bercer la nature et fermer l'œil du jour!
Tes sublimes concerts donnent l'essor à l'âme:
Elle frémit, s'élance, et, du pied de l'autel,
Dans les flots d'harmonie et d'encens, jusqu'au ciel
Monte avec ses ailes de flamme.

Or, j'entendais un bruit, comme les grandes eaux
Se brisant aux rocs de la plage;
La sueur baignait mon visage,
Et je sentais courir le frisson dans mes os.
Tantôt l'orgue roulait sa note monotone,
Tantôt rauque il enflait ses trompettes d'airain;
Et mon cœur palpitait comme un voile de lin
Agité par le vent d'automne.

L'éternel hosanna résonne dans les airs;
Le monde a tremblé dans l'espace...
Il vient! C'est lui! c'est Dieu qui passe,
En étendant la main d'en haut sur l'univers.
Les chérubins courbés comme au vent les pervenches,
Enivrés d'un bonheur qui ne finira pas,
Contemplent en tremblant la trace de ses pas,
A l'ombre de leurs ailes blanches.

Hosanna! gloire à vous, Dieu tout-puissant!... Et toi
Musique, voix des espérances,
Consolatrice des souffrances,
Echo d'une autre vie en qui nous avons foi,
Répands sur nous l'éclat de ta sainte auréole!
Viens! viens, âme nouvelle, en nos âmes vibrer,
Prodiguant tes soupirs qui nous font tant pleurer
Et ton doux chant qui nous console.

Gloire à Dieu!... Mais déjà tous les chants ont cessé.
Dans la nef aux sombres ogives,
De l'orgue les notes plaintives
Roulent en s'éteignant comme un cri du passé.
Sous le portail ouvert le peuple à flot s'écoule;
La vision s'efface, et je ne vois au cieux
Que le dernier rayon, glissant silencieux
Sur les fronts courbés de la foule.

PROSPER BLANCHEMAIN.

LITTÉRATURE.

LES FILS DE LARA.

Fragment imité de l'espagnol.

La force du guerrier est courbée par l'âge. Les pas du guerrier sont lents. Sa barbe descend sur son sein, blanche comme la neige des hivers. Cependant les yeux du guerrier étincellent d'orgueil et d'espérance, comme si la gloire lui réservait encore des palmes à cueillir. Six enfants sont là, en armes, prêts à faire ce qu'il a fait.

Ils sont partis. Jamais il ne fut six chevaliers plus beaux et plus vaillants. Le fer les couvre entièrement. Ah! sans doute, tous leurs coups donnent la mort. Ils aiguillonnent leurs bouillants coursiers; ils volent, ils fendent les airs comme le nocturne aquilon. Mais leur jeune frère est resté, et pleure amèrement; il pleure de ne pouvoir les suivre.

O mon enfant! lui dit le père, sèche

tes pleurs ; bientôt viendra le temps où les combats t'appelleront aussi, mon bien-aimé ! Tu brilleras alors le premier, au milieu des lances sanglantes.

L'enfant rejeta en arrière ses cheveux d'un noir de jais, leva ses yeux étincelants, et sourit au milieu de ses larmes.

Le jour va finir ; l'heure qui devait ramener les six frères est passée ; le soleil descend au bord de l'horizon, et ni lances ni boucliers ne reflètent ses derniers feux. La lune se lève paisiblement ; aucun bruit lointain ne rompt le silence de la nuit. Le vieillard dévoré d'inquiétude, veille jusqu'au matin ; jusqu'au matin, il parcourt la plaine. Alors retentissent les pas des chevaux ; alors paraît un groupe de guerriers.

Mais, hélas ! ce ne sont point des boucliers d'airain, ce ne sont point des casques dorés qui reflètent les premiers feux du jour. Ses rayons brillent sur une tunique de pourpre, sur les plis d'émeraude d'un odieux turban.

Que veut ce hérault d'armes sarrasin ?.... Grand Dieu ! six têtes sanglantes pendent à l'arçon de sa selle, pâles, défigurées ; et cependant dans chacune d'elles, le malheureux père a reconnu les traits de ses fils.

O désespoir ! ô rage ! Mécréant, quels sont ceux qui t'envoient ? O mes enfants ! ô mes jeunes *Lara !* sans doute accablés par le nombre....

— Une seule main, une main terrible, mais jeune encore, les a tous six terrassés. Ils sont morts en héros, morts comme Nourreding souhaite que meurent ses ennemis ; car il y a peu de gloire à vaincre le lâche qui fuit. — Vieillard, voici le glaive qui moissonna ta vaillante famille. Cherche un chrétien qui puisse le tirer du fourreau. Que celui-là, si tu veux, essaie de les venger : Nourreding l'attend.

Le vieux soldat prit le glaive, mais ce fut en vain qu'il s'efforça de tirer de son enveloppe la lame pesante. Écumant de rage et de douleur, il remit le glaive à son jeune fils : Pleure à présent, ô mon bien-aimé ! Pleure, voici un juste sujet de larmes ; hélas ! les miennes sont taries !

Les années ont fui, l'enfant a grandi. Il est adroit et léger à la course. Son bras est vigoureux, ses traits sont mâles et beaux, tel fut jadis son père. Cependant le jeune Lara ne témoigne nulle impatience de paraître dans les combats, de recueillir sa part de gloire. L'apathie du jeune Lara remplit de honte et d'amertume le cœur généreux de son père.

Morne, froid, silencieux, le jeune homme voyait se passer les jours et les années. Il demeurait oisif, et le père au désespoir maudissait sa vieillesse et déplorait sa force évanouie.

Un matin le fils se présente devant lui. Il n'a point d'armure, mais sa main balance une énorme branche de chêne.

— Maintenant, dit-il, maintenant je puis manier son glaive. Mon père, arme-moi chevalier ; écoute, je te le jure par la tombe de mes frères, Lara, *mort ou vivant*, apportera à son père la tête de Nourreding.

Quels sont ces deux guerriers qui fondent l'un sur l'autre avec tant de furie ? L'un, d'une taille gigantesque, a toute la force de la virilité. Que son aspect est effrayant ! Il ressemble au sombre nuage dont le flanc recèle la foudre. L'autre est jeune et charmant ; sa taille est svelte, souple et gracieuse, mais ses mouvements sont impétueux et son œil mur lance des flammes. Il ressemble à l'éclair rapide qui jaillit du sein de la tempête.

Il est engagé, le combat à mort ! les deux ennemis se dévorent des yeux, leurs bras s'entrelacent et se déchirent, leur sang coule confondu... Mais quoi ! le

terrible musulman fléchit, ses coups sont moins forts, moins précipités. Une force, une rage nouvelle, transportent le héros chrétien.

Nourreding tombe. Sa tête monstrueuse est soudain séparée de son corps énorme: la main désespérée de Lara agite avec fureur cet horrible trophée. Mais les yeux du vainqueur s'obscurcissent, il ne voit plus que confusément son ennemi mutilé et le champ du carnage. Son souffle est entrecoupé, sa joue est aussi livide que celle de Nourreding.... Sois satisfait, ô Lara ! tu demandais au ciel la vengeance et la mort!

Lara tombe expirant ; mais, se soulevant avec effort sur son coude, il appelle son page.

— Page fidèle, fais ce que je vais t'ordonner. Dépouille-moi de mon armure, attache sur mon sein cette tête sanglante, traîne-moi jusqu'au fleuve qui coule presqu'à nos pieds, et confie au courant ton maître et ce trophée qui consolera le désespoir de mon père!

Le fleuve qui le reçut arrosait sa terre natale. La lune brillait dans les cieux, lorsque le vieux Lara aperçut le corps inanimé d'un guerrier flottant sur l'onde. Il l'arrête, il reconnaît le dernier de ses fils. Ainsi fut accompli le vœu de la vengeance. Ainsi *Lara apporta à son père la tête de Nourreding.*

M[lle] PAULINE DE FLAUGUERGUE.

VOYAGES.

LA LUMINARA DE PISE.

Lorsque l'on a pris terre sur les côtes de la Toscane, Pise est la première ville italienne qu'on rencontre; Livourne n'est qu'un comptoir anglais. N'étaient le ciel bleu, l'atroce chaleur et la langue criée dans la rue, l'Anglais logé à l'hôtel de *la Croix de Malte* peut se croire encore à Southampton ou à Brigthon. Même faïence, même coutellerie, même cuisine; tout y est dans le style anglais le plus pur, et là, comme dans le royaume uni, vous avez la satisfaction de manger le poisson avec des fourchettes de fer (steel-fork). Il n'est pas jusqu'au pays qui sépare Livourne de Pise qui n'ait une physionomie anglaise bien prononcée ; la route, en effet, traverse d'immenses pâturages coupés de haies, de canaux et de barrages , où paissent d'innombrables troupeaux; on pourrait se croire dans le comté de Kent ou dans le Lancashire.

Un voyageur, fort exact d'habitude (1), raconte qu'un étranger de ses amis paria qu'en faisant à cheval le tour des murailles de Pise, il ne rencontrerait pas un être vivant, et qu'il gagna son pari. Sur de pareils récits, on doit se figurer Pise comme une ville abandonnée, une Pompeia du moyen âge ; il n'en est rien. L'étranger, pour faire le tour des murailles de la ville, avait sans doute choisi l'heure de midi, cette heure dévorante où chacun s'enferme et dort; alors Pise semble dépeuplée; mais, à la nuit, la population qui se presse dans les rues principales et sur les quais de l'Arno, est encore assez considérable. Ce serait le cas de retourner la fameuse phrase de Sénèque, sur Lyon incendié : *Una nox fuit inter urbem maximam et nullam*, et de

(1) M. Valéry, *Voyage en Italie*, t. III.

dire : A Pise, il suffit d'une heure de nuit pour que l'on découvre une ville populeuse, où tout-à-l'heure il n'y avait pas même apparence de vie.

Pise, comme Nice, est l'un des grands hôpitaux de l'Europe; le tiers de sa population se compose donc d'étrangers; ces étrangers habitent les vastes palais bâtis par les républicains du moyen-âge; de sorte que Pise a plutôt l'aspect italien qu'elle n'est italienne au fond. Tant s'en faut, du reste, que ses palais tombent en ruine, et jonchent de leurs débris des rues où l'herbe croît, ainsi que le répètent les voyageurs qui se copient. L'herbe ne croît que sur la place du Dôme, et c'est parce qu'on l'y sème comme dans les *squares* anglais, l'architecture de ses palais est assez solide pour défier encore une longue suite d'années. La plupart de ces nobles édifices sont d'ailleurs entretenus avec soin, je dirai plus, avec une sorte de recherche et de coquetterie que l'on ne rencontre pas dans les grandes capitales de l'Italie, Rome et Naples. On ne voit pas une fissure à leurs épaisses murailles; les ornements en saillie des corniches, des balcons et des fenêtres, sont lavés quotidiennement, et les marteaux en cuivre des portes sont d'un poli et d'un luisant à faire honneur à une ville anglaise. La place des Chevaliers est une merveille dans ce genre; que l'on se figure l'admirable architecture florentine, combinée avec la propreté et la netteté hollandaise; le tout sans avoir cet air neuf qui déplaît tant à l'œil par sa crudité.

Chose singulière, le Dôme, le Baptistère, *la Tour penchée* et le Campo-Santo, ces quatre grands monuments de Pise, sont réunis sur une même place, à l'extrémité la plus solitaire de la ville! L'aspect de ces majestueux édifices, revêtus de marbre et s'élevant au milieu d'une pelouse qui, par sa superbe verdure, rehausse encore leur éclat, est vraiment extraordinaire. La solitude qui les entoure ajoute à l'impression qu'ils produisent. Le voyageur croit découvrir quelqu'une de ces cités décrites dans la Bible, et qu'il a rêvées dans son enfance.

On a écrit assez de volumes sur ces divers édifices, pour que nous nous dispensions de les décrire. Nous dirons seulement qu'aujourd'hui la grande question de *l'inclinaison* de la Tour penchée (Campanile-Torto) est résolue. Cette inclinaison a été préméditée. Quand nous sommes passé à Pise, on réparait cet édifice et on venait de déblayer et de mettre à nu le pavé qui l'entoure à sa base. Ce pavé est incliné comme la tour, et, au lieu de suivre la ligne horizontale, les dalles sont assemblées perpendiculairement à l'axe de la tour. Le poids de ces dalles est insignifiant, leur pression sur le sol est nulle, elles ont donc été inclinées à dessein comme le campanile, que Guillaume d'Inspruck et *Bonnano* de Pise ont construit tel que nous le voyons.

L'extérieur si orné du *Dôme*, l'architecture compliquée et les sculptures délicates de sa singulière et magnifique façade, nous ont paru caractéristiques, et nous ont conduit aux réflexions suivantes:

Vers les XIe XIIe et XIIIe siècles, les grands architectes des églises de Pise, de Florence et de Sienne, Buschetto, Arnolfo di Lapo, et les frères Ange et Augustin, précurseurs ou contemporains des architectes inconnus qui ont élevé nos cathédrales du Nord, cherchèrent à plaire aux fidèles, qui leur commandaient ces églises, par des moyens tout différents de ceux employés par les ultramontains. Tandis que ces derniers sacrifiaient l'extérieur à l'intérieur, eux, la plupart du temps, négligèrent l'intérieur pour l'extérieur. Les ouvriers

du Nord ne craignaient pas d'entourer leurs cathédrales, véritables montagnes de pierre bise, d'une forêt d'arcs-boutants; les Italiens, au contraire, couvraient de marbre précieux les dehors de leurs gracieux édifices. Les arcs-boutants multipliés permettaient à l'architecte normand, anglais ou germain, ces hardiesses qui nous émerveillent, quand nous pénétrons dans leurs temples; leurs voûtes aériennes, appuyées en dehors, ne sont portées que par de grêles et audacieuses colonnes. Les architectes italiens ont négligé ce genre d'effet, et se sont surtout préoccupés de l'effet extérieur; il est facile de s'en convaincre, en jetant un coup d'œil sur les cathédrales de Sienne, de Florence ou de Pise; revêtus entièrement de marbre, ces édifices ressemblent au dehors à de vastes mosaïques du travail le plus délicat et le plus brillant; à l'intérieur, ils paraissent sombres, inachevés, et leurs voûtes, comme à Florence, sont soutenues par de lourdes et monstrueuses colonnes. En revanche, à l'extérieur, pas un contre-fort, pas un arc-boutant, rien qui rompe l'élégance et la netteté de la ligne, rien qui fasse tache sur le brillant des marbres, et qui ne tende avant tout à l'ornement de l'édifice et au plaisir des yeux. Il est juste d'ajouter que, sous certains rapports, l'église de Pise fait exception, et qu'elle paraît aussi achevée à l'intérieur qu'à l'extérieur. C'est un diamant taillé et monté. La cathédrale de *Florence* n'est, au contraire dégrossie qu'à l'extérieur, et encore seulement de trois côtés : elle n'a pas de façade.

Le *Campo-Santo* est, comme le *Dôme*, un édifice complet dans son genre : c'est à la fois un cimetière national et un musée. Nos architectes de génie, qui eurent l'heureuse idée de placer les tombeaux de nos grands hommes dans des caves, auraient mieux fait de copier l'édifice bâti par Jean de Pise. Le Campo-Santo, comme le Panthéon, était consacré aux grands hommes de la république, et rien ne pouvait être mieux approprié au but qu'on se proposait. Les tombes des citoyens illustres sont disposées au grand jour, le long des murailles décorées de peintures, des quatre magnifiques galeries qui entourent le champ sacré. Ces peintures à fresques sont peut-être les plus curieuses de l'Italie; elles sont, en quelque sorte, redevenues le point de départ de plusieurs écoles modernes, allemande, italienne et française; elles méritent donc à plus d'un titre de fixer l'attention des voyageurs.

Pise, asservie par Florence, n'avait conservé de ses fêtes nationales que l'antique jeu *del ponte*, espèce de lutte olympique, que ses savants faisaient remonter à la Pise étrusque ou grecque, et que les pompes de la *Luminara*. Le jeu *del ponte* a été supprimé en 1808, et le beau pont de marbre qui joint les deux centres de la ville, ne voit plus les combattants acharnés se précipiter l'un sur l'autre; la *Luminara* seule est restée.

Il y a quelques semaines, à Rome, à Naples, à Florence, à Milan même, deux Italiens ne pouvaient se rencontrer sans se demander : « Allez-vous à la *Luminara ?* » et fort souvent la réponse était affirmative. Au théâtre, et dans les journaux, partout et à tout propos, il était question de la *Luminara*. A Gênes, des compagnies rivales offraient aux curieux des places au rabais, à bord de leurs paquebots à vapeur, et, à la veille du grand jour, le *Romala* et le *Colomba* voguaient vers Livourne chargés à sombrer. Tout au contraire, à Florence, seul débouché de la Lombardie, des États-Romains et de la Toscane sur Pise, les voitures étaient hors de prix. Plus le jour de la fête approchait, plus ces prix haussaient, de quatre florins à quatre

écus, de quatre écus à quatre louis. Bien heureux encore ceux qui, le dernier jour, pouvaient se faire conduire à ce prix-là!

Au reste, rien de plus naturel que tout ce mouvement. Les dix mille étrangers qui se donnent rendez-vous en Italie, sont toujours disposés à courir d'une fête à une autre. Après le couronnement de Milan, la *Regata* de Venise; après la *Regata*, carnaval de Rome; après le carnaval, les pompes de la semaine sainte; puis les fêtes de la canonisation et la *Luminara* de Pise, en attendant la foire de *Sinigaglia* et la fête de sainte Rosalie à Palerme.

D'un autre côté, les Italiens sont peut-être le peuple de l'Europe dont la curiosité se lasse le moins. Aujourd'hui, comme il y a deux mille ans, il leur faut, avant tout, *du pain et des spectacles*. La fatigue des travaux de l'esprit les rebute, la lecture les endort, l'industrie les trouve froids ou incapables, la politique leur est défendue; désintéressés de toutes ces questions vitales qui préoccupent si singulièrement les peuples qui ont une charte, ils se passionnent pour des misères. Un Milanais fera deux cents milles pour entendre le nouvel opéra de Donizetti. Un Napolitain passera trente heures en mer pour assister au Bal masqué de Palerme. Qu'est-ce donc lorsqu'il s'agit de quelque grande fête *nationale* (c'est le mot du pays), telle que la fête de sainte Rosalie ou la *Luminara!*

Comme toutes les grandes fêtes italiennes, la *Luminara* a un principe mystique. Tous les trois ans, la ville de Pise illumine en l'honneur de son patron, saint *Renier* (1); mais ce n'est point là une de ces illuminations mesquines, comme celles de nos pays; c'est une illumination universelle, colossale. L'illumination de Saint-Pierre de Rome ne peut même en donner l'idée.

On voit au Campo-Santo, sur la muraille exposée au nord et, par cela même, la plus endommagée, des fresques naïves de Simon Memmi et d'Antoine le Vénitien. L'une d'elles représente une femme qui, d'une main, tient un enfant, et de l'autre se cramponne aux vêtements d'un homme absorbé dans la contemplation de l'image du Rédempteur, qui vient de lui apparaître. Dans un autre tableau, ce même homme est à bord d'une galère de forme curieuse; il vogue vers Jérusalem, où il va prendre l'habit d'ermite, et faire pénitence, car il a beaucoup péché. Cet homme, c'est saint *Renier*, dans le monde *Abecolo;* cette femme qui le retient par ses vêtements, c'est quelqu'une des victimes de ses séductions. D'autres fresques mieux conservées nous représentent le retour du saint, conduit par quatre rameurs qu'on croirait dessinés par Raphael; sa marche bienheureuse, entouré de disciples et d'amis, et enfin ses miracles posthumes. L'une de ces fresques, la tempête, est un morceau énergique, expressif pour l'époque, et se soutient dignement à côté des chefs-d'œuvre d'Orgagna et de Benozzo-Gozzoli, ces grands artistes primitifs; c'est que, pour faire honneur au saint et retracer les divers épisodes de sa vie aventureuse, on avait choisi les premiers maîtres de l'époque.

Pise a perdu sa liberté et ses consuls, mais ces peintures mystiques et la fête triennale que l'on célébrait en mémoire du saint patron de la ville, ont survécu à la république.

En Italie, les fêtes religieuses sont célébrées d'une façon profane. A Rome, des salves d'artillerie, des boîtes et des pétards annoncent la résurrection du Christ, et le jour de Pâques on illumine Saint-Pierre et l'on tire un feu d'artifice. A Pise, le jour de saint Renier, non seule-

(1) Dans la première quinzaine du mois de juin.

ment toute la ville est illuminée, mais, de plus, il y a sur les places publiques gala, orchestre et tombola.

Mais venons aux détails de la fête.

Cette année elle a été favorisée par un temps magnifique, nuit étoilée, ciel de velours, température adorable. Le soleil était à peine couché, qu'une foule immense se répandait sur les superbes quais qui bordent l'Arno ; de toutes parts on commençait à allumer. Les façades de chaque édifice et de chaque maison étaient revêtues d'échafaudages dessinant jusqu'aux moindres ornements d'architecture. Les vides qui pouvaient exister entre les maisons étaient remplis par d'autres échafaudages figurant des édifices d'une architecture grandiose et souvent du goût le plus heureux. Les élèves des écoles *dell' Ornato*, fondée par Napoléon à Milan, avaient présidé, nous dit-on, à la décoration de ces palais. Nous aimons à le croire, d'autant plus qu'en Italie cette sorte de décoration architecturale est un art qui fleurit encore, et qu'il n'est pas jusqu'aux gens qui attachent les planches, qui ne soient pleins d'intelligence ; mais il y a aussi une chose certaine, c'est que le dessin de ces édifices est, en quelque sorte, traditionnel, et remonte au temps des *Girlandajo* et des *Michel-Ange :* peu d'ornements, peu de détails, mais grand ensemble, comme il convient à une décoration de ce genre. Aussi l'architecture de quelques-uns de ces palais de Pise était-elle d'une beauté frappante.

Pise a sur l'Arno trois magnifiques ponts situés à des distances à peu près égales, l'un au centre de la ville, les deux autres à chacune de ses extrémités. Six vastes quais, dans les proportions des quais nouvellement construits à Paris, et pavés de larges dalles irrégulières, joignent ces ponts l'un à l'autre. L'assemblage de ces ponts, de ces quais et des vastes palais qui les bordent de chaque côté, forme, de jour, un admirable tableau. Qu'on se figure ces palais, ces quais et ces ponts, couverts, de leur base à leur sommet, d'une multitude de petits lampions dessinant avec une merveilleuse délicatesse les moindres ornements de leur architecture : les colonnes et leurs chapitaux, les moulures des corniches, les saillies des balcons, les arêtes des voûtes et des arcades, et jusqu'aux arceaux et aux découpures en dentelles des fenêtres des édifices gothiques, — et l'on aura une idée de l'éblouissant spectacle que présentait Pise la nuit de la *Luminara*.

Entre tous ces palais qui bordent l'Arno, le Palais-Ducal, le palais Lanfranchi, habité autrefois par lord Byron, et le palais Lanfreducci, se distinguaient par l'éclat de leurs décorations. A la lueur de l'illumination, on lisait la fameuse devise inscrite sur la façade de ce dernier palais, au-dessus de la chaîne d'un captif : *Alla giornata* (au jour le jour), devise énigmatique et fatale qui semble si bien convenir à la malheureuse Italie. La décoration du Palais-Ducal était grecque et du plus beau style. Ses colonnes resplendissantes, aux cannelures de feu, étaient du galbe le plus heureux, et présentaient un fort beau coup d'œil. L'espèce de forteresse gothique qui remplissait tout l'espace qui sépare la vieille église de Saint-Paul de la porte de Livourne, formait à elle seule un tableau fort compliqué et d'une égale magnificence. C'était là surtout qu'on pouvait voir comment les décorateurs italiens entendent l'*effet*, et je dirai plus, *la touche*, dans ces bizarres tableaux de feu, et comment, soit en doublant, soit en dédoublant les rangées de lampions, ils savent donner de l'épaisseur aux murailles, de la profondeur aux voûtes, du relief et de la saillie aux moindres orne-

ments d'architecture. Vue de l'autre côté du fleuve, cette citadelle de feu, qui n'avait que l'épaisseur d'une planche, paraissait solidement et carrément assise sur le sol, surmontée d'un haut donjon, flanquée de tours massives, bien saillantes, et percée de meurtrières, de portes voûtées et d'étroites et profondes fenêtres. La tour d'Ugolin, qui s'élevait à l'extrémité d'un pont jeté entre elle et cette forteresse gothique, terminait admirablement la perspective.

Mais la merveille la plus rare, c'était cette gracieuse église de *Santa-Maria della Spina*, qui semble sortir de l'Arno. Cette jolie chapelle, curieuse sous tant de rapports (c'est la première église gothique construite en Italie), avait été décorée avec un goût exquis, et cela sans grand effort. Il avait suffi, en effet, de retracer avec le feu ses légères aiguilles, ses voûtes ogivales, ses fenêtres en fleurs de lis, aux découpures flamboyantes. Ce dessin, exécuté avec des lampions nains, était d'une délicatesse infinie. A cinquante pas, cette charmante miniature d'église semblait un bijou taillé dans un bloc de lave ardente et rehaussé sur ses angles et ses parties les plus saillantes d'une broderie de rubis et d'émeraudes.

Vers les neuf heures, la ville entière était resplendissante. Les voitures débouchèrent alors de toutes les rues vers l'Arno, et le *Corso* commença sur les deux quais. Dans presque toutes les villes de l'Italie, le *Corso*, c'est la revue générale de toute la société; les gens à pied ne sont pas censés faire partie de la société. Aussi quels sacrifices tous les pauvres gens *comme il faut* des huit ou dix petites capitales de l'Italie ne font-ils pas pour se procurer l'indispensable *carrosse!* Dans ce but, trois ménages sur cinq se condamnent aux plus dures privations; par exemple, à ne jamais recevoir un ami, à ne faire par jour qu'un seul repas maigre, à ne pas se chauffer de l'hiver; le tout dans l'intérêt de la vanité, pour paraître une heure au *Corso* dans *leur* voiture, et quelles voitures, la plupart du temps! De mauvais fiacres repeints, traînés par des rosses poussives, avec des livrées de l'autre monde; mais enfin, du moment qu'on peut dire : *Mon carrosse!* l'honneur est sauvé.

Si les particuliers sont fiers de leur carrosse, la fierté de la ville se mesure au plus ou moins grand nombre de voitures qui se montrent au *Corso*. Il faut voir comment les gens de Milan traitent le *Corso* de Parme, et comme ceux de Parme méprisent le *Corso* de Modène! Règle générale : plus il y a de voitures au *Corso*, plus la ville est heureuse et fière.

Pise, le soir de la *Luminara*, s'enorgueillisait à raison de son *Corso*; car la file des voitures qui serpentaient sur ses quais, et qui, pénétrant au cœur de la ville, s'étendaient jusqu'aux solitudes du Dôme pour revenir par la place des Chevaliers sur le *Long-Arno*, aux environs du palais du grand-duc, cette file offrait vraiment un aspect merveilleux. On eût pu ce soir-là compter au *Corso* de Pise plus de deux mille voitures; mais aussi tous les carrosses de Livourne, de Lucques, de Florence, de Bologne même, toutes les carrioles des bourgades voisines, en un mot, toutes les voitures disponibles du pays, *sedioles*, *bagatelles*, *barrocin*, étaient venues garnir le *Corso* de Pise. D'instants en instants arrivaient encore de lourdes calèches traînées par des chevaux de poste, pleines de voyageurs blancs de poussière. C'étaient les retardataires de Livourne et de Lucques, qui avaient attendu le coucher du soleil pour se mettre en route. Ils venaient faire leur tour de *Corso*, et dans quelques heures ils regagneraient leur gîte, sans même avoir mis pied à terre.

Tandis que les quais de l'Arno se cou-

vraient de voitures, des centaines de barques de toutes les dimensions commençaient à circuler sur les eaux du fleuve. La procession des barques était bien autrement curieuse que celle des voitures, et l'aspect qu'elle donnait au fleuve était des plus étranges. Tout ce qui, de la source à l'embouchure de l'Arno, pouvait se diriger avec une rame ou un aviron, s'était donné rendez-vous dans le bassin renfermé entre les trois ponts. Nombre de barques de Livourne étaient venues aussi, par le canal de l'Arno, grossir la flottille. Quelques-uns de ces petits bâtiments, décorés avec magnificence et richement pavoisés, étaient destinés à la suite du grand-duc. Beaucoup d'autres portaient des musiciens, des restaurateurs, des cabarets ambulants, où les chalands affluaient. Toutes ces barques étaient illuminées par des lanternes chinoises, en verre ou en papier de couleur, de l'effet le plus original. Vues des quais, ces centaines de barques, allant, venant, se croisant dans la nuit et se dessinant par leur masse obscure sur le fleuve enflammé, formaient un tableau vraiment extraordinaire, et qui rappelait d'une manière frappante certaines fêtes de nuit de Canaletti. De près, le spectacle était plus singulier encore. C'était une scène de confusion des plus amusantes, et d'un *entrain* incroyable, mais qui, du reste, n'était pas sans péril pour les acteurs, les grosses barques de Livourne et de l'embouchure de l'Arno serrant quelquefois les petites à les écraser.

Je me rappellerai toujours notre promenade nocturne, à bord d'une gondole pisane, en compagnie du marquis Samp...., de la duchesse de C..., et de plusieurs autres dames qui se mouraient de peur; nous mêmes, par moments, nous n'étions pas sans inquiétude. Quand, par exemple, arrivait rapidement sur nous quelque lourd bâtiment livournain qui semblait devoir infailliblement nous passer sur le corps, nos bateliers l'esquivaient adroitement; mais tout-à-coup nous nous retrouvions sous la proue d'une grosse barque qui nous repoussait brutalement contre la première. Dans l'une des embarcations, des buveurs attablés chantaient joyeusement, et présentaient une véritable scène de bacchanales; dans l'autre, des paysans et des jeunes filles dansaient au son du violon et du tambourin. Quant à nous, exposés à être ou coulés ou écrasés, à prendre un bain dans l'Arno ou à recevoir pour le moins quelque bon coup d'aviron, nous faisions, au milieu de toute cette joie, une assez maussade figure.

Au bout d'un quart d'heure d'une pareille promenade, nous en avions assez, on le conçoit. Il s'agissait de débarquer, nouvel embarras : vingt barques se pressent aux points de débarquement, et il faut littéralement en prendre une demi-douzaine à l'abordage pour arriver à terre. Parvenus au dernier bateau, et au moment de mettre pied à terre, l'un des bateliers, d'un vigoureux coup d'aviron, éloigna notre barque du quai et voulut nous faire faire une nouvelle promenade sur le fleuve. La moitié de nos amis étaient débarqués, l'autre moitié était encore dans le bateau; une des dames, assise près de moi, et qui se voyait séparée de son mari, poussait des cris aigus; les bateliers menaçaient et tenaient bon, le marquis Samp.... prit enfin le parti de les bâtonner. Dès-lors, tout le monde cria, jura et rit à la fois; le tumulte et la confusion furent à leur comble. Enfin, grâce à la canne du marquis et à quelques bonnes bourrades données aux bateliers, nous nous trouvâmes tous à terre, jurant bien cette fois que l'on ne nous y prendrait plus.

Mais la nuit s'avançait; peu à peu la

foule s'était retirée, les voitures devenaient moins nombreuses, et la file s'était rompue. Les lanternes des bateaux s'éteignirent successivement, et tout mouvement cessa sur le fleuve. Vers les deux heures du matin, à peine quelques curieux erraient-ils çà et là sur les quais déserts et silencieux, et cependant l'illumination était encore dans toute sa splendeur. Rien de plus étrange et de plus grandiose que le spectacle que présente Pise à cette heure de la nuit; on eût dit, en voyant l'architecture éblouissante et fantastique des palais qui bordaient le fleuve, quelqu'une de ces cités fériques des contes des mille et une nuits, une ville d'or aux murailles de rubis, d'émeraudes et de diamants. Le genre de plaisir que cette vue faisait naître était un de ces plaisirs rares que l'on ne peut décrire. Si, des objets les plus voisins, nous reportions nos regards à l'horizon, à l'aspect de la tour d'Ugolin qui se dressait fantastiquement sur le plus éloigné des ponts, dessinant sur l'azur noir et velouté du ciel ses créneaux et ses machicoulis de feu, à la vue du fleuve roulant en silence vers la tour ardente ses vagues de flamme, nous nous croyions descendus dans quelqu'un de ces terribles cercles de l'enfer du Dante; et si tout-à-coup le cri aigu d'un batelier attardé se faisait entendre dans l'éloignement, il nous semblait qu'au sommet de cette tour fatale allait apparaître la gigantesque figure de

L'imperador del'doloroso regno;

et nous le voyions déjà dévorant

Da ogni bocca.... co' denti
Un peccatore a guisa di maciulla,
Si che tre ne faccia cosi dolenti (1).

Frédéric Mercey.

Modes.

TRAVAUX A L'AIGUILLE.

Porte-ouvrage. — Sac et fanchon en filet brodé. — Fichu à la paysanne. — Blague. — Fleurs en papier, giroflée simple et double. — La Médiation. — Fragments d'italien et d'anglais. — Musique nouvelle. — Le jeu du Silence. — Patrons de bonnets et de canezou. — Broderies et travaux divers.

Comme de coutume, tout le monde part pour la campagne, pour les eaux, pour les bains de mer, moi exceptée, chère amie. J'en prends aisément mon parti; si nous recevons moins de visites, en revanche, j'en ai moins à faire, et j'ai, par conséquent, plus de temps pour travailler. Tu trouves la preuve, dans tout ce que je t'envoie, de mon activité.

J'ai découvert pour toi quelque chose de bien joli, un *porte-ouvrage*, qu'on peut exécuter de deux ou trois façons différentes, suivant le besoin ou la fantaisie.

Veux-tu une boite en carton? Taille sur le nº 1 sept morceaux de carton lisse, ou carton-carte, après avoir recouvert ta feuille de carton d'un papier glacé de la couleur qui te plaira. Borde chacun des sept morceaux d'un ruban nº 2 de couleur tranchante, et placé à cheval; ceci fait, assemble tes sept morceaux par un point de surjet finement

(1) *Inf.* canto XXXIV. Le souverain du douloureux royaume... broyant un pécheur dans chacune de ses bouches, avec ses dents en guise de broie, et faisant de cette façon trois patients d'un seul coup.

fait, et orne chacun des bouts de ta boîte d'une bouffette en ruban pareil. L'un des sept pans se glisse aisément sous l'autre, et voilà ta boîte fermée sans boutons ni rubans. Veux-tu quelque chose de plus élégant? Recouvre, en-dessus et en-dessous, chacun des sept pans de taffetas de couleurs différentes; fixe la doublure au dessus, le carton au milieu, par un point de surjet lâche; assemble les sept pans avec un point de surjet plus serré ; prends ensuite ton crochet, et recouvre le tout d'après le dessin à jour n° 2. Tu borderas, avec un ruban placé à cheval, les côtés des deux pans qui ne s'assemblent pas, et tu mettras de chaque bout des bouffettes en ruban pareil. — Aimes-tu mieux un *porte-ouvrage* qui puisse *s'applatir* ou *se plier*, au besoin, dans la poche? Achète de la fine toile noire *vernie;* on en trouve chez tous les marchands de taffetas ciré; cette toile est souple, et sans odeur. Taille tes sept pans, borde-les d'un ruban couleur cerise; assemble-les; cache le surjet sous une ganse de couleur tranchante, vert-chou par exemple; forme les bouffettes moitié avec cette ganse, moitié avec le ruban cerise; place un bouton sur le pan qui doit rentrer en dedans; fais, avec la ganse, une boucle au bord de celui qui doit le recouvrir, et voilà un porte-ouvrage aussi *souple qu'un gant.* Rien de plus commode pour serrer son tricot fin, et les navettes pour le filet. Or, le filet étant en grande vogue, il est bon de pouvoir emporter ce travail avec soi.

Tu trouveras, n° 26, un dessin pour broder un sac en filet, et pour faire, si tu le veux, une élégante fanchon. Parlons d'abord du sac.

Achète deux bobines de soie violette et un moule de 8 millimètres de circonférence. Monte sur une perruque 25 mailles, ce qui donne à ton sac, par le bas, 15 centimètres de largeur. Retourne ton ouvrage à chaque tour au lieu de travailler *en rond*, et augmente d'une maille à chaque rangée, jusqu'à ce que tu aies 45 mailles; puis, travaille, *sans augmenter*, jusqu'à ce que ton sac porte 16 centimètres de hauteur; il est plus large du haut que du bas.

Le filet fait, dessine sur de très-grosse mousseline la guirlande et le plein n° 26; monte la mousseline sur un métier, et étends dessus ton filet bien ouvert la guirlande à *l'endroit* où tu as cessé d'augmenter et le plein *au-dessus.* Fixe par quelques points le filet sur la mousseline.

Prends ton crochet et brode en soies de *couleur* les roses, les œillets, le feuillage; tu nuanceras le tout de ton mieux.

Quand la broderie est terminée, tire un à un tous les fils de la mousseline; tu comprends qu'il ne doit pas en rester un seul.

Il n'y a plus qu'à réunir les deux bords sur le côté et dans le bas du sac par un surjet. Tu formes une coulisse dans le haut, tu places un gland à long effilé de chaque côté de la coulisse, tu passes dans celle-ci une double ganse munie à chaque bout d'un gland pareil, et tu as un sac aussi original qu'élégant.

Pour une fanchon, fais une pointe en filet; brode-la sur les trois côtés avec la guirlande du n° 26; pose à la pointe de derrière l'une des fleurs du plein, et places-en deux autres au-dessus; c'est suffisant, car le reste se perdrait dans les plis.

De la fanchon, nous passerons, si tu veux, au *fichu à la paysanne* dont le n° 16 t'offre l'ensemble et le n° 15 le patron réduit au cinquième.

Rien de plus facile à tailler. Prends deux carrés de tulle; plie-les en pointe, de façon à ce que l'une de ces pointes dépasse l'autre de la largeur du volant

avec lequel tu dois les garnir, de 6 à 7 centimètres environ. Plie en deux chacune de ces pointes ; tu les fronces dans *le milieu* ainsi marqué par ce pli, et tu retiens les fronces sous un petit poignet. Arrondis l'excédant sur chaque épaule, garnis chaque double d'un volant ; pose cette double pointe ainsi froncée sur une épaule, l'autre pointe sur l'autre épaule, de manière à ce qu'au bas de la taille elles croisent par-derrière comme par-devant, et voilà un très-joli fichu paysanne.

Mais avant de le tailler, il faut le broder, moitié à l'envers, moitié à l'endroit, puisqu'une partie doit rabattre sur l'autre. Cette broderie se fait sur tulle en coton rouge ; le mieux est un semé de gros pois. Tu festonnes avec le même coton, et en feston mat, chaque bord ; c'est à ce bord que tu attaches ensuite le volant en pareil, haut de 6 à 7 centimètres sur l'épaule, mais plus étroit vers les pointes du bas, et que tu as également semé de pois en coton rouge en le bordant d'un feston en crête de coq. Le fichu à la paysanne sied à merveille, tu verras.

Le dessin n° 9 est destiné à une blague en cachemire. Tu tailleras en cachemire couleur saumon quatre morceaux pareils d'après le patron que te donne le n° 9 ; puis quatre morceaux en cachemire violet, un peu plus grands que l'écusson du milieu. Bâtis le cachemire violet sur le cachemire couleur saumon, et arrête-le solidement par deux baguettes faites au point de chaînette ; celle du dehors doit être faite en soie cerise ; celle de l'intérieur, en soie verte. Dessine sur le tout, après avoir coupé toute l'étoffe violette qui pourrait dépasser en dehors les baguettes qui retiennent le cachemire violet sur le fond, la marguerite que renferme l'écusson, puis les branches de fuchsia du bas et du haut. Il te faut deux nuances de rose pour broder au point de chaînette la marguerite ; une jaune pour le cœur ; trois nuances de rouge pour les fuchsia, et trois nuances de vert pour le feuillage et les tiges. Je te dirai en passant que la broderie sera plus régulière, si tu l'exécutes au crochet et sur le métier.

Quand elle est faite, tu assembles au point de surjet les quatre morceaux ; tu doubles en soie ; tu places sur les coutures une ganse assortie, couleurs saumon et violet ; à chaque angle un gland avec effilés assortis ; tu fais dans le haut une coulisse où tu passes la même ganse se terminant par deux autres glands, et tu as une charmante blague à offrir.

Je suis fâchée pour toi, chère amie, que tu n'aies pas songé à faire de la giroflée simple et double dans la saison où elle abonde. Crois-moi, profite de l'époque de la floraison pour prendre sur la nature même, et des *patrons* et des modèles. C'est parce que j'ai eu cette prévoyance que je peux te donner aujourd'hui les patrons que voici, n°s 3, 4, 5, 6, 7 et 8. J'ai découpé tout cela sur le calice et les pétales *naturels*.

Commençons par la giroflée simple. Prends du papier jaune vif, et découpe quatre pétales sur le n° 3. *Les découpures* du haut de ce pétale, t'indiquent comment tu dois les *panacher* tous avec du carmin gommé. Avec une petite bande étroite de papier couleur soufre que tu roules entre tes doigts comme si tu voulais faire une allumette, tu confectionnes quatre pistils pointus à leur extrémité ; ils ne doivent pas être plus gros chacun, à leur base, qu'un brin de laine de Berlin. Attache ces quatre pistils sur un bout de laiton fin, place autour les quatre pétales, que tu as gaufrés en les pliant dans le sens de leur longueur, et en les passant entre ta pince et le pouce pour les *renverser* par le haut ; tu enfiles alors le calice n° 5 que tu as préalablement découpé

en papier vert et gaufré par un pli à chaque cran, puis réuni par ses bords avec un peu de colle. Voilà une *grande fleur*. Mais tu as besoin de fleurs plus petites ; sers-toi du patron n° 4. Il ne faut point *panacher* le n° 4 autant que le n° 3 ; tu gaufres et tu montes de même les pétales autour des pistils, et tu enfiles le calice.

Pour les boutons, le calice doit être découpé plus petit. Tu places dans le milieu un petit tampon de papier rouge sur lequel tu rabats les sépales.

Fleurs et boutons sont montés sur du fil de fer fin que tu entoures de soie verte. Quand tu as un nombre suffisant des uns et des autres, prends une tige de fil de fer plus fort, groupe et attache d'abord les boutons, puis les petites fleurs, et enfin les grandes fleurs. La giroflée jaune simple ne forme pas autant le panache que la giroflée double ; prends garde à cela.

Faisons à présent de la giroflée rouge *double*. Les pistils sont ici à peine apparents. Tu groupes autour 6 pétales découpés en papier rose pâle sur le n° 8, et *chiffonnés* légèrement ; ensuite huit pétales en papier rose vif découpés sur le n° 7 ; enfin douze pétales en papier rouge découpés sur le n° 6. Il faut les *chiffonner* ou les gaufrer artistement.

Le calice, pour la giroflée double, doit être moins allongé que pour la giroflée jaune. — Je t'en prie, profite de la saison des fleurs pour *lever des patrons* et pour faire des *échantillons* que tu retrouveras plus tard avec un grand plaisir... Vois pour tout le reste mon *post-scriptum*.

J'ai fait tout récemment la connaissance d'une personne qui joint à beaucoup d'esprit des vues d'utilité générale et dont mon oncle et ma tante ont compris toute l'importance ; cette personne, c'est Mlle de Lajolais : son l'excellent ouvrage : *Education pratique des femmes*, *Manuel des mères de famille*, a été couronné par l'Académie française. Elle vient de fonder un établissement bien important : LA MÉDIATION, ADMINISTRATION DE FAMILLE. Cette administration reçoit et centralise toutes les demandes relatives à l'éducation des jeunes personnes, et elle y satisfait avec toutes les garanties possibles de *religion*, de *mérite* et de *capacité*. Ainsi, à l'étranger, dans les départements si l'on a besoin d'une institutrice, on écrit *franco* à Mlle de Lajolais, 27, Boulevard des Italiens, et l'on peut être certain que la personne qu'elle recommandera est digne de la confiance des parents, et capable de remplir les devoirs importants qui vont lui être imposés ; à Paris, Mlle de Lajolais indique les meilleurs professeurs femmes. Son établissement est d'autant mieux dirigé, qu'elle-même a rempli avec distinction les graves et importantes fonctions d'institutrice dans plusieurs familles haut placées ; aussi se voit-elle entourée d'estime et encouragée dans les services qu'elle rend, par l'assentiment des gens de bien et de prélats éminents. Je t'enverrai prochainement le prospectus, afin que tu puisses mieux faire connaître cet établissement *unique* dans son genre et depuis si longtemps désiré.

Quelques-unes de nos jeunes amies ont témoigné le désir de nous voir donner des pensées en italien ; telle était notre intention. Désormais nous offrirons des fragments anglais et italiens, et nous ne négligerons pas non plus l'allemand et l'espagnol. Les quatre pensées suivantes, nous ont été envoyées par l'une de nos aimables abonnées.

— 1. — Ho riconosciuto che la felicità era una pianta straniera che nasce nella terra e non fiorisce in luogho di cielo.

— 2. — L'éducazione é, allo spirito, cio che la pulizia è al corpo.

— 3. — Ci vuole molto spirito per sostenere la parte di mottegiatore, e poco senso per intraprenderla.

— 4. — Si vede delle anime elevatissime che il cielo attira e che il mondo non soddisfa.

— 5. — At thirty man suspects himself a fool;
Knows it at forty, and reforms his plan;
At fifty, chides his infamous delay,
Pushes his prudent purpose to resolve;
In all magnanimity of thought
Resolves, and re-resolves; then dies the same!

— 6. . . . . . . The suffrage, of the wise,
The praise, that's worth ambition, is attain'd
By sense alone, and dignity of mind.

— 7. — Virtue, the strength and beauty of soul,
Is the best gift of heaven: a happiness
That even above the smiles and frowns of fate
Exalts great nature's favourites; a wealth
That ne'er encumbers, nor to baser hands
Can be transferr'd: it is the only good
Man justly boasts of, and can call his own!

Quatre *arrangeurs* se sont emparés de diverses parties du *Prophète*, ce chef-d'œuvre, et les ont *arrangées* pour le piano. On place en première ligne *La fantaisie brillante* de Rosellen; il en a composé aussi une charmante sur quelques-uns des motifs de la *Fée aux roses*. — *La fantaisie sur la pastorale et la marche du sacre*, par W. Kruger; une autre par Vatt; et enfin, pour celles d'entre nous qui ne sont pas des exécutantes de premier ordre, la fantaisie *facile* de Hunten. On annonce au monde musical une nouvelle Euterpe, Mlle Reiset. Eugène est ravi de trois morceaux de sa composition qu'il lui a entendu chanter dernièrement, *la berceuse*, *Bolero* et *Sirène*. Voici une bonne nouvelle, chère amie, la publication de la deuxième édition de *l'Art du chant*, par Duprez; petit format, 15 fr. grand format 25 fr., chez l'éditeur de la *Revue et Gazette musicale de Paris*, Brandus, 87 rue Richelieu.

Eugène veut que je te fasse connaître, sans plus tarder, un jeu, non de sa composition, mais qu'il a *déterré*, je ne sais où, et qu'il appelle le *Jeu du silence*. En effet, on ne doit pas dire un mot pendant toute la durée du jeu.

On s'assied tous en rond. Le chef, car il en faut un, a seul le droit de parler. Il fait valoir les avantages du silence, dans un discours plus ou moins bouffon ou spirituel, puis il déclare que, quoi qu'il arrive, que quoi qu'il fasse, il l'impose, et que quiconque manquera à la loi du silence donnera un gage.

De la main droite il frappe un coup léger sur le genou de son voisin, et dit: *Il commence le règne du silence!* Le voisin en fait autant au voisin ou à la voisine, mais sans répéter les paroles du chef, et ainsi de suite. Au second tour, le chef donne deux petits coups au voisin; tout le cercle en fait autant; au troisième, du revers de la main il fait tomber un petit soufflet sur la joue voisine; chacun soufflette silencieusement voisine et voisin; au quatrième tour, le chef salue gravement son voisin et le prend par l'oreille; tout le monde se salue et prend l'oreille du voisin, au cinquième tour, tenant toujours le bout de l'oreille du voisin, le chef s'incline de nouveau poliment, et, de la main qu'il a de libre, lui saisit le bout du nez..... c'est alors que les fou-rires éclatent à la vue de ce cercle silencieux qui s'est tapé, souffleté sans dire mot, et qui forme une chaîne silencieuse en tenant le voisin par le bout de l'oreille et par le bout du nez, si l'on a pu s'en emparer, car le premier mouvement est de reculer, de se révolter... Tout cela doit être fait très-vite, sans souffler mot, sans une seule exclamation; quiconque dit une syllabe, donne un gage.

Ne dédaigne pas ce jeu *muet*, chère amie. Nous l'avons essayé l'autre jour chez Céline; il y avait des joueurs à prétentions, désireux de s'excuser de la *liberté grande*, et qui, réduits au silence, faisaient la figure la plus bouffonne du monde. Les rires étaient tellement immodérés, que la plupart ont dû renoncer à la conquête du bout du nez. Notre chef était le maître de la maison, homme

d'une gravité imperturbable. Le jeu fini, parce que l'on n'en pouvait plus tant on avait ri, il a désigné ceux et celles qui avaient laissé échapper des *ah! ah!.... mais Monsieur.... Pardon, Madame.... C'est le jeu!* et l'on a tiré les gages. Essaie à ton tour, et je te réponds que tout le monde rira.

Au revoir, mon Adèle.

ANNICA BRICOGNE.

Explication de la planche de Broderie au passé.

Cette planche charmante n'étant coloriée que pour la grande édition, je dois expliquer à celles de nos jeunes amies qui n'y sont pas abonnées de quelle manière il faut nuancer le plus joli de tous les bouquets du monde, n'est-ce pas, chère Adèle?

La grosse rose à droite, doit être *rose;* celle à côté, à gauche, *jaune;* celle au-dessus, toute épanouie, *blanche,* nuancée de soie d'un vert très-pâle.

Au-dessous de la tulipe, jaspée de violet foncé, de vert et de blanc, se détache du chèvre-feuille *rose; au-dessus* de la tulipe, de la valériane, *lilas clair,* jaspée de blanc, étamines jaune vif; au-dessus de la rose blanche, des fleurettes d'un rose très-pâle. Quant aux belles-de-jour bleues à cœur jaune et blanc et au fuchsia rouge; quant aux oreilles d'ours rouge foncé à cœur vert qui entourent, en-dessus et en-dessous, la grosse rose *rose,* nos amies, avec la nature sous les yeux, sauront bien les nuancer.

Tout le monde admire ces fleurs si bien dessinées qu'elles peuvent servir de modèle et exercer le pinceau de nos aimables abonnées. J'engage celles qui savent dessiner à faire venir de chez Giroud ou de chez Susse, des écrans tout montés en gros de Naples blanc, du prix de 3 fr. Elles *calqueront,* avec un crayon fin, tous les contours, ou bien elles *esquisseront,* suivant leur talent. Ensuite, avec un pinceau, elles étendront, *sur toutes les parties de l'esquisse,* de l'eau assez fortement gommée. Lorsque l'étoffe sera sèche, elles peindront à l'aquarelle en mettant un peu de gomme dans l'eau dont elles se serviront.

Le manche se fait en ivoire ou en bois de citronnier. Mais, quand on brode au lieu de peindre, il faut doubler en soie le dessous, afin de cacher *l'envers* de la broderie. L'écran se monte simplement sur une carcasse de fil de fer; on l'encadre avec un galon en or qui cache la monture.

Explication de la planche de Broderies.

No 1. — Patron pour un *porte-ouvrage.*

No 2. — Dessin au crochet destiné à le recouvrir.

Nos 3, 4, 5, 6, 7, 8. — Patrons des pétales d'une giroflée simple et d'une giroflée double.

No 9. — Dessin pour une blague à exécuter en deux couleurs et en broderie au point de chaînette nuancé.

No 10. — Dessin pour pantoufles en tapisserie. Il faut tracer sur du canevas no 40 la forme de la pantoufle. Le fond se fait en bleu très-clair. Tu prendras soin de faire partir, juste du milieu de l'empeigne jusqu'au bout, une première raie qui te servira de guide pour placer les autres. Tu peux, à ton gré, varier autrement les couleurs.

No 11. — Dessin pour le tour d'une bourse au point de crochet. Si c'est une bourse longue, tu fais les deux fonds au point de crochet plein, le milieu en crochet carré à jour. Je t'ai donné précédemment des dessins pour les fonds, des palmes, des guirlandes; compose toi-même un *ensemble.* On voit beaucoup de petites bourses au crochet plein dont le fond représente une calotte grecque; le haut se termine par une coulisse à jour au point de crochet carré. Tu peux reproduire pour cet usage, en soie fine, et en faisant le *rond* moins large, le dessin pour bonnet d'homme que je t'ai donné le mois dernier, nos 1 et 2.

No 12. — Dessin de col, imitation de dentelle. Ce riche et beau dessin peut être exécuté en lacet et points de dentelle; mais il vaudrait mieux le faire de la manière que je t'ai enseignée au mois de janvier dernier, page 28; tu aurais alors une vraie dentelle.

No 13. — Dessin de col à broder au plumetis et point d'arme. — Tu peux simplifier ce joli dessin en supprimant le point d'arme, et en te contentant d'entourer les parties des feuilles et des fleurs *pointillées* d'un cordonnet un peu marqué. De même pour les anneaux qui forment chaîne au bord, au lieu de faire un cordonnet double et du feston au bord, sers-toi partout d'un point de feston mat.

No 14. — Manchette pareille au col no 13.

No 15. — Patron d'un fichu à la paysanne.

No 16. — Ensemble du fichu vu par-devant. Il présente absolument le même aspect vu par-derrière.

Nos 17, 18, 19, 20, 21. — Patrons, réduits au cinquième, d'un canezou pour petite fille. — No 17, moitié du devant; no 18, moitié du dos. Ce canezou ferme par-derrière; il est froncé à l'épaulette du devant, et au bas de la taille, devant et derrière. No 19, moitié du col; no 21, moitié de la manche pagode; — no 20, moitié de la basquine pour le bas de la taille. La partie marquée *D* indique le bas de la basquine par-derrière. Le col, la manche pagode et la basquine se garnissent d'un volant festonné et brodé à l'anglaise, haut de 3 centimètres seulement.

Nos 22 et 23. — Patron de bonnet de nuit, réduction au cinquième. En général, les bonnets de nuit se taillent sur les mêmes patrons que les bonnets du matin; ils sont moins ornés, voilà toute la différence. Je t'envoie donc le patron du bonnet-fanchon que nous avons donné, dans notre planche de lingerie du mois dernier, no 5. La ligne ponctuée du no 22 indique la place que doit occuper la seconde garniture; sur le no 23 elle indique la coulisse. Ce second volant doit régner tout autour de la passe et rabattre par-derrière sur le fond. Tu coudras la partie *A* du no 22 à la partie *A* du no 23; la partie *B* de même. Les barbes des bonnets du matin se font toutes larges, longues, ar-

rondies par le bas, et brodées autour. Si le bonnet est orné de rubans, celui des barbes est des plus larges, et chaque barbe porte parfois jusqu'à 50 centimètres de longueur. On laisse les barbes flottantes.

(GRANDE ÉDITION.)

Nos 24 et 25. — Autre patron de bonnet, réduction au cinquième; ce patron peut de même servir pour un bonnet de nuit. Nous avons publié toute montée cette forme *Marie-Stuart*, dans notre planche de Lingerie du mois d'avril, no 5. — No 24, passe. Tu donneras au fond, taillé *tout rond*, 24 centimètres de diamètre. — No 25, moitié du bavolet. Recours à la planche d'avril pour poser les garnitures.

No 26. — Dessin pour un sac et pour une fanchon, à broder au crochet sur filet.

Nos 27, 28 et 30. — Dessins d'entre-deux pour layette, à broder au plumetis.

No 31. — Dessin de volant à exécuter au point de feston.

Nos 32 et 33. — Dessins de riches entre-deux à exécuter au plumetis.

No 34. — Passe du bonnet à broder au point de feston sur mousseline dont je t'ai envoyé le fond le mois dernier. Ce patron peut de même servir pour bonnet de nuit.

No 35. — Coin de mouchoir à broder au plumetis et au point de feston. Tu peux simplifier ce dessin à ton gré : 1o en ne faisant que les dents du bord et la première bordure intérieure avec leurs œillets en feston plus ou moins bordé; 2o en te contentant des dents du bord avec leurs œillets; 3o en retranchant ces dents à crête de coq, mais alors tu borderas d'une dentelle légèrement coquillée les grandes dents de cette seconde bordure.

Nos 36 et 37. — Dessins pour volants à broder au plumetis sur mousseline. — La broderie anglaise est devenue si commune que personne n'en veut plus, si ce n'est pour les enfants et pour quelques bonnets du matin; voilà pourquoi je n'en donne que rarement.

LES JEUX DU SPHINX.

CHARADE.

D'un produit des forêts mon premier se compose ;
Il va sécher, polir un humide tissu,
Et quand on l'a réduit à valoir peu de chose,
Quoiqu'il n'ait pas alors le parfum de la rose,
De nos dames encore il est fort bien reçu :
C'est à leurs pieds qu'il se met pour leur plaire ;
A leurs genoux il porte son encens;
Mais près d'elles il a beau faire,
Jamais il n'en obtient un plus riche salaire,
Et se consume en vain à réchauffer leurs sens.
Mon second sert de garantie
A l'amitié comme aux amours.
Dans le malheur on le confie
A ceux qui font métier de vendre leurs secours,
Et qui, sans mon second, aux cris de l'agonie
Seraient impassibles et sourds.
Mon tout, par un effet que l'on croirait magique,
Grâce à ces doux balancements,
Excite en nous de tels ravissements,
Qu'eussions-nous pris quinze grains d'émétique,
Nous n'éprouverions pas ces épanouissements.

GUERNE.

Le mot de l'énigme du mois de juillet est TASSE.

CAUSERIES.

Je suis dans l'ivresse de la joie et dans le délire du désespoir! Mon cœur se fond de reconnaissance et l'ingratitude me crispe! Comment, oh! comment dire des sentiments si tumultueux et si contraires!... L'adorable insistance des plus charmantes lectrices qui soient au monde a fait admettre le *Causeur* dans l'intérieur du Journal.... Actions de grâces infinies! Mais cet intérieur est celui du panier dans lequel s'est pelotonné dernièrement le célèbre clown de la ville de Leeds, et je ne suis pas un clown!... Et dans ma douleur je m'écrie : Où est-elle cette bienheureuse couverture où je pouvais m'étendre à l'aise en empiétant parfois sur la *Correspondance*, ma voisine! Où est-il ce papier jaune dont les dimensions me paraissent maintenant colossales!..... Oh! pardon, pardon, à vous, aimables lectrices, qui avez voulu que le relieur ne me mît pas au nombre des rebuts! Je vous dois des autels!.. Mais, sans le vouloir, vous m'avez condamné au supplice inventé par Procuste! Le Procuste moderne, c'est l'imprimeur. Chaque mois il peut me dire : Mon cher Monsieur, repassez le mois prochain; ce mois-ci la place nous manque. — Mon cher Monsieur, vous nous avez donné deux lignes, dix lignes, vingt lignes de trop; abrégez, s'il vous plaît!... *Abréger* quand on *cause!*..

Le mois dernier j'ai été prié de *repasser* ce mois-ci; et me voilà, avec des *causeries* sans fin, car il y a un arriéré. *Povero di me!*.. Il faut d'abord mettre de côté une jolie lettre écrite par une main mignonne et blanche, et dans laquelle m'était *narré*, de la manière la plus spirituelle du monde, le *lancement* à la mer, dans le port de Toulon, du beau vapeur à hélices *le Vingt-Quatre Février!* C'est que c'est si bien dit! si bien peint!... Premier sacrifice!

Je voulais aussi parler à mes bienveillantes lectrices de l'empereur Faustin Soulouque et de sa cour; leur dire comme quoi on refait à Haïti tout ce que nous avons défait ici, des princes, des ducs, des marquis, des barons, des chevaliers; leur nommer les ducs de *la Table*, de *Marmelade*, de *la Trou-Bonbon*, de *Limonade*, ce qui n'est que du réchauffé; car, avant le nouvel empereur, le roi Christophe avait déjà donné, avec ces titres, ces noms, qui pullulent dans l'ancienne géographie du pays; et, à ce sujet, il disait malicieusement : « Les Français se moquent de mes *Marmelades*, de mes *Limonades*, et ils oublient qu'ils ont chez eux des *Poix* et des *Bouillon!* » Pour les comtes, les noms ayant été de même empruntés aux localités, on *compte*, parmi les quatre-vingt onze *comtes*, ceux de *la Bombarde*, des *Perches*, de *Coupe-Haleine*, de *la Seringue*, des *Guêpes*, etc., etc., tous *commandant* de *l'ordre de Saint-Faustin*. Quant aux chevaliers, ils sont sans nombre, ainsi que les chevalières. Mais je n'ai que mes trois colonnes tout juste; il faut passer sous silence les 9 plumes des princes, les 7 plumes des ducs, les 5 des barons, etc.; il faut de même passer sous silence la tunique blanche des princes, l'habit rouge des barons, l'habit bleu des chevaliers; puis la maison de l'impératrice Adelina, composée d'un aumônier, de deux dames d'honneur, de deux dames d'atours, de cinquante-six dames pour accompagner, ce qui prouve que l'impératrice court beaucoup, de vingt-deux dames et filles de chapelle, toutes princesses, duchesses, marquises, comtesses, baronnes et chevalières pour le moins; et le *tabouret* accordé aux princes et princesses, ducs et duchesses; et le *pliant* concédé aux comtes et comtesses, barons et baronnes, chevaliers et chevalières. Tout cela est noir comme l'ébène, et montre des dents blanches, en riant aux anges du bonheur d'être titré. Je suis forcé encore de passer sous silence la fête qui a été offerte, à quelques milles de Londres, à Scribe et à Halévy, auteurs de l'opéra *la Tempête*, de Shakspeare. Des tentes par centaines et de toutes les formes, de toutes les couleurs, se dressaient dans l'enceinte d'un parc magnifique, et abritaient des tables somptueusement servies, chargée de cristaux, d'argenterie, qui étincelaient aux rayons du soleil. La profusion de fruits, de fleurs, était incroyable! Le goût anglais avait fait représenter, en pièces de sucrerie les différents acteurs de la pièce *shakspearienne* francisée, et des nuées de valets servaient, avec l'empressement sérieux du domestique anglais de bonne maison, les convives, qui n'ont cessé de se succéder aux différentes tables, depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à trois heures du matin : car on allait chercher une nouvelle soif et un nouvel appétit dans les danses sous la feuillée, dans le tir à l'arc, dans les promenades sur l'eau. Les vives couleurs dont les femmes étaient vêtues se détachaient admirablement sur le feuillage et sur l'azur du ciel. Puis sont arrivés des princes indiens, de vrais princes et de vrais Indiens, ceux-là! polis, gracieux, donnant des poignées de main aux dames et leur débitant des compliments où les étoiles, la lune et le soleil tenaient leur place. J'avoue qu'après ce qui s'est passé il y a peu de temps dans une petite ville d'Angleterre, à Duvizes, les *faux* Indiens et les *faux* sauvages me paraissent de beaucoup préférables aux *vrais*. Voici le fait.

M. Tyler, *possesseur* de sauvages de l'Afrique surnommés Borgesmanns, les *faisait voir* à une foule de spectateurs réunis dans une grande salle. Pendant qu'il donnait quelques détails sur les habitudes de leur peuplade, un des spectateurs se mit, du fond de la salle, à faire des grimaces à ces sauvages. L'un d'eux, regardant fixement l'audacieux, paraissait s'animer et s'indigner de plus en plus. Ses narines se dilataient, ses yeux brillaient, et tout son corps était dans une grande agitation.

Les autres spectateurs s'amusaient infiniment d'une scène qu'ils croyaient préparée d'avance. Soudain, le sauvage prend une flèche et la lance à la tête de celui qui osait le narguer. Heureusement la flèche ne perça que le chapeau du *grimacier;* mais à l'instant, le Borgesmann, furieux, bondit comme un tigre au milieu des spectateurs qui reculent épouvantés, tandis que ses compagnons s'élancent à sa suite. Vous jugez, mes aimables lectrices, de l'effroi des femmes, de leurs cris, du tumulte! On se rendit maître aisément des compagnons du sauvage furieux; mais pour celui-ci, il fallut quatre hommes vigoureux pour le contenir, quoique ce nain eût à peine quatre pieds de haut. Il se croyait insulté, et il poussait des hurlements si épouvantables qu'en un instant la salle fut vide. Je sais bien que les belles dames invitées à la fête étaient incapables de faire aucune espèce de grimaces aux jeunes Indiens invités comme elles; mais enfin, en fait de sauvagerie, le *faux* me paraît de beaucoup préférable.

L'ajournement que j'ai subi le mois dernier m'a fait ajourner aussi, bien contre mon gré, la publication de la lettre que voici :

« Monsieur, — J'ai été bien honteuse en trouvant *imprimé* dans mon Journal le billet en langage des fleurs que j'avais adressé à ma meilleure amie, et qu'elle a perdu sans savoir comment. Maman veut que je vous écrive, Monsieur, et que je vous envoie la *traduction* de ce malheureux billet. Il le faut bien, car d'après ce que vous dites de tous ces traités en langage des fleurs qui ne s'accordent pas, on pourrait me faire dire ce que je n'ai pas dit, croyez-le-bien! Quel malheur que je n'aie pas voulu en croire maman! Elle m'a répété bien des fois pourtant qu'il vaut mieux se servir du langage de tout le monde, parce qu'autrement on peut interpréter vos pensées d'une manière ... qui ne vous fait pas honneur. Maman veut encore que je vous dise une chose, Monsieur, c'est que je me suis servie de bien *grands mots* pour exprimer une contrariété que j'ai éprouvée, et qui pourtant n'était pas petite. Mon maître de dessin n'avait pas approuvé un paysage que j'avais fait, et ces demoiselles en ont un peu causé entre elles; cela m'a chagrinée. C'est la pure vérité, Monsieur, croyez-le bien. Voici la traduction de ce malheureux billet; elle est *sincère*. Je ne me servirai plus du langage des fleurs ni d'aucun autre pour écrire à personne au monde; je vous le promets. — Agréez, Monsieur, je vous prie, etc. »

« *P. S.* Vous pouvez publier aussi ma lettre si vous le jugez à propos. »

« Traduction. Chère amie, je suis dans le *chagrin!* On a fait des *bavardages* sur mes *prétentions* en ce qui touche les *arts*, et sur la manière dont j'emploie mon *temps*. On a dit que ma *passion* n'était que du *caprice;* que je n'ai pas l'ombre de *génie;* que *l'inspiration* me manque! Ma *vie* est flétrie à jamais! Dans ma *simplicité* je croyais arriver à *l'indépendance;* tel était le but de mon *audace*.... Plus de *joies*, chère amie! pas même une seule *consolation!* Mon *goût* pour les *arts* me conduira à *l'abandon*, et peut-être à la *pauvreté!* Que ce monde a de *cruautés* et de *noirceurs!* »

Je ne me permettrai pas une seule réflexion au sujet de cet aveu plein d'une grâce candide; réparer ainsi une erreur, c'est l'effacer complétement; mais, en vérité, je m'émerveille de ce qu'il se soit trouvé des gens assez peu poétiques pour représenter la vie humaine par de la *luzerne!*.. Ne mériteraient-ils pas, ces gens-là, d'être classés parmi ceux qu'on déclare.... propres à manger du foin?

Dans l'Orient, où règne le vrai langage des fleurs, ce langage est poétique, parce qu'il se borne à exprimer les sentiments de l'âme, et qu'il n'a nullement la prétention de représenter des réalités. Ainsi un jeune et beau Musulman n'aura besoin que d'une fleur pour dire qu'il admire, qu'il adore; une fleur suffit à l'objet de sa flamme pour répondre que cette flamme est prise ou non en considération; mais à quel traité du langage des fleurs voulez-vous que s'adresse ce malheureux pacha à trois queues, âgé de 70 à 80 ans, que le sultan daigne donner comme époux à une petite princesse âgée d'un jour à six semaines, pour se *plaindre* du *bonheur* qui le transforme en un trésorier chargé de payer les mois de nourrice, de sevrage et l'entretien de sa très jeune épouse? Car le rôle du pacha à deux ou trois queues *nouveau marié* se borne à cela. S'il osait envoyer du *basilic*, dans le cas où le basilic signifie *pauvreté* dans le langage des fleurs en Orient, le grand-seigneur riposterait par l'envoi d'une branche de *romarin*, ou par une branche d'*ébénier* couronnée du fatal cordon, et la princesse née et mariée d'hier se trouverait veuve le lendemain : tout aussitôt, le sultan son père la marierait en secondes noces à un autre pacha. Et n'allez pas croire, mes aimables lectrices, que ceci soit pure invention ou *clochettes* de ma part! C'est la *vérité vraie*. Je demande en faveur du grand-seigneur un brevet d'invention....

(*La suite au prochain Numéro.*)

Fernand de Lastoure.

ÉDUCATION.

RELIGION ET MORALE.

LES HEURES DE SOLITUDE (1).

LA MUSARDERIE.

Il est, mes filles chéries, une question bien importante et que peut-être vous n'avez pas encore songé à vous adresser, c'est celle-ci : Qu'est ce que *le temps*, et quelle est *sa valeur?*

Puisque la voilà posée, vous devez sentir, il me semble, quelqu'envie d'en connaître la solution.

Adressons-nous d'abord aux sciences exactes, et elles nous répondront, avec une admirable justesse :

« Le temps est, pour nous, *l'impression* que laisse dans la mémoire une *suite* d'événements dont nous sommes certains que l'existence a été *successive*. Le *mouvement* est propre à lui servir de *mesure* ; car un corps ne pouvant être dans plusieurs lieux *à la fois*, il ne parvient d'un endroit à un autre qu'en passant par tous *les lieux intermédiaires*. Si, à chaque point de la ligne que ce corps décrit, il est animé de la même force (ou vitesse), son mouvement est uniforme, et les *parties* de cette ligne peuvent *mesurer le temps* employé à la parcourir (2). »

Relisez ceci avec attention, et vous reconnaîtrez qu'on ne peut donner une définition plus juste, plus claire de ce que nous appelons *le temps* et de la manière de le *mesurer*. En effet, levons les yeux vers la voûte étoilée ; nous verrons que les corps célestes, constamment animés de la *même force* (ou vitesse), en parcourant des *distances égales* en des *temps égaux*, donnent jour par jour, heure par heure, minute par minute, seconde par seconde, la *durée* ou la *mesure du temps qui s'est écoulé* à partir de leur passage au méridien, jusqu'au moment de leur retour à ce même point.

Adressons-nous maintenant aux moralistes, aux philosophes chrétiens; l'un, après nous avoir dit : « Le temps est le chemin qui mène à l'éternité, et, ce chemin, on ne le fait qu'une fois! » ajoute ce commentaire : « On dit qu'un homme qui sait ménager son argent est un homme prudent, qu'un autre qui sait ménager la faveur du maître est un homme habile ; qu'un troisième qui sait ménager ses amis est un homme d'esprit; mais personne ne donne d'épithète à celui qui sait ménager le temps, quoique cette science soit de la dernière importance ; car, pour toutes les autres bagatelles, quand on les perdrait, on pourrait les retrouver *avec le temps*, mais le temps perdu est perdu sans retour (1)! »

Un autre moraliste nous dit : « Si vous aimez la vie, ne perdez pas le temps, car

(1) V. p. 97.

(2) De Laplace.

(1) Oxenstiern.

la vie en est faite (1). » Et cet autre ajoute : « On n'est pas né pour la gloire, lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps (2) ! »

Je pourrais, mes bien chères amies, multiplier mes citations ; mais il me semble que celles-ci sont suffisantes pour vous apprendre *ce que c'est* que le *temps* et quelle est la *valeur* de ce bien dont nous usons, surtout dans la jeunesse, avec toute l'imprévoyance du prodigue qui ne se doute pas du prix de ce qu'il donne sans compter, pour satisfaire ses goûts passagers.

L'examen que vous faites chaque soir de vous-mêmes, vous apprend si vous avez été coupables de nonchalance dans l'accomplissement de vos devoirs journaliers, de paresse d'esprit dans vos études, de paresse de corps dans les exercices nécessaires à votre santé ; pour être complet, cet examen doit encore vous dire si vous avez été exemptes, non d'une oisiveté honteuse, mais de cette *oisiveté occupée* qui dévore les heures et qui naît d'un penchant trop commun à se laisser distraire des choses sérieuses par mille riens sans noms. Ces riens attirent, on ne sait comment, occupent on ne sait pourquoi, et, en se multipliant, ils font qu'à la fin du jour on a excité l'impatience, le juste mécontentement de ses parents, de son entourage, et que non-seulement on n'est arrivée à temps nulle part, mais que ce qui aurait dû être fait n'est pas fait.

L'oisiveté occupée a pour nom la *musarderie*. La connaissez-vous? — Non. — Eh bien ! je vais vous montrer comment elle procède.

Voici une jeune fille à laquelle sa mère a donné l'habitude de l'ordre en tout et partout. Ses livres d'étude, ses cahiers, ses armoires, ses tiroirs, ses cartons de dessins, ses cartons à fichus et à chapeaux, tout est rangé avec symétrie ; elle n'a jamais besoin de rien *chercher*, parce que chaque chose est à sa place, et, les yeux fermés, elle mettrait la main sur l'objet dont elle a besoin. Que de temps et d'ennuis épargnés ! Cette jeune fille-là doit toujours être prête et ne jamais faire attendre personne. D'où vient donc qu'elle arrive toujours la dernière à l'heure des repas? d'où vient donc qu'elle fait à la hâte, juste au moment où le professeur va être annoncé, l'étude au piano, le croquis, la traduction qui auraient dû être faits la veille? Jamais on ne la surprend *oisive*. Elle est toujours *occupée ;* on ne peut l'accuser de désordre, de nonchalance ni de paresse !.. Regardons-la agir.

Elle vient de se lever ; après avoir prié, elle s'approche de la fenêtre. Dans la belle saison, elle se complaît à respirer l'air pur du matin, à entendre le chant des oiseaux, à suivre de l'œil les nuages sur l'azur du ciel ; l'hiver, elle regarde tomber la neige ; elle admire les riches panaches du givre sur les arbres ; elle prend plaisir à voir les grosses nuées noires que se disputent et que déchirent des vents contraires. Certes, tout cela est fort naturel, fort innocent et très-permis ; mais dans une juste mesure, car les minutes passent, et les minutes font les heures.... et près d'une heure a passé ainsi. Il est temps de se mettre à l'étude ; cette étude que facilitent le silence matinal et le repos de la nuit précédente. Elle est à cet âge où une tendre mère dispense sa fille chérie de tous les soins du ménage. Levée à cinq heures du matin, la jeune fille a devant elle cinq bonnes heures avant celle du déjeuner, pour travailler et s'habiller. La voilà qui ouvre ses cahiers. Une version allemande, un thème anglais à faire, la carte de la vieille Europe à repasser, tels sont les

(1) Franklin. — (2) Vauvenargues.

travaux de la matinée. Elle va chercher dans sa jolie bibliothèque un livre dont elle a besoin; mais un autre ouvrage attire ses regards ; elle l'ouvre, relit quelques passages qui lui rappellent qu'elle a vu ailleurs quelque chose d'approchant, et la voilà feuilletant, parcourant plusieurs volumes avec une ardeur telle qu'elle en oublie tout le reste. Souvent elle s'arrête pour lire certaines pages qui excitent le sourire sur ses lèvres, parce qu'elle se souvient combien elle *admirait*, quand elle était enfant, cette *histoire* qui lui paraît aujourd'hui plus que médiocre. Une heure encore coule ainsi... Il faut pourtant se mettre au travail ; elle a trois leçons à prendre aujourd'hui. La voilà assise ; elle dispose ses cahiers, les livres à traduire ; elle ouvre l'atlas de géographie ancienne... autre pierre d'achoppement ! Une discussion qui a eu lieu la veille sur l'emplacement d'une ville que les uns affirment avoir entièrement disparu, que les autres soutiennent avoir été réédifiée sur ses anciens fondements, lui revient en mémoire, et elle feuillette l'atlas comme elle vient de feuilleter les livres de sa bibliothèque... La version et le thème courent grand risque de ne pas être faits ce matin, parce qu'elle songe soudain que son professeur de dessin a trouvé un défaut de perspective choquant dans son dernier paysage. Elle court à ses cartons... une heure encore se passe à examiner, à regarder, à comparer, à réfléchir... Déjà huit heures ! vite, vite ! version et thème sont écrits au courant de la plume ; quant à la carte, elle la reverra après s'être habillée : son père ne peut pas souffrir qu'on se fasse attendre à l'heure des repas.

Elle remet tout en ordre, non sans *musarder* encore ici et là... Elle se coiffe : mais tout en se coiffant, elle pense à la soirée dansante qui doit avoir lieu à la fin de la semaine ; elle ouvre un carton pour regarder ses fleurs, un autre pour examiner ses ceintures et les assortir à la guirlande. Dans la boite à gants est un joli sachet donné par une amie ; elle veut le contempler un moment et respirer le doux parfum qui s'en exhale... Mais, à propos, sa robe de mousseline doit avoir besoin d'être remise à neuf. Voyons si cette robe peut servir encore pour cette fois.... Neuf heures et demie sonnent !... il ne lui faut pas une demi-heure pour s'habiller.... Mais cette carte à repasser ? Bah ! le professeur ne vient qu'à une heure ; au retour de la promenade elle aura bientôt fait d'y jeter les yeux... Mais ce croquis à tracer sur le papier !... mais cette leçon de Hertz à répéter !... Et la jeune ingrate se dit : « Pourquoi aussi me donne-t-on tant de choses à faire ! je n'ai seulement pas le temps de respirer ! »

Elle se dépêche de mettre sa robe, de rétablir l'ordre, et elle court à la chambre de sa mère, au cabinet de son père pour les embrasser... Ils sont dans la salle à manger ; le déjeuner est déjà bien avancé.

Pour la vingtième fois peut-être elle est accueillie froidement par sa mère, sèchement par son père, et, le cœur serré, elle se rend à sa place en murmurant : « Je me suis levée à cinq heures pourtant, et je n'ai pas cessé de... m'occuper. » Car le mot de travailler expire sur ses lèvres ; elle a rougi au moment de le prononcer ; son père la regardait, et sa conscience ne lui a pas permis d'employer une expression pour une autre.

Oui, elle s'est *occupée* toute la matinée, sans doute, mais comment ? mais avec quel résultat ? Si elle n'y prend pas garde elle sera *occupée* de la même manière le reste de la journée, le jour suivant, tous les jours de sa vie, et la somme totale des occupations de ce

genre se réduira à *zéro* pour la fin de l'année!

Plus tard, quand elle sera devenue épouse, plus tard, quand elle sera devenue mère, l'habitude de l'*oisiveté occupée* l'emportant sur tout, rien de ce qui devra être fait ne le sera en temps utile; le mari prendra de l'humeur, l'enfant souffrira des nombreuses *occupations* de sa mère; les domestiques se se mettront à l'aise, parce que Madame, à la maison, est comme perdue dans ses *musarderies*, et n'a pas le temps de s'informer si ses ordres ont été exécutés; parce que Madame, qui est sortie pour une demi-heure au plus, ne rentrera pas avant l'heure du dîner : n'y a-t-il pas dans les rues par où elle passe des boutiques devant lesquelles elle *flânera* (mot parisien), avec autant de plaisir qu'elle en prend à *musarder* dans son appartement?

On ne saurait, à ses yeux, voir une vie plus remplie que la sienne; aux yeux des autres, il n'y en a pas de plus vide, de plus inutile, de plus contraire à tous les devoirs imposés ici-bas.

Ce tableau, mes filles aimées, n'est point chargé. J'ai choisi mon modèle parmi celles des femmes que j'ai connues qui avaient pour elles des qualités réelles, acquises et qui auraient eu du talent comme peintres, comme musiciennes, de l'instruction, du savoir même, si la malheureuse habitude d'obéir à toutes les fantaisies de leur imagination et leur *laisser aller* à une *oisiveté bien réelle*, avaient été combattus dès la jeunesse.

« Comme nous veoyons des terres oisifves, si elles sont grasses et fertiles, foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages et inutiles, et que, pour les tenir en office, il les faut assubiectir et employer à certaines semences pour nostre service : ainsin est-il des esprits; si on ne les occupe à certain subiect qui les bride et contraigne, ils se iectent desreglez par cy, par là, dans le vaste champ des imaginations, et n'est folie ny resverie qu'ils ne produisent en cette agitation. L'âme qui n'a point de but estably, elle se perd; car, comme on dict, c'est n'estre en aulcun lieu que d'estre partout (1). »

Vous le voyez, la *musarderie* n'est véritablement qu'une oisiveté *déguisée*, et ses conséquences, pour être moins repoussantes que celles de l'oisiveté avouée, proclamée par la sottise ou l'orgueil, n'en sont pas moins redoutables.

Ce malheureux défaut, si commun dans la jeunesse, grandit avec l'âge, de même que nos autres défauts. Peu à peu, il nous rend tous les devoirs pénibles; il nous fait paraître fastidieux tout travail réel; il nous suggère une foule de prétextes pour retarder l'accomplissement d'un devoir; il impose la puérilité à notre esprit, en l'arrêtant sur mille bagatelles, et il finit par annuler en nous la puissance intellectuelle dont nous étions doués.

Examinez-vous donc sérieusement, mes filles aimées. Demandez-vous si vous ne vous laissez pas quelquefois détourner de vos travaux, quels qu'ils puissent être, par cette *musarderie*, qui fait oublier la fuite du temps; si vous ne cédez pas trop aisément au désir non avoué, mais que vous trouverez au fond de votre cœur, pour peu que vous y fouilliez avec l'aide de votre conscience, d'éloigner l'heure du travail qui vous est imposé! Songez à la valeur de ce temps que vous gaspillez si légèrement; songez à la rapidité de ces heures pendant lesquelles vous auriez pu acquérir un savoir plus étendu, une vertu plus ferme, et que vous employez,

(1) Montaigne.

au contraire, à étouffer tout ce qu'il y a en vous de germes heureux pour l'avenir ! Qu'importe que votre *oisiveté* soit *occupée*, c'est toujours de l'oisiveté; c'est toujours l'ennemie de ce qui fortifie l'âme, du travail, car : *Le travail endurcit à la douleur* (1). Or, dans cette vie, sur cette terre d'épreuves, la douleur, sous toutes les formes, attend chacun de nous. Comment obéirez-vous à cette parole de l'Apôtre : « *Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais travaillez à vaincre le mal par le bien* (2), » si vous avez accueilli, au lieu de le repousser de toutes vos forces et de votre volonté constante, soutenue par la prière, ce défaut qui doit tôt ou tard dépouiller à la fois l'être moral de sa fermeté, de sa persévérance dans le bien, et l'être physique de son activité ?

Mes filles chéries, vous l'avez déjà éprouvé; une journée *bien remplie* répand dans l'âme une joie pure et douce, dans l'esprit un calme inexprimable. Jetez donc autour de vous cette semence précieuse ; elle germera, elle portera des fleurs et des fruits, tandis que l'oisiveté ne sème que des ronces stériles sur ce chemin que nous suivons tous, que nous ne faisons *qu'une fois*, et qui mène à l'éternité !

S. Ulliac Tremadeure.

LES DEUX PRIÈRES.

I. — HERMANCE.

Par une froide journée de janvier, dans un somptueux appartement de la rue Laffitte, Mme Révél et Hermance, sa fille, étaient assises devant un feu brillant, les pieds appuyés sur les chenets. Toutes deux, silencieuses, regardaient machinalement la flamme pétiller dans l'âtre. La figure de la jeune fille portait l'expression de l'ennui, ce ver rongeur de l'oisiveté; la figure de la mère, qui levait de temps en temps les yeux vers la pendule, dont les aiguilles marquaient six heures un quart, exprimait l'attente. Une profonde tristesse était empreinte sur ses traits qu'encadraient quelques boucles de cheveux aussi blancs que la neige ; le chagrin les avait blanchis avant l'âge, et, en regardant Mme Révél, il était facile de comprendre qu'elle avait le malheur de se sentir seule auprès de sa fille. Sa vie presque tout entière s'était écoulée dans une ville de province, où sa maison, sagement gouvernée, était une des plus considérables du pays ; mais lorsqu'Hermance était revenue chez ses parents, après avoir été élevée dans un des premiers pensionnats de Paris, elle avait témoigné un tel dédain pour la *mesquine* existence que lui offrait sa ville natale, que M. Révél, dont elle était l'idole, avait consenti à lui ouvrir une scène plus vaste en venant se fixer à Paris.

Mlle Révél qui, en province, s'était trouvée au premier rang, ne pouvait, à Paris, se résoudre à rester modestement dans l'ombre, et comme son père cédait à tous ses caprices, il en résulta une si forte augmentation de dépenses que Mme Révél, effrayée dès la première année, en voyant l'insuffisance de leur revenu, voulut, au risque de *déplaire* à sa fille, arrêter son mari sur la pente rapide où il se laissait entraîner. Mais

(1) Cicéron. — (2) Saint Pierre.

après y avoir réfléchi, ayant compris qu'une opposition ouverte ne produirait aucun résultat utile, elle s'était résignée à mettre seulement obstacle, avec persévérance et par tous les petits moyens en son pouvoir, aux dépenses inutiles et aux plaisirs ruineux ; et ainsi sa vie s'était transformée en une lutte incessante.

Un coup de sonnette bien connu, le coup du maître, retentit.

— Enfin ! dit Mme Révei.

La mère et la fille se levèrent en même temps et passèrent dans la salle à manger, où trois couverts attendaient que l'ordre de servir fût donné.

A la vue de son père, Hermance avait quitté l'air ennuyé qui, un instant auparavant, rendait sa physionomie si maussade : elle avait retrouvé pour lui un visage gracieux et des paroles affectueuses ; sa voix même était devenue caressante. Rien de tout cela n'avait échappé au cœur blessé de la pauvre mère, dont les yeux devinrent humides ; mais aucune réflexion amère ne sortit de sa bouche tristement contractée, et elle sut refouler ses larmes.

Ce n'était pas sans but qu'Hermance se montrait ce jour-là si aimable avec son père : les frais qu'elle faisait étaient proportionnés à la difficulté qu'elle entrevoyait à amener M. Révei où elle voulait. Hermance s'était mis en tête d'avoir auprès d'elle, sous le titre *fictif* de gouvernante, une personne qui pût lui servir de chaperon partout où Mme Révei refusait de l'accompagner, sous le prétexte que sa santé ne lui permettait pas les longues veilles.

Après avoir adroitement employé mille petites ruses afin de disposer favorablement M. Révei, Hermance se hasarda à entamer avec précaution un chapitre qu'elle sentait bien être fort délicat à traiter. Elle parla de son goût pour le monde, si peu en harmonie avec les goûts, les habitudes sédentaires de sa mère ; ce qui rendait à toutes deux la vie ennuyeuse et difficile, puisqu'il ne pouvait y avoir entre elles qu'un échange alternatif de sacrifices au lieu d'un partage continuel de plaisirs.

— Je sais un moyen de tout concilier, ajouta-t-elle après plusieurs petites phrases préparatoires et bien tournées : si vous le vouliez, cher papa, rien ne serait plus facile que de me donner l'existence à laquelle j'aspire, et ceci, sans contrarier maman.

— Quel moyen ? demanda M. Révei. Dis-le vite, afin que cessent, une fois pour toutes, des débats tous les jours renaissants, et qu'on ne connaissait pas jadis dans notre paisible intérieur.

Hermance hésita un instant ; mais soudain elle prit son parti.

— Une gouvernante, dit-elle, pourrait très-convenablement remplacer maman près de moi.

— Une gouvernante !......... s'écria Mme Révei.

— Une gouvernante ! répéta à son tour M. Révei, et il posa sur son assiette sa fourchette qu'il allait porter à sa bouche. Mais tu es folle, ma fille ! Toi demander une gouvernante ! à ton âge ! quand ton éducation est terminée !

— C'est que je suis dans une situation exceptionnelle, puisque, ma mère et moi, nous n'avons pas les mêmes goûts.

— Une fille bien née, répliqua M. Révei, se conforme à ceux de sa mère.

— On peut mourir d'ennui ! oui, l'on peut en mourir, je le sens ! Et dans ses yeux brillèrent les larmes du dépit.

— Allons ! la voilà qui pleure, à présent, et qui parle de mourir !

— En demandant une gouvernante, Hermance n'a sans doute pas compris qu'elle adressait à sa mère une mortelle

injure, dit enfin Mme Révol, qui n'avait pu d'abord dominer son émotion. Si M. Révol confiait à une étrangère le soin d'accompagner sa fille dans le monde, ce serait dire hautement qu'il ne me juge pas digne de la guider.

— Oh ! c'est pousser trop loin les choses, ma chère amie, reprit M. Révol : il ne faut rien porter à l'extrême ; cette enfant raffolle de plaisirs : vous ne les aimez pas....

— Ne sait-on pas d'ailleurs, maman, s'écria vivement Hermance, que votre santé vous permet rarement de sortir de votre maison? Y aurait-il donc rien d'étonnant à ce qu'une personne de votre connaissance, Mme Villeneuve, par exemple, fût chargée de vous remplacer près de moi au spectacle, au concert, au bal?

— Mme Villeneuve ! répéta Mme Révol d'un ton plein d'amertume. Je l'attendais, ce nom ! Ainsi, ce n'est pas assez pour Mme Villeneuve d'avoir attiré à elle le cœur de ma fille par de basses flatteries ; ce qu'il lui faut, avant tout, c'est une place à mon foyer !... Voilà où tendent tous ses vœux !... Me remplacer près de ma fille !... Est-ce qu'on remplace une mère !

Et des larmes s'échappèrent des yeux de Mme Révol.

En voyant le tour que prenait la conversation, l'enfant gâtée sentit que le triomphe allait lui échapper ; car M. Révol semblait, du regard, approuver les paroles de sa mère. Cette résistance inaccoutumée ne fit qu'augmenter, en l'irritant, sa volonté tyrannique ; volonté qui, d'ailleurs, n'était pas éclose toute seule dans son esprit : Mme Révol avait touché juste.

Lors de leur arrivée à Paris, M. et Mme Révol avaient rencontré, chez des amis communs, une dame Villeneuve, veuve d'un homme assez haut placé, mais qui ne lui avait laissé aucune fortune. Quoiqu'elle comptât au moins quarante ans, Mme Villeneuve, qui avait vécu, pendant toute sa jeunesse, dans le luxe et la dissipation, aimait passionnément le monde, et elle éprouvait surtout le plus impérieux besoin de l'existence confortable à laquelle elle avait été longtemps accoutumée ; malheureusement elle n'avait pour subsister qu'une très - modique pension du Gouvernement ; elle se voyait donc condamnée à une retraite presque absolue, et à mille privations que l'extrême importance qu'elle attachait au bien-être matériel lui rendait doublement pénibles. Accueillie par M. et Mme Révol, qui se firent un plaisir de lui ouvrir leur maison, elle reconnut bientôt toute la faiblesse de caractère de M. Révol, et l'empire qu'Hermance exerçait sur ses volontés. Prenant au sérieux l'antipathie que Mme Révol montrait ouvertement pour le monde, Mme Villeneuve se mit en tête d'échanger sa misère, coquettement ornée de quelques élégants débris, un peu fanés, de son ancienne opulence, et le foyer glacé devant lequel elle grelottait chaque hiver, contre une position commode dans cette maison bien montée. Employant sur Hermance toute la puissance de la flatterie, elle avait commencé par la détacher assez de sa mère pour l'amener à désirer que sa *bonne amie* s'installât tout-à-fait dans la maison, dont l'intrigante veuve convoitait le confort. Hermance ayant le cœur un peu sec, la tête assez légère, de l'orgueil, et tous les travers de la vanité Mme Villeneuve n'avait eu, pour réussir à la mettre dans ses intérêts, qu'à tirer habilement parti des défauts qu'elle encensait, et depuis longtemps déjà la fatale influence de cette femme se faisait douloureusement sentir dans une famille jusque là heureuse et unie.

Le coup décisif venait enfin d'être

porté, mais Hermance se voyait près de perdre la partie.

— Une fille ne se remplace pas non plus! dit-elle à mi-voix. Au reste, qu'importe que l'ennui me mine, me dévore!... Je dois me soumettre à mon sort!.... j'en mourrai, voilà tout!

— Allons, allons point de drame! dit M. Rével, parlons d'autre chose, quitte à revenir sur ce sujet quand la digestion sera faite et parfaite.

Parler d'autre chose! en vain Mme Rével l'aurait voulu.

Le repas fut achevé en silence.

L'air sombre d'Hermance alarmait M. Rével; à chaque instant ses yeux se fixaient avec une vague inquiétude sur sa fille dont le regard restait obstinément baissé.

On quitta la table, et quelques instants après, Hermance, froide et boudeuse, était assise devant la cheminée du salon entre son père et sa mère silencieux.

Deux ou trois fois elle toussa de la petite toux sèche qui d'ordinaire *soumettait* son père. Jamais encore il n'avait résisté à cela, et déjà il cherchait en lui-même le moyen de contenter sa fille sans trop fâcher sa femme, lorsque Mme Villeneuve fut annoncée.

A son aspect, Mme Rével, comprenant la ruse de sa fille et lisant dans la pensée de son mari, se leva; sans dire un seul mot, elle alluma une bougie et se dirigea vers sa chambre.

— Comment tu nous quittes? s'écria M. Rével.

— Madame me remplacera! répondit Mme Rével d'un ton plein d'amère ironie; et elle lança à Mme Villeneuve un regard dont celle-ci se sentit embarrassée malgré son assurance.

— Mon Dieu! qu'y a-t-il donc? demanda Mme Villeneuve en affectant un air étonné.

— Ma femme, répondit M. Rével, est souffrante, c'est sans doute pour cela qu'elle se retire de bonne heure.

Hermance se mit à pleurer.

— Oh! quel dommage, dit Mme Villeneuve, que je sois arrivée dans un moment si fâcheux! moi qui voulais vous décider à conduire ce soir Hermance à un concert où Mme Daumont doit accompagner ses deux filles! C'eût été pour cette chère enfant une double fête que de passer la soirée avec deux amies de pension qui m'ont députée vers vous et qui se réjouissent d'avance de l'espoir de l'y rencontrer. Oh! je ne suis vraiment pas heureuse dans mes négociations!

Hermance continuait de pleurer.

— Hermance, dit M. Rével, ne pleure donc pas comme une enfant!

Hermance pleurait toujours.

— Qu'a-t-elle donc, cette chère petite? demandait Mme Villeneuve d'une voix doucereuse; on lui a donc fait bien de la peine?

M. Rével, sans répondre à ces questions, dit avec douceur à sa fille: Voyons, veux-tu venir au concert? je suis tout prêt à t'y conduire.

Hermance avant de répondre attendit que cette question lui fût adressée une seconde fois, mais déjà ses larmes s'étaient taries. Le cruel débat qui venait d'avoir lieu, le chagrin de Mme Rével, son douloureux isolement, tandis que son mari et sa fille entraînés, l'un par la faiblesse paternelle, l'autre par l'appât du plaisir, se disposaient à suivre l'étrangère devant laquelle elle s'était retirée indignée, tout s'effaça promptement du souvenir d'Hermance, et elle courut à son cabinet de toilette.

Dans la précipitation qu'elle mit à s'habiller, elle songea à peine à sa mère, et encore moins eut-elle l'idée d'aller l'embrasser avant de partir.

Arrivée au concert, Hermance eut le bonheur de trouver trois places vacantes

auprès de ses jeunes amies, la partie était donc complète. Après avoir répondu d'une manière évasive à Mme Daumont qui s'informait de Mme Révol, Hermance oublia complétement celle qui souffrait au logis, et qui souffrait par elle. Les trois jeunes personnes, rayonnantes de fraîcheur et de parure, prirent place sur le devant de la loge, Mme Daumont, Mme Villeneuve et M. Révol s'assirent derrière elles.

II. — AURELIE.

Au moment même où ces tristes scènes se passaient dans la maison de la rue Laffitte, une jeune fille, courbée devant la cheminée d'une mansarde de la rue Chanchat, arrangeait avec un art magique, connu seulement de ceux que l'insuffisance de leurs ressources force à une fabuleuse économie, un mélange de petits morceaux de bois aussi menus que le doigt, de charbon de terre et de cendres mouillées, qui devait, en brûlant lentement, réchauffer pendant six heures, sans que l'on y touchât, les membres paralysés d'une personne âgée et aveugle.

Lorsque le feu fut solidement établi et bien animé, la jeune fille plaça la pauvre aveugle, sa mère, le plus commodément possible dans un fauteuil qu'elle mit à une distance convenable de la cheminée, afin d'éviter tout accident, puis, à genoux devant ce fauteuil qui renfermait son unique trésor, elle posa légèrement sa tête sur les genoux qui jadis l'avaient bercée, offrant ainsi sa blonde chevelure aux mains caressantes de sa mère.

— Pauvre enfant! dit la vieille aveugle dont l'extérieur offrait un ensemble plein de distinction.

— Pas si pauvre, chère maman, puisque tu ne manques de rien, répondit la jeune fille.

— Mais toi, mon Aurélie, tu vis de privations! tout aveugle que je suis, il n'est pas encore si facile de me tromper que tu te l'imagines!

— N'est-ce pas plutôt toi, chère mère, qui t'imagines des choses qui ne sont pas? Tu crains toujours que je ne te trompe! c'est mal cela! Pourquoi te figurer que je manque du nécessaire? Ne m'entends-tu pas chanter, contente et gaie, comme l'allouette dès le matin?

— Oh! tu chantes pour mieux m'abuser! je sens bien, moi, qu'il y a des larmes dans ta voix!

— Allons, laissons là notre interminable querelle, car il est temps, plus que temps que je m'habille et que je me sauve. Je suis si bien près de toi, que j'ai de la peine à te quitter, mais il le faut!

Après avoir donné à ses mains les soins qui devaient faire disparaître les traces des travaux du ménage, la jeune fille déplia la serviette qui contenait sa modeste et unique toilette, une robe d'organdi, blanche comme la neige et ornée de quelques nœuds de satin placés avec goût. Elle s'habilla promptement. Quand elle fut prête à partir, elle donna un dernier coup d'œil à sa petite glace; mais au lieu de s'épanouir par l'effet d'une satisfaction vaniteuse, ses traits s'altérèrent légèrement et ses deux mains bien gantées se pressèrent sur son cœur dont les battements étaient devenus plus rapides; le cou penché, les yeux baissés, elle resta quelques instants dans cette attitude... soudain ayant jeté un regard sur sa mère, elle releva vivement la tête et deux grosses larmes qu'elle s'efforçait en vain de retenir, vinrent tomber sur sa fraîche parure. Elle s'approcha de la pauvre infirme et, s'efforçant de raffermir sa voix émue, elle lui dit d'un ton caressant:

— Adieu, ma mère aimée, au revoir, à tantôt. Voilà tout près de toi, sur ta

petite table, ta tabatière, ton verre d'eau sucrée, quelques biscuits : le chemin de ton lit est libre de tout ce qui pourrait gêner ta marche s'il te prenait envie de te coucher.

— Oh! quant à cela, c'est bien inutile! la tentation de me coucher ne me viendra jamais avant que tu ne sois rentrée. Mon Aurélie! pourrais-je donc m'endormir sans t'avoir sous mon aile!

Les lèvres pâles de la jeune fille s'appuyèrent tendrement sur le front vénéré de sa mère, puis, jetant sa pelisse sur ses épaules et mettant son chapeau, elle s'enfuit, rapide comme l'oiseau, en roulant un cahier de musique.

Elle, aussi, elle allait au concert, non pour écouter dédaigneusement et payer de laborieux efforts par une critique plus ou moins injuste, mais pour amuser les loisirs des heureux! Elle allait remplir sa tâche, gagner pour sa vieille mère le le pain du lendemain.

Hermance et les demoiselles Daumont, peu attentives au concert, s'occupaient pour le moins autant des spectateurs que des artistes; mais ramenées vers la musique par le charme puissant d'une voix de femme, elles arrêtèrent pendant quelques instants leurs regards sur la cantatrice. Sa figure frappa Hermance qui prit à l'instant son lorgnon.

— Aurélie! dit-elle tout-à-coup. Oui, Aurélie! Oh! j'en suis bien sûre! continua-t-elle en se tournant vers ses jeunes compagnes; c'est Aurélie Pérignan.

— Où? demandèrent les demoiselles Daumont avec vivacité.

— Là, là! sur le théâtre.... La cantatrice....

— Tu rêves, Hermance! cette jeune fille ressemble un peu à Aurélie, mais ce n'est pas Aurélie.

— Ce n'est pas elle?... Voyez cette taille si petite, si mignonne, cette tête blonde...

Les trois lorgnons furent à l'instant braqués sur la cantatrice.

— C'est elle! s'écrièrent ensemble les trois jeunes filles. Oui, à n'en pas douter!

— Ainsi elle chante dans les concerts!.. Elle monte sur les planches d'un théâtre, cette Aurélie...

— Elle nous a reconnues! s'écria l'une des demoiselles Daumont, son regard ne nous quitte pas.

— Elle peut me reconnaître si bon lui semble, reprit Hermance, mais moi je ne la connais plus!... Elle qui était à la pension ma plus intime amie.... qu'elle n'aille pas s'en vanter au moins!... Je la désavoue!

— Ce que je ne comprends pas, dit l'une des deux sœurs, c'est comment, pourquoi elle est devenue cantatrice. Son père n'était-il pas banquier?

— Oui, répondit Hermance. Mais rappelle-toi ce jour où l'on est venu chercher précipitamment Aurélie à la pension, en annonçant que son père venait de mourir subitement... On a bien chuchoté tout bas! J'ai su depuis que cette mort subite avait eu pour cause une ruine complète... Mais tant de ressources honorables lui étaient offertes!.. Et se faire cantatrice!... Ah! j'en rougis pour elle!

— Et moi aussi, reprit Mlle Daumont l'aînée. On peut se charger d'une éducation particulière, établir un pensionnat; que sais-je?

Et les trois jeunes filles se donnant carrière blâmèrent tour-à-tour la pauvre Aurélie. C'est que tout semble si facile à ceux qui ne connaissent pas l'adversité! Sans argent et sans appui, se créer une existence est une chose impossible et beaucoup meurent à la peine. On ne confie pas une éducation particulière à la jeune fille qui sort à peine de l'enfance et qui, elle-même, aurait encore besoin

de maîtres; pour établir un pensionnat, il faut non-seulement avoir l'âge requis, mais encore un diplôme et une somme assez importante.

Le malheur était venu surprendre Aurélie avant que son éducation fût achevée. Son père n'avait laissé que des dettes. Si elle avait été seule au monde, elle aurait pu se placer dans quelque pensionnat comme sous-maîtresse, mais elle avait une mère... une mère infirme... Et, pour cette mère, il fallait des soins et du pain! Qui donc lui en aurait donné, à cette mère chérie, si Aurélie n'avait songé qu'à elle-même?

Après avoir fait mille efforts inutiles pour se créer des ressources suffisantes et qui lui permissent de remplir envers sa pauvre mère des devoirs doux et sacrés, Aurélie s'était estimée heureuse de posséder une belle voix, une bonne méthode et de trouver un refuge dans la société des concerts. Hélas! combien elle avait souffert avant d'en venir là!

Ses anciennes compagnes, ignorantes des difficultés de la vie, la condamnèrent sans pitié, et toutes trois répétèrent avec la même expression méprisante: — Cantatrice! Mais aucune ne dit avec l'accent du cœur: — Pauvre Aurélie!....

Aurélie, en effet, avait reconnu ses anciennes amies et, après avoir senti son front rougir et son cœur palpiter sous l'impression douloureuse que lui causaient les trois lorgnons dirigés à la fois vers elle, elle avait compris les airs de tête dédaigneux de ses impitoyables compagnes d'études.

Ce soir-là elle rentra chez elle abattue, préoccupée, poursuivie par des pensées qui faisaient refluer son sang vers son cœur.

Après avoir passé toute la nuit dans une agitation fébrile, quand vers le matin la fatigue lui donna quelques instants de pénible sommeil, elle rêva qu'elle était attachée au pilori; Hermance, la plus chère amie de son enfance, venait, mêlée à la foule, joindre à la honte qui déjà l'écrasait, le poids de son mépris.

Lorsque la pauvre enfant s'éveilla le jour d'après, elle était baignée de sueur, et sa poitrine se gonflait de sanglots que l'amour filial sut comprimer, mais qu'il ne put assez étouffer pour laisser à Aurélie la possibilité de cette apparente gaîté qui chaque matin souriait au réveil de sa mère.

Quant à Hermance, elle avait eu, en rentrant, un souvenir pour sa mère; mais il était tard; M[me] Révél reposait sans doute; son égoïsme trouva du moins commode de le penser. Savait-elle d'ailleurs si le chagrin pouvait ôter le sommeil? l'enfant gâtée à qui on évitait avec tant de soin l'ombre même d'une contrariété, comprenait-elle seulement ce que pouvait être le chagrin? Elle s'était donc endormie paisiblement sans préoccupation de la veille, sans souci du lendemain.

III. — LES DEUX PRIÈRES.

Le jour qui suivit le concert était un dimanche; Hermance dormait encore lorsque les cloches de Notre-Dame-de-Lorette l'appelèrent à la messe paroissiale à laquelle elle ne manquait jamais. Éveillée soudain, elle se leva, se fit habiller, puis, accompagnée de sa femme de chambre, elle se rendit à l'église. La veille au soir, les apprêts de sa toilette lui avaient fait oublier qu'elle avait vu une douloureuse altération dans les traits de celle qui passait tous ses jours à lui rendre la vie douce et légère; ne s'en souvenant pas davantage ce matin, elle s'en allait, avec une présomptueuse confiance offrir son cœur à Dieu, ce cœur qui n'avait pas senti le besoin du pardon.

Au moment où Hermance portait le doigt dans le bénitier, un autre doigt en était retiré, et celle qui venait de l'y plonger s'étant retournée vers elle, Hermance se trouva en face d'Aurélie; Aurélie venait puiser dans le sein de Dieu des forces nouvelles pour remplir la tâche qui lui était imposée.

A la vue d'Hermance, Aurélie resta immobile, la main en l'air, n'osant ni l'avancer vers celle qui se trouvait devant la sienne, ni la porter à son front, osant encore bien moins saluer son ancienne amie, mais attachant sur elle un regard timide et suppliant qui semblait dire :

— Par pitié, ne me méprise pas !

Hermance se détourna dédaigneusement, et, d'un air superbe, la tête haute et le cœur plein d'orgueil, elle se rendit à la place qui lui était réservée. Là, elle lut machinalement, des lèvres, dans un beau livre à fermoir d'or, la messe que chaque dimanche elle relisait avec la même inattention.

Aurélie s'était mise à genoux à l'écart, sur les dalles; ses lèvres ne remuaient pas, mais, les mains jointes, le cœur pénétré d'une religieuse émotion, elle tenait les yeux pieusement baissés vers la terre; elle ne songeait point à se plaindre du dédain qui venait de l'accabler, quoique cependant il eût bouleversé son âme : elle ne songeait pas non plus à se faire un mérite de son pieux dévouement; elle offrait à Dieu ses larmes qui tombaient sur la dalle humide, en lui demandant du courage et des consolations !

Laquelle des deux prières monta jusqu'à l'Éternel?....

IV. — A CHACUN SELON SES ŒUVRES.

Dix mois après, Hermance reparaissait pour la première fois dans le monde depuis le jour où elle était allée au concert avec Mme Villeneuve; son père seul l'accompagnait. C'était à l'une des soirées données par une des femmes les plus distinguées de Paris; pour y paraître avec avantage, Hermance avait fait des frais de toilette; mais, à l'exception de la maîtresse de la maison qui se devait en même temps à chacun et à tous, personne ne montrait pour elle ni empressement, ni bienveillance. Des personnes de sa connaissance étaient là cependant; une politesse froide fut tout ce qu'elle en obtint. Son cœur se serra; car il lui semblait que les sacrifices faits à sa mère pendant ces dix mois lui avaient mérité l'estime de tous.

La jeune artiste qui devait tenir le piano parut bientôt; c'était Aurélie, toujours en robe d'organdi blanche, robe bien simple, mais fraîche, légère, qui s'harmonisait parfaitement avec l'extérieur presqu'aérien de la jeune pianiste.

L'accueil que reçut Aurélie surprit grandement Hermance. Chacun avait un mot flatteur à lui dire; chacun s'informait, avec les témoignages d'un véritable intérêt, de la santé si chère de sa mère; et la maîtresse de la maison elle-même entourait d'égards la jeune artiste que, depuis longtemps, elle avait prise sous sa protection.

Toutes les anciennes amies d'Aurélie n'avaient pas été aussi cruelles envers elle qu'Hermance et les demoiselles Daumont; les larmes que la pauvre jeune fille avait offertes à Dieu le lendemain du concert, n'étaient point tombées sur une terre stériles en arrosant les dalles de l'église; elles avaient fait germer une affectueuse pitié dans le cœur d'une autre de ses compagnes d'études que, dans sa préoccupation, Aurélie n'avait pas aperçue, quoique cette compagne fût à deux pas d'elle.

Riche et mariée, Caroline Vandeuil,

depuis six mois Mme de Villiers, était dans une position qui lui permettait d'être utile à Aurélie; aussi, lorsqu'après être allée lui serrer doucement la main et s'être affectueusement informée du sujet de sa peine, en l'accompagnant, au sortir de l'église, elle eut compris la situation de la pauvre jeune fille, elle se promit de lui procurer une existence aussi douce que possible dans la profession que le malheur l'avait obligée d'embrasser... Mme de Villers avait invité Aurélie à ses soirées, l'avait présentée à tous ses amis comme un modèle de courage, de dévouement filial. En lui témoignant toute l'affection due à une amie d'enfance dont on a gardé les meilleurs souvenirs, et toute la considération qui aurait entouré Mlle Pérignan avant les revers de son père, elle avait commandé, en quelque sorte, les égards des personnes qui fréquentaient sa maison. Ainsi appuyée par Mme de Villiers et doublement recommandée par son talent, par ses malheurs, par son modeste et touchant extérieur, et surtout par son amour si dévoué pour sa mère aveugle, Aurélie avait inspiré bientôt le plus vif intérêt; on se faisait un plaisir de lui donner des marques de sympathie et d'ajouter à son bien-être en lui créant des ressources. Tout le monde voulant venir en aide à la piété filiale, la jeune artiste bientôt eut peine à suffire aux leçons du jour et à toutes les soirées où elle était demandée.

Ainsi la consolation ne s'était pas fait attendre. Dieu écoute les humbles et recueille les larmes de ceux qu'on foule ici-bas.

Tandis qu'à ses côtés Hermance entendait faire l'éloge du dévouement filial d'Aurélie et que ses yeux se fixaient avec émotion sur la jeune fille, autrefois l'objet de son dédain et à laquelle en cet instant elle portait presqu'envie, son oreille fut frappée par ces mots prononcés à mi-voix.

—Voyez donc, disait l'un des interlocuteurs, de quelle expression touchante sont animés en ce moment les yeux de Mlle Rével!

— Une expression touchante dans les yeux de Mlle Révél! Eh! mon cher! vous avez la berlue! ces yeux-là n'expriment jamais que l'orgueil. Pourtant, vous avez raison; il y a une pensée dans le regard qu'elle tient fixé sur la jeune pianiste, et ce n'est pas une pensée mauvaise. Il y a de l'émotion sur ses traits ordinairement si froids. C'est étrange!

— Qu'y a-t-il d'étrange à ce qu'elle partage les sentiments que tout le monde éprouve pour Mlle Pérignan? M. Pérignan recevait jadis la meilleure compagnie de Paris, et aujourd'hui sa pauvre fille en est réduite à chanter et à nous faire danser pour nourrir sa vieille mère.

— Mlle Rével ne penserait-elle pas plutôt à la sienne? reprit une autre voix. La vue de cette jeune fille si dévouée peut bien éveiller en elle un remords!

— Un remords? et de quoi?

— Comment, mon cher, ignorez-vous donc ce que tout le monde sait? Mme Rével a eu l'année dernière une attaque d'apoplexie à la suite d'un violent chagrin causé par sa fille, qui était au concert tandis que la pauvre mère se mourait.

— Elle n'est pas morte, pourtant?

— Non; mais Mme Rével ne pouvant ni sonner, ni appeler, est restée toute la nuit sans secours, et ce n'est que le lendemain qu'on l'a trouvée étendue près de son lit, presque sans vie et paralysée de tous ses membres.

Ce que ces jeunes gens venaient de dire, n'était que trop vrai. A la suite de cette soirée fatale où Mme Villeneuve l'avait emporté sur la malheureuse mère, Mme Rével, retirée de sa chambre, s'était

livrée sans contrainte à la plus amère douleur. Elle s'était fait mettre au lit, afin de se procurer une solitude plus complète, et elle avait défendu qu'on entrât chez elle le lendemain, avant qu'elle sonnât. Au bruit de la voiture qui sortait de la cour, elle avait couru à la fenêtre.... Les lumières étaient éteintes partout.... Mme Villeneuve l'emportait.... Hermance allait au concert, sans daigner s'informer de sa malheureuse mère!... Le lendemain seulement, la femme de chambre, au retour de la messe, étonnée de ce que Madame n'eût pas encore sonné, s'était hasardée à entrer.... Elle avait trouvé Mme Révcl étendue sans connaissance à quelques pas de son lit.

En se racontant l'un à l'autre cet événement, personne n'avait oublié d'en dire la cause ; mais ce dont on avait négligé de parler, c'était du désespoir qu'avait éprouvé Hermance quand elle avait appris l'état de sa mère ; c'était du repentir qui avait changé en un instant sa nature sèche et rebelle, et qui l'avait retenue pendant dix mois au chevet de Mme Révcl.

Le mal est promptement publié, mais il est rare qu'on daigne s'apercevoir des efforts faits pour le réparer. Moins sévère que le monde, Mme Révcl avait depuis longtemps pardonné à sa fille, et, malgré l'infirmité dont elle était frappée, elle se sentait si heureuse des tendres soins dont Hermance l'entourait, qu'elle ne regrettait pas de les avoir achetés à ce prix. Quant à Mme Villeneuve, elle n'était pas de celles qu'on retrouve au foyer où le malheur est venu s'asseoir. Du jour où la maison de Mme Révcl n'offrit que souffrance et tristesse, Mme Villeneuve avait disparu.

Depuis quelque temps l'état de madame Révcl s'était beaucoup amélioré : elle-même avait exigé qu'Hermance acceptât, ainsi que son père, la première invitation qui serait faite, et c'était ainsi qu'Hermance était venue à cette soirée.

Pendant que ce cruel entretien avait lieu à quelques pas d'elle, elle se sentit plus d'une fois défaillir ; mais faire un geste, le moindre mouvement eût attiré les yeux sur elle... Heureusement l'accompagnateur s'étant mis au piano, tout le monde fit silence.

Après le concert, Hermance, heureuse de pouvoir changer de place, se glissa auprès d'Aurélie, qui, assise à l'écart, se reposait. A sa vue, Aurélie se leva, et une vive rougeur se répandit sur les joues de toutes les deux.

— Aurélie, dit Hermance, un jour, et c'était dans le temple où tous sont égaux devant notre Père commun, mes yeux se sont détournés dédaigneusement de toi !... Aujourd'hui, oppressée par le remords, je viens te demander si tu seras assez généreuse pour ne pas me laisser lire sur ton visage le sentiment de répulsion que je lis sur ceux de tout ce qui nous entoure! Absous-moi par une parole d'affection, toi, le modèle des filles, et tu me réconcilieras peut-être avec moi-même!

— Ma bonne Hermance ! dit Aurélie qui connaissait le malheur de son ancienne compagne, reprends courage, et surtout ne désespère pas de la bonté de Dieu ! Il accueille également le repentir et l'innocence. Ne sens-tu pas qu'il a jeté sur toi un regard de suprême pitié, puisqu'il t'a laissé la possibilité de la réparation?... Viens me voir ; ce sera avec autant de bonheur que de tendresse que je m'efforcerai de verser la consolation dans ton âme ulcérée !

Les mains des deux jeunes filles se joignirent et se serrèrent avec émotion.

Dès le lendemain, Hermance accourait auprès d'Aurélie, et bientôt les liens de l'amitié la plus tendre, les attachèrent

l'une à l'autre, et leur rendirent plus légères à porter les souffrances de la vie.

Hermance, de même qu'Aurélie, s'est dévouée à soigner sa mère infirme avant l'âge, et tous l'estiment et l'admirent; mais le monde, juste parfois, se souvient! et bien des gens encore aujourd'hui apprennent à ceux qui l'ignoraient que le dévouement d'Hermance a pris sa source dans le remords.

Madame Adèle CLEBET.

INSTRUCTION.

POÉSIE.

THE YOUNG BALLAD SINGERS.

Oh! weary, weary, are our feet,
And weary, weary is our way;
Thro'many a long and crowded street
We've wander'd mournfully to-day.
My little sister she is pale,
She is too tender and too young
To bear the autumn's sullen gale,
And all day long the child has sung.

She was our mother's favourite child,
Who lov'd her for her eyes of blue,
And she is delicate and mild,
She cannot do what I can do.
She never met her father's eyes,
Although they were so like her own;
In some far distant sea he lies,
A father to his child unknown.

The first time thas she lisped his name,
A little playful thing was she;
How proud we were — yet that night came
The tale how he had sunk at sea.
My mother never raised her head;
How strange, how white, how cald she grew!
It was a broken heart they said —
I wish our hearts were broken too.

We have no home — we have no friends!
They said our home no more was ours,

Our cottage where the ash tree bends,
The garden we had filled with flowers;
The sounding shells our father brought,
That we might hear the sea at home;
Our bees that in the summer wrought
The winter golden honeycomb.

We wander'd forth'mid wind and rain,
No shelter from the open sky.
I only wish to see again
My mother's grave, and rest and die.
Alas, it is a weary thing
To sing our ballads o'er and o'er;
The songs we used at home to sing —
Alas, we have a home no more!

VOYAGES.

LE LAC DE CZIRKNITZ.

Le voyageur qui a visité l'Allemagne, ne la quittera point sans s'arrêter dans le duché de Carniole. Il y respirera avec délices cet air doux qui fait pressentir le voisinage du golfe de Venise; il y trouvera d'avance les fruits, les vins, toutes les productions exquises du sol italien. Les mœurs, les dialectes de chaque district de ce duché attireront son attention, non-seulement parce qu'ils n'ont aucun rapport avec les mœurs et les dialectes des autres provinces de l'Allemagne, mais encore par les nuances fortement tranchées qui les distinguent entre eux. La curiosité sera excitée surtout par les récits que les habitants de Czirknitz ne manqueront pas de lui faire au sujet du lac *merveilleux* auquel ce petit bourg donne son nom. Voir, dans la même année et à la même place, succéder à la nacelle du batelier, aux filets du pêcheur, le soc de la charrue et la faucille du moissonneur, est une métamorphose qu'on est tenté de regarder comme un conte des *Mille et une Nuits*. Les notions vagues et imparfaites que les géographes donnent à ce sujet, et le témoignage des habitants du pays n'auraient pas suffi pour me persuader. Je n'ai pu croire à la réalité de ce phénomène qu'après en avoir été le témoin oculaire. Je vais essayer de le décrire tel que je l'ai vu deux fois s'accomplir sous mes yeux et tel qu'il se renouvelle, tantôt de cinq en cinq, tantôt de trois en trois ans; mais le plus souvent chaque année dans les premiers jours de mars.

Le lac de Czirknitz est situé à une demi-heure de marche du bourg. Il a plus de deux lieues de longueur sur environ une lieue de largeur. Des rochers stériles d'une hauteur prodigieuse l'entourent de toutes parts, comme pour cacher ses eaux merveilleuses et en défendre l'approche à la curiosité humaine. Mais cette industrie infatigable qui arrache des moissons au sol glacé de la Sibérie comme aux cendres du Vésuve, a su faire

tourner à son profit les mystères de ce lac. Non loin du rivage on distingue deux pointes de rochers presqu'à fleur d'eau ; elles marquent les cavités par lesquelles s'opère l'écoulement ordinaire. Au moment où il doit avoir lieu, un bruit sourd, semblable au roulement du tonnerre, sort du fond de ces cavités. Un courant rapide s'établit aussitôt par une attraction mystérieuse ; cette immense quantité d'eau qui semblait éternelle dans son lit, bouillonne, s'engloutit avec fracas dans ces cavités, et disparaît entièrement dans l'espace de quarante-huit heures. Quelquefois aussi les eaux s'échappent par dix-huit crevasses situées çà et là au fond du lac. Alors des tourbillons se forment au-dessus de ces crevasses ; toute la surface frémit et se couvre d'écume ; les cavités du bord mugissent, et en moins d'une heure le bassin est à sec.

Dès les premiers symptômes qui annoncent le phénomène, les oiseaux aquatiques, saisis d'une terreur subite, s'élèvent, se réunissent en troupes, et quittent, avec des cris lugubres, une plage qu'abandonne l'élément nécessaire à leur existence. Où vont-ils? où vont surtout ces eaux voyageuses? Quelle force magique les retient jusqu'à l'instant où une force contraire, quoiqu'également merveilleuse, les contraindra de reparaître?

Lorsque le lac n'est plus qu'un amas de fange, il offre les scènes animées et joyeuses de la pêche d'un étang. Les laboureurs, témoins de ce spectacle, n'envient point la prodigieuse quantité de superbes poissons qui remplissent les filets des pêcheurs ; car pour eux aussi viendra l'instant d'une récolte abondante faite sur une terre qu'ils n'auront eu besoin ni de louer, ni d'acheter.

Au bout de six semaines au plus, cet immense bassin qui naguère était un lac, est couvert d'une herbe épaisse. Quand la faux a passé sur cette prairie improvisée ; quand le soleil de mai a converti en foin odorant cette herbe émaillée de fleurs, le bœuf promène, d'un pas lent et mesuré, la charrue, là où, deux mois auparavant, glissait légèrement la nacelle du pêcheur.

Le sol, ainsi préparé, reçoit le millet ou l'orge, que bientôt il rend aux mains qui le lui ont confié, en doublant chaque grain trente fois au moins. Il est vrai que le laboureur paie cette riche moisson par des craintes, des angoisses perpétuelles ; car la maîtresse impérieuse de ce terrain reparaît parfois avant que les épis aient pu atteindre leur maturité. Mais le plus souvent elle leur permet de mûrir et de tomber sous la faucille. Alors les gerbes sont formées avec une rapidité surprenante ; la nuit même n'interrompt pas les travaux. La récolte est enlevée en triomphe et avec précipitation, comme un larcin fait à ce sol, presque toujours envahi par les eaux qui semblaient à jamais en défendre la culture.

Le premier vent qui souffle sur le chaume dégénère en tempête ; d'épais nuages obscurcissent l'air, le tonnerre gronde, la foudre éclate à plusieurs reprises, le ciel vomit des torrents d'eau, et les longues traînées de feu qui sillonnent les nues éclairent un des plus imposants phénomènes de la nature. Les eaux qu'un pouvoir inconnu avait fait rentrer dans la terre, jaillissent tout-à-coup avec une violence épouvantable par les deux cavités du bord et les dix-huit crevasses du fond. Ces jets d'eau gigantesques s'élèvent en gerbes, en colonnes transparentes, en montagnes d'écume, sous mille formes fantastiques, que le reflet de la lumière des éclairs teint de nuances variées et bizarres. Des hauteurs prodigieuses où une force magique semble les avoir lancées, elles retombent dans leur lit, mugissent, bouillonnent, s'apaisent et reforment en peu d'heures

un lac paisible. Il n'est point de plume qui puisse décrire l'horreur et la majesté d'un tel spectacle ; pour s'en faire une idée, il faut l'avoir vu.

Les oiseaux aquatiques reviennent en foule ; leurs cris joyeux célèbrent seuls l'arrivée de ces eaux : car il n'est point d'habitant de la contrée qui oserait en être le témoin. Aucune croyance superstitieuse ne s'attache à leur écoulement ; il s'opère toujours, sinon sans bruit, du moins sans symptômes effrayants. Mais leur retour offre un spectacle si terrible dans sa beauté, qu'on le croit dirigé par les puissances infernales.

Dès l'enfance des peuples, on attribuait tous les bienfaits au ciel ; on supposait le mal échappé du fond des enfers. Si la froide raison détruit ces douces croyances, le cœur y tient encore. Le poète fait toujours descendre des nues la vertu et le bonheur ; il force le crime et le malheur à entr'ouvrir les entrailles de la terre pour arriver jusqu'à nous.

Tout le monde sait qu'en Allemagne les démons jouissent d'un crédit pareil à celui qu'on reconnaît en Italie aux anges et aux saints. La Carniole, placée sur les limites des deux pays, réunit leurs croyances. Il n'y a donc rien de surprenant dans l'assurance avec laquelle les habitants du bourg de Czirknitz, racontent qu'avec le retour des eaux, plusieurs centaines de démons arrivent sous la forme de canards noirs, aveugles et sans plumes, et qu'au bout de peu de jours ces animaux reprennent leurs formes, leur couleur habituelle, en présentant néanmoins quelque chose d'aérien, de céleste, car ils deviennent les anges gardiens du lac.

Les paysans assurent encore que c'est grâce aux soins de ces animaux merveilleux que reparaissent les poissons, qui s'étaient sans doute retirés dans les crevasses et les fentes des rochers, où l'eau ne disparaît jamais entièrement. C'est encore à ces canards, tantôt anges et tantôt démons, qu'on attribue la puissance de faire croître l'herbe et mûrir les moissons.

Jusqu'ici les savants ne se sont point occupés des causes du phénomène que présentent l'écoulement et le retour périodique des eaux du lac de Czirknitz. Cependant, pour l'aller observer, il n'y a ni mers inconnues à franchir, ni peuples sauvages et barbares à braver.

Les habitants de la Carniole se consolent aisément de ce dédain de la science. Leur lac merveilleux est pour eux un bienfait particulier de Dieu ; ils en jouissent, peu leur importent les causes secrètes par lesquelles se produit ce bienfait !

Mme Aloïse de Carlowitz.

SCIENCES NATURELLES.

BOTANIQUE.

FEUILLAGE DES PLANTES AQUATIQUES.

Dieu n'a rien fait en vain.

. . . .

Celles-ci, au lieu d'avoir leurs feuilles creusées en gouttière, les ont unies et lisses comme les glaïeuls, qui les portent en lames de poignard ; ou renflées dans le milieu en lames d'épée, comme celles du roseau appelé *typha*, qui est une espèce commune, dont les Juifs mirent une

tige entre les mains de Jésus-Christ; celles des nymphéa sont planes et contournées en cœur. Quelques-unes de ces espèces affectent d'autres formes; mais leurs longues queues sont toujours sans canal. Celles des joncs sont rondes comme des chalumeaux. Il y a une grande variété de joncs sur les bords des marais, des ruisseaux et des fontaines; on en trouve de toutes les tailles, depuis ceux qui ont la finesse d'un cheveu, jusqu'à ceux qui croissent dans la rivière de Gênes, qui sont gros comme des cannes. Quelque différence qu'il y ait dans l'articulation de leurs brins et de leurs panicules, ils ont tous, dans leur plan, une forme arrondie ou elliptique. Vous ne trouverez que les espèces qui croissent dans les lieux arides, qui soient cannelées et creusées à leur surface. Quand la nature veut rendre les plantes aquatiques susceptibles de végéter sur les montagnes, elle donne des aqueducs à leurs feuilles; mais quand, au contraire, elle veut placer des plantes de montagne sur le bord des eaux, elle les leur ôte. L'aloès de rocher a ses feuilles creusées en écope (1), l'aloès d'eau les a pleines; je connais une douzaine d'espèces de fougères de montagne, qui ont toutes une petite cannelure le long de leurs branches; et la seule espèce de marais que je connaisse en est privée. Le port de ses branches est aussi fort différent de celui des autres : la première les dressera vers le ciel, et celle-ci les porte presqu'horizontalement.

Si les feuilles des plantes montagnardes sont agencées de la manière la plus propre à rassembler à leurs racines l'eau du ciel qu'elles n'ont pas à discrétion, celles des plantes aquatiques sont disposées souvent pour l'en écarter, parce qu'elles devaient naître au sein des eaux ou dans leur voisinage. Les feuilles des arbres de rivage, comme celles des bouleaux, des trembles et des peupliers, sont attachées à des queues longues et pendantes; il y en a d'autres qui portent leurs feuilles disposées en tuiles, comme les marronniers d'Inde et les noyers. Ceux des végétaux qui croissent à l'ombre autour des troncs d'arbres, et qui tirent par leurs racines l'humidité que l'arbre recueille par son feuillage, comme les haricots et les convolvulus, ont un port semblable; mais ceux qui viennent tout-à-fait à l'ombre des arbres et qui n'ont presque point de racines, comme les champignons, ont des feuilles qui, loin de regarder le ciel, sont tournées vers la terre. La plupart sont faits, en dessus, en parasol épais, pour empêcher le soleil de dessécher le terrain où ils croissent, et ils sont divisés en dessous en feuillets minces pour recevoir les vapeurs qui s'en exhalent, à peu près comme ceux de la roue horizontale d'une pompe à feu, reçoivent les émanations de l'eau bouillante qui la fait tourner. Il y en a des espèces nombreuses qui sont doublées de tuyaux; d'autres sont rembourrées d'éponges; il y en a dont le pédicule est creux en dedans, et qui, portant un chapiteau au-dessus, y rassemblent les émanations de leur sol, comme dans un alambic. Ainsi, il n'y a pas une vapeur de perdue dans l'univers.

Ce que je viens de dire des formes renversées des champignons, de leurs feuillets, des tuyaux et des éponges, dont ils sont doublés pour recevoir les vapeurs qui s'exhalent de la terre, confirme ce que j'ai avancé sur l'usage des feuilles des plantes de montagnes, creusées en gouttières, ou agencées en pinceau ou en éventail, pour recevoir les eaux du ciel. Mais les plantes aquatiques, qui n'avaient pas besoin de ces récipients, parce qu'elles viennent dans l'eau, ont, pour ainsi dire, des feuilles répulsives. Je présen-

(1) Pelle creuse.

terai ici un objet de comparaison bien propre à convaincre de la vérité de ces principes : par exemple, le buis des montagnes et le câprier des rochers ont leurs feuilles creusées en cuilleron, la concavité tournée vers le ciel ; mais la canneberges de marais, ou *vaccinium oxycoccos*, qui en a pareillement de concaves, les porte renversées, la concavité tournée vers la terre. J'ai reconnu à ce caractère négatif, pour une plante de marais, une plante rare, du jardin du roi, que je voyais pour la première fois : c'est le *ledum palustre*, qui croît dans les marais du pays de Labrador ; ses feuilles faites comme de petites cuillers à café, sont toutes renversées ; leur convexité regarde le ciel. La lentille d'eau de nos marais a, ainsi que le typha de nos rivières, le milieu de sa feuille renflé.

Les botanistes, en voyant des feuilles à peu près semblables dans les plaines, sur le bord des eaux et au haut des montagnes, n'ont pas soupçonné qu'elles pussent servir à des usages si différents. Plusieurs d'entre eux ont, sans doute, de grandes lumières ; mais elles leur deviennent inutiles, parce que leur méthode les force de marcher par un seul chemin, et que leur système ne leur indique qu'un seul genre d'observation. Voilà pourquoi leurs collections les plus nombreuses ne présentent souvent qu'une simple nomenclature. L'étude de la nature n'est qu'esprit et intelligence : son ordre végétal est un livre immense dont les plantes forment les pensées, et les feuilles de ces mêmes plantes, les lettres. Il n'y a pas même un grand nombre de formes primitives dans les caractères de cet alphabet ; mais de leurs divers assemblages elle forme, ainsi que nous avec le nôtre, une infinité de pensées différentes. Elle met des joncs, des roseaux, des arum à feuillage lisse et pédicule plein, sur les bords des rivières ; elle ajoute à la feuille un aqueduc, elle en fait des joncs, des roseaux et des arum de montagnes.

Il faut cependant bien se garder de généraliser ces moyens ; autrement ils ne tarderaien pas à nous faire méconnaître sa marche. . . . .
. . . .

La nature oblige l'homme qui l'étudie à ne pas s'en tenir aux apparences extérieures, et, pour former son intelligence, à remonter des moyens qu'elle emploie aux fins qu'elle se propose. Si quelques plantes aquatiques semblent offrir, dans leurs feuillages, quelques caractères de plantes de montagne, il y en a dans les montagnes qui semblent en présenter de pareils à celles des eaux : tel est, par exemple, le genêt ; il porte des feuilles si petites, et en si petit nombre qu'elles paraissent insuffisantes pour recueillir les eaux nécessaires à son accroissement, d'autant plus qu'il naît dans les sols les plus arides. Il s'en trouve dédommagé d'une autre manière : si ses feuilles sont petites, ses racines sont fort longues ; elles vont chercher la fraîcheur à une grande distance. J'en ai vu tirer de terre qui avaient plus de vingt pieds de longueur ; encore fut-on obligé de les rompre sans en pouvoir trouver le bout. Cela n'empêche pas que ses feuilles rares n'aient le caractère montagnard ; car elles sont concaves, se dirigent vers le ciel, et sont allongées comme le bec inférieur des oiseaux.

La plupart des végétaux aquatiques rejettent l'eau loin d'eux, les uns par leur port, tels sont les bouleaux, dont les branches, loin de se dresser vers le ciel, se jettent en arcade. Autant en font le marronnier et le noyer, à moins que ces deux arbres n'aient altéré leur attitude naturelle en croissant sur des sols arides. Pour l'ordinaire, leur écorce est lisse comme aux bouleaux, ou écailleuse comme aux marronniers ; mais elle n'est

pas sillonnée en gouttière comme celle de l'orme ou du pin des montagnes. D'autres ont en eux une qualité répulsive : telles sont les feuilles du nymphea, et de plusieurs espèces de choux, où les gouttes d'eau se rassemblent comme des gouttes de vif-argent ; il y en a même qu'on a bien de la peine à mouiller : telles sont les tiges de plusieurs espèce de capillaires.

. . . .

Voici ce que nous pouvons conclure, pour l'utilité de nos cultures, de ces diverses observations ; c'est que lorsqu'on cultive des plantes dont le pédicule des feuilles ou la tige ne porte point l'empreinte d'un canal, il faut leur donner beaucoup d'eau ; car alors elles sont aquatiques de leur nature. La capucine, la menthe, la marjolaine, qui viennent sur les bords des ruisseaux, en consomment une quantité prodigieuse. Mais lorsque les pédicules des feuilles ont un canal, il faut leur en donner peu, parce que ce sont des plantes de montagnes. Tous les jardiniers savent que si l'on arrose fréquemment l'aloès, ou le cierge du Pérou, on le fait mourir.

BERNARDIN-DE-SAINT-PIERRE.

MÉLANGES.

LE COUVENT.

Il y a bien longtemps que j'aurais dû répondre à ta lettre, chère Elise, mais j'ai préféré tarder pour te donner quelques détails qui peut-être t'intéresseront.

Que tu es bonne de me plaindre et que je te sais gré de ton amitié ! Chère petite, laisse-moi te détromper ! Tu me crois malheureuse, tu gémis sur mon sort parce que ce voyage inattendu de mon père l'a forcé de me mettre au couvent pour six mois : tu me sais *prisonnière*, tu pleures, et moi non-seulement je me résigne, mais je bénis les chaînes qui m'attachent passagèrement à ce sol inconnu, où, parmi des épines visibles, croissent tant de fleurs cachées, tant d'humbles bonheurs que le monde ne voit pas !

Sérieuse comme tu me connais, j'ai su me mettre au-dessus des petites contrariétés de la vie de pensionnaire ; je réfléchis, j'observe, j'écoute et j'apprends. Un grand changement s'est fait en moi : je sens mieux que par le passé tout ce que je dois à mon père, qui n'a dans ce monde que moi pour l'aimer et le consoler ! Je sais mieux aussi ce que je dois à l'amitié, à toi, Elise, qui t'es faite ma sœur, à force de dévouement et de tendresse.

Te dirai-je que ma pensée se renferme entre ces murs austères ? Non, je suis avant tout à ma famille, et à vous tous qui m'aimez ; seulement, la réflexion m'a rendue juste, impartiale, et mon âme est à l'aise parce qu'elle est dans le vrai.

Tu me demandes mille détails sur le couvent et sur la vie religieuse dont tu n'as aucune idée.

Tu veux savoir d'abord si je suis triste, et si, quand je suis triste, on me console ?

Ne me plains pas, amie, j'ai confiance en quelqu'un.

Je ne me ferai pas plus forte que je ne suis ; tu sais de combien d'épreuves Dieu m'a abreuvée depuis un an : ces souvenirs me reviennent souvent en mémoire ; je retombe alors dans mes accès

de mélancolie, je pense à mon père et je pleure.

Enfant que je suis ! les larmes ne perfectionnent pas l'amour filial : c'est par le courage et la prière que l'on console dans l'absence les êtres qui se souviennent de nous.

Dernièrement une grande tristesse m'a saisie : c'était la veille de Noël. Une retraite de quatre jours avait précédé cette fête. Une retraite ! ce mot te fait peur, comme il m'a fait peur à moi-même ; car il semble que partout et toujours l'homme ou l'enfant redoute l'inconnu. Aujourd'hui ce mot de retraite signifie pour moi paix, silence, recueillement, étude de soi-même, et je n'ai trouvé dans ces faciles méditations, dirigées et partagées par les religieuses, ni longueur, ni amertume.

Je te disais donc que la veille de Noël une grande tristesse avait troublé ta pauvre Marie. Mme Saint-Gabriel, la directrice du pensionnat, m'a vue pleurer à la chapelle ; elle m'a fait venir le soir dans sa cellule, et j'ai connu tout ce qu'il y a de bonté dans son âme. Elle s'est identifiée à mes peines, m'a consolée, m'a fortifiée ; j'ai compris, en l'écoutant, le secret de sa noble mission près de nous.

A d'autres le soin de nous instruire, à elle le droit de nous améliorer par la puissance que lui donne sur nous l'affection que presque toutes nous lui avons vouée.

Là, toute seule auprès de cette religieuse, si grave à la chapelle, si calme au parloir, j'ai laissé mon cœur s'ouvrir sans jeter aucun voile sur ses douleurs ou sa faiblesse. Elle allait au-devant de ma pensée, se souvenant, me disait-elle, d'avoir éprouvé ce que j'éprouve. Elle entrait tout au fond de ce cœur navré, le comprenait, le plaignait et m'embrassait comme ma mère.

J'ai osé lui confier les peines, les chagrins de famille, les embarras de situation qui me font verser tant de larmes. Elle m'a parlé de mon père et de mon avenir. Elle m'a parlé de Dieu et du Calvaire, et je comprends maintenant que, partout où l'on voit une croix, partout où l'on a une amie, on peut souffrir, mais se résigner ; on peut verser des pleurs. mais ne pas être malheureuse. Suis-je donc devenue pieuse, moi qui ne connaissais de la religion que le culte extérieur ?

Elise, ce malaise que je sentais parfois, c'était une voix secrète qui, parlant au milieu du bruit, me disait :

« La jeune fille qui n'a point de mère et qui s'entoure d'illusions, de rêveries et de chimères, n'est pas digne de remplir un jour la sainte mission de la femme. Elle doit auparavant redescendre en son cœur, s'y faire une solitude, et, là, chercher à connaître les devoirs et les dangers qui l'attendent. »

Cette voix qui parlait, je ne l'écoutais pas, car j'étais seule pour entreprendre un long et fatigant travail ; mais ici on nous aide, on nous soutient, on nous rend tout effort possible et presque facile.

Dans cette conversation intime avec Mme Saint-Gabriel, je parlais de tout ce qui m'occupe, de mes craintes, de la position difficile où je vais me trouver dans le monde, au milieu de mille séductions et presque seule : ma respectable amie m'écoutait, comprenait tout, devinait tout ; elle termina notre entretien par ces mots, qui, je crois, ne sortiront pas de ma mémoire.

« Ma fille, la vie facile que vous meniez cachait un écueil : maîtresse de votre volonté, libre de tout devoir sérieux, vous seriez devenue probablement une femme vaine, futile, occupée de toilette, de romans, de visites, oublieuse du grand but, du but unique

de notre pèlerinage terrestre. Certes, je ne veux point dire que vous seriez devenue impie, mais votre religion n'eût été qu'un culte poétique, plein d'hyperboles et de métaphores, vide de bonnes œuvres, et sans mérite devant celui qui n'est pas seulement le Principe souverain, le Créateur, l'Être suprême, comme le disent nos penseurs, mais bien réellement le *bon Dieu*, qui vous demande le don de vous-même, l'obéissance à l'Église, et le sacrifice complet et habituel du plaisir au devoir.

» Vous avez donc lieu de bénir la Providence de ce qu'elle vous a amenée dans la solitude pour vous montrer à vous-même. C'est là une grâce, une grande grâce! Soyez fidèle, chère enfant! Que votre âme se fasse sainte et rigide. Unissez-vous à la croix, apprenez à vous vaincre... Un temps viendra où vous vous couronnerez de roses et où vous participerez aux fragiles joies de la terre. Qu'alors le monde apprenne de vous qu'une femme chrétienne et éclairée est indulgente pour tous, excepté pour elle-même.

» Cachez sous des formes riantes l'austérité de vos principes. Donnez à la famille, à l'amitié, au monde, tous les biens qui sont en vous, et ne gardez que le courage et la persévérance. Puis vous viendrez, jeune femme, vous viendrez, de loin en loin, prier dans cette humble chapelle où, jeune fille, vous vous agenouillez maintenant. Là, vous serez comme accablée de souvenirs : le silence du cloître vous rendra vos pensées premières; si vos yeux ont été passagèrement fascinés, vous vous humilierez, Dieu vous pardonnera, et vous sortirez calme du sanctuaire aimé. »

Voilà ce que ma bonne mère me disait hier, et je pleurais, parce que quand je souffre, Élise, ou quand je suis heureuse, il faut que je verse des larmes!

Je me suis rendue, avec mes compagnes, à la messe de minuit : non, jamais je n'oublierai cette nuit radieuse, cette chapelle resplendissante de clarté, ces chants naïfs, cette grande famille de mères et d'enfants, à genoux devant une crèche. Et la longue chaîne des religieuses cachées sous leur manteau de bure, s'avançant, une à une, comme des fantômes noirs, vers la grille où Dieu même attendait!

Et nous, la tête couverte d'un voile de mousseline blanche, les mains jointes, l'esprit et le cœur joyeux, suivant nos guides et demandant aussi force, vertu, charité..... Et moi aussi, moi, pauvre Marie, avançant sans frayeur, n'apportant qu'un don, un faible don, mais qu'on m'a dit suffire : ma bonne volonté.

Quand j'arrivai, le cœur brisé, l'esprit malade, je me roidis tout d'abord contre ce que je vis. Je trouvais les murailles noires, le préau triste, le jardin étroit, les cloîtres sombres! Je trouvais puérils les entretiens de ces pieuses femmes qui surveillent nos pas.

Je ne pensais pas qu'on pût vivre à l'étroit sans rétrécir son cœur, sans éteindre son imagination : je ne voyais que les taches qui, sur toute œuvre humaine, servent d'ombres aux lumières.

Que de fois j'avais dit dans le monde : « Qu'est-ce donc qu'un couvent? » On m'avait répondu : « C'est un lieu où se réfugient des femmes qu'un grand chagrin a brisées, qu'une amère déception a découragées, ou bien encore des femmes à qui le sort injuste a fait une existence précaire et pénible : apportant chacune un regret, elles associent leurs ennuis et leurs douleurs : quel vide dans une telle société! L'égoïsme de ce qu'elles appellent *une vocation* peut seul faire supporter la monotonie d'une telle existence : elles s'enferment dans l'é-

troitesse de certaines pratiques superstitieuses : pour elles tout est habitude, et l'Être intellectuel reste stationnaire au milieu des entraves que la règle, l'usage et le fanatisme opposent à son développement. »

Voilà, ma chère, la peinture que j'avais entendu faire de la vie du cloître, non par des impies, mais par des personnes qui, bien que chrétiennes, sont totalement étrangères au sujet sur lequel je les interrogeais.

Si moi, jeune fille, j'essayais de traduire les impressions de la vie des camps, je ne verrais que la rudesse d'une telle existence, les corvées, les dangers, les douleurs, et quelque vieux soldat qui m'entendrait, sourirait en se rappelant la gloire de son étendart, les fanfares guerrières, l'odeur de la poudre, et surtout les serrements de main des frères d'armes qui s'aiment et se pressent l'un contre l'autre avant de s'en aller mourir.

C'est ainsi qu'on parle contre la vérité en parlant de ce qu'on ne connaît pas.

J'ai scruté la vie religieuse dans ses plus petits détails : tu m'as paru désirer la connaître : la voici, dans toute sa simplicité, cette vie que l'on croit molle, oisive, puérile.

A quatre heures du matin, la religieuse est éveillée par une de ses sœurs, qui lui donne pour premier salut les noms de Jésus et de Marie, auxquels elle répond par ce mot de louange : *Deo gratias !* sainte coutume qui, d'une première pensée, faisant une prière, prédispose l'âme à la méditation.

La religieuse, après s'être habillée, descend à la chapelle : il est quatre heures et demie.

Rien encore n'a préoccupé son esprit : elle sort de son sommeil, et la voilà réfléchissant, à genoux, sur les profonds enseignements de la foi.

A cinq heures, toutes en chœur psalmodient Matines, sublime office où cent fois le saint poète, qui fut prophète et roi, abandonne son âme aux élans de sa tristesse, et déposant sa triple couronne, demande à Dieu du secours dans les maux qui l'accablent.

Le jour amènera nécessairement des luttes, des combats, et la religieuse en répétant : « Mon Dieu, venez à mon aide ! » se prépare à soutenir les assauts qui l'attendent.

A six heures la psalmodie cesse, le saint Sacrifice commence, et presque jamais ne s'achève sans que beaucoup d'entre les âmes qui s'y unissent aient ranimé leurs forces au divin contact de celui qui a dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués !*

Après le saint Sacrifice, les religieuses se séparent et retournent dans leurs cellules pour y vaquer aux occupations du matin ; le rang et la fortune n'ont pas laissé de traces. A chacune est confiée le soin de son petit ménage, et la propreté qui règne dans les cellules y efface la pauvreté. On n'y voit qu'un lit bien simple, une table, un prie-Dieu, deux chaises, quelques images, une petite bibliothèque ; mais tout est si bien en ordre qu'on se plaît dans l'étroit réduit devenu le monde entier pour la religieuse cloîtrée.

Partout ailleurs, elle est à ses sœurs : ici, la solitude la rend à elle-même ; elle lit, elle étudie, elle prie, elle travaille, et se souvient de ceux qui l'ont aimée, car son cœur n'oublie pas. Parmi ces pieuses recluses, j'en ai vu conserver pour a famille et l'amitié des souvenirs aussi tendres que je les aurais pu rêver. Seulement, il faut bien le dire, la prière est presque l'unique interprète entre elles et ceux sur qui reposent leurs plus légitimes affections.

A sept heures et demie on sonne la

seconde messe qu'entendent toutes les habitantes du monastère ; les élèves y assistent aussi; c'est là, chère amie, qu'on prépare, sous les yeux de Dieu, une journée bonne et utile, puisque tout est offert à celui qui rend méritoire un verre d'eau qu'on donne en son nom.

A huit heures un grand mouvement se fait : j'aime ce moment où chacune se rend où le devoir l'appelle et commence la vie active qui, en fatigant son corps, doit reposer son esprit.

Où va cette religieuse grave et recueillie? Aucun signe extérieur ne la distingue de ses sœurs, et pourtant c'est leur mère, c'est la supérieure.

Elle se rend à sa cellule. De longues heures s'y écouleront sans amener pour elle un instant de loisir. Son devoir est de diriger ses filles dans la voie étroite : à chacune elle doit rappeler la solennité de ses engagements, de ses trois vœux perpétuels : « Pauvreté, chasteté, obéis-» sance. » De chacune elle doit recevoir les secrets, les aveux ; unique confidente de tant de cœurs fermés, que de douleurs et de découragements passent dans son âme ! mais Dieu la soutient ; elle est là pour redresser et pour consoler.

Telle est sa mission réelle. Le monde qui ne comprend pas ces choses ne voit dans le titre de supérieure qu'un reflet de l'autorité abbatiale, une suprématie constante, une juridiction toute matérielle.

La mission de la supérieure est plus digne. Tous les intérêts temporels se débattent en un conseil composé de cinq religieuses élues par la communauté entière; la puissance de la supérieure est donc surtout morale et spirituelle ; il est vrai de dire que cette puissance est absolue.

Après trois ans d'autorité, la supérieure rentre dans la catégorie des simples religieuses, à moins qu'une nouvelle élection ne l'appelle au gouvernement de la grande famille.

Trois fois se renouvelle cette solennelle épreuve, et quand douze années sont révolues, la supérieure doit inévitablement rentrer dans l'obscurité.

Sage et chrétienne institution qui rappelle au chef son point de départ, et sert de rempart contre la négligence et les abus de la routine !

Mais suivons ces religieuses qui se dirigent vers les classes ? L'une montre aux petits enfants à lire, à écrire, à compter. Celle-ci enseigne aux jeunes filles les éléments de l'histoire ; celle-là forme leur style par de simples essais littéraires; cette autre les initie à la science fondamentale de la doctrine chrétienne, cette autre encore donne des leçons de dessin, de peinture, et enfin quelques-unes se livrant à un travail sérieux et souvent fastidieux, sont professeurs de piano ; enseignant tout le jour les principes de la musique ; écoutant sans interruption les insipides études de l'enfance ; aidant à surmonter les difficultés si rebutantes pour le jeune âge, du reste, ne conservant des mélodies terrestres qu'un souvenir, et ne jouissant jamais des suaves émotions qu'entraînent les doux accords de l'harmonie.

Il est dix heures et demie, la cloche sonne, les religieuses se rendent à la chapelle pour examiner devant Dieu l'emploi de la matinée, de là elles vont au réfectoire où les attend un frugal repas.

Après ce repas, vient la récréation. Pendant une heure les religieuses se promènent, causent et s'amusent avec gaîté, avec abandon.

Une lecture pieuse faite dans le calme de la cellule sert d'intermédiaire entre la distraction et le travail.

Après cette lecture d'une demi-heure, recommencent les classes et les travaux communs.

L'une est chargée du soin de la lingerie, l'autre de l'entretien des vêtements, celle-ci nettoie les lampes et les chandeliers, celle-là dirige la cuisine, cette autre décore la chapelle, sa compagne s'occupe du soin de la basse-cour, et toutes ces charges sont égales ; aucune n'est avilissante ou infime, parce que ces humbles servantes savent bien qu'une reine serait encore indigne de remplir le dernier emploi dans la maison de Dieu.

Cette pensée jette une sorte de poésie sur ces occupations simples, rustiques même, et je ne vois aucune rougeur monter au front de celles que je surprends se livrant aux plus vils travaux.

Puis, chaque année, revient un jour où, dans une imposante cérémonie, on fait l'échange de ses devoirs, de son travail journalier. De cette manière, la religieuse fatiguée de la monotonie de son existence, passe tout-à-coup dans une sphère nouvelle, où elle demeure encore un an et plus, si on la juge propre à ce nouvel emploi.

Tu vois, chère petite, que je me suis bien éloignée de mon cadre de division; je tenais à te peindre la vie monastique sous son jour moral, plutôt qu'à faire passer exactement sous tes yeux le balancier de notre horloge : pardonne cette digression.

A trois heures et demie, les religieuses psalmodient Vêpres et Complies, puis une demi-heure encore est donnée à la méditation.

J'aime ces doux repos de l'esprit en Dieu : le matin et le soir l'amie des tabernacles se recueille au fond de sa pensée. Avant et après l'action, elle a besoin de prier ; elle a demandé d'abord secours et protection, plus tard elle demande indulgence et pardon, car Dieu exige d'elle plus que de nous, filles du monde, il veut que tout en elle tende à la perfection.

A six heures le souper, suivi de la récréation : à huit heures la prière du soir.

A neuf heures on fait la visite des cellules. Une religieuse, une lampe à la main, pénètre dans chacune de ces petites solitudes : toute étude doit avoir cessé, toute lumière doit être éteinte ; c'est le *couvre-feu*, l'antique et solennel *couvre-feu* qui sépare le mouvement et le repos.

Dès-lors, le silence est absolu : le sommeil est roi ; mais, de deux heures en deux heures, une religieuse se relèvera ; elle ira seule à la chapelle prier pour ce monde qu'elle connaît à peine, car on lui a dit qu'une foule d'âmes égarées attendent qu'à force de prières et de bonnes œuvres cachées, Dieu, se laissant attendrir, leur envoie la lumière.

Voilà, Élise, cette vie que nous croyons ridicule et inutile : à tous n'est pas donné de la comprendre, mais tout esprit sain doit convenir qu'il faut, dans l'immence espace où se croisent les pas de l'homme, qu'il y ait de loin en loin des lieux de retraite où viennent se recueillir les cœurs que le bruit effraie.

Je ne veux pas dire que la vie monastique soit à l'abri de toute contrariété, de toute déception, de tout chagrin ; cette vie, Élise, n'est exempte d'aucune des misères qui purifient les âmes. La religieuse porte en elle, comme germe de toutes les douleurs, sa *propre volonté* dont elle sent la *plénitude* et la *force*, et qu'elle doit *immoler* au devoir, non pas *une fois*, mais *tous les jours*, et jusqu'à la mort !

Dieu seul peut donc inspirer une telle vocation et y faire persévérer !

Voilà ce que quelques mois d'observation m'ont appris : je te le dis, mon amie, afin que ta pensée, toujours fidèlement unie à la mienne, la suive encore dans cette existence nouvelle.

Adieu, chère compagne, je t'embrasse comme ma meilleure amie.

Madame de Stolz.

MODES.

TRAVAUX A L'AIGUILLE.

Modes d'automne. — Écran en papier végétal. — Fleurs en papier, pied-d'alouette. — Musique, méthode nouvelle. — OFFICE, confitures de poires. — Orangeat. — Citronnat. — Noix confites. — Bourse en tricot avec perles. — Broderies diverses. — Dessin pour broder une robe en galon et soutache. — Patrons, grandeur nature, de pantalon d'enfant.

Notre jolie mode de ce mois te dit, chère amie, qu'il faut déjà penser à l'automne. Les soirées commencent à devenir fraîches : je t'engage donc à faire un petit par-dessus en soie doublée, comme celui que tu vois, et qu'on peut mettre, au besoin, sur une robe de mousseline décolletée. Rien de commode comme ces petits par-dessus, pour la maison ; beaucoup de jeunes personnes ont la prévoyance d'en faire de pareils à leurs robes d'étoffe, ce qui est fort bien vu.

La capote est en gros de Naples blanc, avec des fleurs dessus et dessous en profusion. Jamais les fleurs n'ont eu plus de vogue ; il est vrai qu'elles sont, maintenant surtout, admirables de vérité.

Les jeunes personnes portent des volants sur les robes de soie ; on les festonne en soie pareille et à crête de coq. Les mantelets-écharpes l'emportent sur les kadaveika, ce dont je suis charmée. Que la robe soit montante ou décolletée, le corsage doit être toujours ouvert en cœur sur une chemisette brodée, soit en plastron, soit avec des entre-deux, soit ornée de volants ; les sous-manches en mousseline, pareilles à la chemisette. Les tailles se font toujours fort longues, busquées devant et derrière, les jupes très-amples, formant un peu *la traîne* par derrière, mais plus courtes par-devant afin de laisser voir la chaussure. La mode des souliers n'a pu l'emporter sur celle des bottines. Quant aux manches de dessus, la forme pagode est toujours celle qu'on préfère ; quelques personnes les font démesurément larges du bas ; mais les femmes de goût n'exagèrent rien ; les pagodes en mousseline doivent être *toujours* plus étroites qu'en étoffe.

Je t'ai envoyé, le mois dernier, un dessin colorié pour écran que tout le monde a trouvé charmant ; tu en veux un plus simple, dis-tu? voici, nº 1, de quoi te contenter.

Susse ou Giroult t'offriront à choisir des manches plus ou moins élégants, ainsi que tous les papetiers. Dans ces magasins tu trouveras de même du *papier végétal*. Choisis-en une feuille du plus beau blanc possible, en demandant d'abord du *grand format*, large de 70 centimètres.

Coupe dans une feuille deux bandes bien égales, et portant chacune 13 centimètres de hauteur ; réunis ces bandes l'une à l'autre le plus finement possible avec de la colle à bouche. Tu as, à présent, une seule bande haute de 13 centimètres, et longue de 140.

Prends une règle, appelée *carrelet*, dont chaque côté porte 8 millimètres ; pose-la à l'un des bouts de ta bande de papier, et, avec un poinçon *émoussé*, ou bien avec ton couteau à papier, tire une

ligne en appuyant un peu ; mais fais bien attention à ne pas déchirer ou couper ton papier. Tourne ton carrelet, et tire une autre ligne, et ainsi tout du long de ta bande de 140 centimètres.

Si ce premier travail est exécuté avec soin, le second ira tout seul. Il s'agit maintenant de plier le papier, une fois en dedans, une fois en dehors, sur ces raies ainsi tracées et également espacées.

La bande étant plissée, tu enfiles une aiguille avec du fil, et tu la passes, à l'un des bouts de la bande, dans tous ces plis; tu arrêtes par un ou deux points.

Ne t'avise pas de déplier la bande avant d'avoir enduit d'eau fortement gommée le haut du manche et d'y avoir collé les deux bouts de la bande de papier plissé ; alors seulement tu donnes à l'ensemble la forme arrondie et en cercle que te présente le n° 1. Tu colles ensuite, à *l'envers* de l'écran, sur la partie du milieu où le fil attache ensemble tous les plis, un petit rond de satin de la couleur du ruban qui va te servir à faire les rosettes pour *l'endroit* de l'écran. Avec une rosette, tu caches la réunion des plis au milieu de l'écran ; tu fais descendre un bout de cette rosette sur la partie où sont collés, sur le manche, les deux bouts du papier ; tu fais une autre rosette à bouts flottants, et tu as un charmant écran, léger comme une plume, et presque transparent.

Je prépare pour toi des bourses de différents genres. En attendant, je t'envoie, à la fin de ma lettre, l'explication pour en exécuter une au tricot avec perles d'acier, et le dessin n° 2. Tu sais que le filet a la vogue. Les bourses longues sont carrées d'un bout et pointues de l'autre. La partie carrée se termine par une sorte de dentelle en perles d'acier; la partie pointue, par un gland d'acier; coulants pareils.

Travaillons à ta jardinière d'hiver, pendant que nous avons encore des fleurs. Les n°s 3, 4 et 5 sont des *patrons* de pétales pour faire des pieds-d'alouette. Pour les grandes fleurs, tu emploieras les n°s 3, 4 et 5 ; pour les petites, tu n'emploieras que les n°s 3 et 4.

Tu tortilles ces pétales entre tes doigts, tu les déroules ensuite, et tu les enfiles sur la tige en fil de fer, après avoir surmonté celle-ci d'un pistil fait en papier roulé. Un peu d'eau gommée doit être placée entre chaque rangée de pétales pour les attacher ensemble. Quatre sépales découpés en papier vert forment le calice. Un fragment de papier de la couleur que tu auras choisie suffit pour faire le bouton, que tu entoures de petits sépales en papier vert. Tu montes sur une tige les boutons d'abord, puis les petites fleurs, et enfin les grandes. Le pied-d'alouette forme panache, comme la giroflée double.

Ne fais pas *fi* de mon dessin de crochet n° 6 : exécuté en coton fin, il produit un effet charmant; en gros coton, il donne une très-jolie toilette pour fauteuil.

Fais d'abord une rangée de mailles légères de la longueur nécessaire.

1re *rangée.* 1 maille colonne, — 6 légères, — 7 pleines, — 6 légères. (Recommence.)

2e *rangée.* 5 mailles colonnes prises dans le milieu de la maille colonne de la rangée précédente, — 5 légères, — 5 pleines, — 5 légères. (Recommence.)

3e *rangée.* 3 mailles colonnes prises dans la première des 5 de la rangée précédente. — 1 légère, — 3 colonnes prises dans la 3e, — 1 légère, — 3 colonnes prises dans la 5e, — 5 légères, — 3 pleines, — 5 légères. (Recommence.)

4e *rangée.* 7 mailles pleines, — 6 lé-

gères, — 1 double-colonne, — 6 légères. (Recommence.)

Mon oncle a promis de me conduire, un des jours de la semaine prochaine, chez Mlle Joséphine Pion, qui a trouvé une excellente méthode pour enseigner en dix leçons ce qui a exigé, jusqu'à présent, dix années d'études d'harmonie. Par cette méthode, le professeur vous met en état d'improviser, et s'engage à vous faire jouer des quadrilles après vingt leçons seulement. La personne qui nous a parlé de Mlle Pion assure que les engagements pris par le professeur sont tenus, et qu'elle n'a jamais entendu démontrer d'une manière plus claire et plus facile. Tous les lundis, mercredis et vendredis, de deux à six heures, Mlle Pion reçoit les personnes qui sont désireuses de connaître sa méthode. Elle demeure 33, boulevard du Temple.

La place me manque pour te donner autant de recettes que je l'aurais voulu; mais en voici du moins quelques-unes.

Au revoir,

ANNICA BRICOGNE.

Confitures de poires de Rousselet ou d'Angleterre.

Je dois te dire d'abord, et au nom des *autorités constituées* en fait de confitures, que l'une des premières conditions pour avoir belles et bonnes confitures de fruits entiers ou par quartiers, c'est de blanchir soigneusement le fruit *sans le cuire*, et de n'employer pour commencer que du sirop bien *décuit*, c'est-à-dire dans lequel tu jettes un *demi* ou un verre d'eau, suivant la quantité, avant d'y jeter le fruit. — Ceci posé, choisis de belles poires de Rousselet ou d'Angleterre, à ta fantaisie, coupe-les par quartiers, pèle-les et jette-les à mesure dans de l'eau fraîche légèrement *alunée* par un peu d'alun en poudre. Quand la quantité de fruit que tu veux confire est prête, retire le fruit de l'eau alunée, blanchis-le à l'eau bouillante, remets-le ensuite dans l'eau fraîche, puis fais-le égoutter, et jette-le dans ton sirop décuit. Laisse-le bouillir quelques bouillons. Retire le tout dans une terrine; le lendemain fais égoutter le fruit et cuis ton sirop au grand perlé (1); fais prendre un bouillon au fruit; égoutte-le de nouveau le lendemain; cuis ton sirop au soufflé (2); donne alors au fruit un bouillon couvert, et mets en pot sans craindre que tes confitures aigrissent ou moisissent. Tu peux ajouter au sirop un peu de vanille en cosse. — On confit les pêches de la même façon, mais elles exigent beaucoup plus de sucre que les poires.

Orangeat, citronnat, noix confites.

Prends des écorces d'oranges ou de citrons, à ton choix. Il faut les détacher du fruit, mais au moment de s'en servir. Coupe-les par quartiers égaux, et fais-les blanchir. Mets-les égoutter, et traite-les de même que les poires, d'abord dans du sirop décuit. Lorsque les trois façons leur ont été données, tu les glaceras, de la manière que je t'ai indiquée pour les marrons, en les tournant dans le sirop cuit au petit boulé, au moment où en tournant celui-ci avec une fourchette il blanchit au bord de la bassine. Retire ensuite, laisse égoutter, et conserve ces écorces dans un lieu bien sec. — Les noix sont confites de la même manière, mais on ne les glace pas. — Il faut les retirer de leur brou avant que la coquille soit formée; cette opération doit se faire vivement, et le fruit doit être jeté à mesure dans de l'eau fraîche, légèrement alunée. Elles ne sont blanchies que lorsqu'en les pressant légèrement entre les doigts, on ne sent plus rien de dur. — Aie soin de ne pas les laisser bouillir dans le sirop. Tu les remets trois fois sur le feu, et quand tu les retires, tu recouvres chaque fois la terrine d'une feuille de papier, pour leur éviter le contact de l'air qui les noircit. On les conserve plongées dans leur sirop.

Bourse au tricot avec perles d'acier.

Voici une très-jolie manière de faire des bourses en tricot avec de larges raies de perles d'acier et des raies étroites en tricot; ces raies sont de biais.

Achète 1 bobine de soie et deux masses de perles d'acier, enfile toutes les perles. Monte 72 mailles sur 4 aiguilles, afin de pouvoir travailler en tournant comme pour un bas.

1re rangée. 1 maille rétrécie, — 1 augmentée. En tournant ton fil sur l'aiguille pour faire l'augmentée, glisse 3 perles d'acier.

Fais la 2e rangée comme la première en observant de prendre pour le rétréci, d'abord la maille unie, puis l'augmentée de la rangée précédente. Continue toujours de même jusqu'à ce que tu aies 36 rangées. En travaillant comme tu viens de faire, les perles d'acier sont plus apparentes à l'envers, et c'est l'envers qui doit former l'endroit de la bourse. Si tu veux la terminer par un fermoir, retourne ta bourse et couds-la au fermoir d'acier; si, au contraire, tu

(1) On prend entre le pouce et l'index un peu de sirop; [illegible]

[illegible] le sirop est cuit au grand perlé.

(2) On plonge l'écumoire dans le sirop bouillant, on la retire en secouant un peu, et l'on souffle à travers les trous; s'il en sort des bulles de sucre, le sirop est au soufflé, c'est-à-dire à son point.

préfères la faire fermer par une coulisse et une petite dentelle; continue a suivre l'explication.

37e *rangée*. Unie sans perles.

38e *rangée*. Toujours sans perles. — 1 rétrécie, — 1 rétrécie, — 3 augmentées.

39e *rangée*. Unie.

(Observe de tricoter à l'envers la seconde maille augmentée de la rangée précédente.

40e *rangée*. 5 mailles unies, — 3 augmentées; (place les augmentées de cette rangée au milieu des mailles unies de la rangée précedente).

41e *rangee*. Unie.

42e *rangée*. 6 mailles unies, avec perles, — 1 rétrecie sans perles.

Tricotte de manière à placer la perle à l'endroit, afin que, lorsque tu retourneras ta bourse à l'envers, cette dentelle puisse être rabattue à l'endroit.

43e *rangée*. 5 mailles unies avec perles, — 1 rétrécie sans perle.

44e *rangée*. 4 mailles unies avec perles,— 1 rétrécie sans perle.

Rabats maintenant toutes tes mailles. Pour terminer entièrement cette bourse, tu n'as plus qu'à attacher un gland d'acier au bas, et qu'à passer des ganses dans les œillets du haut.

Explication de la planche de Broderies.

No 1. — Ecran en papier végétal.

No 2. — Bourse en filet avec perles d'acier.

Nos 3, 4 et 5. — Patrons pour faire en papier des pieds-d'alouette.

No 6. — Dessin de crochet pour col et pour pelote.

No 7. — Entre-deux pour lingerie d'enfant, à broder au plumetis.

No 8. — Col en broderie anglaise. — Je t'ai déjà dit que ce genre de broderie, qui ne se fait que sur jaconas, a cessé d'avoir la vogue pendant l'été, la mousseline étant de beaucoup préférable pour cette saison; mais d'apres ce que j'ai vu dans les grandes maisons de lingerie, la broderie anglaise reprendra faveur l'hiver prochain. Tu peux donc faire d'avance des cols, et des volants pour sous-manches, en broderie anglaise.

No 9. — Ecusson pour mouchoir avec chiffre, broderie au point de feston. Cette broderie reprend faveur.

No 10. — Dessin riche pour coin de mouchoir à exécuter tout en point de feston. Les lettres initiales ne font point partie du dessin.

GRANDE ÉDITION.

No 11. — Dessin pour jupon, en broderie anglaise.

Nos 12 et 13. — Entre-deux, broderie anglaise.

No 14. — Entre-deux pour broderie au plumetis.

No 15. — Entre-deux pour broderie au point de feston.

No 16. — Riche et beau dessin de nappe pour l'autel de la Vierge. — Tu l'exécuteras sur tulle avec application de mousseline, au point de cordonnet. Le cordonnet, qui forme echelle dans le chiffre et dans les fleurs, doit être plus *large* que celui qui sert à tracer les contours. Tu broderas *au plumetis* le pistil et les étamines des fleurs; ces parties se détacheront mieux. Le chiffre occupe le *milieu* de la nappe. Calque le dessin *à l'envers* pour la partie de droite, afin que les branches de fleurs et d'épis partent de ce point comme à gauche.

No 17. — Dessin pour sachet. Tu broderas cet élégant dessin sur gros de Naples blanc, en soies de couleur. Les arabesques en or, ou en soie jaune d'or; les feuilles qui les accompagnent, de deux verts acanthe. Les feuilles de vigne, de trois beaux verts émeraude; les grains des grappes, en rouge vif; le mot *mouchoir* doit être brodé en or ou en soie jaune d'or, suivant que tu auras choisi de l'or ou de la soie pour les arabesques.

Revers de la Planche.

Je te donne d'avance, chère amie, un bien beau dessin pour robe d'étoffe à exécuter, couleur sur couleur, en galon et soutache. Lorsque tu auras choisi entre le cachemire, la popeline unie et le poult-de-soie, envoie *franco* un échantillon de ta robe à Marius Vidal, Dessinateur, 8 passage Choiseul, et il te fera passer le galon, la soutache et la soie nécessaires, de nuance parfaitement assortie, pour broder ta robe. Il faut 20 mètres de galon à 30 cent. le mètre, et 50 mètres de soutache à 12 cent. le mètre, plus 1 bobine de soie du prix de 1 fr. Les robes de Nankin se portant en automne, tu peux, si tu le veux, en broder une de ce dessin avec galon et soutache de coton blanc; le galon en coton coûte 10 centimes le mètre et la soutache 5 centimes. Cette robe pourra encore te servir au printemps prochain: car il ne faut pas croire qu'une robe se trouve *démodée* parce qu'elle *date* de *l'année précédente*, et surtout pour les jeunes personnes. Excepté dans le très-grand monde, la mode et ses fantaisies ont beaucoup plus de durée qu'on ne se l'imagine généralement. — Fais attention, je te prie, que ce dessin te présente seulement la *moitié* de la riche broderie qui forme tablier sur le devant de la robe, et l'éventail sur le corsage; la bordure pour la manche pagode est *seule* dans son entier.

Plusieurs de nos amies ont demandé un patron de pantalon pour enfant de 4 à 5 ans. En voici un à jambes larges, courtes, comme on les fait maintenant. Le bas de la jambe se garnit d'un entre-deux, puis d'un volant haut de sept centimètres, le tout brodé à l'anglaise. Le volant se coquille légèrement

Notre planche de crochet carré t'offre un *plein* riche à broder *en reprises*, sur filet carré, soit pour une aube, soit pour un châle.

LES JEUX DU SPHINX.

LOGOGRIPHE.

Sur quatre pieds, lecteur, ma puissance est sans bornes ;
J'exerce impunément un pouvoir absolu,
Et dès longtemps, si je l'avais voulu,
Tous les humains auraient porté des cornes.
Tel est l'effet de mon autorité,
Qu'à tout ce que j'ordonne on obéit sans peine,
Tant il est vrai qu'un peu d'habileté
Suffit pour gouverner la pauvre espèce humaine !
On respecte mes lois à la Chine, au Japon,
Au Mogol, au Brésil, en Russie, en Norwége,
Chez le noir Hottentot, chez le blême Lapon,
Et chaque peuple enfin jouit du privilége,
Par ma charte accordé, d'en varier le sens.
Mais bien qu'on les commente au gré de son caprice,
Tout le monde s'empresse à me rendre justice,
Et vient sur mes autels brûler un grain d'encens.
Du sexe féminin je suis surtout l'idole ;
Sans qu'il m'adore un jour ne saurait se passer ;
De lui j'obtiendrais tout, et n'eût-il qu'une obole
Qu'on le verrait soudain pour moi la dépenser.
Mais qu'on m'ôte la tête, et je change de face ;
Je n'ai plus que trois pieds et je marche au hasard.
Je dois pourtant montrer de l'aplomb, de l'audace,
Et m'élever au ciel par un effort de l'art.
C'est par ces traits du moins qu'on me caractérise :
Mais combien de pédants, de pieds plats, de nigauds,
En voulant me produire aux regards d'un héros,
N'ont pu mener à bien cette grande entreprise,
Ou ne s'en sont tirés que comme de vrais sots !
Qu'ils ne s'exposent plus à pareille incartade,
Car bientôt les sifflets auraient doublé de prix ;
Qu'ils se bornent à faire une maigre charade,
Un quatrain à Glycère, un bouquet à Chloris.

GUERNU

Le mot de la charade du mois d'août est TANACET.

CAUSERIES.

..... Car il a trouvé le secret de faire élever les princesses sans qu'il en coûte un seul sequin d'argent à la couronne, de les marier *sans dot*, enfin de les rendre héritières à vingt ans par le veuvage de dix à douze maris, dont elles n'ont jamais aperçu la barbe blanche, d'une assez jolie fortune.

Je voudrais bien, pendant que nous voici à Constantinople, aller saluer la sultane mère qui encourage avec un zèle admirable l'instruction primaire dans tout l'empire Ottoman. Sous ses auspices ont déjà été créées trois-cents-quatre-vingt-seize écoles élémentaires pour les garçons et pour les filles; elle fonde en ce moment une école supérieure où seront admis 220 jeunes gens et Constantinople lui devra sans aucun doute la fondation d'une université. Si le *divin* Mahomet, qui a refusé une âme aux femmes, avait mis ce jour-là ses besicles, il aurait vu que, par les femmes, ses Turcs seront un jour civilisés, quoi qu'il ait pu faire dans son Koran pour leur conserver les douceurs de la servitude et de l'ignorance. Les femmes *sans âme!* les femmes exclues des mosquées, elles qui, par toute la terre et quel que soit le culte enseignent à l'homme à connaître Dieu, à le prier et à l'aimer! Pauvre Mahomet! il n'était pas tous les jours prophète!

Mais l'Europe m'appelle, et j'y reviens, par l'Angleterre à bord du *Gayser* qui apporte à la reine Victoria une vénérable tortue âgée de 179 ans, d'après les certificats authentiques à elle délivrés dans les familles auxquelles elle a appartenu et dont elle a été l'héritage de père en fils, depuis près de deux siècles. Pendant le voyage, cette doyenne des tortues se promenait gravement tous les jours sur le pont du navire, et alors même qu'elle portait comme cavalier l'un des hommes de l'équipage, sa marche n'en était pas plus lente. Pendant la traversée, elle n'a vécu que de citrouilles, sa nourriture ordinaire. Plusieurs jeunes tortues embarquées avec elle lui tenaient compagnie; c'était une société peu agissante et assez sérieuse; heureusement nous avions à bord, pour nous divertir, un *chat de Madagascar*, le plus gai, le plus spirituel et le plus gâté de tous les chats; les marins en raffollaient. J'ai pris à peine le temps en débarquant d'aller voir l'hippopotame au *maillot* dont s'est enrichie la ménagerie de Londres, et vous le concevrez, mes aimables lectrices, lorsque je vous dirai que j'avais eu vent de l'ascension sur un cheval que devait faire M. Le Poitevin et du navire aérien de M. Petin. Moi qui ne rêve que voyages à travers les plaines atmosphériques! moi qui ai prédit que, sous peu d'années, voitures de toutes les espèces, lourdes locomotives, chemins macadamisés et rail-ways seront abandonnés et que nous ne vivrons plus, comme l'oiseau, que dans l'air! Je suis donc revenu vite à Paris, aussi vite qu'on peut aller pour le moment sur mer et sur terre par le secours de la vapeur, tout en me disant que si l'homme ne réussit pas à se promener dans l'atmosphère plus facilement qu'il ne se promène sur l'Océan, mieux vaut devenir tout de suite hippopotame, mais hippopotame de la ménagerie de la reine Victoria, entendons-nous bien, avec toutes les aisances dont peut s'aviser l'être intelligent, par excellence, pour rendre la vie *confortable* à la plus lourde et à la plus laide de toutes les bêtes qui soient au monde.

Me voici donc dans le Champ-de-Mars ravi d'aise et m'étant fait *d'avance* et *d'après* les dessins des affiches qui ornaient les murs de la bonne ville de Paris, une idée ravissante d'un cheval fringant, galopant dans l'air sous l'éperon de son cavalier... Eh! qu'ai-je vu, grand Dieu! le plus admirable des animaux, la plus semillante des juments baissant la tête entre ses jambes dès qu'elle a eu perdu terre, et présentant au naturel l'aspect de ce malheureux mouton mort qui pend au collier des chevaliers de la toison d'or! Évidemment l'*Aérienne* n'avait pas compris cette fois ce que nous attendions d'elle: mais au second voyage, elle a pris sa revanche, la tête haute, le jarret tendu, elle avait tout-à-fait bon air.

Ne croyez pas, mes aimables lectrices, que cette ascension d'un aéronaute *cavalier*, qui paraît, au premier moment, n'avoir pour but que de montrer du *nouveau* aux bons Parisiens, soit sans portée! Les gens qui pensent, et je suis de ce nombre, veuillez le croire, ont parfaitement compris qu'il sera très-facile de transporter ainsi suspendus, et sans avoir à craindre qu'ils se battent entre eux, tous les chevaux d'un escadron et même d'un régiment entier de cavalerie, sous la carène des navires aériens de M. Petin, de sorte que chevaux et cavaliers, en touchant terre, se trouveraient arrivés sur le champ de bataille sans fatigue, dispos et en état de faire à la minute chacun son devoir. Ceci n'est pas un rêve, vous allez voir.

Sans courir au Palais national, on peut prendre une idée, sur les murs de Paris, qui sont les plus abondants, si non les plus élégants de tous les nouciorama, de la structure du navire aérien qui nous est promis. A la proue, au milieu, à la poupe sont les quatre ballons destinés à *enlever* le navire avec ses passagers et sa cargaison; trois grandes roues à palettes, des hélices, et autres *engins* propres à accélérer le mouvement, à monter et à descendre suivant qu'on veut prendre le vent du haut ou du bas, profiter de tel courant atmosphérique plutôt que de tel autre. Ces combinaisons qui donnent la facilité de gouverner et de diriger le navire, démontrent surabondamment que le secret de la navigation aérienne est *trouvé*. Le navire Petin aura 120 mètres de longueur sur 27 de largeur et 36 de hauteur; à peu de chose près la dimension de la nef de Notre-Dame ou d'un vaisseau de guerre; il ne coûtera que de 2 à 300,000 francs, tandis qu'un vaisseau de guerre coûte le double et le triple. Une souscription pour la construction du premier navire aérien vient d'être ouverte au Palais national, 1, rue du Vingt-Quatre Février, et chez l'inventeur, 34, rue Rambuteau; je ne doute pas que les 300,000 francs ne soient promptement réunis. Ainsi, avant peu, nous pourrons en quarante-huit heures, et sans la moindre fatigue, avoir fait le tour du globe. Préférons-nous le plaisir de le voir tourner sous nos pieds? Arrivés aux couches supérieures de l'atmosphère qui ne font que deux cents lieues à l'heure, tandis que la terre en fait quatre cents dans le même espace de temps, en tournant sur elle-même, nous mettrons en panne, et braquant nos lunettes, nous verrons passer les Indes, les mers, les îles, les nouveaux et les anciens continents. Voulons-nous aller demander à déjeuner à un ami? Nous partirons à 9 heures ou à 10 heures du matin par les paquebots aériens qui vont s'établir, et en dix minutes, une demi-heure, une heure, nous serons à Orléans, à Lyon, à Marseille, à Lille, à Strasbourg, regardant en pitié au-dessous de nous les vénérables locomotives qui marchent aussi lentement, comparativement à nous, que la vénérable tortue dont je vous parlais tout-à-l'heure. Puis apparaîtront les équipages et même les *fiacres aériens*, deux mots *l'un de l'autre étonnés*. Mais que deviendront alors les douanes et les douaniers, les auberges et les aubergistes? Ils prendront d'autres métiers. A Madrid, dans le couvent de Valverde, se construit en ce moment l'*Eole* de M. Montemayor, dont j'ai eu l'honneur de vous parler il y a de cela deux ou trois ans. A bord de l'*Eole*, on aura des laboratoires pour fabriquer le gaz hydrogène et la vapeur d'eau; en plus, une provision de ballons destinés à différentes manœuvres, enfin un train d'artillerie, *inoffensif*, ce dit-on, et qui ne doit servir qu'à faire des salves ou des signaux pour avertir les *terriens* que les *aériens* ont besoin d'eau ou de vivres. Cette artillerie me *chiffonne*. En cas de guerre, elle pourrait bien cesser d'être *inoffensive*, et en cas de *naufrage*, le mot de *chutage* me paraît meilleur, gare dessous, s'il fallait jeter les canons qui font une partie du lest!... A ce propos, les sacs de terre ou de sable, les bottes fourrées, les couvertures, qui tombent du haut des airs, de nos aérostats modernes, me semblent exiger une loi de police, toute nouvelle, pour le cas où les ballons se multiplieront. Et les eaux ménagères des grands navires aériens... Jolie pluie à recevoir!... J'y réfléchirai, et j'enverrai à ce sujet un mémoire à l'Académie des sciences.

Quant à M. Green qui s'est placé lui-même sur la selle de son cheval, comme Sancho-Pança se trouva jadis placé, par le fait des voleurs, sur le bas de son grison, que ceux-ci avaient *détourné*, nous n'en parlerons que pour mémoire, mais nous saluerons avec respect les courageux savants qui vont chercher là haut le secret de la *confection* de la neige et de la grêle.

Un autre savant, de New-York, celui-ci passe son *temps* à calculer le *temps* que perd annuellement l'humanité tout entière. Il a trouvé, 1° que l'espèce humaine civilisée répète *annuellement* au moins 130,000,000,000 de fois ces deux questions: *Comment vous portez-vous?* — *Comment allez-vous?* Ce qui lui fait perdre environ 2,166,666,666 heures, soit 216,666,666 journées de travail, en fixant à 10 heures seulement la mesure de chaque journée — 2° que l'homme populaire (il faut entendre ce mot dans le sens *américain*) bâille au moins dix fois dans une réunion quelconque d'individus, lorsque cette réunion dépasse une certaine durée. En évaluant à 800 le nombre de bâillements auxquels l'humanité se livre dans toutes les réunions possibles, nous trouvons, avec notre savant, 104,000,000 de bâillements par année; à deux secondes par chacun, c'est une perte en temps de 3,611,111 journées de travail. Ces deux calculs faits, notre Américain fixant comme terme moyen, à 2 fr. 50 c. le prix de la journée de travail, trouve que l'espèce humaine, avec les répétitions seules de deux toutes petites questions, et ses bâillements, *dépense* ou manque à gagner, comme il vous plaira, chaque année la somme de 696 millions de francs. Voyez comme nous sommes riches *sans nous en douter*, puisque, *sans nous en douter* davantage, nous gaspillons *l'un dans l'autre*, cette énorme somme par an!.... Mais il ne s'arrêtera point là, notre calculateur. Il s'occupe en ce moment d'établir la perte de *temps* occasionnée par le *temps* qu'on met à parler de la pluie et du beau *temps*; il calculera ensuite ce que dépensent en temps, les fumeurs, les priseurs; viendra le tour du temps dépensé par les femmes en laissant tomber leurs dés, leurs ciseaux, leurs pelotons de fil, leurs aiguilles, etc., etc. Je prie mes aimables lectrices de vouloir bien m'adresser quelques documents sur ces choses-là; ils seront fidèlement transmis à ce savant illustre. Chacun doit, en ce qu'il peut, aider à enrichir l'humanité; et n'est-ce pas le faire que de lui montrer comme quoi le fleuve du temps roule plus de paillettes d'or donnant des lingots, que les flots du Scarmentado?

Fernand DE LASTOURE.

ÉDUCATION.

RELIGION ET MORALE.

LE SOUVENIR.

Demandez à la mémoire ce qu'elle poursuit ainsi. Elle est trop abîmée dans le sentiment de son bonheur passé pour l'analyser. Elle erre sur des ruines, mais elle les vivifie ; tout entière à ses souvenirs, elle les prend pour des sensations, et ces sensations intérieures sont plus fortes que celles du dehors. En vain le temps a tout emporté, en vain tout s'est évanoui ; les images d'autrefois reposent devant elle comme des songes, mais comme des songes qui dépendent de la volonté ; tout s'est évanoui sans doute, et cependant tout est revenu, comme si le cœur, quand il aime fortement, avait le pouvoir, ainsi qu'Ulysse, d'évoquer les ombres.

Ah ! qu'ils sont purs ces plaisirs de l'âme, qu'elles sont nobles ces conquêtes que nous faisons ainsi sur ce que le temps paraissait avoir anéanti ! Grâce à la mémoire, rien de ce que nous avons senti n'est perdu. Ce que nous avons aimé peut être aimé encore. Elle dit à la science de lui prêter son flambeau, et le flambeau du génie, rallumé par elle, brille devant nous comme s'il venait de luire pour la première fois. Elle dit à la vertu : Ta récompense n'est pas de ce monde, mais rien de ce que tu feras ne sera perdu pour toi, et le souvenir du bien que tu auras produit restera avec toi pour que tu ne te nourrisses que de ta propre culture !

Que dis-je? elle trompe toutes les douleurs. Elle grave dans le cœur de l'exilé l'image de la patrie, et cette image, qu'il n'est pas au pouvoir des tyrans de lui enlever, reste avec lui pour que l'infortune elle-même ait ses douceurs. Inspiré par elle, l'exilé puise dans les souvenirs de la patrie, je ne sais quelle mélancolie rêveuse qui adoucit son génie, qui lui fait trouver du charme dans une solitude peuplée de ses illusions, et qui lui fait tirer des sons d'une lyre qui, sans cela peut-être, serait restée muette entre ses doigts.

Il y a une rêverie aussi douce qui nous porte vers l'avenir ; mais l'avenir n'est pas encore à nous, et quelque délicieux que soit le vol de l'espérance, il n'est pas en son pouvoir de faire que ses ailes ne se ralentissent pas quand la vie elle-même se rembrunit et rétrécit à nos yeux l'horizon. L'imagination également a ses extases ; mais la raison la ramène à la réalité, et l'imagination, lancée dans notre monde, n'y trouve plus la force de ranimer ses fantômes. O souvenir ! toi seul nous conduis, non pas seulement dans les champs du possible, mais dans le domaine de l'irrévocable ! Tout ce qui a été à nous, tu nous le donnes encore.

La raison la plus sévère ne taxe point d'exagération tes excursions sublimes, et la morale applaudit à tes rêveries, qui ne sont plus à ses yeux d'inutiles contemplations, puisqu'elles font la récompense de la vertu et la punition du crime.

Nous nous retournons vers les jours qui sont déjà loin de nous, comme nous regardons, du sommet d'une montagne, avant de descendre de l'autre côté, le toit ami où nous avons reçu l'hospitalité. Nous avons fait quelques pas pour nous en éloigner, mais qu'est-ce que la distance pour le cœur? Ne franchit-il pas l'espace qui le sépare de ce qu'il aime, comme les coursiers des dieux franchissaient l'espace qui sépare la terre des cieux? Le temps, l'espace, ce qui se mesure, ce qui coule, ce qui a des bornes est pour la nature. L'âme ne connaît point tout cela. Qu'importe quand elle ne retrouverait plus la maison paternelle telle qu'elle était, si l'image adorée est devant elle? Elle la voit, cette image chérie, et mille jours ont inutilement brillé sur la terre. Le passé a rejoint le présent : la chaîne de la vie, qui s'étendait au loin, se recourbe en anneaux. Le point de soudure a disparu : tout ne fait qu'un, et le temps n'a plus de prise sur une vie qui se replie sur elle-même, comme l'éternité dont elle devient l'image.

EDOUARD RICHER.

UNE FAUTE.

SCÈNES DU MONDE RÉEL.

Nos plus grands maux nous viennent de nous.

I.

— C'est Amélie!... voilà Amélie!... Et aussitôt toutes les pensionnaires, grandes et petites, accoururent au-devant de la charmante personne qui arrivait dans le jardin, et qui répondait d'un air à la fois radieux et affectueux aux empressements de ses anciennes compagnes. Les bonjours, les embrassades, les questions, les réponses se croisaient comme un feu roulant, et tous les regards se fixaient avidement sur Amélie.

— Comme elle est belle! disait l'une.

— Voyez donc, Mesdemoiselles, quelle élégance! Robe de popeline... chapeau de crêpe avec des fleurs... mantelet écharpe... Ombrelle blanche...

— Tu vas donc te marier?

— Es-tu déjà fiancée?

— C'est ma toilette de tous les jours.

— De tous les jours!

— Certainement! Voilà un an que je ne suis plus pensionnaire... Dieu merci! ajouta-t-elle en baissant la voix.

— Oui, tu peux bien dire *Dieu merci*, s'écrièrent plusieurs jeunes filles, car rien n'est ennuyeux comme la pension!

— Tu avais tant promis de venir nous voir!...

— Et depuis au moins six mois tu n'as pas paru!

— Elle s'amuse, voilà pourquoi elle nous oublie, Mesdemoiselles!

— Oh! je ne m'amuse pas positivement tous les jours; mon père fait ce que je veux, mais ma tante....

— Est-ce que tu ne vas pas au bal, au concert, au spectacle?

— Et aux musées, aux Tuileries?...

— Si fait vraiment, mais pas autant que je le voudrais. Ma tante est âgée, elle n'aime pas le monde, et, sans papa, je ne sortirais pas du tout. Mais il y met bon ordre, et j'ai obtenu de lui qu'il donnât de petites soirées. Ne faut-il pas que je m'accoutume à tenir la maison de mon père?

— C'est juste!

— Ta tante est bien sévère!... Je l'ai vue quelquefois quand elle venait ici au parloir...

— Mais, au fond, elle est bonne, reprit Amélie, c'est une justice que je dois lui rendre... Seulement elle ne se souvient jamais qu'elle a été jeune, qu'elle a aimé à s'amuser et elle me fait à tout propos des sermons... qui n'en finissent pas!

— Raconte-nous donc les bals où tu es allée, veux-tu?

— Et les soirées, les concerts?

— Est ce que tu as vu le grand Opéra?

— Certainement, et plusieurs fois.

— Est-elle heureuse, cette Amélie!

— As-tu beaucoup d'adorateurs?

— En vérité, il n'y a plus d'enfants!.. s'écria Amélie en riant, et elle pressa du dos de la main la joue rebondie et fraîche de l'espiègle de dix ans qui venait de lui faire cette question.

— C'est que tu es si jolie! ajouta la petite avec câlinerie.

— Raconte, raconte!.. Et le cercle se rétrécit autour du banc sur lequel étaient assises Amélie et sa plus chère amie, Jenny.

Rien n'était gracieux comme ce groupe de jeunes filles de différents âges, dont les unes étaient à genoux sur le sable, les autres assises à terre, les autres debout, et qui se détachait sur le feuillage d'un bosquet de lilas... Les sous-maîtresses, jeunes aussi, et curieuses aussi, ne se sentaient pas moins désireuses d'entendre parler de ce monde qui apparait si séduisant à l'inexpérience et surtout à celles que la nécessité condamne à vivre dans le silence de l'étude et de la retraite; seulement elles s'efforçaient de ne pas témoigner le vif intérêt inspiré par les récits d'Amélie, qui racontait sans se lasser, et avec la certitude de ne pas lasser non plus son auditoire.

Près d'une heure s'était passée ainsi; car on était au samedi soir, et la récréation avait plus de durée ce jour-là et à cette heure-là, lorsqu'une voix s'écria : « Amélie ne vous dit pas tout, Mesdemoiselles! Elle va se marier. Elle doit épouser le baron de Berghen. »

Amélie rougit et regarda Jenny d'un air de reproche. Jenny lui serra la main et répliqua : « Je ne sais pas où Elodie va chercher les nouvelles qu'elle nous donne toujours comme certaines...

— Parce qu'elles le sont! reprit vivement la jeune fille. Personne n'ignore que le baron est reçu journellement chez M. Deville, qu'il accompagne souvent ces dames au concert, au spectacle; qu'il est le danseur préféré d'Amélie...

— Le baron danse parfaitement la mazurka et la polka, voilà tout le mystère de cette préférence.....

— Nie si tu le veux, mais on ne parle que de cela dans les salons, et je t'en avertis en amie, afin que si ton mariage avec le baron n'est pas une chose convenue.....

— Mais il n'en a jamais été question! s'écria Amélie dont les joues étaient en feu. Que le monde est méchant!

— Alors, ma chère, il est grandement temps, comme le disait l'autre jour Mme de Crolles, de mettre un terme à des assiduités qui finiront par te compromettre.

— Il me semble, reprit Amélie d'une voix altérée, que mon père est le meilleur de tous les juges dans ce qui me regarde... Viens, Jenny, tu sais que je

t'emmène ce soir. Madame est rentrée sans doute ; nous allons l'embrasser. Bonsoir, Mesdemoiselles. Sachez bien que je ne me marie pas, que je n'y songe même pas... Tu me feras plaisir de le dire, ma très-chère Elodie, aux personnes qui se prétendent si bien informées. »

Amélie était fort émue, fort agitée en sortant avec son amie de l'institution où elle avait été élevée. Toutes deux montèrent dans le fiacre que le domestique de M. Deville était allé chercher, et alors Amélie s'exhala en plaintes amères contre les gens dont le plus grand plaisir est de s'occuper de ce que font les autres pour en tirer des conséquences fâcheuses.

— Allons, dit Jenny avec douceur, ne te fâche pas !... Mais réellement, chère amie, il est temps que le baron s'explique.

— S'il ne s'était pas expliqué, reprit Amélie vivement, crois-tu que mon père, que ma tante surtout consentiraient à le recevoir si souvent?

— Alors c'est une affaire arrangée....

— Pas du tout.

— Je n'y comprends plus rien....

— Tu vas comprendre... Un autre prétendant s'est présenté.

— Ah ! vraiment?

— Oh ! j'ai le cœur plein de bien des choses, va, et je ne pourrai te les raconter que ce soir, parce que ce serait trop long à présent. Ma tante fait la discrète, mais j'ai tout deviné... et je suis outrée... Non, il n'est pas possible que mon père songe à me sacrifier ainsi !... Un vieillard !...

— Un vieillard?...

— Oui, de soixante ans au moins.... Il est immensément riche.... et le baron ne l'est pas, à ce que je peux croire.... Moi, je n'ai pas de dot. La place que mon père occupe est belle ; mais elle l'oblige à une certaine représentation, de sorte qu'il n'y a pas moyen de faire des économies.

— Comment as-tu appris.... On t'a donc présenté le nouveau prétendant?...

— Ne me questionne pas à présent... Plus tard, je te dirai tout.... quand nous serons sans lumière, parce que j'ai fait quelque chose.... de très-mal.... et je n'oserais pas te l'avouer si tu me regardais....

— Qu'as-tu donc fait, bon Dieu !

— Tu sauras tout. Nous allons ce soir au concert, bien contre mon gré ; car j'ai le cœur gros.... Peu de temps avant l'arrivée de ce M. Grauhlet, le baron avait disparu.... Nous ne l'avons rencontré ni aux Tuileries, ni au bois, ni au spectacle... N'est-ce pas bien singulier?

— En effet, c'est singulier !

— J'en ai conclu, d'après ce que j'ai entendu, que mon père l'aura remercié.

— Est-il possible!.. ma pauvre Amélie ! »

Amélie, en pleurant, se jeta dans les bras de son amie ; puis, se dégageant soudain, elle s'écria avec vivacité : « Mais quoi qu'on fasse, je ne serai pas la femme de M. Grauhlet. Tu le verras ce soir au concert, et demain à dîner. Oh ! quel bonheur pour moi, chère amie, dans les circonstances où je me trouve, que ta mère ne soit pas à Paris ! Je peux du moins t'avoir à moi toute seule, et j'ai tant besoin de consolations et de conseils ! »

En cet instant la voiture s'arrêta à la porte de la maison où demeurait Amélie.

M[lle] Deville accueillit les deux amies avec sa bonté accoutumée. C'était une de ces personnes douces et dévouées qui ont consacré leur jeunesse à soigner leurs vieux parents, puis les enfants de leurs frères et sœurs, et qui n'ont jamais négligé et oublié qu'elles-mêmes. Amélie avait trouvé dans sa tante un cœur

de mère ; mais ingrate, comme trop souvent on l'est au jeune âge, elle n'avait jamais répondu comme elle l'aurait dû à une tendresse profonde. Elle partageait le préjugé qui fait accuser les vieilles filles de roideur et d'égoïsme. Consulter sa tante sur quoi que ce fût, c'eût été, à ses yeux, un non-sens impardonnable. Que pouvait elle savoir du monde, celle qui avait toujours vécu loin du monde? Cette pauvre tante était et devait être *arriérée* en tout, et ses idées remontaient assurément au temps des Patriarches A la pension, la plupart des compagnes d'Amélie pensaient de même, Jenny excepté; Jenny, à qui Dieu avait conservé sa mère et qui voyait son grand-père, sa grand'mère entourés du plus tendre respect. Aussi combattait-elle de tout son pouvoir l'injustice d'Amélie envers Mlle Deville; mais à peine était-elle écoutée. Gâtée par son père, Amélie ne supportait que difficilement la plus légère observation, et elle ne voulait pas admettre que l'expérience de ceux qui nous ont précédés dans la vie eût quelque valeur, alors surtout que cette expérience avait été acquise en dehors de ce monde, où règnent la mode et un savoir-vivre tout de convention.

Après être restées quelques instants au salon, les deux jeunes filles passèrent dans la chambre d'Amélie pour s'occuper de leur toilette.

— As-tu entendu ce que vient de dire mon père? demanda Amélie tout en étalant sur le lit sa robe, sa ceinture, ses fleurs, ses gants, son éventail. *On ne sait pas ce qui peut résulter d'un sourire!* Je ne le sais que trop, et je ne sourirai certainement pas à M. Graublet!

— Amélie, je t'en prie, reprit doucement Jenny, ne sois pas maussade avec une personne que ton pere parait désirer....

— De captiver, n'est-ce pas?

— Non, mais d'accueillir.

— Oh! je suis trop bien instruite de ce qu'on médite pour ne pas anéantir, sans retour, toutes ces espérances!

— Quelqu'un t'a donc mise dans la confidence? »

Amélie rougit en détournant la tête, et répondit : Je te dirai tout ce soir.

— Eh bien! je te déclare que je n'écouterai rien si tu ne promets pas d'être, avec M. Graublet, aimable, gracieuse, comme tu l'es avec tout le monde.... Voyons, veux-tu mécontenter ton père en blessant, par les grands airs que tu sais prendre quand il te plait, une personne qu'il reçoit, et qui a peut-être à son amitié des droits que tu ignores?

— Nous verrons, répondit Amélie sèchement.

— D'ailleurs, c'est un vieillard, et son âge seul....

— C'est justement son âge qui le rend plus ridicule et plus odieux!

— On t'a fait peut-etre un faux rapport...

— Un faux rapport!... *Mes oreilles ont entendu!* » dit la jeune fille en baissant la voix et en se penchant vers son amie, dont elle serra fortement la main; puis elle se détourna, et se mit à chercher quelque chose dans ses tiroirs.

Jenny se tut.

— Tu as raison, reprit soudain Amélie; toute réflexion faite, je serai *aimable : à pédant, pédant et demi*, n'est-ce pas?... Attends, voilà une fleur qui n'est pas bien placée.... Sais-tu, Jenny, que, si j'étais coquette, j'aurais grand tort de te *produire* avec moi? Tu es charmante, au moins!

— Oh! si tu me cajoles, je croirai que tu as quelque chose à te faire pardonner!.. Viens; tu sais que ton père n'aime pas à attendre. »

II.

— Le voilà ! murmura Amélie à l'oreille de son amie au moment où l'on entrait dans la salle du concert.

— Qui ? le baron ? demanda bien bas Jenny.

— Eh non !... M. Grauhlet.... Il nous a devancés, et il nous garde des places... à droite, tout près de l'orchestre. »

Jenny remarqua alors un vieillard à cheveux blancs qui faisait signe à M. Deville de venir de son côté ; et, peu d'instants après, Jenny pouvait examiner à la dérobée le nouveau prétendant. Elle le trouvait très-bien pour un vieillard ; mais elle comprenait qu'à la place de son amie, elle aurait dit *non* mille fois. Cette belle tête au teint brun, couronnée de longs cheveux blancs, ne pouvait, à son avis, inspirer que du respect ; et il faut à une jeune femme un autre sentiment que celui-là pour l'homme qui doit être son époux.

Pendant le concert, M. Grauhlet fut aux petits soins pour Amélie : quant à celle-ci, elle se montrait polie, mais d'une froideur glaciale. Deux ou trois fois M. Deville se pencha à son oreille et lui fit sans doute quelques reproches, car elle rougit et ses yeux se remplirent de larmes ; mais vainement elle voulut, pour obéir à son père, être, avec M. Grauhlet, moins sèche, plus aimable ; ses lèvres ne pouvaient sourire, et Jenny souffrait avec elle et pour elle. Cette soirée lui semblait devoir ne jamais finir.

Au retour, M. Deville, qui avait rappelé amicalement au vieillard qu'il était attendu le lendemain à dîner, adressa à sa fille des reproches fort vifs sur la manière dont elle se conduisait envers une personne qu'il l'avait priée si instamment d'accueillir. Amélie, sans répondre, se mit à pleurer : mais, pour la première fois, M. Deville parut peu touché de ses larmes.

— Je veux que demain, dit-il d'un ton ferme, M. Grauhlet puisse se croire, au milieu de nous, en famille. »

Amélie pressa fortement le bras de son amie comme pour lui dire : Comprends-tu ? Jenny répondit, de la même manière, qu'elle ne comprenait que trop bien, et qu'elle plaignait du fond du cœur sa malheureuse amie.

— Mademoiselle Jenny, dit encore M. Deville, je vous demande instamment d'user de toute votre influence sur l'esprit d'Amélie pour la bien persuader que son père *sait* ce *qu'il fait*, qu'il a en vue son bonheur, et que ce bonheur dépend de l'impression qu'elle produira sur M. Grauhlet. »

— Tu l'as entendu ! s'écria Amélie en se jetant dans les bras de son amie, lorsqu'enfin toutes les deux se trouvèrent seules. Puis-je douter encore du sort qu'on me prépare ! » Et ses pleurs coulèrent de nouveau.

— Voyons, voyons, répondit Jenny, raconte-moi tout ce que tu sais. Il ne m'est pas possible de croire que ton père veuille te marier malgré toi, et surtout à un homme de cet âge.

— Eh bien ! je vais tout te dire : mets-toi là sur le divan, bien dans l'ombre. »

Amélie s'assit à côté de Jenny, et, l'entourant d'un de ses bras, elle appuya sa tête sur l'épaule de son amie.

— Tu sais, dit-elle, que le baron me faisait sérieusement la cour.... Il devait passer seulement quinze jours à Paris.... et il y est resté trois mois.... Tu sais aussi qu'il me plaît.... et, à la manière dont il était reçu ici, je n'ai pu douter que notre mariage ne fût convenu entre mon père et lui..... Tout-à-coup il a disparu.... J'en ai ressenti d'abord de l'étonnement, ensuite du dépit, et enfin

un vrai chagrin. Personne dans la maison ne s'est montré surpris ni inquiet de de cette absence.... Je n'ai pas osé en parler à mon père....

— Pourquoi ne pas te confier à ta tante?

— Est-ce qu'elle m'aurait comprise?... Un soir que nous étions seules, je me suis hasardée à dire, sans la regarder : Je crains que le baron ne soit malade ! — Malade ! a-t-elle répondu ; je ne le crois pas ; le jour de son départ, il était en bonne santé.

— Le jour de son départ ! répéta Jenny. Ainsi, le baron est parti !...

— Oui, ma Jenny, et sans me faire ses adieux !

— Pauvre amie !

Il y eut un moment de silence.

— Mais ton père l'a vu, sans doute? demanda Jenny.

— Mon père ne m'a pas dit un mot de lui.

— A ta place, je le répète, je me serais confiée à ta tante.... Je comprends que tu n'aies pas osé t'adresser à ton père... Mais Mlle Deville est si bonne ! et elle t'aime tant !

Amélie fit un geste d'impatience.

— Et comment M. Grauhlet a-t-il été introduit ici? C'est peut-être une ancienne connaissance de ton père?... Tu as l'imagination vive, mon amie, et qui sait si tu ne te figures pas des choses...

— Je ne me figure rien... Écoute : il y a trois jours, oui, c'était mercredi dernier, François vint me dire qu'un Monsieur âgé demandait à parler à mon père, et qu'ayant appris que mon père était sorti, il sollicitait la permission de l'attendre. Ma tante venait de sortir aussi... Après un moment d'hésitation, je me décidai à le recevoir et à lui tenir compagnie... Je ne pouvais faire moins pour un vieillard. François annonça M. Grauhlet de Marseille, et le premier coup d'œil que je jetai sur M. Grauhlet lui fut favorable.

— C'est un beau vieillard, dit Jenny. Il a dans le regard quelque chose qui attire ; et ses traits réguliers annoncent la bonté.

— Le veux-tu pour mari? je te le cède de grand cœur.

— Je ne peux croire, ma bonne Amélie, qu'il se présente à titre de prétendant...

— Ah ! tu ne peux le croire ?... Je le conçois, un homme de cet âge devrait être raisonnable. Mais écoute la suite.. Je lui fais accueil. Dès en entrant, il avait attaché les yeux sur moi, et si fixement, que je commençai à me sentir embarrassée... M. Grauhlet s'en aperçut ; portant alors ses regards autour de lui, il dit : « Voilà de jolies aquarelles. C'est sans doute votre ouvrage, Mademoiselle? — Oui, Monsieur. — Me permettez-vous de les admirer de près? Sans attendre ma réponse, il se lève et passe en revue tous mes dessins. Je l'entendais murmurer à mi-voix : Elle est en effet charmante !... Des talents... un air de modestie... Et ce piano, Mademoiselle? c'est assurément le vôtre? — Oui, Monsieur. — On m'a dit que vous avez une très-belle voix. — Monsieur, en vérité.. Tu comprends, chère amie, que je ne savais que répondre. Il semblait faire l'inventaire de ma personne, de mes talents avec un sans-gêne mêlé d'une telle bonhommie que je ne pouvais me fâcher, bien que par instant je sentisse certains mouvements d'impatience qui me faisaient monter le rouge à la figure. Mon métier à tapisserie était auprès d'une des fenêtres. M. Grauhlet alla, sans compliment, soulever l'enveloppe qui le recouvrait, et dit : « Vous peignez aussi bien, Mademoiselle, avec l'aiguille qu'avec le pinceau. » Ses regards se portèrent encore de côté et d'autre, il aperçut ma corbeille à ouvrage d'où s'échappait une broderie : je crois,

en vérité, que, s'il avait osé, il en aurait visité le contenu... Pourtant, son manque de savoir-vivre n'alla pas jusque là.

— Ma bonne Amélie, à son âge on peut se croire permis... bien des choses, sans pour cela manquer de savoir-vivre.

— Comme il te plaira, répondit Amélie un peu sèchement, et elle fit un mouvement pour se dégager du bras qui l'entourait; mais Jenny la pressa doucement contre son cœur, et Amélie continua, toujours appuyée sur l'épaule de son amie. « M. Grauhlet venait enfin de s'asseoir, et je cherchais en moi-même que dire à ce vieillard qui me regardait si constamment, lorsque mon père rentra.

— M. Grauhlet de Marseille, dis-je à mon père. Mon père s'avança aussitôt avec le plus aimable sourire, lui tendit la main d'un air cordial en lui souhaitant la bienvenue, et je m'esquivai.

— Ce n'est pas tout? demanda Jenny, après avoir attendu vainement que son amie continuât.

— Non, ce n'est pas tout, reprit Amélie d'une voix altérée et en se cachant la figure dans le sein de son amie. Mais je n'ose te dire ce que j'ai fait.

— Qu'as-tu donc fait, ma pauvre Amélie? Oh! parle, je t'en prie!

— Quelque chose de bien mal... quelque chose de honteux... Non, je ne t'avouerai jamais cela!

— Au nom du Ciel explique-toi!

— Eh bien! reprit la jeune fille en parlant si bas que Jenny l'entendait à peine, poussée, par je ne sais... quelle... mauvaise inspiration,... par une curiosité dont je n'ai pas été maîtresse... je suis restée tout contre la porte du salon... dans le petit corridor... et j'ai... écouté!... »

Cette fois le silence se prolongea beaucoup plus.

Jenny comprenait l'angoisse que devait éprouver son amie après un tel aveu; mais elle était trop franche pour chercher à l'apaiser par quelques paroles qui auraient pu faire croire qu'elle-même n'était pas profondément honteuse d'une semblable faute.

— Et tu as entendu?..... demanda-t-elle avec effort.

— J'ai entendu, reprit Amélie le cœur serré, car elle avait deviné ce que pensait et sentait Jenny, les mots de mariage, de dot, de convenance... Quelques paroles seulement venaient jusqu'à moi; c'était lorsque l'un de ces deux Messieurs élevait la voix... M. Graulhet a dit, entre autres choses : Qu'importe la dot!... je suis riche... Seulement, pensez-vous que ce genre de vie pourra lui convenir?... La réponse de mon père m'échappa, mais M. Grauhlet répliqua : Touchez là, c'est une affaire conclue. Je reconnaîtrai à votre fille cent mille francs d'apport; êtes-vous satisfait? — Je suis heureux, Monsieur, bien heureux je vous assure. — Mais, un moment, reprit M. Grauhlet, pas un mot à cette chère enfant!... Je veux faire *ma cour* d'abord, et *me déclarer* moi-même! — Comme il vous plaira, je vous promets un secret inviolable! répondit mon père; et je les entendis rire tous les deux... Pour moi, je ne riais pas, Jenny! Tout émue de ce que je venais d'apprendre, je me réfugiai dans ma chambre. Mon cœur battait... oh! il battait... Non, les mots ne peuvent dire les idées qui me passèrent par la tête pendant près d'une heure. J'étais comme folle. Tantôt je voulais aller me jeter aux pieds de mon père et le supplier de ne pas me sacrifier à ce vieillard..... Tantôt, en songeant de quelle manière j'avais appris ce secret, j'éprouvais une telle honte de moi-même que je me disais en pleurant : Non, non, plutôt devenir sa femme que d'avouer... ma... bassesse... O Jenny! Jenny! ne me repousse pas, ne me rejette pas quelqu'indigne

que je sois maintenant de ton amitié !

— Pauvre Amélie ! disait Jenny. Et elle embrassait son amie en pleurant, et en répétant : Pauvre Amélie !... ta tante pourrait, je t'assure, te donner un bon conseil ! Elle a de l'influence sur l'esprit de ton père...

— Non, non !... d'ailleurs, comment lui avouer !... » Amélie s'interrompit et se cacha la figure dans ses mains.

Il était trois heures du matin lorsque les deux amies se séparèrent, sans avoir pu trouver un moyen de sortir du cruel embarras où les mettait l'une et l'autre un secret ainsi surpris.

III.

Le lendemain, en partant pour la messe, Mlle Deville remarqua la pâleur et l'air d'abattement des deux jeunes filles ; mais elle ne fit aucune question. Elle souffrait depuis longtemps, sans jamais se plaindre, de la froideur et du manque de confiance de cette nièce pour qui elle se serait dévouée, comme elle s'était dévouée pour ses autres parents, et elle se contenta, le reste de la journée, de l'entourer de soins ainsi que Jenny. Elle devinait que la disparition subite du baron de Berghen avait dû causer une vive peine à la fière et impérieuse Amélie. Peut-être, si sa nièce lui eût confié ce chagrin, aurait-elle su trouver de ces mots qui adoucissent et consolent ; la recherche du jeune baron était agréée par M. Deville, sa sœur le savait ; elle savait encore que l'heureux prétendant était allé chercher un consentement vivement désiré ; mais Amélie ne jugeant pas sa tante capable de la *comprendre*, ne lui parlait jamais que de choses indifférentes, et Mlle Deville se renfermait dans le silence que lui imposait, en quelque sorte, la réserve de sa nièce.

— Son cœur m'est fermé ! se disait-elle souvent avec un soupir, et vous savez cependant, mon Dieu, si je l'aime, si je voudrais la voir heureuse ! »

Au retour de la messe, les deux jeunes filles ayant obtenu de ne point sortir ce jour-là, allèrent s'enfermer dans la chambre d'Amélie. Elles passèrent à former les projets les plus impraticables pour mettre fin à la recherche de M. Graulhlet, le temps que M. Deville et sa sœur employèrent à faire, chacun de son côté, quelques visites.

A l'heure du dîner, plusieurs amis de la maison étaient réunis ; M. Graulhlet arriva le dernier, et l'on se mit à table.

Placé en face d'Amélie, à côté de Mlle Deville, M. Graulhlet, en quelque sorte perdu dans la contemplation de la jeune fille, eut parfois des distractions qui firent sourire ses voisins et qui amenèrent sur le visage d'Amélie une expression de moquerie contenue ; mais peu à peu, il prit part à la conversation générale, qui roula d'abord sur des sujets indifférents, puis sur quelques-unes des grandes questions de l'ordre moral et social des États civilisés. Le vieillard s'exprimait avec beaucoup de facilité, et il émettait avec clarté, avec dignité, des idées aussi sages que justes.

Après le café, plusieurs groupes se formèrent dans le salon. Amélie, Jenny et deux autres jeunes personnes, Caroline et Juliette, s'étaient réunies près de l'embrasure de l'une des fenêtres où elles chuchotaient.

M. Graulhlet s'approcha, et prenant une chaise, il s'assit à côté d'Amélie en disant : « Oh ! gente jeunesse ! m'est-il permis de venir montrer mon vieux visage dans ce joli cercle ?

— Comment donc, Monsieur, n'êtes-vous pas assuré d'être partout le bienvenu ? dit Amélie d'un air presqu'aimable, car, sans le savoir, le vieillard venait lui offrir l'occasion qu'elle désirait de se

montrer en complète opposition avec lui ; elle s'était arrêtée à ce parti après avoir longuement discuté avec son amie sur les moyens de se défaire de son vieux prétendant.

— Et d'autant plus le bienvenu, ajouta Jenny, que nous causions entre nous de la singulière corporation dont vous avez parlé à dîner, Monsieur, de celle des porte-faix de Marseille.

— Vraiment? ce sujet vous intéresserait? demanda le vieillard en s'adressant particulièrement à Amélie.

— Oh! non pas moi, je l'avoue, répondit Amélie. Tous les porte-faix du monde ne sont que des gens grossiers, sans éducation, dont on se sert, mais dont l'histoire ne peut offrir, à quiconque sait penser, le moindre intérêt.

— Ce que vous dites là, Mademoiselle, reprit M. Grauhlet, me chagrine bien vivement, moi qui serais si heureux de vous inspirer quelque sympathie, car j'ai le *malheur*, ou l'*honneur* d'appartenir à la corporation des porte-faix de Marseille. »

Caroline et Juliette se regardèrent d'un air étonné. Amélie parut déconcertée, et Jenny baissa les yeux avec embarras, en poussant du coude son amie, comme pour l'engager à dire quelque chose qui pût atténuer le coup qu'elle venait de porter.

— Oh! alors, reprit Amélie, il faut... qu'en effet... cette corporation...

— Cette corporation, Mademoiselle, continua le vieillard d'un ton poli, mais froid, mérite et possède l'estime de toute la ville de Marseille. A elle seule, elle suffirait à prouver l'injustice des préjugés généralement répandus contre les classes ouvrières, et que j'ai l'espoir de ne point rencontrer *ici*. Pourquoi vous faire à plaisir plus dédaigneuse que vous ne l'êtes? car je sais que votre cœur est bon. »

Amélie rougit et ne répondit rien.

— Oh! racontez-nous cette histoire, Monsieur, je vous prie? » s'écrièrent Caroline et Juliette ; le premier moment de surprise passé, elles ne sentaient plus qu'une vive curiosité de savoir comment un homme de si bonne façon, quoique très-simple, tel que l'était M. Grauhlet, pouvait faire partie de la corporation des *porte-faix* de Marseille ; ceci avait pour elles tout l'attrait d'un conte des fées.

SOPHIE DUDRÉZÈNE.

(*La fin au prochain numéro.*)

INSTRUCTION.

POÉSIE.

LE NAVIRE ET L'ÉCUEIL.

Un vaisseau chargé richement
Revenait, sain et sauf, des lointaines contrées ;
Sa voile éblouissante, où se jouait le vent,
Le faisait ressembler à ces oiseaux d'argent
Qui sillonnent le soir les plaines azurées.
Les plus joyeux refrains retentissaient à bord :
Après deux ans d'absence on arrivait au port,
Et des bons matelots l'âme franche et naïve

Semblait s'épanouir à l'aspect de la rive,
Qui montrera bientôt à leurs yeux attendris
Le père en cheveux blancs, et les enfants grandis,
L'épouse impatiente accourant sur les grèves,
Ou bien la fiancée interrogeant tout bas
Pour savoir qui revient et qui ne revient pas.
Tous auront vu souvent le naufrage en leurs rêves!
Disaient les matelots; maintenant plus de deuil!
En effet, le vaisseau n'avait plus qu'un écueil;
C'était un périlleux passage
Entre des rochers à fleur d'eau
Et des courants qui poussaient au rivage:
Plus d'un navire y trouva son tombeau.
Aussi le chef de l'équipage,
Vieux marin expérimenté,
Aurait voulu, pour plus de sûreté,
Que l'on attendît un pilote.
Non, non, criaient les matelots,
Notre vaisseau n'est pas de ceux que l'on dorlote!
Voyez-le glisser sur les flots,
Entre tous ces nombreux îlots,
Toujours confiant et superbe
Comme un serpent indien qui rampe en ployant l'herbe!
Marchons! marchons! Pourquoi tarder?
Le ciel est pur, la mer tranquille,
Et venir d'aussi loin pour nous laisser guider
Serait humiliant, et nous semble inutile.
Ces rochers sont connus; les voyez-vous là-bas?
Nous les éviterons! Soudain le ciel se couvre,
Le vent devient tempête, et le vaisseau s'entr'ouvre
Avec un horrible fracas
Sur un roc dont nos gens ne se souvenaient pas.

Ma fille, c'est pour toi que j'ai fait cette fable.
Ton frêle esquif est encor sur le sable,
Mais tu voudras sans doute un jour
Lui voir sillonner à son tour
Ces flots amers aussi, qu'on appelle le monde...
Oh! quel que soit alors le calme de leur onde,
La pureté du ciel, la clémence des vents,
Songe aux matelots imprudents,
Et ne brise l'anneau de ta barque légère
Qu'après avoir remis l'aviron à ta mère.

De Foudras.

SCIENCES NATURELLES.

MIGRATION DES OISEAUX.

Oiseaux des climats tempérés.

Aux enchantements du printemps et de l'été, succèdent les premières fraîcheurs de l'automne.

Un pâle soleil colore faiblement la campagne et laisse les cités bien tristes et bien boueuses; les champs ne voient plus ondoyer les épis, et briller au travers les bluets et les coquelicots; le buisson a perdu ses baies, ses prunelles veloutées et son feuillage aux riches découpures. Quelques gazons achèvent de se flétrir sous ce ciel dont les magnifiques décorations de nuages varient à chaque coup de vent; ce vent chasse, balaie les feuilles jaunissantes et les fait voler en tourbillons loin, bien loin de l'arbre qu'elles avaient décoré; les insectes ont péri; ciel, terre, eaux, tout revêt des teintes lugubres et glacées : peu de temps auparavant, les parfums, la lumière et la vie inondaient la nature.

Les petits oiseaux si gais, si mobiles, commencent à s'effrayer. Attendront-ils que la faim, le froid les fassent mourir? Non : il existe des contrées amies où tout fleurit en ce moment; des contrées dont l'atmosphère se peuple et s'irise de milliers d'insectes brillamment nuancés; c'est là qu'il faut aller. Des chefs expérimentés, qui déjà ont bravé les mers et les feux des tropiques, conduiront les peuplades émigrantes. Tous les oiseaux ne salueront pas les mêmes lieux : les plus hardis traverseront la mer qui baigne les rives de l'Europe et de l'Afrique; ils se répandront dans les vastes forêts de cette dernière contrée; les autres iront s'abattre, sous le ciel enchanté de l'Asie, sur les dômes dorés, à travers les colonnades de marbre, les colonnades verdoyantes, les champs de bambous, et cette végétation magnifique qui se balance dans l'air, le rafraîchit et l'épure : d'autres, plus timides, passeront l'hiver au sein des orangers et des citronniers qui parfument l'Espagne, au sein des lauriers-roses qui décorent les solitudes de la Grèce. Et ces deux patries des antiques souvenirs seront muettes pour les petits étrangers. Que leur font les révolutions politiques? De quelle importance est pour eux un trône qui s'écroule, un empire qui tombe, une nation qui oublie qu'elle a vécu? la terre est toujours fertile. Un conquérant spoliateur pourra détruire l'alhambra, faire disparaître les débris pompeux qu'étalent encore la reine déchue du monde et la rive désolée du Céphise; il pourra tout ravir aux fils du passé, tout, excepté leur soleil; tout, excepté cette nature, qui semble plus belle encore de l'oubli des hommes et de leurs dévastations. Les oiseaux n'ont que faire des édifices construits par les hommes; Dieu leur en a préparé de si beaux! Examinons les moyens qu'ont les oiseaux pour faire leurs longs voyages; moyens d'autant plus réels et plus puissants qu'ils les doivent à leur organisation.

« Un oiseau de haut vol peut parcourir deux cents lieues tous les jours en dix heures de vol; ce qui suppose plusieurs intervalles dans le jour, et la nuit entière de repos.

» Tout contribue à cette facilité de mouvement dans l'oiseau. D'abord les

plumes dont la substance est très-légère, la surface très-grande, et dont les tuyaux sont creux ; ensuite l'arrangement de ces mêmes plumes, la forme des ailes convexes en-dessus, concaves en-dessous ; leur fermeté ; leur grande étendue et la force des muscles qui les font mouvoir ; enfin la légèreté même du corps dont les parties les plus massives, telles que les os, sont beaucoup plus légères que celles des quadrupèdes : car les cavités, dans les os des oiseaux, sont proportionnellement beaucoup plus grandes que dans les quadrupèdes, et les os plats, qui n'ont point de cavité, sont plus minces et ont moins de poids (1). » A ces causes, il faut ajouter la respiration étendue et rapide de l'oiseau ; il faut ajouter aussi une influence toute particulière. « La grande masse d'air, qui pénètre à chaque instant dans les poumons et dans tous les canaux aériens de cet animal, s'y décompose, y porte le feu de la vie, échauffe et ranime tous les organes en les stimulant continuellement : aussi l'on peut à peine compter les pulsations des artères d'un oiseau, tant elles sont promptes (2). »

Une remarque faite par les naturalistes, c'est que les oiseaux dont le vol est léger, ont des pattes si minces, si délicates et si faibles, qu'ils ne peuvent que sautiller ou trotter ; les oiseaux, au contraire, qui appartiennent plus à la terre qu'aux nues, ont les pattes grosses et les ailes tellement lourdes, qu'ils semblent « courir aux dépens de leur vol. »

La saison de l'émigration est bien arrivée. Déjà les voyageurs ont dépouillé leur soyeux et éblouissant plumage pour revêtir des couleurs obscures et ternes. Ce n'est pas sur la terre d'exil qu'ils veulent aimer ; elle n'est pour eux qu'un lieu de repos. Chacun des petits citoyens de l'air a un arbre, un buisson, un coin du sol qui s'associe à de doux souvenirs, et dont, sans doute, il prend congé avec émotion.

Ceux qui émigrent les premiers sont les martinets au vol rapide. A peine ont-ils vu d'autres bords, que les hirondelles se disposent à partir aussi. Suspendant la vie tout aérienne qui fait qu'elles boivent, mangent, se baignent et se reposent, pour ainsi dire, dans l'air où bruissent les insectes qu'elles dévorent en courant et comme sans y penser, elles distribuent des messagers sur plusieurs points ; elles se posent sur les toits, sur les cheminées ; y forment un cordon animé ; et, de là, elles appellent celles qui passent et les invitent à prendre part à la délibération commune ; d'autres, amies des solitudes, se groupent par centaines sur un des arbres de la forêt. Là sont improvisés des discours ; là, il y a choc et progression d'idées ; et le mélange et la rapidité des sons prouvent assez que des sensations vaniteuses agitent aussi ces charmants petits êtres. L'éloquence passionnée ou insidieuse d'un des orateurs emplumés, l'emportera-t-elle sur l'autorité de la réflexion, sur la longue expérience des ans? Non. Plus sages que les hommes, les hirondelles admirent un talent dangereux, mais elles lui refusent le droit de faire leurs destinées. Plusieurs réunions toujours nombreuses, toujours agitées, d'où s'élèvent de fréquents rappels *à l'ordre, à la question*, et le cri fatal qui fait pâlir l'orateur et livre à sa fierté de si rudes combats : *La clôture ! La clôture !* préparent les hirondelles au grave événement. Ce flux et ce reflux d'opinions orageuses est alterné par des leçons que les pères donnent à leurs enfants, afin de les habituer à voler en troupes, à ne pas quitter les rangs, à faire enfin toutes les évolutions que pourra imposer la rencontre d'un ennemi puissant, soit qu'on veuille le combattre, soit qu'on juge

(1) Buffon.
(2) Virey.

prudent de l'éviter. Souvent les cris d'une alarme simulée donnent à la fiction l'importance de la vérité. Après avoir fait l'examen de l'état de l'atmosphère, après s'être assurées que le vent est favorable, les hirondelles jettent le cri du départ.

Rien, dans cette émigration, n'est abandonné au hasard : les unes partent en éclaireurs ; et, de ces yeux d'oiseau, doués d'une étonnante faculté de perception et de justesse, elles embrassent une immense étendue. Après les éclaireurs, se dessine, en triangle, la masse des voyageurs. L'extrémité de ce triangle, où se confondent les deux lignes latérales, est le poste d'honneur ; car il est périlleux. Chaque brave l'occupe à son tour. Mollement balancées par le fluide aérien, les hirondelles voient la terre dans des proportions microscopiques. Les cités leur apparaissent comme un amas de châteaux de cartes ; les fleuves, les rivières comme des fils d'or ou d'argent ; les lacs, comme des gouttes d'eau presqu'imperceptibles. L'hirondelle se trouve-t-elle fatiguée en traversant les mers, elle abaisse son vol, vient se poser sur les vergues des vaisseaux ; et, doublement intrépide, brave à la fois le roulis et l'aspect de figures inconnues, et les cris rauques, retentissants, de ces matelots, qui contrastent, par la rudesse de leurs formes et de leurs habitudes, avec ses mœurs si douces. D'autres oiseaux séjournent dans les îles placées comme des points de repos sur la vaste étendue de l'Océan. Enfin l'hirondelle est dans ses quartiers d'hiver. Retournons en Europe.

La craintive fauvette salue d'un chant doux et triste la terre qui l'a vue naître. Elle est bien loin, que le rossignol charme encore les nuits de sa brillante et solitaire mélodie : mais lui, à son tour, dit le chant d'adieu. Il part seul, il reviendra seul. Sa fière indépendance n'aurait pu se façonner tout-à-coup à des lois longtemps ignorées ; et puis le bruit, la causerie forcée, quelle torture pour un être habitué à tous les caprices de la vie sauvage !...

Pendant que le rossignol se repose le jour et voyage la nuit, d'autres émigrants se mettent en route ; et l'on voit le rouge-gorge, le bec-figue, l'ortolan, la pie-grièche, la huppe, le coucou, le loriot, l'alouette aux amours inconstantes et sa jeune famille, sillonner la région des nuages.

Arrêtons-nous à l'alouette. Vénérée dans l'Orient, où elle livre une guerre d'extermination aux insectes qui désolent cette belle contrée, elle voit les peuplades accueillir son apparition comme un véritable bienfait. Pour comprendre la joie des Orientaux, il faudrait se transporter à l'époque où les vents chassent des nuées de sauterelles ; il faudrait voir et sentir ce fléau, inconnu à l'Europe, décrit avec des couleurs bien vives par un savant illustre :

« La quantité de ces insectes est une chose incroyable pour quiconque ne l'a point vue par lui-même. La terre en est couverte dans un espace de plusieurs lieues. On entend de loin le bruit qu'ils font en broutant les herbes et les arbres, semblables à une armée qui fourrage à la dérobée ; partout où leurs légions se portent, la verdure disparaît de la campagne comme un rideau que l'on plie ; les arbres et les plantes, dépouillés de feuilles et réduits à leurs rameaux et à leurs tiges, font succéder, en un clin d'œil, le spectacle hideux de l'hiver aux riches scènes du printemps. Lorsque ces nuées de sauterelles prennent leur vol, pour surmonter quelqu'obstacle ou traverser plus rapidement un sol désert, on peut dire, à la lettre, que le ciel en est obscurci (1). » Mais les alouettes sont

(1) Volney.

bien loin de pouvoir détruire toutes les sauterelles! Un coup de vent pousse celles-ci vers la mer, où elles se noient.

Les oiseaux voyageurs qui ne sont pas encore partis nous rappellent en Europe. Vers le soir, en automne, les bergeronnettes de printemps se livrent dans l'air à mille ébats joyeux. Elles se poursuivent, s'appellent, échangent des cris; puis elles s'abattent près d'une saussaie ou d'une oseraie; et l'on entend leurs petits éclats de voix, leur babil confus : c'est un heurt, un cliquetis de sons rapides, mêlés, pleins d'expression; souvent la question se croise avec la réponse, souvent encore la question est coupée par une autre question. Passe-t-il une bergeronnette, il y a émulation pour l'appeler. Si elle refuse de répondre à ce désir, oh! c'est un feu roulant! On se croirait dans un salon, si ce n'est que les bergeronnettes disent tout haut et en public ce que, dans un salon, on dit tout bas, et seulement à une douzaine d'amis. Suivent de folles ou graves délibérations sur le voyage. Une opinion unanime se formule enfin, est proclamée, et l'on prend jour pour partir.

Il fuit aussi le joli bouvreuil; puis, ce sont les tourterelles aux tendres gémissements. La caille, faisant violence à sa nature, voyage en compagnie; mais, arrivée au lieu de sa destination, elle reprendra sa farouche et solitaire existence.

Mme A. Dupin.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

LA MAITRESSE DE MAISON.

III.

L'INSPECTION.

Tes questions, ma chère Clémence, ont fait plaisir à ma belle-mère, je m'en suis bien aperçue. Elle me charge de te répondre, en ce qui concerne la desserte de la table, qu'elle donne ses ordres d'avance, et, de telle sorte, que les plats désignés ne vont point à la cuisine; ils sont mis en réserve dans l'office; ensuite, elle a pour habitude de dire aussi d'avance sur quelle partie du dessert doit être pris ce qu'elle accorde aux domestiques, car, ici, les domestiques ont du dessert; ma belle-mère trouve que c'est tout ensemble être juste et employer le meilleur de tous les *préservatifs* contre les petits larcins auxquels pourrait exciter la vue de friandises constamment refusées à ceux qui les préparent et les servent; il en est de même des vins fins qui restent dans les flacons.

Quant à l'*étiquette*, ma belle-mère prétend qu'elle n'en connaît d'autre que celle-ci : Servir avant tous les convives les plus âgés, à moins qu'on n'ait à sa table les *autorités constituées* de la ville; la prééminence appartient alors au fonctionnaire le plus élevé en *grade*. Celui-ci est placé à la droite de la maîtresse de la maison, qui lui donne pour voisine une des femmes les plus distinguées, après la sienne, soit par les fonctions du mari, soit par le rang que cette femme

tient dans le monde. La même chose a lieu pour le maître de la maison ; la femme du fonctionnaire le plus élevé est placée à sa droite, et, à la droite de celle-ci, prend place l'homme le plus remarquable de la ville, soit par l'emploi qu'il occupe, soit par le rang, soit par la fortune. Les autres places doivent être distribuées de façon à ce que les *voisins* et les *voisines* se trouvent *assortis* dans ce *voisinage* de deux ou trois heures. Ma belle-mère m'a dit que, du reste, l'usage de marquer la prééminence par la distribution des assiettes remplies, n'a lieu que pour le potage ; pendant le reste du repas, aucun ordre *hiérarchique* n'est plus suivi.

Ce n'est pas seulement dans les très-grands repas que Mme Beaumont fait usage du surtout appelé *dormant* (1); le dormant paraît aussi quand nous sommes de douze à quinze à table. Les relevés, les entrées, les hors-d'œuvre chauds sont enlevés au dessert et remplacés par les plateaux pour le café : plateaux plus ou moins riches en porcelaine et en orfévrerie, suivant le nombre des convives et l'importance du repas.

Ma belle-mère a terminé ses explications en me disant que la mode change journellement certains usages ; qu'ainsi donc on doit avant tout s'attacher à suivre ceux qui seront de tous les temps, et qu'avec le respect pour la vieillesse, qu'avec la volonté de *rendre à César ce qui est à César*, chacun peut trouver en soi-même, sans recourir aux divers traités publiés sur le *savoir-vivre*, ce qu'approuveront partout et toujours les bienséances.

Nous avons commencé ces jours-ci notre inspection par ce que ma belle-mère appelle le *vestiaire ;* c'est une dépendance de la lingerie. Habits et robes d'hiver et d'été, tout a été passé en revue avec un soin sérieux. Mme Beaumont consultait souvent un état qu'elle tenait à la main; elle inscrivait sur un petit livret les vêtements mis à la réforme. Suzette les repliait et en formait des paquets.

Le contenu des armoires de la lingerie a été ensuite vérifié, le vieux linge mis de côté par *sortes*, draps, chemises d'hommes, chemises de femmes, serviettes, etc., etc.

— Pour ceci, m'a dit Mme Beaumont, nous le gardons précieusement. Le vieux linge a une valeur *intrinsèque* qui le rend utile aux riches comme aux pauvres.

— Et le reste, ma mère, vous le donnez aux nécessiteux?

— Oui, ma fille, mais pas *en nature;* je fais *le commerce.*

— Comment, ma mère, vous vendez les vêtements hors d'usage ?

— Je vends tout ce qui peut se vendre, répondit-elle en souriant. Mais allons déjeuner ; quoique mon fils ne soit pas ici aujourd'hui, je tiens à ce que nous ne retardions pas l'heure du repas. La régularité en tout entretient l'ordre partout. Geneviève vient de me dire que nous sommes servies ; il faut se rendre à l'appel, autrement le déjeuner des domestiques se trouverait retardé comme le nôtre, et la journée tout entière s'en ressentirait ; or, nous avons beaucoup à faire aujourd'hui. »

Dès que Suzette eut apporté le café, ma belle-mère la congédia, et, reprenant notre entretien interrompu, elle répéta : « Oui, je vends tout ce qui peut se vendre ; excellente habitude que je dois au bon M. Corbin, et dont je ne me suis jamais départie. Pendant longtemps je n'ai eu qu'une seule servante. Elle était honnête, dévouée ; un jour je crus faire merveille en lui donnant une de mes

(1) Voir t. III de la 2e série, p. 250.

robes, et j'en fus d'autant plus persuadée qu'elle se répandit en exclamations de joie et en remerciements sans fin.

« M. Corbin vint le soir, et je lui racontai le bonheur que j'avais procuré à Jeanne.

— Du bonheur ! dites du malheur plutôt, répondit-il d'un air grave.

— Du malheur ! répétai-je en riant, ah ! par exemple !

— Oui, mademoiselle Emma. Jeanne est coquette, et vous avez encouragé sa coquetterie. Avec cette robe d'une étoffe trop fine, d'un dessin de trop bon goût pour elle, il lui faudra un bonnet à rubans, vous verrez ; un col à la mode, et je ne sais quoi encore !... Si vous m'en croyez, ne recommencez pas. Donnez du neuf, toujours du neuf; d'abord, c'est moins humiliant pour celui qui reçoit ; ensuite cela dure davantage, et enfin vous choisissez ce qui convient à la position et vous n'éveillez pas des idées de luxe dans de pauvres cervelles si faciles à faire tourner à mal. De même pour les nécessiteux ; donnez du neuf, de gros drap, de bonnes étoffes solides, et non pas de vieux habits de drap fin, des robes fines, mais aux trois quarts usés, et qui pourtant *jurent* avec tout le reste, sans faire aucun profit.

— Mais, M. Corbin, faut-il donc jeter les vêtements hors de service?

— S'ils sont hors de service pour vous, ils le sont aussi pour ceux à qui vous les destinez, mademoiselle Emma. Vendez-les et achetez du neuf, soit pour votre servante, soit pour les pauvres, avec le prix que vous en retirerez. Songez bien d'ailleurs, que si vous accoutumez votre servante à compter sur vos vieilles robes, elle calculera le temps que vous avez à les porter ; elle trouvera que ce temps se prolonge trop... Vous nourrirez ainsi, sans vous en douter, toutes sortes de mauvaises pensées, et qui sait si une tache, une déchirure faite, *en apparence*, par mégarde, ne viendront pas hâter l'époque fixée par vous pour faire ce cadeau ! »

« La réflexion, continua ma belle-mère, me prouva que M. Corbin avait raison de tout point ; et bientôt, ainsi qu'il l'avait prévu, j'eus lieu de me repentir d'avoir donné à Jeanne une robe qui ne lui convenait pas du tout. Je pris, dès-lors, la coutume de me défaire chaque année des vêtements de réforme et de consacrer cet argent à acheter des étoffes neuves et solides, non pour mes domestiques, mais pour les nécessiteux.

» Jeanne fut la première à m'accuser d'avarice. Elle avait compté que je défraierais sa garderobe avec celles de mes robes dont je me dégoûterais. Je lui en donnai de neuves ; mais les étoffes n'étaient pas aussi belles que celles que j'achetais pour moi-même.... Il fallut renvoyer cette fille.

» Plus tard, la première femme de chambre que je pris me déclara ouvertement ses prétentions à ce qu'elle appelait *la mise-bas*, terme *consacré*. Je répondis qu'il n'y avait pas à y compter; que je donnais du neuf et que je disposais à ma fantaisie de ceux de mes vêtements que je ne portais plus. Mais les cadeaux que je faisais ne plaisaient pas ; on aurait voulu des robes de soie, des robes en belles étoffes, des bonnets en dentelle, en blonde même, et moi, je voulais que ma femme de chambre fût toujours convenablement, mais simplement vêtue.

» Ma réputation d'*avarice* s'étendit, grandit, sans que je m'en misse en peine. Lorsqu'une fois j'ai reconnu, avec le secours de la réflexion, qu'une chose est juste et bonne de tout point, rien ne peut me détourner de la voie que j'ai prise. Depuis dix ans que Suzette est à mon service, je suis, je crois,

à peu près *réhabilitée* dans *l'opinion publique* en ce qui touche *l'avarice*. Deux robes neuves par an, un bonnet, un fichu de temps en temps, un châle, un manteau, en cas de besoin, mais tout cela sortant de chez le marchand, et non pas de ma propre garderobe, ne permettent guère à mes domestiques de penser que je ne sais pas aller au-delà de la rétribution due à leurs services ; et comme c'est Suzette elle-même qui fait les marchés avec les revendeuses, comme c'est elle qui achète les étoffes pour les nécessiteux et qui les fait confectionner en vêtements bons et durables, il n'y a pas moyen de me *soupçonner* de tirer un lucre honteux de ce qui est hors de service pour mon fils et pour moi. Vous m'obligerez beaucoup, ma chère fille, d'agir, à l'égard de Suzette, comme je le fais moi-même. Songez, mon enfant, que le goût de la toilette est inné chez *toutes* les femmes, sans aucune exception ; que, le nourrir par une générosité inconsidérée, c'est se rendre coupable devant Dieu des fautes qui en peuvent résulter. Promettez donc de me consulter toujours lorsque vous serez dans l'intention de faire un cadeau aux domestiques. »

Je l'ai promis volontiers, ma Clémence, tu le devines ; mais je sens qu'il m'en coûtera de ne pas donner de temps en temps, à Suzette surtout, qui est si habile femme de chambre, quelqu'objet de parure. Et pourtant... oui, ma belle-mère a raison, il doit en être ainsi.

« Nous terminerons ce matin, m'a dit ma belle-mère, l'inventaire de nos *vieilleries*. Je vais faire appeler le jardinier. Montons au grenier. »

Ce grenier se divise en trois grandes pièces. Dans celle du fond, il y a des coffres, des armoires pour renfermer les légumes secs ; les fruits d'hiver sont placés sur des planches distribuées en étagères. L'ordre, la propreté règnent ici comme partout.

Le grenier à côté contient des monceaux de chanvre et de lin ; pendant l'hiver, la fille de cuisine et la jardinière filent pour la maison, qui leur paie à part ce travail.

Ma belle-mère m'a dit qu'à l'automne il y a souvent aussi des monceaux de laine et de mousse sèche et battue, destinés à fournir des matelas qu'on *prête* ou qu'on *donne* aux nécessiteux, aux malades, selon le besoin. Les toiles qui servent à cet usage sont blanchies, raccommodées avec soin et renfermées dans une armoire.

Sur des cordes est étendu par *sorte*, et déjà cousu en paquet, tout le linge qui a servi pendant l'hiver, et qu'au printemps on envoie à la campagne, où se fait la lessive deux fois l'an.

Enfin dans le grenier, qui sert comme d'antichambre aux deux autres, il y a de tout : des meubles de toute façon qui, étant raccommodés, peuvent aider à meubler une pauvre mansarde nue ; des caisses, de la toile d'emballage, des planches, des cordes, des châssis de fenêtre, des volets, des ardoises, des briques en pile.... que sais-je ! tout cela a sa place. Ma belle-mère a pour principe de conserver les choses qui peuvent servir à n'importe quel usage ; rien, dit-elle, ne doit se perdre dans un ménage ; les petits achats multipliés forment, à la longue, une grosse somme, qu'on aurait pu épargner si l'on avait eu le soin de garder ces choses mêmes qui ont paru d'abord ne pouvoir être bonnes à rien. J'en ai eu la preuve ; car Mme Beaumont a fait mettre à part plusieurs objets dont je n'aurais pas deviné l'utilité, et qui seront employés dans des réparations qu'elle veut faire faire à la maison avant notre départ.

A midi, Mme Beaumont m'a rendu la

libre disposition de mon temps en m'avertissant que nous aurions à faire, les jours suivants, l'inspection de l'argenterie, de la porcelaine, des cristaux, de la vaisselle, des ustensiles de cuisine; ensuite celle des armoires de chaque pièce, salon, chambre à coucher, cabinet de toilette; puis de la literie et de tout l'ameublement. Le cabinet d'Edouard clot *l'ordre et la marche*. Mon mari possède une bonne et belle bibliothèque fermant à clef, et dont il a dressé le catalogue; mais c'est ma belle-mère qui vérifie si les ouvrages qu'il a prêtés ont été inscrits, et s'ils sont rentrés. C'est encore elle qui met de côté, pour les rendre, ceux qu'il a empruntés. Elle a soin de réunir et de faire relier les livraisons des différents recueils scientifiques auxquels il est abonné, puis elle classe, à l'avance, ceux qu'il emporte à la campagne.

Tout cela a été fait ces jours-ci, chère amie; je suis un peu étourdie de tous ces inventaires, et j'ai encore la tête remplie des divers objets qu'il faudra remplacer ici et là lors de notre retour de la campagne. La semaine prochaine nous devons faire enlever les rideaux de partout. On défera les plis; on repassera ceux qui sont en soie; ceux en damas de laine seront enveloppés à part, et ces derniers paquets contiendront, comme les paquets de couvertures, des sachets de tabac; ma belle-mère assure que c'est le meilleur de tous les préservatifs contre les mites.

Non, vraiment, être maîtresse de maison n'est pas une *sinécure!* Songe qu'une fois par semaine ma belle-mère passe ainsi en revue tantôt l'une, tantôt l'autre partie de la maison! Tous les trois mois a lieu *l'inspection;* car, suivant les saisons, il faut prévenir les détériorations que peuvent amener ici l'humidité, ailleurs la sécheresse.... Je n'ai pas pu m'empêcher de dire à Mme Beaumont que je trouve bien heureuses les femmes qui n'ont à diriger qu'un tout petit ménage, et une seule domestique à surveiller.

Elle s'est mise à rire, et elle m'a répondu : Comme j'ai passé par là, je vous raconterai quelque jour ce qu'il en est. Vous pourrez alors seulement prononcer en connaissance de cause.

Je vais demain au bal, chère amie. Cela me dédommagera des fatigues de la semaine et de celles qui m'attendent encore. Nous donnerons lundi prochain un grand dîner d'adieux, et puis nous emballerons et nous partirons pour la campagne. J'espère que là, au moins, je pourrai reprendre mes crayons et mes pinceaux.

A toi de cœur,

Pauline Beaumont.

MÉLANGES.

LE BANQUET DU ROI.

Don Henri III, de Castille, surnommé *l'infirme*, joignait à une rare intelligence l'esprit le plus aimable. Il venait d'atteindre sa onzième année lorsqu'il monta sur le trône; une régence fut nommée pour diriger, pendant sa minorité, les affaires de l'Etat. Entre les seigneurs appelés à former cette régence, on distinguait le marquis de Villena et l'archevêque de Tolède.

Les jalousies de tous ces seigneurs, leurs passions ambitieuses, leurs cabales devinrent la cause de grands troubles dans le royaume. Des plaintes réitérées parvenaient au roi que la misère de son peuple affligeait, en même temps que l'indignait la rapacite des grands. Il sentait la nécessité de prendre en main les rênes du gouvernement, et de devenir roi de fait. Ses tuteurs ignoraient les pensées qui préoccupaient le prince que, jusqu'alors, ils avaient tenu éloigné des affaires, et ils étaient loin de le croire instruit de quelques-uns des actes d'injustice et des malversations dont la voix publique les accusait.

C'était entre la chasse et la musique que le jeune roi partageait tout son temps. Loin de contrarier en lui ces deux passions, les régents y donnaient les mains afin de le détourner de la pensée de s'immiscer dans les affaires publiques.

Le jeune roi avait ainsi passé les dernières années de l'enfance et les premières années de l'adolescence, lorsqu'un jour revenant de la chasse aux cailles, son plaisir favori, don Henri rentra au palais longtemps avant l'heure à laquelle il était ordinairement attendu.

Il croyait qu'on allait lui servir à dîner; mais voyant que rien n'annonçait ce repas, il ordonna à son page d'aller demander au pourvoyeur la cause de ce retard.

Le page revint bientôt.

— Eh bien ! dit le roi, car le page se taisait d'un air embarrassé, mon pourvoyeur et mon cuisinier ont-ils été frappés de mort subite?

— Non, Sire, mais il n'y a point de dîner de préparé.

— Par Santiago, est-ce croyable? Faut-il donc tant de préparatifs? ma frugalité n'est-elle pas connue? qu'on me serve ce qu'on voudra, mais qu'on me serve promptement; la chasse m'a donné de l'appétit. »

Le page disparut; l'instant d'après il était de retour amenant avec lui le majordome. La figure morose de celui-ci ne promettait rien de bon.

— Eh ! par Notre-Dame, s'écria le roi, qu'as-tu donc? quel air de désolation? qu'est-il arrivé? ça, voyons, pourquoi mon dîner n'est-il pas prêt?

— Je demande humblement pardon à Votre Altesse, mais le dîner.....

— Eh bien! le dîner, qu'est-il devenu? a-t-il été volé par les chats ou brûlé par le cuisinier?

Le majordome fit de la tête signe que non, d'un air fort peu rassurant.

— Je suis honteux, confus, dit-il, d'avoir à dire à mon roi..... qu'en ce moment il n'y a rien dans le palais qui puisse lui être servi.

— Rien? répéta don Henri d'un ton de bonne humeur, c'est trop dire. Je ne suis pas difficile. Vite, allez, et dites qu'on me serve ce qu'on trouvera.

Le majordome demeurait immobile; et son air devenait de plus en plus sombre.

— Prince, dit-il en soupirant, on ne trouverait pas dans tout le palais de quoi donner à dîner au dernier de vos sujets.

— C'est trop fort! s'écria le jeune roi d'un ton moitié riant, moitié fâché. Il n'y a point de luxe dans mes repas, Dieu le sait, et, certes, plus d'un dans mon royaume fait meilleure chère que le roi : mais me soutenir qu'il n'y a pas ici de quoi me donner le dîner le plus chétif, c'est... en vérité... trop étrange! Qu'on me serve un peu de viande froide et des légumes.

— Sire, répondit l'impassible majordome, nous n'avons ni viande froide, ni légumes.

Le roi fit un geste d'impatience.

— Oserez-vous me dire, Martos, qu'il n'y a pas même du pain si je me contente de demander du pain ?

Martos s'inclina en silence.

— Qu'on prépare le gibier que j'ai apporté! s'écria don Henri, dont le sang commençait à bouillonner; à moins que quelqu'influence magique ne conspire contre moi, le produit de ma chasse servira sans doute à apaiser ma faim.

Le majordome sortit.

Resté seul, le roi se prit à réfléchir sur ce qu'il venait d'entendre. Ce dénûment était-il aussi absolu que l'avait prétendu Martos?... Martos n'aurait pas osé mentir ainsi à son souverain, ni soutenir avec tant de persévérance une fausseté insigne! Il devait y avoir au fond de tout ceci un mystère. Don Henri se promit de le découvrir.

Le gibier fut servi par le majordome lui-même, et sans l'assistance d'un seul domestique.

— Qu'est-ce à dire? demanda le roi, qui sentait la colère le gagner. Où sont mes fainéants de valets? J'ai cru m'apercevoir que le nombre en diminue chaque jour.

— Sire, ils sont partis! répondit Martos d'un ton lugubre.

— Partis?

— Oui, Sire, tous.

— D'un commun accord ils ont quitté mon palais?

— Oui, Sire. Les coffres de Votre Altesse ne contiennent pas un seul maravédis, et comme depuis longtemps les gages des domestiques n'ont pas été payés, comme il n'y a plus rien pour subvenir aux dépenses de chaque jour, ils ont déclaré ne pas vouloir attendre davantage.

Saisi d'indignation, le roi regardait fixement le majordome, dont la figure, la contenance, disaient assez qu'il venait de faire connaître la vérité.

— Ah! c'est ainsi, reprit le jeune prince en se contenant avec peine, que mes tuteurs comprennent leurs devoirs envers leur pupille!... Où donc en doivent être réduits mes pauvres sujets, si leur souverain ne peut trouver dans son palais ni un dîner, ni un valet pour le servir!

Le sourire ironique de Martos et un regard expressif firent deviner au roi qu'il savait bien des choses.

— Parle, dit le jeune prince, je l'ordonne.

— Sire, reprit le majordome, c'est peut-être une grande présomption de la part d'un pauvre homme comme moi, que de parler de ces choses-là ; mais enfin tout le monde dit, et j'ai lieu d'en croire tout le monde, que les tuteurs de Votre Altesse pillent de leur mieux le trésor royal.

— Leur rapacité irait-elle jusqu'à vouloir me faire mourir de faim?

— Sire, reprit Martos d'un air mystérieux, je sais quelque chose....

— Parle, te dis-je! parle sans crainte!

— Eh bien! mon prince, aujourd'hui même l'un des régents, l'archevêque de Tolède, donne un grand dîner. Presque tous les seigneurs de la cour ont été invités.

— En vérité? Ainsi pendant que le roi de Castille n'a pas de quoi manger, ses nobles tuteurs font grande chère!... c'est à merveille! Je m'invite au banquet du prélat. Fabricio, procure-moi des vêtements convenables à un ménestrel ambulant; et toi, Martos, aie recours à l'intervention de l'intendant de l'archevêque pour me faire pénétrer dans la salle du festin. Ah! mes dignes tuteurs! je serai charmé d'être le témoin de vos plaisirs! »

Une heure après, le jeune roi, déguisé en pauvre ménestrel, sa guitare suspendue sur l'épaule par une bandoulière, sortait, à la nuit tombante, de son

palais désert, et se dirigeait vers celui de l'archevêque. Il avait envoyé en avant son fidèle Martos, pour lui ouvrir les voies, et il entra, protégé par l'intendant de Monseigneur, au moment où les convives allaient se mettre à table.

Les laquais pleins de zèle allaient et venaient dans tous les sens. Quel contraste avec la misère et la solitude qui régnaient dans le palais du roi!

L'indignation couvrait de rougeur les joues du jeune prince; peu s'en fallut qu'il n'éclatât.... Mais se rendant maître de lui, il saisit sa guitare, et il fit entendre un prélude si mélodieux, que les convives se turent un moment pour écouter.

— Voilà un beau talent, dit le marquis de Villena; et vous savez, Seigneurs, si je suis difficile! J'ai été chargé de diriger cette partie importante de l'éducation du roi....

— Sur ma foi, s'écria don Pedro de Mendoza, le roi lui-même, tout bon musicien qu'il soit, ne saurait être comparé pour l'exécution à ce ménestrel!

— Qui est-ce? demanda l'archevêque à son intendant.

— Monseigneur, c'est un pauvre musicien ambulant qui traverse la Castille. Un ami me l'a recommandé en m'assurant que c'est une merveille dans son genre.

— On ne t'a pas trompé, reprit le prélat. Fais-le entrer.

Et le ménestrel se vit introduit dans la salle du banquet. La table, magnifiquement servie, était surchargée de mets délicats, variés et de flacons de vins exquis. Derrière chaque seigneur se tenait un valet attentif, tandis que beaucoup d'autres allaient et venaient avec l'empressement d'une basse flatterie.

La rougeur de l'indignation monta une seconde fois au front du jeune prince; mais, se contenant, il marcha vers le coin le plus obscur de la salle.

— Tu paraîs jeune, dit l'archevêque après avoir jeté sur don Henri un regard au moment où le faux ménestrel se glissait vers l'ombre protectrice qui devait lui permettre de tout observer sans être remarqué. Qui es-tu, toi dont le talent a devancé les années?

— Hélas! noble Señor, je suis un pauvre orphelin réduit à une grande détresse.... Oui, bien grande, mes bons seigneurs... je n'ai pas dîné aujourd'hui.

— Qu'on lui donne quelque chose, dit le prélat. As-tu toujours été aussi malheureux?

— Oh! non, Señor. Je suis de noble lignage; mais j'étais bien jeune quand j'ai eu le malheur de perdre mes parents, et mes tuteurs m'ont dépouillé de mon héritage.

— Est-ce possible? s'écrient plusieurs voix.

— Et pour gagner ma vie, je suis obligé d'errer dans le pays..... je ne possède rien, non plus rien au monde!

— Ce jeune homme m'intéresse, dit Pedro Mendoza. Une pareille conduite à l'égard d'un orphelin est indigne!

Don Henri sourit avec amertume; il savait, par les renseignements récents qui venaient de lui être donnés, que Pedro Mendoza était un de ceux qui puisaient le plus audacieusement dans le trésor royal.

— Que le Ciel vous bénisse, mon maître, répondit-il. L'indignation de votre seigneurie serait bien plus grande encore si je lui disais, que, pendant que je manque de tout, mes tuteurs donnent à mes dépens de somptueux festins.

— Si la chose est vraie, s'écria vivement l'archevêque, ils méritent un châtiment exemplaire!

— Et il ne leur manquera pas! ajouta Mendoza. Restitution complète des biens dont ce jeune homme a été dépouillé....

— Ce serait trop peu, reprit l'arche-

vêque. Leur crime mérite la prison et la mort!

— Que tous les saints vous bénissent, Señor! s'écria don Henri. C'est à vous que je m'adresserai pour obtenir justice!

Ayant dit ces mots, le jeune roi, qui craignait de se trahir et que le son de sa voix, s'il parlait plus longtemps, ne le fit enfin reconnaître, préluda de nouveau sur sa guitare. Mais les sons qu'il en tirait se perdirent bientôt au milieu du cliquetis des assiettes et des conversations bruyantes; alors il put se borner à observer et à écouter.

Peu à peu les convives s'animèrent. L'influence des vins délicieux qu'on servait à pleines coupes délia les langues, et le jeune roi apprit quelques-unes des ruses dont ces audacieux osaient se vanter et qu'ils employaient pour détourner les deniers de l'État.

Plus d'une fois, il fut au moment de s'approcher de la table et de se nommer, car il était révolté de tant de hardiesse et d'effronterie dans le vice.... Mais la pensée de tirer une vengeance plus éclatante de ces infâmes se développait dans son esprit; il résolut donc de jouer jusqu'au bout son rôle de ménestrel.

Lorsqu'enfin il quitta le palais de l'archevêque, il savait parfaitement à quoi s'en tenir sur l'immoralité profonde de ceux auxquels étaient livrés depuis plusieurs années sa tutelle et les biens de la Castille.

Le jeune prince ne dormit pas la nuit suivante. Il la passa tout entière à chercher le moyen d'humilier profondément l'orgueil des coupables et d'obtenir d'eux réparation.

Après de mûres réflexions, don Henri décida que le jour peu éloigné où il allait accomplir sa seizième année, il prendrait les rênes du gouvernement, après avoir puni sévèrement les dilapidateurs de la fortune publique.

Dès le lendemain, le jeune roi envoya aux grands de sa cour des invitations pour le banquet royal qu'il voulait donner le jour anniversaire de sa naissance, et il reçut, comme par le passé, les régents du royaume. Certes, il lui en coûtait d'agir ainsi; mais don Henri sentait la nécessité de ne pas laisser deviner qu'il savait tout.

Les régents durent s'étonner, se railler peut-être de cette fête, de ce *banquet du roi*; car le roi n'avait que des coffres vides. Cependant, si don Henri avait découvert un trésor?... ou bien s'il avait fait un emprunt au roi d'Aragon ou à quelqu'autre prince des Espagnes? Mais non; aucun trésor caché n'aurait pu échapper à Pedro Mendoza, et le roi, en cas d'emprunt à contracter, l'eût pris assurément pour négociateur.

Le jeune prince devinait que la curiosité de ses tuteurs était excitée au plus haut degré, car il avait chargé ses deux fidèles serviteurs, ses seuls confidents, le page et le majordome, de répandre le bruit des magnificences préparées pour le *banquet du roi* et pour la fête qui devait le suivre.

Au jour dit, à l'heure dite, les régents, les grands de la cour, arrivèrent somptueusement vêtus. Martos les introduisait l'un après l'autre dans un appartement fort simplement décoré.

Dès que les invités furent tous réunis, les portes s'ouvrirent, et un spectacle bien étrange s'offrit à leurs yeux.

Au milieu d'une grande salle aux murailles nues, aux fenêtres sans tentures, se dressait une table de bois brut entourée de bancs de bois à peine équarris. Le roi, armé de pied en cape, était assis au haut bout de la table, garnie d'autant d'assiettes qu'il y avait de convives; sur chaque assiette était un morceau de pain dur, et, à côté, un cruchon plein d'eau.

Du ton le plus affable, Henri engagea

les convives à prendre place au *banquet du roi*.

L'étonnement, l'embarras, l'inquiétude se peignaient sur toutes les figures.

— La chère, Messeigneurs, n'est pas délicate, ajouta don Henri ; mais convaincu de votre attachement à ma personne, je ne mets pas en doute le sentiment de gratitude dont vos cœurs sont pénétrés ; car ma haute faveur vous a fait élire pour le *banquet du roi*. »

Et, d'un air de bon appétit, il attaqua son morceau de pain dur, puis sa cruche d'eau.

Les courtisans, en vrais courtisans, se hâtèrent d'imiter l'exemple *royal*, non pas en témoignant de l'humeur, mais avec des bouches souriantes et des fronts radieux. On croyait à une bizarrerie de jeune homme ; et puisqu'il plaisait au roi de montrer de la bizarrerie, il fallait se soumettre de bonne grâce.

— Vous ne mangez pas, Messeigneurs ! Buvez donc ! disait malignement le roi. »

Et les courtisans mangeaient avidement leur pain sec, et ils vidaient à longs traits les cruchons d'eau claire.

— Le second service, dit-il encore d'un air gracieux, vous dédommagera, je l'espère, de la mesquinerie du premier. »

Et, se levant, il passa dans un autre salon, dont la porte s'ouvrit devant lui.

Tous s'empressèrent à sa suite, persuadés qu'après l'épreuve allait venir la fête.

Les plus empressés s'arrêtèrent au seuil de la porte, et pâlirent.

Les murs de ce salon étaient entièrement tendus de noir ; trois lampes répandaient une lumière funèbre et que n'aidait pas la lumière du jour, car toutes les fenêtres avaient été soigneusement fermées. Partout des emblèmes de mort ; au fond, une espèce de cénotaphe couvert d'un drap mortuaire ; à côté, un cercueil ouvert ; au pied du cercueil, un grand crucifix, et autour, sur le plancher, une tête de mort, un livre de prières, une robe de moine.

Quand tout le monde fut entré, car personne n'osa rester en arrière, le roi donna l'ordre de fermer les portes.

Après un silence assez long, don Henri dit d'une voix ferme : « Tout est prêt, vous le voyez. Mais avant d'aller plus loin, j'ai quelques questions à faire. Vous, seigneur archevêque, votre haute dignité, votre savoir incontestable, vous donnent le droit et la capacité de répondre le premier.

Don Henri fit une pause, et promena son regard calme et déjà imposant, malgré son jeune âge, sur ceux qui l'entouraient.

— Seigneur archevêque, ajouta-t-il, combien avez-vous vu de rois en Castille ? »

Le prélat, interdit, hésita un moment avant de répondre ; enfin il dit : « Sire, j'ai eu l'honneur d'en voir trois : le grand Henri de Transtamare, votre aïeul, votre père, du nom de Juan, et Votre Altesse. »

Le roi, ayant adressé la même question à plusieurs autres, chacun répondit, suivant son âge, qu'il avait vu deux, trois rois, ou bien un seul.

— Fi, chevaliers, s'écria le jeune roi, dont les sourcils se froncèrent, vous mentez à votre souverain. Le plus âgé avance qu'il n'a vu que trois rois en Castille, le plus jeune qu'il n'en a vu qu'un. Eh bien ! moi, qui sors à peine de l'adolescence, j'en ai déjà vu six !... »

Les courtisans se regardèrent l'un l'autre ; l'effroi les gagnait, car l'air sévère de don Henri leur prouvait que cette scène, préparée d'avance, cachait, non pas un caprice, mais une idée sérieuse et peut-être menaçante.

— Oui, reprit don Henri, j'ai vu et je vois six rois en Castille ! Le peuple n'en

est pas plus heureux ; et moi, le roi, je suis traité comme si je n'avais aucun droit à la couronne. Ceci me lasse. Veuillez donc abdiquer, roi, archevêque de Tolède ; roi, marquis de Villena ; roi, don Pedro de Mendoza, ainsi que vos confrères. Moi, le roi, je l'ordonne, et, en cas de résistance, je prendrai les moyens de me faire obéir. »

D'un air fier, le roi frappa du pied, aussitôt les tentures noires se soulevèrent, et l'on vit paraître une troupe nombreuse de chevaliers tout armés.

— Voici, dit-il, une partie seulement des braves chevaliers qui sauront, au besoin, soutenir mes droits. »

Tous les courtisans s'empressèrent de protester de leur dévouement au roi de Castille ; tous attestèrent qu'ils n'en avaient jamais reconnu qu'un seul. Don Henri les regardait en pitié, et un sourire plein d'amertume donnait à sa figure une expression de dégoût et de mécontentement auquel nul ne pouvait se méprendre.

— Vous venez, dit-il, de prendre part au *banquet du roi*. Moi, sous les habits d'un pauvre ménestrel, j'ai assisté au banquet que donnait le roi, archevêque de Tolède, aux autres rois de Castille. Là, le luxe était royal, je vous le jure ! Et le pauvre ménestrel représentait avec vérité la misère qui règne dans ce palais. Vous souvient-il, seigneur archevêque, vous souvient-il, marquis de Villena, vous souvient-il, don Pedro de Mendoza, que vous avez promis aide à l'orphelin dépouillé, et châtiment à ses tuteurs ? Par Santiago, l'orphelin va recevoir cette éclatante réparation, et ses tuteurs vont recevoir leur punition ! »

Les coupables n'essayèrent pas même d'élever la voix. Tous comprenaient que leur règne était fini. Ils s'efforçaient seulement de faire bonne contenance.

Sur un signe du jeune roi, une porte s'ouvrit, et aussitôt parurent un officier civil, un prêtre et le bourreau.

Le drap mortuaire ayant été enlevé, les courtisans glacés de terreur virent un billot et une hache.

— Messeigneurs, reprit le roi, vous avez prononcé vous-mêmes votre condamnation, vous le savez ! La prison, la mort !... L'aveu de votre crime est écrit sur ce papier ; et, à la suite de cet aveu vous prenez l'engagement de faire l'abandon de tous vos biens en réparation du dommage que vos spoliations ont causé au trésor. Signez ! »

Tous obéirent.

Le roi les regardait d'un air hautain. Il avait, selon sa volonté, humilié profondément tant d'orgueil, et, en voyant leur accablement, il comprenait qu'à tous les vices se joignait celui de la lâcheté.

— La sentence prononcée par Monseigneur l'archevêque de Tolède lui-même, dit-il lentement, va recevoir son exécution. La prison ! la mort !

— Grâce ! grâce ! s'écrièrent tous les coupables en tombant aux genoux du jeune roi. Des prières ardentes sortaient de leurs lèvres pâles, des larmes coulaient de leurs yeux hagards.

— Je vous fais grâce de la vie, dit le jeune roi d'un ton calme et digne. Le jour où je prends les rênes de l'État ne doit pas être inscrit dans l'histoire avec du sang. Clément et juste avant tout, je condamne à la prison les régents qui ont abusé de leur pouvoir pour pressurer le peuple et vider le trésor. L'emprisonnement durera jusqu'à ce que l'État ait recouvré ce qui lui est dû.

« Relevez-vous. »

Les coupables se relevèrent et restèrent immobiles.

— Quant à vous, Messeigneurs, ajouta le roi en se tournant vers ses courtisans, souvenez-vous, je vous prie, du *banquet du roi*, et que cette leçon se

grave dans votre mémoire ! Allez ! »

Les coupables furent emmenés, et les courtisans, après avoir salué profondément, disparurent.

Les coffres de l'État et du roi ne tardèrent pas à se remplir. Les familles, les amis des anciens régents, désireux de hâter le jour de leur délivrance, les aidèrent à effectuer la restitution exigée, et le jeune roi put décharger le peuple des impôts iniques qui l'écrasaient.

La sagacité, la fermeté, le calme, la clémence qu'il avait montrés en cette occurrence, le rendirent l'idole de ses sujets, les dissentiments qui règnaient en Castille s'éteignirent peu à peu et, sous le règne de don Henri III, le royaume fut heureux.

Mais une santé débile, des infirmités précoces ne permettaient pas d'espérer que ce digne prince vivrait de longs jours... A l'âge de vingt-sept ans don Henri III mourut, regretté de tous, ne laissant pour lui succéder qu'un enfant encore au berceau.

Don Telesforo de Trueba.

MODES.

TRAVAUX A L'AIGUILLE.

Fleurs en laine, grenade. — Fleurs en papier, jasmin. — Patrons de guêtres. — Musique nouvelle, Giralda. — Sourde muette. — Office, confitures de poires. — Pâtes de coings et de pommes. — Fleurs d'oranger pralinées. — Liqueur de fleurs d'oranger. — Dentelle au tricot. — Broderies diverses. — Tapisserie coloriée.

Tu seras contente de moi, ma chère Adèle, en voyant avec quelle activité je t'aide à préparer, pendant la belle saison, des *échantillons* de fleurs artificielles ; mais de ton côté, je t'en prie, lève des *patrons* et travaille d'après nature le plus possible.

Le dessin nº 2 te présente l'épais calice d'une grenade à exécuter en laine. Fais une *carcasse*, en fil de fer fin, sur ce modèle ; la carcasse faite, rapproche l'un de l'autre les deux sépales extérieurs et assujettis ensemble, avec quelques tours en laine rouge, les deux bouts de fil de fer qui doivent donner une partie de la tige. Renverse bien régulièrement en dehors chacun des sépales. Tu as fait emplette de laine anglaise, couleur grenade ; avec cette laine, à partir du pied des sépales, tu les recouvres tous les cinq en passant une fois en-dessus, une fois en-dessous des deux fils de fer, jusqu'à moitié de leur hauteur. Arrivée là, tu enfiles la laine dans une aiguille, et tu achèves de remplir, *séparément*, chacun des sépales ; il faut, pour ce travail, passer l'aiguille tantôt autour du fil de fer de droite, tantôt autour du fil de fer de gauche ; la laine se trouve ainsi *croisée* au milieu du sépale. Lorsque celui-ci est bien rempli, arrête, en glissant ton aiguille entre les brins de laine ; tu remplis de même les quatre autres sépales.

Tu as, d'avance, tricoté avec la même laine, 30 rangées d'une jarretière n'ayant que 10 mailles de largeur ; tu l'as mouil-

lée plusieurs fois et bien repassée. Coupe-la au milieu, ce qui te donne une lisière pour chaque bande; *détricote* quatre mailles seulement. Voilà de la *mousse* rouge. Roule la bande sur elle-même, maintiens-la ainsi roulée par quelques points, et place le tout entre les sépales où tu l'assujettis aussi par quelques points; voici la grenade faite. Passons au bouton.

Il faut, pour celui-ci, une carcasse *moitié* plus petite que le n° 2. Au lieu de donner aux sépales une forme évasée, réunis-les par le haut, de même que par le bas, en remplissant l'intérieur d'un peu de coton. Prends une aiguille enfilée de laine, couleur grenade, et recouvre en passant *en-dessous* du premier sépale, *en-dessus* du second, *en-dessous* du troisième, etc. Puis *en-dessus* du premier, *en-dessous* du second, etc., jusqu'à ce que le tout soit parfaitement recouvert de laine. Tu arretes en glissant ton aiguille vers le bas à travers la laine; il ne reste plus qu'à entourer de laine verte la tige de la fleur et celle du bouton, et qu'à attacher celui-ci auprès de la fleur.

Passons au jasmin jaune et blanc en papier.

Découpe en papier jaune, autant de fois que tu voudras avoir des fleurs, le n° 3 et le n° 4. Le n° 4 est le *tube* sur lequel tu colles la fleur. Il faut le rouler sur un peu de coton et le coller d'avance par ses bords tout du long. Avec ta pince tu gauffres, par le milieu et à l'envers, chacun des cinq pétales du n° 3, de manière à former un pli à *l'endroit*, puis, de chaque côté de ce pli, tu traces une raie avec la pointe de ta pince. Quand les cinq pétales sont ainsi gaufrés, tu colles par-dessous, juste au milieu, le tube n° 4. Il te sera facile de découper *double* en papier vert le calice du n° 5 qui présente un bouton, et de le placer autour du bas du tube n° 4.

Pour faire un bouton, découpe deux pétales sur le n° 3; avec ces pétales enveloppe l'espèce de fuseau très-mince que tu as fait avec un peu de coton; assemble ces deux pétales avec un peu de colle, de manière à bien cacher le coton, et enfile le calice. Il faut monter les fleurs et les boutons sur un fil de fer très-fin, et recouvrir celui-ci de soie plate et verte.

Le jasmin jaune doit se monter en *branches* composées chacune d'une ou deux fleurs avec un ou deux boutons, puis une feuille, un peu plus bas encore une ou deux fleurs et un ou deux boutons, puis une feuille, le tout en opposition avec les fleurs, les boutons et la feuille déjà montés; ceci se répete trois ou quatre fois. La feuille du jasmin jaune ne se compose que d'une *seule*; la plus grande du n° 7 t'en donnera le patron; découpe-la en papier *glacé* vert foncé.

Le n° 6 est le *patron* de la fleur du *jasmin blanc*. Tu prépares des tubes n° 4 en papier blanc, tu gaufres les pétales et tu les montes de même que pour le jasmin jaune; le bouton n° 8 se fait aussi de même. Après avoir découpé en papier vert le n° 7, aie soin de plier *à l'envers* chaque petite feuille et la tige sur laquelle elle s'attache, de façon à ce que ces plis *creusent* à *l'endroit*. Tu prendras ensuite du fil de laiton fin, recouvert en soie verte; tu le piqueras dans la grande tige, à la hauteur des deux feuilles supérieures, tu le ramèneras en-dessus et en-dessous de cette tige plate, tout du long, c'est le seul moyen de soutenir cette longue feuille découpée, composée de plusieurs feuilles, et de pouvoir l'attacher à la tige qui porte les fleurs.

Le jasmin blanc se monte de manière à former un peu l'ombrelle. Réunis cinq ou six fleurs et boutons, et attache les tous à égale hauteur; au-dessous, deux feuilles de chaque côté; puis deux autres

feuilles placées en opposition avec les précédentes. Examine d'ailleurs une branche de jasmin fleurie, et copie.

Les bottines ont depuis longtemps *détrôné* les guètres, mais puisque tu y tiens, voici un patron nos 15, 16 et 17. Taille d'abord une guètre en grosse toile, couds-la, et, après l'avoir essayée, tu la modifieras suivant la grandeur ou la petitesse de ton pied.

Les nos 15 et 16 sont les pièces destinées au *dedans* du pied ; le long du *bord intérieur* de ces deux pièces, placées sur le dessin comme elles doivent l'être, tu feras de chaque côté une rangée d'œillets rapprochés. Le n° 17 est le *dehors* du pied.

Procédons à la confection de nos guètres.

Découpe ces trois patrons en papier fort, pose-les sur ton étoffe, et avec une aiguillée de coton, marques-en soigneusement les contours. Enlève les patrons, taille la guètre en ayant soin de laisser tout du long du tracé un centimètre pour les coutures. La lisière doit être placée le long de la pièce du talon n° 16, c'est-à-dire suivre la ligne partant du haut de cette pièce jusqu'à la lettre A.

Tu commences par ajuster ensemble les nos 15 et 17, B avec B, et tu fais la couture du coude-pied ; repasse-la ensuite en l'ouvrant et en l'aplatissant bien. Assemble à présent les nos 16 et 17, A avec A ; repasse les coutures. — Fais-en autant pour la doublure ; puis bâtis ensemble dessus et doublure ; couds solidement tout autour, fais les œillets, et attache les sous-pieds.

Vois pour tout le reste à la fin de ma lettre.

Notre aimable Claire nous donne ce mois-ci une romance charmante. Le compositeur et le poète se sont parfaitement entendus pour faire quelque chose de bien touchant, n'est-ce pas? pauvres petites chanteuses des rues! elles ont trouvé là deux éloquents interprètes de leurs misères et de leurs souffrances! chanter quand on a froid! danser quand on a faim!... Je ne passerai plus indifférente auprès de ces pauvres enfants!...

Il n'est bruit dans le monde que du nouvel opéra-comique Giralda ; malgré la chaleur, la foule se presse chaque soir pour entendre la belle et charmante musique de M. Adam ; car elle est l'une et l'autre. C'est un brillant succès et un succès durable, ajouté à tant d'autres. Mon oncle a promis de me faire cadeau de la partition qui vient de paraître chez Brandus, 87, rue Richelieu, et Eugène m'a déjà apporté plusieurs morceaux de chant que je vais étudier *con amore*. Céline de son côté m'a fait cadeau des nouveaux quadrilles de *Musard*, d'une jolie polka par *Pisodo*, d'une redowa de *Schottisch*, de plusieurs walses par *Ettling*, et du *Bengali au reveil;* cette bluette charmante a la vogue dans les salons ; tout cela sort des magasins de Brandus, éditeur de musique de choix. Tu vois que je suis bien *montée*.

L'autre jour ma tante et moi, nous avons assisté, *par faveur*, à une séance de la *Société générale d'assistance et de prévoyance pour les sourd-muets*, fondée par M. Blanchet, chirurgien de l'*Institution nationale de Paris*. Cette séance nous offrait un vif attrait, une jeune sourde-muette qui *comprend* la parole et qui *parle!* c'est l'élève de notre chère collaboratrice, Mme Adèle Cléret.

Mme Adèle Cléret, sans autre secours que son ardente charité et sa persévérance, est parvenue à mettre cette pauvre enfant en état de comprendre, d'après les seuls mouvements des lèvres, ce qui se dit autour d'elle, et d'exprimer *elle-même* par *la parole* ses sentiments, ses désirs, ses pensées! C'est quelque chose de merveilleux! Encouragée par la société

générale d'assistance et de prévoyance, notre chère collaboratrice a ouvert un externat pour les sourdes-muettes. Les jeunes infirmes qui sont indigentes y seront reçues *gratuitement*. Les personnes bienfaisantes, désireuses de faire profiter de pauvres enfants sourdes-muettes d'un enseignement si précieux, peuvent se faire inscrire chez Mme Adèle Cléret, 53, rue Popincourt, de trois heures à cinq heures après midi, tous les jours, le dimanche et le jeudi exceptés. Il faut espérer que Mme Adèle Cléret ne se bornera pas à donner ses soins aux indigents, et qu'elle consentira à faire profiter de sa méthode les familles qui ont le malheur d'avoir un enfant affligé de cette cruelle infirmité.

Caroline vient de m'apporter quelques recettes. Elle prétend que *sa manière* de faire les confitures de poires d'Angleterre est préférable à celle que je t'ai donnée. Essaie les deux façons.

Le mois prochain, je te donnerai la traduction des pensées en anglais et en italien.

Au revoir, chère amie.

ANNICA BRICOGNE.

Confitures de poires d'Angleterre.

Pèle les poires, coupe-les par quartiers et ôte les pepins. — Tu as mis d'abord dans une bassine autant de fois 250 grammes (1/2 livre) de beau sucre que tu as de 500 grammes (livres) de fruit, et un verre d'eau par chaque 250 grammes (1/2 livre) de sucre. Fais ton sirop, jettes-y les poires; lorsque la cuisson est à demi faite, ajoute un morceau de vanille en cosse. Il faut que les quartiers de poires restent bien entiers. Mets en pots.

Pâte de coings.

Pèse 2 kil. 500 grammes (5 livres) de fruits, et 1 kil. 500 grammes (3 livres) de sucre. — Tu coupes les coings par quartiers, tu les pèles et tu les jettes à mesure dans de l'eau fraîche. Il faut les laver cinq ou six fois dans de nouvelle eau, puis les faire cuire. — Mets-les à égoutter, et passe ensuite cette pulpe à travers un tamis de crin. — Fais cuire ton sucre au petit cassé (1); mêles-y la pulpe des coings et dessèche le tout sur un feu doux, en remuant toujours, jusqu'à ce que tu aperçoives le fond de la bassine. — Retire du feu, et étends cette pâte sur des feuilles de fer-blanc que tu as poudrées avec du sucre passé au tamis de soie; poudre de sucre en dessus, et fais sécher au four très-doux. Tu coupes alors la pâte par lanières et tu les roules sur elles-mêmes, avant de les placer dans des boîtes et celles-ci dans un lieu bien sec. — La pâte de pomme se fait absolument de la même façon et dans les mêmes mesures pour le fruit et pour le sucre.

(1) C'est avec un bâton dit à cuire qu'on mêle le sirop. Si le sucre qu'on enlève de dessus ce bâton casse sous la dent, et s'y attache, il est au *petit cassé*.

Fleurs d'oranger pralinées.

Épluche soigneusement un litre de pétales de fleurs d'oranger. — Jette le tout dans quatre litres d'eau bouillante. — Fais bouillir pendant 10 minutes. — Retire la bassine, et mets les fleurs à égoutter sur un tamis. — Pendant qu'elles égouttent, fais cuire ton sirop au boulé (1). Il t'en faut un litre pour un litre de fleurs d'oranger. — Presses-y le jus d'un citron. — Lorsque les fleurs ont pris sept à huit bouillons dans le sirop, fais-les encore égoutter au tamis. — Tu as préparé 1 kilo de sucre pilé et tamisé. Tu fais bien chauffer ce sucre, et tu y jettes les fleurs que tu remues légèrement et rapidement, jusqu'à ce qu'elles en soient bien couvertes et paraissent être sèches. — Mets-les dans un autre tamis et agite doucement pour faire tomber le sucre qui n'adhère pas; étends-les ensuite, en les séparant sur des feuilles de papier et fais-les sécher pendant quelques jours dans un endroit chaud. — Pour la quatrième fois, remets-les dans un tamis et saupoudre avec du sucre pilé et tamisé, laisse tomber celui qui n'est pas adhérent. — Mets dans des flacons bien bouchés. Tu peux conserver très-longtemps les fleurs d'oranger ainsi pralinées.

Liqueur de fleurs d'oranger.

Pour une bouteille de bonne eau-de-vie, pèse 30 grammes de pétales bien épluchés, jette-les dans la bouteille et laisse infuser pendant quatre à cinq heures. — Tire à clair. — Jette alors dans l'eau-de-vie 250 grammes (1/2 livre) de beau sucre concassé, laisse fondre, et quand le sucre est bien fondu, filtre au papier gris dans un entonnoir de verre. Remets en bouteille et bouche soigneusement.

Dentelle au tricot.

Monte 12 mailles.

1re rangée. 1 maille sans la tricoter. — 1 unie. — 1 augmentée. — 1 rétrécie. — 1 augmentée. — 5 unies. — 1 augmentée. — 1 rétrécie. 1 unie.

2e rangée. 1 maille sans tricoter. — 2 unies. — 1 augmentée. — 1 rétrécie. — 3 unies. — 5 à l'envers.

3e rangée. 1 sans tricoter. — 1 unie. — 1 augmentée. — 1 rétrécie. — 1 augmentée. — 6 unies. — 1 augmentée. — 1 rétrécie. — 1 unie.

4e rangée. 1 sans tricoter. — 3 unies. — 1 augmentée. — 1 rétrécie. — [illegible] unies. — 5 à l'envers.

(1) On trempe dans le [illegible] le bout du bâton à cuire, on le secoue et on le trempe dans le sirop, puis de [illegible] dans de l'eau fraîche. Si le peu de sucre qui s'y est attaché se [illegible] en boule, le sirop est au boulé.

5e *rangée.* 1 sans tricoter, — 1 unie. — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 7 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie.

6e *rangée.* 1 sans tricoter, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 5 unies, — 5 à l'envers.

7e *rangée.* 1 sans tricoter, — 1 unie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 8 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie.

8e *rangée.* 1 sans tricoter, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 6 unies, — 5 à l'envers.

9e *rangée.* 1 sans tricoter, — 1 unie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 4 unies, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — 3 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie.

10e *rangée.* 1 sans tricoter, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 3 unies, — 1 à l'envers, — 4 unies, — 5 à l'envers.

11e *rangée.* 1 sans tricoter,— 1 unie,— 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 11 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie.

12e *rangée.* 1 sans tricoter, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 4 unies, — 2 augmentées, — 1 rétrécie, — 3 unies, — 5 à l'envers.

13e *rangée.* 2 rabattues, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 3 unies, — 1 à l'envers, — 6 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie.

14e *rangée.* 1 sans tricoter, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 5 unies, — 4 à l'envers.

15e *rangée.* 1 rabattue, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 3 unies, — 2 augmentées, — 1 surjetée sur rétrécie, — 3 unies,— 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie.

16e *rangée.* 1 sans tricoter, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 3 unies, — 1 à l'envers, — 4 unies, — 4 à l'envers.

17e *rangée.* 1 rabattue, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 8 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie.

18e *rangée.* 1 sans tricoter, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 7 unies, — 4 à l'envers.

19e *rangée,* 1 rabattue, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 7 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie.

20e *rangée.* 1 sans tricoter, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 4 unies, — 1 rétrécie, — 4 à l'envers.

21e *rangée.* 1 rabattue, — 1 augmentée. — 1 rétrécie; — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 8 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie.

22e *rangée.* 1 sans tricoter, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 4 unies, — 4 à l'envers.

23e *rangée.* 1 rabattue, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 4 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie.

24e *rangée.* 1 sans tricoter, — 2 unies, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 3 unies, — 4 à l'envers.

Recommence à la 1re rangée.

Explication de la planche de broderies.

No 1. — Dessin d'une dentelle au tricot.

No 2. — Dessin du calice d'une grenade en laine.

Nos 3, 4, 5, 6, 7 et 8. — *Patrons* de fleurs en papier, jasmin jaune et blanc.

No 9. — Dessin de coin de mouchoir à broder au point de feston et au plumetis. Autour du petit pois du milieu, tu fais du feston mat. Si tu le préfères, tu peux faire des œillets à jour très-bordés.

No 10. — Entre-deux à broder au plumetis pour chemise d'homme, ou bien en application sur tulle.

No 11. — Dessin de col à exécuter au point de feston.

No 12. — Dessin pour une guimpe à plastron. Le col no 11 se monte sur cette guimpe, mais alors il faut l'ouvrir par derrière; deux petits boutons avec deux brides suffisent pour réunir les deux côtés. Œillets bordés au point de feston. Ce dessin, exécuté au plumetis en coton fin, est à mon avis bien plus délicat et plus joli. On ne festonne alors que le bord du col.

Nos 13 et 14. — Dessins de vignette pour bourses au point de crochet plein. Tu les exécuteras en soies de couleurs vives ou avec des perles d'acier, à ta fantaisie.

(GRANDE ÉDITION.)

Nos 15, 16 et 17. — Patrons de guêtres, *grandeur nature.* Le joli alphabet dont j'ai rempli ce patron se brode soit au plumetis mat, soit au point de feston mat; œillets à jour et bordés.

No 18. — Entre-deux pour vêtements d'enfants à broder au plumetis.

No 19. — Dessin pour coin de mouchoir. On brode beaucoup au point de chaînette ou au crochet en soie de couleur sur batiste. Le jaune d'or est fort employé, et passe moins que les autres couleurs. Je t'engage à monter ton mouchoir sur le métier et à te servir du crochet qui donne un point plus régulier que la chaînette faite à la main. Prends de la soie fine. Tu la mets double pour faire des *nœuds* bien rapprochés, comme dans la broderie au passé, dans le cœur de la marguerite. Tu festonneras le bord en soie de même couleur.

Nos 20 et 21. — Dessins de cols et de manchettes à exécuter en point de feston et points de dentelle. Les petites croix t'indiquent les endroits où la mousseline doit être enlevée, et les parties quadrillées ceux où il faut placer les points de dentelle.

No 22. — Dessin pour volant de taie d'oreiller. Broderie au plumetis avec feston au bord.

No 23. — Entre-deux à exécuter tout au point de feston.

Nos 24 et 25. — Entre-deux pour manteau de nuit, broderie anglaise.

Nos 26, 27 et 28. — Festons pour volants de robe. Tu te sers du No 26 pour le grand volant du bas de la robe; du No 27 pour les deux volants moins hauts, placés au-dessus, et du No 28 pour les revers et les volants des manches pagodes. Tu peux employer ce joli feston de Marius Vidal soit sur jaconas, et alors tu l'exécuteras en coton blanc, soit sur étoffe, cachemire, popeline, gros de Naples, et alors tu le feras en soie de même couleur, bien assortie à l'étoffe.

Explication de la planche de tapisserie coloriée. (Grande édition.)

Je t'envoie, chère amie, encore un beau dessin de tapisserie pour meuble. Tu peux l'employer comme

le voici; tu peux, en ne faisant que des raies de damas et en variant les couleurs de chaque raie, produire un dessin tout différent ; tu peux encore ne faire que la guirlande en te bornant à séparer les guirlandes suivantes de la première par le zig-zag bleu, rouge et brun, enfin tu peux prendre seulement le bouquet de roses et d'oreilles d'ours et le semer sur un fond noir. Je te promets pour les deux mois suivants des choses bien brillantes et bien belles en fait de tapisserie, sans compter des modes charmantes, etc., etc.

LES JEUX DU SPHINX.

CHARADE.

A mon premier, chef-lieu de préfecture,
Peut-être, cher lecteur, n'avez-vous pas été?
Mais quand, pour l'aller voir, j'aurais une voiture ;
J'en serais peu tenté,
Car d'après ce que l'on m'assure
Rien n'y peut éveiller la curiosité.
Mon dernier est encor moins piquant à connaître :
C'est un simple adjectif surnommé possessif;
Mais à vos yeux je vais faire paraître
Un objet plus récréatif :
C'est mon entier qu'ici je vous présente,
Jeune homme de bonne maison,
Qui d'ans n'est point chargé, car il n'en a pas trente,
Et déjà semble un vieux grison.
N'est-il pas vraiment bien dommage
Qu'il ignore l'emploi du fard?
S'il en mettait sur son visage
Il aurait le teint moins blafard.
Mais une chose en lui vous paraîtra nouvelle :
C'est qu'à peine il y voit lorsque le soleil luit,
Et qu'il n'a pas besoin d'allumer la chandelle
Pour y voir clair pendant la nuit.

GUERNI.

Le mot du logogriphe du mois de septembre est [illegible], dans lequel on trouve [illegible].

CAUSERIES.

Parlez-moi des républiques, pour comprendre la manière dont il faut nourrir les rossignols *bimanes*, lorsqu'on veut les faire chanter! Les rois, y compris même le roi de Hanovre, n'y entendent rien. Ce n'est pas une cargaison d'œufs de fourmis que le steamer *Europa* a embarquée de compagnie avec la célèbre Jenny Lindt, se rendant aux États-Unis sur *l'invitation*, en espèces sonnantes, de l'entrepreneur M. Barnum; mais bien une cargaison de dollars formant la somme ronde de 750,000 mille francs, cette *garantie* a été exigée par le rossignol du nord qui comprend les affaires aussi bien que la musique. Moyennant ces 750,000 mille francs, dont Jenny Lindt a voulu être *accompagnée*, elle s'est engagée à chanter dans cent cinquante concerts pendant l'espace de dix-huit mois, sans compter une part dans les bénéfices, sa maison défrayée, ainsi que celle de ses *accompagnateurs*, le pianiste Bénedict et le chanteur Belletti, non moins généreusement rétribués. Une nouvelle salle se construit à New-York, pour offrir un théâtre digne d'elle à la célèbre cantatrice, et aussi, il faut le dire tout bas, pour que le nombre des *dilettanti* assis ou debout puisse être en proportion des énormes sacrifices faits par M. Barnum. Oui, oui, on ne le dit que tout bas, parce que les *grands* artistes comme tous les *grands* de la terre, sont possédés d'un tel amour-propre qu'ils n'acceptent aucune de ces vérités prosaïques qui rappellent, hélas! que les uns sont aux gages de quiconque paie, et que les autres sont de simples mortels, sujets plus ou moins aux misères échues en partage à la pauvre humanité. Que les premiers perdent la vogue, les seconds leur prestige, et la foule des flatteurs va porter ailleurs ses génuflexions et ses applaudissements. Ceci a toujours été, et sera toujours. Il faut donc en prendre philosophiquement son parti.

Mais ce dont je ne me console pas, c'est de la nécessité où nous serons un jour ou l'autre de nous faire mettre sur le gril, à l'anglaise, pour échapper aux fouilles de tous les genres, aux curieux et aux savants des siècles à venir. Une aventure toute récente, arrivée à une momie, m'a fait prendre en grande considération la séance qui a eu lieu dernièrement à l'Institut des ouvriers dans Gould-Square. Par où commencerai-je? par la séance ou par la momie? Je commencerai par la séance; la momie viendra ensuite comme le merveilleux corollaire de mon dire. Voici le fait.

Les cimetières sont situés à Londres dans les quartiers les plus populeux; si l'on essayait de les transporter hors de la ville, les citadins se fâcheraient et la banlieue se révolterait. Une société s'est donc formée pour aviser à un nouveau *mode* d'inhumation, qui va devenir *à la mode*, je vous en préviens. Pise peut bien avoir son campo santo pour ses *morts illustres*, Paris son Panthéon, ceux-là seront toujours en petit nombre, et s'ils se font embaumer à leurs risques et périls, cela les regarde; mais, pour les autres, le mieux est, sans contredit, de s'arranger de manière à ce qu'ils n'incommodent pas les vivants. Or, après avoir longuement discouru on est remonté aux Grecs et aux Romains; on les a montrés réduisant leurs morts en cendres, d'où résulte la conséquence qu'il faut brûler les morts contemporains. Un procédé *économique*, puisqu'il ne dépasserait pas les frais de sépulture ordinaire, a été proposé. Il ne s'agit pas, vous le comprenez bien, mes charmantes lectrices, d'élever un bûcher pour chacun; la houille abonde plus que le bois en Angleterre; d'ailleurs, pour une cité telle que Londres, l'opération doit avoir lieu en grand. L'un des membres a donc proposé de construire, en dehors de la ville, une espèce de four en briques, avec des barreaux de fer disposés par étages et sur lesquels on établirait des couches successives de charbon de terre et de corps. L'idée de cette *fournée* est ingénieuse comme tout ce qui vient d'Angleterre en fait d'utilité publique, et digne des philanthropes de ce pays. Les cendres de chacun seraient recueillies, je ne sais encore par quel procédé, déposées dans des urnes, et les urnes seraient placées, avec ou sans monument, dans un immense jardin. La société dont il s'agit, se propose de faire l'acquisition du terrain et elle cédera à *tant* le pied carré, l'espace nécessaire pour recevoir le piédestal, la colonne qui doit porter l'urne funéraire.

Certes, au premier abord, la seule idée de ce four banal et de ce gril qui vous attend, donne le frisson. Il est on ne peut plus désagréable de penser qu'on sera ainsi carbonisé en compagnie assurément fort mélangée; il faut espérer du moins que les fournées de gentlemen se feront à part des fournées de John Bull; mais le premier moment passé, on se réconcilie peu à peu avec le procédé économique en se souvenant du savant mémoire sur ce sujet, qui a été lu dans la même séance, et par lequel il est prouvé que, de l'époque où l'on a cessé, en Egypte, d'embaumer les morts, la peste est devenue endémique, c'est-à-dire *habituelle* au pays.

Ceci mérite assurément considération.

Or, qu'est-il advenu par suite de l'embaumement? Que les malheureuses momies enlevées, de par la science et la spéculation, de leur sarcophages, sont venues en Europe, bon gré malgré, montrer aux curieux leurs figures couleur de bitume. Si encore la s'était bornée leur mésaventure!... Mais voici ce qui est arrivé tout récemment à Nîmes. Une momie, apportée d'Egypte et datant de plus de trois mille ans, se trouvait avec trois autres dans le cabinet du savant M. Petrot. Un beau jour, le savant antiquaire veut changer de place cette momie. Au moment où il la soulève, un objet assez volumineux s'en détache et tombe sur le plancher. Il replace *sa* momie où elle était, ramasse cet objet et voit un assemblage de perles rondes oblongues, du plus beau bleu, enfilées et tissées de manière à former un camail. Nul doute dès lors que *sa* momie ne fût celle d'une prêtresse ou d'une initiée du temple d'Isis: Chacun sait que les prêtresses et les initiées avait seules le droit de porter ce genre de camail. Mais d'où était tombé cet ornement? Comment avait-il échappé jusqu'alors aux examens minutieux et répétés de M. Petrot?... La momie ayant été posée sur sa face, avec la dernière irrévérence, on vit que les bandelettes qui enveloppaient la tête, avaient été rongées à la nuque, sans doute par quelque rat; là se trouvait l'ouverture qui avait évidemment donné passage au camail en perles bleues: ainsi la prêtresse, ou l'initiée, non contente d'avoir eu de son vivant son camail *dans la tête,* pour parler par figure, l'y avait *matériellement* après sa mort! et il n'y avait que cela!.

Mais de cervelle point!

Quelle épigramme, et contre la divine Isis elle-même et contre ses mystères, ses prêtresses et ses initiées!... Décidément je préfère le gril; les cendres seules peuvent garder inviolablement le secret de ce qu'on a eu dans la tête de son vivant. J'en connais tant qui pourraient léguer involontairement, avec leur momie, à la postérité la plus reculée, un paquet de cigares, pure Havane!

A propos de cigares, mes aimables lectrices, vous n'avez sans doute pas entendu parler dans vos paisibles départements des *cigares-obus?* C'est une sorte de petite machine infernale inventée sans doute, pardonnez-moi la supposition, par quelque femme pour nous guérir, en nous *dévisageant*, de la manie de fumer. Je n'ai pas vu, aucune de mes connaissances n'a vu des *cigares-obus;* mais tout le monde assure que plusieurs ont éclaté dans les mains d'un grand nombre de promeneurs des Champs-Élysées. On ne parle pas de blessés; il est question seulement de gants déchirés par l'explosion. J'ai couru tout Paris pour avoir des *cigares-obus;* ils sont creux, et le vide est rempli de poudre à canon..... Voilà du moins ce qui m'en a été dit.... mais je commence à croire que ce peut bien être une *imaginative* de quelque *lion* à bout de toutes ses *gentillesses* et désireux de se rendre *intéressant*.

Je ne vous parlerai pas, mes charmantes lectrices, des *beechs* (1) du duc de Wellington qui a lu *breechs* (2) et qui, s'étant imaginé, comme il arrive souvent aux héros, que la moindre partie de sa garde-robe est d'un prix infini, a envoyé les *breechs* qu'il portait à Waterloo à l'évêque de *Londres*, puisque celui-ci demandait à *les voir* et sans doute à les admirer, tandis que c'était une Mme *London* qui demandait à visiter les *beechs* de sa seigneurie; cette méprise est une vieille histoire; mais ce qui est tout nouveau, c'est la manière dont sa Grâce s'est mise elle-même à contribution par son refus positif de consentir une souscription.

Il y a quelque temps, le recteur d'une paroisse de l'un des comtés d'Angleterre, voulant faire réparer son église, s'adressa, pour compléter la somme nécessaire, aux personnages riches et éminents du pays, entre autres au duc de Wellington. Dans sa lettre il s'excusait de son mieux de la *liberté grande*.

L'illustre maréchal répondit de sa propre main les lignes suivantes:

« Le duc de Wellington présente ses compliments à M..., et comme M.... déclare lui même que sa lettre a besoin d'excuses, il n'en dira pas plus long à ce sujet.

» Mais il doit ajouter qu'il n'y a pas d'église, de chapelle, de presbytère, d'école et même de pagode, du pôle nord au pôle sud, à la construction desquels le duc n'ait été appelé à contribuer, et qu'il est surpris que M.... ayant déjà recueilli 7 530 livres pour la restauration de son église, vienne faire un appel au duc qui n'a rien à faire avec la paroisse du recteur. »

Or, qu'arriva-t-il de cette lettre où se montrent des *sentiments* si *généreux* et une *politesse* si remarquable?.. Il arriva que le recteur trouva, sans le chercher, un amateur qui lui donna cinq guinées du curieux autographe; somme bien plus forte que n'aurait pu l'être la souscription volontaire de sa Grâce. Ainsi l'autographe, soigneusement conservé dans une collection, transmettra aux siècles à venir un détail précieux pour les biographes du héros; détail à placer en regard de la méprise qui fit prendre à sa grace ses *beechs* pour ses *breechs*.

Fernand de LASTOURE.

(1) Hêtres. — (2) Culottes.

ÉDUCATION.

RELIGION ET MORALE.

VANITÉ.

L'homme vain est toujours malade : touchez-le, vous le blessez. Il agit comme si personne autour de lui n'avait ni sensibilité ni délicatesse ; et il en a tant que les plus petites négligences, qui seraient à peine ressenties par les autres, le piquent continuellement et le percent sans cesse jusqu'au cœur.

Je ne voudrais pas être vain, quand ce ne serait que parce que personne ne pourrait me reprendre ; mes autres infirmités m'incommodent bien moins. Ce n'est pas même la faute de mon entourage si j'en souffre ; mais ici, si je m'exalte, je suis perdu : quelque chemin que je prenne, quelque pas que je fasse sous la direction de la vanité, je mets nécessairement le pied sur quelqu'un. Je l'offense, et je dois me préparer à en être repoussé et à rétrograder, avec la douleur et l'humiliation.

Eh ! de quoi l'homme peut-il être vain quand il jette un coup d'œil sur ses imperfections naturelles et morales ? Il est impossible de réfléchir un instant sans sentir son cœur plein de la plus humble conviction, sans entendre, du fond de ce sanctuaire placé en nous, une voix qui répète : O Dieu ! qu'est-ce que l'homme ? Rien, et toujours rien ! C'est un malheureux, un infirme, un être de quelques jours qui passe comme une ombre !

Il tombe tout-à-coup du théâtre avec ses titres, ses distinctions scéniques, dépouillé de ses habits dramatiques et du masque que l'orgueil a soutenu un instant sur son visage ; et il reste nu comme son esclave ! Arrêtez votre pensée sur la dernière scène que l'homme puissant et orgueilleux donne au monde qu'il a tenu dans la crainte et le respect : voyez cette vaine vapeur disparaître ; la flèche de la mort pénètre lentement dans son sein, elle glace son sang et dissipe ses esprits.

Ne le craignez plus : approchez de ce lit de mort ; ouvrez les rideaux, contemplez-le ! Qu'est-il maintenant celui que son orgueil et quelques flatteurs avaient mis au rang des dieux !

STERNE.

LAZARINE.

NOUVELLE.

I.

Dans un élégant salon de Toulon, quatre jeunes filles étaient réunies autour d'une corbeille de noce offerte la veille à Lazarine Duras, la plus jeune d'entre elles.

— Décidément ce cachemire des Indes est du meilleur goût, et je ne me marierai jamais qu'à la condition d'en avoir un pareil! disait Adélaïde Moreau, petite personne fort étourdie de dix-sept à dix-huit ans.

— Quel enfantillage! s'écria d'un ton doctoral Mlle Pélagie, la doyenne de l'assemblée; une femme raisonnable attache fort peu de prix à ces bagatelles ruineuses, et, à la place de Lazarine, j'aurais préféré tout simplement un cachemire français.

— C'est très-patriotique! répondit avec un malin sourire une brune piquante, dont le regard caressant s'arrêtait avec complaisance sur le doux visage de Mlle Duras son amie intime.

— Mon Dieu! les beaux diamants! les belles dentelles! que tout cela est magnifique! s'écria de nouveau Adélaïde avec une admiration toujours croissante.

— Tout cela est bien beau en effet, dit Lazarine, et si j'avais osé exprimer mon désir, j'aurais prié M. d'Orseil de ne pas faire tant de dépenses.

— Pourquoi cela? répliqua la jolie brune avec vivacité; n'est-il pas tout naturel qu'il t'offre une corbeille d'un prix proportionné à ta fortune et à la sienne?

— Oh! ma chère Camille, je suis si heureuse déjà que toutes ces belles choses ne peuvent rien ajouter à mon bonheur, je t'assure!

— Vous êtes donc bien satisfaite d'épouser M. d'Orseil? demanda Pélagie.

— Comment ne le serais-je pas? répondit simplement la jeune fille, c'est un bon et digne jeune homme; mes parents l'estiment beaucoup et l'aiment déjà comme leur fils.

En ce moment un domestique vint prévenir Lazarine que Mme Duras l'appelait dans sa chambre.

— Je vais voir ce que me veut ma bonne mère, et je reviens à l'instant, dit-elle à ses amies.

— Que Lazarine est heureuse en effet! s'écria alors Adélaïde; à peine sortie de pension elle se voit comblée de présents, environnée d'hommages; ses parents préviennent tous ses désirs; pour comble de bonheur un jeune homme charmant la demande en mariage, et sa famille la laisse libre de son choix!

— Voilà ce que c'est que d'être riche! répondit Pélagie en comprimant un soupir.

— Dites aussi, bonne, gracieuse, spirituelle, jolie, remplie de talents et de mérite, répliqua la gentille Camille.

— Tout ce que vous voudrez, ma chère : mais eût-elle cent fois plus de qualités, cela ne lui servirait de rien sans les trois cent mille francs que le papa Duras a eu le bon esprit d'économiser pour la dot de sa fille.

— Bah! ne croirait-on pas que les demoiselles riches trouvent seules à se marier! dit Adélaïde.

— Oui, ma chère, il n'y a qu'elles qui se marient facilement et avantageusement, répondit Pélagie : la dot est maintenant la véritable pierre de touche qui décide du mérite d'une jeune personne,

et vous en conviendrez peut-être un jour, Mesdemoiselles !

— Eh bien ! si l'on ne peut se marier d'une manière convenable on reste fille, dit Camille avec gaîté ; on soigne ses neveux et ses nièces, et pour peu qu'on ait l'esprit bien fait on ne se trouve ni moins heureuse ni moins estimée pour cela.

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée d'une vieille femme de chambre que Mlle Duras envoyait vers ses amies pour leur dire que, retenue auprès de sa mère, elle ne pourrait pas redescendre au salon et qu'elle les priait de vouloir bien l'excuser.

— Mon Dieu ! qu'est-il donc survenu de fâcheux ! s'écria Camille avec l'anxiété d'une véritable amitié, Lazarine serait-elle indisposée ?

— Je ne sais, mais mademoiselle pleure et madame est plus pâle que la mort. Enfin voilà ce qu'on m'a ordonné de dire à ces demoiselles, et je suis à leurs ordres pour les reconduire chez leurs parents.

II.

Pendant que les jeunes filles retournaient à leur demeure, tout en questionnant la femme de chambre et en interprétant diversement ses paroles, suivant le cœur et le caractère de chacune d'elles, une chaise de poste emportait rapidement Mme et Mlle Duras sur la route de Grasse, où le chef de la famille se trouvait pour affaire.

— Pouvu qu'il ne soit pas trop tard ! disait la mère dans une agitation impossible à décrire.

— Non, non, maman, rassurez-vous, je vous en conjure ! Vous interprétez mal le sens de la lettre de M. Viriville ; mon père est trop bon chrétien pour attenter à ses jours, et quel que soit le malheur qui le frappe, il le supportera, soyez-en sûre, avec le courage et la dignité dont il a donné tant de preuves.

— Dieu le veuille, mon enfant ! je connais comme toi la vertu de ton père, mais le désespoir ne peut-il donner un moment de délire à l'homme le meilleur et le plus sage !... Ces chevaux marchent bien lentement !...

— Calmez-vous, je vous en supplie, ma bonne mère, ou vous tomberez malade, et loin d'être utile à mon père vous augmenterez ses chagrins !

Il était six heures du matin lorsque les deux voyageuses entrèrent dans la maison de M. Viriville.

— Où est mon mari ? demanda Mme Duras à cet ami de la famille, qui vint les recevoir.

— Vous allez le voir, Madame, mais vous le trouverez bien affligé ; il avait besoin de votre présence pour pouvoir supporter une si grande infortune.

— Il vit donc encore ! Dieu soit béni ! s'écria-t-elle d'une voix tremblante d'émotion ; mon ami, conduisez-moi vers lui !

M. Duras était au lit, le teint animé, les yeux hagards, dévoré par la fièvre. Dès qu'il aperçut sa femme et sa fille, il s'écria d'une voix déchirante.

— Nous sommes ruinés ! sans ressource ! Ma pauvre fille, que vas-tu devenir !

— Votre consolation, mon père ! répondit Lazarine en couvrant de baisers et de larmes la main brûlante du vieillard.

— Hélas ! continua-t-il avec exaltation, ma vie entière a été employée à augmenter encore, par mon économie, cette belle fortune que mon père avait acquise à la sueur de son front, et que j'étais si fier de laisser avec un nom sans tache à mon unique enfant ! Et par les folles spéculations, par l'indélicatesse surtout d'un homme que j'aimais comme un frère, et pour lequel j'ai engagé tous mes biens, tu es ruinée, ma fille !... tu es ruinée !...

Malheureux que je suis, j'ai réduit ma famille à la misère !

— De grâce, calmez-vous, mon père bien-aimé, dit Lazarine avec tendresse ; ne vous accusez point comme d'un crime d'une action trop généreuse peut-être, mais qui honore votre beau caractère. M. Ponsel paraissait mériter votre confiance, et tout le monde croyait comme vous à ses talents et à sa probité.

— Et le misérable a disparu emportant des sommes énormes, laissant partout des créanciers qui sont devenus les miens, puisque j'ai eu l'imprudence de répondre pour lui !... Jamais ce que je possède ne pourra suffire à payer toutes les dettes ! Déshonoré, après tant d'années d'une vie sans reproche !... la mort, mon Dieu, la mort !...

— Mon père, que deviendrions-nous si vous nous manquiez ! dit Lazarine en sanglotant. Ah ! des malheurs qui nous menacent, votre perte serait le plus cruel et le seul irréparable !

— Mon ami, peut-être voyez-vous trop en noir, dit timidement Mme Duras, qui cherchait à donner à son mari une espérance qu'elle ne conservait pas elle-même ; vous jouissez d'un grand crédit, nos biens sont considérables, faciles à réaliser, et en redoublant d'économie...

— Ne nous berçons point de flatteuses chimères, interrompit le vieillard ; les créanciers ne voudront pas m'accorder le temps nécessaire pour qu'il soit possible de vendre avantageusement nos biens... tout est perdu, vous dis-je !

Mme Duras ne répondit plus que par des larmes.

Les soins assidus de sa femme et de sa fille, et la nécessité de s'occuper sans retard de ses tristes affaires, rendirent bientôt au malade la force nécessaire pour se mettre en route, et toute la famille revint à Toulon.

III.

Tant que Mme Duras avait tremblé pour l'existence de son mari, elle n'avait pas eu une seule pensée pour la perte de sa fortune ; mais un fois rassurée sur cette vie précieuse, la position cruelle où sa famille se trouvait réduite, le sort réservé à sa fille chérie, la misère enfin qu'elle redoutait pour les siens et pour elle-même, tout se réunit pour ébranler sa santé déjà fort délicate. Pendant plus de trois mois, Lazarine ne quitta pas d'un instant la chambre de sa mère, et se montrant à la fois la fille la plus tendre et la garde-malade la plus intelligente, elle cherchait à relever le courage abattu de de Mme Duras par une apparente confiance dans l'avenir ; confiance qui était bien loin de son pauvre cœur.

— Soyez-en certaine, ma bonne mère, disait-elle avec tendresse, le Ciel nous viendra en aide.

— Oh ! si j'étais seule à souffrir ! répondait la pauvre mère. Mais te voir réduite à un état voisin de l'indigence, toi, la riche héritière, toi, élevée au milieu des jouissances du luxe... et au moment de contracter un mariage qui te promettait le bonheur !..,

En ce moment, une lettre fut remise à Mme Duras ; cette lettre était de M. d'Orseil, à qui Lazarine, à son retour à Toulon, s'était empressée de renvoyer la corbeille de noce, en lui rendant la foi déjà promise. Mais ce jeune homme, qui avait été à même d'apprécier les douces vertus de sa fiancée, avait sollicité et obtenu de ses parents la permission de recherclier pour elle-même celle qu'il avait d'abord recherchée pour sa fortune ; et, fier de ce succès, il renouvelait sa demande de mariage dans les termes les plus flatteurs et les plus tendres.

— Oh ! le digne, l'excellent jeune

homme ! s'écria Mme Duras, dont le pâle visage s'était coloré d'une rougeur subite ; lis cela, ma fille chérie, tes vertus méritaient cette consolation !

Tremblante, en reconnaissant l'écriture, Lazarine lut à son tour, et elle se sentit touchée jusqu'aux larmes de la constance généreuse de l'époux de son choix.

— Ma fille, dit Mme Duras en se soulevant vivement sur sa couche, écris toi-même à M. d'Orseil qu'il vienne ! Après avoir vu ce mariage s'accomplir, je mourrai tranquille sur ton sort !

— Ma bonne mère, répondit Lazarine en s'efforçant de sourire, j'ai renoncé, vous le savez, au mariage.

— Que dis-tu ? s'écria Mme Duras stupéfaite, M. d'Orseil te serait-il moins cher au moment meme où il te donne une si grande preuve d'amour et de désintéressement ? Pourquoi renoncer à une union qui doit assurer ton bonheur et le nôtre, et qui surpasse maintenant toutes nos espérances ?

Sa tendresse maternelle lui suggéra mille et mille raisonnements propres à décider sa fille ; Lazarine fut inébranlable. En vain M. Duras, instruit de la nouvelle demande de M. d'Orseil, joignit-il ses instances à celles de sa femme, la jeune fille déclara avec fermeté qu'elle ne voulait ni associer à son malheur M. d'Orseil, ni quitter son père et sa mère au moment où ses soins, sa tendresse leur étaient indispensables. Elle écrivit donc son refus, le cœur brisé de douleur, et en des termes si formels, que toute espérance devait être ôtée à celui qu'elle aimait. La pauvre fille offrit à Dieu, du fond de son âme pieuse et tendre, le sacrifice de cet amour à peine avoué, et elle cacha avec soin sa tristesse et ses larmes.

Cependant les pressentiments de M. Duras ne l'avaient point trompé, ses créanciers, nécessiteux pour la plupart, se montraient impatients de recevoir ce qui leur était dû. Tout en plaignant le malheur d'un homme dont on reconnaissait hautement la bonne foi, on fit vendre par expropriation ses maisons, ses terres, son mobilier, et jusqu'à la harpe de Lazarine. La plupart de ces objets furent livrés à moitié de leur valeur, et quand la liquidation fut terminée, non-seulement M. Duras demeura sans aucune ressource, mais il se trouva encore redevable d'une somme de quarante mille francs à répartir entre divers créanciers. Ce triste résultat plongea le vieillard dans un abattement profond dont rien ne pouvait le distraire : ni les preuves d'estime et d'intérêt qu'il reçut de plusieurs de ses compatriotes, ni les prières de sa femme, ni la tendresse de Lazarine.

Il ne restait à cette pauvre famille qu'une pension de douze cents francs, laissée en héritage à Mme Duras par une de ses tantes. Ils quittèrent donc leur jolie maison, et ils allèrent s'établir dans un petit logement composé de trois pièces seulement.

Adélaïde Moreau, qui s'était présentée plusieurs fois chez Lazarine sans être reçue, perdit alors leurs traces ; car la saison des plaisirs absorba bientôt le temps et les pensées de cette jeune fille légère. Quant à Mlle Pélagie elle craignait trop, disait-elle, de rappeler par sa présence de pénibles souvenirs, pour se montrer aux yeux de la famille Duras ; mais la bonne Camille n'oublia point son amie ; elle lui consacrait, au contraire, tous ses moments de loisirs, mêlait ses larmes aux siennes, et parvenait parfois à faire naître le sourire sur ses lèvres décolorées.

Le plus grand chagrin de Lazarine était de ne pouvoir arracher son père à la profonde tristesse où elle le voyait

plongé. Le vieillard passait quelquefois des journées entières affaissé dans l'unique fauteuil de la maison, la tête penchée sur sa poitrine, sans prononcer une parole, sans exprimer un désir. Cet état de complet abattement ne pouvait avoir d'autre résultat que la folie ou la mort; c'était l'avis du médecin, c'était la crainte incessante de Mme et de Mlle Duras.

Un jour que la mère et la fille contemplaient dans une douloureuse angoisse le pauvre malade plus accablé encore que de coutume, elles virent arriver la charmante Camille, un bouquet de violettes à la main et suivie d'un homme chargé d'une harpe que Lazarine reconnut aussitôt.

— C'est ta fête aujourd'hui, dit la jeune fille en embrassant son amie; je t'apporte les fleurs que tu aimes le mieux et la harpe dont tu sais tirer de si doux sons; de la main de ta Camille l'un et l'autre doivent être bien reçus.

Mlle Duras se jeta en pleurant dans les bras de son amie.

— Ma bien-aimée, lui dit-elle, comment cette harpe se trouve-t-elle en ta possession?

— J'en ai fait emplette afin de pouvoir te la rendre, répondit la jeune fille toute rouge de confusion et de bonheur.

Lazarine saisit l'instrument avec l'avidité d'un avare qui retrouve son trésor; les cordes retentirent sous ses doigts flexibles et firent entendre de brillants accords; mais s'arrêtant tout-à-coup au milieu de ce gracieux prélude, Lazarine embrassa de nouveau son amie en murmurant à voix basse :

— Merci, ma bonne Camille! merci mille fois d'une attention si délicate! mais je n'ai plus ni le temps ni le désir de faire de la musique.

— Continue, je t'en prie, cela me fait du bien! dit une voix tremblante d'émotion. La mère et la fille tressaillirent toutes deux, comme frappées du même choc électrique, en regardant M. Duras; il avait relevé la tête et il se tenait dans l'attitude d'un homme qui écoute attentivement.

Lazarine reprit sa harpe et en tira des sons d'une ineffable douceur; les trois assistants étaient délicieusement émus; jamais, dans les jours de prospérité, le talent de la jeune fille ne s'était révélé si complet.

Lorsque les dernières vibrations de l'instrument s'éteignirent par degrés, le vieillard, jusque là silencieux et immobile, se leva de son fauteuil et pressa Lazarine, en pleurant, sur son cœur.

A ces caresses inattendues, dont elle était privée depuis si longtemps, la pauvre fille fondit en larmes.

— Ma Camille, dit-elle, c'est à toi que je dois un bonheur inespéré!

Ces paroles arrivèrent comme une pointe acérée jusqu'au cœur du malade : il se reprocha hautement d'avoir augmenté par son découragement l'affliction déjà si grande des deux êtres qu'il chérissait le plus au monde; il promit de faire effort sur lui-même pour surmonter désormais sa faiblesse et de se résigner à la volonté de Dieu.

Le soir de ce même jour, Camille revint auprès de son amie; elle la prit en particulier, et lui dit :

— Ma chérie, j'ai confié à ma mère le désir que tu éprouves de te créer quelques ressources pour venir en aide à ta famille; je lui ai rappelé ton talent sur la harpe, elle s'est aussitôt souvenue d'une jeune femme qui prendrait volontiers de tes leçons.

— Mais je suis incapable d'en donner, dit Lazarine en rougissant.

— Je pense tout le contraire, tu es une artiste par excellence. As-tu donc oublié les nombreux prix de dessin et de peinture que tu as remportés à la

pension, et les bravos étourdissants dont fut salué, le jour de la fête de ton père, ce solo sur la harpe pour lequel tu tremblais si fort?

— Crois-moi, ma bonne Camille, répondit Lazarine avec un bon sens mûri par le malheur; entre ces succès de salon et le talent véritable que l'on est en droit d'exiger de l'artiste, il se trouve un gouffre immense que tous mes efforts ne parviendraient pas à combler. J'ai beaucoup réfléchi depuis six mois, et je suis convaincue maintenant que ces applaudissements, qui flattaient mon amour-propre, prouvaient bien plus l'indulgence des auditeurs et leur désir d'être agréable à mes parents que mon propre mérite.

— Mais avec tes dispositions naturelles, et ton vif désir d'être utile à ta famille tu acquerrais bientôt, j'en suis sûre, un talent remarquable; quel plaisir alors de te faire un nom et d'amasser une fortune que tu ne devras qu'à toi-même! Cette gloire que tu peux atteindre ainsi n'a-t-elle donc plus de charme à tes yeux, toi que j'ai vue jadis si grande admiratrice des beaux-arts!

— Je les aime plus que jamais, reprit Lazarine en soupirant, mais la misère frappe à notre porte, et ne me laisse ni le temps d'attendre ni celui de choisir la carrière la plus conforme à mes goûts. Lors même que je trouverais dès à présent quelques leçons à donner, il me serait impossible de laisser ma mère, mon père seuls pendant plusieurs heures, dans l'état de tristesse et de maladie où le malheur les a réduits.

— Que veux-tu faire alors? demanda Camille presque découragée.

— Des dessins de broderie, si tu peux me procurer de l'ouvrage. Tu vois, ma chère, que je ne renonce pas absolument aux arts, ajouta-t-elle avec un triste sourire.

— C'est une idée lumineuse! s'écria Camille, passant tout-à-coup avec sa vivacité habituelle de l'excès de l'abattement à l'espérance. Nous avons ici fort peu d'artistes en ce genre, et je te prédis un immense succès, car je connais ton bon goût. Adieu, adieu, ma chérie, je vais courir chez nos parents, chez les amies de ma mère, chez toutes nos connaissances enfin; dès demain tu auras à dessiner des cols, des robes, des bonnets grecs, autant et plus que tu ne pourras en composer pendant un mois entier.

— Dieu le veuille! dit Lazarine en serrant contre son cœur l'amie dévouée qui lui prêtait un si généreux appui.

Et se mettant à la fenêtre, elle suivit des yeux la charmante Camille qui s'éloignait d'un pas rapide.

Le cœur ranimé par l'espoir, Lazarine se mit à genoux, et pria longtemps pour le succès de cette entreprise.

IV.

Trois mois après, une certaine aisance se faisait déjà remarquer dans le petit ménage de la famille Duras. Une chambre avait été ajoutée au logement commun; cette pièce servait d'atelier à Lazarine qui travaillait du matin au soir avec une sainte ardeur et un succès qui dépassait ses espérances. Les commandes arrivaient en foule dans son humble demeure; les femmes élégantes ne voulaient confier qu'à Mlle Duras le dessin de leurs riches peignoirs de batiste, de leurs robes de cachemire, de leurs meubles en tapisserie. Le produit de cette industrie triplait à peu près le revenu de la pauvre famille. Mme Duras put donc avoir une servante à ses ordres, et son mari se procurer des pots de fleurs qu'il cultivait avec un extrême plaisir sur la terrasse de la maison; quant à Lazarine, son cœur bondissait de joie à la seule pensée d'être devenue le

soutien et l'appui de ses parents chéris. Aucun mot ne saurait dire la joie que goûtait l'aimable fille en leur apportant le fruit de son travail ; et elle persévérait à ne vouloir recevoir que d'eux-mêmes l'argent nécessaire pour sa modeste toilette.

— Après Dieu, c'est à toi que je dois ce bonheur ineffable, ma chère Camille ! dit-elle un jour après avoir épanché son cœur dans celui de son amie.

— Mais, je n'ai fait autre chose que parler à tout le monde de tes vertus et de ton goût exquis ; le Ciel a voulu récompenser ta piété filiale.

— Puisse-t-il récompenser de même ta généreuse amitié ! répondit Lazarine en essuyant les larmes que l'émotion faisait couler.

Cependant, malgré ce succès inespéré, tout n'était pas bonheur, jouissances dans cette carrière laborieuse. Toutes les clientes de Lazarine ne montraient pas l'aimable bienveillance, l'exquise délicatesse qui respectent le malheur et encouragent le talent. Quelques-unes marchandaient le prix du labeur de la pauvre fille avec une ténacité sordide ; d'autres lui faisaient recommencer plusieurs fois l'esquisse du dessin demandé, et finissaient par vouloir toute autre chose que ce qu'elles avaient voulu d'abord.

Soudain un dessinateur étranger vint s'établir à Toulon. La nouveauté lui donna la vogue ; en spéculateur habile il fit payer ses dessins moins cher que Mlle Duras, et il ne fallut rien moins que le talent, la persévérance de Lazarine pour soutenir cette concurrence redoutable. Sa santé s'altérait par un travail trop assidu et par ces longues veilles prolongées quelquefois jusqu'à deux heures après minuit ; sa beauté se flétrissait avant l'âge, et une pâleur maladive remplaça bientôt la fraîcheur de son teint.

— Ménage-toi, je t'en supplie, mon enfant bien-aimée, lui disait Mme Duras lorsqu'elle surprenait sa fille au milieu de la nuit, assise dans l'atelier le crayon à la main ; j'aimerais mieux ne manger que du pain et me passer de feu pendant l'hiver, que de te voir user ta jeunesse par ces excès de travail !

— Je me porte à merveille, ma bonne mère, répondait Lazarine avec un angélique sourire, et c'est un si grand plaisir pour moi de contenter tout mon monde, que je l'achète bien volontiers par le sacrifice de quelques heures de sommeil lorsque la besogne presse.

— Mais ne pas dormir à ton âge !....

— Eh ! chère maman, si j'allais au bal ou au spectacle, je veillerais aussi, n'est-ce pas ? et sans autant de satisfaction, je vous assure.

Cependant un événement inattendu vint lui rendre moins nécessaire ce labeur de tous les jours. Un parent éloigné, touché des malheurs et de la noble conduite de Lazarine lui légua 30,000 fr.

M. et M Duras supplièrent alors leur fille de se ménager davantage et d'abandonner même son état, puisque leur existence était désormais assurée.

— Ne dessine plus que pour ton plaisir, disait sa mère.

— C'est cela, ajouta le vieillard ; fais seulement quelques jolies aquarelles comme celles que tu nous a données pour notre fête.

— Ceci est ma récréation lorsque je ne suis pas trop pressée de travail, répondit Lazarine : mais j'aime mon état, et je ne veux pas y renoncer.

En vain, à différentes reprises, M. et Mme Duras insistèrent ; rien ne put vaincre la résistance pleine de douceur et de respect de Lazarine. Une pensée généreuse, qui avait germé dès longtemps dans son esprit, venait de s'y développer tout-à-coup, et lui donnait une fermeté inébranlable.

V.

Onze années s'étaient écoulées depuis le jour où M. Duras, ruiné de fond en comble, s'était trouvé dans l'obligation de faire perdre dix pour cent à ses créanciers, et, ni les marques de sympathie qu'il avait reçues de ses concitoyens, ni le noble dévouement de sa fille, ni le témoignage même de sa conscience n'avaient pu rendre à cet honnête homme la sérénité de l'âme, ce premier bien de la vie. Le mot de *faillite* retentissait toujours jusqu'au fond de son cœur : ce mot cruel lui semblait être écrit sur son front en caractères ineffaçables. Le vieillard ne se plaignait point cependant pour ne plus affliger sa famille : il vivait de la vie commune aux autres hommes, et cherchait même à se procurer des distractions ; mais jamais son franc sourire d'autrefois n'avait reparu sur ses lèvres. Lazarine avait deviné cette plaie secrète, et elle avait compris qu'un seul remède pouvait la guérir. Ce remède, c'était d'arriver à payer les quarante mille francs que son père devait encore. Son ardeur infatigable, ses travaux incessants, ses longues veilles avaient pour but la réhabilitation de son père. Économe dans ses dépenses jusqu'à se refuser presque le nécessaire, Lazarine était parvenue, en deux années, à déposer quatre mille francs à la caisse d'épargne ; cependant le temps pressait et la santé du vieillard s'affaiblissait de jour en jour.

— Si mon père allait succomber avant d'avoir pu jouir du bonheur que je lui prépare !.... disait Mlle Duras inquiète à Camille, seule confidente de son noble projet.

— Ne te tourmente pas de la sorte, répondait cette bonne et constante amie, devenue depuis deux ans l'heureuse femme d'un médecin célèbre ; ton père aura de longues années de vie.

— Mais ton mari lui-même m'a avoué qu'il le trouvait bien abattu depuis quelques jours, et qu'il ne pouvait répondre de rien.

— Crois-tu donc que les médecins soient infaillibles ! Espère en Dieu qui te protége ; lui seul ne se trompe point.

— Oh ! si je pouvais le faire réhabiliter bientôt ! reprit Lazarine poursuivant son idée fixe ; ce bonheur inespéré rendrait à mon pauvre père la santé et la vie ! mais comment me procurer de suite le complément de la somme nécessaire ?

— Il me vient une idée, dit Camille vivement, confie-moi les aquarelles qui ornent ce salon.

— Que veux-tu en faire, ma chérie ?

— Ceci est mon secret, donne toujours.

— Mais tu n'as pas, sans doute, la prétention de trouver un amateur qui les paie six mille francs ?

— Peut-être ! répondit Mme Duponchel d'un air mystérieux, tout en décrochant elle-même les cadres.

— Si tu pouvais tirer trois cents francs de tout cela, je m'estimerais bien heureuse, dit encore Lazarine ; ce serait toujours autant de gagné.

— Laisse-moi emporter tes tableaux, le reste me regarde, répliqua la bonne Camille.

Et prenant une voiture, elle partit sur-le-champ.

Une heure après, Mme Duponchel était à la préfecture sollicitant la permission de mettre en loterie des tableaux faits par Mlle Duras, dont elle racontait la noble vie avec sa verve chaleureuse.

— Pourriez-vous me montrer ces tableaux, Madame ? demanda un vieillard qui se trouvait là et qui avait écouté très-attentivement.

— Certainement, Monsieur, si vous voulez vous donner la peine de passer chez moi ; et j'ose espérer que vous voudrez bien m'aider à placer plusieurs bil-

lets de loterie, ajouta-t-elle avec son plus gracieux sourire.

— Et pourquoi, Madame, ne me vendriez-vous point ces tableaux? demanda le vieillard.

— De tout mon cœur, Monsieur, pourvu que vous en donniez six mille francs, répondit Camille en tressaillant de joie.

— Six mille francs ! c'est une somme cela !

— Je ne les céderais pas pour un centime de moins ! reprit Camille, avec une confiance que l'amitié seule pouvait lui inspirer.

— Voyons toujours, répliqua le vieillard en offrant son bras à Mme Duponchel pour l'accompagner chez elle.

— Les tableaux sont bons, dit M. Lectours après un sérieux examen, et ils ne dépareront point ma galerie, quoiqu'ils soient loin de valoir le prix que vous en demandez, Madame; mais je suis riche, je n'ai point d'héritiers directs. J'ai connu M. Duras dans ma jeunesse. Sa douleur, les vertus de sa fille me touchent si vivement que je ne céderais à personne mon emplette. Avant un quart-d'heure, Madame, ma dette sera acquittée.

Camille eût volontiers embrassé le vieillard; elle le remercia avec effusion, et courut chez son amie.

Lazarine, surprise et ravie au-delà de toute expression, reconnut le doigt de Dieu dans un événement si peu attendu; elle tomba à genoux, et la main dans celle de son amie, elle rendit grâces au Seigneur en versant des larmes de joie.

Ce fut un beau jour pour cette noble fille que celui où le président du tribunal proclamant la réhabilitation de M. Duras, accompagna cette sentence d'un juste tribut d'éloges pour la probité et la délicatesse de cette famille respectable.

— O ma fille ! ma chère enfant ! s'écriait le vieillard éperdu, je te dois plus que la vie, car tu viens de me rendre l'honneur !

Et délirant de joie, il couvrait de baisers, il inondait de ses pleurs le pâle visage de Lazarine, tandis que Mme Duras pressait sur son sein maternel, sans pouvoir parler, cette fille chérie dont elle était fière à tant de titres.

Les larmes de la tendresse et du bonheur se confondirent longtemps dans une mutuelle étreinte. Jamais, non jamais, le trésor le plus précieux, la fortune la plus brillante n'auraient pu procurer une si douce ivresse! Camille vint bientôt partager ces transports, et la journée entière se passa dans des jouissances de cœur impossibles à décrire.

Le lendemain matin, Lazarine reprit courageusement ses crayons, car les douze cents francs de rente qui restaient ne pouvaient pas suffire aux besoins de ses vieux parents.

Vers le soir, elle sortit un instant; elle allait porter un dessin chez une dame du voisinage; en retournant à la maison, elle rencontra son père qui s'avançait à sa rencontre d'un pas ferme et la tête haute, comme un homme déchargé d'un insupportable fardeau : les yeux du vieillard brillaient d'une douce fierté, et ses joues avaient repris une teinte plus vive; on eût dit que la journée de la veille l'avait rajeuni de vingt ans. Lazarine vit ce changement extraordinaire, et son cœur s'éleva, plein de reconnaissance et d'amour, vers le Dieu qui l'avait aidée à atteindre son noble but.

Mlle Duras fait encore aujourd'hui des dessins de broderie; le bonheur paisible dont jouit sa famille lui a rendu aussi la joie et la santé; comme son père, elle paraît rajeunie.

M. d'Orseil, devenu veuf, a de nou-

veau recherché la main de sa première fiancée ; M. et Mme Duras étaient dans ses intérêts, Camille elle-même plaidait sa cause. Lazarine hésita quelque temps : mais, après bien des combats, elle comprit que se marier, c'était sacrifier son père et sa mère aux devoirs nouveaux qu'elle allait s'imposer; qu'accoutumés à ses soins de chaque instant, ils s'habitueraient avec peine à ceux qu'ils recevraient d'une main étrangère ; que l'aisance dont les entourerait sa nouvelle fortune ne vaudrait pas cet amour dont ils étaient les objets uniques. D'un autre côté elle ne pouvait exiger d'un mari le dévouement complet, l'abnégation entière dont elle s'était fait une loi envers ses vieux parents. M. d'Orseil était homme du monde, il avait eu jusqu'alors une maison agréable, ouverte à de nombreux amis, et Lazarine ne l'aimait plus, ce monde vers lequel, dans sa jeunesse, ses désirs s'étaient souvent élancés!...... Ainsi, en se mariant, à son âge, elle sacrifierait ses parents à une affection affaiblie par les années, et peut-être à quelque vanité secrète, sans avoir la certitude de rendre heureux l'homme généreux qui, par estime , voulait bien la rechercher encore. Elle a demandé à Dieu la force de ne point succomber à cette épreuve, et elle s'est résignée courageusement à accomplir jusqu'au bout la tâche imposée par l'amour filial.

E. D. DE LA ROCHERE.

UNE FAUTE.

SCENES DU MONDE REEL.

(Suite et fin.)

— « J'ai parlé à table, dit M. Graulilet, de l'antiquité de notre corporation, dont les priviléges sont inscrits dans le droit romain ; antiquité incontestable. Seize siècles se sont écoulés depuis l'époque où nos *ancêtres*, pardonnez, Mesdemoiselles, cette expression ambitieuse, mais je n'en connais pas d'équivalente, furent dotés du *privilége du déchargement des blés* dans le port de Marseille. Nous pouvons donc nous vanter d'être l'une des associations ouvrières les plus anciennes de l'Europe, et de former un grand corps dans l'une des villes les plus commerçantes , car nous sommes au nombre de quarante mille.

— Quarante mille ! s'écrient les jeunes filles. Quarante mille porte-faix ! Et cette armée, car c'est une armée, ajouta Caroline, trouve de l'occupation tout du long de l'année ?

— Oui, Mademoiselle. Vous le comprendriez si vous aviez passé seulement quelques semaines dans notre belle ville. Il ne faut pas, au moins, vous figurer des troupes de malheureux se disputant le travail, comme vous avez pu le voir dans quelques villes où il y a un certain mouvement de voyageurs. Nous opérons en grand. Le négociant qui a des marchandises à faire décharger d'un navire, et à transporter du port à quelque magasin, prend, un dimanche ou un jour de fête, le chemin d'Endoume, notre villégiature aux portes de Marseille. Là, chacun de nous a sa bastide, ou maison

des champs, plus ou moins grande et belle, suivant sa fortune. Le négociant est reçu avec cordialité, avec empressement, mais sans servilité. Tout en savourant le vin vieux qui lui est servi au milieu de la famille, il convient avec le maître porte-faix du prix du déchargement à faire, et tout est dit. Le maître porte-faix commande le nombre d'hommes qui lui est nécessaire pour cette opération, choisit le magasin, et les marchandises sont débarquées, transportées, classées, rangées, sans que le négociant s'en occupe davantage.

— Ainsi, dit Jenny, tout est laissé à la disposition des porte-faix?

— Oui, Mademoiselle, et jamais, de mémoire d'homme, la plus légère infidèlité n'a été commise; jamais non plus vous ne rencontrerez un des nôtres ivre dans les rues de Marseille. Songez donc que nous sommes tous solidaires d'une réputation de probité, d'honneur, de tempérance qui date de seize cents ans!

— Mais c'est fort beau! dit à son tour Amélie intéressée malgré elle.

M. Grauhlet la regarda avec une expression de tendresse, qui la fit rougir en lui rappelant ce qu'un moment elle avait oublié; aussitôt elle reprit son air de froideur.

— Et les femmes, Monsieur, et les jeunes filles, que font-elles? demandèrent les jeunes curieuses.

— Les femmes et les filles des porte-faix de Marseille, reprit M. Grauhlet, vivent encore aujourd'hui comme leurs mères ont vécu il y a seize siècles, dans la retraite, dans l'obscurité du foyer domestique. Leur réserve est si grande, qu'une sœur n'irait pas se promener seule sur le cours avec son frère militaire ou marin. Dans l'intérieur règnent la paix, l'ordre, l'économie sans lésine. La mère de famille met son orgueil à remplir ses armoires de linge bien blanc; aidée de ses filles, elle entretient les vêtements du père et des fils; elle veille à ce que la propreté, les soins intelligents donnent à son ménage, à sa famille les *apparences* d'une aisance *réelle* que les travaux combinés, du père, au dehors, de la mère, au dedans, amènent et entretiennent. Il me semble, Mesdemoiselles, que ce rôle est assez beau?... Vous n'êtes pas de mon avis?

— Cela peut suffire dans la classe ouvrière, dit Amélie froidement.

— Mademoiselle, reprit d'un air grave le vieillard, dans toutes les classes de la société et dans toutes les familles, sans aucune exception, la fortune, grande ou petite, s'augmente de l'ordre, de l'économie apportées par l'épouse, par la mère et ses filles, de même que la misère arrive par le manque d'ordre et d'économie des femmes appelées de tout temps à la direction des soins domestiques. Et ne croyez pas, ajouta-t-il en adoucissant sa gravité par un sourire, que les porte-faix de Marseille soient de *pauvres diables!* Il y en a plus d'un qui donne à chacune de ses filles de vingt à trente mille francs de dot, et la fille de tel autre aura en se mariant quatre-vingt mille francs.

— Et celles-là, Monsieur, ne reçoivent pas une éducation meilleure? demanda Amélie.

— Qu'entendez-vous s'il vous plaît, Mademoiselle, par une éducation *meilleure* que celle qui rend une jeune fille propre à remplir, quand le temps en sera venu, les principaux devoirs de l'épouse et de la mère?

— Mais enfin, Monsieur, on ne peut passer toute sa vie à raccommoder des bas...

— Je comprends, reprit M. Grauhlet que, lorsqu'on possède autant de talent que vous, Mademoiselle, on éprouve le désir d'en voir doter les autres; mais je vous parle de ce qui est, et comme, dans

notre corporation, nous nous marions presque tous entre nous, personne jusqu'à présent n'a senti le besoin de ces talents qui créent un autre besoin, celui de chercher des jouissances au dehors du foyer domestique.

— Mais en vérité, Monsieur, s'écria Amélie piquée, on croirait à vous entendre que les talents ne donnent par eux-mêmes aucune jouissance !

— Trop souvent, Mademoiselle, ils ne sont cultivés que pour arriver à des succès dans le monde ; et là est une source de malheur bien réel pour les jeunes filles comme pour les femmes.

— Oh ! vous êtes, Monsieur, d'une sévérité....

— Je ne suis point sévère, Mademoiselle, j'ai seulement de l'expérience.

— L'expérience peut s'égarer parfois.

— Je suis sûr qu'elle s'égarerait ici, reprit M. Grauhlet d'un air de galanterie, si elle me montrait autre chose que tous les genres de mérite unis à une véritable modestie. »

Les jeunes filles se regardèrent en souriant, tandis qu'Amélie semblait dire des yeux à Jenny : Tu vois ! tu entends !

IV.

« Mesdemoiselles, continua M. Grauhlet en rapprochant encore sa chaise, j'ai à vous soumettre une question dont la solution est pour moi de la plus haute importance, et sur laquelle je suis très-désireux d'avoir votre avis.

— Ah ! voyons ! dirent les jeunes filles en resserrant le cercle ; et tous les regards se fixèrent avec curiosité sur la belle figure de M. Grauhlet.

— Il s'agit d'un mariage : c'est pour la conclusion de cette affaire que je suis venu à Paris. Le prétendant est l'un des descendants de ces porte-faix de Marseille qui comptent, pour noblesse, 1600 ans de probité et de vertus devenues héréditaires.

— Est-ce qu'il est encore porte-faix, Monsieur ? demanda Juliette.

— Non, Mademoiselle. Son bisaïeul était maître porte-faix ; mais son aïeul, entraîné par l'ambition que fit naître la première Révolution dans bien des têtes, prit la carrière du commerce, et aujourd'hui ce prétendant est fort riche. Élevé par son aïeul, il a conservé et professe la plus haute estime pour une corporation dans laquelle il compte nombre de parents ou d'alliés. La famille de ce prétendant a des mœurs patriarcales. Elle possède à Marseille une maison que fréquentent les négociants, les armateurs, les officiers de marine, quelques savants, des voyageurs, des femmes du monde ; là on aime les jouissances intellectuelles, les beaux-arts, dans une juste mesure. Mais chaque dimanche, la famille entière va passer la journée à sa bastide d'Endoûme, tout comme dans le temps où le bisaïeul était maître porte-faix ; on y reçoit les parents, les alliés plus ou moins favorisés de la fortune ; les anciens amis y sont accueillis avec empressement. Je dois ajouter que parents, amis et alliés sont également accueillis lorsqu'ils viennent à la maison de ville ; mais, à la bastide, la journée entière leur est consacrée : les plaisirs de tous sont partagés ; enfin chaque semaine sont ainsi pratiquées, et cette parole de l'Apôtre : *Dieu a fait naître d'un seul sang tout le genre humain*, et cette parole divine : *Tous les hommes sont frères*. Pensez-vous, Mesdemoiselles, qu'une jeune personne jolie, charmante, possédant les talents les plus variés, accoutumée aux succès dans le monde, aux plaisirs de Paris, à passer d'une distraction à l'autre, pourra accepter cette existence à part, et qu'elle partagera la bienveillance de toute la famille, l'af-

fection plutôt que portent ses futurs parents à des parents, à des amis nés dans la classe ouvrière? Pensez-vous qu'il y ait accord possible entre une parisienne lancée dans le beau monde, et toutes ces bonnes gens, dont quelques-uns ont l'écorce assez rude, j'en conviens?... Donnez-vous, je vous en prie, Mesdemoiselles, le temps de réfléchir un peu avant que de me répondre; car ceci n'est pas un conte fait à plaisir, c'est la vérité que je vous expose dans toute sa simplicité. Ce qui contribue beaucoup, voyez-vous, à faire de mauvais ménages, c'est qu'on ne prend pas toujours en considération la nouvelle famille qu'on va accepter, son genre de vie, ses habitudes, dont, en conscience, elle ne peut pas se départir en faveur de la nouvelle arrivante : il est donc nécessaire que celle-ci les connaisse d'avance, et qu'elle examine si elle pourra s'y soumettre et les adopter.

— Oh! quand on aime son mari, dit Juliette, c'est bien facile!

— Pas si facile que vous croyez, ma chère demoiselle. Ce qu'on ne fait que *supporter* pour l'amour de son mari devient, petit à petit et sans qu'on y songe, *insupportable*, croyez-en là-dessus ma vieille expérience; alors arrivent l'humeur, l'aigreur, les discussions, les injustices, et tout cela se résume par le mot de *malheur!* Malheur pour le mari que la femme cherche à détacher de sa famille; malheur pour la femme qui reconnaît que les liens qu'elle a entrepris de rompre sont bien solides! Malheur pour les parents qui prévoient que le fils uniquement aimé va être enlevé à leur tendresse!..... Oui, c'est grave, voyez-vous!

— Trop grave pour nous, Monsieur, dit Amélie d'un air sec en faisant le mouvement de se lever. Mais M. Graulhet posa doucement son bras sur le sien et la retint.

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, dit-il, c'est justement de l'avis d'une personne de votre âge que j'ai besoin; d'une personne charmante, instruite, possédant les talents les plus divers, et assurée de réussir dans le monde.

— Je crois, dit tout bas Juliette à Caroline, que M. Graulhet fait sa cour à Amélie!

— C'est peut-être d'elle qu'il s'agit! répondit Caroline en se penchant à son tour à l'oreille de sa compagne.

Jenny était sur les épines.

— Monsieur.... en vérité.... dit Amélie évidemment embarrassée et dont le cœur battait, car le moment d'ôter toute espérance au vieux prétendant était venu, et elle tremblait à l'idée du mécontentement de son père.

— Soyez franche, Mademoiselle, reprit M. Graulhet : ne craignez point de m'offenser. Cette existence que je me suis chargé d'offrir vous sourirait peu, n'est-ce pas?

— Monsieur.... je l'avouerai, puisque vous le voulez. Je n'ai jamais eu l'idée qu'en se mariant une jeune fille dût se....

— Se sacrifier....

— Eh bien! oui, Monsieur, se sacrifier à la famille de son mari et adopter pour amis tous ses amis.

— A la bonne heure! voilà qui est parler. Vous ne pourriez pas, n'est-il point vrai, traiter comme vos égaux ces porte-faix et leurs femmes et leurs filles?... Je ne saurais vous en blâmer. La vertu sans dehors aimable n'est attrayante pour personne, et surtout pour votre âge. Ensuite, il y a de vieux parents, et la vieillesse est égoïste, jalouse; elle a la prétention de garder pour elle une partie au moins de l'affection de celui qu'elle aime.... Et puis quelle

différence entre la vie de Paris et la vie de province!... Mais ces demoiselles n'ont rien dit encore; je serais pourtant bien aise d'avoir leur avis. Mademoiselle Jenny, je crois....

— Excusez-moi, Monsieur, je vous prie. Vous aimez à plaisanter....

— Pas du tout, je ne plaisante pas! C'est très-sérieusement que je désire connaître le sentiment des personnes de votre âge, Mesdemoiselles, sur une négociation dont le résultat me paraît fort problématique.

— Il ne l'est pas, Monsieur, s'écria Amélie, emportée par une impatience qu'elle ne put contenir. La fortune est loin de suffire au bonheur; il faut encore qu'il y ait accord dans la pensée, dans la manière de voir.... et dans l'âge des deux époux. »

Aussitôt elle se leva, et alla rejoindre sa tante, qui s'occupait d'arranger les parties d'écarté.

Ses compagnes la suivirent aussitôt; Jenny seule resta un instant auprès de M. Graublet; elle éprouvait une sorte d'effroi en songeant qu'Amélie venait de renverser en quelques mots, et de fond en comble, les espérances de son père.

— Votre amie, Mademoiselle, dit M. Graublet, qui repoussa sa chaise et prit son chapeau, est une bien charmante personne; mais elle me paraît avoir un caractère fort prononcé, et ceci ne lui promet pas le bonheur en ménage.

— Oh! Monsieur, ne jugez pas ainsi Amélie, je vous en conjure! Elle a un cœur excellent....

— Excellent! excellent! avec ce superbe dédain pour la classe ouvrière!... Si je ne me trompe, son grand-père n'était pas autre chose qu'un ouvrier, contre-maître, il est vrai.... Il a donné de l'éducation à ses enfants, et ses enfants sont parvenus à faire leur chemin dans le monde.... La plupart d'entre nous pourraient en dire autant... Les révolutions déplacent les hommes; mais elles ne peuvent rien changer à leur origine.... tant pis pour quiconque la met en oubli ou la renie.... c'est d'un esprit étroit et d'un cœur sec. Mlle Amélie a raison, le résultat de mon voyage ici est un problème *résolu*. Je vous salue, Mademoiselle. Engagez votre amie, si vous voulez m'en croire, à voir autre chose dans un mari qu'un adorateur en titre, et à compter pour un peu la nouvelle famille qui l'adoptera. »

Le jour suivant, M. Deville recevait une lettre ainsi conçue :

« Cher Monsieur,

» Votre fille est charmante; mais, Parisienne jusqu'au bout des ongles, elle dédaigne parfaitement les provinciaux, et je ne lui donnerais pas deux mois pour voir, parmi nous, sa patience mise à bout. J'ai voulu savoir par moi-même le cas qu'elle pourrait faire de la famille de mon petit-fils. Si mon fils, qui s'est enrôlé comme soldat, est devenu général et baron de l'Empire, nous n'en sommes pas moins restés ce que nous étions, les descendants des porte-faix de la ville de Marseille; nous nous en faisons honneur, et c'est dans ces sentiments que nous avons élevé Lucien. Son titre de baron ne l'éblouit nullement; l'amour même n'a pas pu lui faire oublier le respect qu'il doit à ma volonté; vous voyez qu'un tel fils fera un excellent époux. Or, il lui faut pour compagne une femme qui aime comme lui la vie de famille; une femme qui comprenne et pratique les lois d'une religion qui nous apprend que nous sommes tous égaux; cette femme, il la trouvera à Marseille. Il va souffrir, car il aime sincèrement Mlle Amélie; je désire du fond du cœur qu'il se soit trompé dans l'espoir qu'il avait osé concevoir d'être payé de retour; dans

tous les cas, le temps apportera ce que toujours il apporte, l'oubli.

» Je vous remercie, cher Monsieur, d'avoir tenu la promesse de me garder le secret; votre fille m'a pris en grippe à la première vue... Si elle m'avait aimé, je crois, en vérité, que, contre toute raison, tout bon sens, j'aurais consenti à ce mariage. Mieux vaut que les choses soient ainsi. Il est douloureux de perdre une espérance, c'est le bonheur en germe ; il serait cent fois plus malheureux de perdre le bonheur lui-même, parce que ce germe aurait été transplanté dans un terrain où son développement eût été impossible. Je vous rends votre parole et je reprends la mienne, persuadé que nous n'en resterons pas moins ce que sont l'un pour l'autre deux hommes qui s'estiment, bons amis.

» Votre très-humble serviteur,

» Grauhlet de Marseille. »

V.

Il fallut tout avouer à un père justement irrité ; il fallut confesser la faute honteuse qui avait amené une si funeste méprise ; et bien des larmes coulèrent ; bien des nuits passèrent dans une cruelle insomnie.

La maison de M. Deville, jadis si animée, si gaie, était devenue solitaire et triste : peu à peu il avait cessé d'inviter chez lui, d'aller dans le monde. Quelques personnes malveillantes avaient répandu le bruit d'un brillant mariage rompu par suite de la *coquetterie* d'Amélie ; et comme la médisance, la calomnie trouvent partout de l'écho, la réputation d'une jeune fille qui n'avait jamais songé à prendre la peine de se faire pardonner ses avantages, était gravement compromise.

Jenny, cette amie si vraie, si dévouée, ne venait plus que rarement ; ses parents désiraient rompre une liaison qui leur semblait dangereuse pour elle. La pauvre Amélie, réduite à la compagnie de sa tante, commençait à reconnaître quels trésors de tendresse, de bonté renfermait ce cœur si longtemps dédaigné et repoussé.

Mais, ne pouvant supporter la pensée de rester vieille fille, elle ne songeait qu'à trouver à se marier, à tout prix. Malheureusement aucun parti sortable ne se présentait... Enfin des amis arrangèrent un mariage avec un sous-inspecteur aux revues, et Amélie devint madame de Saint-Dizier.

Il n'y avait pas de fortune des deux côtés, et les deux époux aimaient le monde. M. de Saint-Dizier était bel homme, peu aimable dans son intérieur ; mais lui et sa femme restaient au logis le moins possible.

Un an après, on envoyait monsieur l'inspecteur à Marseille. Amélie s'en réjouit. Il ne lui suffisait pas d'être mariée ; il fallait, pour satisfaire sa vanité, que le baron sût qu'elle l'était ; qu'en la revoyant plus séduisante que jamais, il regrettât d'avoir sacrifié aux volontés de son aïeul une affection qu'il avait pu croire partagée... Elle partit, confiant le soin de sa fille, qu'elle avait mise en nourrice, à Mlle Deville.

En arrivant à Marseille, Amélie et son mari se firent présenter dans quelques-unes des maisons les plus agréables de la ville. La jolie figure, la belle voix, le talent sur le piano que possédait Amélie, la mirent bientôt à la mode. On ne parlait dans tous les salons que de la charmante Mme de Saint-Dizier, de son chant et des *délicieuses* peintures dont elle avait enrichi quelques albums... Mais ce nom de Saint-Dizier ne disait pas au baron de Berghen, que la femme si recherchée, si encensée était Amélie Deville. Comment le lui faire savoir? La jeune baronne de

Berghen, car Lucien était marié, nourrissait son premier-né et n'allait pas dans le monde ; on ne recevait que des intimes chez M. Grauhlet, et personne de la famille ne fréquentait le cours où se réunit le *beau monde*.

Un dimanche, Amélie accompagnée de femmes élégantes et de jeunes gens, alla visiter Endoûme, sous prétexte qu'elle était curieuse de voir la villégiature *du peuple;* et cependant elle ne jetait en passant qu'un regard distrait sur toutes ces bastides aux portes et aux fenêtres grandes ouvertes, entourées d'orangers, de citronniers en fleurs et d'oliviers centenaires ; à peine elle voyait la foule endimanchée des hommes, des femmes, des jeunes filles dont la plupart portaient de fort beaux bijoux. Amélie voulait découvrir, sans rien demander, la bastide de M. Grauhlet ; puis son cœur se serrait à l'idée de revoir ce vieillard qu'elle avait osé accuser de folie, et qui lui avait cruellement prouvé qu'il était sage entre tous.

Soudain, elle se détourne brusquement; elle venait d'apercevoir le baron de Berghen donnant le bras à une femme très-jeune et fort jolie; tous deux entraient dans une bastide plus grande et d'une architecture plus élégante que les autres, à droite du chemin.

Amélie comprit en cet instant, pour la première fois, que rechercher ainsi ceux qui l'avaient repoussée, c'était aller au-devant d'une nouvelle humiliation. Que penserait le sévère M. Grauhlet de son ardeur à retrouver l'homme qu'elle aurait pu nommer son époux, alors qu'elle et lui étaient tous les deux mariés !

Les réflexions vinrent en foule et rendirent Amélie pensive pendant le reste de la promenade. Elle saisit un prétexte pour rentrer en ville et retourner chez elle.

Après avoir obtenu qu'on la laissât seule parce qu'elle avait besoin de prendre un peu de repos, elle s'examina elle-même comme jamais encore elle ne s'était examinée, et elle rougit, et elle s'humilia devant Dieu en reconnaissant qu'elle avait pu nourrir l'espoir d'exciter dans l'âme de Lucien de coupables regrets !

Appelant à son aide la prière, Amélie demanda à Dieu de l'éclairer sur ses devoirs d'épouse, de mère et de lui donner le courage de les accomplir tous.

A dater de cette journée, un changement notable eut lieu dans les pensées et dans les sentiments de la jeune femme. Elle s'inquiéta des dettes contractées; elle eut peur d'en faire de nouvelles en songeant à sa fille à qui elle devait un avenir ; mais ses tentatives pour amener son mari à vivre moins splendidement échouèrent, et le découragement se fit sentir. Hélas ! elle s'était mariée pour ne pas devenir vieille fille; à peine avait-elle pris garde aux observations de son père, de sa tante... le dépit l'avait emporté... il fallait accepter le sort qu'elle-même s'était préparé par sa faute!...

La mort de M. Deville obligea les deux époux de venir à Paris pour régler les affaires d'une succession bien médiocre. Auprès de sa vieille tante, auprès de son enfant, Amélie trouva quelque consolation à la douleur où la plongeait la perte de son meilleur ami, de son père, dont elle n'avait pas assez apprécié la tendresse, et dont les derniers jours avaient été remplis par elle d'amertume et d'inutiles regrets !

Mlle Deville restait sans autre ressource qu'une petite rente qui ne lui donnait même pas de quoi vivre ; il fallait que M. de Saint-Dizier l'aidât à passer modestement ses jours dans l'isolement et l'obscurité ; alors vinrent de ces paroles qui blessent jusqu'au fond du cœur, sur la folie qu'il avait faite d'épouser une femme sans fortune et qui amenait avec elle de *lourdes charges !...*

Amélie dévora en silence ses larmes amères.

Gardienne de l'honneur de son mari, elle eut le courage de répondre à Jenny, mariée et jeune mère comme elle, qui lui demandait : Es-tu heureuse?

— Oui, mon amie, je suis heureuse. M. de Saint-Dizier est un honnête homme, digne de l'estime des gens de bien.

— Non, tu n'es pas heureuse! s'écria Jenny. Ce n'est pas ainsi que répondrait une heureuse épouse!

— Je recueille ce que j'ai semé, répondit Amélie avec résignation. Une faute bien grave m'a entraînée dans une cruelle méprise.... Et ainsi tout s'est enchaîné d'une manière irréparable! De qui aurais-je le droit de me plaindre? »

Jenny l'embrassa tristement.

Peu de jours après, Amélie retournait à Marseille emportant du moins la joie de savoir que rien ne manquait au bonheur dont jouissait son amie. Pour elle, la seule félicité possible ici-bas était dans l'amour de sa fille. Un sourire de Lucile séchait ses larmes; une caresse de Lucile la consolait des injustices de son mari; alors, le cœur plein de gratitude, Amélie disait : « Je vous remercie, mon Dieu!... je paie chèrement la faute honteuse qui m'a coûté le bonheur, et c'est justice! mais votre miséricorde m'a donné ma Lucile!... mon Dieu, soyez béni! »

Sophie Dudrézène.

INSTRUCTION.

POÉSIE.

L'ELEGIA.

Nutrissi un tempo di querele amare
La piangente Elegia, e poscia prese
Forme più dilettevoli, e più care,

Indi al foco d'amor tutta si accese,
E poteo celebrar dentro al suo regno
Del figlio di Citera armi ed imprese.

Dolc'ire degli amanti, e dolce sdegno
Sono gli strali, che dall'arco d'oro
Suol sovente vibrar fervido ingegno.

Talvolta ammette al nobil suo lavoro
Le lodi degli Eroi, e unisce insieme
Col verde mirto il trionfale alloro.

Piena di generosa ardita speme
Invita alle battaglie, e guida *il viva*
De' vincitori alle fatiche estreme.

E quale in Campidoglio alto si vedeva
Festoso applauso, anch'ella in regio ammanto
Vien ghirlandata il crin di bianca oliva.

Talvolta ancora sconsolata in pianto
L'uso antico ripiglia, e in benda negra
Presso al funereo rogo innalza il canto.

Scinta il sen, sparsa il crine, afflitta, ed egra,
Dice a se stessa : Ahi sfortunata, ahi lassa?
Non fa per te di star fra gente allegra.

E poscia grida al peregrin che passa :
A questo freddo marmo, a queste note
Deh, se non sei scortese, il ciglio abbassa.

Or, come io dico, l'Elegia ben puote
Vagar per tutto, per chi ormai non sono
Di Pindo a lei le varie stradi ignote.

Benedetto Menzini.

LITTÉRATURE.

LES JEUNES CHANTEURS DE BALLADE,

Traduction (1).

Oh! las, las sont nos pieds! — Et fatigant, fatigant, est notre chemin! — A travers de longues rues remplies de foule, — nous avons erré tristement aujourd'hui. — Ma petite sœur, elle est pâle. — Elle est trop frêle et trop jeune — pour supporter la bise rigoureuse de l'automne; — et tout le long du jour elle a chanté.

C'était l'enfant favorite de notre mère, — qui l'aimait pour ses yeux d'azur. — Elle est délicate et timide; — elle ne peut faire ce que je fais. — Elle n'a jamais rencontré les yeux de son père, — quoiqu'ils fussent si semblables aux siens. — Dans quelque mer lointaine il est couché — le père que n'a point connu son enfant!

La première fois qu'elle balbutia son nom, — elle était un séduisant petit être : — comme nous en étions fiers!... Cependant vint cette nuit — où l'on raconta qu'il était tombé dans la mer. — Ma mère ne releva jamais sa tête. — Comme elle devint étrange, pâle et froide! — C'était un cœur brisé, disait-on. — Je voudrais que nos cœurs se fussent brisés aussi.

Nous n'avons plus de foyer, nous n'avons plus d'amis. — On a dit que notre maison n'était plus la nôtre; — notre chaumière que le frêne ombrage; — le jardin que nous avions rempli de fleurs; — le coquillage retentissant (1)

(1) V. p. 271. La traduction de ce joli morceau, dont l'auteur a gardé l'anonyme, est aussi littérale que possible.

(1) Le coquillage appelé *porcelaine*.

que notre père apporta — pour que nous pussions entendre la mer au logis ; — nos abeilles qui pendant l'été préparaient — le gâteau de miel doré de l'hiver.

Nous partîmes par le vent et la pluie. — Plus d'abri contre les nuages ouverts! — Je désire seulement de revoir — la tombe de ma mère, de m'y reposer et de mourir. — Hélas! c'est une pénible chose — que de chanter nos ballades çà et là, — celles qu'au foyer nous avions coutume de chanter. — Hélas ! nous n'avons plus de foyer ! S.

BEAUX-ARTS.

Biographie.

JEAN-LOUIS DUCIS, PEINTRE.

Jean-Louis Ducis, né le 14 juillet 1776, à Versailles, d'une honorable famille bourgeoise, originaire de Savoie, établie en France, était neveu du célèbre poète tragique auquel nous devons la révélation et l'amour de Shakespeare. C'est par lui qu'il connut Mlle Talma, sœur d'un acteur non moins célèbre, et qu'il s'allia, en l'épousant, à cette maison désormais aussi noble qu'une maison de princes. Il suivit longtemps les leçons de Louis David, le restaurateur de la peinture sérieuse, au commencement de ce siècle. Après avoir servi, comme réquisitionnaire, dans nos armées, il redevint artiste, et fut un des premiers qui s'exercèrent dans le genre anecdotique. Il habita pendant plusieurs années la Belgique, dans laquelle il a laissé des souvenirs durables; il se fixa ensuite à Compiègne, puis à Paris. Nous l'avons vu, peu d'années avant sa mort, retiré dans un logement très-simple, rue de Lille, où l'artiste nous a souvent fait jouir de son aimable entretien. Ducis n'était pas seulement un peintre remarquable, mais un homme excellent, naturel, modeste, et surtout un spirituel et amusant conteur. Ses nombreux voyages, sa familiarité avec tous les grands hommes du commencement de ce siècle, avec Napoléon et sa famille, Murat, Bernadotte, soldats devenus rois, et un grand nombre de généraux de l'Empire, dont il a fait les portraits, rendaient sa conversation très-curieuse, par les anecdotes authentiques dont elle était enrichie et qu'il narrait avec une grande finesse; c'était un homme précieux pour ceux qui cultivent la biographie et aiment à s'entourer du souvenir des noms disparus.

Ducis, artiste sans vanité et sans ambition, avait cependant reçu quelques faveurs des princes; mais, si elles étaient justes, elles étaient peu éclatantes : il était simple chevalier de la Légion-d'Honneur, et membre des Académies de Cambray (France), et de Chambéry (Savoie). Par ce dernier titre il se rattachait à sa première patrie, quoiqu'il eût, ainsi que sa famille, adopté la France, et que nous ayons entièrement le droit de revendiquer son nom comme une gloire nationale.

Ducis, dont la haute taille, la noble tournure et les cheveux blancs rappelaient la magnifique vieillesse de son oncle le poète, après de grands succès et d'éclatantes amitiés, s'était retiré de

la lutte, et ne conservait le pinceau que pour occuper et consoler ses derniers jours. Il demeurait noblement retranché dans le passé, vivant par le souvenir plus que par l'espérance. Sans dédain d'ailleurs pour l'avenir, sans envie pour le présent, cet artiste éminent admirait avec sincérité les gloires contemporaines. Il avouait, comme tout le monde, qu'on a encore du talent au XIXe siècle, quoi qu'en disent les esprits aveugles et chagrins, et, cédant sans regret à d'autres la place si dignement occupée par lui, son âme généreuse faisait des vœux sincères pour la perpétuité de l'art et les continuels progrès de la pensée.

Il goûtait d'ailleurs les joies les plus pures des cœurs honnêtes : celles de la famille. Une épouse excellente veillait sur sa vie. Il était lié d'une vive amitié avec son frère, M. Georges Ducis, poète, héritier trop humble du génie de son oncle. Ses nièces, qui étaient pour lui des filles, quelques amis de son temps, la lecture et la promenade, charmaient son existence paisible.

Sa santé s'affaiblissait cependant, quoiqu'il fût peu avancé en âge, et une mort prématurée et douloureuse l'enleva à Paris dans sa soixante-douzième année, le 3 mars 1847. Le grand nombre de personnes qui ont assisté à ses obsèques témoigne des regrets sympathiques de tous.

Les charmantes créations de ce pinceau populaire ont été souvent répétées par la gravure. Il faut le dire franchement; car c'est la louange la plus douce et la plus vraie : Ducis est un de nos peintres dont les productions sont les plus répandues, le plus goûtées de tous, les plus populaires, en un mot. La nature de son talent l'appelle à des succès généraux. Il peint pour la masse; tout le monde le comprend. Sa pensée est claire, vive, saisissante. Sa couleur, qui est celle de l'École naturaliste, est brillante et agréable, son dessin correct et harmonieux. Ses sujets sont attachants et choisis habilement, de manière à exciter les sympathies et à passer à côté des haines. En prenant un genre à part, le tableau d'histoire à deux figures, cet artiste se créait une spécialité dont il a dignement rempli les exigences, et pouvait prétendre à une réputation sans rivaux et sans envieux : c'est ce qui est arrivé. Humble comme tous les hommes de mérite, il ne cherchait qu'une petite place au soleil de la renommée. La justice contemporaine lui en a accordé une grande. Heureux les esprits dont la nature est accessible et facile, dont la pensée est, pour ainsi dire, visible à toute heure, incessamment ouverte au grand jour! Aimés d'un public qui les comprend, ils jouissent de leur gloire et recueillent leur propre mémoire! Ils n'ont ni crainte ni jalousie, et, dans le calme de leur prospérité, leur voix n'a pas besoin d'appeler devant l'avenir des jugements du siècle.

La collection des œuvres de Ducis est nombreuse et pleine d'intérêt : c'est Raphael, Bianca Capello, Mlle de Lavallière, etc., toiles charmantes dispersées dans toute l'Europe, dans tous les musées, dans les résidences royales, à Saint-Cloud, à Versailles! Qui de nous, d'ailleurs, ne les connaît? Qui n'a vu leur reproduction par le burin? Qui n'a souvent admiré, en passant dans les rues, même sans souci de l'auteur, — tant ces créations lui semblaient vieilles, consacrées et appartenant au domaine public : Van-Dyck, avec l'hôtesse devant son chevalet; Marie-Stuart devant son clavecin, à côté de son maître à chanter, David Rizzio, le Tasse dans sa prison, ou Thisbé collant son oreille attentive sur le mur qui la sépare de son amant?

A l'époque de sa mort, l'artiste conservait encore chez lui quelques-unes de ses œuvres. C'est là que nous avons vu le portrait en pied de Ducis, le poète, réduction de celui qui est placé à Versailles, et où la physionomie pleine de douceur de l'imitateur de Spakespeare est parfaitement rendue; la *Vision de Jeanne d'Arc*, page pleine d'inspiration et d'enthousiasme. Jeanne est représentée à genoux, en bergère et recevant, d'en haut, la lumière et la foi par laquelle elle sauvera la France. Le pendant, qui lui est supérieur, est très-connu : il a été gravé. On y voit l'héroïne dans sa prison, enflammée d'ardeur guerrière, et tenant son casque à la main. Qui croirait que ce tableau n'est pas en France, et qu'il a été acheté par un Américain demeurant à Boston?... C'est pourtant ainsi que nous recueillons l'héritage des renommées paternelles !

Plusieurs tableaux de chevalet se rattachent aux voyages de l'auteur. Ce sont des souvenirs d'Italie. L'artiste a voulu animer ces vues fidèles par la présence de quelques personnages intéressants. Il a choisi le beau roman de Mme de Stael comme une source féconde d'inspirations. Dans l'une des toiles dont nous parlons, on aperçoit Corinne sortant le matin de la maison qu'elle habite, près du golfe de Naples, pour conduire Oswald au couvent de *Santa-Maria-del-Parto*, où sont déposés les restes de Sannazar, le Virgile napolitain. Dans une autre, Corinne, après avoir parcouru la côte de Pausilippe, arrive le soir au tombeau du Virgile, et profite des dernier rayons du jour pour lire à Oswald l'épitaphe inscrite sur ce monument. Ducis avait commencé plusieurs autres sujets du même genre. Ce n'était d'ailleurs pour lui que des réminiscences de jeunesse, qui reportaient l'auguste vieillard dans les cieux dorés de Parthénope, et par lesquels il voulait reproduire la ville antique baignée dans cette poussière étincelante du soleil qui harmonise et violette les contours lointains dans les pays méridionaux, et répand un charme mystérieux de repos et de rêverie sur les beaux paysages italiens.

Nous citerons, parmi les Études, *une Égyptienne*, figure pleine de grâce, qui a été gravée; des intérieurs et des portraits de famille.

La dernière œuvre de Ducis est toute une histoire touchante et gracieuse. L'artiste avait fait, sur une anecdote de la vie de Talma, une toile spirituelle et bien peinte, qui obtint beaucoup de succès à Paris et à Bruxelles, où elle fut exposée en 1827. On y voyait Talma dans le foyer de la Comédie-Française, après une représentation d'*Œdipe*. Il était jeune encore, mais on pouvait pressentir son talent. Le poète Ducis, qui ne s'y méprenait pas, s'approche de lui, et, lui touchant le front, s'écrie : Que de crimes il y a là dedans! — Le tableau fut acheté par le Gouvernement, et placé au Luxembourg. Depuis, l'auteur en a fait une copie en le remaniant; il a élagué les personnages accessoires, et laissé seuls, suivant son habitude, ceux sur lesquels repose l'action. Cette seconde élaboration de la pensée est plus finie et plus étudiée que la première. L'auteur en tira lui-même la lithographie, qu'il nous donna, et qui fut accueillie par le public avec intérêt. Nous avouons cependant préférer le premier jet.

Ce fut le testament de l'artiste. Ducis, tourmenté par le sang, et n'ayant jamais joui d'une bonne santé, mourut peu après.

Tel est le portrait fidèle de cette douce et honnête physionomie.

S'il sort quelque enseignement de cette biographie si simple, que les évé-

nements ne colorent pas en roman, et dont le désordre ne fait pas la poésie, ce sera sans doute une leçon de bonne conduite pour les artistes. Il n'est pas nécessaire, pour arriver à la renommée, ni même au talent, de se livrer à des extravagances éclatantes, à des débordements qui attirent l'attention. La vie calme et pure d'un homme qui cherche uniquement dans le travail de sa pensée la source de son inspiration, arrive aussi sûrement à la gloire que la vie errante et désordonnée de l'artiste excentrique. Si les chemins sont différents, le résultat est le même; mais le premier arrive frais et dispos au temple d'immortalité, le second arrive haletant et ensanglanté.... Artistes, choisissez!

ALFRED DE MARTONNE.

VOYAGES.

Études sur le Poitou.

LES HABITANTS DU MARAIS.

Sur les côtes de l'ouest de la France, entre la Rochelle et les Sables d'Olonne, s'étendent des marais qui longent l'Océan et qui font partie du territoire des départements de la Vendée, des Deux-Sèvres et de la Charente-Inférieure. Ils occupent une vaste étendue de terrain que sillonnent dans tous les sens de larges et profonds canaux, et que recouvrent les eaux une partie de l'année : il n'existe là ni champs, ni culture. Le sol toujours humide est partout couvert de joncs et de roseaux d'une prodigieuse hauteur, et de nombreux oiseaux de rivière nagent et volent dans toutes les saisons au travers de ces plantes aquatiques. On ne peut pénétrer au milieu de ces marais qu'avec des bateaux qui voguent sur une onde unie et silencieuse, et qu'on ne conduit qu'avec une petite perche ou rame nommée dans le pays *gigouille*, ou *pelle*. Ce dernier coin de la France semble être, entre la terre ferme et les flots orageux, un monde à part, qu'à son aspect sauvage on croirait jeté au-delà des mers les plus lointaines.

C'est au milieu de ces marais, situés à quelques lieues des principales villes du Bas-Poitou, que naissent, vivent et meurent inconnus quelques milliers d'êtres entièrement séparés de la société des autres hommes, et qui forment une peuplade isolée qui a ses mœurs, son genre d'existence et son histoire particulière. Ils habitent des cabanes ou huttes formées de branchages, de roseaux, de chaume, qui s'élèvent çà et là sur des rives solitaires, vers l'embouchure de la Nièvre niortaise. On les appelle *huttiers*. Leurs petites bourgades surgissent, pour ainsi dire, du sein des ondes, et l'on n'en peut sortir que dans des bateaux. Aussi l'on voit sans cesse des barques légères qui se croisent aux alentours, ou qui sont attachées au rivage. C'est comme à Venise; mais avec des toits de roseaux pour palais, et avec des bateaux grossiers au lieu d'élégantes gondoles; souvent, quand les eaux sont élevées, les cabanes se trouvent inondées, et les meubles nagent dans l'intérieur; le huttier fait alors voguer sa nacelle jusque sous son toit; il ne sort de

son bateau que pour entrer dans son lit, dont les pieds sont baignés par les flots qui le bercent. Il s'endort au bruit des vagues qui roulent sous lui, et qui, quelquefois, le réveillent en renversant une partie de sa hutte.

Pour batir sa maison, l'habitant de cette humide contrée n'a besoin ni d'acheter la propriété du sol, ni d'avoir recours à l'art étranger des maçons ; c'est lui-même qui l'élève sur le premier lieu qui lui convient dans ces marais, dont la majeure partie est communale. Il prend au hasard quelques perches de bois qu'il enfonce dans la terre; il coupe près de lui les joncs, les massettes et les iris, dont il forme les murailles; il fait la toiture avec des roseaux et des branches ; il pratique, près de son habitation, des *caches* pour prendre le poisson, et des réservoirs pour l'y déposer. Autour de la hutte, quelques toises de terre amoncelée au-dessus des eaux, et renfermées par un fossé circulaire, forment le jardin, dans lequel il cultive des légumes qui sont de peu de saveur, mais qui acquièrent un volume considérable. Dans les eaux qui l'entourent, il élève, sans frais, des centaines de canards, qui sont pour lui très-productifs. S'il parvient à se procurer une ou deux vaches, soit en propriété, soit à moitié fruit, il les nourrit avec les roseaux et les herbes du marais communal. Les plantes aquatiques qui croissent spontanément autour de lui et qui pourriraient sur le lieu qui les a vues naître, s'il n'en faisait usage, lui procurent le combustible nécessaire pour tout son ménage. Mais c'est surtout dans la pèche et dans la chasse que l'habitant du marais trouve le soutien de son existence; il est riche avec son batelet, des filets et un fusil ; il pêche chaque jour plus de poisson qu'il n'en faut pour nourrir sa amille, et l'hiver, avec un peu de poudre et de plomb, il fait une guerre innocente et lucrative aux palmipèdes nombreux et variés que les frimas du nord poussent sur les rivages.

Il existe même, dans les lieux les plus reculés de ces marais, des pêcheurs dont le genre de vie est encore plus simple et plus indépendant. Ne possédant rien au monde qu'un filet et un fusil, leur domicile habituel, ainsi que celui de leur famille, est dans un bateau. A l'extrémité de leur longue barque, se trouve pratiquée une case étroite formée avec des roseaux ; c'est là tout leur foyer domestique ; c'est là toute leur patrie. Quelques jones qu'ils coupent aux premiers lieux où ils se trouvent, servent à faire cuire leurs aliments et à réchauffer, pendant l'hiver, leurs membres engourdis par le froid et l'humidité. Dans la saison des tempêtes, assis le soir autour de la flamme pétillante, ils écoutent avec calme, sous leur toit mobile, le bruit des flots et des vents. Ils se réveillent souvent le lendemain dans un autre lieu que celui où ils se sont endormis. Toujours errants dans les mêmes parages, ils emmènent ainsi avec eux tout ce qu'ils possèdent et tout ce qui peut leur être cher.

Véritable habitant des vagues, le huttier du Bas-Poitou ne quitterait jamais sa cabane ou son bateau, s'il n'était obligé de venir sur la terre ferme vendre le produit de sa chasse, de sa pêche, et acheter les choses nécessaires à la vie. On le voit aux marchés de Niort, de Luçon, de Fontenay et de Marans, impassible au milieu de la foule, avec son bonnet de laine, ses énormes sabots, et sa culotte de toile. Il semble tout-à-fait dépaysé ; l'inertie de la pensée se révèle dans tous ses mouvements; il reste étranger à tout ce bruit qui l'entoure, et c'est avec bonheur qu'il retourne le plus tôt possible respirer l'atmosphère méphitique de son marais natal. Le spectacle de nos vil-

les et de notre civilisation ne lui a pas inspiré une seule idée d'amélioration pour son bien-être, ni un sentiment de regret (1).

C'est en vain qu'on chercherait à soumettre au joug des lois cette peuplade presque sauvage. Si la France, dont elle fait partie, vient demander le tribut annuel d'hommes qu'elle est obligée de lever partout pour sa défense, là on ne répond point à son appel. Retirés dans leurs marais et leurs roseaux, les jeunes gens de cette contrée ne s'inquiètent guère du recrutement des armées nationales, et tous les efforts des dépositaires de l'autorité ne peuvent point les empêcher de s'y soustraire. Les agents de la force publique sont obligés de respecter leur asile et de renoncer à de dangereuses poursuites que ne couronnerait aucun succès (2).

Ce serait aussi inutilement qu'on tenterait de les empêcher de disposer à leur gré des marais qu'ils habitent; ils en regardent la jouissance comme un droit naturel et incontestable (3). Les lois sont faites pour un ordre social auquel ils n'appartiennent pas; ils n'en connaissent aucune. Parmi eux la liberté est sans limites.

Au milieu de cette atmosphère humide, la constitution physique et morale de l'homme doit nécessairement subir de grandes altérations. En effet, dans les marais, les populations, les animaux, les plantes semblent placés sous une influence destructive qui pèse de tout son poids et flétrit l'existence dès son principe. Toute la nature y est languissante; l'enfance et la jeunesse y sont sans fraîcheur; l'homme mûr y est sans activité, sans énergie et sans vigueur; pressé de toutes parts par des émanations pestilentielles, il végète et tombe avant le soir de sa vie. Dans les femmes couvertes de haillons qu'on rencontre au milieu de ces rochers et qui ont la peau noire, ridée, l'œil morne et fixe, il est impossible de reconnaître le sexe qui est le type de la grâce, de la beauté et que, partout ailleurs, on divinise.

Cette étrange peuplade habite ces parages depuis des siècles, et rien n'a pu changer jusqu'à présent ses mœurs et ses habitudes. Les huttiers de nos jours sont les descendants d'une race appelée *Colibert*, qui se trouvait dans ces parages au moyen âge. Un moine de Maillezais qui a vécu au milieu d'eux au XIe siècle, en fait, dans une chronique de cette époque, un portrait qui leur convient encore parfaitement. Tels ils étaient alors, tels ils sont aujourd'hui. Ils ont traversé les siècles où tout a marché, sans faire un pas dans la civilisation. Ce sont des monuments vivants du vieux temps, bien plus curieux à observer que toutes les pierres muettes et froides devant

(1) Dans l'île de Maillezais (Vendée), sur les bords de l'Autize, et sur la lisière d'un bois, unique reste de l'antique forêt où les comtes de Poitou se livraient au plaisir de chasser les bêtes fauves, vivait, naguère, un de ces hommes extraordinaires. Il se nommait Barbillon, habitait seul une misérable cabane, et ne connaissait que la chasse et la pêche. Il allait quelquefois à Fontenay pour en vendre les produits; mais n'ayant aucune idée de civilisation, il ne croyait pas même devoir payer les cabaretiers chez lesquels il s'arrêtait; il parvenait toujours à s'échapper sans rien donner. Quand il était une fois connu, il changeait de quartier, entrait dans la ville par une barrière, et sortait par l'autre. Ce demi-sauvage, qui n'a jamais songé à se faire soigner, s'est laissé mourir en 1827; on l'a trouvé gisant dans sa cabane.

(2) A l'époque la plus florissante de l'Empire, les marais ont toujours été l'asile d'un grand nombre de réfractaires.

(3) En 1830, les huttiers ont soutenu, à Niort, un procès contre les maires de plusieurs communes qui voulaient les empêcher de construire des cabanes et d'envoyer leurs bestiaux dans les marais : ils ont perdu, mais ils n'en tiennent aucun compte.

lesquelles s'extasient les antiquaires. Il appartiendrait à notre âge, si fécond en prodiges, de rendre à la société et à la civilisation cette peuplade isolée et barbare. De vastes projets de desséchement existent depuis longtemps pour ces marais. Puissent-ils se réaliser! Dans notre ère dont toutes les conquêtes doivent avoir pour but le progrès de l'humanité, il serait beau de voir régénérer toute cette contrée presque sauvage qui fait partie de la nation la plus civilisée de l'univers. C'est un fleuron de gloire que Napoléon voulait ajouter aux nombreux fleurons qui formaient sa belle couronne impériale (1).

H. DE SAINTE-HERMINE.

MODES.

TRAVAUX A L'AIGUILLE.

Dessous de lampe. — Passementerie au point de crochet. — Fleurs en laine, Narcisse. — Sac avec perles, au point de crochet ou au tricot. — Lingerie. — Tricot corail. — Patrons, *grandeur nature*, manteau Talma. — Chemise, brassière et bonnet d'enfant. — Grande planche de tapisserie.

Les veillées vont bientôt commencer, chère amie; il faut donc préparer quelques dessous de lampe. En voici un, n° 1, que je t'engage à exécuter en très-grosse laine, de celle dont on se sert pour faire les tapis de pieds au crochet. Le crochet est en ivoire, tu le sais, et d'une grosseur convenable à celle de la laine qu'on emploie. Si, au contraire, tu fais plusieurs de ces étoiles en laine moyenne et que tu les rattaches l'une à l'autre par des moulinets, tu auras un joli coussin soit pour les *coudes*, soit pour les *pieds*.

Prenons notre gros crochet, notre grosse laine, et commençons par le milieu.

Avec de la laine brune, forme une boucle de six mailles légères. Fais 10 mailles prises dans ces six mailles, puis 15 au tour suivant, puis 20 à la quatrième rangée.

Il faut faire la 5e rangée avec de la laine rouge, la 6e de même, en augmentant de six mailles à *chaque* rangée. Tu as alors 32 mailles. Il est temps de commencer les pointes de l'étoile.

Fais 6 mailles légères, et recouvre-les de 6 mailles pleines. — Fais 4 mailles pleines sur le milieu de l'étoile. Tu répètes ceci huit fois.

Avec de la laine d'un rouge plus vif, tu recouvres chaque dent de deux rangées, en mailles pleines; tu termines par deux rangées en mailles pleines, faites avec de la laine rose vif. Les creux formés par les dents, ou pointes de l'étoile, exigent que tu laisses quelques mailles sans les recouvrir, tandis qu'il faut, au contraire, augmenter de deux ou trois mailles à l'extrémité de chacune de ces dents; tu comprends que si on ne faisait pas ainsi, les dents, au lieu d'être plates, *goderaient*. Il est facile de faire l'étoile

(1) On a beaucoup travaillé, sous l'Empire, à des *projets* de desséchement de quelques parties de ces marais; mais les *projets* sont restés à l'état de *projets*.

n° 1 de la grandeur nécessaire, en augmentant le nombre des rangées dont elle se compose.

C'est afin de rendre le travail plus compréhensible que j'ai séparé les rangées par des *traits* qu'il ne faut point prendre pour l'indication de mailles colonnes; ce travail ne se compose que de mailles légères et de mailles pleines. Mais, si tu veux te servir de ce dessin pour composer un fond de bonnet d'enfant, prends du coton fin et fais partout des mailles colonnes prises dans les mailles légères. Tu prépareras la passe par le haut avec des dents pointues, que tu coudras dans l'intervalle de dents arrondies du fond.

Nous allons faire à présent au crochet de la passementerie pour garniture de robe. Voici deux modèles, n°s 4 et 5. Le n° 4 est la dimension la plus petite, et le n° 5 la dimension la plus grande.

Le cordonnet de Berlin est ce qu'il faut pour exécuter cette passementerie; tu le prends assorti à la couleur de la robe. Il t'en faut 50 grammes, qui te coûteront de 7 fr. 50 à 8 fr.

Regarde attentivement le n° 2, et imite-le en faisant 19 mailles légères, puis une colonne prise dans la douzième maille. Passe au n° 3, et continue en faisant 3 mailles légères. — 1 colonne prise dans la huitième maille, —3 légères, — 1 colonne prise dans la 4e maille. Cette première feuille du trèfle étant terminée, passe à celle du milieu. Monte 20 mailles légères, — 1 colonne prise dans la dixième maille, — 4 légères, — 1 colonne prise dans la cinquième maille, — 4 légères, — 1 colonne prise dans la première maille.

Troisième feuille du trèfle, monte 14 mailles légères, — 1 colonne prise dans la huitième maille, — 3 légères, — 1 colonne prise dans la quatrième maille, — 3 légères, — 1 colonne prise dans la première maille, — 4 légères.

Regarde les n°s 4 et 5; chaque feuille intérieure est recouverte tout autour de mailles colonnes; celles-ci doivent être recouvertes ensuite par 1 maille pleine, — 2 légères, — 1 pleine prise dans la deuxième maille colonne, — 2 légères, etc. C'est la dernière rangée; elle forme de petites dents qui imitent parfaitement la passementerie.

Il faut, lorsque tu es arrivée à la moitié de la partie arrondie de l'une des feuilles de droite ou de gauche, commencer la grappe de pois en t'aidant du dessin n° 4 et du dessin n° 5; tu reviens ensuite terminer la feuille du trèfle; ceci se répète pour chaque côté, et enfin tu achèves la pointe du bas avec une *vrille* composée d'une boucle en mailles légères; tu recouvres de mailles pleines le petit bout de tige seulement.

Il suffit, pour augmenter ou diminuer graduellement la dimension de chaque feuille, de faire, dans la *monture* de chacune, quelques mailles légères en plus ou en moins. Lorsque tu voudras augmenter davantage, tu devras recouvrir la monture *d'une rangée de mailles pleines*, avant de faire la rangée toute en mailles colonnes; enfin, pour les grandes feuilles du bas de la robe, tu feras de *doubles* colonnes dans l'intérieur de la monture; ces deux rangées se placent l'une sur l'autre. Tu termines par 2 mailles légères, 1 pleine, 2 légères, 1 pleine, alternativement, comme il est dit plus haut. Les dimensions des grappes de pois doivent augmenter en proportion des dimensions de la feuille.

Pour le corsage, compte de 5 à 6 feuilles à grappes de pois graduées, et, pour la jupe de 13 à 14. Pour le bas des manches pagodes, le n° 4 est suffisant; tu supprimeras seulement ici la vrille et le bout de tige du bas.

Cette passementerie doit être cousue finement et solidement par ses bords, sur l'étoffe, comme toute autre passementerie.

Puisque tu veux encore des fleurs en laine, je t'envoie les patrons nécessaires pour préparer les moules destinés à la confection d'un *narcisse.*

Prends du carton carte, bien lisse, et découpe des moules sur les patrons 7 et 9.

C'est sur le nº 7 que tu montes la laine jaune destinée à former le cœur de la fleur. Mais au lieu de te servir de deux bouts de laiton fin pour arrêter chaque boucle dans le haut, sers-toi de laine rouge que tu croises sur chacune des boucles, comme tu aurais croisé les deux bouts de laiton. Le nº 7 est le moule; le nº 8 te donne seulement la *dimension* que ne doit pas dépasser ton travail. Passe, comme de coutume, un bout de laiton dans le bas des boucles, et forme avec le tout un *cœur* au centre duquel il faut placer trois étamines, que les marchands de *fournitures* pour les fleurs artificielles, appellent bien à tort des pistils. Tu as gommé trois bouts de fil blanc; trempe-les, par une de leurs extrémités, dans de la colle de farine assez épaisse pour y former trois petites boules séparées, de la grosseur d'une tête d'épingle fine; quand le tout est sec, colore les fils et les étamines d'un jaune pâle, et place-les au centre du cœur en laine jaune à dentelures rouges.

C'est le nº 9 que tu entoures de boucles de laine blanche destinées à te donner un pétale. Tu arrêtes ces boucles dans le haut, comme de coutume, en croisant sur chacune les deux bouts du laiton recouvert de soie blanche, et que tu fais descendre ensuite sous la laine.— Quand ton moule est rempli, passe un fil de laiton plus fort dans le bas, serre, puis retire le moule et donne au pétale la forme que te présente le nº 10. Il te faut six pétales pareils pour une fleur. Tu en attaches trois d'abord autour du cœur, en les espaçant également; ensuite tu places les trois autres dans les intervalles que laissent entre eux les trois premiers. Ceci fait, entoure la tige de laine verte.

Vois, pour tout le reste, mon *post-scriptum*, qui est, à lui seul, plus étendu que ma lettre.

Voici la traduction des *pensées* en italien et en anglais ; la traduction des pensées en italien appartient à l'aimable amie qui nous les a envoyées, celle des vers en anglais est d'un *amateur* qui prétend qu'on doit s'attacher à rendre avant tout le mot à mot, quitte à faire ensuite des *phrases.*

— 1 — J'ai reconnu que le bonheur est, ici-bas, une plante étrangère, qui naît sur la terre, mais ne fleurit qu'au ciel.

— 2 — L'éducation est, à l'intelligence, ce que la propreté est au corps.

— 3 — Il faut beaucoup d'esprit pour soutenir le rôle de railleur, et peu de sens pour l'entreprendre.

— 4 — Il est des âmes très-élevées que le ciel attire, et que le monde ne satisfait pas.

— 5 — A trente ans, l'homme soupçonne qu'il n'est qu'un insensé; — Il le reconnaît à quarante et il modifie ses plans. — A cinquante ans, il se blâme de ses indignes délais, — il veut réaliser ses sages projets. — Dans la magnanimité de sa pensée, il le veut, il le veut encore ; et il meurt sans avoir changé.

— 6 — L'approbation des sages, — cet honneur, digne d'ambition, n'est obtenu — que par le bon sens et la dignité de l'âme.

— 7 — La vertu, force et beauté de l'âme, — le don le plus précieux du Ciel, est un bonheur — qui, toujours

élève au-dessus des haines et des dédains du sort — les nobles favoris de la nature; c'est une richesse — qui ne peut jamais s'aliéner, ni passer en des mains indignes; — c'est l'unique trésor dont l'homme puisse se vanter et qu'il puisse appeler *sien*.

La place me manque pour te donner d'autres *pensées* en langue étrangère, ce sera pour une autre fois.

Ton amie

ANNICA BRICOGNE.

Je ne t'ai pas parlé du *tricot corail* pour coiffure et bracelets, parce que cette parure ne convient qu'aux très-jeunes filles et aussi parce que ce petit travail est devenu promptement des plus vulgaires. Si cependant tu en veux faire, prends de la soutache de laine nuance corail, des aiguilles de bois d'un centimètre et demi, monte quatre mailles et tricote en *jarretière* la longueur pour le tour de tête. Cette *jarretière* se roule d'elle-même en torsade. Tu ne montes que trois mailles pour la torsade destinée à faire les glands. Tu la plies en deux; trois rangs doubles sont suffisants; tu réunis ces trois rangs et tu entoures avec de la soutache le point de réunion, afin de le cacher. Ces glands, suspendus par un bout de soutache, et en nombre plus ou moins grands, terminent les deux extrémités de la torsade qu'on enroule avec la natte de cheveux, et retombent, soit sur le côté, soit derrière la tête.

Je t'enverrai bientôt *mieux que cela*.

Explication de la planche de mode de lingerie coloriée.

N° 1. — Bonnet *jolie femme*. Le fond tout rond, en tulle uni. Un volant de dentelle coquille garnit le devant, et enveloppe, sur le haut de la tête, une multitude de coques en rubans qui partent en pointe du front, et vont en se multipliant de chaque côté. Ce bonnet coquet se pose très en arrière, sur des cheveux en bandeaux; les brides se rejettent sur les épaules de chaque côté du cou.

N° 2. — Bonnet de jeune fille. Ce bonnet se compose d'entre-deux en mousseline, brodés, et de garnitures en mousseline brodées et festonnées au bord. Les barbes sont garnies à plat, sauf aux deux tournants, où il faut les coquiller un peu, d'un volant plus bas que ceux de la passe.

N° 3. — Bonnet *fanchon* négligé. Il est en jaconas et se compose d'entre-deux et de garnitures; le tout est brodé à l'anglaise.

N° 4. — Guimpe plastron à col rabattu, et à volants retombants. Entre-deux et volants brodés au plumetis sur mousseline; les volants sont festonnés au bord.

N° 5. — Petit tablier pour enfant. Ce tablier se fait en jaconas. Les bandes festonnées et posées à plat qui le garnissent partout, sont attachées sous les petits plis finement cousus, qui bordent tout autour le corps même du tablier.

N° 6. — Petit surtout pour enfant au maillot. On peut employer, soit du piqué fin, soit du jaconas pour le corps du surtout; les entre-deux et les garnitures se brodent, dans l'un et l'autre cas, sur jaconas, à l'anglaise.

N° 7. — *Berthe parée*. On emploie, pour faire cette berthe, du tulle illusion. Lorsqu'elle est taillée et ajustée, on pose sur le tulle trois rangs de dentelle de 9 à 10 centimètres de hauteur, surmontés chacun de deux petits rouleaux de satin rose. Entre les deux rouleaux de satin, il faut encore une ruche fort basse en tulle illusion. Fontanges en ruban de satin rose sur les deux épaules et au milieu du devant, pour cacher l'ouverture.

Nos 8 et 9. — Bouffants brodés pour sous-manches. Le N° 8 est brodé à l'anglaise sur jaconas, du dessin que te présente le N° 24, de notre grande planche de broderies. Quant aux deux volants plats à dents, et remontants du N° 9, je t'ai donné des dessins de tant de sortes, que tu n'auras que l'embarras du choix.

Explication de la planche de Broderies.

N° 1. — Dessous de lampe au crochet.

Nos 2, 3, 4 et 5. — Passementerie pour robe à exécuter au point de crochet.

N° 6. — Dessin pour un sac au point de crochet plein. Le tricot étant toujours en vogue, tu peux, si tu le préfères, tricoter ce sac au *point tourné*; avec le *point tourné*, la perle se trouve placée à l'endroit. Pour faire le point tourné glisse l'aiguille de droite dans la première maille de gauche, comme pour prendre un point à l'envers, puis tricote cette maille *par derrière* en glissant une perle au moment où tu passes le fil sur l'aiguille. Tu feras le tout au point tourné, qui est fort joli. Prends du cordonnet de Berlin un peu rond, mais cependant pas trop gros, autrement les perles ne pourraient s'y enfiler. Le fond gris bleu, avec perles d'acier, ou le fond marron avec perles d'un beau bleu, donnent un ensemble charmant.

Nos 7, 8, 9 et 10. — Patrons de moules en carton pour faire des fleurs en laine.

N° 11. — Dessin de col en broderie anglaise.

N° 12. — Bonnet *jockey*. Tu broderas ce bonnet sur mousseline au plumetis, avec le charmant dessin N° 13 sur le milieu du fond, et le dessin N° 14 sur le haut de la passe, *tout autour du fond*. Les trois garnitures sont en dentelle ; les barbes se garnissent de même en dentelle. Le N° 12 te montre de quelle façon le bonnet doit être monté. Je t'ai envoyé dernièrement des patrons.

Nos 15, 16 et 17. — Entre-deux, broderie anglaise.

N° 18. — Dessin pour volants et taies d'oreiller, broderie anglaise.

GRANDE ÉDITION.

N° 19. — Dessin pour coin de mouchoirs. — Plumetis, cordonnet et feston. Les feuilles au plumetis; œillets *ombrés* de même et entourés d'un cordonnet fin. Les grandes dents en feston mat bordées d'un cordonnet; dans les dents du bord, un cordonnet et feston mat.

Nos 20 et 21. — Passe et porte d'un bonnet d'enfant, broderie toute au point de feston. La ligne ponctuée te donne la grandeur dont ce bonnet doit être pour le *premier âge*, qui dure bien peu. Si tu m'en crois, taille ton bonnet de la grandeur du dessin ; au moyen d'une coulisse entre les deux broderies, et d'une autre coulisse entre les fleurs du semé, tu pourras l'ajuster à la grosseur de la petite tête, et, du moins, il servira longtemps ainsi; tu déferas d'abord une coulisse, puis l'autre suivant le besoin.

N° 22. — Dessin riche pour un coin de mouchoir. Plumetis et feston. (Je te ferai remarquer, entre parenthèse, que certains dessins de mouchoirs peuvent servir pour volants ou peignoirs, jupons, taies d'oreiller, etc.; tels, par exemple, les deux dessins de cette planche Nos 19 et 22).

N° 23. — Sous-manches bouffantes, pour broderie anglaise.

Tous ces jolis dessins ont été faits pour nous par Marius Vidal.

Explication de la planche de Patrons.

Tu trouveras, chère amie, au *verso* de notre planche de broderies, trois patrons, celui d'un manteau Talma, celui d'une brassière, et enfin le patron d'un bonnet à trois pièces pour un enfant.

Il faut, pour le manteau Talma, qui n'a fait qu'*apparaître* l'année dernière, mais qui sera en grande vogue cet hiver, une étoffe en très-grande largeur, de l'Orléan'ns, par exemple, ou, si tu le préfères, du drap léger. Il n'y a de couture ni derrière, ni sur les épaules, mais il s'en trouve deux par-devant, au milieu de la hauteur; ceci dépend au reste de la largeur de l'étoffe. Tu places le patron de manière à ce que le pli de cette étoffe forme le milieu du dos.

Afin de faire trouver place à cet énorme patron dans notre planche, j'ai dû le replier sur lui-même. La grande pointe du devant est indiquée par des —┼—, et l'endroit où elle *continue* ce devant, l'est par des points... A A et B B te montrent les endroits où il faut que se rattachent les différentes parties du patron. Déployé, il est réellement énorme. Je te dirai, le mois prochain, de quelle manière se brode et se garnit par-devant le *manteau Talma*.

Le patron de *brassière* est de *grandeur nature*, pour la grande comme pour la petite édition, ainsi que le patron de *bonnet* à trois pièces. Tu peux te servir du patron de brassière pour tailler aussi les petites chemises du premier âge. Taille *juste;* les coutures étant prises sur tout l'ensemble, diminueront assez ce petit vêtement, pour qu'il se trouve de grandeur convenable. Pour le second âge, au contraire, taille plus grand, afin que les coutures soient prises en dehors. — Le trait ponctué au bas de la manche en indique la longueur ; le surplus est le petit parement qui doit se relever sur la manche.

La pièce du milieu du bonnet à trois pièces, est plus longue que le tour de la pièce de côté, parce qu'il faut qu'elle soit un peu soutenue sur la partie arrondie de celle-ci. Comme pour la brassière, tu comprends coutures et coulisses en taillant juste sur le patron pour le premier âge, et tu tailles ensuite plus grand, coutures et coulisses en dehors, pour le second âge.

Explication de la grande planche de tapisserie N° 3.

Je te ferai observer d'abord, chère amie, que le lithographe, au lieu de faire partir les numéros de *gauche*, les a fait partir tous de droite. Cherche donc à *droite* le N° 1, et, en allant vers la *gauche*, les Nos suivant, jusqu'à 9; retourne à *droite*, cherche le N° 10, et ainsi de suite pour tous les autres. Il n'était pas possible de rectifier cette erreur ; c'est pourquoi, bien contre mon gré, je l'ai laissée subsister; mais l'indication des signes pour les couleurs, placée au bas de la planche, est juste de tout point.

Les quatre dessins principaux, Nos 7, 17, 21 et 22 ont pris tant de place, que nous n'avons pas pu aller au-delà de 34 dessins, avec lesquels il est très-facile d'en composer une multitude d'autres.

Premièrement, tu peux remplacer par le paysage N° 22 le chiffre saint contenu dans le cadre N° 3, et broder ainsi au petit point, sur canevas de soie, le milieu d'un riche écran, que tu doubleras en taffetas de la couleur du canevas, et que tu feras monter sur *carcasse* par le papetier.

Ensuite, tu n'as qu'à prendre seulement le milieu du N° 17, destiné à un porte-cigare brodé sur canevas de soie, pour avoir le dessus d'un porte-visite. Rapproche, si tu le veux, les deux moitiés de la rosace qui le termine de chaque bout, et voila *un milieu* de coussin. Si, au contraire, tu prends de grosse laine et de gros canevas pour exécuter le tout, tu auras un riche tapis de pied.

Veux-tu des pantoufles ? des cabas ? fais un choix dans les Nos 6, 8, 26 et 28. Les Nos 1, 5, 29 et 34 t'offrent des bordures, s'il s'agit de cabas, ou de coussins à *encadrer*. Tu peux encore choisir, en fait de bordures, entre les Nos 10, 16, 18, 24 et 27. Ces derniers numéros peuvent aussi te donner des *fonds* à raies, semblables ou diverses, pour pantou-

fles, cabas, coussins, petits tapis de pieds. Le N° 32 t'offre le moyen de faire des bandes élégantes et jolies pour meubles, alternant avec des bandes de velours ; ou bien, en brodant au petit point sur canevas de soie, ce dessin si joli, tu peux offrir soit une paire de bretelles charmante, soit un cordon de sonnette du meilleur goût. Tu auras soin, dans l'un ou l'autre de ces deux cas, d'encadrer par une baguette de chaque côté le N° 33, baguette composée de deux rangées de points, l'*intérieure* rouge écarlate, l'*extérieure* rouge brun.

Aimes-tu mieux un semé de branches de boutons de roses? prends les Nos 13 et 15. Un semé de bluets? Prends les Nos 23 et 25. Un semé de fleurettes, de rosaces? Tu as de quoi choisir dans les Nos 2, 4, 12, 14, 19, 20, 30, 31, 32.

Le N° 21 convient pour la couverture d'un livre d'heures, ou bien pour le dessus d'un buvard à offrir a un ecclésiastique, de même que l'ensemble des Nos 3 et 7 ; le tout brodé en soie sur canevas de soie.

Le N° 11 est destiné soit a un porte-cigare plus petit que le N° 17, soit a un porte-monnaie, en supprimant les fleurons de chaque extrémité, soit enfin, en répétant le dessin plusieurs fois, à des bretelles ou à un cordon de sonnette.

Avec le secours de cette belle planche, je me sentirais en état de faire l'ameublement d'un salon, d'une chambre à coucher, et du plus joli boudoir possible, en décomposant et recomposant ces dessins de cent et cent façons.

Le mois prochain, tu auras une superbe planche de tapisserie coloriée, encore plus belle que ses *devancières*.

LES JEUX DU SPHINX.

ÉNIGME.

Fille du temps et sœur de la sagesse,
Je devrais être au mieux dans l'esprit des humains ;
Et cependant je vois qu'on me délaisse,
Ou que je suis en butte à d'outrageants dédains.
Au destin des mortels lorsque je m'intéresse,
Pour mes conseils ils n'ont aucun égard ;
Les ingrats répètent sans cesse
Que j'arrive toujours trop tard.
Mais à quoi servirait que je vinsse plus vite,
Puisqu'on ne veut pas m'écouter?
Ils disent tous qu'avec un gros mérite
Je ne fais rien que radoter!
Allons, mes bons amis, suivez votre chimère!
Laissez-vous prendre aux plus gros hameçons,
Et quand vous serez las d'être trompés, j'espère
Que vous mettrez à profit mes leçons.

GUERNU.

Le mot de la charade du mois d'octobre est ALBINOS.

CAUSERIES.

Aimez-vous la muscade? On en a mis partout! Neuf corps de musique militaire; rien que cela! les uns placés au milieu, les autres aux extrémités d'une longue avenue, ceux-ci derrière des massifs d'arbres, ceux-là sur de vertes pelouses; en outre, des virtuoses; puis les sociétés chantantes portant chacune sa bannière déployée, et défilant en bon ordre, avec deux cents tambours et deux cents clairons en tête, devant les dames patronesses qui attachaient tour à tour à chaque bannière une médaille commémorative de cette brillante journée, et ce, au bruit étourdissant des fanfares des tambours, des neuf musiques militaires et des *vivats* de douze à quinze mille spectateurs!... C'était à rendre l'ouïe aux sourds et à la faire perdre à ceux qui avaient le bonheur de la posséder encore. Le programme de la fête magnifique du château d'Asnières, dont vous avez pu prendre connaissance, mes aimables lectrices, dans un journal quelconque, a été rempli avec la plus rigoureuse exactitude. Les salves, les détonations, les pantomimes, l'ascension des deux cents ballons, les jeux de l'hippodrome et du cirque, les scènes comiques, les merveilles du télégraphe électrique, celles du microscope électrique (il faut entendre par là le microscope *éclairé* à la lumière électrique, et portant les images grossies sur une surface blanche et plane); la lumière électrique, les expériences électriques, car tout est *électrique* aujourd'hui, et j'en aurais long à dire à ce sujet si mes charmantes lectrices m'y encourageaient; enfin le bal, puis le passage du pont d'Arcole en feu d'artifice, pendant la durée duquel les deux cents tambours et les deux cents clairons ont fait rage: tout a eu lieu comme il avait été dit. La fête s'est terminée par le chœur de victoire que les orphéonistes, accompagnés des neuf musiques militaires, ont admirablement chanté. Un temps magnifique et fait tout exprès a favorisé les heureux spectateurs; je peux vous assurer que les amateurs qui couvraient la campagne, à une grande distance à la ronde, n'étaient pas les plus mal placés; le *lointain* adoucissait pour eux ce que ces concerts *monstres* avaient, à mon avis, de trop retentissant pour les spectateurs admis dans la vaste enceinte. Les chemins de fer avaient amené la société musicale des *Neustriens* sous la conduite de M. Piccini, son chef, les orphéonistes d'Orléans, de Melun, de Montargis, de Sens, de Villeneuve-l'Archevêque, d'Auxerre, de Saint-Florentin, de Tonnerre, Troyes, Arcis, Beauvais, Caen; la Belgique n'était pas demeurée en reste, et la *Concordia*, de Bonn, patrie de Beethoven avait envoyé ses députés à ce grand festival.

Mais si, d'un côté, les musiciens et les dilettanti arrivaient en masse à Paris, les Parisiens, de l'autre côté, partaient en masse par les trains de plaisir (lisez de *torture* plutôt) qui, pour Londres, qui, pour Dieppe, le Hâvre, Cologne, etc., etc. Après avoir eu le *plaisir* d'endurer pendant toute la nuit le *mouvement de lacet* du chemin de fer, sans rien voir de la route qu'on parcourt, on se trouve le matin dans une ville inconnue, et l'on entend dire ici: — Tiens! la mer! ce n'est que cela! Ailleurs: Nous serons sûr cette fois d'avoir de véritable eau de Cologne! — V'là un vaisseau qui n'est guère plus grand que celui que j'ai vu à l'Ambigu! — Sans compter le radeau de la Méduse. — Où est-il? où est-il? — Qui? le radeau? — Au salon, peint par Géricault, ou autre. — Pourquoi qu'on n'part pas? — C'est qu'ils attendent la marée qui vient de Londres? — Au fait! la mer, ce n'est pas la mer à boire pour qu'on en fasse tant de fracas! — Est-ce que nous aurons le mal de mer? — Pas moi; j'ai le cœur *marin*, car j'ai *navigué* cent et cent fois sur la Marne et la Seine, et je n'ai jamais senti ce mal-là. — Je verrai bien si Londres est plus grand que Paris!...

Mais c'est au retour qu'il faut entendre les observations, récits ou lamentations des voyageurs harassés, affamés, mécontents, ennuyés pour la plupart et fatigués, enrhumés, jurant tous, quoiqu'un peu tard, qu'on ne les y prendra plus. Non pas ceux-là, sans doute, mais d'autres.

Les plus sages se contenteront d'aller visiter le *navire-école* que je vous ai *promis* il y a environ trois ans, mes aimables lectrices, et qui va arriver tout de bon cette fois au mois de novembre, dans les eaux de la Seine, à Neuilly. C'est un magnifique trois mâts du port de mille tonneaux qui vient d'être achevé au Hâvre. Deux cents élèves seront logés à bord de ce navire *la France*, et y recevront l'instruction nécessaire pour remplir les fonctions difficiles de *capitaine au long cours*. Tout vient à point à qui sait attendre; aussi, je me dis, en répétant ce proverbe, qu'il ne faut pas plus désespérer de voir un petit bras de mer arriver jusqu'à Paris, qu'il ne faut désespérer de la navigation aérienne tant controversée jusqu'à ce jour.

Je ne suis pas *lunatique*, je vous prie instamment de le croire, mes charmantes lectrices, mais j'adore la lune. Jugez de ma joie, lorsque j'ai appris que, grâce à l'intervention de Daguerre, je pourrai avoir cette chère image dans mon cabinet, et la contempler tout à mon aise à l'heure des rêveries et alors même qu'elle n'est pas sur notre horizon. Je sais bien que le portrait de l'objet le plus cher ne vaut jamais l'objet lui-même; mais enfin un portrait a sa valeur propre; or, aux États-Unis, M. Humphrey a eu la lumineuse idée de *pourtraire* la lune avec le secours du daguerréotype. La première image présente la lune ovale, parce que l'opération ayant duré *deux minutes*, la position de la terre relativement à la lune avait notablement changé pendant ce laps de temps; la seconde opération n'ayant duré *qu'une minute*, l'image est un peu moins ovale; enfin on est arrivé à obtenir *en trois secondes* une image daguerrienne d'une netteté parfaite. Sur cette quatrième plaque, la figure de la lune est ronde, et, en la regardant au microscope, on retrouve les masses et les détails que présente la surface de la lune vue au télescope. Ainsi donc, les rayons lunaires agissent absolument d'après les mêmes principes chimiques que les rayons solaires. Ce n'est pas tout; on a réussi, depuis, à fixer l'image de l'étoile Alpha de la constellation de la Lyre; cette empreinte est de la grosseur d'une tête d'épingle, et ce qu'il y a de curieux, c'est que le rayon lumineux qui est venu *s'incruster* sur la plaque daguerrienne, existait *avant* que Daguerre eût découvert le daguerréotype, puisque ce rayon a employé *vingt ans* à traverser l'espace *avant* d'arriver jusqu'à nous. Je compte sur une carte du ciel bien autrement intéressante que celles qui ont été publiées jusqu'ici; et, en attendant, je viens d'écrire à M. Humphrey, professeur à l'observatoire de Cambridge, qui a rapporté de Canandaigua la fidèle image de la lune, pour le prier de m'en envoyer une épreuve à tout prix!

Tandis que M. Humphrey faisait ces curieuses expériences, M. Hagoulin, à Toulon, arrivait à *solidifier*... la trace de vos pas, pour peu que vous le souhaitiez, mes aimables lectrices. Que vos jolis pieds laissent leur délicate empreinte soit sur la poussière du chemin, soit sur le sable, soit sur un terrain plus meuble encore, M. Hagoulin, pharmacien de première classe de la marine, la solidifiera à l'instant et la détachera du sol, de sorte que vous pourrez la léguer, en la mettant sous verre, à vos arrière-petits neveux. — A quoi bon? direz-vous peut-être. Mais n'est-ce donc rien que la charmante empreinte laissée par un joli pied?.. Au reste, il faut bien vous l'avouer, M. Hagoulin n'a point eu de poétiques pensées; il n'a eu en vue que de faire arriver jusque dans le cabinet du juge d'instruction et sous les yeux d'un jury, les traces les plus fugaces laissées sur le sol par le criminel profitant des ombres de la nuit pour fuir, après avoir fait une victime... Détournons les yeux, et venons au secours de ce *gentleman* que voici en discussion avec les douaniers chargés de faire la visite des bagages.

— *Yes, yes.* — Allons donc, s'écrie le douanier, c'est toute une boutique de quincaillerie, et vous ne me ferez pas croire.... — C'était le cuisine à moâ! — Votre cuisine? vous portez votre batterie de cuisine dans votre sac de nuit? — *Yes, yes.* — Mais regardez donc, Messieurs! reprend le douanier en s'adressant à ses confrères et en étalant sur un banc une multitude de petits objets en cuivre ou en fer blanc. Voici des lampes, des appareils à gaz, des vases, des soucoupes.... Et tout en parlant, il développait chaque objet, soigneusement enveloppé de papier gris. — *Yes, yes*, répétait le gentleman, c'était le fourneau à moâ, le casserole à moâ, la gril à moâ, le marmite à moâ... D'un air flegmatique, il tira de sa poche une petite boîte, de la boîte une allumette, alluma une petite lampe de cuivre, et aussitôt on vit flamboyer, à travers un fourneau magique, une triple flamme, tellement violente, que l'énorme salle en fut à l'instant échauffée. L'Anglais jeta un regard de triomphe sur les spectateurs, et ouvrant une autre boîte en fer blanc, en forme de livre, il montra à tous les yeux deux côtelettes crues et toute panées; puis, les jetant dans une poêle microscopique, il eut à l'instant à offrir un mets appétissant et dont le parfum fit venir l'eau à la bouche de tout le monde. Une minute avait suffi pour opérer le phénomène; les voyageurs riaient aux éclats de la déconvenue des douaniers. — Batterie de cuisine ou non, dit celui qui s'était montré le plus incrédule aux assertions du gentleman, tout ceci est neuf et doit payer un droit. — *New*, neuve! répéta l'Anglais. Je avais avec... *I did cook... couit* des œufs... *upon* sur le pyramide pour moâ... Ce était dit dans le... *boock*... livre à M. Soyet... Il présenta aussitôt aux douaniers un gros volume magnifiquement relié en cuir de Russie, doré sur tranche, et publié par le fameux cuisinier du *Reforms-club*; le passage où sont mentionnés les œufs brouillés, cuits et mangés sur le sommet d'une des pyramides, se trouvait marqué d'un signet. L'Anglais et sa batterie de cuisine passèrent *franco*, et les côtelettes à la minute de même, car le gentleman n'en avait fait qu'une bouchée.

Presqu'aussi promptement avait disparu, dernièrement, au banquet de l'agriculture, en Angleterre, l'énorme quartier de bœuf rôti au gaz. Ce rôti ne pesait pas moins de 270 kilos. On l'avait placé, recouvert d'une plaque de tôle convexe, sur une gigantesque lèchefrite qu'entourait un massif de brique, destiné à concentrer la chaleur. Deux cent seize becs de gaz avaient été dirigés sur l'appareil, disposé au château d'Exeter, afin que les habitants de la ville pussent jouir du coup d'œil. Il a fallu cinq heures et seize cents pieds cubes de gaz pour rôtir cette monstrueuse pièce, qui a été servie dans un plat d'argent sous la dénomination de *Bœuf à la grande charte*. Je vous le prédis, mes aimables lectrices, avant peu les ballons, l'électricité et le gaz auront si bien changé la face du monde, depuis les colosses jusqu'aux infiniment petits, que vous et moi nous n'y connaîtrons plus rien.

Fernand de Lastoure.

ÉDUCATION.

RELIGION ET MORALE.

LES HEURES DE SOLITUDE (1).

LES JUGEMENTS TÉMÉRAIRES.

Avez-vous pris garde quelquefois, mes filles aimées, au mauvais esprit qui nous porte, dans la jeunesse surtout, à juger avec la dernière sévérité l'humanité tout entière, les événements et les choses?

Quelle peut être la source de ce mauvais esprit?

La jeunesse, *c'est l'homme en fleur; c'est la rose du printemps de la vie de l'homme*, ont dit les poètes et les philosophes eux-mêmes; c'est le plus beau temps de cette vie humaine si courte; c'est l'âge de l'innocence, de la candeur, du désintéressement, de la générosité et des illusions les plus nobles, les plus pures; d'où vient donc qu'au moment où ces prismes brillants illuminent et embellissent tout, l'être innocent, candide, désintéressé et généreux, soit trop souvent disposé à se montrer sans pitié, sans indulgence au moins, pour ce qu'il devrait plaindre ou respecter et peut-être admirer? D'où vient que, d'un ton tranchant, il prononce sur des individus qu'il connaît à peine, sur des événements dont l'ensemble lui échappe, sur des choses qu'il a à peine entrevues, et qu'il se sente plus disposé à déverser le blâme qu'à prodiguer la louange?

Aucune expérience personnelle n'est encore venue pourtant lui apprendre que les apparences sont trop souvent trompeuses; et si l'expérience d'autrui cherche à le prémunir contre les piéges tendus autour de lui, on le voit se révolter et s'indigner, car la défiance ne peut entrer dans son âme, dans cette âme disposée à croire au bien!... Au bien? mais alors pourquoi, de lui-même, préjuge-t-il le mal? D'où naît ce zèle amer contre le prochain? D'où viennent ces jugements précipités et pleins d'une sévérité si acerbe?

De la présomption trop ordinaire à celui qui ignore; de la légèreté commune à la jeunesse; mais, avant tout, de l'oubli des devoirs imposés au chrétien.

« *Ne jugez point afin que vous ne soyez point jugés. — Car vous serez jugés selon que vous aurez jugé, et l'on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis. — Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, vous qui ne voyez pas une poutre dans votre œil? — Ou comment dites-vous à votre frère: Laissez-moi tirer une paille de votre œil, vous qui ne voyez pas une poutre dans le vôtre? — Hypocrite, ôtez premié-*

(1) Voir page 257.

rement la poutre de votre œil, et alors vous verrez comment vous pourrez tirer la paille de l'œil de votre frère (1) ! »

Mes bien chères amies, les jugements précipités ou téméraires, le ton tranchant, la croyance en soi-même, le manque de charité, sont des fautes graves et dont la jeunesse, je le dis à regret, n'a que trop souvent à s'accuser.

En vous examinant avec attention, vous reconnaîtrez peut-être que vous n'êtes pas tout-à-fait exemptes de ces fautes graves. Vous laissant *impressionner* par les apparences, n'aurez-vous pas déclaré sotte, telle jeune fille qui n'était que timide; hardie, telle autre qui n'était qu'étourdie; méchante, telle autre qui n'était qu'inconséquente? Si vous avez gardé pour vous le jugement ainsi porté, c'est à Dieu que vous aurez à demander pardon d'avoir vu la paille dans l'œil de votre frère et ne n'avoir pas aperçu la poutre qui est dans le vôtre : mais si vous avez proclamé hautement ce jugement, ce vous sera un devoir, et un devoir impérieux, de proclamer tout aussi hautement que vous vous êtes trompées; car vous avez nui dans l'esprit des autres à des personnes qu'une circonstance fort malheureuse pour elles a placées sur votre chemin; car vous leur avez fait une réputation mauvaise, non méritée, et qui n'a d'autres fondements qu'une impression reçue à la légère, qu'une opinion prise et donnée sans examen.

J'en dirai autant des actions humaines, des événements et des choses. Cédant à la présomption ou à la légèreté du jeune âge, il peut vous arriver de juger coupable telle action que vous applaudiriez, si vous connaissiez le motif qui l'a inspirée, les circonstances qui l'ont produite; il en est de même de tel ou tel événement que vous déclarez *impossible*, parce que vous ignorez ce qui l'a précédé : enfin vous avez déjà peut-être blâmé positivement telles ou telles choses dont vous entendiez parler pour la première fois.

Mes filles aimées, ayez constamment présentes à l'esprit ces divines paroles : *Ne jugez point afin que vous ne soyez point jugés !*

Nous avons reconnu, si vous vous en souvenez, lorsque nous avons médité sur la charité évangélique (1), que, pour juger sainement de quoi que ce soit au monde, il faut d'abord changer le point de vue sous lequel nous apparaissent les personnes, les actions, les événements; changer le point de vue, c'est se détacher de soi, de toute préoccupation personnelle, de toute idée préconçue. Agissez-vous ainsi lorsqu'à *première vue*, comme il n'arrive que trop souvent à votre âge, vous accusez telle personne de tel défaut, telle action d'être contraire au cœur, à la raison, tel événement d'invraisemblance, telle coutume de non-sens? Car, remarquez-le bien, mes chères amies, si l'engouement, dont nous nous sommes entretenues (2), est redoutable pour celui qui l'inspire comme pour celui qui l'éprouve, l'esprit de critique est de même redoutable. Le premier annonce, de la part de quiconque peut l'éprouver, des dispositions à la bienveillance du moins, une tête exaltée sans doute, et par cela seul à craindre, mais aussi un cœur doué de facultés aimantes; tandis que le second ne montre qu'un cœur sec, disposé à l'envie et qu'un esprit superficiel ou faux.

La défiance, la mauvaise opinion des autres, le soupçon qui les accuse d'avance, sont à peine permis à ceux que l'expérience a éclairés, par d'amères déceptions, sur la fausseté des apparences; aussi l'homme de bien en défend-il son

(1) Évangile selon saint Matthieu, chap. VII, vers. 1, 2, 3, 4, 5.

(1) Voir t. II de la 2e série, p. 97.

(1) V. T. III de la 2e série, page 225.

âme, tout en veillant et en réfléchissant sur ce qu'il voit, sur ce qu'il entend : mais que, dans le jeune âge, on se montre si prompt à croire au mal, si empressé de blâmer ou d'accuser, et si tranchant au sujet de tant de choses qu'on ignore, c'est triste et pitoyable tout ensemble.

Dans le doute abstiens-toi, a dit le Sage; et la charité nous ordonne le doute dès qu'il s'agit d'accuser ou de blâmer autrui sur *les apparences ;* car vous ne voyez, mes filles chéries, que des apparences; apparences parfois très-difficiles à pénétrer. Appelé comme médecin dans l'intérieur de bien des familles, j'ai dû le reconnaître; il s'est quelquefois passé des mois, des années avant que les *apparences*, qui accusaient l'épouse, la mère, la fille de n'etre pas ce qu'elles auraient dû être, fissent place à la vérité; la vérité me montrait alors celles que les apparences seules accusaient, pliant sous le poids d'une tyrannie cachée; tantôt victimes des soupçons les plus mal fondés, tantôt victimes volontaires du devoir, elles acceptaient avec résignation les torts imaginaires que leur prêtaient ceux qui auraient dû être leurs protecteurs, leurs défenseurs, plutôt que de faire connaître au monde les torts trop réels de leurs accusateurs. Moi aussi j'avais été injuste envers ces femmes dévouées : moi aussi j'avais plaint l'entourage qui *souffrait* de leur humeur morose... Hélas! cette humeur, c'était le découragement amer succédant à de longues années de souffrances pendant lesquelles s'était éteinte peu à peu toute espérance de voir ici-bas leur sort s'améliorer! Les gens superficiels disaient : « Pour tout au monde, je ne voudrais pas vivre auprès d'une femme si triste et si maussade! J'admire son mari de conserver tant de belle humeur et de gaité dans un semblable voisinage! » Et personne ne songeait à s'enquérir si le mari ne laissait pas à la porte de la demeure commune sa belle humeur et sa gaité, pour ne montrer dans l'intérieur du logis que l'injustice et l'humeur d'un maitre sans pitié.

Il est, parmi une foule de souvenirs, un souvenir qui date de mon début dans le monde et qui m'est présent comme s'il ne remontait pas à quarante années.

Je rencontrais assez fréquemment dans les maisons où j'allais presque chaque jour, une femme qui, par son extérieur, semblait prouver qu'elle méritait la réputation d'avarice qu'on lui avait faite. Son mari, homme plus savant qu'aimable, mais dont les manières pleines de rondeur et de franchise annonçaient un cœur généreux, était regardé généralement comme fort à plaindre d'avoir contracté une union si mal assortie. Il aimait *à vivre*, et volontiers, disait-il, il aurait donné des dîners, des soirées, si sa femme ne s'y était pas opposée, parce qu'elle ne pouvait souffrir ni le bruit, ni ce qui dérangeait l'ordre immuable établi chez elle.

Chacun blâmait d'autant plus hautement et avec d'autant plus de raison, *en apparence*, l'avarice de Mme V... qu'elle n'avait point d'enfants, ni aucune espérance d'en avoir jamais, et que son mari occupait une assez belle place. Afin de dédommager M. V... des privations qui sans doute lui étaient imposées dans sa demeure, chacun prenait plaisir à l'inviter. Il acceptait toutes les invitations soit pour lui seul, soit plus rarement pour sa femme, toujours vêtue de si étrange sorte qu'on lui avait donné le nom de *madame la Ressource ;* on assurait qu'elle *empruntait* plusieurs des parties de sa toilette à ses parentes et amies.

J'allais de temps en temps voir chez lui M. V... A cette époque je m'occupais beaucoup d'histoire naturelle, et il pos-

sédait de fort belles collections. Tout, dans cet appartement, respirait la lésine, la pauvreté même, excepté le cabinet de M. V....; et encore ici manquait ce je ne sais quoi qui trahit l'aisance et l'habitude du bien-être.

Un soir, Mme V.... faisait partie d'une réunion nombreuse; pâle, maigre, taciturne et habillée *en dépit du bon sens*, au dire des autres femmes, elle se tenait à l'écart. Tout-à-coup elle tombe évanouie; on s'empresse autour d'elle, on la porte dans la pièce voisine, et bientôt mes soins, que j'avais offerts, sont acceptés.

Je ne sais comment me vint la pensée que cette femme souffrait du besoin...... puis, je me dis que cela n'était pas, que cela ne pouvait être.... Je ne m'étais pas trompé cependant; la malheureuse *avait faim!*... Un bouillon que je lui fis donner la ranima. Partagé entre le dégoût que m'inspirait la plus ignoble des passions, l'avarice, et la pitié pour celle qui s'en rendait la victime, je reconduisis chez elle Mme V.... Le lendemain, par politesse, je revins....

Mes enfants, cette femme tellement avare, qu'elle se contentait du service d'une femme de ménage pour n'avoir pas à *nourrir* une servante; cette femme qui, l'hiver, n'avait *jamais* de feu dans sa misérable chambre où manquait jusqu'au nécessaire; cette femme qui ne vivait depuis des années que de pain et de pommes de terre, trop souvent en quantité insuffisante; cette femme acceptant la réputation d'avarice que lui faisait son mari, s'était imposé les privations les plus dures, afin de pouvoir éteindre les dettes que contractait ce mari, véritable tartuffe de mœurs : il avait tous les vices, et il jouissait dans le monde du renom d'un homme de bien; renom qui lui conservait sa place et l'estime générale. Les dettes contractées par M. V.... étaient mises sur le compte de sa femme dont l'avarice se défendait, aussi longtemps que possible, disait-on en riant, de payer les fournisseurs de la maison Et l'on plaignait M. V.... tandis que sa malheureuse femme calomniée, bafouée, se mourait de misère et de besoin!

La maladie fut de courte durée. Les privations, le chagrin avaient épuisé les sources de la vie. Mme V... s'éteignit sans avoir laissé échapper un mot qui pût trahir son secret. Mais ce secret éclata le jour même de sa mort. De toutes parts s'élevèrent des voix accusatrices. Malgré les précautions prises par l'épouse dévouée, l'inconduite de M. V.... était connue dans le voisinage : les créanciers, de qui elle avait su obtenir des délais, firent valoir leurs droits, et l'on sut enfin les sacrifices journaliers faits pendant tant d'années, par celle qui avait passé pour avare. M. V.... changea de demeure; peu après, il disparut des sociétés que je fréquentais.

J'étais jeune, mes bien chères amies, à l'époque où mourut Mme V.... Cette leçon sur la fausseté des apparences fit sur moi une impression profonde, et que le temps n'a jamais effacée. A partir de ce jour, je m'imposai à moi-même la loi de ne juger en mal aucune des personnes avec lesquelles ma profession me mettait en relation, soit dans l'intérieur des familles, soit dans mon cabinet, et de me défendre à la fois de l'aversion et de l'engouement instinctifs.

Nous ne sommes point maîtres de ressentir de l'attrait ou de la répulsion à première vue; peut-être la bonté de Dieu nous a-t-elle donné ce moyen d'avertissement secret, afin que nous nous mettions sur nos gardes; mais si la charité domine dans notre cœur, nous sommes maîtres du moins de ne pas exprimer tout haut l'impression produite, surtout si elle est mauvaise, et d'attendre

que le temps nous ait éclairées sur la justesse de cette première impression, qui n'est pas, et ne peut pas être un *jugement*; juger, c'est prononcer en connaissance de cause, et condamner; condamner sans avoir pénétré des apparences presque toujours trompeuses, qui l'osera s'il est sincèrement chrétien?

Mes filles aimées, combattez sévèrement, si vous le trouvez en vous-mêmes, l'esprit de présomption et de blâme trop ordinaire à la jeunesse, et souvenez-vous sans cesse de ce que dit St. Paul: « *Qui es-tu, toi qui condamnes le serviteur d'autrui? S'il se tient ferme ou s'il tombe, c'est à son maître à en juger: mais il sera affermi, car Dieu est puissant pour l'affermir* (1).

S. Ulliac Tremadeure.

(1) Épître aux Romains, XIV, 4.

LE DENIER DE LA VEUVE.

LÉGENDE.

Saint Adalbert (1) fut le premier apôtre chrétien qui porta la foi de l'Évangile chez les peuples de la Pologne. Né en Allemagne, dans le dixième siècle, il dut la possibilité d'accomplir sa mission aux efforts d'une princesse de Bohême, nommée Dombrowska, qui, chrétienne dès sa naissance, avait épousé le roi de Pologne Mieczislas I[er] lorsqu'il était encore païen. Le zèle et les vertus de sa femme gagnèrent Mieczislas à la foi du Christ, et bientôt, secondant les prédications de saint Adalbert, il détruisit, dans les contrées qu'il gouvernait, le polythéisme qui jusqu'alors en avait été la seule religion.

Cette mission, couronnée d'un si beau succès, anima dans le cœur d'Adalbert le désir de pénétrer chez les Prussiens, livrés encore à des erreurs païennes et vivant dans un état fort voisin de la barbarie. Il entra sur leurs terres... Mais là, aucune femme dévouée et convaincue ne l'accueillit, et un cruel martyre fut la récompense de sa charité. Les Prussiens le massacrèrent pendant qu'il leur enseignait la parole divine, et qu'il leur démontrait la vanité de leurs idoles.

Dès que la nouvelle de ce meurtre parvint en Pologne, une clameur générale s'éleva contre les bourreaux, et les Polonais déclarèrent qu'à tout prix ils voulaient racheter les reliques de leur saint apôtre. Les Prussiens ne consentirent à les livrer qu'en échange d'un poids d'or égal à celui du corps sans vie qu'on voulait retirer de leurs mains. Quelque exorbitante que fût cette condition, les Polonais l'acceptèrent, et bientôt ils envoyèrent sur le territoire prussien une ambassade nombreuse chargée d'accomplir toutes les clauses de cet arrangement.

Lorsqu'il fut bien prouvé qu'aucune fraude n'avait été commise, on mit dans le plateau d'une balance le corps du prédicateur martyr, et dans l'autre vinrent s'amonceler successivement les immenses richesses confiées à l'ambassade polonaise. Mais en vain l'or s'accumula-t-il sur l'or, les saintes reliques n'étaient point soulevées, rien ne semblait avoir diminué le poids qui les retenait à terre. Les seigneurs polonais versent dans la

(1) En polonais *Wojciech*; c'est l'un des patrons de la Pologne; ses reliques sont conservées dans la cathédrale de Gnesne.

balance le reste de leur dépôt, — puis leurs trésors personnels, — enfin les lourdes chaînes d'or qu'ils portaient au cou, les riches agrafes de leurs manteaux; — tout était superflu : aucune richesse ne semblait pouvoir racheter les reliques que la foi et la reconnaissance rendaient si précieuses à une nation entière.

Au moment où toutes les ressources étaient épuisées et où l'ambassade désespérait entièrement de réussir, on vit entrer, dans la salle où les reliques et l'or étaient placés, une pauvre vieille femme mal vêtue, courbée sous le poids des ans et de la misère. Avec une ferveur que rien n'avait ni affaiblie, ni arrêtée, elle venait déposer, dans le plateau du trésor polonais, une très-petite pièce d'or, d'un poids et d'une valeur infimes, chétive épargne qu'elle avait longuement conservée au milieu de constantes et rudes privations. Les païens sourirent en voyant ce don si léger.... Mais à peine la petite pièce d'or fut-elle déposée dans la balance que les reliques furent soulevées de terre, et entraînées bien au-dessus du plateau opposé. Pour rétablir l'équilibre, on retira d'abord de ce dernier quelques agrafes, quelques chaînes, puis quelques poignées d'or; — mais rien maintenant ne faisait baisser le plateau que précédemment rien aussi n'avait pu soulever. Successivement on fit disparaître l'immense trésor de la nation polonaise, la petite pièce d'or exceptée; — et cette offrande de la foi et du cœur suffit seule pour contre-balancer les restes précieux du saint martyr.

Gloire à Dieu! s'écrièrent tous les assistants; lui seul ne considère dans les dons que les sentiments qui les font offrir!

Jenny de Kerham.

DEUX ORAGES.

Tableau de genre.

PREMIER ORAGE.

Nous étions, ce jour-là, de dix à douze personnes réfugiées sous une grande porte cochère pendant qu'une pluie d'orage, pluie diluvienne s'il en fut, tombait à flots sur la bonne ville de Paris. Le ruisseau de la cour, véritable torrent grossi par les eaux réunies dans les gouttières, et qui s'échappaient en bouillonnant des tuyaux de conduite, divisait les réfugiés en deux camps. Arrivé des premiers, je me trouvais sur la *rive droite;* les *habitants* de cette rive inspiraient une grande jalousie à ceux de la *rive gauche;* car nous avions, pour nous protéger contre le vent et la pluie, le côté du grand venteau qui va du haut jusqu'en bas, tandis que nos voisins de la *rive gauche*, se trouvant du côté du venteau coupé par la porte bâtarde, et celle-ci étant toute grande ouverte, *jouissaient* d'un courant d'air très-vif et de certaines raffales de vent et de pluie qui les faisaient reculer vers la cour, jusqu'au moment où la pluie battante, fouettée par le vent venant du côté de cette cour, les poussait de nouveau vers la rue. Le propriétaire avait grondé hautement le concierge pour n'avoir pas fermé la porte dès le commencement de l'orage, et de temps en

temps on voyait apparaître dans le vestibule sa mine refrognée ; évidemment il nous aurait tous chassés s'il avait osé. Quant au concierge, debout sur le seuil de sa loge, il nous surveillait avec une attention fort peu obligeante.

J'étais plongé dans des réflexions philosophiques sur le manque d'hospitalité trop commun à Paris, et excusable peut-être, tant sont nombreux les gens pour lesquels tout est une occasion favorable de s'introduire dans les maisons et d'aller explorer les serrures des divers étages, lorsque quelques mots dits en italien par une voix de femme, voix pleine de mélodie, me firent détourner la tête. J'aperçus dans l'ombre, car en ce moment nous avions au-dessus de nous des nuages épais de plus de sept mille mètres probablement, et, en plein jour, il faisait presque nuit ; j'aperçus une femme assise sur l'une des bornes qui garnissaient l'entrée de la maison à l'intérieur. C'était assurément une personne jeune, je le devinai à sa toilette, et jolie, du moins je me plaisais à le croire. Une robe de barége rose et blanc, un mantelet de mousseline si diaphane que l'œil pouvait apercevoir les contours d'une taille bien prise, un chapeau de paille fine orné de quelques fleurs, un petit pied bien chaussé de bottines d'étoffe noire, des gants irréprochables, une élégante ombrelle blanche, tout cela m'apparut en un clin d'œil, et je m'étonnai de n'avoir pas fait cette découverte plus tôt. Quant au visage, impossible de l'entrevoir même, tant il faisait noir dans le coin de la porte cochère. Le ton rogue du *Monsieur* qui accompagnait la jeune dame, l'impatience qu'il témoignait, sans ménagement, de se voir ainsi retenu par la pluie, me firent penser qu'il devait être ou son mari, ou son frère ; il n'y a qu'un frère ou qu'un mari qui puisse se montrer maussade auprès d'une femme jeune et agréable au moins, comme on l'est toujours dans la jeunesse.... J'avais deviné, c'était le frère.

— Que je suis désolée de ce contretemps ! » disait en italien la jeune fille. Je ne pouvais douter maintenant que ce ne fût une demoiselle, et je me sentais d'autant plus vivement intéressé à elle.

— Désolée ! désolée ! répondit le frère aussi en italien. C'est bien ta faute ! tu n'es jamais prête !... et tu es d'une obstination !... Si nous avions pris un fiacre, comme je le voulais, nous serions à présent à l'embarcadère.

— Dieu me punit d'avoir quitté ma pauvre tante aujourd'hui ! reprit avec douceur la jeune fille.

— Ah çà ! mais, est-ce que j'ai mérité aussi, moi, d'être puni, et toutes les personnes qui sont ici, et celles qui nous attendent là-bas ?... Tu t'imagines donc que cet orage malencontreux ne châtie que toi et a éclaté uniquement pour toi ?

— Tu en penseras ce que tu voudras, Anatole, mais en ce qui me touche, je regarde comme une punition l'orage qui m'arrête au moment où j'allais donner au plaisir toute une journée qui paraîtra si longue à ma tante malade !

— J'aurais voulu du moins, ma *précieuse* sœur, que cette punition ne tombât que sur toi !

— Moi aussi, mon frère, je l'aurais bien désiré ! Je sens vivement la contrariété que tu éprouves....

— La contrariété ! et le jeune homme frappa du pied. La contrariété !... Elle appelle contrariété toute une journée perdue pour le bonheur !... Si tu ne t'étais pas fait inviter, je serais parti il y a une heure....

— Je ne me suis pas fait inviter, tu le sais bien, dans la famille d'Estelle on me voudrait toujours, reprit la jeune fille avec la même douceur ; mais je sen-

tis qu'il y avait des larmes dans sa voix. Que les hommes sont injustes ! ajouta-t-elle.

— Vraiment! et où vois-tu mon injustice, je te prie, ma *sainte* Cécile?

— Oh! si tu me parles avec ce ton d'ironie.... Anatole, ce n'est pas bien ! Tu jouis de tous les plaisirs ; moi, je suis constamment au logis, toujours garde-malade, n'ayant d'autres distractions que de voir, bien rarement, quelques amies de mon âge.... Et pour une fois que je cède au désir de m'amuser un peu.... »

Elle n'acheva pas ; car elle pleurait tout de bon, et elle craignait sans doute de laisser deviner ses larmes.

Je me serais battu volontiers avec ce M. Anatole. Moi qui aurais été si heureux d'avoir une sœur, je n'avais jamais pu comprendre comment ceux de mes amis qui possédaient ce trésor n'en sentaient pas la valeur ! Une sœur ! J'aurais donné tout au monde pour que cette charmante Cécile, si douce, si patiente, fût ma sœur ! Jugez de quel œil je toisais son frère, qui allait et venait en long et en large, autant qu'il était possible dans l'étroit espace où l'orage nous retenait prisonniers ; mais M. Anatole ne me voyait seulement pas.

— V'là un jeune Monsieur et sa dame bien contrariés ! dit une voix enrouée.

— Dame ! répondit une autre voix non moins rude, les orages, c'est pour tout le monde. Mais les bourgeois, ça les contrarie, c'est tout, tandis que nous autres, ça nous ôte le pain de la main ! En v'là une de journée flambée, que j'dis !... J'ai pas seulement étrenné !... Et pourtant y en a quatre à la maison qui vont crier la faim.... Sans compter que l'père est malade et n'travaille pas depuis deux jours !

C'était une pauvre marchande de gâteaux en plein vent qui parlait ainsi. Elle avait enlevé de dessus ses épaules un vieux châle pour en recouvrir avec soin un grand éventaire à quatre pieds de bois d'où s'exhalait un *parfum* peu agréable de pain d'épices et de beurre rance. L'orage avait rafraîchi l'air, et la pauvre femme grelottait sous ses vêtements mouillés.

Je suis compatissant par nature ; mais j'avoue que la présence de cette jeune Cécile, qui pleurait tout bas, me rendit plus compatissant encore, et d'un accent touché je dis à la pauvre femme : Ainsi, vous n'avez rien vendu d'aujourd'hui?

— Non, mon bon Monsieur, répondit-elle ; et quand on pense qu'il faut vendre une douzaine de gâteaux pour gagner trois sols !...

— Ajoutez donc, la mère, le treizième, et même le quatorzième de profit, s'écria un invalide qui se trouvait du nombre des *réfugiés*. La vérité avant tout ; ma femme fait ce commerce-là, ça fait que je sais de quoi il retourne.

— Oui, mais ça ne se dit pas, reprit la marchande ; et ce n'est pas tous les jours qu'on gagne sa pauvre pièce de vingt sols ! Vous autres, à l'hôtel, que votre femme vende ou ne vende pas, ça n'empêche pas que vous avez la soupe, l'habit et tout.

— Le Gouvernement nous doit bien ça à nous qui lui avons donné une de nos jambes ; et il frappait avec sa canne sur sa jambe de bois ; quelquefois les deux ensemble, ou bien un bras, un œil... est-ce que je sais moi, suivant l'adresse que portaient les balles !

— Est-ce que vous croyez à ça, vieux père?

— Non, mais on conte ça aux conscrits qui se disent que leur nom et leur adresse ne sont pas connus des ennemis, et ça les rassure.

Tout le monde se mit à rire.

— Ces quatre enfants dont vous venez de parler, sont-ils à vous? demandai-je à la marchande de gâteaux.

— Il y en a deux de ma pauvre fille qui est morte l'an dernier, répondit la bonne vieille, l'autre est de la première femme de mon gendre Gérard, le corroyeur, et le quatrième, c'est l'enfant d'une voisine morte aussi.

Je me sentis réellement ému.

— Et vous n'avez que ce pauvre petit commerce pour nourrir et vêtir tous ces enfants?

— Faut compter les journées de mon gendre, mon bon Monsieur, un brave ouvrier qui ne dépense pas un sol hors de la maison. Avec ça, je tricote des bas à façon, tout en vendant mes gâteaux. Mais, quand Gérard est malade, c'est vrai qu'on a les dents un peu longues! Si j'avais seulement vingt francs devant moi, je sais bien ce que je ferais!

— Que feriez-vous donc, bonne mère?

— Dame, Monsieur, j'aurais un éventaire monté sur deux roues, comme un carrosse, avec des rideaux en coutil bleu et blanc; ça donne meilleure mine à la marchandise, et le bourgeois achète de préférence à ces belles boutiques-là. Petit à petit on se remplume, on a des cerceaux, des balles, des ballons, des polichinelles, et, dans la saison, du fruit....

— Vous le pourriez que je ne vous le conseillerais pas! s'écria l'autre marchande; pour celle-ci, elle avait étendu son tablier sur les deux paniers de fruits qui composaient tout son magasin. Le fruit, c'est traître, et pour moi je sais bien que je me mettrai dans les gâteaux quand je le pourrai. Voilà deux paniers de prunes, et de belles, voyez plutôt!... J'ai encore gagné que quatre sols sur deux quarterons que j'ai vendus; c't orage va m'tourner le reste. Il n'y aura pas de promeneurs aujourd'hui, et j'en serai pour ma marchandise, car demain personne n'en voudra!... Et pourtant, ce n'est pas ce que gagne mon pauvre homme, qui est terrassier, qui peut faire vivre son vieux père, sa vieille mère et ma sœur sourde-muette que nous avons chez nous. Ah! les pauvres gens ont bien du mal en ce monde! Les bourgeois ne savent pas ça! un orage, ça les empêche de se promener, mais ils en sont quittes pour prendre des voitures, en veux-tu, en voilà! Nous, comme vous le disiez tout-à-l'heure, ça nous retire le pain de la bouche.... Enfin, à la volonté du bon Dieu!

— Entends-tu? Anatole, demanda, toujours en italien, la jeune fille à son frère.

— Oui, j'entends. Que veux-tu que j'y fasse!

— Il me semble que, puisque nous n'allons pas à Saint-Cloud, nous pourrions faire des heureux avec l'argent que toi et moi nous destinions à ce voyage!

— Mais je compte bien y aller quand cette odieuse pluie sera passée.

— Mais moi je n'irai pas.

— Comme il te plaira.

— Prête-moi dix francs... je te les rendrai.

— Mais, c'est vingt francs qu'il faudrait à cette femme.

— Elle les trouvera peut-être quelque jour, car Dieu est bon pour ceux qui travaillent et se résignent. Ne vois-tu pas que voilà deux pauvres familles qui courent le risque de manquer de pain aujourd'hui et même demain?

— Prends ce que tu voudras; et il lui donna sa bourse.

— Ah! seulement dix francs, dit-elle d'une voix si mélodieuse que je sentis battre mon cœur. Je ne suis pas riche, et je ne veux point faire de dettes.

Elle rendit la bourse à son frère qui la reçut d'un air indifférent.

J'étais curieux de savoir comment la la jeune fille s'y prendrait, au milieu de tant de témoins, pour faire en secret son offrande.

— Le soleil! s'écria l'un des réfugiés, en enjambant le ruisseau pour passer sur la rive gauche.

Il y eut un mouvement du côté de la porte ouverte. Cécile en profita pour s'avancer furtivement vers les deux pauvres marchandes; j'entendis murmurer des remercîments, aussitôt arrêtés par un *chut!*.... Et la jeune fille alla regarder du côté de la cour où la pluie continuait de tomber, mais moins fort que précédemment. Je profitai du moment, et, faisant une savante manœuvre, je me trouvai en face d'elle.... Comme je l'avais deviné, elle était charmante!... Nos yeux se rencontrèrent, elle baissa les siens en détournant la tête et en rougissant, puis elle saisit le bras de son frère.

Tous deux revinrent ensemble vers la porte de la rue.

— Et pas une voiture! disait le jeune homme avec dépit; et tous les omnibus pleins.... Ah! voici une citadine... Elle est vide!... vite! vite!

Après avoir fait un signe au cocher, il enleva sa sœur dans ses bras, la porta dans la voiture, la portière se ferma.... En vain je m'étais avancé, en vain j'avais tendu l'oreille... je ne pus saisir au passage l'adresse qui était donnée.... Une seconde après, tout avait disparu.

Je revins sous la porte cochère, triste, de mauvaise humeur, sans trop savoir pourquoi. La pluie, un instant apaisée, reprenait avec une nouvelle force; et je me trouvais condamné à rester là une heure ou deux encore peut-être, n'ayant plus rien qui m'intéressât... Que m'importaient, maintenant qu'*elle* n'était plus là, ces misères trop réelles qui m'avaient touché en sa présence!... L'odeur de ces gâteaux, de ces fruits m'était insupportable, ainsi que celle qui s'exhalait des vètements mouillés de ces pauvres diables, attendant encore plus impatiemment que moi, car ils avaient leur pain à gagner, la fin de ce long orage....

— Quel dommage de ne pas savoir le nom de cette bonne et gentille dame! disaient en chœur les deux pauvres marchandes.

— Mais le bon Dieu le sait! ajouta la marchande de gâteaux. C'est qu'elle s'y est prise si gentiment. *Pour les petits enfants*! qu'elle a dit en me glissant une pièce de cent sols. La voici!...

— A moi, elle m'a dit, *pour les vieux parents et la pauvre sourde-muette!* Il paraît qu'elle comprend et qu'elle parle le français, quoiqu'elle baragouine une autre langue.

— Quant à son Monsieur, il n'est pas aimable comme elle!

— Dame! les hommes, ça n'a pas toujours le cœur tendre. Pas moins, il lui a donné sa bourse, et elle y a pris ce qu'elle a voulu.

— Ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau. M'est avis que c'est le frère et la sœur.

— J'ai pas regardé s'ils se ressemblent de visage. Mais le Monsieur avait l'air joliment impatienté! Bien sûr que je la mettrai tous les soirs dans mes prières et dans celles des enfants!

— Et moi aussi. Le bon Dieu saura bien trouver son nom....

— Cécile! dis-je à mi-voix; et voici pour les éventaires à deux roues!

Puis je sortis en courant sous la pluie, qui tombait toujours.

SECOND ORAGE.

Pendant plus de trois mois je rêvai le jour, je songeai la nuit de la charmante Cécile. Le Ciel ne me l'avait-il montrée,

à moi qui voulais me marier, que pour me ravir aussitôt la femme à laquellle justement j'aspirais, et que, jusqu'alors, j'avais cru être introuvable? Piété, bonté, douceur, dévouement, instruction, Cécile réunissait tout cela, je n'en pouvais douter. Par l'effet d'un hasard que j'étais tenté de regarder comme providentiel, je l'avais vue *en famille;* je l'avais vue telle que réellement elle était; sans le savoir, elle m'avait initié dans la confidence de sa vie de tous les jours; de cette vie consacrée à soigner sa vieille tante; de cette vie monotone et solitaire qui est le partage de presque toutes les femmes, mais que la jeune fille n'accepte pas volontiers, parce qu'elle soupire pour le monde et ses faux plaisirs : elle m'avait révélé son âme par le repentir qu'elle éprouvait d'avoir pu songer à sacrifier un seul jour sa vieille tante à sa propre satisfaction; par sa patience, sa douceur envers son frère; par sa charité ardente, mais que la raison savait contenir dans de sages limites, puisqu'elle n'avait voulu emprunter que la petite somme qu'elle était certaine de pouvoir rendre!... Enfin la facilité avec laquelle elle parlait l'italien me montrait en elle une personne instruite; sa voix mélodieuse annonçait une musicienne, et sa rougeur, en rencontrant mon regard, était la preuve d'une modestie, d'une réserve qui m'enchantaient..... Mais comment la retrouver? où la chercher? Nul espoir de la rencontrer dans les promenades publiques, dans les fetes, aux concerts, aux théâtres.... Elle n'était pas du nombre de ces jeunes filles qu'on peut surnommer les *inévitables*, tant elles sont empressées de se faire voir partout!

Les trois mois d'après, l'image de Cécile me délaissa quelque peu.... Insensiblement j'y pensai moins, et enfin une année s'était écoulée depuis cette rencontre, lorsqu'un jour, pris subitement par l'orage sur la place Saint-Sulpice, j'allai chercher un refuge dans l'église.

Devant le péristyle stationnait un grand nombre de voitures de remise; on célébrait sans doute quelque mariage, et un *beau* mariage, comme disent les bonnes gens, car j'entendis, dès le porche, les sons de l'orgue.

C'était dans la chapelle de la Vierge. Les deux mariés, à genoux, priaient: ils venaient de recevoir la bénédiction nuptiale.

Je me glissai entre les invités, et j'avançai la tête pour voir la mariée. C'était une très-jolie blonde, dont le profil avait une finesse remarquable. Le marié, brun et beau garçon, me parut être fort épris. Il me sembla que je le connaissais de vue, mais sans pouvoir me souvenir où j'avais rencontré cette figure.

Je parcourus du regard tous les conviés, et je reconnus parmi eux l'un de mes *intimes*. Il me salua de la tête, et me fit signe qu'il me rejoindrait au sortir de l'église.

La cérémonie achevée, on se leva et l'on se mit en marche pour se rendre à la sacristie.

Tout-à-coup, j'ai comme un éblouissement.... C'est elle!... la voilà.... oui, c'est Cécile!

Je fus obligé de m'appuyer sur le dossier d'une chaise.... Mais, me ranimant soudain, j'accompagnai hardiment la noce dans la sacristie. Pour rien au monde je n'aurais laissé échapper l'occasion qui se présentait de savoir son nom de famille, de connaître sa demeure, de me faire présenter peut-être, puisque j'avais là quelqu'un qui la connaissait, et qui me connaissait moi-même.

Les félicitations, les compliments se

croisaient dans tous les sens. Les nouveaux mariés étaient radieux, et la joie brillait sur tous les visages.... Mais je ne voyais que Cécile, encore embellie par un sourire où se mêlait quelqu'émotion. C'était son frère qui venait de se marier; je l'avais reconnu enfin.

Une main saisit la mienne; je tressaillis.

— Tu es donc des nôtres, de Beaufort? me demanda mon ami Longueville. Tiens-tu pour le coin du roi ou pour le coin de la reine? Es-tu des conviés du marié ou de la mariée?

— Ni l'un ni l'autre, répondis-je en baissant la voix. Mais dis-moi donc son nom?

— Le nom de qui? de la mariée? C'est Mademoiselle, ou plutôt, c'était tout-à-l'heure Mlle Estelle Delmas; c'est maintenant Mme Fayolle.

— Fayolle! elle se nomme Fayolle?

— Sans doute, puisqu'elle vient d'épouser M. Anatole Fayolle.... Ah çà! mais qu'as-tu donc? tu as l'air de tomber des nues?

— Mlle Cécile Fayolle!

— Eh non.... Ah! je comprends! tu admires la sœur du marié. Une belle brune, ma foi! Mais pas de dot, mon ami! Sans quoi j'aurais pensé à elle.

— Tu la connais donc?

— Je la vois assez souvent chez les Delmas, avec lesquels je suis très-lié.

— Tu me présenteras?

— Chez les Delmas? volontiers.

— Non.... si.... oui, oui, tu me présenteras, n'est-ce pas?

— Quand tu voudras. Te verra-t-on ce soir à Gand?

— Peut-être. Quand me présenteras-tu?

— Quel empressement!... Il faut attendre quelques jours.... Les mariés ne passeront pas leur lune de miel loin de Paris. Il y aura des repas, des fêtes...

— Raison de plus. Tu sais que je suis un danseur infatigable.

— Ah! mon cher, si tu ne veux pas épouser sans dot, ne viens pas chez les Delmas, crois-moi! Mlle Fayolle est l'amie de la maison, et je crains fort..... Mais pourquoi donc ne s'en va-t-on pas?... Tiens! je ne m'apercevais pas qu'il pleut à verse!

— C'est l'orage qui m'a fait entrer ici.... l'orage me porte toujours bonheur.

— Réellement?... Je ne sais pas ce que tu as, mon cher, mais, vrai, tu n'es pas dans ton assiette ordinaire!

— Je suis au comble du bonheur!... Si tu n'as pas d'engagement ce matin....

— Pardon.... je suis du déjeuner. Elle est bien jolie, la mariée!... Et une belle dot, mon cher, sans compter les espérances!... Le marié n'est pas mal. Il a une jolie place et un avancement assuré.... Il trouvera à marier sa sœur.

A ces mots, mon sang bouillonna. *Trouver à marier* celle qui me paraissait mériter un trône!

Je m'éloignai du fat, en rougissant d'avoir pu songer à lui confier le sentiment de vénération que m'inspirait Cécile.

Pendant près d'une heure, je pus la contempler sans être remarqué, et je bénis la tempête qui faisait rage au-dehors. La plupart des femmes se montraient fort effrayées des éclats du tonnerre et des éclairs éblouissants qui déchiraient les nues; Cécile seule restait calme et sereine. Avec une grâce charmante elle répondait aux personnes qui l'approchaient... Que j'aurais voulu être du nombre de ces heureux!...

L'orage s'apaisa enfin; on sortit de la sacristie, et après avoir vu tout le monde monter en voiture, je revins m'agenouiller dans la chapelle de la Vierge... J'avais besoin de prier et de remercier Dieu!

Huit jours après, Longueville me présentait dans la famille Delmas, et le mois suivant j'étais le favori de la vieille tante de Cécile, dont j'avais fait la connaissance dans cette maison. Aussi ma demande fut-elle accueillie lorsque je sollicitai la permission de prétendre à la main de Mlle Favolle.

Admis à faire ma cour, je pus voir que toutes les qualités trahies à son insu par Cécile dans la petite scène du premier orage, étaient réelles; que mon imagination n'avait rien exagéré, rien inventé, et que cette charmante jeune fille apporterait à son époux la plus belle des dots, une âme tendre et dévouée, une raison éclairée, un caractère aimable, une humeur égale, et une raison précoce.

Le jour de la signature du contrat, il me fut possible de dire, pour la première fois, quelques mots seul à seul à Cécile. Nous étions debout dans l'embrasure d'une fenêtre; en face de nous, de l'autre côté du boulevard, se trouvait une petite boutique de gâteaux et de jouets d'enfants.

— Jamais, dis-je à Cécile en la lui montrant du doigt, je ne passe devant une boutique semblable, sans me sentir le cœur ému, et sans y faire quelques emplettes.

— Vraiment! répondit elle avec son charmant sourire, avez-vous donc conservé un souvenir si vif des joies de l'enfance?

— Et jamais, ajoutai-je, je ne vois venir un orage sans remercier Dieu.

— Helas! oui, sans doute, repondit-elle, nous devons toujours et toujours remercier Dieu quoi qu'il arrive. Mais quand on pense à la ruine des pauvres campagnes sur lesquelles éclatent ces orages, à tant de pauvres gens qui, dans les villes, ne trouvent à gagner leur vie que par le beau temps, l'orage perd beaucoup de sa poésie.

— Ainsi donc, repris-je un peu mécontent, je l'avoue, de n'avoir pas été compris dès les premiers mots, et en me servant cette fois de la langue italienne, vous n'avez pas conservé le plus léger souvenir de ce qui a décidé de ma destinée... et de la vôtre?

Elle me regarda d'un air étonné.

— Vous avez complétement oublié cette porte cochere où, par un jour d'orage, se trouvèrent rassemblées plusieurs personnes de fortunes si diverses?... Vous avez oublié jusqu'à ces deux pauvres femmes que votre charité secourut!....

Ses yeux se fixèrent un moment sur les miens, puis elle les détourna, rougit et dit : Quoi! vous étiez là, et vous avez tout entendu?

— Oui, Cécile, j'étais là! depuis, je vous ai cherchée, ou du moins j'ai vivement désiré de vous retrouver, car j'avais reconnu que vous étiez l'épouse que j'avais rêvée. Sans le savoir, vous veniez de me montrer les plus belles, les plus saintes vertus, celles sur lesquelles se fonde le bonheur ici-bas... De ce jour, un grand changement s'est fait en moi... J'ai beaucoup réfléchi sur ma vie passée... J'ai compris qu'il fallait devenir digne de vous.. Le suis-je maintenant? Je l'ignore... Mais votre croyance est aujourd'hui la mienne, et lorsque le prêtre nous unira à l'autel, ce ne sera pas seulement pour le temps de notre pèlerinage ici-bas, Cécile, ce sera pour l'éternité! »

Henri de Bougival.

INSTRUCTION.

POÉSIE.

LA CRÈCHE.

FRAGMENT.

Si vous êtes heureux, — oh! venez à la Crèche,
Ne lui devez-vous pas un peu de ce bonheur?
Et Dieu bénirait-il l'âme inflexible et sèche
D'un riche insensible au malheur?

Si vous pleurez, hélas! nous vous dirons de même:
Apportez à la Crèche ou vos dons ou vos soins;
Ce n'est jamais en vain qu'on l'adopte, qu'on l'aime,
Et que l'on comprend ses besoins.

Le bien que vous ferez adoucira vos larmes,
Rendra votre fardeau moins pénible, moins lourd;
Puis l'enfance est si douce et si pleine de charmes,
Qu'une joie est dans son amour!

Vous qui voyez sourire une jeune famille
Qu'unit autour de vous le plus tendre lien,
Au nom de votre fils, au nom de votre fille,
Pitié pour l'enfant qui n'a rien!

Si d'un regret profond la blessure profonde
Déchire chaque jour votre cœur maternel,
Oh! pitié pour l'enfant qui souffre dans ce monde,
Au nom de votre ange du ciel!

Cette vie est souvent le temps de la souffrance,
Le temps de la rigueur et de l'adversité;
Pour y cueillir du moins quelques fruits d'espérance,
Semons, semons la charité!

Oh! ne vous lassez pas! car la misère est grande!
Les temps sont douloureux, et nous comptons sur vous;
Oh! ne vous lassez pas!... La plus modeste offrande
Est si précieuse pour nous!...

Donnez, — et ce bienfait réjouira vos âmes,
Et sa douce rosée au loin se répandra...
Pour nos petits enfants, donnez, donnez, Mesdames,
Et le bon Dieu vous le rendra!

Lui qui vous voit calmer cette douleur amère
Du pauvre qu'il bénit, du faible qu'il défend,
Reste-t-il jamais sourd à la voix d'une mère,
A la prière d'un enfant?

Mlle Flora,
Inspectrice de la Crèche de Saint-Louis-d'Antin.

LITTÉRATURE.

L'ÉLÉGIE.

Traduction (1).

Elle se nourrit jadis de regrets amers, la plaintive Élégie; puis elle prit des formes plus propres à se faire aimer.

Bientôt s'enflammant au feu d'amour, elle put, sans sortir de son empire, célébrer les armes et les coups du fils de Cythérée :

Les doux dédains, les douces querelles des amants sont les traits qu'un ardent génie fait souvent vibrer sur l'arc d'or.

Souvent elle admet dans ses nobles œuvres la louange des héros, et elle unit au myrte vert le laurier triomphal.

Remplie d'une généreuse et ardente espérance, elle invite aux combats, et récompense du cri de victoire les fatigues des vainqueurs.

Et comme au sommet du Capitole on voyait les joies du triomphe, de même, parée du manteau royal, elle se montre les cheveux ornés du blanc olivier.

Quelquefois encore, inconsolable dans sa plainte, elle reprend l'usage antique, et, voilée de noir, elle élève ses chants près du bûcher funèbre.

La ceinture dénouée, les cheveux épars, affligée, désolée, elle se dit à elle-même : Hélas! infortunée, hélas! délaissée, il ne te convient pas de vivre parmi les hommes joyeux!

Puis elle crie au voyageur qui passe : Devant ce marbre glacé, devant ces accents, ah! baisse ta paupière, si tu n'es point barbare!

Ainsi l'Élégie a pu errer dans toutes les voies, et il n'y a pas de route sur le Pinde qui lui soit inconnue. R.

(1) V. page 338.

MÉLANGES.

LE BON MONSIEUR PAX.

Au fond de la Cité, on voyait, il y a quelques années, une petite maison dont le propriétaire se nommait M. Pax; excellent homme, né sous Louis XV, témoin oculaire de nos débats politiques, ayant tout vu, tout apprécié, et dont le naturel, bon par essence, s'était encore assoupli parmi les orages de la vie.

Rien de patient et d'aimable comme

ce vieillard presque centenaire ; il semblait au-dessus des misères communes, sans doute parce qu'il avait enduré de véritables souffrances. Les étrangers l'aimaient comme un ami, et les enfants, comme un père ; à tous il racontait l'histoire du vieux temps : tous l'écoutaient avec respect, et profitaient de ses leçons.

Le souvenir des maux passés n'est pas sans charme. Au coin de son feu, le bon M. Pax rentrait assez volontiers dans sa prison de 1793 : il croyait converser encore avec ses compagnons d'infortune, disait sa petite façon de penser, bien bas, par habitude, de peur des geôliers, et terminait avec un grand soupir, en offrant une prise de tabac aux vieux amis qui l'écoutaient.

Cependant, cet homme aux cheveux blancs, qui avait entendu crouler deux trônes, lui dont la pensée maintenant encore errait souvent entre la tombe et l'échafaud, lui, ce bon M. Pax, nourrissait un chagrin profond, un chagrin unique, il est vrai; il avouait n'en avoir pas d'autres, mais celui-ci, disait-il, empoisonnait les derniers jours de sa vieillesse.

Il faut peu de chose à l'homme pour l'empêcher d'être heureux, et quelqu'un a dit que souvent on n'oserait pas confier à son meilleur ami le sujet de sa tristesse.

M. Pax était propriétaire d'une fort petite maison ; mais, entre les murs de cette petite maison, se tramait une révolution lente et sourde qui, réellement, faisait dans l'esprit du vieillard une impression plus dangereuse, plus fatale que la révolution de 1789.

Autrefois il y avait eu des proscriptions, des trahisons, des supplices ! Robespierre..... Marat..... Mais les noms de ces hommes qui marchaient dans le sang portaient dans l'âme une terreur mêlée d'un courage grandissant chaque jour, tandis que, dans la maison de M. Pax, les choses en étaient venues au point que lui-même perdait quelquefois toute énergie, toute espérance, et se laissait aller au plus profond découragement.

C'était une guerre intestine, avec ses fureurs, ses guets-apens, ses cruautés. Point de trêve, on se battait toujours, et pour rien au monde on n'eût voulu faire la paix ; traçons en peu de mots le tableau statistique de ce petit Etat :

Population : 15 personnes.

Situation politique : anarchie.

Principe révolutionnaire : égoïsme.

Agents avoués de la révolution : tous les locataires, plus, un chien, un chat, un perroquet, un cor de chasse, un piano, etc., etc.

Agents secrets : les *cancans*.

Imaginez une tribu sans chef, un terrain neutre sur lequel chacun empiète, et vous aurez une idée vague de la maison en question. Au rez-de-chaussée, une famille composée d'une veuve et de ses 5 enfants.

Au premier, quatre petits appartements occupés par un pianiste, un poète, un joueur de cor et une bonne vieille demoiselle, dont toute la distraction, tout le bonheur, se bornaient au plaisir de caresser un chat, et d'apprendre à un perroquet à parler français.

Quel plus innocent passe-temps engendra de plus grands maux? Au second, le propriétaire seul avec sa vieille Madeleine, respectable gouvernante, aussi bonne, aussi calme que son maître.

Figurez-vous tout ce monde, hormis M. Pax et Madeleine, allant, venant, se détestant à qui mieux mieux. Et pourquoi?

On le comprend facilement : tout ici-bas peut devenir un sujet de discorde, à plus forte raison tant d'éléments divers assemblés sous le même toit. Il y

avait donc une haine implacable entre le chat du premier et le chien du rez-de-chaussée ; entre le cor de chasse et le piano ; entre le perroquet et les élégies du poète. En outre, il se faisait dans cette maison un bruit que l'on ne peut concevoir ; on n'y dormait pas. On se plaignait à la portière qui s'en allait à chaque étage porter ses humbles remontrances, et qui, le plus souvent, envenimait tout et mettait le feu aux étoupes.

Rien de prolixe comme la mère Gervais, bonne femme d'ailleurs, incapable d'un mauvais procédé, mais diplomate dangereux en des temps difficiles.

Il faut convenir que la mission était délicate : ménager à la fois le rez-de-chaussée et le premier, ne point mécontenter le second, réprimer tous les abus, et faire en sorte que les étrennes n'en souffrissent point, quelle tâche ! Aussi, une ambassade de la mère Gervais était-elle curieuse à voir. La bonne femme amenait les choses de loin, noyait les chefs d'accusation dans un long discours, gourmandait chacun de la part du voisin, et finissait inévitablement par donner raison à tout le monde, ce qui prouvait du reste un tact exquis.

Mais, après comme avant, la guerre continuait entre les locataires. On maudissait à haute voix le piano et le cor de chasse, on traitait le chat de voleur, on se révoltait en masse contre les aboiements du chien, et contre les fastidieux monologues du perroquet ; et, à leur tour le chien, le chat, le perroquet, avaient à porter plainte contre les enfants du rez-de-chaussée ; ceux-ci, de leur côté, par leurs jeux et leur malice, attisaient chaque jour le feu de la discorde.

Que faire ? La bonne Madeleine se le demandait tristement en tricotant des bas, et se lamentait auprès de son vieux maître qui lui disait : Ma fille, je n'ai plus qu'un désir en ce monde, c'est de voir mes locataires vivre en paix ! A quoi Madeleine repondait : — Ah ! mon cher maitre, en ce cas-là, mettez-les tous dehors !

En effet, le moyen de concilier des ennemis jurés ?

M. Pax connaissait bien ce moyen, mais il connaissait aussi le cœur humain, et il ne se dissimulait point la difficulté de l'entreprise.

Un jour, pourtant, un jour que le soleil de mai ramenait la joie sur tous les fronts, le vieillard se mit en devoir de commencer son œuvre. Il fit appeler ses locataires, les réunit autour d'une table ronde, et les pria de s'expliquer devant lui. — Mes chers amis, leur dit-il tout paternellement, se disputer ainsi, n'est pas vivre ; vous avez à vous plaindre, plaignez-vous à moi : je suis prêt à vous rendre justice. Unissons nos efforts pour atteindre le but ; et nous aurons un trésor qui surpassera nos espérances, la paix ! la paix !

Comme il parlait encore, sept ou huit voix glapissantes énumérèrent à la fois un si grand nombre de délits, que M. Pax en fut comme abasourdi ; mais les voix continuèrent, haussant à l'envi le diapason, tant et si bien, que Madeleine, au mépris de toute convenance, ouvrit brusquement la porte, et fit observer à l'honorable assistance que son maître n'était plus jeune, et qu'il ne pouvait supporter de pareilles émotions.

Le bruit s'apaisa. M. Pax reprit haleine, et hasarda quelques questions. Même volubilité dans les réponses, même aigreur. Il fallut y renoncer, et prier chacun de vouloir bien se retirer chez soi, puis de revenir tour-à-tour exposer en particulier ses griefs.

Cette espèce d'instruction pacifique dura trois jours, et au bout de ces trois jours il se trouva que tout le monde

avait tort, et que personne ne voulait en convenir. Ainsi, le cor s'obstinait à sonner quoiqu'il entendît le piano. Le piano répandait ses sons harmonieux jusques et pendant les heures consacrées au sommeil. Les enfants voulaient jouer aux barres dans la cour, même pendant les trop fréquentes migraines dont la mère Gervais leur donnait le bulletin; de plus, le chien et le chat persévéraient dans leur haine héréditaire, et se querellaient du plus loin qu'ils se voyaient.

Le pauvre octogénaire ne savait plus quel parti prendre. — Toujours bon et patient, il plaignait du fond de son cœur tous ses locataires en général, et chacun en particulier.

Cependant, avant de les abandonner à leur malheureux sort, il obtint, à force d'instance, qu'ils voulussent bien lui accorder un mois d'épreuve; un mois pendant lequel on consentirait à pratiquer ses conseils.

Humble législateur, sa morale était douce; il disait: — Mes amis, au nom de la paix, je vous en supplie, ne pensez pas uniquement à vous, pensez encore au voisin; gênez-vous un peu pour les autres, les autres se gêneront pour vous!

Madeleine, qui se faisait le fidèle écho de son maître, s'en allait partout répétant ces paroles, et bravait courageusement les plaisanteries de la mère Gervais qui assurait que le monde avait toujours été méchant, et qu'il était trop vieux pour se corriger.

La mère Gervais raisonnait comme le vulgaire; mais la vieille gouvernante n'en continuait pas moins ses douces exhortations, pensant qu'avec un peu de bonne volonté tout s'arrangerait, car elle voyait bien, dans son bon sens, que la plaie de toute association, c'est l'égoïsme; l'égoïsme qui resserre la pensée et la tue : passion tellement basse et honteuse qu'elle se cache dans les derniers replis du cœur.

Un des jeunes locataires, surtout, se montrait rebelle; il disait bien haut que se gêner était une duperie, et la pauvre vieille répondait:

— Mon cher Monsieur, où en serions-nous, tous tant que nous sommes, si nous nous obstinions à ne penser qu'à nous? Otez de la terre la charité, et vous aurez la barbarie; or, la vertu contraire à l'égoïsme n'est autre que la charité qui supporte les faiblesses du prochain, en s'efforçant de lui épargner du mal et de lui faire du bien.

— C'est à merveille, ma bonne Madeleine, répondait le jeune homme, et si tout le monde acceptait votre morale, l'univers deviendrait un paradis terrestre; mais comme il y en aura tout au plus la moitié, l'autre moitié en sera pour ses frais, et je préfère rester du côté des rieurs.

— Et pourquoi donc, mon bon Monsieur?

— Pourquoi? parce que si je me gêne, et que les autres ne se gênent pas, il ne m'en reviendra que de l'ennui, et je n'en veux pas.

— Ah! Monsieur! vous comptez donc pour rien d'être content de soi? de se rendre le consolant témoignage qu'on travaille de tout son pouvoir à l'œuvre du bon Dieu, et enfin d'obtenir ce qu'il a promis : La paix aux hommes de bonne volonté?

— Allons, Madeleine, vous parlez comme un livre, il faut vous obéir: je vais donc avoir la bonhomie de penser à mes voisins pendant tout un mois; c'est un peu long, mais j'y consens, à condition que vous irez de temps en temps chez eux leur prêcher le support mutuel, la condescendance envers tous, et surtout envers moi. C'est convenu?

— Soyez tranquille, ils sont bien dis-

posés, et tout se fera comme par enchantement.

Madeleine disait cela comme encouragement, mais au fond elle avait peur, et se demandait : Comment concilier tant d'intérêts divers ? Néanmoins la bonne fille était si généralement aimée et respectée qu'on la prenait pour arbitre dans les différends les plus sérieux, et bientôt elle commença à jouir de ses paisibles succès.

Pendant la première semaine on se gêna un peu, et cela coûta beaucoup : au bout de quinze jours on se gêna davantage, et cela coûta moins ; on s'accoutumait, sans presque s'en apercevoir, aux petites concessions demandées; chacun, réfléchissant en dehors de sa personnalité, commençait à comprendre qu'on doit sacrifier quelque chose au bien général : dès lors, tout changea de face. Des personnes qui croyaient s'en vouloir à la mort en vinrent à se faire la révérence en descendant l'escalier. Bien plus, les deux musiciens, qui se détestaient, se mirent à faire de la musique d'ensemble, et ce fut délicieux ! Mais, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que la maîtresse du chien et la maîtresse du chat finirent par se donner la main, et presque par s'embrasser; ce que voyant, il arriva que ces animaux, fort intelligents par nature, cessèrent, l'un, d'aboyer après la voisine, et l'autre de chercher à égratigner les enfants.

Oh ! les merveilleux effets produits en si peu de temps par un peu de charité !

Enfin le mois était à peine écoulé que le bon M. Pax, rajeuni de quinze ans, imagina de donner une petite fête à ses chers locataires, qu'à raison de son grand âge il appelait ses enfants. — Ce sera bien simple, disait-il, nous n'aurons ni festin, ni danse, mais, du moins, nous aurons la paix!

En conséquence, Madeleine organisa tout le matériel d'une soirée d'autrefois : elle tira d'une armoire de vieux cristaux et de vieilles porcelaines ; elle fit blanchir à neuf les rideaux du salon et battre les fauteuils ; puis, le jour de la réunion, elle se mit pour la première fois, depuis peut-être dix ans, à faire de la toilette, et, ainsi rajeunie, elle prit un petit air triomphant qui lui allait à ravir.

Il fallait voir le sérieux avec lequel elle annonçait les invités. On reconnaissait en Madeleine la gouvernante et le diplomate.

La mère Gervais, qui l'aidait aux soins du ménage, fut obligée de convenir que le monde n'était pas aussi méchant qu'elle le croyait.

La soirée se passa à merveille : on causa avec abandon, on s'avoua plaisamment les petites haines du temps passé, et l'on convint, en riant de bon cœur, que l'origine de ces haines ne valait pas la peine de passer à l'histoire.

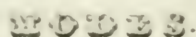
On prit du thé, on mangea des gâteaux, on remercia le vieillard de sa sollicitude et de ses bontés ; puis on se sépara, et chacun se retira le cœur libre et gai.

Depuis, hélas ! tout a bien changé ! Le bon M. Pax n'existe plus ! il est allé jouir dans un monde meilleur de cette paix profonde, qui, si longtemps, lui avait manqué sur la terre ; mais le souvenir des bonnes œuvres ne s'enferme pas dans la tombe du juste ; ce souvenir nous reste comme un parfum qui nous rappelle son passage.

Aussi, maintenant encore, dans la maison de M. Pax, on se souvient de son adage favori. — Gênez-vous pour les autres, les autres se gêneront pour vous. — Et quand l'égoïsme, toujours prêt à reprendre ses droits, menace de diviser les habitants de cette simple de-

meure, quelqu'ancien locataire prononce avec un soupir cette parole de regret : « Ah! si ce bon M. Pax était là! »

JOSEPH DE BRESLER.



TRAVAUX A L'AIGUILLE.

Toilettes de ville et de soirée. — Dessous de lampe avec laine peignée. — Fleurs en papier, géranium. — Cravates pour homme, fantaisie. — Breloquet artistique. — MÉMOIRE PITTORESQUE. — Tricot pour rideaux. — Dessin algérien en tapisserie. — Broderies diverses.

Quel joli tableau que cette mode, n'est-ce pas, ma chère Adèle? Voyons d'abord la toilette de ville, ce manteau Talma, en drap léger gris feutre. On le brode en soutache, comme tu vois, à partir du cou, le long des épaules, jusqu'au bas, et, devant, des deux côtés : il se ferme avec des boutons losanges en passementerie, ornés de *grelots* ségoviens. La robe est en popeline, brodée du dessin que je t'ai envoyé au mois de septembre dernier, galon et soutache; la capote de gros de Naples vert, ornée de rouleaux et de nœuds en ruban de satin assorti, est garnie en dessous de fleurs. Bottines noires.

L'autre jeune fille te présente une toilette de soirée; robe de taffetas d'Italie, rose, avec trois grands plis bordés chacun d'un effilé rose, ainsi que les manches et les revers du corsage. Chemisette en fine mousseline bouillonnée; autour du cou, un entre-deux brodé. Petites manches de dessous bouillonnées de même et sur lesquelles retombent en cloches les manches de la robe, garnies aussi d'effilés.

Cette coiffure, Marie-Stuart, est fort jolie. Sur la raie qui sépare les bandeaux des cheveux de derrière, on pose une natte qui cache entièrement cette raie, et qui vient, après s'être abaissée un peu sur le front, se mêler au nœud de cheveux, derrière la tête; de là, part un flot de rubans de satin rose qui tombe presque sur le cou; les bouts sont aussi garnis d'effilés. Souliers de satin noir, bas à jour, gants quart longs et bracelets. Quelques jeunes personnes, au lieu de garnir les trois plis d'effilés, ce qui est toujours assez cher, les festonnent en soie de nuance bien pareille à la robe. Tu trouveras sur notre grande planche, nos 23 et 24, des dents à crête de coq destinées à cet usage; mais tu comprends qu'alors la robe ne peut plus servir pour doublure, puisque les trois grands plis se trouvent ainsi découpés par le bas.

Hélas! oui! *toilette de soirée* et toilette d'hiver pour la ville, car les beaux jours s'en vont! mais pour revenir, Dieu merci! Afin de rendre les veillées plus courtes, travaillons.

Puisque tu veux absolument un tricot nouveau pour rideau, en voici un, n° 1; tu trouveras à la fin de ma lettre la manière de l'exécuter. Mais le tricot en *gerbe* est toujours ce qu'il y a de plus joli et de plus tôt fait. T'en souviens-tu? On fait 1 maille unie, 3 rétrécies, 6 augmentées, 3 rétrécies, et toujours ainsi pour le 1er tour, le 3e, le 5e, etc.; les tours *pairs* se font unis, et à l'envers.

Le n° 2, qui est destiné à un couvre-

pieds au point de crochet, peut également te servir pour faire une toilette de fauteuil. Cherche dans les dentelles au crochet, que je t'ai envoyées en si grand nombre, celle qui te conviendra le mieux pour garnir soit le couvre-pieds, soit la toilette.

Tu trouveras au n° 9 un nouveau point de tapisserie qui est très-vite fait, et qui convient à merveille pour dessous de lampe; on l'entoure d'une jolie bordure de laine peignée.

Ce point *lancé* embrasse, comme tu vois, 10 fils au milieu du grand losange; le nombre des fils va en diminuant de chaque côté. Prends de la laine de trois nuances, et aie soin de contrarier les losanges de manière que ceux du milieu soient faits avec les nuances foncées, et que la nuance la plus claire se trouve tout autour sur les bords. Tu rempliras au point carré ordinaire, et en laine noire, les plus grands des vides qui restent entre les losanges; quant aux plus petits, tu les rempliras, au même point, avec de la laine blanche.

Pour faire le tour en laine peignée, il faut choisir de la laine de Saxe *ombrée*, de la couleur qui domine dans l'ensemble du dessous de lampe. Prends un moule de bois plat, et large de 2 centimètres. Tourne la laine autour de ce moule, et arrête chaque boucle dans le bas avec deux bouts de fil fort, que tu croises l'un sur l'autre, comme tu croises tes deux bouts de laiton quand tu prépares une fleur en laine. A mesure que le moule est plein, coupe toutes les boucles de laine par en haut, et continue à en faire de nouvelles jusqu'à ce que tu aies une longueur suffisante pour entourer le dessous de lampe de *trois rangées* de cet effilé.

Tu assembles alors ces trois rangées avec ton gros fil, et, armée d'un peigne d'acier, tu peignes jusqu'à ce qu'il ne soit plus possible de distinguer un seul *brin* de laine. Alors, seulement, tu couds cette bordure de laine peignée tout autour du dessous de lampe. Rien n'est plus joli, tu verras. Tu peux, si tu le veux, *border*, en dedans, la *bordure* de laine peignée, d'une rangée de *toutes petites* marguerites blanches à cœur jaune et en laine; l'ensemble n'en sera que plus élégant. Le vert est la couleur la plus recherchée pour ce genre de dessous de lampe.

J'ai pris pour toi, sur des fleurs naturelles, des *patrons* de géranium blanc ou rose, à cœur rouge strié de brun, et de ce beau géranium à fleurs écarlates qui produit un si bel effet dans les jardinières de fleurs en papier. Commençons par le géranium blanc ou rose, à ta fantaisie, car rien de plus varié que les différentes espèces de cette jolie fleur.

Découpe, sur le n° 3, deux pétales en papier blanc, et trois sur le n° 4, le calice, n° 5, doit être découpé en papier vert.

Au-dessus de l'onglet, ou extrémité allongée de chacun de ces grands pétales, forme, avec du carmin gommé, une tache rouge, avec du brun rouge et un pinceau fin; tu y traceras ensuite des *stries*, ou sillons, raies fines, qui doivent monter de cette partie vers la partie supérieure et blanche; fais-en autant aux trois petits pétales. Gauffre, en renversant chaque pétale en arrière.

Prépare cinq étamines, comme je te l'ai indiqué pour le narcisse; seulement tu les peindras en rouge et non pas en jaune. Fixe les étamines sur un fil de fer, et avec de la soie, attache d'abord autour les deux grands pétales qui forment le *haut* de la fleur, puis, à l'opposé, et se rabattant vers la tige, les trois petits pétales. Tu as gauffré le calice en pliant par dehors chacun des cinq sépales, ce qui les creuse en dedans; tu l'as roulé

presque en cornet et collé par ses bords; enfile-le, et fixe-le sous la fleur avec un peu de gomme.

Veux-tu faire un bouton? roule l'un sur l'autre deux petits pétales n° 4, recouvre-les avec le calice dont tu rabas les sépales sur les pétales, de manière que ces derniers paraissent très-peu.

Fleurs et boutons sont portés sur des tiges très-frêles, que tu entoures de soie verte. Tu attaches quatre ou cinq fleurs et quelques boutons ensemble, de manière à former un peu l'ombrelle; puis deux petites feuilles au-dessous.

Pour le géranium rouge, il faut du papier de couleur écarlate. Tu découperas trois pétales sur le n° 6 et deux sur le n° 7; le calice, d'un vert brun, se trouve au n° 8. Tu gauffres chaque pétale en le rayant dans sa longueur avec la pointe de ta pince; aie soin de les renverser tous fort peu en arrière. Attache sur une tige mince quatre petites barbes de plumes très-courtes, et monte autour de ce cœur les pétales du géranium rouge, de la même façon que les pétales du géranium blanc. Dans celui-ci, il n'y a que deux pétales supérieurs, tandis que le géranium rouge en a trois.

Quelques élégants portent de petites cravates composées de la moitié d'un carré de gros de Naples, ou rose, ou bleu, ou jaune paille, toutes ces couleurs glacées de blanc. Il faut broder en soie de même nuance soit au passé, soit au cordonnet, les deux pointes de devant de ces petites cravates. Quelques-unes de ces broderies sont faites avec application de tulle de soie; l'étoffe est alors découpée et laisse paraître le tulle. Cherche dans les nombreux dessins que je t'ai envoyés quelque chose qui convienne pour cette *fantaisie*, car ici, il ne s'agit point de mode. Les trois derniers rangs de la guimpe plastron de la planche de ce mois, n° 17, te donneront juste ce qu'il faut pour broder, *en application* et avec feston au bord, ces deux pointes fort aiguës. La petite cravate se croise sans se nouer par-devant et s'attache avec une jolie épingle.

Quant aux modes proprement dites, modes d'automne et d'hiver, les confectionneuses les préparent dans le plus grand secret. On parle beaucoup de redingotes, de surtouts, de manteaux.... Je t'en dirai davantage le mois prochain. Il est probable que les châles reprendront faveur, et déjà est apparu le *cachemire Paisley*. C'est un châle carré, fond uni, avec des bordures rapportées. — Mais c'est aussi vieux que moi! s'est écriée ma tante. — Qu'importe, a répondu mon oncle, puisque c'est à la mode.

Il en est de même, chère amie, des *charivaris* qui reparaissent sous le nom de *breloquet artistique*, et qui font fureur. Hélas! mon oncle aurait-il raison de répéter sans cesse : *Rien de nouveau sous le soleil*, en fait de modes comme de toute autre chose!

Nous avons assisté, mon oncle, Eugène et moi, à la distribution des prix de l'école nationale de dessin, et nous avons vu avec un vrai plaisir les travaux des jeunes lauréats. Te souviens-tu que notre journal a été des premiers à annoncer la méthode de M. Horace Lecoq de Boisbaudran, l'un des professeurs distingués de l'école nationale (1)? Dès cette époque, son excellente méthode avait produit les meilleurs résultats; dans les deux années qui se sont écoulées depuis, ses élèves ont laissé bien loin derrière eux les autres élèves. Mon oncle, qui est artiste, tu le sais, nous a fait remarquer plusieurs dessins d'anatomie d'une extrême complication et une figure d'après l'antique d'un goût

(1) V. t. II de la deuxième série, *Education de la Mémoire pittoresque*, par M. Lecoq de Boisbaudran, brochure in-8.

très-pur, d'une exactitude parfaite, et tout cela avait été fait *de mémoire!* sans les modèles *sous les yeux!* Nous avons entendu répéter autour de nous ce jugement de notre grand artiste, Horace Vernet: « Ces dessins sont vraiment surprenants, et cette méthode devrait être appliquée dans tout enseignement de dessin. » Mon oncle est du même avis. Il veut que je demande des leçons à M. Lecoq de Boisbaudran qui sait si bien développer, par une suite d'exercices gradués, la *mémoire* et l'*observation*, facultés si précieuses non-seulement dans les arts proprement dits, mais aussi dans toutes les industries qui ont besoin du dessin; et il a été décidé que cet hiver je travaillerai à compléter ma *mémoire pittoresque*, afin de me trouver, au printemps, en état de reproduire fidèlement, *de mémoire*, les objets d'art qui m'auront frappée. Quel dommage que tu ne sois pas à Paris! C'est avec toi que j'aurais voulu prendre ces leçons! elles m'auraient encore mieux profité.

Je peux t'annoncer pour la *nouvelle* année des tricots *tout nouveaux* et plus jolis les uns que les autres; des dessins de broderie au passé, qui sont de vrais modèles pour l'aquarelle; des tapisseries plus belles, plus riches encore que les dernières, et certes celles-ci sont déjà bien remarquables; et enfin des dessins dans tous les genres aussi élégants que variés. J'ai aussi à t'enseigner une foule de petits travaux de fantaisie pour les étrennes; des recettes à te donner pour la cuisine, l'office, la toilette, l'entretien des meubles, des vêtements. Eugène prétend que son porte-feuille regorge de bouts rimés, de pensées, maximes, proverbes en langue étrangère, de jeux de salon.... que sais-je encore! Nous verrons bien!

Au revoir, mon Adèle; je compte sur toutes nos amies, comme elles peuvent compter sur moi.

ANNICA BRICOGNE.

P. S. Caroline assure qu'il vaut mieux faire cuire les fleurs d'oranger dans le sirop que dans l'eau bouillante, afin de leur conserver tout leur arome; à mesure qu'elle les épluche, elle les jette dans l'eau froide; puis elle les retire, quand la quantité qu'elle veut praliner est prête; elle les presse dans ses mains, les fait égoutter et les jette ensuite dans le sirop.

L'article *correspondance* n'ayant pas pu trouver place ces deux mois derniers, ce ne sera que sur la couverture du 1er numéro de la nouvelle année qu'il sera répondu aux lettres SIGNÉES. Elles nous sont venues en grand nombre. Toutes les demandes ont été enregistrées, et déjà nous avons satisfait à la plupart. — L'envoi de Saint-Petersbourg a été reçu avec un grand plaisir; notre aimable correspondante en aura la preuve le plus tôt possible.

Tricot pour rideaux, n° 1.

Monte autant de mailles qu'il en faut pour la largeur du rideau et divise-les par 8; en sus 2 pour les lisières; il faut une rangée unie, à l'envers, entre chaque rangée.

1re rangée. 1 maille unie +, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 3 unies, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie. Retourne au signe +.

2e rangée. 2 mailles unies +, — 1 augmentée, — 1 rétrécie, — 1 unie, — 1 rétrécie, — 1 augmentée, — 3 unies. Retourne au signe +.

3e rangée. 1 rétrécie +, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 augmentée, — 1 surjetée sur rétrécie, — 1 augmentée, — 1 unie, — 1 augmentée, — 1 surjetée sur rétrécie. — Retourne au signe +.

Recommence à la première rangée.

Explication de la planche de broderies.

N° 1. — Dessin de tricot pour rideaux.

N° 2. — Dessin de crochet pour couvre-pieds.

Nos 3, 4, 5, 6, 7 et 8. — Patrons pour exécuter en papier des fleurs de [illegible]

N° 9. — Nouveau point de tapisserie.

N° 10. — Dessin pour un col. Broderie au point

de feston et petits œillets, à exécuter sur mousseline; ce dessin est tout ensemble elégant et riche.

Nº 11. — Entre-deux pareil au col nº 10.

Nº 12. — Entre-deux à broder au plumetis sur mousseline, ou bien sur batiste d'Écosse pour chemise d'homme.

Nº 13. — Riche dessin de mouchoir. Tu peux à ton gré le broder tout en pois au plumetis, ou bien faire des œillets au point de cordonnet. Ces guirlandes et ces gerbes d'œillets grands et petits, exécutés finement et avec régularité, produisent un charmant effet ; les pois bien ronds sont aussi très-jolis.

Nº 14. — Dessin pour bas de jupon, plumetis et feston.

(GRANDE ÉDITION.)

Nº 15. — Entre-deux, broderie, toute au point de feston, œillets bordés.

Nº 16. — Dessin pour volant, broderie anglaise sur jaconas. Ce dessin peut donner une jolie garniture pour collerette d'enfant, et pour taie d'oreiller.

Nº 17. — Dessin pour une chemisette à plastron. Broderie toute au point de feston.

Nº 18. — Entre-deux pareil pour le poignet des sous-manches bouffantes.

Nº 19. — Dessin pareil pour les volants plats et remontants des sous-manches. Cet entre-deux et ce dessin de volant conviennent encore pour le bas d'un pantalon d'enfant.

Nº 20. — Dessin pour garniture de bonnet en mousseline. Broderie au point de feston.

Nº 21. — Dessin pour garniture de bonnets du matin. Broderie anglaise sur jaconas.

Nº 22. — Dessin de coin de mouchoir en broderie anglaise. Ce dessin peut encore te servir pour bas de jupon et volant de petit pantalon.

Nºs 23 et 24. — Dessins de feston mat pour volants de robes de cachemire, de taffetas, etc.; pour pantalons, robes d'enfant et plis de robes d'etoffe.

Nº 25. — Dessin riche pour col à exécuter sur mousseline au plumetis et point d'arme.

Nº 26. — Beau dessin pour bonnet de baptême. Il faut le broder sur de belle mousseline; les palmes au plumetis, les fleurs au point de plume avec entourage de fin cordonnet, ou bien au point d'arme.

Nº 27. — Dessin de la porte du bonnet nº 26. Je t'ai dit, le mois dernier, comment t'y prendre pour qu'un bonnet richement brodé serve longtemps à ces petites têtes qui grossissent à vue d'œil.

Explication de la planche de tapisserie coloriée.

Je suis bien certaine que tu es restée en admiration devant ce magnifique dessin algérien, genre tout nouveau et qui s'emploie beaucoup pour les grands fauteuils Voltaire, ainsi que pour les tapis de pied *sans autre bordure* qu'une longue frange brune ou gris feutre de chaque bout. Si tu brodes ainsi un fauteuil, fais tous les blancs en soie : le dessin en sera plus brillant; s'il s'agit d'un tapis de pied, emploie partout de la laine. Aie soin de bien assortir toutes tes couleurs à celles du dessin; c'est leur vivacité et le contraste heurté qu'elles présentent entre elles, qui donne à l'ensemble l'éclat dont tu auras été frappée comme moi.

Je te promets, pour la *nouvelle* année, des choses charmantes ; toutes celles que nous avons données pendant l'année courante te prouvent que je suis en mesure de tenir mes promesses.

Le mot de l'énigme du mois de novembre est EXPÉRIENCE.

A NOS FIDÈLES ABONNÉES.

Une bien douce récompense est accordée à nos travaux : ce sont les lettres pleines d'affection que nous recevons à l'occasion du renouvellement des abonnements; ces lettres, dans lesquelles on nous dit qu'on aime son journal pardessus tout; que, le lire et le relire est un plaisir si vif qu'on ne saurait s'en passer, et qu'on ne pourrait pas se résigner au moindre retard dans la réception d'un Recueil où l'on puise tant de vraies jouissances.

Merci à vous, chères et jeunes amies! votre langage part du cœur, et il va au cœur! Oh! oui, merci! Et merci surtout à vos mères si tendres, si dévouées! Vos mères nous encouragent et nous approuvent! Obtenir l'approbation de celles qui savent si bien apprécier l'influence exercée sur de jeunes esprits par la lecture; de celles qui suivent pas à pas et préparent le développement de l'âme, de l'intelligence, quelle source de joies vives pour nous! Vos mères nous écrivent : « Votre Recueil est *le seul* que je laisse à ma fille le plaisir d'ouvrir, *sans l'avoir ouvert et lu avant elle*, tant j'ai la certitude qu'elle n'y trouvera rien que

ne puissent approuver la réserve la plus scrupuleuse et les convenances les plus délicates. »

Nous nous efforcerons de mériter toujours cette confiance si chère et qui nous inspire un juste orgueil. Aucun succès purement littéraire ne pourrait valoir celui-là !

Nos jeunes amies demandent avec instance que les articles portant pour titre : *Les Heures de solitude*, soient continués ; ils le seront. La même prière nous est adressée pour d'autres articles sérieux publiés sous ce titre : *La Maîtresse de maison* ; nous les félicitons de goûter un enseignement utile à toutes. Il appartient au *Journal des jeunes Personnes* de rappeler *aux jeunes personnes*, destinées à devenir à leur tour maîtresses de maison, que les devoirs imposés à la femme sont d'une haute importance ; qu'il lui faut les remplir avec une attention constante, avec un zèle infatigable ; car, de leur accomplissement dépendent, et le bonheur intérieur, et la prospérité des familles.

Nous avons en portefeuille des *sujets de méditations* empruntés aux auteurs anciens surtout, auteurs peu connus de la plupart des femmes mêmes, et nous promettons des légendes, des chroniques qui présentent tout l'attrait de la fiction ; ces morceaux, dus aux plumes exercées de MMmes Jenny Kerhain et Emma Dugendy, montrent la femme aux différents âges du monde chrétien.

Déjà nos collaboratrices et collaborateurs assidus : MMmes Gally, Charlotte Simon, Claire Cadillan, Adèle Céret, de Stolz, et MM. Émile Souvestre, Prosper Blanchemain, Louis Mériadec, de Bougival, de Bresler, de Lastoure, ont préparé de charmantes nouvelles, esquisses, récits, proverbes, poésies, voyages, etc. M. Fernand de Lastoure a promis de donner des articles sur différents sujets ; le *Causeur causera* un peu de tout : sciences, histoire naturelle, récits, sans renoncer pourtant aux *causeries* proprement dites qui lui ont valu tant de témoignages de bienveillance. Vous le voyez, jeunes amies, nos richesses augmentent au lieu de s'épuiser, parce que le zèle de nos collaborateurs se trouve soutenu par des suffrages qui leur sont bien chers et par des sympathies exprimées avec la vivacité particulière à la jeunesse, si aimable quand elle le veut !

Nous donnerons aussi quelques comptes rendus des ouvrages *nouveaux*, utiles ou agréables à lire. *La variété dans l'unité* est notre devise : *Unité* en tout ce qui concerne la religion, la morale ; *variété* dans la manière de les présenter et de les faire de plus en plus chérir.

Nos jeunes amies ont pu remarquer les progrès faits par les artistes qui sont chargés d'exécuter les différentes planches destinées à compléter leur Journal ; nous pouvons leur annoncer des progrès plus marqués encore, et quelques *surprises*.

Mais nous avons besoin de nous voir secondés par la communication des réflexions que suggèrent nos divers articles. Être *aimés* ne peut nous suffire : nous désirons encore savoir *pourquoi* on nous aime. A vous seules, jeunes amies, il appartient de le dire. Qu'une correspondance active nous tienne donc au courant de ce que vous fait *penser* et *sentir* votre Journal. Nous vous promettons qu'aucune lettre SIGNÉE ne restera sans récompense.

S. Ulliac Tremadeure.

CAUSERIES.

Ranplanplan! ranplanplan! ranplanplan! Et *ra*, et *fla*, et *fla*, et *ra*, et tous les *flas*, et tous les *raflas!*... Messieurs et dames et demoiselles, quest-ce que la Californie, je vous prie? — Le pays de l'or. — Où le trouve-t-on ce pays là? — Par-delà les mers. — Qu'y va-t-on chercher? — Des gîtes ou *placers* d'or. — Ainsi, Messieurs et dames et demoiselles, il faut se *dé-placer* pour trouver des *placers!* il faut s'exposer au mal de mer, à la dent des marsouins, baleines, requins, aux brutalités des vents et de la tempête! .. Je vous offre cent mille fois, cent millions de fois mieux que cela! LA FORTUNE, journal mensuel, artistique, mirifique et littéraire! Le VRAI LIEN DES FAMILLES! Abonnez-vous, Messieurs et dames et demoiselles, pour la modique somme de 17 fr., et vous aurez la garantie d'une PRIME de 700 fr.! *Item*, une action de 10 fr. qui vous rapportera net 450 fr.! *Item*, une surprise agréable consistant en un lot de 20 mille à mille francs! *Item*, une romance absolument nouvelle! *Item*, une gravure encore plus nouvelle et des plus inédites! *Item*, la carte coloriée avec texte explicatif des mines d'or!.. Et ce n'est pas tout, Messieurs et dames et demoiselles! En vous abonnant au journal LA FORTUNE, vous avez la Californie en poche! car, devenez-vous veufs ou veuves, orphelins ou orphelines, LA FORTUNE, votre journal, LE LIEN DES FAMILLES, vous fait *cadeau* de 600 à 300 fr. à titre d'*héritage!* Devenez-vous, pendant la durée de votre abonnement, asthmatiques, poussifs, étiques, borgnes, boiteux, rachitiques, goutteux? LA FORTUNE vous fait une *pension!* une pension, Messieurs et dames et demoiselles! une pension de 360 fr!.. Qui s'abonne à LA FORTUNE, LE LIEN DES FAMILLES, journal mirifique, mensuel, artistique et littéraire? — Combien à tout le monde? 17 fr.! Ranplanplan! ranplanplan! ranplanplan!

J'ai cru, en entendant ceci, que le *champ de foire*, qui nous a été promis pour le printemps prochain, venait de s'ouvrir; mais c'était tout bonnement la lecture faite à haute voix d'un prospectus, le *sublime* du genre. Qu'en dites-vous, mes aimables lectrices? Il me semble qu'après l'*invention* de semblables primes, il n'y a plus, comme le disent les bonnes gens, qu'à tirer l'échelle. O temps! ô mœurs! serait-il possible que cette FORTUNE-là pût compter sur quelques crédules!

Oui, un champ de foire qui rappellera, tout-à-fait la foire de St.-Laurent, doit s'ouvrir au mois d'avril 1851. Plus avancés que les Romains en fait de civilisation, nous demandons de l'*or* et des spectacles. Ce champ de foire doit être installé sur l'emplacement occupé il y a peu de temps par ce magnifique diorama qu'un incendie a détruit, au grand regret de tous les amis des arts. On y trouvera des jardins-terrasses, des cafés-concerts, des restaurants, les tréteaux de paillasse, des danseurs de corde, des saltimbanques, des parades, des pantomimes, et l'entrée ne coûtera que 10 centimes; jugez du *Tohu-bohu!*... Mais à l'autre extrémité de Paris, non loin du féérique jardin d'hiver, qui est presque en faillite, et du château des fleurs, s'est élevé un charmant édifice bien plus digne d'attirer les regards de mes aimables lectrices. C'est une petite rotonde avec colonnes de l'ordre corinthien, supportant, en guise de terrasses, une élégante galerie, tandis que les deux côtés et l'arrière, élevés de deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, sont séparés entre eux par des pilastres d'ordre dorique. L'intérieur de la salle, qui peut contenir environ 600 spectateurs, se divise en un parterre, un orchestre, deux galeries et un amphithéâtre. Là, dans ce joli temple, dédié à la science *aimable*, ont lieu des expériences de *physique amusante*. On y passe, je vous assure, très-agréablement son temps; l'on en sort réellement *amusé*, et tout ensemble désireux de pénétrer le mystère des curieux phénomènes qu'on vient d'y admirer. L'électricité joue un grand rôle dans cette *magie blanche*, plus attrayante mille fois, à mon avis, que les merveilles produites par le pinceau de Céceri et que toutes les fantasmagories du grand opéra lui-même. J'espère bien qu'on nous y fera assister à l'illumination produite par le gaz hydrogène extrait de l'eau, et que l'opération entière aura lieu sous les yeux des spectateurs.

M. Payn du Vorcester (États-Unis) éclaire et chauffe sa maison avec le gaz hydrogène obtenu par la décomposition de l'eau. Le 23 avril dernier, une nombreuse société était invitée à venir visiter sa maison brillamment éclairée. Quoiqu'il n'y eût qu'un bec de gaz dans chaque pièce, la lumière était si éclatante et d'un blanc si pur, que les nuances les plus délicates du bleu et du vert pouvaient être distinguées à plusieurs pieds de distance.

Quant à l'appareil de chauffage, rien de plus simple. Deux disques de fer poli, élevés à quelques pouces au-dessus du plancher, étaient placés à l'endroit qu'aurait dû occuper la cheminée. Entre ces deux disques brûlaient trois jets d'hydrogène. Peu après qu'on eut allumé ces trois jets, une chaleur douce et égale se répandit dans le salon.

N'est-il pas charmant de penser qu'on a dans sa fontaine sa provision d'éclairage et de chauffage pour l'hiver? qu'il n'y aura plus à s'occuper du soin vulgaire de faire venir le bois, la houille pour l'hiver, et qu'on se trouvera dispensé de chercher, parfois inutilement, de l'huile bien épurée pour les carcels? Et songez, mes aimables lectrices, qu'on n'aura plus à craindre la fumée, qui fatigue les beaux yeux; qu'on n'aura plus à manier ni *poker*, ni pelles, ni pincettes! Que des tourbillons de cendres ne s'envoleront plus sur les meubles pendant que le feu se prépare!

Un pied cube d'eau donne 2,100 pieds de gaz, et l'appareil, qui sert à décomposer l'eau, se trouve renfermé dans une boîte longue de 18 pouces, profonde de huit pouces.

Mais comment s'opère le prodige? demanderez-vous peut-être. Je répondrai que je serais très-charmé de vous l'expliquer, si vous vouliez me lire sans passer une ligne de mon explication. Il faudrait me le promettre positivement et me tenir parole. Autrement, à quoi bon essayer cette explication? Tout ce que je puis vous dire pour le moment, c'est que, de l'appareil, partent deux fils de cuivre aplatis qui forment les deux pôles de la pile et qui vont plonger dans l'eau à décomposer. A mesure de la décomposition de l'eau, formée, vous le savez, de la combinaison de deux gaz, d'hydrogène et l'oxigène, l'hydrogène passe dans un récipient où il s'unit à du carbone; c'est de là qu'il se rend dans les tuyaux de conduite pour l'éclairage et le chauffage. L'entretien de trois becs coûte *cinq centimes* pour *toute une semaine!* C'est merveilleux! Et le *comment* est plus merveilleux encore. Mais c'est de la *science!* En voudriez-vous dans votre journal? Elle n'est pas toujours *ennuyeuse*, je vous assure. Il n'y a que manière de s'y prendre pour la rendre aimable.

On s'occupe du reste, en France, de *trouver* le procédé de M. Payn; et on le *trouvera*. Alors seront bannis de nos cuisines et le charbon et la tourbe carbonisée; alors encore la lumière, la chaleur pourront pénétrer dans la demeure de l'ouvrier, du pauvre; chacun apportera, dans le sceau d'eau qu'il va chercher à la bonne fontaine, le luminaire et le feu. Ceci n'est point un rêve! c'est une espérance mieux fondée que bien d'autres espérances.

Une charmante Anglaise m'a reproché encore tout récemment de me *moquer* de ses compatriotes! Moi, me moquer, moi qui suis la bonhomie et la simplicité même! Je m'attache, au contraire, à faire ressortir de mon mieux ce caractère particulier qui fait que l'Anglais est Anglais partout, que partout il reste lui-même et qu'il suit tout naturellement les inspirations de son imagination et les fantaisies que lui suggèrent ses *propres* idées; ce n'est pas une médaille fruste qu'un Anglais; tout naturellement il est *original*, et il n'a nul besoin de recourir à la recette que voici:

RECETTE POUR DEVENIR ORIGINAL.

Ne rien dire, ne rien lire et se promener beaucoup.

Ainsi, par exemple, assistez avec moi, mes aimables lectrices, à l'une des séances des *alderman* ou officiers municipaux de la ville de Londres; vous allez y voir briller une loyauté non pas chevaleresque, comme en France, mais vigoureusement empreinte du caractère anglais.

La loi sur les chiens errants est sévèrement exécutée à Londres. L'alderman, M. Rand, avait montré, pendant tout l'été, un grand zèle dans la poursuite des délinquants. Dernièrement, assisté de son collègue, l'alderman Smith, il avait jugé plusieurs causes de ce genre en invitant les constables à ne point se relâcher dans leur surveillance. — M. l'alderman, dit l'un de ceux-ci, le nommé Dean, en rougissant et en balbutiant, je connais un autre délit, tout pareil à celui dans lequel je viens de déposer comme témoin, mais je ne sais pas si je dois le dénoncer. — C'est votre devoir, dit M. Rand. — Eh bien! reprit Dean, puisque vous l'exigez, je vous dénoncerai votre propre contravention. Le 2 juillet dernier, j'ai rencontré dans la rue votre chien qui n'était pas tenu en laisse, et qui n'avait point de muselière. Je l'ai suivi jusqu'à votre maison, où votre domestique a reconnu l'animal comme vous appartenant.

M. Rand, après s'être assuré que Dean disait la vérité, a dit gravement, sans quitter son siége: M. Rand, vous n'avez rien à répliquer. La contravention est manifeste. Je vous condamne à payer cinq shellings d'amende et neuf shellings pour les frais. Si vous ne les payez pas, on saisira vos meubles, et, en cas d'insuffisance, vous irez passer quatorze jours dans une maison de correction.

Après avoir prononcé ce jugement, aux grands éclats de rire de tout l'auditoire, car on rit à Londres, quoiqu'on peu moins qu'à Paris, l'alderman s'exécuta et versa 14 shellings (8 francs), dans la caisse des amendes.

Cette jolie anecdote suffira-t-elle pour me *rapatrier* avec mes charmants *ennemis*, et pour me faire pardonner de rire et de faire rire quelquefois mes aimables lectrices *à propos* des excentricités des enfants d'Albion?

Nous voici à la fin de notre année. Que puis-je promettre à mes aimables lectrices, si indulgentes, pour leur faire désirer que leur *causeur* continue ses *causeries?* En vérité, je l'ignore! Elles ne sauraient douter de mon zèle, de ma bonne volonté, de mon dévouement à les servir, est-ce assez? Et puis-je espérer pour l'année prochaine la même bienveillance que par le passé?

Fernand DE LASTOURE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ÉDUCATION.

INSTRUCTION.

POÉSIE.

HISTOIRE.

LITTÉRATURE.

BEAUX-ARTS,

SCIENCES ET INDUSTRIE.

VOYAGES.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MÉLANGES.

MODES ET TRAVAUX A L'AIGUILLE,

PAR MADAME ANNICA BRICOGNE.

RECETTES DIVERSES.





